



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

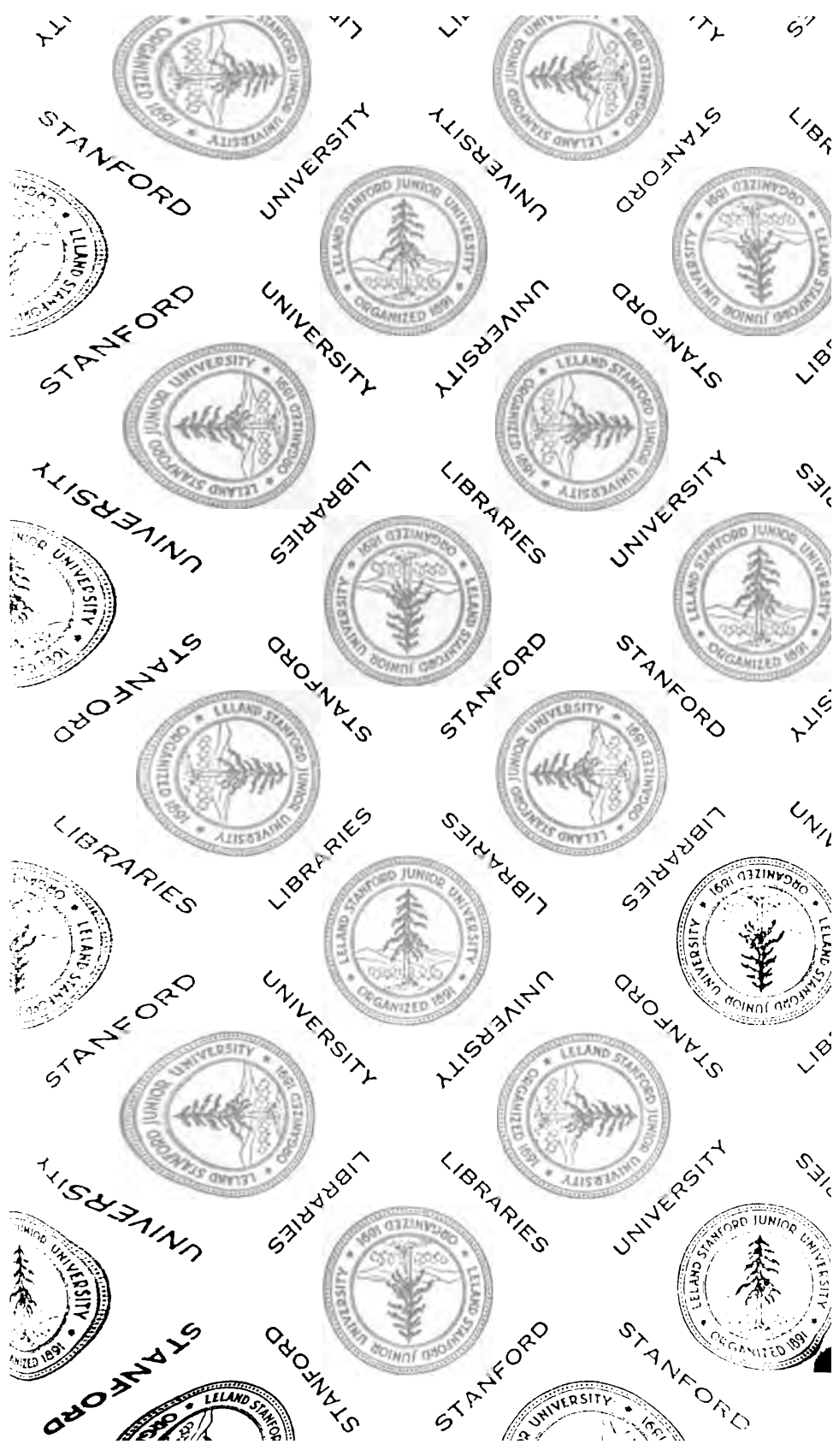
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

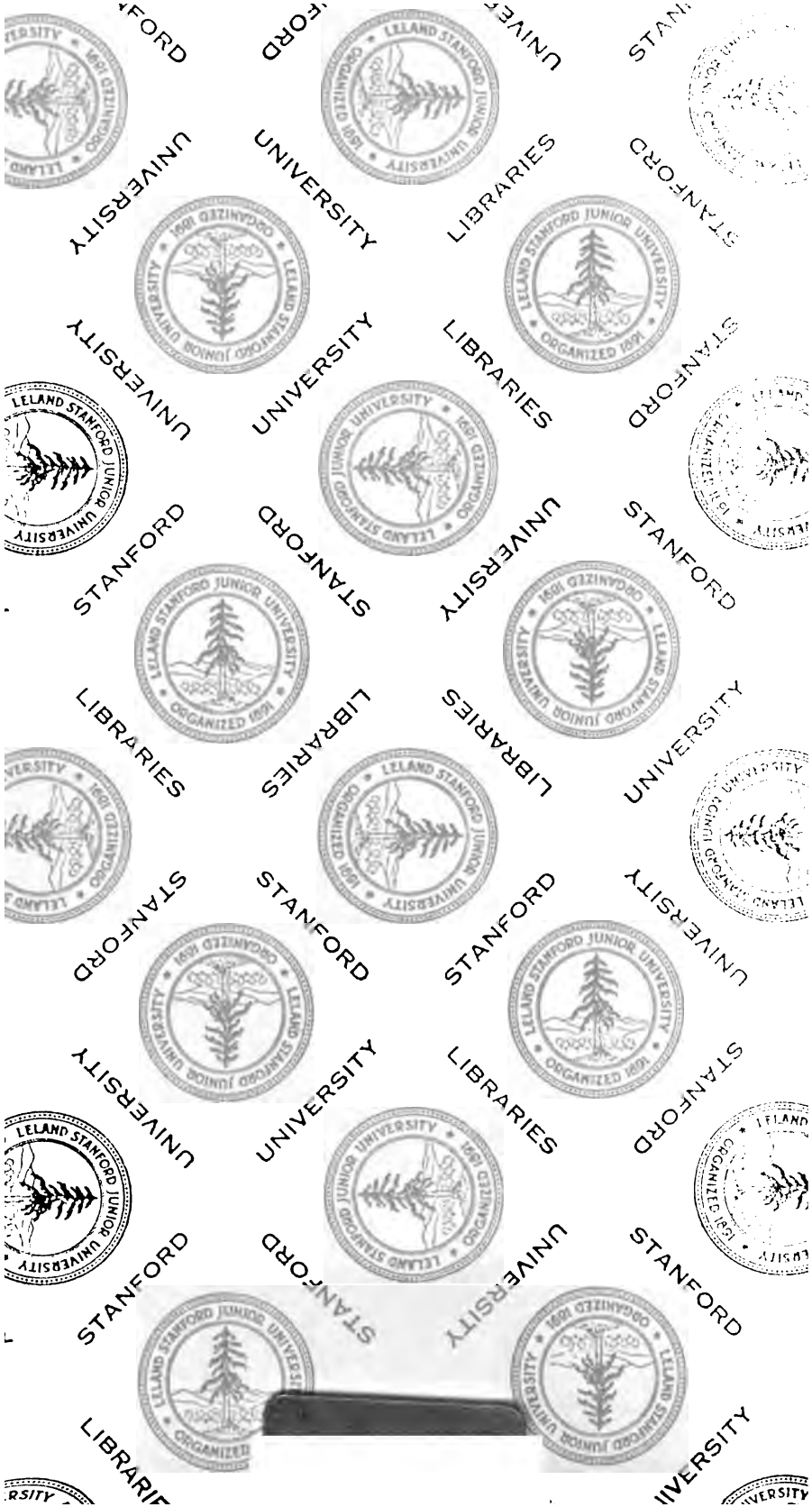
## À propos du service Google Recherche de Livres

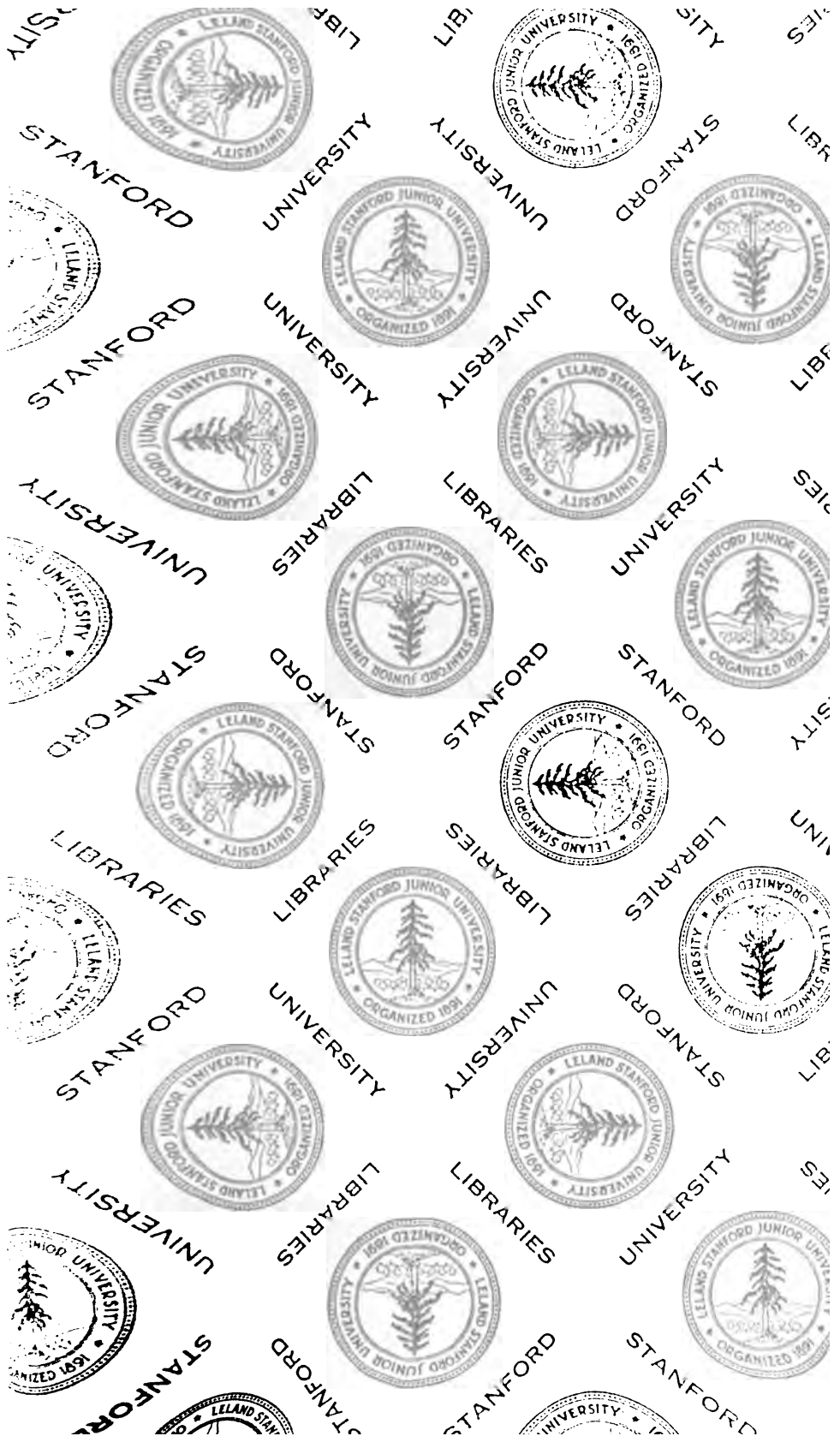
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



















# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

5<sup>e</sup> LIVRAISON. — TOME DEUXIÈME

**Sommaire de cette Livraison**

**PAUL DE MUSSET.** — L'ACCORD PARFAIT, comédie en 1 acte.  
**GERUZZI.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (Suite.)  
**ÉMILE SAISSET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — 1<sup>re</sup> Partie : Introduction. — I. Le Dieu de Descartes. II. Le Dieu de Malebranche.  
**J. ZELLES.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (Suite.)  
**ALFRED DE MUSSET.** — RONDEAU.  
**DE BRÉTEUIL** (Baron). — ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV : VIII. Mariage du duc de Berry. — IX. Disgrâce de la princesse des Ursins.  
**TAXILE DELORD.** — L'ANNÉE LITTÉRAIRE : Chapitre I.

Chaque livraison se vend séparément :

**UN FRANC**

ON SOUSCRIT A PARIS  
CHEZ CHARPENTIER, 28, QUAI DE L'ÉCOLE

A LONDRES, CHEZ W. JEFFS, BURLINGTON ARCADE  
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

10 janvier 1859



LE MAGASIN  
**DE LIBRAIRIE**



# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, PHILOSOPHIE,  
VOYAGES, POÉSIE, THÉÂTRE, MÉMOIRES, ETC., ETC.,

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

---

TOME DEUXIÈME

PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

---

1859

Réserve de tous droits





# L'ACCORD PARFAIT

COMÉDIE EN UN ACTE

PAR M. PAUL DE MUSSET

---

## PERSONNAGES.

M. DE MAUPERTUIS.

ALBERT DE MAUPERTUIS, son fils.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

MADemoiselle Zoé.

UN DOMESTIQUE.

(*La scène est à Tours en 1858.*)

---

Le théâtre représente un jardin. A droite une façade de maison de campagne. Au premier plan et au premier étage de cette maison, une fenêtre et un œil-de-bœuf ovale. Sous l'œil-de-bœuf, une étagère à gradins garnie de pots de fleurs. Au fond, un mur d'enceinte avec treillage. Une porte de sortie dans le mur d'enceinte. A gauche, un banc, des chaises et une table de jardin.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

MAUPERTUIS, MADAME DE LA SAULNIÈRE.

(*Assis en face l'un de l'autre.*)

MAUPERTUIS.

Cependant, ma voisine, il me semble qu'une femme de votre âge...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Une femme de mon âge n'a rien de mieux à faire que de rester veuve. Vous avez rapporté des colonies une certaine disposition à traiter les gens comme des nègres. Moi, j'ai mené mon défunt mari par le bout du nez, pour me consoler d'avoir fait un mariage de raison; je ne peux plus changer mes habitudes. Vous feriez le despote;

nous nous querellerions. Croyez-moi, mon voisin, ne nous marions pas, c'est le moyen de rester toujours unis.

MAUPERTUIS.

Vous avez peut-être raison; n'y pensons plus.

(Soupirant.)

Ah! qui m'eût dit jamais qu'un jour nous parlerions ainsi, quand vos parents me fermaient la porte de leur maison, quand je voulais vous enlever?...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Dans ce temps-là je serais partie.

MAUPERTUIS.

Car vous aviez bien la mère la plus cruelle!

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Et vous le père le plus dur!

MAUPERTUIS.

Vous enfermer dans un couvent!

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Vous envoyer aux colonies pour mieux nous séparer!

MAUPERTUIS.

Mais quel heureux hasard de nous retrouver, au bout de vingt-cinq ans, dans cette jolie ville de Tours, à deux pas l'un de l'autre!...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Sans nous être donné le mot.

MAUPERTUIS.

Et il faut justement que nous ayons deux enfants en âge de se marier ensemble!

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Eh! oui, ma fille a bientôt dix-huit ans.

MAUPERTUIS.

Mon fils en a vingt-deux; c'est un vrai coup du sort: le rêve de notre jeunesse va se réaliser pour eux.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Grâce à la tyrannie de nos parents!

MAUPERTUIS.

Nous ne mettrons pas quinze cents lieues de mer entre l'amant et sa maîtresse. Dieu merci! vous n'êtes pas trop riche; du monde nous en avons assez. Vous aimez le piquet, c'est mon jeu de prédilection.

Nous avons les mêmes goûts, les mêmes habitudes; vous voyez bien que nos enfants sont faits l'un pour l'autre.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Cela saute aux yeux. Mais votre fils sera-t-il d'humeur à s'enterrer dans le mariage?

MAUPERTUIS.

Ne vous embarrassez pas de cela.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

C'est que vous l'avez fait élever à Paris; et quand les jeunes gens ont mis le pied dans ce pays-là, ils n'en veulent plus sortir qu'à l'âge de quarante ans. Sous prétexte qu'il faut que jeunesse se passe, ils en reviennent chauves, goutteux, ruinés, et daignent enfin consentir à épouser une fille très-jeune; encore faut-il qu'elle soit assaisonnée d'un million.

MAUPERTUIS.

Nous n'en sommes pas là. Mais votre fille...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Je voudrais bien voir qu'elle fit la renchérie!

MAUPERTUIS.

C'est que vous l'avez mise dans un grand pensionnat. Je ne suis pas pour ces éducations où l'on court après des prix, où l'on a trente-six maîtres; les filles sortent de là raisonnant art, synthèse, analyse, chantant de grands *tralala* comme s'il s'agissait de débiter sur un théâtre, lisant lord Byron ou *Baironne*, comme elles disent, et parlant si bien anglais qu'on peut leur faire une déclaration d'amour sans que leur mère y entende rien.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Mon voisin, une fille qui a des principes n'écoute rien d'inconvenant dans aucune langue. Nos enfants en savent plus long que nous; où est le mal?

MAUPERTUIS.

Le mal! c'est qu'ils tiennent tête à père et mère comme de petits docteurs.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Bah! ma fille parle anglais, mais elle m'obéit.

MAUPERTUIS.

J'en conviens. Quant à moi, j'ai nourri mon fils dans le respect de

l'autorité paternelle, et lorsqu'il cite un vers d'Horace, je fais semblant de le comprendre.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

A merveille! mais nos enfants ne se sont guère vus.

MAUPERTUIS.

Comment! ils ont dansé ensemble, il y a dix-huit mois, au bal de la préfecture. D'ailleurs, mon fils est arrivé ce matin; il va venir, et vous verrez un beau garçon. La demoiselle est pétrie de grâces, d'esprit et de gentillesse; nous les présentons l'un à l'autre; ils se regardent, ils se plaisent, ils s'aiment, et dans un mois nous les marions. Que fait donc cette chère enfant? Serait-elle indisposée?

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Jamais. Vous savez bien qu'elle a une santé de fer.

MAUPERTUIS.

L'avez-vous avertie?

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Assurément.

MAUPERTUIS.

Bon! elle se met sous les armes... Eh! la voici. Bonjour, ma petite voisine.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ (froidelement).

Bonjour, monsieur.

MAUPERTUIS.

Appelez-moi votre ami, votre voisin.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Zoé, comment donc êtes-vous faite?

ZOÉ.

Comme à l'ordinaire, maman.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Je vous avais dit de vous habiller.

ZOÉ.

J'ai la migraine.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

La migraine !... où a-t-elle pris cela ?... Le moment est mal choisi ; je trouve ces airs-là fort ridicules.

MAUPERTUIS.

Ce ne sera rien. Tenez, voici mon fils. Approche, mon garçon.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, ALBERT.

MAUPERTUIS.

Madame, c'est un avocat que j'ai l'honneur de vous présenter ; il vient de finir son stage.

(Albert salue.)

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Nous vous attendions avec impatience, monsieur.

ALBERT.

Je me suis arrêté à Orléans, où j'ai passé trois jours chez un de mes oncles. Mon père a dû vous le dire, madame.

(Saluant Zoé.)

Mademoiselle...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Donnez-vous donc la main ; monsieur est un de vos danseurs, Zoé.

ALBERT (faisant un pas vers Zoé, qui le salue froidement).

En effet, j'ai eu le plaisir de danser avec mademoiselle l'année dernière ; mademoiselle avait une robe rose et une coiffure de marguerites blanches.

MAUPERTUIS.

Il s'en souvient ! Voyez donc, moi je l'avais oublié.

ZOÉ.

Monsieur a la mémoire des toilettes.

MAUPERTUIS.

Et des jolis visages. Mais quelle tenue avez-vous donc, Albert ? Quel diable d'habit est cela ?

ALBERT.

A la campagne, et le matin, j'ai pensé que ces dames me permettraient...

## L'ACCORD PARFAIT.

MADAME DE LA SAULNIÈRE,

Certainement. Elle lui va très-bien, cette veste.

(Bas à Maupertuis.)

Ma fille est un peu embarrassée.

(Un domestique apporte des lettres et des joujoux qu'il remet à madame de la Saulnière.)

Ah ! le facteur est arrivé ; on lui aura dit que vous étiez chez moi...

Une lettre pour monsieur Albert.

ALBERT (prenant la lettre).

Je la lirai plus tard,

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Celle-ci est pour ma fille. C'est de votre amie de pension, Zoé ; je reconnais l'écriture.

ZOÉ (vivement).

Ah ! donnez.

(Elle prend la lettre et la cache dans son corsage.)

MAUPERTUIS (bas à Albert).

Eh bien ! que t'en semble ?

ALBERT,

Elle est charmante, mon père.

MAUPERTUIS (faisant des signes à madame de la Saulnière).

Ma voisine, n'avez-vous pas à me parler d'affaires ?...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Non... Ah ! si fait... Zoé, montrez donc à monsieur votre nouvelle étagère de fleurs ; il y en a d'assez rares.

ZOÉ.

Mais, maman, je ne sais pas les noms de toutes ces plantes.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Qu'importe ! montrez-les toujours.

MAUPERTUIS (à madame de la Saulnière).

Veuillez prendre mon bras...

(En s'éloignant.)

Il faut que nous causions de ce clos de vigne qui est à vendre.

(Il sort avec madame de la Saulnière.)

## SCÈNE IV.

ALBERT, ZOÉ.

(Moment de silence.)

ALBERT (s'approchant de l'étagère de fleurs).

Vous avez là tout un beau jardin, mademoiselle.

ZOÉ.

Vous trouvez, monsieur ?

ALBERT.

Je crois reconnaître les fleurs à la mode.

ZOÉ.

Est-ce qu'il y a une mode pour les fleurs ?

ALBERT.

On le dit.

ZOÉ.

Et vous le répétez.

ALBERT (à part).

Qu'a-t-elle donc ?

(Haut.)

Voici des glaïeuls, des calcéolaires magnifiques... Quant à ceci, c'est un hortensia ; je n'en fais pas grand cas. Il me semble voir ces fleurs mal faites qu'on imite avec du papier.

ZOÉ (souriant).

Vous ne vous hasardez pas beaucoup, en comparant une fleur naturelle à une fleur artificielle.

ALBERT.

J'ai l'air de dire une bêtise, n'est-ce pas, mademoiselle ? Et cependant, n'ai-je pas aussi entendu quelquefois comparer une jeune fille à une poupée ?

ZOÉ.

Oui, monsieur, et la comparaison est souvent fort juste. Pour faire une poupée, on prend une jeune fille ; on la jette dans le même moule que toutes ses compagnes ; on lui enseigne un joli répertoire de phrases qui ne signifient rien, et qu'elle récite à tous venants, les yeux baissés. Un beau matin sa mère lui dit de s'habiller, et lui annonce qu'on la marie. Une heure après, on la laisse en tête à tête

avec un monsieur qu'elle a vu une fois par hasard, et qu'elle est priée d'aimer par ordre supérieur. De son côté le jeune homme, dont l'éducation est irréprochable, chante à la poupée un joli petit air, qu'il a chanté à toutes les femmes, à peu près comme une boîte à musique. Elle l'écoute avec un doux sourire, et comme ils n'ont de cœur ni l'un ni l'autre, la sympathie qui les rapproche n'a d'égal que l'accord parfait qui règne entre les notaires des deux familles. Mais une fois par hasard, il se trouve que la jeune fille n'est pas faite de cire molle, et qu'elle a pris la liberté d'avoir un cœur, un caractère, des idées à elle. Alors, quel scandale ! On lui parle : ses réponses expriment quelque chose. Elle sourit ; mais c'est de pitié ; et le monsieur achève tout seul le joli air qui devait finir par un duo charmant.

ALBERT.

Et s'il en était ravi ? s'il avait craint par-dessus tout de rencontrer une de ces natures banales que vous venez de peindre

ZOË.

Je n'en serais que plus effrayée.

ALBERT.

Pourquoi, si je ne représente pas l'éternel monsieur à la boîte à musique ? Vous avez vos raisons pour plaindre les jeunes filles ; mais savez-vous la position qu'on nous fait, à nous autres ? On prend un jeune homme sortant du collège. On le lance, à vingt ans, la bride sur le cou, en plein Paris, comme dans un bois. Il s'y jette à corps perdu, en vrai cheval échappé ; il s'accroche aux branches, roule dans les fondrières, et n'en court que plus vite, laissant à chaque buisson quelque lambeau de sa fortune ou de son cœur. Cela s'appelle apprendre à connaître la vie. Un beau jour on enjoint au jeune homme de rentrer à la maison. Son père lui dit : « Assez couru dans la forêt. J'ai décidé du reste de votre existence. » Alors on l'introduit dans un petit jardin, clos de murs, où les arbres sont taillés, les cailoux comptés, les bosquets percés à jour. Il regarde devant lui, et se voit en face d'une jeune fille vêtue de blanc. Mais parfois, le jeune homme a gardé des allures un peu vives. Il marche sur les plates-bandes et foule aux pieds les tulipes. — Heureux s'il ne saute pas par-dessus les murs, pour retourner à la forêt.

ZOË (montrant la porte du jardin).

Il n'y a pas besoin de sauter par-dessus les murs. Voici la porte.



ALBERT.

Oui; mais ce sont les parents qui l'ouvrent et qui la ferment.

ZOÉ.

C'est ce dont je me plains.

ALBERT.

Je comprends votre chagrin, mademoiselle. Vous aimeriez mieux en avoir la clef.

ZOÉ.

Sans doute; le petit jardin peut être très-agréable, à condition d'y rencontrer, au lieu d'un visage inconnu...

ALBERT.

Une personne à qui on y aurait donné rendez-vous...

(Zoé baisse la tête et fait signe que oui.)

Et ce rendez-vous, avant de l'accorder, il faut des préliminaires.

ZOÉ.

Justement.

ALBERT.

Exemple?

ZOÉ (hésitant).

Je ne sais trop... Supposons, par exemple, qu'une jeune fille ait entendu raconter un fait d'armes brillant, un beau trait de courage... Un jour, elle voit passer le héros à cheval; elle le regarde avec intérêt... avec émotion. Rentrée à la maison, elle songe à lui... souvent.

ALBERT.

Sans cesse.

ZOÉ.

Malgré elle.

ALBERT.

Après?

ZOÉ.

Un soir, un de ces inconcevables hasards...

ALBERT.

Qui ne manquent jamais d'arriver.

ZOÉ.

Met à côté l'une de l'autre, dans un salon, ces deux personnes qui ne sont pas censées se connaître. Elles se parlent cependant... presque comme des amis. L'une est émue, troublée... son émotion paraît se communiquer à l'autre. On ne se dit que des choses indifférentes... et il se trouve que le cœur s'est engagé, sans qu'on sache comment.

ALBERT.

Ah !

ZOË (changeant de ton).

C'est un roman que j'invente.

ALBERT.

J'entends bien... et, dans ce roman, le héros, si je ne me trompe, est un jeune officier.

ZOË.

Précisément.

ALBERT.

Je n'aime pas les militaires; mais cela ne fait rien... Et comme il faut des obstacles, des contrariétés, le régiment change de garnison... On l'envoie tout à coup à...

ZOË.

A Paris.

ALBERT.

A Paris ! c'est dangereux... Mais de temps à autre, l'absent trouve moyen de faire parvenir une lettre, sous le prétexte innocent d'une correspondance...

ZOË (affrayée).

Que voulez-vous dire ?

ALBERT.

Avec une amie de pension.

(Zoë baisse les yeux.)

Et cette lettre arrive à sa destination, sous les yeux de la mère, le jour même où l'on présente à la jeune fille l'époux qui lui était destiné ! Savez-vous, mademoiselle, que cela est énorme ! Car enfin, ce roman, c'est votre histoire.

ZOË.

Je l'avoue.

ALBERT.

Et si je vous aimais ; si j'étais du parti des grands parents ?...

ZOË.

Oh ! monsieur, auriez-vous le courage de me punir de ma confiance et de ma loyauté ?

ALBERT.

Non, mademoiselle. Vous pouvez vous rassurer ; car, si vous avez commencé votre roman à Tours, j'ai laissé le mien à Paris, et je l'ai interrompu bien malgré moi.

ZÔÉ.

Vraiment ! vous êtes amoureux ! Et de qui donc ?

ALBERT.

D'une jeune veuve... une comtesse, que j'ai rencontrée au bal, et qui, parmi cent adorateurs, a daigné jeter les yeux sur moi.

ZÔÉ.

Et vous l'aimez bien ?

ALBERT.

Comme un fou.

ZÔÉ.

Oh ! alors, c'est différent. Je n'ai plus peur de vous ; au lieu de me persécuter, vous viendrez à mon secours.

ALBERT.

De tout mon cœur.

ZÔÉ.

Nous allons nous entendre.

ALBERT.

Comme deux larrons.

ZÔÉ (battant des mains).

C'est charmant ! quel bonheur !

ALBERT.

Me voilà votre confident ; à présent, je puis donc vous demander votre amitié ?

ZÔÉ.

Mon amitié, et ma reconnaissance. Mais comment nous tirer d'affaire ?

ALBERT.

Je m'en charge. Pour empêcher un mariage, ne suffit-il pas qu'il y ait obstacle d'un côté ? je me dévouerai seul. Rejetez tout sur moi.

ZÔÉ.

Que vous êtes bon, cher monsieur Albert !

(Elle lui tend la main.)

ALBERT (lui baisant la main).

Comptez sur votre nouvel ami. Je vous le promets solennellement : nous ne serons jamais l'un à l'autre.

MAUPERTUIS (qui a paru au fond de la scène, voyant Albert baiser la main de Zoé).  
La glace est rompue. Mon fils est un gaillard. Oh ! oh ! cela va bien.

(Il s'éloigne.)

ZOË.

Puisque vous êtes si généreux, je veux faire aussi quelque chose pour la cause commune. Votre père apprendra par moi que vous ne pouvez pas m'aimer. Je me sens assez de courage pour confesser les péchés d'un autre.

ALBERT.

Et pendant ce temps-là, je ferai ma confession à votre mère. — Mais, pour vous fortifier avant de commencer le combat, ouvrez donc la lettre de votre jeune officier.

ZOË.

Et vous, lisez donc celle de votre belle comtesse.

ALBERT (tirant sa lettre).

Cela ne vient pas d'elle. Cette lettre est d'un de mes amis. Rien ne presse.

(Il remet la lettre dans sa poche. Zoé tire la sienne de son corsage, l'ouvre et la lit tout bas.)

Je ne vous demande pas si le jeune héros est tendre, exalté, fidèle.

ZOË.

Toujours le même, monsieur ; tel que je le désire.

ALBERT.

Allons, tant mieux!... Vous remplissez toutes ses pensées. Il n'a plus d'yeux pour les autres femmes, n'est-ce pas? et il ne vit que de souvenirs.

ZOË.

Qui vous a dit cela?

ALBERT.

C'est comme si je l'avais lu.

ZOË.

Pas de raillerie, s'il vous plaît.

ALBERT.

J'ai tort. Une lettre d'amour est toujours charmante pour la personne à qui elle s'adresse... Prenez garde. Voici mon père. Je me sauve.

(Il sort en courant.)

## SCÈNE V.

ZOË, MAUPERTUIS.

MAUPERTUIS.

Qu'a donc mon fils? Est-ce que vous vous seriez querellés?

ZOË.

Pas le moins du monde. Nous sommes parfaitement d'accord.

MAUPERTUIS.

En effet, il me semblait avoir vu de loin certains signes de bonne intelligence. Le jeune homme a de l'ardeur. Il a peut-être été un peu loin pour une première entrevue; mais entre fiancés ces petites libertés sont permises.

ZOË.

Je ne m'en suis pas fâchée.

MAUPERTUIS.

Cette chère enfant! Donnez-moi donc aussi un baiser.

ZOË.

Volontiers.

MAUPERTUIS (lui baisant le front).

Eh bien! Est-ce un père qui vous embrasse? Vous ne dites rien... vous consentez. Si vous m'en croyez, fixons tout de suite le jour du mariage. On a causé ensemble; on s'est baisé la main; il n'y a plus qu'à s'épouser.

ZOË.

Oh! doucement; il faut que je vous parle.

MAUPERTUIS.

Je sais d'avance ce que vous allez me dire: la bienséance... la modestie... On veut bien, mais on ne veut pas avoir l'air de vouloir. Ma chère fille, je vais vous mettre à votre aise. Il est convenu que vous avez fait tout au monde pour rejeter l'heureux jour le plus loin possible; mais votre mère ordonne; vous lui cédez par obéissance, et nous admirons tous votre docilité.

ZOË.

Hélas!

MAUPERTUIS.

Comment, hélas !

ZOË.

Si tout cela n'était qu'un rêve ?

MAUPERTUIS.

Hein ?

ZOË.

Ne vous emportez pas... si l'un des deux fiancés avait déjà disposé de son cœur ?

MAUPERTUIS.

Plaise à Dieu que ce soit mon fils !

ZOË.

Que feriez-vous donc ?

MAUPERTUIS.

Je lui ferais voir jusqu'où va la puissance paternelle.

ZOË.

Mais, pour se marier, il faut qu'on s'aime.

MAUPERTUIS.

Il vous aimera ou il dira pourquoi, morbleu !

ZOË.

Quel homme vous êtes !

MAUPERTUIS.

Venez avec moi ; votre mariage n'est ni rompu ni retardé.

ZOË.

Non, restez ; puisqu'il faut tout dire, ce n'est pas de votre fils qu'il s'agit, c'est de moi.

MAUPERTUIS.

A l'autre maintenant !

ZOË.

Malgré tout votre empressement, vous arrivez trop tard. Mon cœur ne m'appartient plus.

MAUPERTUIS.

Bah ! vous croyez cela.

ZOË.

Rien n'est plus sûr.

MAUPERTUIS.

Nous verrons ce que votre mère en dira.

ZOE.

Ma mère ! gardez-vous bien de lui en parler. Vous me feriez gronder. Mon ami, venez à mon aide.

MAUPERTUIS.

Je ne puis rien faire.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, ALBERT, MADAME DE LA SAULNIÈRE.

MADAME DE LA SAULNIÈRE (entrant vivement).

Eh bien, mon voisin, vous savez ce qui se passe ?

MAUPERTUIS.

Je viens de l'apprendre.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Dans le siècle où nous sommes, les parents proposent...

MAUPERTUIS.

Et les enfants disposent. Cela tient à l'éducation qu'ils ont reçue.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

A l'imprévoyance des pères et mères.

MAUPERTUIS.

Des mères surtout.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Non, des pères.

MAUPERTUIS.

Je veux dire que ce sont les filles qui décident.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Dites donc les fils.

MAUPERTUIS.

Pas du tout.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

C'est trop fort !

(Ils parlent tous deux à la fois.)

MAUPERTUIS.

Votre fille vient de m'avouer à l'instant même...

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Votre fils vient à l'instant de me faire part...

MAUPERTUIS.

Comment! lui aussi!

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Eh quoi! tous les deux!

MAUPERTUIS.

Est-il vrai, monsieur, que vous vous déclariez en état de rébellion contre mes volontés?

ALBERT.

Je suis au désespoir de ne pouvoir vous obéir.

MADAME DE LA SAULNIÈRE (à Zoé).

Mademoiselle, est-il vrai que vous ayez pris des engagements à mon insu?

ZOÉ.

Quand je les ai pris je l'ignorais moi-même.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Mon voisin, que dites-vous de cela?

MAUPERTUIS.

Je n'y vois aucune raison de changer nos résolutions.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Ni moi non plus.

MAUPERTUIS (à Albert).

Monsieur mon fils, vous épouserez, s'il vous plaît, la personne que je vous destine.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Et vous, je vous ai choisi un mari, vous aurez la bonté de le prendre.

ZOÉ.

C'est impossible, madame. Je ne puis donner ma main sans mon cœur. Le mari que vous me destiniez est assez généreux pour comprendre mes scrupules, et je le remercie de sa fermeté.

ALBERT.

Ah! mademoiselle, si j'étais assez lâche pour renoncer à mon amour, quelle leçon je recevrais en voyant tant de courage et de si nobles sentiments!

MAUPERTUIS (à Albert).

C'est votre dernier mot?

ALBERT.

Oui, monsieur.

ZOÉ (à Albert).

Vous avez toute ma sympathie et toute ma confiance.

(Elle lui tend la main.)



ALBERT (lui pressant la main).

Et vous, mademoiselle, toute mon admiration.

MAUPERTUIS.

Ces bambins osent nous braver en face.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Et nous le souffrirons !

MAUPERTUIS.

Oh ! que non : j'ai un ami capitaine d'un vaisseau marchand, qui est en partance à Nantes. Je vais lui mener monsieur mon fils. Il ne s'agit que d'aller à la Martinique, d'y manger de la vache enragée pendant un an ou deux, et d'en revenir souple comme un gant pour se marier.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Nous avons à Tours un couvent de filles où on se lève à cinq heures, pour aller à matines. Un an ou deux de cet excellent régime changeront fort la face des choses. Je vais écrire sur-le-champ à madame la supérieure.

MAUPERTUIS.

Et moi, je vais expédier une dépêche télégraphique à mon ami le capitaine.

ALBERT.

Quoi ! mon père, vous allez m'envoyer...

MAUPERTUIS. (

Oui, monsieur, à la Martinique.

ALBERT.

Vous, que j'ai entendu gémir de l'obstination et de la cruauté de votre père, vous allez me traiter avec la même barbarie...

MAUPERTUIS.

Que me chantez-vous là ? Il n'y a aucun rapport. Si je m'entête c'est pour faire votre bonheur.

ALBERT.

Eh ! monsieur, ne voyez-vous pas que c'est toujours de la tyrannie ?

MAUPERTUIS.

Silence ! on ne m'en impose pas avec des subtilités d'avocat.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Et vous, mademoiselle, vous obéirez à votre mère, comme j'ai obéi à la mienne.

ZOË.

Et vous allez me rendre aussi malheureuse que vous l'avez été vous-même.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Vous ne comprenez donc pas la différence? Ce que je veux, moi, c'est votre bien.

MAUPERTUIS.

Différence énorme!

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Comme du noir au blanc.

ZOË.

Oui, on vous a persécutée pour vous empêcher d'être à celui que vous aimiez, et vous allez me persécuter pour me faire épouser qui je n'aime pas. Voilà tout le profit que je tirerai de votre expérience.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Taisez-vous! petite raisonneuse. Demain vous raisonnerez au couvent. Nous verrons bien qui sera le plus fort.

(Elle rentre dans la maison.)

MAUPERTUIS.

Et vous, monsieur, vous ferez vos réflexions aux colonies.

(En sortant par la porte du fond.)

Tout s'arrangera, mon Dieu, tout s'arrangera.

## SCÈNE VII.

ALBERT, ZOË.

ALBERT (consterné).

Aux colonies!

ZOË.

Croyez-vous que le couvent soit plus agréable? c'est votre faute aussi; pourquoi êtes-vous venu?

ALBERT.

Eh! pourquoi m'avoir laissé venir?

ZOË.

Que ne restiez-vous près de la personne que vous aimez?

ALBERT.

Quel besoin de m'attendre pour faire vos aveux à votre mère?... Mais au lieu de nous quereller, tenons plutôt conseil. Pour moi, je ne vois qu'un moyen d'éviter la Martinique; c'est de m'enfuir tout de suite.

ZOÉ.

Et moi, que deviendrai-je ? Vous ne pouvez pas m'abandonner.

ALBERT.

Oh ! non, ce ne serait pas juste... au fait... pourquoi pas ?... si je vous enlevais ?

ZOÉ.

M'enlever ! bonté divine !

ALBERT.

Assurément. Connaissez-vous quelqu'un à Paris ?

ZOÉ.

Oui ; j'y ai une tante qui m'aime beaucoup

ALBERT.

Je vous conduirai chez elle. Nos parents ont voulu nous unir : vous partez avec votre fiancé... seulement c'est pour en épouser un autre.

ZOÉ.

Le projet est hardi ; mais, vu la circonstance, je l'adopte avec enthousiasme.

ALBERT.

C'est charmant ! Le train *express* passe à huit heures du soir. — Les chemins de fer sont une admirable invention pour les enlèvements.

ZOÉ.

Et si votre père fait jouer le télégraphe ? si on nous arrête au débarcadère ?

ALBERT.

Ah ! diable !... Nous descendrons à la dernière station, et nous entrerons dans Paris en voiture.

ZOÉ.

Mais pour voyager, il faut de l'argent, et je n'en ai pas.

ALBERT.

Je me charge des frais. Nous réglerons nos comptes quand vous

serez mariée ; car il faudra bien qu'on vous marie, quand vous aurez fait soixante lieues pour aller rejoindre votre amoureux.

ZOË.

Oh ! merci ! que je vous suis obligée ! voilà qui est agir en véritable ami !... mais je ne peux pas m'embarquer, mon mouchoir à la main, comme les héroïnes des romans anglais.

ALBERT.

Des bagages ! nous sommes perdus !

ZOË.

Rien qu'un petit sac de nuit.

ALBERT.

Allons j'y consens.

(Bas en voyant arriver son père.)

Soyez prête à partir, dès que le jour baissera.

ZOË (bas).

Je le serai. Comptez sur moi.

(Ils se retirent ensemble au fond du théâtre)

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAUPERTUIS (arrivant par la porte du jardin), puis MADAME  
DE LA SAULNIÈRE sortant de la maison.

MAUPERTUIS.

Il n'y a que les inventions modernes pour mener rondement les affaires. A peine ai-je eu le temps de me mettre en colère que déjà la place de monsieur mon fils est retenue pour la Martinique. En dix minutes, j'ai reçu la réponse : numéro six, première classe ; et la table du capitaine. On ne dira pas que je ne fais pas les choses grandement. Et vous, ma voisine, où en êtes-vous ?

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Voici ma lettre pour la supérieure. A dater de demain ma fille observera les jeûnes et les vigiles.

(Voyant Albert et Zoé.)

Mais qu'est-ce que je vois là ? des conciliabules !

SCÈNE IX.

25

MAUPERTUIS.

Parbleu ! Ils s'excitent réciproquement à l'insubordination.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Quand on ne veut décidément pas se marier, on ne chuchote pas ensemble. Allons, mademoiselle, rentrez à la maison.

MAUPERTUIS.

Et vous, monsieur, allez faire vos paquets ; demain matin nous partons pour Nantes. Vite, passez devant moi.

ALBERT (bas à Zoé).

Dans un moment je reviens vous chercher.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, moins ALBERT.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Qu'ont-ils donc à se parler sans cesse à l'oreille ?

MAUPERTUIS.

Il faut couper court à cela.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Soyez tranquille ; je vais mettre ma fille sous clef.

MAUPERTUIS.

Et pour plus de sûreté, fermez la porte d'entrée, quand je serai sorti.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Allons, mademoiselle, presto ! rentrez chez vous.

ZOÉ (en sortant à Maupertuis).

Méchant ! homme féroce ! je vous déteste.

SCÈNE X.

MAUPERTUIS, MADAME DE LA SAULNIÈRE.

MAUPERTUIS.

Nous ferons la paix plus tard.

(En se dirigeant vers la porte du fond.)

\ Au milieu de la désorganisation générale, il reste encore une famille où l'autorité triomphe.

(Ouvrant la porte.)

Au revoir ma voisine.

MADAME DE LA SAULNIÈRE

Bon voyage, mon voisin.

(Elle ferme la porte et met le verrou.)

## SCÈNE XI.

MADAME DE LA SAULNIÈRE seule.

Qui aurait jamais dit que j'en serais réduite à de telles extrémités? les verroux! les tours de clef! le couvent! ma fille qui devient tout à coup rebelle, volontaire comme un démon! Certes, cela ne lui vient pas de feu son père, le pauvre homme! Où a-t-elle pu prendre cette raideur de caractère! c'est incroyable? c'est à n'y rien comprendre!

(Elle sort.)

## SCÈNE XII.

ZOÉ.

ZOÉ (à la fenêtre).

Ma mère est rentrée... plus personne!... Que je suis heureuse d'avoir trouvé un ami si dévoué!... Pourvu qu'il échappe à son vilain père!... C'est qu'il est fort bien ce jeune homme. Il ne ressemble pas à tous ces automates qu'on appelle des danseurs. Je comprends qu'il ait su plaire à sa belle comtesse. Quel est ce bruit!... Ah! mon Dieu! je suis enfermée. Que faire à présent? me voilà prisonnière. Monsieur Albert ne pourra pas venir me chercher. Impossible d'aller lui ouvrir la porte!... c'est égal, je l'ai mis dans ma tête : je sortirai d'ici à tout prix.

## SCÈNE XIII.

ZOË, ALBERT (paraissant au haut du mur d'enceinte).

ALBERT.

Personne dans le jardin. Risquons-nous.

(Il descend par le treillage.)

ZOË.

Quelqu'un vient de ce côté. C'est lui ! Cher monsieur Albert ! je pensais déjà que vous partiez sans moi.

ALBERT

Oh ! jamais. J'ai sauté par-dessus les murs pour venir vous rejoindre.

ZOË.

Au risque de vous tuer ! Vous êtes le plus galant et le plus brave des chevaliers.

ALBERT.

Je veux me rendre digne de votre confiance. Ça ! votre bagage est-il préparé ?

ZOË.

Pas encore. Cachez-vous sous les arbres.

ALBERT.

Ne perdez pas de temps. Songez à vos amours. Le bonheur vous attend à Paris.

ZOË.

Je suis à vous tout à l'heure.

(Elle se retire de la fenêtre.)

## SCÈNE XIV.

ALBERT seul.

Elle est pleine de cœur, cette aimable enfant, et jolie comme un ange. La comtesse l'adorera, j'en suis sûr. J'aurai là un délicieux petit compagnon de voyage... Son naïf amour l'empêche de voir le danger. Heureusement je l'aime trop pour abuser de sa confiance. En arrivant à Paris, je la conduis d'abord chez sa tante... et puis je

rentre chez moi... oh! non; diable! mon père viendrait m'y relancer... Je demande asile à mon ami Théodore. Il doit être encore à Paris.... mais j'y songe : j'ai là une lettre de lui.

(Il ouvre la lettre et lit.)

Que signifie cela?... Je me trompe!.. c'est une méchante plaisanterie sans doute.... Je n'y vois plus.

(Il s'interrompt.)

Comment croire?...

(Lisant.)

« Mon pauvre ami, on dit que les absents ont tort; moi, je trouve  
« qu'ils ont raison, car si tu n'avais point quitté le giron de ta belle,  
« nous ne saurions pas encore ce que pesaient au juste sa vertu et sa  
« fidélité. Dès le lendemain de ton départ, tu avais un successeur!  
« Mais pour une comtesse perdue, tu retrouveras sans peine trois  
« marquises de la même qualité... »

Je suis anéanti.

(Il tombe assis sur le banc.)

## SCÈNE XV.

ALBERT, ZOÉ.

ZOÉ (à la fenêtre).

Pst! pst! monsieur Albert!

ALBERT.

Dès le lendemain de mon départ! quand la veille encore elle n'avait sur les lèvres que les mots de *toujours, pour la vie, amour éternel!*..

ZOÉ.

Pst! monsieur Albert, où êtes-vous?

ALBERT.

Quel être est-ce donc qu'une femme, pour qu'elle trouve tant de plaisir dans le mensonge et la perfidie?

(Se levant et marchant à grands pas.)

De quelle profondeur de l'enfer est sortie l'argile dont elle est pétrie?

ZOÉ.

Ah! vous voilà. Prenez mon sac de nuit.

ALBERT (toujours agité).

Je les hais toutes; pour ne plus les voir, j'irai au bout du monde...  
Eh! parbleu! à la Martinique!



ZOË.

A quoi pense-t-il ? Monsieur Albert, êtes-vous fou ?

ALBERT.

Ah ! mademoiselle, je suis le plus malheureux des hommes ; je n'ai plus rien à faire à Paris : nous ne partons pas.

ZOË.

Qu'est-il donc arrivé ?

ALBERT.

Je suis perdu, assassiné !

ZOË.

Est-ce que votre comtesse...

ALBERT.

Elle me trahit lâchement.

ZOË.

Oh ! pauvre garçon ! Mais mon amoureux est fidèle, et il faut que je parte. Vous m'avez promis de m'enlever ; vous ne pouvez pas me manquer de parole... Voici mon sac de nuit.

ALBERT (recevant le sac de nuit).

Concevez-vous rien à cette femme ? Enfin, vous savez combien je l'aimais...

ZOË.

Je puis le certifier... Allez chercher cette échelle, que je vois là-bas.

ALBERT (apportant l'échelle et la posant contre la fenêtre).

Quand je bravais pour elle la colère de mon père ! quand je refusais la main d'une personne charmante ! m'abandonner pour le premier venu ! que cela est généreux, délicat !

ZOË.

Je vous plains sincèrement... Mais je ne descendrai jamais par là... Comment faire?... Ah ! j'y suis.

(Elle se retire de la fenêtre.)

ALBERT (toujours exalté).

Et je m'apprêtais à lui donner bien d'autres preuves de mon amour.

ZOË (ouvrant l'œil-de-bœuf).

Cette étagère est un escalier tout trouvé. Monsieur Albert, faites-moi le plaisir d'ôter ces pots de fleurs.

ALBERT (ôtant les pots de fleurs et les rangeant de manière à former un passage au milieu de l'étagère).

Mon père parle d'un an ou deux d'exil et de privations. Pour lui garder cet amour qu'elle a méprisé, j'en aurais supporté dix.

ZOË (montrant les pots de fleurs).

Eh bien ! ôtez encore ces deux-là.

ALBERT.

Oui, mademoiselle, dix, et je me serais laissé conduire aux grandes Indes.

ZOË.

J'en suis témoin ; mais il me faut de la place pour descendre... avec nos robes d'aujourd'hui.

ALBERT.

Et c'est pendant ce temps-là qu'elle se jette à la tête d'un homme qu'elle connaît à peine !

ZOË (descendant par l'étagère).

Cela est odieux... Donnez-moi la main.

ALBERT (lui donnant la main et l'aidant à descendre).

Doucement ! prenez garde ! appuyez-vous sur moi.

ZOË (mettant pied à terre).

Merci. Cette femme-là n'était pas digne de vous ; à votre place, je l'oublierais... Maintenant, votre bras et partons.

ALBERT (toujours agité).

L'oublier ! vous en parlez à votre aise ; ce sont les femmes qui oublient !

ZOË.

Le reproche est mal placé, mais je vous le pardonne.

ALBERT.

C'est la vengeance qu'il me faudrait ; oh ! oui, la vengeance ! je la goûterais avec délices. Je n'aurais pas à chercher bien loin pour trouver une âme meilleure, plus sûre, plus loyale, une personne aimable, charmante, accomplie. Plus mon cœur est blessé, meurtri, plus il aimerait avec passion...

ZOË.

Peut-être ; mais cette personne-là ne peut vous offrir que les consolations de l'amitié.

ALBERT (exalté).

Ah ! Zoé ! si vous vouliez être de moitié dans ma vengeance !...

ZOË.

Vous savez bien que cela ne se peut pas. Écoutez-moi : Vous êtes

un bon et noble cœur ; j'ai pour vous beaucoup d'estime et de sympathie ; mais, je vous l'ai dit en vous accordant ma confiance : je ne suis plus libre. Songez-y donc, mon ami : on ne m'a point trahie, moi ; je n'ai aucun sujet de plainte ni de colère, et en me parlant d'amour et de vengeance, c'est une perfidie que vous me demandez

ALBERT.

Vous avez raison ; il ne me reste plus qu'à mourir.

ZOË.

Mourir ! Oh ! ne dites pas cela. Vous me chagrinez. Vous êtes mon seul confident, mon meilleur ami. Il faut vous guérir, vous consoler ; je vous en prie ; je le veux.

(Lui présentant le sac de nuit.)

Allons ! prenez ceci.

ALBERT (prenant le sac de nuit).

Pourquoi faire ?

ZOË.

Pour partir avec moi. Je ne peux pas m'en aller seule.

ALBERT.

Malheureuse enfant ! quitter la maison de votre mère ! y pensez-vous ? Et votre réputation ? et votre famille ? Vous n'êtes pas même majeure. Vous enlever ! ce serait un détournement, un crime prévu par l'article 354 du code pénal ! J'irais en cour d'assises, et l'on me condamnerait infailliblement à cinq ans de réclusion.

ZOË.

Il est trop tard pour s'aviser de tout cela.

ALBERT.

Au contraire, c'est le moment d'y réfléchir ; et puis, n'en doutez pas : je vous ferais la cour pendant tout le voyage. Déjà je sens que je vous aime ; que serait-ce donc quand nous aurions fait soixante lieues en tête à tête ?

ZOË.

Vous êtes insupportable depuis que votre maîtresse vous a trompé... Mais êtes-vous bien sûr qu'elle ne vous aime plus ? Je gage que vos soupçons ne sont pas fondés.

ALBERT (donnant la lettre).

Lisez vous-même.

ZOË (après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre).

Le fait est que cela commence mal. Votre ami m'a bien l'air d'un original ; il ne s'amuse pas aux précautions...

(Riant.)

Elle est fort drôle, cette lettre.

ALBERT.

Vous la trouveriez moins plaisante s'il s'agissait de vous... Le désespoir d'un ami, est-il rien de plus divertissant!

ZOË.

J'ai tort; pardonnez-moi... mais je ne comprends pas le sens de la dernière phrase: « Tandis que tu cherchais une fiancée dans les jardins de la Touraine, le quatrième régiment de hussard fourrageait sur tes terres? »

ALBERT.

Cela veut dire que mon rival est un officier du quatrième régiment de hussards.

ZOË.

C'est le régiment de mon ami.

ALBERT.

Et votre ami se nomme...

ZOË

Henri...

ALBERT.

Henri de Neucourt?

ZOË.

Comment le savez-vous?

ALBERT.

C'est lui! le double traître! c'est lui qui m'a enlevé ma maîtresse!

ZOË (poussant un cri).

Ah!... non... je ne vous crois pas... tout cela est un jeu cruel... une raillerie; n'est-ce pas?... Dites-le-moi, je vous en prie.

ALBERT.

Il m'en coûte de vous affliger; mais, depuis un mois que votre monsieur Henri de Neucourt poursuit ma maîtresse de ses assiduités, je n'ai que trop bien appris à le connaître.

ZOË (cachant son visage dans ses mains).

Oh! mon Dieu! mon Dieu! le coup est affreux! je ne puis... je ne puis le supporter. Je me sens défaillir.

(Elle s'appuie sur Albert qui la soutient par la taille, et la mène jusqu'au banc, où elle s'assoit.

Pendant ce jeu de scène on sonne à la porte.)

ALBERT.

Appuyez-vous sur moi.

(On sonne plus fort.)

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, MADAME DE LA SAULNIÈRE, puis MAUPERTUIS.

MADAME DE LA SAULNIÈRE (appelant).

Ursule ! Antoine !... où sont donc mes gens ?

(Elle va ouvrir la porte du jardin.)

MAUPERTUIS (entrant).

Avez-vous vu mon fils ?

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Comment serait-il chez moi ? cette porte est restée fermée.

MAUPERTUIS.

Cela commence à m'inquiéter ; le drôle a décampé.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Une échelle à cette fenêtre ! ma fille est enlevée !..... mais que signifie ce sac de nuit ?... elle n'est donc pas partie ?

ALBERT (bas à Zoé).

Nous sommes revenus de notre grand voyage.

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Eh ! les voici tous deux sur ce banc.

ZOÉ.

Ma mère !

MAUPERTUIS.

Encore ensemble ! c'est donc par pur esprit de contradiction ?

ALBERT.

Non, mon père ; j'ai réfléchi ; je rougis d'avoir manqué au respect que je vous devais, et je veux réparer ma faute, en souscrivant aveuglément à toutes vos volontés.

MAUPERTUIS.

Ah ! vous n'avez plus envie de voguer sur l'océan Atlantique. — Ma voisine, je vous disais bien que tout s'arrangerait.

ALBERT.

Et vous, mademoiselle, n'êtes-vous pas tentée de suivre mon exemple ?... pour obéir à madame votre mère.

ZOÉ.

Je le voudrais ; mais je suis encore si troublée... j'ai le cœur si

gros, si malade... Vous, qui êtes mon confident, vous savez tout ce que j'ai à oublier.

ALBERT.

Et moi donc, n'en ai-je pas autant? si vous vouliez... pour aller plus vite... nous oublierions à deux.

ZOÉ (lui donnant la main).

Eh bien, aidez-moi.

MAUPERTUIS.

Ma voisine, comprenez-vous un mot à cela?

MADAME DE LA SAULNIÈRE.

Je ne comprends qu'à moitié; mais je devine le reste.

MAUPERTUIS.

Vous êtes plus fine que moi. Ce que je vois de plus clair, c'est qu'apparemment il faut commencer par ne pas s'entendre du tout, pour arriver à l'accord parfait.

FIN.

HISTOIRE  
DE  
LA LITTÉRATURE FRANÇAISE  
PENDANT LA RÉVOLUTION (1789-1800)

PAR M. GERUZEZ.

---

LIVRE SECOND.

CHAPITRE II. — Les proscrits fidèles à la cause de la liberté. — M. Necker. — Son *Histoire de la Révolution*. — Mounier. — *Recherches sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres*. — Mallet-du-Pan. — Son rôle comme publiciste. — L'abbé Morellet. — Le comte Joseph de Maistre. — *Considérations sur la France*.

L'ouverture des cours de la première École normale qui marque, après le règne de la Convention, un retour aux sérieuses études, nous a fourni une occasion naturelle de mettre en scène plusieurs écrivains qui devaient figurer dans une histoire littéraire. La Révolution, qui les avait laissés vivre, les avait mis tous en péril de mort, quoique tous l'eussent accueillie avec faveur, et que quelques-uns même l'aient encore suivie et approuvée lorsqu'elle se trouvait déjà emportée bien au delà de ses vraies limites. Maintenant il nous paraît convenable d'aller prendre dans l'exil et d'interroger d'autres amis de la liberté, déconcertés de bonne heure et qui durent bientôt chercher leur sûreté au dehors. A notre avis, Mounier quitta trop tôt la partie, Necker un peu tard ; pour Mallet-du-Pan, il n'avait pas de temps à perdre lorsqu'il s'y décida, et on peut ajouter qu'il avait bien employé le temps qu'il avait passé sur la brèche. Nous parlerons d'abord de ces hommes de cœur et de talent qui ont aimé la France, qui ont voulu la servir et que la France n'a pas écoutés, emportée qu'elle était

par une fièvre dont il fut impossible de régler les accès. A côté d'eux nous donnerons place à un philosophe qui ne quitta point la France et qui, sans être mêlé activement aux affaires, intervint à propos dans la polémique et qui fut un jour éloquent au nom de l'humanité : c'est l'abbé Morellet, écrivain pur et fécond, économiste distingué, toujours fidèle pendant le cours de sa longue carrière à sa doctrine favorite du libre échange des denrées et des idées, comme aussi à la mémoire de ses amis. Nous aurons ensuite à nous arrêter devant un homme qui a jugé de haut, de trop haut peut-être, la Révolution : étranger naturalisé Français par le talent, penseur téméraire et provoquant, écrivain original, doué d'assez d'esprit pour simuler le génie, le comte Joseph de Maistre.

Nous continuerons ainsi, à nos risques et périls, notre course littéraire à travers la Révolution; mais nous devons reconnaître que, comme à tous ceux qui l'ont traversée, la Révolution ne nous a pas laissé l'entière liberté de nos mouvements. Nous ne perdions pas de vue notre dessein de faire dominer la littérature dans une œuvre littéraire, et cependant la politique et la morale auront de force empiété sur la critique, et il paraîtra sans doute qu'elles se sont fait la part du lion. C'est qu'à vrai dire, dans cette tourmente il n'y a pas de littérature proprement dite; tout y est action et entraînement. Le loisir manquait pour la méditation solitaire et pour la recherche patiente du beau. Notre tâche a dû être de signaler au passage les privilégiés du talent qui se découvraient à nous dans la mêlée, et de recueillir de leurs idées et de leurs sentiments ce qui nous a paru le plus digne d'être conservé. Tout ce que nous avons choisi, ce que nous allons choisir encore, se détache sur la trame historique qui nous montre la Révolution toujours présente, toujours agissante, et dès que la Révolution est en vue, elle domine. Il faut en prendre notre parti.

Si nous avions à embrasser toute la carrière de M. Necker et à donner notre avis sur tous ses ouvrages, un volume ne suffirait pas. Nous devons nous contenter et nous ne pouvons nous dispenser de caractériser l'homme l'État et l'écrivain. Nous le tenons en grande estime, non qu'il nous paraisse irréprochable, mais il a voulu le bien, il l'a aimé avec passion, il a essayé, dans la mesure de ses forces, de le réaliser. Il a eu, il a encore des détracteurs qui mettent à sa charge tous les malheurs de la Révolution, et qui même lui donnent Louis XVI pour complice. Son crime, à leurs yeux, c'est d'avoir voulu réformer l'État; aux nôtres, c'est sa gloire. Il avait l'ambition et l'espoir d'y



réussir sans secousse, par la probité, par l'ascendant de la justice, par le concours de tous les désintéressements. S'il y avait de meilleurs moyens, qu'on les indique; et s'il n'y en a pas, comment lui reprocher de n'en avoir pas employé d'autres, et l'impuissance de ceux qu'il a mis en œuvre? Le dernier mot des politiques qui blâment son entreprise, c'est que le mal doit régner, qu'il convient de le faire et de le subir; quant aux moralistes qui lui reprochent ses scrupules, ils ne pensent pas avec lui que la morale soit partout obligatoire, et comme ils tirent leurs preuves de la pratique des affaires, ils ne prouvent rien contre ceux qui voudraient que cette pratique fût changée. Le train du monde leur donne raison; mais pourquoi donner raison au train du monde? Au reste l'illusion de Necker fut incurable, et il ne parvint jamais à croire à la vertu du mal. Nous le prenons au moment où, injurieusement éconduit de la scène politique, il suit encore avec intérêt le drame qui s'y joue : ses sentiments n'ont pas varié; il cite cette belle sentence de l'Écriture : « La justice élève les nations, et l'iniquité fait l'opprobre des peuples; » et, s'adressant à ceux qui tiennent alors le pouvoir, il s'écrie : « Faibles humains, même au faite de l'autorité, vous avez besoin d'entraves, vous avez besoin d'un conducteur sévère; car rien n'est fixe, rien n'est terminé dans nos facultés spirituelles; et c'est en nous laissant retenir par le devoir, c'est en observant les grandes consignes de la morale, que nous pouvons acquérir de l'assurance et de la fermeté, que nous pouvons régir les autres et nous gouverner nous-mêmes. »

M. Necker, à la vérité, n'a pas longtemps pu régir les autres, et il a laissé pénétrer dans le gouvernement de lui-même, à côté du sévère devoir, la plus trompeuse des sirènes, la louange qui charme, qui enivre, qui égare les plus belles âmes. Il avait besoin d'être approuvé et applaudi : c'est là sa principale faiblesse. Ce n'est pas la seule : l'étendue de son esprit, en lui faisant voir trop de choses à la fois, compliquait les problèmes qu'il avait à résoudre et tenait sa volonté en suspens quand il eût fallu se décider promptement pour prévenir des difficultés que le cours des choses rendait bientôt insurmontables. Sa conscience ne capitulait pas, mais, pendant qu'elle parlementait, l'ennemi gagnait du temps et du terrain. Si Louis XVI est inexcusable d'avoir, en le renvoyant, provoqué l'insurrection du 14 juillet, ne l'est-il pas lui-même de ne se s'être point démis, le mois précédent, avant la séance royale du 23 juin? Devait-il, après son retour triomphant, laisser périr sous un décret de l'Assemblée la pensée

de clémence qu'il avait fait prévaloir, la veille, devant l'Hôtel de Ville? Il ne vit pas à ce moment unique toute la force de sa situation, et il laissa trop voir qu'il était inhabile à garder tous ses avantages. S'il se crut capable de les ressaisir, il se fit une étrange illusion; après avoir faibli il fallut faiblir encore, puis résister sans réprimer, implorer sans obtenir, gémir sans émouvoir, et enfin quitter la partie sans laisser de regrets. A vrai dire, après la prise de la Bastille, M. Necker, qui était l'homme des réformes pacifiques, gardait peu de chances de succès; la guerre était engagée, et il n'avait pas les qualités d'un général d'armée. A ce moment, il n'aurait fallu rien moins qu'un Mirabeau honnête homme ou un Lafayette éloquent.

Après une double disgrâce royale, après l'abandon populaire, il faut savoir gré à M. Necker d'avoir conservé pour la France, sa patrie d'adoption, un vif amour, et à la mémoire de Louis XVI un culte fidèle. Il fait encore des vœux pour ceux qui l'ont persécuté; il va jusqu'à indiquer le parti qu'on pourrait tirer de la Constitution de l'an III, malgré ses imperfections, et jamais sa pensée ne se tourne vers l'étranger, comme moyen de rétablir l'ordre. Il n'a d'animosité véritable que contre les juges du Roi et les terroristes, bourreaux de la France; il a de la rancune contre l'assemblée qui a déjoué ses plans et contre la constitution qu'elle a fabriquée; il n'oublie pas non plus les torts de la noblesse qui n'a pas su faire à temps les sacrifices nécessaires, et qui, dans une nuit d'ivresse et comme par caprice, a été bien au delà de ce qu'on lui demandait. Il a des traits piquants contre l'imprévoyance, la cupidité et l'abaissement des nobles vivant à la Cour, en quête de la faveur du prince. M. Necker avait de l'esprit et de la malice, et il en met dans cette page écrite avec élégance et finesse; « Les largesses des gouvernements, toujours incertaines par leur nature, engagent ceux qui les poursuivent à mettre un prix aux espérances; bientôt ils les comptent au nombre de leurs revenus; ils empruntent alors sans être sûrs de rendre, et cette conduite, qui les dégrade, altère nécessairement les égards dont ils voudraient rester en possession. En général, le goût de l'intrigue et le dépérissement des mœurs devaient être une suite naturelle du nouveau genre de vie auquel la noblesse de France s'était consacrée. Les grâces d'une cour sont des distributions dévolues à l'art et au talent de plaire, et cette éducation de l'esprit est presque toujours incompatible avec la dignité du caractère. La noblesse, assouplie par une ambition de tous les moments, a commencé peut-être à baisser dans l'opinion le jour où,

obligée d'attacher aux formes une grande importance, elle a fait des superficies une chose sérieuse, et des manières une si haute science.»

Cet esprit de fine moquerie et ce goût d'ironie qui ne cache pas assez l'estime de soi-même et le mépris du prochain, a dû faire perdre à M. Necker quelques-uns des avantages de sa douceur et de sa politesse. Il ne le prodigue pas, ayant mieux à faire, mais politiquement il eût été plus habile de ne le pas montrer. Nous le retrouvons dans la réflexion suivante, qui ne s'adresse pas seulement aux gens de cœur : « Le mouvement politique a été tellement accéléré et de si bonne heure, que pour se trouver à temps sur la ligne des événements, on s'est chargé légèrement de pensées et de réflexions. On mettait une ou deux idées dans son petit bagage, et l'on faisait route ainsi, sans vouloir jamais y ajouter le moindre supplément. » Citons encore dans ce genre un passage où la raillerie vient en aide au bon sens. Il s'agit de la puissance du temps, auxiliaire dont en France on a trop volontiers l'habitude de dédaigner les services. « Ce vieux ouvrier se moque, je crois, du bruyant enthousiasme de tant de novices qui, après avoir tiré, de la mine où tout le monde puise, un petit nombre de principes abstraits, ont fait battre le tambour et sonner la trompette pour avertir l'univers de leurs découvertes. »

Nous savons maintenant que M. Necker a dans l'esprit de la finesse et une veine de raillerie, et que dans l'expression il rencontre quelquefois l'élégance; nous n'aurons pas de peine à montrer qu'il a de la vigueur et qu'il touche à l'éloquence lorsque le sujet s'élève. Ainsi la véhémence s'ajoute à l'ironie lorsqu'il caractérise l'œuvre des constituants qui, en voulant fonder une monarchie tempérée, n'avaient su ni assurer le trône, ni garantir la liberté : « Cette royauté de fiction qu'ils nous ont laissée, ce rang suprême dépourvu d'appareil et de majesté, ce trône sans alentours et sans échelons, ce trône placé à pic au milieu des plaines de l'égalité, au milieu des débris de tous les genres de respect, quelle invention politique ! Et cet échafaudage d'autorités subalternes, cette série de commandements sans aucuns préparatifs à l'obéissance; une multitude innombrable de lois et point de pouvoir exécutif; enfin, une monarchie de nom, une république de fait, et l'esprit de ces deux gouvernements, répandu au hasard dans un plan sans méthode et sans harmonie : quel étrange résultat de trois années de travaux ! »

Ce n'est pas que M. Necker regrettât l'ancienne constitution de la monarchie; même il ne croyait pas qu'elle eût réellement existé, et

nous ne savons pas trop ce que les publicistes, qui de nos jours encore invoquent cette antique constitution, « comme si elle eût été suivie sans interruption et sans altération depuis l'origine de la monarchie, » pourraient répondre aux questions suivantes, qui semblent leur être adressées : « Où était-elle cette constitution primordiale, lorsque les Champs-de-Mars, eux-mêmes si peu connus et si diversement expliqués par les annalistes, furent laissés dans l'oubli sous les successeurs de Charlemagne? Où était-elle lorsque les pouvoirs judiciaire, administratif et militaire furent si longtemps confondus ensemble et réunis dans les mêmes mains? Où était-elle lorsque l'Église croyait avoir le droit de donner et d'ôter la couronne, et qu'on lui vit exercer cette autorité sur le second des rois de la seconde race? Où était-elle encore, cette constitution, lorsque les seigneurs, après avoir obtenu l'hérédité de leurs bénéfices, réduisirent graduellement l'autorité royale à une vaine représentation? Où était-elle surtout, cette constitution, pendant les trois cents ans du règne féodal? Et en la supposant réintégrée par la convocation des trois ordres sous Philippe-le-Bel, qu'est-elle devenue lorsque tant de rois après lui ne songèrent pas même aux états généraux, et que plusieurs d'entre eux cependant mirent de grands impôts sur les peuples, ou de leur autorité directe, ou par l'entremise des parlements? » Voilà, à notre avis, un bel exemple d'argumentation oratoire.

C'est surtout lorsqu'il aborde les questions religieuses que M. Necker se sent ému et qu'il communique l'émotion. On sait quelle importance il donnait aux idées religieuses, qu'il regardait comme la source et le fondement de la morale, sans laquelle toutes les législations civiles seraient frappées d'impuissance. Il avait dit dans un livre<sup>1</sup> qu'on n'a pas oublié, mais qu'on a trop négligé de lire : « La morale religieuse parle un langage que les lois ne connaissent point; elle échauffe cette sensibilité qui doit devancer la raison même; elle agit, et comme la lumière et comme la chaleur intérieure; elle éclaire, elle anime, elle s'insinue partout; et ce qu'on n'observe point assez, c'est qu'au milieu des sociétés cette morale est le lien imperceptible d'une multitude de parties qui semblent se tenir par leurs propres affinités, et qui se détacheraient successivement si la chaîne qui les unit venait jamais à se rompre. » Cette chaîne se rompit un jour, et l'on vit avec quelle fureur se précipitèrent les plus mauvaises

1. *De l'importance des opinions religieuses*, 2 vol., 1788.

passions. Lorsque, pour en rattacher les anneaux, la Convention s'imagina de rétablir d'office l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme, il faut voir en quels termes M. Necker exhale le dédain et la douleur que lui inspire ce décret d'une assemblée qui venait de subir les fêtes athées de la Raison : « O ridicule de l'orgueil humain ! Ce peuple est bien grand sur la terre, mais la France avec ses quatre-vingt-quatre départements, et quatre-vingt-cinq en comptant la Corse, la France et les autres pays de l'Europe, la France et le globe entier, sur lequel nous roulons de force autour du soleil, la terre enfin, et les millions, et les milliards de planètes qui peuplent la voûte céleste, ne sont que des atomes ou des grains de poussière au regard de l'Auteur inconnu de tant de merveilles<sup>1</sup>. Ah ! que tous les présidents de conventions nationales, présentes et futures, reconnaissent les rois, les grands-ducs et les républiques, et qu'ils donnent encore, s'ils le veulent et si l'on y consent, le baiser fraternel à tous les envoyés de l'Europe, mais qu'ils se taisent ou qu'ils parlent à genoux de l'Être suprême. » Avec quelle vigueur, avec quelle originalité le mouvement et l'accent de ce pieux et cruel sarcasme n'expriment-ils pas l'indignation d'un cœur religieux, inébranlable dans la simplicité de sa foi, et qui sait de longue date que l'homme ne peut rien pour Dieu ni sans Dieu.

Il semble que, pour un Gênois, M. Necker est assez bon Français de cœur et de langage ; et à la manière dont il parle de Dieu, on serait mal venu à lui demander une autre profession de foi. Nous n'avons pas non plus le courage de lui chercher querelle sur les allures étrangères de sa prose. Ce style où les métaphores ne font point image, où les mots abstraits mettent le clair-obscur quand il faudrait une pleine lumière, qui n'a ni assez de couleur, ni assez de relief, ni assez de précision, n'en plaît pas moins par un ton de probité, et, si j'osais le dire, par un air de santé qui reposent les yeux et l'âme. On a l'assurance d'être en commerce d'idées avec un honnête homme, et on s'en trouve bien. Un autre Gênois a mieux manié notre langue et même il lui a donné des qualités qu'elle ignorait et une puissance incomparable ; mais ses écrits passionnés nous

1. Dans ce passage, M. Necker s'élève jusqu'à la poésie, et devance un de nos grands poètes, M. de Lamartine, qui dira plus tard, en renversant les termes de la même idée :

Au regard de celui qui fit l'immensité,  
L'insecte vaut un moude, ils ont autant coûté.

brûlent le sang, mais ses idées rigoureuses en apparence, parce qu'elles sont tranchantes, nous troublent le cerveau. Certes, J.-J. Rousseau est un grand écrivain, mais il a fait le *Contrat social*, et ce malheureux livre, où la chimère prend des formes si précises, en jetant nos législateurs hors de la voie tracée par Montesquieu, qui conduisait au but, nous a lancés, en furieux, à la poursuite d'un fantôme. De là nos égarements et nos malheurs. Necker et ses amis, si on les eût suivis, pouvaient accomplir une réforme salutaire; Rousseau et ses partisans, qui prétendaient, non pas réformer, mais régénérer la société, durent avant tout lui faire violence et la bouleverser.

Entre les hommes d'élite qui pensaient pouvoir affermir la monarchie par la réforme des institutions, et à l'aide même de la liberté, un des plus éclairés et des plus courageux était Mounier. Il avait un caractère ferme et des connaissances étendues, il croyait à la réalité et à la puissance de la justice; sa réputation de probité et de talent avait fait de lui l'oracle du Dauphiné, et dans l'assemblée de Vizille, dont il avait dominé les délibérations, par l'ascendant naturel du droit et de l'équité sur les âmes honnêtes, il avait dû voir le prélude d'une transaction pacifique entre les intérêts de l'ancien régime et les prétentions légitimes de la nation. Après cette épreuve, la réunion des trois ordres en une seule assemblée et le vote par tête n'étaient plus pour Mounier, et n'auraient dû être pour personne, des questions à résoudre, il n'y avait plus de débats possibles que sur la constitution à établir. Mounier avait dès lors son plan arrêté, il lui fallait une royauté forte et inviolable, des ministres librement choisis par elle et responsables, une législature divisée en deux corps délibérants, dont l'accord serait nécessaire pour donner force de lois aux propositions royales; un de ces corps devait être inamovible et composer une aristocratie ouverte à tous les genres de mérite, et l'autre formé par l'élection, périodiquement renouvelé, devait représenter les changements de l'opinion et procurer, sans secousse violente, selon les besoins du temps, les réformes devenues nécessaires. C'était un système d'équilibre, de pondération, de mouvement contenu que la sagesse seule pouvait accepter et maintenir. Le sage Mounier comptait sur la sagesse des hommes, car l'habitude de suivre la raison nous dispose à croire que pour lui donner prise sur les volontés il suffit de la faire connaître. On l'avait écoutée à Vizille, à Grenoble, dans les paroles de Mounier, pourquoi refuserait-on de l'entendre sur un plus

grand théâtre, pourquoi n'aurait-elle plus la même autorité? Ce pourquoi, Mounier ne tarda pas à le comprendre, instruit par les événements et par ses mécomptes. Son erreur, qui l'honore, avait bien son excuse : « Ah! sans doute, disait-il plus tard, j'ai eu, comme tant d'autres amis de l'humanité, le tort d'avoir conçu trop d'espérances ; mais combien ma position a dû contribuer à ma sécurité. Tout ce qui s'est passé dans ma province, pendant près d'une année avant l'ouverture des États généraux, était bien propre à me nourrir d'illusions, à déguiser les obstacles. Quand je réfléchis à tout ce que nous avons obtenu en Dauphiné, par la seule puissance de la justice et de la raison, je vois comment j'ai pu croire que les Français méritaient d'être libres. Les dernières classes du peuple attendaient, dans le calme, le résultat de nos travaux. Jamais la multitude n'influa sur nos assemblées. Les spectateurs se tinrent toujours dans les bornes de la décence, et les suffrages furent parfaitement libres. Le clergé et la noblesse se montraient généreux, les membres des communes modérés. »

Mounier arrivait aux États généraux le cœur plein de ces nobles espérances et de cette généreuse sécurité. Les premiers obstacles l'animèrent sans le troubler ; il tenait fièrement son drapeau, il marchait avec assurance et il alla jusqu'à donner le signal et la formule du serment du Jeu de Paume. Fournir une constitution à la France, tout était là pour lui, *hoc opus, hic labor est*, c'était la tâche imposée et il ne soupçonnait pas encore qu'on pût en faire prévaloir une mauvaise. Celle que contenait son cerveau était si bien conçue, et elle devait être si belle à sa naissance, si féconde dans sa durée ! Cependant les esprits se faussaient en s'aigrissant. Entre l'ouverture des États généraux et la prise de la Bastille, les fautes de la Cour et de la Noblesse ne se comptent pas ; elles sont irritantes, si on les considère dans leurs causes, et navrantes quand on en voit les conséquences. Ces fautes étaient la ressource des hommes qui ne s'inquiétaient pas d'humilier la royauté, pensant au besoin pouvoir s'en passer. Cependant la royauté se faisait battre, même par ses amis les plus dévoués, qui, par exemple, prêtaient loyalement le serment du Jeu de Paume, puis elle méditait des revanches qui étaient l'occasion de nouvelles défaites. Mounier nous explique avec une rare sagacité comment, après la séance royale où la royauté avait commandé ce qu'elle ne pouvait imposer, elle dut échouer devant la résistance du tiers état et préparer un triomphe à la fougue de Mirabeau et au sang-froid de

Sieyès : « Qui aurait pu se flatter, dit-il judicieusement, de faire entendre le langage de la sagesse à des hommes irrités par la première déclaration, et par les circonstances qui l'avaient précédée ? Comment surtout se résoudre à paraître céder à la terreur ? Ce nouvel exemple prouve qu'il ne faut jamais déployer un grand appareil de puissance contre une assemblée nombreuse, si l'on n'est résolu de s'en servir, et qu'on ne peut compter sur l'effet des menaces. Les plus faibles s'animent par l'audace de quelques-uns ; ils espèrent, si le péril s'accroît, d'échapper dans la foule, et la crainte de passer pour un lâche retient tout à la fois et les plus intrépides et les plus susceptibles d'épouvante. » On sait comment la Cour essaya, quelques semaines après, de venger ce nouvel affront par le renvoi de M. Necker, mesure insensée qui, en soulevant la foule, donna aux agitateurs une armée permanente toujours prête à seconder leurs desseins.

Aux yeux de Mounier, le salut de la France était dans la constitution ; mais il la fallait telle qu'il la concevait, lui et ses amis. Il aurait été possible de l'établir si la passion du bien public qui les animait eût été générale, mais il y avait bien d'autres passions, non moins vives, et plus libres dans leur action, parce qu'ayant pour ressort un intérêt privé, elles n'étaient retenues par aucun scrupule sur l'emploi des moyens. Les modérés furent vaincus par la pression des partis extrêmes, entre lesquels ils se trouvaient placés et dont ils voulaient prévenir le conflit. Ceux qui aspiraient à détruire tout le régime ancien et ceux qui n'en auraient pas réformé volontairement un seul abus se trouvèrent d'accord pour repousser la transaction qui leur était proposée. « Tout ou rien, » disaient-ils, sans songer qu'on n'a jamais tout et qu'on a toujours quelque chose. La sagesse se contente de peu, en attendant mieux : ce mieux arrive, s'il doit arriver, par le cours du temps et par la force des choses. Quelque sympathie que nous inspirent et les idées et le caractère de Mounier, nous dirons qu'en prenant au tragique cette première défaite, et en allant demander à Grenoble un secours contre Paris, parce que Paris ne lui accordait pas d'abord ses deux chambres, il a pris contre sa nature et au nom de la modération un parti extrême. Comme les autres il a dit, à sa manière, le mot fatal : « Tout ou rien. » Tout était-il donc perdu parce que l'on allait tenter un essai qui avait ses dangers ? J.-J. Rousseau avait aujourd'hui l'avantage sur Montesquieu, le *Contrat social* l'emportait sur l'*Esprit des lois*, c'était sans doute un malheur, ce n'était pas un malheur irréparable. Il faut savoir être battu et ne



pas trop s'en irriter. Mounier ne devait pas quitter son poste, il convenait à son courage et à sa prudence d'y rester.

C'était donner un mauvais exemple que de soulever une province, fût-ce même le Dauphiné, contre la capitale. Ce n'était pas d'ailleurs un sûr moyen pour guérir le cerveau de la France. On l'exaltait au lieu de le calmer. En agitant tour à tour la Normandie, la Vendée, la Bretagne, a-t-on fait autre chose que de rendre plus intense la fièvre cérébrale dont on voulait réprimer les accès? C'est au centre même qu'il fallait combattre la maladie. Mounier s'est donc trompé; et ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'engagé par l'éclat de la fausse démarche qu'il avait faite, il poussa jusqu'à l'injustice la sévérité des reproches qu'il adresse à ceux qui ont ou voté ou accepté la Constitution. Certainement il a signalé avec sagacité, dans le remarquable ouvrage<sup>1</sup> où nous cherchons des preuves de son talent d'écrivain, la plupart des causes qui ont empêché les Français de devenir libres, mais il en a oublié une qui a bien son importance, je veux dire le défaut de mesure dans la défense des opinions modérées. Il eût été plus habile et plus patriotique, tout en voyant les défauts d'une constitution imparfaite, de se résigner à en attendre la réformation que de la déclarer mauvaise de tout point, et de mettre à sa charge tous ces désordres qui naissent fatalement dans une crise sociale de la fermentation des esprits. Mounier a beau aimer la liberté, il donne des armes à ceux qui ne l'aiment point, lorsqu'il dénonce comme un instrument de tyrannie et d'anarchie l'œuvre de ses collègues de l'Assemblée constituante. La Constitution qui était rentrée dans son portefeuille valait mieux sans doute que celle qui avait été préférée. Mais celle-là même, si l'avenir devait lui donner tort, n'avait-elle pas tout au moins, dans le présent, le mérite de rompre avec le passé?

Écoutons les plaintes ou plutôt les récriminations de Mounier : elles sont éloquentes, elles partent d'un cœur honnête, mais ce cœur honnête est poussé à la violence par le dépit; il n'est plus maître de sa pensée, et quand il croit n'obéir qu'à la conscience, le ressentiment l'emporte au delà des bornes. Mounier n'a pas prêté le serment à la Constitution, il était dans son droit, et de plus ce serment trop ambitieux ne se contentait pas de la fidélité. Promettre d'être fidèle, c'est déjà s'engager beaucoup, et en vérité, nous pensons que cela devrait

1. RECHERCHES sur les causes qui ont empêché les Français de devenir libres, 2 vol. in-8.

suffire, et qu'entre hommes il conviendrait de compter la fidélité pour du dévouement. La Constitution était plus exigeante. Elle avait tort; mais appartenait-il à Mounier qui, en suggérant le serment du Jeu de Paume, avait entraîné et lié tant de consciences dans un moment d'ivresse, de qualifier comme il le fait celui que les Constituants avaient eu l'imprudence de demander dans l'espérance d'assurer l'avenir? « Les auteurs de la Constitution nouvelle ne se sont pas contentés, dit Mounier, de vouloir qu'on y restât soumis, ils ont voulu contraindre ceux mêmes qui regardaient leur Constitution comme le fléau de leur patrie, à sacrifier leur vie et leur fortune pour défendre un gouvernement détestable, ou les réduire à la nécessité de choisir entre le parjure et la privation de tous les droits de citoyens. Les conquérants, après avoir ravagé une contrée par le fer et la flamme, obligent les malheureux habitants à jurer de leur rester fidèles; mais jamais ils ne les condamnent à prêter le serment de maintenir de tout leur pouvoir le joug qui leur est imposé, et s'ils l'exigent à l'avenir, ils en devront l'invention à des hommes qui ont prétendu rendre la France libre, qui ont porté le délire de la démocratie jusqu'à déclarer la nation souveraine. Sans s'embarrasser de la contradiction, ils ont rayé de la liste des souverains tous les Français qui ne promettaient pas en même temps d'être les esclaves de leurs volontés, et de retenir dans la servitude ceux qui tenteraient de s'en affranchir. » Cette protestation, comme celle de Bergasse, dont nous avons remarqué l'énergie, est légitime, elle plait au moraliste parce qu'elle maintient les droits de la conscience humaine; mais était-elle opportune et fallait-il troubler avec tant de véhémence l'illusion de la France qui aurait voulu que cette œuvre fût durable et qui l'avait acceptée comme un premier gage d'affranchissement. Mieux inspiré, Mounier l'aurait prise comme point de départ et non comme point de mire; il se serait servi contre l'anarchie des ressources qu'elle offrait, au lieu de voir en elle la cause même de l'anarchie.

Cette cause était plutôt dans la situation que dans les institutions. Il y avait le ressentiment des vaincus, les mécomptes des victorieux, et l'intervention de la foule; les uns craignaient de tout perdre, les autres étaient restés en deçà de leurs espérances, et les passions de la multitude pouvaient leur venir en aide. Une autre constitution ne les aurait pas apaisés, et si les modérés avaient prévalu, ils n'auraient ni tout prévenu, ni tout aplani. Il y a donc bien de l'exagération dans les reproches qu'on va lire: « L'autorité arbitraire d'une assemblée

de représentants élus par le peuple exclut toute idée de repos et de bonheur. La félicité générale ne saurait se concilier avec l'orgueil et l'intérêt de sept cent quarante-cinq despotes fréquemment renouvelés. On n'aurait aucun moyen pour affaiblir l'empire de la multitude qui les choisit, au nom de laquelle ils gouvernent, et qui regarde leur autorité comme son propre ouvrage. Tant que la Constitution présente subsistera, nous aurons le dernier excès de la démocratie, c'est-à-dire l'ochlocratie, ou la domination de la populace. Quoi! c'est un pays plus fertile en délateurs que ne le fut l'empire romain sous les Néron et les Caligula; c'est un pays où le secret des lettres est chaque jour violé, où l'on peut être livré à la fureur de la populace par le premier calomniateur; où l'on peut être enlevé dans son domicile sans aucune information juridique; où l'on est responsable non-seulement de ce qu'on écrit dans l'intimité, mais de ce que les autres écrivent, de ce que peut vous adresser un imprudent ou un perfide; c'est ce pays que l'on propose à l'univers comme l'exemple du bonheur et de la liberté! » Toute cette éloquence, dont le mouvement est généreux et l'inspiration sincère, devait surtout plaire à ceux qui ne voulaient aucune Constitution, et cela même aurait dû tempérer la véhémence de Mounier.

Au reste, nous comprenons la douleur et les regrets de Mounier dans la ruine de ses espérances. Plus sa confiance avait été grande, plus sa déception devait être amère, et nous n'avons pas trop à nous étonner qu'elle ait trouvé pour s'exprimer des paroles telles que celles-ci : « Quelle eût été l'influence des travaux de la première Assemblée, si les chefs du parti dominant eussent senti que le premier devoir de tous ceux qui sont appelés à gouverner les peuples est de respecter constamment les règles de la justice; s'ils eussent pu comprendre que les droits des sujets peuvent se concilier avec ceux des rois, et qu'il était facile de les intéresser tous également au maintien de la liberté? Les Français, dont les relations avec les autres contrées sont si multipliées, dont la langue est devenue universelle en Europe, eussent répandu partout des leçons de sagesse et de bonheur. Insensés et cruels auteurs des maux de la France! si votre âme n'est pas inaccessible aux remords, combien elle doit être déchirée! Vous avez trompé l'espérance et trahi les intérêts du genre humain; vous avez déshonoré les noms de patriotisme et de liberté, en les faisant servir de prétexte aux plus horribles attentats. Bien loin de travailler à l'affranchissement des peuples, partout où existe le despotisme, vous l'avez

consolidé plus qu'il ne le fut jamais. Vous avez soumis, dans le conseil des princes, tous les sentiments de générosité à des calculs de prudence. Vous leur avez appris que le meilleur des rois peut voir tourner contre lui ses propres bienfaits, être réduit au sort le plus déplorable, par les mains de ceux dont il aurait mérité sa reconnaissance. Vous leur avez enseigné, comme dit M. Burke, à considérer comme des traîtres, ceux qui les inviteront à se confier à l'amour de leurs peuples. »

Mallet-du-Pan, que nos troubles intérieurs avaient forcé, comme M. Necker, comme Mounier, à chercher sa sûreté au dehors, n'était pas né en France, mais il y était venu de bonne heure, et il y serait resté si la liberté avait pu s'y établir. Ce Génevois a été de tous nos publicistes le plus clairvoyant et le plus sincère. C'était une âme fortement trempée et un grand esprit; il aimait l'ordre et il se montra attaché également aux deux conditions de l'ordre, l'autorité et la liberté; aussi le vit-on combattre la liberté sans frein, ou l'anarchie, l'autorité sans contre-poids et sans contrôle, ou le despotisme, c'est-à-dire le désordre de licence et le désordre de contrainte. Il n'y eut jamais pour les partis de conseiller plus loyal, et il est inutile d'ajouter de moins écouté, bien qu'on fût obligé de l'entendre, tant sa parole était nette et accentuée! Nous regrettons seulement qu'il ait continué à donner des conseils lorsque la cause qu'il avait embrassée ne pouvait plus réussir que par l'intervention étrangère. Son excuse est qu'étant Génevois, le sol de la France n'était pas pour lui chose sacrée et qu'il put croire que la présence de l'étranger ne le souillerait pas si l'étranger y ramenait une monarchie. Nous ne sommes pas de son avis.

Né calviniste, Mallet-du-Pan, dans un temps de scepticisme et d'incrédulité, sut être religieux sans intolérance et rester tolérant sans arriver à l'indifférence; citoyen d'une république, il ne crut pas que la forme républicaine fût pour tous les États une condition absolue de bien-être et de dignité, et quand il vint mettre sa plume et ses idées au service de la France, il avait déjà compris que la liberté qu'il importe avant tout de fonder et de maintenir, pouvait trouver place et sécurité dans un gouvernement monarchique. De ce côté-là, comme du côté religieux, il n'avait ni superstition ni intolérance; il voyait le fond des choses sous la diversité des figures, et il tenait aux choses, sans toutefois mépriser les formes. Avant 89, il signala énergiquement les dangers de l'impiété, il le fit à propos des déclamations de l'abbé Raynal, fanatique pusillanime qui avait prêché la licence,

et qui ne put voir sans effroi les premiers frémissements de la liberté naissante. Voici la leçon qu'il donne avec éloquence et conviction aux prédicateurs d'incrédulité : « Quelles que soient leurs opinions, que les philosophes regardent les mœurs de notre siècle, et qu'ils nous disent si le moment est arrivé de diminuer les motifs d'être vertueux. Qui les remplacera ces motifs ? les lois ! Vos dix volumes protestent contre leur tyrannie et leur absurdité. Les gouvernements ? ils sont tous corrompus. L'éducation ? pervertie par l'influence de nos mœurs, faible ressort détendu bientôt par l'éducation du monde et brisé par les passions de la jeunesse. L'intérêt ? et vous faites l'histoire de ses crimes. Que nous reste-t-il ? la vérité à faire entrer dans les conseils, dans les chaires et dans les consciences ; je vous porte donc la question de Festus à saint Paul <sup>1</sup> : Qu'est-ce que la vérité ? jusqu'à ce que la voix unanime de tous les sages et de tout l'univers m'ait répondu, laissez le paradis aux misérables et les remords à la méchanceté. » Il ajoute : « Cachez vos étendards de rébellion, ils seraient bientôt teints du sang de vos prosélytes ; songez que la pire des oppressions, le despotisme le plus affreux, est celui de tous contre tous. Soulevez les peuples contre la tyrannie, c'est le devoir d'un citoyen ; mais n'effacez pas les limites de l'autorité légitime pour arracher les sujets au sommeil de l'obéissance, laissez-les tolérer beaucoup de maux, avant la guerre civile qui les réunit tous. N'oubliez pas que pour un peuple esclave, recouvrant la liberté au prix du sang, il en est vingt à qui la résistance n'a valu que de nouveaux maîtres ou des fers plus pesants. »

Réformer et non renverser, telle était en religion et en politique la devise de Mallet-du-Pan ; il voulait en tout de la mesure et de l'équité, et c'est pour cela que dans l'effervescence de tous les esprits, le sang-froid qu'il savait garder le mit toujours en désaccord même avec ceux dont il soutenait la cause. Comme il n'avait prétendu qu'à une réforme régulière des abus, dès qu'il vit que l'impulsion donnée ébranlait tout l'édifice et menaçait l'État d'un bouleversement, il jeta le cri d'alarme, et tous ses efforts tendirent à prévenir la catastrophe qu'il prévoyait. Il ne tarda pas à regretter qu'on se fût mis en route,

1. Mallet-du-Pan se trompe. Il fallait dire la question de Pilate à Jésus. Cette question est adressée au Fils de Dieu, dans l'Évangile de saint Jean, par Pilate qui n'attend pas la réponse. On ne trouve rien de semblable dans les Actes des Apôtres, qui contiennent le récit de l'entrevue de Festus et de Paul, en présence d'Agrippa et de Bérénice.

et s'il eût dépendu de lui, il aurait ramené les hommes et les choses au point de départ. Mais tout un peuple en marche ne rebrousse pas chemin à la voix d'un homme, il entraîne ses guides, il écarte ceux qui lui disent de ralentir sa course, il renverse et foule aux pieds ceux qui lui commandent de s'arrêter. Parmi le bruit des voix confuses qui l'assourdissent, Mallet-du-Pan jeta cette protestation : « Si l'on entend par *Révolution* le changement mémorable digne de l'admiration des siècles, à la suite duquel une monarchie absolue, gangrenée d'abus, déjà dissoute avant sa chute, devait faire place à un gouvernement légal et régulier, dont le Roi, dans son abnégation paternelle, avait lui-même posé les fondements, nul n'a fait, n'a exprimé de vœu plus ardent et plus désintéressé pour le succès d'une si noble entreprise. Mais si l'amour prétendu de la révolution n'est qu'un cri d'inimitié et de violence, s'il consiste à provoquer tous les trois mois des catastrophes et à y applaudir; à ne mettre aucun terme à cette marche favorable aux factieux seuls, ni aucun choix dans les moyens d'acquiescer la liberté; s'il consiste à méconnaître tous les principes et à saper successivement la Constitution elle-même, à troubler l'ordre public, la sûreté, la liberté individuelle, sous prétexte de vigilance et de zèle civique, à constituer un état de guerre épouvantable entre les faibles et les forts; à persécuter pour un soupçon, à susciter des insurrections renaissantes pour des ombrages, à faire de la souveraineté du peuple un despotisme illimité, multiplié autant de fois qu'il existe de sections dans l'empire; si c'est là, dis-je, ce qu'il faut préconiser comme le plus beau gouvernement humain, *qu'on me ramène aux Carrières!* »

Combien il souffrait de la violence d'autrui et avec quel courage il essayait de maintenir et d'exercer son droit à l'encontre des voies de fait dont il est menacé, on peut en juger par le cri de sa conscience indignée : « C'est le fer ou la corde à la main que l'opinion dicte aujourd'hui ses arrêts. *Crois* ou *meurs*, voilà l'anathème que prononcent des esprits ardents; ils le prononcent au nom de la liberté; mais sans l'appui des lois où existerait cette liberté? A qui répondre de ses pensées et de ses publications? Vainement au milieu de tant d'écueils, prendrait-on pour guide la modération : elle est devenue un crime; en vain chercherait-on avec candeur l'intérêt public et la vérité; tant de plumes corrompues profanent ces noms sacrés qu'il faut les profaner comme elles, ou flotter entre le rebut et la persécution. Surmontons néanmoins la terreur profonde dont l'homme indépen-

dant et véridique est pénétré en mêlant sa voix impuissante au bruit des tempêtes. » Il concentre, il ramasse en soi toutes les forces de sa volonté pour ne pas fléchir; il a besoin de se rappeler ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qu'il a souffert, sur un moindre théâtre, lorsque Genève, sa patrie, était en proie aux factions, pour s'encourager à soutenir une lutte nouvelle. On aime à voir ce qu'il faut d'énergie à certains moments, pour ne pas s'abandonner à la violence. Ce poste du milieu, quoi qu'on en dise aux extrémités, n'est pas facile à tenir. Mallet-du-Pan s'y retrancha, recevant sans sourciller les traits lancés de deux points opposés. « Né dans une République, disait-il, ayant eu vingt ans sous les yeux le tableau de toutes les passions qui troublent la liberté, du fanatisme politique, de l'esprit de parti, de l'abus des mots et du malheur public, seul résultat de ces orages, j'y ai du moins appris à me défier des opinions tranchantes, des essais systématiques, des violences, des injustices, des jugements pervers ou perversis qui naissent au sein des révolutions même nécessaires, comme les insectes malfaisants éclosent au soleil d'été. Ce n'est pas à quarante ans qu'un républicain sage, qui en a traîné vingt dans les tempêtes politiques, se rendra le complice des fureurs de qui que ce soit. »

Après cette fière profession de foi, nous ne devons pas nous étonner que Mallet-du-Pan se soit séparé avec éclat, tout calviniste qu'il était, des persécuteurs du clergé catholique. Il comprend, à la rigueur, la mainmise de l'État sur les biens de cet ordre, mais il s'indigne de l'acharnement qu'on met à poursuivre ceux qu'on a dépossédés, et il est éloquent dans l'expression de sa douleur qui l'emporte jusqu'à la colère : « La postérité comprendra facilement l'expropriation du clergé, la réduction de ses revenus, l'abolition de ses privilèges, les changements opérés dans sa discipline : les esprits se partageront, dans cinquante ans comme aujourd'hui, sur la nécessité de cette réforme; mais ce qu'on n'envisagera qu'avec un tremblement d'indignation, c'est l'impitoyable acharnement qui persécute les membres de cet ordre infortuné. Ils éveillent la compassion même des impies; les étrangers n'apprendront qu'avec horreur les menaces dont on les accable depuis vingt mois. Est-il concevable que nos mœurs efféminées soient aussi cruelles? qu'à l'instant où des jongleurs barbouillent leurs tréteaux des mots de vertu, de tolérance, d'humanité, de liberté, on ne soit pas satisfait de la ruine du clergé, de son avilissement, de la perte de ses honneurs, de son crédit; qu'en jouissant de ses dépouilles on le traîne chaque jour dans l'ignominie des outrages; que

des scélérats osent parler sans cesse d'assassiner au premier murmur ceux dont la nation vient d'hériter? » Tout le mal était venu de la constitution civile qui, en imposant un serment, essayait de forcer selon la belle expression de Fénelon, le retranchement impénétrable de la liberté des cœurs. Les jansénistes, qui eurent la malheureuse idée de suggérer ce serment, auraient dû se rappeler combien il est dur de signer des formulaires, et les amis de la liberté auraient dû savoir qu'il n'y a pas d'arme plus sûre contre les intolérants que la tolérance. La bonne politique se garde surtout de faire des martyrs parmi ses adversaires parce qu'elle sait que, de toutes les semences, le sang des martyrs est la plus féconde.

Le bon sens de Mallet-du-Pan ne se montre pas seulement contre les excès du parti révolutionnaire, il n'est ni moins vif, ni moins sévère pour les fautes des royalistes, principaux et involontaires destructeurs de la monarchie. Ainsi, d'un seul mot, il condamne les fanatiques zélés d'entre eux qui se croyaient aussi les plus habiles : « Jamais dit-il, je n'ai approuvé l'émigration, parce que j'ai toujours cru que c'était absurde de quitter la France dans l'espoir de la sauver, et de se mettre dans la servitude des étrangers pour prévenir ou pour terminer une querelle nationale. » Il faut savoir gré à un ami de la monarchie de ne pas faire peser sur ses ennemis toute la responsabilité des malheurs dont tout le monde souffre et dont se plaignent si haut que les autres ceux-là même qui en sont les premiers artisans. Recueillons quelques parties de ce témoignage qui doit faire autorité devant l'histoire : « La Révolution, dit Mallet-du-Pan, doit être dépouillée de tous les sophismes de l'esprit de parti l'horrible caractère qu'elle a pris depuis un an (1793). Elle le doit à cette émigration systématique qui sépara le monarque de ses défenseurs, le royaume des royalistes, les propriétés des propriétaires, un parti de ses partisans, et qui, sans le savoir, obéissant aux vues secrètes des républicains, retrancha tous les secours que la patience eût fécondés dans l'intérieur, sans leur en substituer aucun... Elle le doit à l'éclat des divisions qui partagèrent les royalistes. La monarchie, le monarque, les propriétés, trois cent mille familles, jusqu'aux espérances, tout allait périr sous les coups de la faction atroce, et ses victimes disputaient sur deux chambres et trois, sur l'antique monarchie et sur les capitulaires de Charlemagne! Cent controverses oiseuses ou insolubles alimentaient journellement l'animosité; des insensés se battaient, ils se battent encore aujourd'hui avec les fers qui les meurtrissent. Jamais on ne put ol



nir d'eux la moindre politique : le besoin de la haine semblait les tourmenter ; ils se poursuivaient jusque dans les bras de leurs assassins ; la mort ni les cachots ne désarmaient leurs inimitiés ; chaque section du parti attaché au gouvernement monarchique anathématisait toutes celles qui ne se rencontraient pas sur sa ligne géométrique d'opinions : au lieu d'ajourner leurs débats, au lieu de s'affermir près du gouffre sur leurs points de coïncidence, elles s'acharnèrent à défendre les questions qui les séparaient <sup>1</sup>. »

Dans une lettre au comte de Sainte-Aldegonde, lettre familière et d'une éloquence d'autant plus incisive, Mallet-du-Pan, qui peut décharger son cœur en toute liberté, trace des héros de l'émigration une peinture pour laquelle le pinceau satirique d'un ennemi n'aurait pas trouvé des traits aussi piquants. Venant d'un ami sincère de la cause royale, elle n'en est que plus précieuse. Nous y trouvons sans apprêt toute la pensée et tout le talent de l'homme même : « Si l'on veut tout perdre, il faut encore des équipées à la Quiberon, des extravagances à la Coblenz, des romans de chevalerie, des Dunois, des Gaston de Foix, des rois qui parlent de conquérir des royaumes, sans avoir un bataillon, et qui parlent à Vérone comme Henri IV parlait et pouvait parler sur le champ d'Ivry. Au nom du ciel et une fois pour toutes, faites finir ce déluge de sottises, faites taire vos impertinents pamphlétaires, coupez vos moustaches, dites aux émigrés qu'ils cessent enfin de s'égorger de leurs propres mains s'ils veulent rentrer en France et dans leurs propriétés. S'ils veulent que leur patrie ne reste pas république, qu'ils restent immobiles, et ne mêlent pas leur action funeste à celle du dedans qu'ils contrarient sans relâche. Ce n'est pas à nous à diriger l'intérieur, c'est lui qui doit nous diriger. Les monarchistes ne redoutent rien tant que nos grandes mesures, nos grandes armées, nos grands projets, dont nous avons vu de si grands résultats. »

Nous pourrions faire encore bien des emprunts à Mallet-du-Pan pour apporter de nouvelles preuves de son talent d'écrivain et de son grand sens politique ; notre tâche même serait bien simplifiée par une publication récente<sup>2</sup> où se trouvent classés avec ordre et choisis avec goût les titres principaux de cet éminent publiciste à l'estime publique ; mais il faut se borner, et le temps est venu d'introduire

1. *Considérations sur la Révolution française.*

2. *Mémoires et correspondance de Mallet-du-Pan*, recueillis et mis en ordre par A. SAYOUS. 2 vol. in-8, 1851.

un autre écrivain qui a eu à souffrir de la Révolution qu'il avait désirée, et qui n'en blâma que les excès. André Morellet, c'est de lui que nous voulons parler, a vécu trois âges d'homme, et il a eu le rare mérite d'être d'accord avec lui-même pendant tout le cours de sa longue carrière. Sous la République, et même sous l'Empire, il fut le représentant loyal et courageux de ce qu'il y a de vraiment sain dans les doctrines du dix-huitième siècle. Il retint des économistes, ses premiers maîtres, le principe de la liberté de commerce, et des philosophes, l'amour de l'humanité et la passion de la tolérance. Ce qu'il réclamait, c'est la tolérance civile, qui repose sur le respect de la conscience, et non la tolérance théologique, qui impliquerait l'égalité, ou pour plus de précision, la fausseté de tous les dogmes devant la raison. Or tout dogme, se donnant comme vérité, à ce titre, doit être intolérant. En effet, il ne convient pas à la vérité de tolérer l'erreur; par devoir comme par honneur, elle aspire à la vaincre. Mais dans cet inévitable et utile conflit, l'équité commande à la vérité de n'employer pour la lutte que les armes qui lui sont propres, c'est-à-dire la démonstration et la persuasion. Le recours à la force en pareille matière est un aveu de faiblesse et une preuve de lâcheté. Morellet, dont les convictions étaient très-fermes, fit bonne guerre de sa plume, et il faut l'en louer; mais comme il n'appela jamais la violence au secours de ses croyances, ou religieuses, ou politiques, ou scientifiques, il put avec autorité repousser et flétrir les violences de ses adversaires. C'était un esprit juste et fin, et une âme droite; railleur redoutable, plein de malice et de bonhomie. Il mérita l'amitié de Turgot et le suffrage de Voltaire, qui l'encourageait à mordre les ennemis des philosophes.

Il ne fut pas infidèle à la mémoire de ces grands hommes, de Turgot surtout qui avait éprouvé son zèle et sa capacité pendant son ministère, hélas! trop court, et qui laissa en lui un héritier courageux, propagateur infatigable de ses principes. Morellet resta sur la brèche jusqu'au terme de sa vie. Il avait quatre-vingt-sept ans, lorsque le 4<sup>er</sup> octobre 1814, en pleine chambre des députés il réclamait la libre importation du fer : « Ce que demandent les maîtres de forges, disait-il, c'est le monopole des fers; et, puisque tout monopole est une

1. Voltaire, qui ne dédaignait pas de jouer sur les mots, l'appelle dans sa correspondance l'abbé *Mords-les*. C'était un beau nom de guerre : toutefois l'abbé aimait mieux pincer que mordre; mais il lui est arrivé quelquefois de pincer jusqu'au sang; témoin *la Vision de Charles Palissot*, à propos de la comédie des *Philosophes*, et *la Théorie du paradoxe*, contre Linguet.

attaqué à la propriété et à la liberté de tous ceux qui n'en jouissent pas, protecteurs que vous êtes de ces droits sacrés, vous les défendrez sans doute. Tous les genres de travaux et d'industrie emploient le fer, depuis le soc de la charrue et la bêche, jusqu'au rasoir et à la lime qui fait les dents d'une roue de montre. Le monopole, enchérissant le fer et l'acier du double de ce qu'ils nous coûtent tirés de l'étranger, causerait une perte immense pour la nation qui s'y soumettrait. Je dis pour la nation, parce que le monopole étant à la charge des consommateurs, et tous les habitants d'un pays étant consommateurs de ce qu'ils ne fabriquent pas, la prohibition ou les droits prohibitifs sur une production du sol ou de l'industrie, telle que les fers, est une atteinte à la propriété de tous les citoyens, excepté les seuls maîtres de forges. » Notre économiste octogénaire raisonnait pertinemment, et il prouvait, en outre, par des chiffres que la mesure proposée créait à la charge de l'agriculture ou plutôt des consommateurs un impôt annuel de quarante-six millions. Il est honorable de défendre et même de perdre de pareilles causes. A la même époque, Morellet se disposait à défendre la liberté de la presse. Il aurait eu le même succès.

Il avait été plus heureux, sous un gouvernement qui se piquait moins d'humanité, dans une cause qui offrait à une âme généreuse le double attrait de la justice et du danger. Devant la Convention elle-même il osa réclamer l'abrogation de la loi qui enlevait aux enfants et aux femmes des condamnés du tribunal révolutionnaire les biens d'un père ou d'un mari. Pour réussir il avait bien des obstacles à surmonter : « Qu'on se rappelle, écrivait-il plus tard dans ses *Mémoires*, les besoins dévorants du fisc pour subvenir à la misère du peuple et aux frais de la guerre; l'habitude qui avait familiarisé les âmes à la ruine et à la spoliation, au point que les restes malheureux des familles proscrites semblaient se contenter d'avoir échappé au sort de leurs pères; et ces maximes sans cesse ramenées par des politiques féroces, que des injustices étaient des effets inévitables et nécessaires des révolutions, que le salut du peuple est la suprême loi. » Malgré tout, à ses risques et périls, Morellet publia, quelques mois après le 9 thermidor, *le Cri des Familles*, pamphlet demeuré célèbre et qui ne fut pas stérile. On admira le courage de l'auteur<sup>1</sup>, on fut touché de son éloquence, et le courant de l'opinion finit par entraîner l'Assemblée, qui,

1. « Morellet, dit M. Lacretelle, judicieux et puissant antagoniste de toutes les iniquités comme de toutes les inepties fiscales, plaida la cause des familles, dans un écrit plein de force et de courage. » *Histoire de la Convention*, liv. V.

se croyant liée par ses décrets antérieurs, refusait même d'entendre la plainte des victimes. Morellet avait ménagé ce revirement par un artifice oratoire, qui prouve que la probité et la droiture ont aussi leurs ressources d'habileté. Le passage veut être conservé : « Je le dirai, et je croirai avoir démêlé un sentiment honnête, caché dans les profondeurs du cœur humain : le refus d'entendre désormais les pétitions de tant de familles malheureuses est, de la part de la Convention, un hommage rendu à la justice de leur cause; effrayés des dangers pré-tendus dont on dit le crédit public menacé par la réintégration des enfants dans les biens de leurs pères condamnés injustement, nos représentants éloignent d'eux le spectacle de ces victimes, qu'ils ne croient pas pouvoir dérober à leur sort, pour s'épargner à eux-mêmes un sentiment trop douloureux. Ils détournent la tête en les frappant. Ils écartent la demande des infortunés, parce qu'ils sentent qu'elle est trop juste pour pouvoir être repoussée; mais ce sentiment même de justice et d'humanité m'assure qu'ils ne soutiendront pas longtemps un tel refus. » Que cette pensée secrète fût réelle ou qu'elle fût supposée, il y avait certainement de l'adresse à l'exprimer, soit pour l'enhardir, soit pour la faire naître, car il faut au moins laisser à ceux qu'on invite à reculer les moyens de revenir honorablement sur leurs pas. Il est si dur de battre en retraite !

Morellet, qui était philosophe et qui avait traversé la Révolution sans prendre part à aucun des excès qui attristent encore, et surtout les amis d'une sage liberté, ne voulut pas en laisser peser la responsabilité sur la philosophie. Il en avait bien le droit, et au fond il avait raison. Les malheurs et les crimes de la Révolution tiennent à d'autres causes. La philosophie a souffert comme l'humanité; elle compte parmi les victimes, il ne faut pas la mettre au nombre des coupables. Elle a pour elle un témoignage qu'on ne récusera pas, ce sont les injures de Robespierre contre les philosophes : « Les philosophes, disait-il, se sont tous déshonorés dans la Révolution, et, à la honte éternelle de l'esprit, la raison du peuple en a fait seule tous les frais. Hommes petits et vains, rougissez ! Les prodiges qui ont immortalisé cette époque de l'histoire humaine ont été opérés sans vous et malgré vous : le bon sens sans intrigue, le génie sans instruction ont porté la France à ce degré d'élévation qui épouvante votre bassesse et qui écrase votre nullité. » C'est l'homme de la Terreur qui parle ainsi et qui décharge ceux qu'il accuse. La philosophie a voulu la réforme de l'ancienne société; les obstacles opposés à la réforme, c'est-à-dire les

prétentions extrêmes et contraires de tout détruire et de tout conserver, ont fait la Révolution. La philosophie demandait, au nom de la justice, un pacte d'alliance ; les habiles, les pervers, les présomptueux ont déchaîné la guerre, et la guerre, dans ses moyens d'attaque et de défense, ce n'est pas la justice. Dans tout cela, la philosophie est hors de cause : « Les philosophes, dit fort sensément l'abbé Morellet, n'ont voulu ni faire tout ce qu'on a fait, ni l'exécuter par tous les moyens qu'on a pris, ni l'achever en aussi peu de temps qu'on y a mis. En d'autres termes, la philosophie n'a ni conseillé les iniquités et les extravagances qu'on a mêlées à la cause de la liberté, ni voulu qu'on appelât un peuple ignorant et féroce à faire une constitution, ni que les changements les plus justes et les plus nécessaires se fissent avec une précipitation qui néglige toutes les précautions de la prudence. »

Ce sont là de bonnes paroles que nous aimons à transcrire : on peut en lire bien d'autres de même nature, et on les lirait avec fruit dans une Apologie ' où l'auteur énumère « les causes de troubles que la philosophie n'a point mises en action, et qui auraient eu lieu quand aucun philosophe n'eût écrit. » En somme, les philosophes ont signalé des maux réels ; ils ont proposé des remèdes qu'on n'a pas appliqués ; de quoi peut-on les accuser ? Morellet affirme qu'on les accuse à tort : « La philosophie, disait-il, a fait connaître aux peuples leurs maux politiques et les vices de leurs gouvernements, et indiqué les moyens de les guérir ; mais on ne peut pas lui faire un crime d'avoir éclairé les hommes sur cet objet important. Lorsqu'un mal est bien connu et qu'il a un remède spécifique et sûr, si celui qui administre le remède, faute de le savoir bien doser, tue le malade, il n'est pas juste de s'en prendre au médecin, qui a fait connaître la maladie, qui a voulu qu'on la traitât et qui en a indiqué le remède. » Il va sans dire que par philosophie il faut entendre ici les doctrines de Montesquieu et de Turgot, que Morellet a toujours défendues, et, comme les révolutionnaires les ont proscrites, il est trop clair que la philosophie ainsi définie n'a pas à répondre des maux de la Révolution. Au reste, Morellet n'a point d'autre prétention ; il ne songe pas à disculper ceux qui ont agi et pensé autrement que lui-même et son école. Il plaide comme Mounier, avec autant de bonne foi, et,

1. APOLOGIE DE LA PHILOSOPHIE contre ceux qui l'accusent des maux de la Révolution (1796).

par surcroît, il plaide sans acrimonie. Il a d'ailleurs sur Mounier l'avantage d'avoir eu raison à l'intérieur, où il a même réussi à faire un peu de bien.

Pendant que les philosophes, promoteurs d'une réforme dont la nécessité n'avait pas été contestée, se défendaient d'avoir à répondre d'aucun des crimes dont ils avaient gémi; pendant que certains révolutionnaires, qui ne désavouaient rien, s'imaginaient avoir fait eux-mêmes la Révolution et s'en glorifiaient, et que la plupart de leurs adversaires ne voyaient dans ce grand événement qu'un accident de crime et de misère, un étranger, le comte de Maistre, jetant de haut et de loin un regard profond sur cette catastrophe qui bouleversait le monde, assuré d'ailleurs par sa foi religieuse que Dieu met la main dans les choses de la terre, et qu'il conduit l'humanité par des voies qu'elle ignore à un but qu'il a marqué, n'hésita pas à dire que la Révolution accomplissait un décret de la Providence, décret de justice et de colère sur des coupables qui avaient méconnu ses lois. Il se défend d'être fataliste. A ses yeux l'intervention divine ne détruit ni la liberté ni, par conséquent, la responsabilité des volontés humaines dont Dieu se sert, et il le dit en termes excellents : « Nous sommes tous attachés au trône de l'Être suprême par une chaîne souple qui nous retient sans nous asservir. Ce qu'il y a de plus admirable dans l'ordre universel des choses, c'est l'action des êtres libres sous la main divine. Librement esclaves, ils opèrent tout à la fois volontairement et nécessairement; ils font réellement ce qu'ils veulent, mais sans déranger les plans généraux. » M. de Maistre admet bien avec Fénelon que « l'homme s'agite, » et il reconnaît aussi que « Dieu le mène. » Il dirait encore volontiers avec Balzac : « Il y a bien je ne sais quelle hardiesse qui menace de la part de l'homme, mais la force qui accable est toute de Dieu. »

Ainsi, suivant M. de Maistre, la force de la Révolution ne vient pas de la volonté des hommes, mais du décret divin. Ce caractère surnaturel ne saurait être méconnu : « La première condition d'une révolution décrétée, c'est, dit-il, que tout ce qui pourrait la prévenir n'existe pas, et que rien ne réussisse à ceux qui veulent l'empêcher. Jamais l'ordre n'est plus visible, jamais la Providence n'est plus palpable que lorsque l'action supérieure se substitue à celle de l'homme et agit toute seule. » En voici la preuve : « Ce qu'il y a de plus frappant dans la Révolution française, c'est cette force entraînant qui courbe tous les obstacles. Son tourbillon emporte comme une paille

légère tout ce que la force humaine a su lui opposer : personne n'a contrarié sa marche impunément. La pureté des motifs a pu illustrer l'obstacle, mais c'est tout ; et cette force jalouse, marchant invinciblement à son but, rejette également Charette, Dumouriez et Drouet. » Tout cela est admirablement dit, et nous voyons qu'un grand écrivain de plus entre en scène, qui domine la langue, qui l'assouplit sans la violenter, qui a du retentissement sans tapage, du relief sans dureté, de l'éclat sans enluminure. Il y a bien quelques difficultés sur le fond des choses, car enfin M. de Maistre nous dit d'une part que la Révolution a été décrétée, mais il nous dira encore, quelques pages plus loin, qu'elle est essentiellement satanique <sup>1</sup>, d'où il semble résulter que Dieu a déchainé le diable en éclaircur pour se frayer un passage.

Les révolutionnaires théocrates, il y en a de tels, ont pris de M. de Maistre l'intervention divine, et laissant à leur guide la part qu'il fait à Satan, plus conséquents peut-être, mais compromettant Dieu dans un autre sens, ils glorifient jusque dans leurs actes les plus farouches, en raison même de leur violence, les acteurs du grand drame providentiel. En effet, ne faut-il pas laisser passer la justice de Dieu, et l'impiété où est-elle, sinon dans la résistance ? M. de Maistre leur donne beau jeu lorsqu'il déclare, ce qui est vrai, qu'il fallait avant tout, sauver l'unité de la France, et qu'il ajoute, ce qui est moins manifeste, qu'il n'y avait que la Terreur capable de la sauver. Il le proclame dans la page qu'on va lire, page mémorable qui a fait tressaillir de joie et d'orgueil le fanatisme révolutionnaire, et qui le justifie à ses propres yeux tout en l'injuriant ; car les injures n'inquiètent guère le fanatisme, toujours habile à les transformer en éloges : « Par quel moyen surnaturel, demande M. de Maistre, briser l'effort de l'Europe conjurée ? Le génie infernal de Robespierre pouvait seul opérer ce prodige. Le gouvernement révolutionnaire endurcissait l'âme des Français en la trempant dans le sang ; il exaspérait l'esprit des soldats et doublait leurs forces par un désespoir féroce et un mépris de la vie qui tenaient de la rage. L'horreur des échafauds poussant les citoyens aux frontières, alimentait la force extérieure à mesure qu'elle anéantissait jusqu'à la moindre résistance à l'intérieur. Toutes les vies, toutes les richesses, tous les pouvoirs étaient

1. « Il y a dans la Révolution française un caractère satanique qui la distingue de tout ce qu'on a vu, et peut-être de tout ce qu'on verra. » *Considérations sur la France*, ch. V, p. 70.

dans les mains du pouvoir révolutionnaire ; et ce monstre de puissance, ivre de sang et de succès, phénomène épouvantable qu'on n'avait jamais vu, et que sans doute on ne reverra jamais, était tout à la fois un châtement épouvantable pour les Français et le seul moyen de sauver la France. »

On le voit, il n'y a qu'un mot à changer pour faire de cet anathème une apothéose : il suffit de dire que la Révolution est un bienfait et non un châtement. Mais en disant qu'elle est un bienfait, on ne dit pas tout, car elle est aussi un châtement si on la considère non pas dans son principe, mais dans son cours. Le bienfait est dans la réforme, le châtement est dans le régime de la Terreur qui a puni tous les partis, tous coupables ou de faiblesse, ou de violence, et trop souvent de violence par faiblesse. Nous aussi, nous pensons qu'il y avait un décret de Dieu qui devait s'accomplir dans le temps, mais nous n'oublions pas qu'il y a la loi de Dieu qui est hors du temps, et que les peuples, comme les individus, n'ont jamais violée impunément. Cette loi, qui osera dire qu'aucun parti l'ait toujours respectée ? « On laisse, c'est Balzac qui parle ainsi, on laisse crier la vieille philosophie dans les écoles et dans les chaires des prédicateurs, où elle n'est écoutée que des enfants et des femmes ; elle dit assez qu'un petit mal est défendu quand il devrait en naître un grand bien ; que si le monde ne peut se conserver que par un péché, elle est d'avis qu'on le laisse perdre ; que ce n'est pas à nous de troubler l'ordre de la Providence ; que Dieu a mis entre nos mains ses commandements, et non pas la conduite de l'univers, et qu'il faut que nous fassions notre devoir et que nous lui laissions faire sa charge. » Cela veut dire qu'il ne faut jamais faire périr un innocent, et rien n'est plus vrai. La justice vaut mieux que le succès, et d'ailleurs le succès contre la justice a de tristes retours qui ne se font pas longtemps attendre.

Au reste, devant M. de Maistre, la justice même n'est pas en cause dans ces exécutions sanglantes. Il y a peut-être quelque chose à dire au point de vue de l'homme, mais il faut regarder de plus haut pour bien voir. C'est faute d'avoir pénétré dans les desseins de la Providence qu'on s'est ému de la mort d'un Bailly, d'un Condorcet ou d'un Lavoisier. « On gémit, dit M. de Maistre, de voir des savants illustres tomber sous la hache de Robespierre. On ne saurait humainement les regretter trop ; mais la justice divine n'a pas le moindre respect pour les géomètres et les physiciens. Trop de savants français furent les principaux auteurs de la Révolution ; trop de savants fran-



çais l'aimèrent et la favorisèrent tant qu'elle n'abattit, comme le bâton de Tarquin, que les têtes dominantes. Ils disaient comme tant d'autres : *Il est impossible qu'une grande révolution s'opère sans amener des malheurs*. Mais lorsqu'un philosophe se console de ces malheurs en vue des résultats, lorsqu'il dit dans son cœur : *Passé pour cent mille meurtres, pourvu que nous soyons libres* ; si la Providence lui répond : *J'accepte ton approbation, mais tu feras nombre, où est l'injustice?* » Mais l'échafaud de Malesherbes, mais l'exil et la prison de Lafayette ! Attendons, M. de Maistre à réponse à tout, un truchement de Dieu ne doit jamais être à court : « Si l'on nous dit, par exemple : *J'ai embrassé de bonne foi la Révolution française par un amour pur de ma patrie; j'ai cru en mon âme et conscience qu'elle amènerait la réforme des abus et le bonheur public*; nous n'avons rien à répondre. Mais l'œil pour qui tous les cœurs sont diaphanes voit la fibre coupable; il découvre dans une brouillerie ridicule, dans un petit froissement de l'orgueil, dans une passion basse ou criminelle, le premier mobile de ces résolutions qu'on voudrait illustrer aux yeux des hommes; et pour lui le mensonge et l'hypocrisie greffée sur la trahison est un crime de plus. » Décidément, M. de Maistre est trop clairvoyant; il pénètre les secrets du ciel, il plonge dans le cœur des hommes; et ce qu'il y a de plus terrible, il trouve moyen de voir partout des coupables. Instruits par un si grand docteur, nous serions bien dupes de nous attendre et d'espérer encore quelque pitié.

M. de Maistre est un écrivain supérieur, un penseur ingénieux et puissant, il n'en est pas moins un maître d'erreurs, un infatigable artisan et promoteur de sophismes. Il est montagnard à sa manière; sa montagne est, si l'on veut, une montagne sainte, mais elle n'en aime pas moins les sacrifices humains et comme l'autre elle demande à être abreuvée de sang. L'effusion nécessaire du sang est une des théories favorites de cet oracle des ultramontains; il y reviendra avec complaisance dans les *Soirées de Saint-Petersbourg*, mais déjà il l'expose ici et on voit quelle place elle occupe dans son système. « L'histoire, dit-il, prouve malheureusement que la guerre est l'état habituel du genre humain dans un certain sens; c'est-à-dire que le sang humain doit couler sans interruption sur le globe, ici ou là; et que la paix, pour chaque nation, n'est qu'un répit. » Et plus loin, après une énumération pleine de verve, où sont accumulées toutes les grandes tueries qui ont désolé la terre, il ajoute : « Qu'on remonte

jusqu'au berceau des nations ; qu'on demande jusqu'à nos jours ; qu'on examine les peuples dans toutes les situations possibles, depuis l'état de barbarie jusqu'à celui de la civilisation la plus raffinée, toujours on trouvera la guerre. Par cette cause qui est la principale, et par toutes celles qui s'y joignent, l'effusion du sang humain n'est jamais suspendue dans l'univers ; elle est tantôt moins forte sur une plus grande surface, et tantôt plus abondante sur une surface moins étendue ; en sorte qu'elle est à peu près constante. Mais de temps en temps il arrive des événements extraordinaires qui l'augmentent prodigieusement, comme les guerres puniques, les triumvirats, les victoires de César, l'irruption des barbares, les croisades, les guerres de religion, la succession d'Espagne, la Révolution française. Si on avait des tables de massacre comme l'on a des tables météorologiques, qui sait si l'on n'en découvrirait pas la loi au bout de quelques siècles d'observation ? » Voilà, en effet, qui serait bien imaginé ; mais en attendant que cette science nouvelle ait donné la formule demandée, ceux qui ont fait couler le sang avec excès, ne peuvent-ils pas dire que si le courant qu'ils ont formé a dépassé l'étiage, c'est sans doute parce que la moyenne n'avait pas été atteinte dans les années précédentes et que la terre n'avait pas eu tout son breuvage ; à ce compte la Terreur et la Conquête n'auraient fait que payer une dette en versant l'arriéré. Toutes ces belles choses ont leurs admirateurs, et ces admirateurs en tirent une telle assurance qu'ils prennent en pitié la pauvre raison humaine qui s'en étonne. Il est vrai que cela la dépasse et que d'elle-même elle ne saurait rien trouver de pareil.

Aux yeux de ses partisans M. de Maistre n'est pas seulement un grand publiciste, un philosophe éminent, il a, par surcroît, le don de prophétie. Il est vrai qu'il a beaucoup prédit. Sous le Directoire, qui manquait de la force nécessaire pour subsister loyalement et légalement et qui se trouvait réduit à maintenir sa précaire existence, aujourd'hui par la ruse, le lendemain par la violence, il n'était pas difficile de voir que le gouvernement républicain était sérieusement menacé. M. de Maistre n'hésita pas à en annoncer la ruine prochaine. Ce n'était pas s'aventurer beaucoup ; mais il alla plus loin, et il osa prédire non-seulement le rétablissement de la monarchie et le retour de la maison de Bourbon, mais la manière dont s'opéreraient ces événements. « Croit-on, disait-il avec l'assurance d'un oracle, que le suprême ordonnateur des Empires prenne l'avis des Français pour leur donner un Roi ? Non, il choisira, comme il l'a toujours fait,

ce qu'il y a de plus faible, pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Il n'a pas besoin des légions étrangères; il n'a pas besoin de la coalition; et comme il a maintenu l'intégrité de la France, malgré les conseils et la force de tant de princes, « qui sont devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas, » quand le moment sera venu, il rétablira la monarchie française malgré ses ennemis; il chassera ces insectes bruyants. *pulveris erigui jactu* : le Roi viendra, verra et vaincra. » Il n'y a pas même la chance de voir se produire une dynastie nouvelle. En effet : « l'homme peut-il faire un souverain? tout au plus il peut servir d'instrument pour déposséder un souverain, et livrer ses États à un autre souverain déjà prince. Du reste, il n'a jamais existé de famille souveraine dont on puisse assigner l'origine plébéienne : si ce phénomène paraissait, ce serait une époque du monde. » M. de Maistre ajoutait : « Le rétablissement de la monarchie qu'on appelle *contre-révolution*, ne sera point une *révolution contraire*, mais le *contraire de la révolution*. » Avouons que les événements se sont montrés bien cruels pour toutes ces prophéties.

En pareille matière, le plus sûr est de se borner à prophétiser ce qui est déjà accompli. Toutefois M. de Maistre put se croire réellement prophète et ses adeptes ne manquèrent pas de le lui dire, lorsque les Bourbons reparurent en France pour reprendre possession du trône de Louis XVI. A la vérité les légions étrangères et la coalition étaient de la partie; mais qu'importe! la chose se serait faite sans elles, et on pouvait toujours dire : « Dieu n'en avait pas besoin. » M. de Maistre annonçait tout ce qu'il désirait : il eût joué de malheur si, parmi tant d'événements qui se sont succédé, la face changeante des choses n'eût amené aucune apparence conforme à ses vœux. Mais on n'est pas prophète pour de telles rencontres. M. de Maistre est illuminé plutôt qu'inspiré; il est surtout tranchant et présomptueux. Sa parole n'engage pas l'avenir, témoin cette autre république qui s'obstine à grandir et à prospérer depuis soixante ans, après les paroles suivantes : « Non-seulement je ne crois point à la stabilité du gouvernement américain, mais les établissements particuliers de l'Amérique anglaise ne m'inspirent aucune confiance. Les villes, par exemple, animées d'une jalousie très-peu respectable, n'ont pu convenir du lieu où siègerait le congrès; aucune n'a voulu céder cet honneur à l'autre. En conséquence, on a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle qui serait le siège du gouvernement. On a choisi l'emplacement le plus avantageux sur le bord d'un grand fleuve; on a arrêté que cette ville

s'appellerait Washington; la place de tous les édifices publics est marquée; on a mis la main à l'œuvre, et le plan de la cité reine circule déjà dans toute l'Europe. Essentiellement, il n'y a rien là qui passe les forces du pouvoir humain; on peut bien bâtir une ville. Néanmoins, il y a trop de délibération, trop d'*humanité* dans cette affaire, et l'on pourrait gager mille contre un que la ville ne se bâtira pas ou qu'elle ne s'appellera pas Washington, ou que le congrès n'y résidera pas. » Les faits répondent : la ville a été bâtie, elle s'appelle Washington, le congrès y réside. Washington n'a trompé que M. de Maistre. Son nom signifie loyauté; il protège l'Amérique; il garantit la durée des institutions et des monuments fondés sous ses auspices.

Nous aurons à suivre, en continuant ces études, le développement ultérieur des doctrines de M. de Maistre. Peu remarquées au moment où parurent les *Considérations sur la France*, elles ont fait depuis une grande fortune et beaucoup de bruit. Est-ce se hasarder beaucoup de dire, dès à présent et sur ce que nous venons d'entendre, qu'elles sont plutôt d'un druide que d'un disciple du Christ. Les sacrifices humains tiennent trop de place dans ce système d'optimisme farouche. Au reste, la personne de M. de Maistre est ici hors de cause aussi bien que son talent. Nous estimons l'homme, ses écrits nous plaisent, et nous lui passerions volontiers toutes les témérités de sa pensée en faveur de ses grandes manières et de son beau style; ce qui nous le gâte, ce sont ses disciples. Nous n'aimons pas cette école discourtoise qui a pris à tâche de défier la raison et de la diffamer. Haute et amère, elle ne sert pas Dieu, elle se sert de Dieu qui la désavoue contre l'homme qu'elle insulte; elle affirme sans preuves, elle injurie sans mesure, surtout elle est prodigue d'anathèmes. Sans doute il ne faut ni beaucoup s'irriter, ni beaucoup s'effrayer de cette croisade entreprise contre l'esprit moderne, mais on ne doit pas oublier non plus que les conquêtes de la civilisation ne se gardent pas toutes seules, et qu'elles ne durent que pour ceux qui savent les faire respecter. Songeons aussi à ce mot de Salluste : *Majus dedecus est, parta amittere, quam omnino non paravisse.*

(La suite à la prochaine livraison.)

ESSAI  
DE  
PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

PAR ÉMILE SAISSET.

AVANT-PROPOS.

J'entreprends de discuter dans cet Essai le problème capital de la philosophie religieuse, celui de la personnalité de Dieu. Comment j'ai été conduit à ce problème, quelle en est la portée et d'où vient qu'il a pris de nos jours un caractère particulier de gravité et d'intérêt, voilà ce que je voudrais dire en peu de mots.

Au moment déjà éloigné où je crus pouvoir m'affranchir de toute espèce de tutelle et me former librement des opinions philosophiques et religieuses, je trouvai la question du panthéisme à l'ordre du jour. C'était vers 1840; les idées allemandes avaient fait leur chemin en France depuis le livre de madame de Staël. On lisait Goethe avec enthousiasme; les historiens et les critiques s'inspiraient de Lessing, de Herder, de Kreuzer, de Niebuhr; les savants consultaient Carus et Burdach. On déchiffrait Kant, on prêtait l'oreille aux nouveautés étranges de Schelling et de Hegel. En général les maîtres de la philosophie française passaient pour très-favorables à ce mouvement. Et ce n'était pas seulement le chef de l'école éclectique qu'on dénonçait comme un hégélien; cette accusation n'épargnait ni l'auteur de *l'Esquisse d'une philosophie*, ni le groupe d'anciens disciples de

Saint-Simon qui dirigeait alors *l'Encyclopédie nouvelle*. De tous côtés, par les mille échos de la presse, livres sérieux, légers pamphlets, journaux et revues, on entendait retentir cet anathème consacré : *Le rationalisme aboutit nécessairement au panthéisme*. Plus d'un prélat en ses mandements, plus d'un prédicateur du haut de sa chaire s'étaient écriés : Entre le panthéisme et la foi catholique, point de milieu.

Ce déchaînement universel, ces violentes attaques, tantôt relevées comme un défi, tantôt repoussées comme une calomnie, me firent réfléchir. J'adorais la philosophie et ne me sentais aucun goût pour le panthéisme. Je voulus savoir si j'allais au panthéisme sans m'en douter, et s'il était vraiment impossible de croire en Dieu et de rester philosophe. Comment faire ? Je savais à peine quelques mots d'allemand, et j'étais hors d'état de lire Hegel. Je me mis à lire Spinoza.

Ma première impression, en commençant avec ce personnage un commerce qui devait durer plusieurs années, ce fut une sympathie respectueuse pour son caractère et un sentiment très-vif de la force de son génie. J'aimais et j'admirais cet enfant d'une race proscrite, cet élève indocile des rabbins, chassé de la synagogue, menacé de mort, exilé, n'ayant plus ni patrie, ni culte, ni foyer, mais trouvant dans l'indomptable fierté de son âme et dans la sérénité de ses libres contemplations un asile inaccessible à tous les coups du sort : doux, pacifique, inoffensif, souffrant tout des hommes et ne leur demandant rien, dédaigneux du bruit, indifférent à la gloire et à la richesse, vivant dans sa cellule d'un morceau de pain gagné à polir des verres, moins homme qu'esprit pur, sans passions, sans trouble et sans haine, mais non pas sans affection ; car il aima la liberté et la philosophie, il inspira et ressentit l'amitié, et sut un jour oublier sa réserve timide pour maudire, au risque de sa vie, les assassins de Jean de Witt.

Certes il y avait dans un tel caractère, dans une telle destinée, de quoi séduire et intéresser. Et puis le contraste de cet homme au corps chétif et de cette pensée vigoureuse, de ce caractère doux et patient et de cette logique intrépide qui va droit devant elle, foulant aux pieds tous les obstacles sans jamais se détourner, ni fléchir, pour tout dire enfin, ces grands traits de lumière qui jaillissaient de partout à mes yeux, à mesure que j'avancais dans *l'Éthique* et que je me dégageais du réseau compliqué de ses théorèmes et de ses formules, la simpli-

été lumineuse des principes, l'enchaînement géométrique des conséquences, l'unité de l'ensemble, la beauté et l'harmonie des grandes lignes du monument, tout cela m'avait frappé, ébloui et quelque peu fasciné. Pourtant j'étais bien loin de me donner à Spinoza. Je me disais : il y a du vrai dans ce système ; mais j'ajoutais avec un sentiment de répulsion invincible : ce système n'est pas le vrai.

J'étais d'autant plus armé de défiance contre Spinoza que je ne pouvais parvenir à donner à sa doctrine un caractère fixe et précis. Autant le génie du philosophe me frappait par sa fermeté et sa conséquence, autant le système me semblait illogique, indécis, flottant sans cesse entre deux extrémités contraires, l'athéisme et le mysticisme.

Quand je lisais le premier livre de *l'Éthique*, en présence de ce Dieu qui n'est que la substance universelle, de cette *Nature naturelle* dépourvue d'intelligence et de volonté, dont l'activité aveugle et indifférente enfante le bien et le mal, le beau et le laid, le vice et la vertu, sans dessein, sans choix, sans but, ne créant que pour détruire, ne donnant la vie et la pensée à quelques êtres d'élite que pour la leur ravir à jamais, je m'écriais : Spinoza est athée ; le dix-septième siècle avait raison.

Mais si je venais à jeter les yeux sur la dernière partie de l'ouvrage, je ne pouvais comprendre qu'un athée eût tracé ces beaux théorèmes que n'eût pas désavoués Platon : « L'âme humaine pense Dieu en se pensant elle-même sous la forme de l'éternité. » — Et ailleurs : « Nous sentons, nous éprouvons que nous sommes éternels. » Et puis comment expliquer toute cette théorie de l'amour divin considéré comme le lien mystérieux qui enchaîne toutes les âmes et les unit à leur principe ? Connaissant Spinoza pour le plus sincère des hommes, et ravi de voir ce géomètre si vivement touché du sentiment des choses divines, je me disais : Non, quoi qu'en ait pensé le siècle de Pascal et de Bossuet, non, Spinoza n'est pas athée ; Lessing a eu raison de le réhabiliter, Jacobi et Schleiermacher n'ont été que justes en le rangeant parmi les mystiques et les saints.

Ces impressions contraires me conduisirent à soupçonner qu'il pourrait bien y avoir dans le panthéisme une loi inhérente à son essence et qui le condamne, en dépit de la force d'esprit de ses plus puissants interprètes, à une oscillation éternelle entre deux erreurs. Pour vérifier cette conjecture, il fallait se dégager de Spinoza, de son

siècle et de son langage; il fallait chercher à travers les vicissitudes du panthéisme, sous toutes les formes diverses qu'il a pu revêtir, son essence, son idée, sa loi. Je me mis donc à étudier le panthéisme à partir des plus anciennes spéculations de la Grèce. Je voulus le suivre dans tout le cours de ses développements, visitant tour à tour l'école stoïcienne et l'école d'Alexandrie, Zénon et Chrysippe, Plotin et Porphyre, puis Scot Érigène et les mystiques hétérodoxes du moyen âge; puis les néoplatoniciens de la renaissance, Michel Servet et Giordano Bruno. Mais je m'appliquai surtout à saisir la première apparition du panthéisme dans la philosophie moderne. J'interrogeai Descartes, Malebranche, Leibnitz; je méditai Kant et *la Critique de la raison pure*, et fis tous mes efforts pour comprendre Fichte, Schelling, Hegel. Je ne m'arrêtai dans ces longues études historiques qu'au moment où je crus avoir trouvé ce que je cherchais, et être en possession de l'idée mère du panthéisme, de la loi nécessaire de son développement et de son vice radical <sup>1</sup>.

J'étais satisfait de ces résultats, et, comme il arrive en pareil cas, je m'en exagérais beaucoup l'importance : Me voilà, disais-je, hors du panthéisme, et même je suis en mesure de le réfuter. Car que pourront répondre les disciples de Bruno, de Spinoza ou de Hegel, quand on leur dira : Votre maîtresse idée, c'est la consubstantialité éternelle et nécessaire du fini et de l'infini, de la nature et de Dieu. Voilà bien, selon vous, l'alpha et l'oméga, le premier et le dernier mot de toute philosophie. C'est en maintenant cette idée intacte et inviolable à travers toute la suite des problèmes philosophiques, que vous prétendez échapper aux difficultés sous lesquelles succombent les autres systèmes. Nous ne faisons pas, dites-vous, comme les matérialistes et les athées, qui nient l'infini, méconnaissent le sentiment du divin et rompent avec la tradition religieuse de l'humanité; nous n'imitons pas davantage les idéalistes et les mystiques dans leur négation extravagante des réalités finies de ce vivant univers. Nous

1. J'en étais là vers 1851, quand l'Académie des sciences morales et politiques mit au concours l'examen critique des principaux systèmes de théodicée depuis Descartes jusqu'à Hegel. L'occasion me parut bonne de soumettre mes recherches de philosophie religieuse au jugement des maîtres de la science, et j'envoyai à l'Académie un mémoire qu'elle eut l'indulgence de couronner. Je me suis servi de ce mémoire dans l'*Essai* que je présente aujourd'hui au public, mais avec une telle liberté qu'il y aurait de ma part quelque indiscretion à me prévaloir du suffrage de l'illustre Compagnie.



réconcilions le fini avec l'infini, les sens avec la raison pure, la science avec la religion. Et comment cela? en concevant la nature et Dieu comme les deux faces d'une seule et même existence. Dieu, c'est la nature rattachée à son principe immanent; la nature, c'est Dieu considéré dans le déploiement de ses puissances. Il n'y a pas d'un côté un Dieu solitaire, et de l'autre un univers séparé; le Créateur s'incarne sans cesse dans les créatures et devient tour à tour chacune d'elles. On peut dire de Dieu qu'il dort dans le minéral, rêve dans l'animal, se réveille dans l'homme. Et c'est ainsi qu'il prend conscience de lui-même à travers les degrés de l'existence universelle. Ce mouvement continu du Divin, ce progrès qui le fait passer par des formes toujours nouvelles, c'est la loi suprême, c'est la réalité, c'est la vie.

J'en appelle à vous, panthéistes, n'est-ce point là le sens de votre système, son caractère distinctif et original? Or voici maintenant ce qui vous arrive : tant que vous restez sur les hauteurs de l'abstraction, il y a dans l'apparente clarté de ces concepts, dans la rigueur factice des rapports qui les enchainent, quelque chose qui séduit et trompe la raison; mais aussitôt que vous sortez des notions abstraites et qu'il s'agit d'appliquer votre idée à des problèmes précis, vous rencontrez une pierre d'achoppement, c'est la personnalité. Elle a deux grandes formes, l'une qui est le modèle, l'autre qui est la copie, celle-là infinie et parfaite, celle-ci finie, mais déjà sublime dans son imperfection même : la première, c'est la providence de Dieu, la seconde, c'est la moralité de l'homme. Or, que devient la personnalité dans votre système? Si vous voulez conserver la personnalité humaine, votre système vous contraint à ne le pouvoir faire qu'aux dépens de la personnalité divine; et si vous voulez, au contraire, conserver la personnalité divine, c'est alors la personnalité humaine qui vous échappe et qui disparaît. Ce dilemme est inévitable. Et en effet, du moment que la nature est conçue comme la vie même de Dieu, il s'ensuit que Dieu est tout; je dis tout, non par comparaison avec le peu que nous sommes ou par une innocente exagération de langage, mais à parler avec rigueur, absolument tout. Car Dieu est alors tout ensemble l'infini et le fini, l'éternité et le temps, l'être universel et tous les êtres particuliers; il n'y a qu'un être, il n'y a que Dieu. Que sommes-nous donc à ce compte, vous philosophe panthéiste qui me parlez et moi qui vous écoute? des fragments de la vie divine. Nous ne sommes donc pas des personnes distinctes,

ayant leur vie à elles et leur destinée propre? évidemment non; ce que nous appelons notre vie, notre personne, notre destinée, ce sont de pures illusions. L'existence finie se dissipe comme un songe, Dieu seul reste réel et vivant, et il n'y a rien à faire dans ce monde qu'à laisser couler en soi le torrent de la vie divine et à s'y perdre si l'on peut.

Redoutez-vous une telle extrémité et sentez-vous se réveiller toutes vos puissances actives contre cette léthargie de l'extase? Il vous faut alors, si vous tenez à la fois à sauver votre personnalité et à rester fidèle à l'unité absolue de l'existence, il vous faut reprendre en quelque sorte à Dieu la réalité que vous lui avez donnée; il vous faut concevoir et vous-même et tous les êtres de ce monde comme des réalités individuelles et distinctes, et alors que devient cet être universel et impersonnel auquel il vous plaît de laisser encore le nom de Dieu? Ce prétendu Dieu n'est plus qu'une abstraction. Pris en soi, il est sans réalité et sans vie; il n'a ni conscience, ni amour, ni liberté, ni félicité; il est l'être indéterminé, l'être pur, l'être qui peut devenir en général toute chose sans être rien en particulier, un je ne sais quoi, un chaos, presque un néant. Prenez garde, vous touchez à l'athéisme.

Si cette dialectique est exacte, si le milieu que les disciples de Spinoza et de Hegel veulent tenir entre le mysticisme et l'athéisme, entre un Dieu qui est tout et un Dieu qui n'est rien, si ce milieu n'est pas tenable, il s'ensuit que le panthéisme, qui doit pourtant son principal attrait à la puissance tant célébrée de sa logique, est essentiellement illogique dans son fond.

Cette méthode de réfutation me paraissait péremptoire, et aujourd'hui encore je la crois fondée en raison; mais à mesure que je pénétrai plus avant dans le panthéisme contemporain et dans les problèmes de la philosophie religieuse, je vis combien j'étais loin d'avoir tranché la racine des grandes difficultés. Ce qui m'avait fait illusion sur la vertu de mon dilemme, c'est que jusqu'alors je n'avais pas sérieusement mis en question la personnalité de Dieu. Dominé par mon éducation chrétienne, jeté dès le commencement de l'âge viril dans un courant d'idées spiritualistes, accoutumé à vénérer Platon, Descartes et Leibnitz comme les maîtres immortels de la sagesse humaine, je regardais le principe de la providence divine comme une sorte de condition a priori imposée par le sens commun à tout système de philosophie. Cette illusion était sans doute un reste de la naïveté du pre-

mier âge, et il faut convenir que j'étais fort en arrière de mon temps et de mon pays ; car c'était déjà une doctrine fort répandue, non-seulement en Allemagne, mais en France et dans toute l'Europe; qu'un Dieu distinct du monde, un Dieu personnel, un Dieu juge et père des hommes, est une superstition. Il fallut un commerce assidu avec les partisans du panthéisme, il fallut surtout l'étude plus approfondie des derniers maîtres de l'Allemagne, Hegel, Strauss, Feuerbach, pour m'ouvrir les yeux sur l'état vrai de la philosophie contemporaine. Je vis alors que pousser les hégéliens à la négation de la personnalité divine, ce n'était pas, comme je me l'étais imaginé, les réfuter par l'absurde; car ce sacrifice que je croyais impossible, leur paraissait la chose du monde la plus aisée.

Quoi! me disaient-ils, vous en êtes encore au Dieu personnel, à ce Dieu concentré dans sa perfection solitaire, qui sort un jour, on ne sait pourquoi, de son éternité bienheureuse pour créer l'univers! C'était bien la peine de lier commerce avec Spinoza, et vous avez bien mal profité de cette lecture: Quand Hegel conseillé aux jeunes gens de lire Spinoza, c'est pour les exercer à se défaire peu à peu de l'idée enfantine d'un Dieu personnel. « La pensée, dit-il, doit absolument s'élever au niveau du spinozisme, avant de monter plus haut encore. Voulez-vous être philosophes? commencez par être spinozistes, vous ne pouvez rien sans cela. Il faut avant tout se baigner dans cet éther sublime de la substance unique, universelle et impersonnelle, où l'âme se purifie de toute particularité et rejette tout ce qu'elle avait cru vrai jusque-là, tout, absolument tout. Il faut être arrivé à cette négation qui est l'émancipation de l'esprit. » Voilà un conseil que vous n'avez pas suivi. Relisez donc Spinoza, pénétrez-vous de son idée de la substance; vous comprendrez alors que la personnalité, la conscience, le moi; transportés de l'homme à Dieu, sont autant de contradictions. Être une personne, être soi, c'est se distinguer de toute autre personne: Le moi en effet, comme Fichte l'a démontré, le moi suppose le non-moi. La personnalité n'existe donc que par une limite, c'est-à-dire par une négation, d'où il suit que l'Être infini, excluant toute négation et toute limite, exclut toute personnalité. Pour concevoir Dieu comme une personne, il faut lui attribuer les formes de l'activité humaine, la pensée, l'amour, la joie, la volonté. Or, la pensée suppose la variété et la succession des idées, l'amour n'est pas

1. Hegel, *Histoire de la philosophie*, t. III, p. 374 et suivantes.

sans le besoin, la joie sans la tristesse, la volonté sans l'effort, et tout cela suppose la limite, l'espace, le temps. Un Dieu personnel est donc un Dieu borné, changeant, imparfait. C'est un être de la même espèce que l'homme, plus puissant, plus intelligent, si l'on veut, mais imparfait comme lui, et infiniment au-dessous d'un principe absolu de l'existence.

« La personnalité, dit Strauss, est un moi concentré en lui-même par opposition à un autre moi; l'absolu au contraire est l'infini qui embrasse et contient tout, qui par conséquent n'exclut rien. Une personnalité absolue est donc un non-sens, une idée absurde. Dieu n'est pas une personne à côté et au-dessus d'autres personnes; mais il est l'éternel mouvement de l'universel qui ne se réalise et ne devient objectif que dans le sujet. La personnalité de Dieu ne doit donc pas être conçue comme individuelle, mais comme une personnalité totale, universelle (*Allpersonlichkeit*), et au lieu de personnifier l'absolu, il faut apprendre à le concevoir comme se personnifiant à l'infini<sup>1</sup>. »

Le sens commun dit que Dieu sait tout. « Le sens commun a raison, répond Strauss; Dieu est tout sachant, parce qu'il embrasse toutes les intelligences finies, qui dans leur ensemble représentent tous les degrés possibles du savoir<sup>2</sup>. » C'est en elles, c'est dans l'homme surtout que Dieu prend conscience de lui-même, et voilà le sens précis de cette image poétique de Schelling que *l'homme est le héros de l'épopée éternelle que compose l'intelligence céleste*.

Oserai-je avouer qu'il m'a fallu beaucoup de temps pour m'habituer à ce langage et à ces pensées, et plus encore pour discerner clairement le point extrême où elles viennent aboutir? J'avais vu jusque-là dans le panthéisme un effort impuissant, mais sincère, pour concilier le sentiment des réalités finies avec l'aspiration de l'homme vers Dieu. Mon commerce assidu avec Spinoza ne m'avait pas détourné de cette opinion, et je m'expliquais ainsi cette part du christianisme caché et ces traits de spiritualité mystique partout répandus dans ses écrits. On m'assurait d'un autre côté que Hegel méritait aussi peu que Spinoza l'accusation d'impiété et que sa philosophie était profondément spiritualiste et chrétienne. J'avais pris ces déclarations au sérieux, et aujourd'hui encore je suis porté à penser que Spinoza et Hegel ont été religieux d'intention; mais que peuvent les intentions

1. Strauss, *Glaubenslehre*, tome II, p. 505 et 524.

2. Même ouvrage, tome I, p. 575.

individuelles contre la marche logique des idées, surtout quand elle est secondée et précipitée par l'esprit du temps? Il fallut donc ouvrir les yeux et reconnaître que le panthéisme contemporain, placé comme tout panthéisme entre deux tendances opposées, celle qui va au mysticisme et celle dont l'athéisme est le dernier terme, a résolument pris son parti et sacrifié la personnalité divine.

Aussi bien dans notre Europe moderne un système qui arborerait ouvertement la négation de l'individualité humaine aurait peine à se faire prendre au sérieux. Le sentiment de l'individualité surabonde aujourd'hui et il s'associe à un besoin énergique non moins opposé au mysticisme, le besoin d'activité. Je parle de cette activité qui se déploie au dehors, agit sur la nature par l'industrie, sur les hommes par la parole et la pensée. Une soif immense de jouissances terrestres et un besoin puissant d'activité extérieure en tout genre, tel me paraît être, en bien et en mal, le caractère de notre temps. Il est donc fort naturel que le panthéisme mystique de Baader et de Gerres ait échoué, et je m'explique très-bien qu'au contraire le panthéisme de Hegel et de Feuerbach ait fait et fasse chaque jour des progrès.

Cette disposition générale des esprits, ces progrès du panthéisme hégélien sont choses graves; mais je n'en avais pas encore mesuré toute la gravité avant d'avoir considéré l'état présent des écoles philosophiques. Sans vouloir exagérer l'importance de ce qu'on appelle une école, il est certain que toutes, et même la plus obscure, indiquent les courants d'idées qui se partagent l'esprit d'un temps. Or si j'exceptais celle où j'ai été élevé, je veux dire l'école spiritualiste, avec ses diverses ramifications, il me semblait que toutes les autres sans exception, même celles qui dédaignent ou qui combattent le panthéisme, concourent avec lui à détruire la foi dans la providence divine pour y substituer l'idée hégélienne de l'être impersonnel, cause indifférente et inconsciente de tout ce qui est.

Veillez jeter un coup d'œil avec moi sur les plus florissantes de ces écoles, non pour les étudier en elles-mêmes, mais seulement pour constater ce qu'elles me semblent avoir de commun. Vous rencontrerez d'abord un très-grand nombre d'esprits distingués, qui sans avoir la même origine, sans parler le même langage, sans poursuivre aucun dessein convenu, forment pourtant un groupe naturel que j'appellerai l'école sceptique, ou l'école critique, si on aime mieux. Les uns s'inspirent de l'Écosse et acceptent les idées de Hamilton; les au-

tres se rattachent de préférence à l'Allemagne et à Kant. Quelques-uns enfin ne veulent relever que d'eux-mêmes, empruntant seulement au scepticisme telle ou telle de ses idées et persuadés qu'ils restent libres de rejeter tout le reste. Que disent ces philosophes? que le seul sage parti en matière religieuse, c'est de laisser l'idée de Dieu dans une absolue indétermination. Suivant eux en effet, la suprême loi de la pensée humaine, c'est de déterminer ses objets, c'est de les concevoir dans l'espace, dans le temps, avec telles propriétés, telles limites, telles relations. Il suit de là que Dieu, l'absolu, l'immense, l'éternel, échappera l'esprit humain par sa grandeur même.

Déterminer l'idée de Dieu, disent-ils, c'est la détruire; car c'est individualiser, personnaliser l'universel; c'est l'enfermer dans un système; c'est lui imposer les formes de notre intelligence imparfaite, c'est le rapetisser et le dégrader. L'homme sans doute est ainsi fait que rien de fini ne peut lui suffire; il s'élançait hors de l'univers, cherchant un idéal de beauté, un objet parfait, d'amour, d'espérance et d'adoration. Cet effort de l'homme vers l'infini, ce souci des choses éternelles, voilà l'origine sainte des religions et des systèmes de philosophie; mais toute religion, si sublime et si pure qu'elle puisse être, se ramène à un symbole particulier de la divinité, comme toute philosophie, la plus large et la plus profonde aussi bien que la plus superficielle et la plus étroite, se résout en une formule déterminée de l'absolu. Or, l'idéal, le divin, l'absolu, c'est justement ce qui ne peut être représenté par aucun symbole, ni exprimé par aucune formule. La religion et la philosophie sont donc condamnées, comme l'art, comme la morale, comme l'homme tout entier, à un devenir sans fin. Voici donc en deux mots la condition religieuse de l'humanité : la masse des hommes s'agite aveuglément à la recherche d'un idéal inaccessible. Quelques esprits d'élite observent avec calme cette agitation fiévreuse, en notent les accès, en décrivent poétiquement les crises, les convulsions et toutes les vicissitudes. Si vous leur demandez quel en est l'objet, ils vous diront que le vrai philosophe y pense sans cesse en sachant qu'il doit l'ignorer toujours.

Il est assez clair que les esprits de cette époque ne sont guère disposés à être dupes des constructions ambitieuses du panthéisme allemand; mais il est clair aussi qu'ils aident beaucoup les panthéistes à battre en brèche les anciennes idées d'un Dieu créateur et d'une Providence, et qu'ils disposent ce grand nombre de libres esprits que le scepticisme épouvante à l'idée hégélienne du Dieu impersonnel.

N'y a d'autres philosophes qui se disent positifs, faisant profession d'établir leur doctrine sur des faits visibles et palpables, à l'exclusion de ces notions à priori, de ces idées absolues de substance, d'essence, de cause finale, pures abstractions, hypothèses gratuites, chimères, dont l'ancienne métaphysique alimentait ses vains systèmes et leurs éternels combats. Nous voulons, nous, disent-ils, une philosophie réelle, démontrable, qui s'accroisse et grandisse avec les progrès de l'observation. Nous partons des faits matériels, nous nous appliquons à les décrire, à les comparer, à les classer, à en dégager par l'analyse, l'analogie et l'induction, les lois qui y sont contenues, et voilà le seul objet digne d'occuper un siècle où les sciences physiques et mathématiques ont enfin conquis leur droit de souveraineté. Les hommes ont naturellement commencé par demander à l'imagination les causes de l'univers, ç'a été l'époque des religions. Plus tard, à mesure que l'intelligence a été mieux cultivée, les symboles poétiques ont été remplacé par des hypothèses métaphysiques et des conceptions abstraites, ç'a été l'âge des systèmes de philosophie. De nos jours enfin les hommes ayant appris à connaître l'univers et à se connaître eux-mêmes, n'ont plus rien à faire des songes trompeurs de l'imagination, ni des combinaisons arbitraires de la raison pure. Ils s'adressent à l'expérience et ne lui demandent que ce qu'elle peut donner, des faits et des lois; nous entrons dans l'ère des sciences positives. Est-ce à dire maintenant qu'au delà des choses visibles, il n'y ait absolument rien? La philosophie positive ne va pas jusqu'à soutenir cela. Dès qu'il s'agit d'idées absolues, de l'origine et de la fin des choses, elle se déclare incompétente. Elle n'est ni pour la matière, ni pour l'esprit, ni sceptique, ni croyante; ni théiste, ni athée. Y a-t-il un Dieu, une providence, une vie future? elle ne l'affirme pas, elle ne le nie pas, elle n'a pas à s'en occuper.

Je ne discute pas en ce moment le plus ou le moins de justesse et d'originalité de ce point de vue, mais je dis à la philosophie positive qu'en concentrant la science et la vie humaine sur les choses finies, en laissant l'idéal et le divin à l'état de complète indétermination, elle se rencontre avec l'école panthéiste et l'école sceptique, abonde dans le même sens et conspire au même résultat.

Transportez-vous maintenant, je vous prie, à l'extrémité opposée de l'horizon, vous y trouverez l'école théologique avec le cortège imposant de ses nombreux interprètes. Il y en a de deux espèces bien tranchées, et je ne les confonds pas. Dire à la raison qu'elle est insuf-

fisante en matière religieuse et lui dire qu'elle est radicalement stérile, voir en elle une source de lumière et de vérité, source bienfaisante alors même qu'il n'en sortirait pas de quoi remplir le cœur de l'homme, ou bien la regarder comme une puissance satanique, un ver rongeur, une peste, un poison, cela indique assurément deux sortes d'esprits et deux sortes de caractères ; mais quelles que soient d'un côté la modération, la science, la bonne foi, l'esprit chrétien, de l'autre la violence, l'aveuglement, l'esprit de dénigrement et de haine, il n'en est pas moins vrai que l'école théologique, considérée dans son action générale sur les esprits, contribue à répandre cette idée que la raison humaine est incapable d'atteindre Dieu, et que, séparée de tout secours surnaturel, elle va d'elle-même, suivant les temps, au panthéisme, au scepticisme, au matérialisme, toujours infiniment éloignée du Dieu réel et vivant, toujours prête à embrasser le Dieu chimérique de l'abstraction.

Ainsi, du sein de toutes les écoles où se concentre le travail des intelligences, partent des courants d'idées contraires, idées écossaises, idées allemandes, idées de provenance catholique, idées d'origine protestante, idées sceptiques, panthéistes, matérialistes, ultramontaines, piétistes, que sais-je? et toutes ces idées concourent à obscurcir et à effacer dans les âmes l'idée naturelle, l'idée sainte d'un Dieu personnel, créateur libre et intelligent de l'univers, juge et père du genre humain.

Comment assister à un tel spectacle, comment ressentir dans sa conscience le contre-coup de ces agitations et de ces luttes, sans se demander avec inquiétude où va notre siècle, et sans faire un triste retour sur son passé? Voilà donc où nous en sommes après un demi-siècle de travail et d'efforts! Est-ce pour en venir là que s'est opéré ce grand mouvement de renaissance qui signala d'une façon si glorieuse les commencements du siècle où nous vivons? Avec quelle ardeur et quel enthousiasme ce siècle s'élance dans la carrière! De l'héritage du passé il accepte tous les instincts généreux, il ne répudie que le matérialisme et l'esprit d'impiété. A l'idéologie étroite et mesquine de Condillac succède une philosophie plus élevée et plus large qui, s'inspirant tour à tour de Leibnitz, de Thomas Reid, de Platon, ranime la tradition de la haute métaphysique et aspire à comprendre et à concilier toutes les grandes pensées de l'esprit humain. En même temps la poésie des antiques symboles refléurit dans le *Génie du christianisme* et dans les *Martyrs*. Je ne sais quel courant victorieux



de spiritualisme circule en tous sens, rend à l'histoire son coloris et ses vastes horizons, élargit la critique, ranime les arts et la poésie, inspire des accents d'une mélancolie sublime, d'une tendresse et d'une harmonie inconnues au chantre des *Méditations*. Partout éclate avec le goût désintéressé des plus nobles exercices de la pensée, la passion de la liberté. Les âmes se dérobent à l'égoïsme et à la petitesse des intérêts vulgaires, et tressaillent aux grandes luttes de la vie publique! Quel enthousiasme, quelle confiance, quelle sympathie entre les cœurs, quel rajeunissement de séve morale et de vie!

C'est ainsi, j'en appelle à tous les souvenirs, c'est par ces nobles élans que notre dix-neuvième siècle a commencé. Est-il possible que tant d'ardeur et tant de génie, de si profondes spéculations, de si rares chefs-d'œuvre, de si belles espérances, que tout cela se termine par un avortement, que notre siècle, arrivé au milieu de sa carrière, donne un démenti à son passé, et que de ses deux meilleurs desseins, la renaissance du spiritualisme en philosophie et celle du sentiment chrétien, le premier aboutisse au retour plus ou moins déguisé du matérialisme, et le second à un fanatisme insensé, aveugle ennemi de la raison, qui, tarissant la source du sentiment religieux, ne laisse de place dans les âmes qu'à une docilité servile, à une crédulité superstitieuse, à une dévotion sans lumière et sans amour?

Je ne puis croire, je ne croirai jamais que telle soit la destinée réservée à notre âge. Et cependant, à voir les choses comme elles sont, il faut reconnaître que si Dieu n'est pour la raison qu'une abstraction sans réalité, si la seule existence réelle c'est l'existence finie, si l'antique opposition des choses de la terre et des choses du ciel n'a aucun sens, si enfin tout être est le produit d'une nécessité aveugle qui enfante les modes successifs de la substance universelle pour les absorber sans retour; la conséquence inévitable, c'est que les hommes ont vécu jusqu'à ce jour dans une véritable enfance. En faisant deux parts de leur pensée et de leur vie, l'une pour la terre et les hommes, l'autre pour Dieu, ils ont perdu la moitié d'eux-mêmes. Aux yeux de l'homme éclairé, le ciel n'est autre chose que le besoin insatiable et immortel de perfectionner et d'embellir la terre. Tout idéal s'efface. Il s'agit pour l'artiste de copier servilement le réel, pour l'homme d'État, de discerner les appétits les plus forts d'un pays et d'y satisfaire, pour le moraliste, de noter les proportions variées où les passions bienfaisantes ou nuisibles s'unissent dans la vie, afin

d'apprendre à profiter des uns et à se préserver des autres. En un mot tous les problèmes, le problème social, le problème moral, comme le problème religieux, changeant de données, appellent d'autres solutions, et parmi des penseurs qui les cherchent aujourd'hui, il n'y a que deux sortes d'esprits conséquents, ceux qui, niant la raison, la science et le progrès, rêvent le retour de la théocratie du moyen âge et ceux qui veulent une reconstitution radicale de la société et de la vie humaines.

Voilà ce qui m'a conduit à considérer la question de la personnalité divine comme une des questions vitales de notre temps. C'est à de plus forts que moi qu'il appartient de la résoudre, de tirer les âmes de leur sommeil, de rendre à notre siècle fatigué la confiance et l'espoir, de donner un nouvel éclat et une force nouvelle aux grandes vérités du spiritualisme. Pour moi, je n'ai voulu que donner un bon exemple en faisant connaître avec simplicité les résultats où m'ont conduit de patientes études et de sérieuses méditations. Je n'apporte aucun système nouveau, je ne parle pas au nom d'une école; je raconte comment je suis arrivé, en traversant les difficultés, les doutes, les anxiétés et toutes les épreuves inséparables de la recherche libre, à satisfaire mon esprit sur les points essentiels de la religion et à mettre mon âme en paix.

J'ai suivi dans l'écrit qu'on va lire un ordre très-simple, l'ordre même de mes études et de mes réflexions. Ayant commencé par me remettre devant les yeux les grands philosophes, j'ai raconté quelles impressions j'ai ressenties en conversant avec eux, en leur proposant mes difficultés et mes doutes. J'ai laissé de côté les anciens, comme trop éloignés de nos habitudes, de notre langage et de toute notre vie moderne. Parmi les penseurs des deux derniers siècles, je ne crois avoir omis aucun homme de génie. J'ai consulté Spinoza, Kant, Hegel, avec autant de scrupule et de respect que Descartes, Malebranche, Newton et Leibnitz. Cette enquête terminée, j'ai exposé le cours de mes propres méditations. Je n'ai écarté aucun grand problème, dissimulé aucun doute, étudié sciemment aucune objection. J'ai pensé que le seul moyen de me faire pardonner la témérité de mon entreprise, c'était l'ardeur de la recherche et sa parfaite sincérité. Il m'a paru aussi qu'à une recherche sincère, la forme qui convenait le mieux, c'était la plus simple, la plus dégagée de tout appareil d'école et de science. Je ne me suis pas adressé à un cénacle de métaphysiciens. J'ai écrit pour tous ces esprits géné-

reux et cultivés qui, sans se piquer de métaphysique, veulent, en matière religieuse comme en toute autre, faire usage de leur raison. Le nombre en est grand aujourd'hui; il augmente d'heure en heure, et pourquoi se faire illusion? Nous sommes loin, bien loin de ces siècles d'innocence où la foi paisible était la règle et la recherche inquiète l'exception. On voyait alors avec admiration la foi d'un saint Anselme à la poursuite de l'intelligence, *fides quaerens intellectum*; aujourd'hui c'est l'intelligence qui cherche la foi.

27 décembre 1858.

---

## PREMIÈRE PARTIE. — ÉTUDES HISTORIQUES.

---

### PREMIÈRE ÉTUDE. — LE DIEU DE DESCARTES.

Je veux savoir s'il y a un Dieu, j'entends un être souverainement adorable, mon créateur, mon juge et mon père, ou si je suis le produit d'une nécessité aveugle qui fait tour à tour apparaître toutes les formes possibles de l'existence, et les replonge un instant après dans l'abîme d'où elles sont sorties. J'interroge les hommes de mon temps, les raisonneurs, les philosophes, et je les trouve en désaccord. Quelques-uns, ceux qu'on appelle spiritualistes, croient à la divine Providence; d'autres sous des noms divers, panthéistes, sceptiques, matérialistes, inclinent plus ou moins vers l'aveugle nécessité.

Le spiritualisme impose à ma raison et touche mon cœur. Je sens une prédilection secrète qui m'attire de ce côté. Pourquoi cela? c'est peut-être que l'idée d'un Dieu créateur est d'accord avec mon éducation chrétienne; et puis, système pour système, celui-là paraît le plus raisonnable, le plus voisin du sens commun. Mais quoi! si j'étais né dans l'Inde ou au Japon, le panthéisme ne serait-il pas plus conforme aux impressions de mon enfance, partant plus d'accord avec le bon

sens? Car le bon sens change avec les croyances religieuses, avec les temps et les pays. Le bon sens d'autrefois serait absurde aujourd'hui, et je vis au milieu d'un bon sens chrétien et européen qui n'est pas celui du reste du monde.

A qui donc me fier? Ne trouvant aucune règle certaine au dehors, je suis tenté de faire comme autrefois Descartes, de me replier au dedans de moi et de ne me fier qu'à ma raison, Mais, pour agir ainsi, suis-je un Descartes? ai-je le droit de mépriser tous les philosophes antérieurs? Non; je ne suis qu'un esprit ordinaire, et dès lors, quand je trouve près de moi Descartes, Newton, Leibnitz, qui ont passé leur vie à réfléchir sur le problème qui me tourmente, comment ne pas les consulter?

Mais ils se contredisent. — Cela est-il bien sûr? Peut-être les meilleurs sont-ils d'accord au fond sur l'essentiel; et en tout cas, supposé qu'il faille les ranger sur deux lignes ennemies, Descartes d'un côté, avec Malebranche, Newton et Leibnitz, et en face, les disciples de Spinoza et de Kant, je veux assister à ce combat, je veux éprouver les forces des deux doctrines contraires. Quand j'aurai entendu ce qu'on peut entendre de plus fort pour et contre le Dieu du spiritualisme, il sera temps de me recueillir et de prendre un parti.

Je vais donc commencer tout autrement que Descartes, mais pour le mieux imiter en finissant. Aussi bien, avant de devenir un solitaire, Descartes avait beaucoup voyagé. Il avait employé de longues années à parcourir toutes les contrées de l'Europe. Pour moi, je n'ai pas besoin de me déplacer. Grâce à un petit nombre de livres, je puis à mon gré passer de France en Hollande avec Descartes, consulter Spinoza à La Haye, Newton à Londres, Leibnitz à Hanovre, et Kant à Koenigsberg. Je m'adresserai d'abord à Descartes, car il ne relève d'aucun philosophe précédent, et tous ceux qui lui ont succédé relèvent de lui.

Descartes fut naturellement conduit par le cours de ses idées à se poser ces questions : Qu'est-ce que Dieu? Y a-t-il un Dieu? Le besoin qui le tourmentait, c'était de voir clair dans ses pensées, et pour cela de les rattacher à un petit nombre de vérités simples et certaines. Or, quand il examinait l'état de son esprit, il n'y trouvait que préjugés d'éducation et d'école, amas d'opinions contradictoires, confusion, doute, obscurité. « Dès lors, dit-il, j'ai bien jugé qu'il me fallait entreprendre sérieusement, une fois en ma vie, de me défaire de toutes les opinions que j'avais reçues auparavant en ma créance, et com-

mencer tout de nouveau dès les fondements, si je voulais établir quelque chose de ferme et de constant dans les sciences<sup>1</sup>. »

Descartes se met donc à l'œuvre et rejette résolûment tout ce en quoi il peut imaginer le moindre doute, « afin de voir s'il ne restera point après cela quelque chose en sa créance qui soit entièrement indubitable. »

Rien ne résiste à cette épreuve, ni les données les plus familières des sens, ni les vérités mêmes de la géométrie. Descartes se défie de ses yeux et de ses oreilles, témoins suspects qui l'ont abusé en maintes occasions. Comment d'ailleurs distinguer par un signe certain les illusions du songe des perceptions du réveil ? Descartes doutera donc de la terre et du ciel et de son propre corps aussi bien que du reste de l'univers.

Mais il est des objets qui semblent défier le doute le plus hardi, pourvu qu'il soit sincère : ce sont les choses mathématiques, l'étendue en général, le nombre, le temps et autres semblables : « Car, soit que je veille ou que je dorme, deux et trois joints ensemble formeront toujours le nombre de cinq et le carré n'aura jamais plus de quatre côtés ; et il ne semble pas possible que des vérités si claires et si apparentes puissent être soupçonnées d'aucune fausseté ou d'incertitude. » Malgré cela Descartes doute encore : car qui sait si Dieu a fait la raison humaine pour voir les choses comme elles sont ? qui sait même s'il y a un Dieu, et qui m'assure que mon esprit n'est pas le jouet d'un malfaisant génie qui se rit de mes illusions ?

Il semble donc que le dernier mot de Descartes et de la raison humaine, ce soit le doute universel et absolu. Mais non, du sein même du doute Descartes fait jaillir la certitude. En effet, il y a au fond du doute quelque chose qui se dérobe à toutes ses prises, c'est le sujet même du doute, le sujet qui pense, le moi.

« Moi donc à tout le moins ne suis-je point quelque chose ? Mais j'ai déjà nié que j'eusse aucuns sens ni aucun corps : j'hésite néanmoins, car que s'ensuit-il de là ? Suis-je tellement dépendant du corps et des sens que je ne puisse être sans eux ? Mais je me suis persuadé qu'il n'y avait rien du tout dans le monde, qu'il n'y avait aucun ciel, aucune terre, aucuns esprits ni aucuns corps : ne me suis-je donc pas persuadé que je n'étais point ? Tant s'en faut ; j'étais sans doute, si je me suis persuadé ou seulement si j'ai pensé quelque

1. *Méditations*, t. I des Œuvres complètes, p. 235.

chose. Mais il y a un je ne sais quel trompeur très-puissant et très-rusé qui emploie toute son industrie à me tromper toujours. Il n'y a donc point de doute que je suis, s'il me trompe; et qu'il me trompe tant qu'il voudra, il ne pourra jamais faire que je ne sois rien, tant que je penserai être quelque chose. De sorte qu'après y avoir bien pensé et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure et tenir pour constant que cette proposition, je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit<sup>1</sup>. »

Voilà Descartes sorti du doute universel. Il est en possession d'une première vérité, simple, claire et distincte, évidente en un mot, et il sait par cela même que la clarté et la distinction des idées sont le signe infaillible du vrai. Mais il est encore enfermé dans l'enceinte de son être pensant; qui le tirera de cette prison? qui lui rendra l'univers qu'il a perdu?

Ici Descartes se replonge dans l'observation de lui-même, et au plus intime de son âme il découvre une idée toujours présente, quoique souvent offusquée par le faux éclat des choses sensibles et par les fantômes que forge l'imagination : c'est l'idée de l'être tout parfait. Elle ne vient pas du dehors, cette grande idée, et elle n'est pas non plus l'ouvrage de ma fantaisie; elle est inhérente à mon être pensant et pour ainsi dire née avec moi : « Car comment serait-il possible que je pusse connaître que je doute et que je désire, c'est-à-dire qu'il me manque quelque chose et que je ne suis pas tout parfait, si je n'avais en moi aucune idée d'un être plus parfait que le mien...? »

Or, d'où ai-je appris, poursuit Descartes, à penser à quelque chose de plus parfait que je ne suis? Ce problème le conduit à démontrer l'existence de Dieu, vérité plus certaine à ses yeux et plus claire que la géométrie, plus simple et plus immédiate que l'existence des corps.

Voici sa première démonstration : Je sais que je suis, mais que suis-je? un être qui doute, c'est-à-dire un être imparfait. Or, je ne puis considérer mon imperfection et mes limites sans concevoir l'être infiniment parfait. D'où me vient cette idée? elle ne saurait venir du propre fonds de mon être, puisque je me sens imparfait. Elle ne vient pas du monde extérieur, plus imparfait encore, si même

1. *Méditations*, I, p. 247.

il est vrai qu'il y en ait un. Il faut donc qu'elle me soit donnée par l'être parfait lui-même; autrement il y aurait dans l'idée plus que dans son objet, et l'effet serait plus grand que sa cause, ce qui est contradictoire.

D'ailleurs, moi qui pense à l'être parfait, suis-je par moi-même? Non, car si j'étais capable de me donner l'existence, je le serais à plus forte raison de me donner toutes les perfections dont j'ai l'idée. Et puis, si j'étais le créateur de mon être, j'en serais aussi à chaque instant le conservateur, je sentirais en moi cette force créatrice et conservatrice, tandis que je sens au contraire la défaillance perpétuelle de mon être, signe certain que je dépends d'un plus haut principe.

Descartes est charmé de la simplicité de ces preuves. Que supposent-elles en effet? quelques données très-simples de la conscience: que j'existe en tant que je pense, que je me sens imparfait et que j'ai l'idée de la perfection; avec cela un principe également très-simple, savoir, que l'idée de la perfection infinie ne peut avoir pour cause un objet fini et imparfait. Quelle admirable simplicité! au lieu de ces arguments qu'emploie l'École, fondés sur l'impossibilité où est la matière de se mouvoir par elle-même, ou sur le spectacle de l'univers et la correspondance des moyens avec les fins, ou encore sur le consentement unanime des peuples, prémisses compliquées, sujettes à mille contestations pour qui n'admet pas l'autorité des sens, la tradition, les causes finales, au lieu de tout cela, un vrai philosophe se replie sur soi-même, et, trouvant en soi le sentiment de son imperfection et l'idée de la perfection suprême, s'élève naturellement et sans effort à l'existence de l'être parfait et infini.

Descartes est donc très-satisfait quand il compare sa démonstration aux preuves ordinaires; mais s'il vient à la considérer en elle-même, il y trouve encore quelque chose à désirer en fait de simplicité; son idéal de géomètre ne lui paraît pas accompli. Car enfin cette preuve, si simple qu'elle soit, n'est après tout qu'une preuve fondée sur l'expérience, et pour parler comme l'École, une preuve à postériori. Je pense, je suis, je me sens imparfait, ce sont là des vérités très-simples, mais des vérités d'observation. Elles se rapportent à un être particulier, placé dans tel temps, dans tel lieu, qui s'observe, s'interroge, raisonne et conclut. Ne pourrait-on pas trouver une preuve encore plus simple, partant plus générale, parfaitement indépendante de toute condition relative, une preuve vraiment géométrique, vrai-

ment absolue, toute à priori? On le peut : il suffit pour cela de considérer l'idée de l'être parfait en elle-même, abstraction faite du sujet qui pense, et d'opérer sur cette idée comme les géomètres opèrent sur l'idée du cercle, du triangle, de la parabole.

Et en effet, soit donné le concept de l'être parfait. Ce concept, par sa définition même, enferme toutes les perfections. Il enferme donc aussi l'existence, puisque l'existence est évidemment une perfection. Donc l'existence de l'être parfait résulte de la seule position du concept de l'être parfait, et voilà Dieu démontré à priori avec les procédés et la rigueur de la géométrie.

Descartes, cette fois, n'est plus seulement satisfait, il est ravi. Sa preuve à priori est pour lui l'idéal de la simplicité et de la rigueur, et cette conquête est d'un si haut prix à ses yeux que pour elle seule il donnerait volontiers toutes les autres vérités si péniblement ressaisies : « Et partant, dit-il, encore que tout ce que j'ai conclu dans les méditations précédentes ne se trouvât point véritable, l'existence de Dieu devrait passer en mon esprit pour aussi certaine que j'ai estimé jusqu'ici toutes les vérités mathématiques <sup>1</sup>. »

Descartes s'est donc convaincu, et je le suis avec lui, qu'il y a un Dieu. C'est un grand pas de fait, j'en conviens, mais combien nous sommes loin du terme de notre voyage! J'ai mille questions à poser à Descartes : Et d'abord, qu'est-ce, je vous prie, que l'être tout parfait? C'est, me dites-vous, l'être qui possède toutes les perfections possibles. Mais comment déterminer ces perfections et s'en faire une idée?

« Pour connaître la nature de Dieu autant que la mienne en était capable, répond Descartes, je n'avais qu'à considérer, de toutes les choses dont je trouvais en moi quelque idée, si c'était perfection ou non de les posséder; et j'étais assuré qu'aucune de celles qui marquaient quelque imperfection n'était en lui, mais que toutes les autres y étaient <sup>2</sup>. » Soit, cette règle est admirable; mais enfin quelles sont, selon vous, ces perfections?

« Par le nom de Dieu, dit Descartes, j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute connaissante, toute puissante, et par laquelle moi-même et toutes les autres choses qui sont (s'il est vrai qu'il y en ait qui existent) ont été créées et produites. »

1. *Méditations*, I, p. 313.

2. *Discours de la méthode*, I, p. 161.



Que d'énigmes dans cette définition ? Dieu y est posé comme créateur, par conséquent comme distinct de l'univers, et se suffisant à soi-même. Mais si Dieu se suffit, pourquoi a-t-il créé le monde ? est-ce par un caprice passager qui a fait naître un monde périssable et borné ? l'œuvre alors semble indigne de l'ouvrier. Est-ce par une action éternelle d'où émane un monde infini ? l'œuvre et l'ouvrier semblent se confondre. Et puis cet univers est-il abandonné au hasard, ou s'il est gouverné par la Providence, comment comprendre le libre arbitre, l'erreur, le mal ? Tant de désordres apparents ou réels seront-ils expliqués un jour ? Que peut espérer l'homme ? Où s'arrête la raison ? où commence la foi ? voilà ce que je voudrais apprendre de Descartes, et voilà par malheur ce que ne me disent ni le *Discours de la méthode*, ni les *Méditations*. Descartes a-t-il reculé devant ces problèmes ? je ne le crois pas. A-t-il craint de compromettre des vérités bien démontrées par des théories discutables qu'il réservait pour ses amis ? Voyons, consultons ses lettres, fouillons dans les moins connus de ses écrits ; pressons-en les moindres indications et tâchons de savoir ce qu'il a pensé ou conjecturé sur ces problèmes alors moins agités peut-être, mais qui sont devenus les plus sérieux de notre temps.

Premièrement, ce Dieu, cet être tout parfait, est-il ou non distinct de l'univers ? existe-t-il en soi se suffisant pleinement à soi-même au sein de ses perfections infinies, ou bien faut-il le concevoir comme étant à la fois la substance et la cause de l'univers, et n'existant qu'à condition de devenir successivement toutes choses ? Sur ce point capital aucun doute : il est clair que Descartes a conçu Dieu comme un être radicalement distinct de l'univers. Se suffire, exister en soi, posséder l'être, non en puissance, comme fait un germe qui se développe, mais en acte, comme fait un être accompli, c'est là pour Descartes le propre caractère de la Divinité : « ... Lorsque je fais réflexion sur moi, dit-il, non-seulement je connais que je suis une chose imparfaite, incomplète et dépendante d'autrui, qui tend et qui aspire sans cesse à quelque chose de meilleur et de plus grand que je ne suis, mais je connais aussi en même temps que celui duquel je dépends possède en soi toutes ces grandes choses auxquelles j'aspire et dont je trouve en moi les idées, non pas indéfiniment et seulement en puissance, mais qu'il en jouit en effet, actuellement et infiniment, et ainsi qu'il est Dieu <sup>1</sup>. »

1. *Méditations*, I, p. 290.

Dieu donc est un être complet et qui se suffit. Mais alors, pourquoi est-il devenu créateur? Est-ce par accident, caprice, hasard? ou par quelque nécessité mystérieuse? ou plutôt, n'est-ce point par sagesse et par bonté? De ces trois alternatives, on croirait volontiers que la dernière est la seule où Descartes ait pu s'arrêter : car il proclame un Dieu libre; et cependant, la vérité est qu'il repousse cette alternative avec énergie, ce qui le rejette forcément vers les deux autres.

Descartes refuse d'admettre toute autre raison de la création de l'univers que la volonté absolue de Dieu, volonté entièrement arbitraire et indifférente en soi. Dire que Dieu s'est résolu à donner l'être aux créatures parce que l'univers, idéalement représenté dans les conseils éternels de sa sagesse, lui a paru bon et digne d'exister, c'est supposer que les êtres, antérieurement à l'acte divin qui les réalise, ont une existence idéale, une convenance, une beauté, une perfection, en un mot une essence propre et éternelle, avec des rapports nécessaires qui en résultent et qui constituent un ordre inviolable et indépendant. Or, dire cela, c'est porter atteinte à la toute-puissance divine, laquelle ne donne pas seulement l'existence à toutes choses, mais aussi l'essence. C'est elle seule qui les constitue tout ce qu'elles sont. Elle leur donne par sa seule vertu leur beauté, leur convenance, leur perfection. Avant l'acte créateur, l'univers n'était ni bon, ni mauvais, ni digne, ni indigne de l'existence. Par rapport à lui, la volonté de Dieu était absolument indifférente. Pourquoi donc Dieu s'est-il résolu à créer plutôt qu'à ne créer pas? question déraisonnable, qui suppose que les choses divines se comportent comme les choses humaines. Dans l'homme, la volonté n'est jamais indifférente, ou du moins cette indifférence est le plus bas degré de la liberté<sup>1</sup>. Nos actions les plus sérieuses et les plus nobles sont déterminées par des motifs qui se tirent de la nature et de la convenance des choses; mais la volonté divine, antérieure à toutes choses, est de soi indifférente et indéterminée<sup>2</sup>.

Telle est la doctrine expresse de Descartes : « Quant à la liberté du franc arbitre, dit-il, il est certain que la raison ou l'essence de celle qui est en Dieu est bien différente de celle qui est en nous, d'autant qu'il répugne que la volonté de Dieu n'ait pas été de toute éternité indifférente à toutes les choses qui ont été faites ou qui se feront jamais, n'y ayant aucune idée qui représente le bien ou le vrai, ce :

1. *Méditations*, I, p. 298.

2. *Sixièmes objections*, II, p. 324.

qu'il faut croire, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut omettre, qu'on puisse feindre avoir été l'objet de l'entendement divin avant que sa nature ait été constituée telle par la détermination de sa volonté. Et je ne parle pas ici d'une simple priorité de temps, mais bien davantage, je dis qu'il a été impossible qu'une telle idée ait précédé la détermination de la volonté de Dieu par une priorité d'ordre ou de nature, ou de raison raisonnée, ainsi qu'on les nomme dans l'École, en sorte que cette idée du bien ait porté Dieu à élire l'un plutôt que l'autre. Par exemple, ce n'est pas pour avoir vu qu'il était meilleur que le monde fût créé dans le temps que dès l'éternité, qu'il a voulu le créer dans le temps; et il n'a pas voulu que les trois angles d'un triangle fussent égaux à deux droits, parce qu'il a connu que cela ne pouvait se faire autrement, etc.; mais, au contraire, parce qu'il a voulu créer le monde dans le temps, pour cela il est ainsi meilleur que s'il eût été créé dès l'éternité; et d'autant qu'il a voulu que les trois angles d'un triangle fussent nécessairement égaux à deux droits, pour cela, cela est vraiment vrai, et il ne peut être autrement, et ainsi de toutes les autres choses<sup>1</sup>.

A ce compte, dirai-je à Descartes, la volonté libre de Dieu n'est pas seulement le principe des existences, mais aussi celui des essences, et il faut dire que Dieu a créé la vérité comme il a créé l'univers? Oui certes, répond-il résolument: « Il est certain que Dieu est aussi bien l'auteur de l'essence comme de l'existence des créatures; or, cette essence n'est autre chose que ces vérités éternelles, lesquelles je ne conçois point émaner de Dieu comme les rayons du soleil; mais je sais que Dieu est auteur de toutes choses, et que ces vérités sont quelque chose, et par conséquent qu'il en est l'auteur. »

Descartes abonde si fortement dans ce sens qu'il traite l'opinion contraire de paganisme et de superstition. Il écrit au P. Mersemme: « C'est en effet parler de Dieu comme d'un Jupiter ou d'un Saturne, et l'assujettir au Styx et aux destinées, que de dire que ces vérités sont indépendantes de lui. Ne craignez point, je vous prie, d'assurer et de publier partout que c'est Dieu qui a établi ces lois en la nature, ainsi qu'un roi établit ses lois en son royaume<sup>2</sup>. » Il ne restait plus après cela qu'à dire, et Descartes n'y manque pas, que si deux fois deux font quatre, c'est que Dieu l'a voulu<sup>3</sup>.

1. Réponse aux sixièmes objections, II, p. 348 et suiv.

2. Lettres, VI, p. 109.

3. Réponse aux sixièmes objections, II, p. 353.

Ainsi, tout dans l'univers, non-seulement les individus, mais leurs rapports possibles, leur ordre et leurs lois, tout est suspendu à un premier vouloir divin, vouloir absolument arbitraire, acte primitif dont il ne faut pas chercher la raison; car il n'a d'autre raison que soi-même.

Maintenant les êtres de l'univers ayant une fois reçu l'existence, la conservent-ils par la force de leur nature? Nullement. Car mon existence d'aujourd'hui n'est liée par aucun rapport nécessaire à mon existence d'hier ni à celle de demain : «... Tout le temps de ma vie peut être divisé en une infinité de parties, chacune desquelles ne dépend en aucune façon des autres; et ainsi, de ce qu'un peu auparavant j'ai été, il ne s'ensuit pas que je doive maintenant être, si ce n'est qu'en ce moment quelque cause me produise et me crée pour ainsi dire derechef, c'est-à-dire me conserve<sup>1</sup>. »

Généralisant cette observation, Descartes pose en principe que la conservation des substances est une création continuée. Et non-seulement il applique ce principe à toutes les substances, mais il n'hésite pas à l'étendre à Dieu lui-même. Il prétend, et malgré Catérus et Arnauld qui réclament<sup>2</sup>, il persiste à soutenir qu'on peut concevoir en Dieu une puissance positive par laquelle il se donne à lui-même en quelque façon l'existence et toutes les perfections que l'existence parfaite enveloppe, de sorte que Dieu est en ce sens la cause de soi-même, *causa sui*<sup>3</sup>. Et pareillement, on peut concevoir en Dieu un acte inhérent à sa puissance infinie par lequel il se conserve éternellement. Non certes qu'il soit raisonnable de se représenter Dieu comme antérieur à lui-même, comme différent de lui-même, comme effet de lui-même, toutes conceptions et expressions visiblement absurdes; mais, enfin, il n'en est pas moins certain que la puissance infinie, inépuisable et surabondante de Dieu est une sorte de cause très-positive par laquelle il possède et conserve éternellement son être et ses perfections<sup>4</sup>.

De Dieu se créant et se conservant pour ainsi dire lui-même par un seul acte indivisible, Descartes passe aux créatures, et il tire ici de son principe une application très-remarquable : c'est la loi célèbre de la

1. *Méditations*, I, p. 286.

2. *Réponses aux premières objections*, I, p. 359.

3. *Réponses aux quatrièmes objections*, II, p. 61.

4. *Réponse aux premières objections*, I, p. 380. — Comp. *Réponse aux quatrièmes objections*, II, 70.

conservation dans l'univers de la même quantité de mouvement. Il répuge en effet de concevoir l'acte créateur comme variable et successif. Point d'inconstance ni d'effort en Dieu. Tout en lui est immuable, et bien que nous soyons obligés, pour mieux nous représenter l'ordre de la création, de le concevoir comme se développant avec le temps, « si nous considérons la toute-puissance de Dieu, nous devons juger que tout ce qu'il a fait a eu dès le commencement toute la perfection qu'il devait avoir <sup>1</sup>. » Maintenant, puisqu'un seul acte a fait le monde, son mouvement et ses lois, nous devons croire aussi qu'un seul acte le conserve en la même façon et avec les mêmes lois, et en conséquence, maintient incessamment dans l'univers corporel une même quantité de mouvement <sup>2</sup>. L'esprit de l'homme, sujet au temps et livré à ses vicissitudes, distingue, dans sa faiblesse, l'acte créateur qui a tout fait sortir du néant, et l'acte conservateur qui maintient tout dans l'existence; mais, au vrai, il n'y a qu'un acte parfait, immuable, éternel, par lequel les êtres changeants de ce monde sont créés et à chaque instant conservés, c'est-à-dire recréés dans toute la suite de leur durée.

Je demande maintenant à Descartes si cet acte divin produit un effet proportionné à la puissance divine, je veux dire un univers infini en grandeur, ou s'il se réduit à semer quelques êtres d'un jour dans l'immensité de l'espace et du temps.

Descartes ne peut échapper à cette question. Il le peut moins qu'aucun autre philosophe; car c'est un de ses principes que l'étendue est l'essence de la matière, par où il entend expressément que la matière avec toutes ses qualités et tous ses modes est tout entière dans l'étendue. Il suit de là que partout où il y a de l'étendue, c'est-à-dire de la longueur, de la largeur et de la profondeur, il y a de la matière. Dès lors, il est clair qu'on ne peut pas demander s'il y a du vide au delà de l'univers; ce serait demander s'il y a de l'étendue au delà de l'étendue. La seule question est de savoir si la matière ou l'étendue peuvent ou non être conçues comme finies? Or, essayez de concevoir des étendues de plus en plus vastes, vous verrez qu'il y a toujours nécessairement quelque chose au delà. Figurez-vous un globe immense; ce globe, du moment qu'il a des limites, est borné par une étendue plus vaste qui l'environne et sans laquelle lui-même n'exis-

1. *Principes*, part. II, § 45.

2. Même ouvrage, part. II, § 36.

terait pas. Il suit de là que le monde cartésien est nécessairement infini en étendue. Et Descartes a fort bien vu cette conséquence; seulement, dans son livre des *Principes*, il a cru devoir en atténuer l'expression: L'étendue du monde, dit-il, est indéfinie<sup>1</sup>. Pourquoi indéfinie et non infinie? c'est qu'il faut réserver à Dieu le nom d'infini<sup>2</sup>. Dieu seul en effet est absolument infini, en tant que possédant toutes les perfections sans aucune borne possible. L'univers matériel n'est infini que d'une façon relative et déterminée. Qui sait d'ailleurs si cette impossibilité de concevoir des bornes à l'univers ne procède point du défaut de notre entendement plutôt que de la nature des choses? Ainsi parle Descartes au livre des *Principes*; mais, dans ses lettres, il s'affranchit de toutes ces atténuations dictées par la prudence; il se moque de ceux qui enferment l'œuvre de Dieu dans une boule<sup>3</sup>, et déclare sans détour qu'un monde fini est pour lui une contradiction<sup>4</sup>.

Mais le débat va s'agrandir. Un correspondant illustre et inattendu entre en scène: c'est la reine Christine en personne qui veut savoir ce qu'il faut penser, non-seulement de l'étendue du monde, mais aussi de sa durée et en général de sa grandeur. En effet, si le monde est infini en étendue, pourquoi ne le serait-il pas en durée? pourquoi ne le serait-il pas aussi par le nombre de ses créatures?

Descartes commence par écarter de la question tout scrupule de piété: il invoque un certain nombre de docteurs de l'Église, entre autres le subtil et profond Nicolas de Cusa:

« Je me souviens, dit-il, que le cardinal de Cusa et plusieurs autres docteurs ont supposé le monde infini, sans qu'ils aient jamais été repris de l'Église pour ce sujet; au contraire, on croit que c'est honorer Dieu que de faire concevoir ses œuvres fort grands<sup>5</sup>... »

Nous pouvons donc en sûreté de conscience concevoir l'univers comme une étendue sans bornes peuplée de globes innombrables. Disons-nous aussi que la durée du monde est illimitée dans le passé comme dans l'avenir? Quant à l'avenir, Descartes n'a aucun doute, et il rassure aisément la reine Christine: Car la foi nous enseigne que la terre et les cieux périront, c'est-à-dire changeront de face, mais le

1. *Les principes de la philosophie*, part. II, 24.

2. Même ouvrage, part. I, 27.

3. Lettre à M. de Chanut, X, p. 12.

4. Lettre à Henri Morus, X, p. 241.

5. *Lettres*, X, p. 46.

monde, c'est-à-dire la matière dont ils sont composés ne périra jamais; la preuve en est que la foi promet une vie éternelle à nos corps après la résurrection.

Mais de ce que la durée du monde est sans limite du côté de l'avenir, s'ensuit-il qu'elle le soit également du côté du passé? non; et pourquoi cela? c'est, dit Descartes, que les parties de la durée ne dépendent pas les unes des autres. Il n'en est pas du monde d'aujourd'hui par rapport au monde d'hier, comme d'une certaine partie de l'étendue par rapport à l'étendue environnante. Le globe terrestre ne peut exister sans l'espace qui l'entoure, au lieu que la durée présente de l'univers ne résulte pas nécessairement de sa durée passée, et n'implique pas sa durée future. Si donc la durée illimitée du monde dans l'avenir est indubitable, sa durée illimitée dans le passé n'est que simplement possible.

Il en est de même du nombre des créatures. Dieu a pu répandre dans l'immensité des cieux un nombre illimité d'êtres intelligents. L'a-t-il fait? nous l'ignorons; seulement, cela est extrêmement probable, et ici nous avons l'avantage de voir concourir l'autorité de la révélation et celle de la science: « Lorsque l'Écriture sainte parle en divers endroits de la multitude innombrable des anges, elle confirme entièrement cette opinion... Et les astronomes, qui en mesurant la grandeur des étoiles les trouvent beaucoup plus grandes que la terre; la confirment aussi: car si de l'étendue infinie du monde on infère qu'il doit y avoir des habitants ailleurs qu'en la terre, on le peut inférer aussi de l'étendue que tous les astronomes lui attribuent, à cause qu'il n'y en a aucun qui ne juge que la terre est plus petite au regard de tout le ciel, que n'est un grain de sable au regard d'une montagne<sup>1</sup>. »

Grandeur matérielle de l'univers; grandeur morale des êtres intelligents, grandeur infinie de Dieu, tout nous assure que le monde a toute l'étendue et toute la perfection possibles: « ... Lorsque nous aimons Dieu et que par lui nous nous joignons de volonté avec toutes les choses qu'il a créées, d'autant que nous les concevons plus grandes, plus nobles, plus parfaites, d'autant nous estimons-nous aussi davantage; à cause que nous sommes des parties d'un tout plus accompli, et d'autant avons-nous plus de sujet de louer Dieu à cause de l'immensité de ses œuvres. »

1. *Lettres*, X, p. 52.

Ainsi un Dieu parfait et infini, qui se suffit pleinement à lui-même dans la possession éternelle de ses infinies perfections; puis en vertu d'un acte de liberté absolue, acte souverain qui n'a d'autre raison que soi, une création d'une grandeur, d'une variété et d'une richesse inépuisables, que la toute-puissance divine conserve d'heure en heure par le même acte qui la créa : d'une part le monde des corps, parfaitement un dans son extension indéfinie, fait d'une seule matière mue et divisée en mille façons, d'où sortent par les lois très-simples du seul mouvement toutes les merveilles des cieux, toutes les formes de l'organisation et de la vie; et à côté de cet univers matériel, le monde des esprits, peuplé d'une variété innombrable d'êtres intelligents, qui tous ont une même essence, la pensée, comme tous les corps ont une base commune, l'étendue : êtres supérieurs dont la vie est de penser et qui n'agissent sur les corps que d'une manière accidentelle, capables avec l'assistance divine de changer la direction de tel ou tel mouvement, mais incapables d'accroître et de diminuer la quantité absolue de mouvement départie à l'univers une fois pour toutes; voilà le Cosmos de Descartes et au-dessus du Cosmos voilà son Dieu.

Quel est le rôle de l'homme dans cet immense univers? Par son côté matériel, l'homme n'est rien ou bien peu de chose : il est un mode petit et fragile de cette étendue infinie, et il faut toute son ignorance et tout son orgueil pour s'imaginer que ces globes sans nombre sont faits pour lui. Non, il est trop clair que l'homme n'est point le centre de l'univers visible, et en général, ce n'est point une marque de sagesse de chercher pour quelle fin Dieu a formé telle ou telle créature. Le vrai titre de la grandeur de l'homme, c'est sa pensée qui le rend semblable à l'esprit divin. Car si l'âme est présente au corps, ce n'est point par son essence, mais par son action, comme Dieu est présent à l'immensité de ses œuvres, non par une extension physique, mais par sa puissance.

Les actions de l'âme sont volontaires et libres, et c'est un autre trait qui la rapproche de Dieu ; car il y a dans la volonté humaine quelque chose d'infini : « ... L'entendement ne s'étend qu'à ce peu d'objets qui se présentent à lui, et sa connaissance est toujours fort limitée : au lieu que la volonté en quelque sens peut sembler infinie, parce que nous n'apercevons rien qui puisse être l'objet de quelque autre volonté, même de cette immense qui est en Dieu, à quoi la nôtre ne puisse aussi s'étendre<sup>1</sup> ... »

1. *Les principes de la philosophie*, part. I, 35.



Cette volonté nous la sentons libre, et si quelque raisonneur en demande la preuve, Descartes lui répond : « Que la liberté de notre volonté se connaît sans preuve, par la seule expérience que nous en avons <sup>1</sup>. » Mais, dira-t-on, nous savons aussi que Dieu a dû préordonner toutes choses par un acte unique et souverain. Descartes répond que notre pensée est finie et la toute-puissance de Dieu infinie : « ... Ce qui fait que nous avons bien assez d'intelligence pour connaître clairement et distinctement que cette puissance est en Dieu, mais que nous n'en avons pas assez pour comprendre tellement son étendue que nous puissions savoir comment elle laisse les actions des hommes entièrement libres et indéterminées ; et que d'autre côté, nous sommes aussi tellement assurés de la liberté et de l'indifférence qui est en nous, qu'il n'y a rien que nous connaissions plus clairement ; de façon que la toute-puissance de Dieu ne nous doit point empêcher de le croire. Car nous aurions tort de douter de ce que nous apercevons intérieurement et que nous savons par expérience être en nous, parce que nous ne comprenons pas une autre chose que nous savons être incompréhensible de sa nature <sup>2</sup>. »

Si la volonté de l'homme est libre et sans limites, son pouvoir est très-restreint. L'âme est dans le corps comme une étrangère. Elle ne peut changer sa constitution, ni faire autre chose que modifier quelque peu la direction de ses mouvements. La santé, la richesse, les honneurs, la puissance, tous les biens extérieurs, en un mot, ne sont jamais complètement en notre pouvoir. Une seule chose en ce monde dépend toujours de nous, c'est la résolution de faire ce qui est raisonnable. Là est la vertu, là est aussi le seul bonheur possible ici-bas.

Que deviendra l'homme à la mort ? Son âme est immortelle de sa nature ; car elle n'est point sujette à ces configurations changeantes qui font que tout corps, en tant que mode de l'étendue, doit périr. De plus, l'âme est par essence une chose qui pense, et il est de sa nature de penser toujours. Loin d'être liée au corps par un rapport nécessaire, elle n'a aucune communication naturelle avec lui, étant d'une essence toute autre. Leur union est une sorte de miracle qui ne pourrait se concevoir sans l'assistance divine. Lors donc que le corps périt, l'âme n'est point atteinte, mais au contraire affranchie et rendue à elle-même.

1. *Les principes de la philosophie*, 29.

2. *Même ouvrage*, part. I, 41.

Cette immortalité est-elle donc absolument nécessaire et certaine? nécessaire, non; car la durée future de l'âme suit naturellement, mais non nécessairement, de sa durée présente; tout dépend de la volonté de Dieu, laquelle est impénétrable<sup>1</sup>. De là un doute que Descartes ne craint point de confier à son illustre amie, la princesse Elisabeth: «... Pour ce qui est de l'état de l'âme après cette vie, j'en ai bien moins de connaissance que M, d'Igby<sup>2</sup>; car, laissant à part ce que la foi nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle, nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage, et avoir de belles espérances, mais non point aucune assurance<sup>3</sup>. » Cette espérance suffit au sage pour ne pas craindre la mort, et elle l'empêche en même temps de la souhaiter: car il y a toujours plus de biens que de maux dans cette vie. Il est un bien surtout, le plus excellent de tous, qui ne dépend que de nous seuls, la bonne volonté, et ce bien nous donne une sérénité d'âme supérieure aux jouissances les plus enviées.

Voilà ce que dit la philosophie, interprète de la raison éclairée par l'évidence. Où l'évidence cesse, elle s'arrête; au delà est la révélation qui nous parle au nom de la foi. D'un côté, les vérités naturelles qui se conçoivent et se démontrent; de l'autre, les vérités surnaturelles qui échappent à l'entendement et se fondent sur la tradition extérieure et l'autorité. Pour en traiter il faut être investi d'une mission supérieure; mais, grâce à Dieu, qu'on soit savant ou non en théologie, le chemin du ciel est ouvert à tous.

---

## DOUTES ET OBJECTIONS.

Voilà ce que Descartes a pensé, voilà ce qu'il a conjecturé sur les choses divines. Certes, toutes ces vues m'imposent, sinon toujours par leur solidité, du moins par leur grandeur et leur hardiesse. Ce que j'y goûte surtout, c'est cette démonstration si naturelle et si simple de l'existence de Dieu, où l'esprit s'élève de la conscience de son

1. Voyez la lettre au P. Mersenne, VIII, p. 331.

2. Le chevalier d'Igby, seigneur anglais catholique, auteur d'un ouvrage sur l'immortalité de l'âme.

3. *Lettres*, IX, p. 369. — *Comp. Passions de l'âme*, IV, p. 209.

imperfection à l'idée de l'être tout parfait; je recueille aussi avec soin cette belle règle que Descartes propose à qui veut concevoir les attributs de la Divinité, de ne supposer en son essence que les choses qui peuvent être conçues comme parfaites et d'en exclure tout ce qui implique quelque privation ou quelque imperfection. Tout cela est simple, lumineux, fortement uni; tout cela me satisfait pleinement; mais quand j'en viens à considérer les vues particulières de Descartes sur les perfections de Dieu et sur les rapports du Créateur avec le monde et l'humanité, quand je cherche à lier ses pensées, à en suivre les conséquences, je trouve qu'elles ne forment point un tout homogène; je crois y saisir le conflit de pensées et de tendances contraires.

L'intention évidente de Descartes a été de démontrer un Dieu profondément distinct du monde, un Dieu qui renferme en soi toutes les puissances de l'être conçues dans leur épanouissement complet, un Dieu qui se suffit et qui crée librement l'univers, un Dieu qui est une intelligence, une pensée en possession d'elle-même, une personne.

Je n'en puis douter quand je lis dans ses *Méditations* cette définition de Dieu : « Par le nom de Dieu j'entends une substance infinie, éternelle, immuable, indépendante, toute connaissante, toute puissante, et par laquelle moi-même et toutes les autres choses qui sont....., ont été créées et produites <sup>1</sup>. » Je n'en puis douter, quand je l'entends peser comme le caractère essentiel de la Divinité qu'elle n'a pas besoin, comme les êtres finis, d'aspirer à quelque chose de meilleur, d'où il suit qu'elle ne possède point la sagesse et la félicité en puissance, mais en acte, qu'elle n'est donc point sujette à un développement indéfini; mais en possession d'une plénitude immuable, qu'elle est en un mot, l'être parfait jouissant de la perfection <sup>2</sup>. Je n'en puis douter enfin, quand je relis une de ces pages si naïvement et si profondément religieuses où Descartes se plaît à contempler la Divinité comme objet suprême d'adoration et d'amour. « Il me semble très à-propos, dit-il en terminant sa troisième méditation, de m'arrêter quelque temps à la contemplation de ce Dieu tout parfait, de peser tout à loisir ses merveilleux attributs, de considérer, d'admirer et d'adorer l'incomparable beauté de cette immense lumière, au moins autant que la force de mon esprit, qui en demeure en quelque sorte ébloui, me le pourra permettre. Car comme la foi nous apprend que

1. *Méditations*, I, p. 280.

2. Même ouvrage, I, p. 289.

la souveraine félicité de l'autre vie ne consiste que dans la contemplation de la majesté divine, ainsi expérimentons-nous dès maintenant qu'une semblable méditation, quoique incomparablement moins parfaite, nous fait jouir du plus grand contentement que nous soyons capables de ressentir en cette vie'. »

Le Dieu de Descartes est donc un Dieu personnel, et rien n'est plus éloigné de sa pensée que le Dieu indéterminé du panthéisme. Il l'eût certainement repoussé avec énergie. Son esprit en est si peu occupé qu'il ne songe pas même à l'écarter. Et cependant, quand je considère certaines théories de Descartes en elles-mêmes, abstraction faite de ses intentions, je ne puis me dissimuler qu'elles pourraient favoriser le panthéisme, à son insu et contre son gré.

Déjà, dans sa démonstration de l'existence de Dieu, il y a une sorte de combat entre deux méthodes opposées. Tous ses raisonnements semblent avoir une base commune, l'idée de l'être parfait; mais cette ressemblance n'est que dans la forme. Au fond, il y a deux démonstrations radicalement différentes, celle de la troisième Méditation qui part d'un fait de conscience, et celle de la cinquième Méditation qui part d'un concept abstrait. Celle-là, suivant les propres expressions de Descartes, prouve Dieu par ses effets, c'est-à-dire par cette image de lui-même qu'il a gravée dans notre âme, s'élevant de l'image au modèle, de l'effet à la cause; celle-ci, négligeant les effets et les réalités, prétend saisir par la raison seule l'essence ou la nature de Dieu et en déduire son existence. Passez de la troisième Méditation à la cinquième: au lieu d'un homme qui rentre en lui-même pour y trouver la vérité, qui s'assure d'abord de sa pensée et de son existence propre et bientôt trouvant cette pensée incertaine, sujette à l'erreur, pleine de limites et d'imperfections, remonte vers l'idéal d'une pensée accomplie, d'une perfection sans mélange, d'un être existant par soi, au lieu de ce mouvement naturel et spontané d'une âme qui cherche Dieu, je trouve un géomètre qui raisonne sur des axiomes généraux et des définitions abstraites, ou plutôt un philosophe nourri dans l'École, exercé aux raffinements de l'abstraction, aux subtilités et aux prestiges de l'art de raisonner, et qui prétend d'une définition faire sortir un être, de l'abstrait le concret, du possible le réel.

Ici je crois saisir la trace d'une lutte qui se retrouve dans toute la suite des pensées de Descartes, la lutte de l'esprit de spéculation abs-

1. Réponse aux premières objections, I, p. 395.

traite et de l'esprit d'observation. Je relis ses écrits dans l'ordre où il les a composés et j'y suis le progrès de cette lutte. *Le Discours de la Méthode* contient toutes les preuves de l'existence de Dieu qui seront plus tard développées dans les *Méditations* ; mais le raisonnement et l'abstraction n'y ont presque aucune place et tout est dominé par une observation profonde de la conscience humaine. Dans les *Méditations*, un œil attentif découvre déjà un notable changement. La démonstration géométrique, entièrement mise à part, n'a plus aucun rapport, même lointain, avec la conscience et la vie réelle. Dans les *Principes*, l'esprit géométrique se donne pleine carrière, et je n'aperçois plus aucun vestige de l'esprit d'observation. Chose bien remarquable, Descartes qui y reprend et y résume toutes ses preuves de l'existence de Dieu, place au premier rang la démonstration mathématique. Ainsi, cette preuve qui se montre à peine dans le *Discours de la Méthode*, qui dans les *Méditations* est reléguée au dernier rang et introduite comme par hasard, cette preuve devient la preuve fondamentale, dont toutes les autres paraissent n'être que des accessoires.

En général, les *Principes* présentent le spectacle du triomphe complet de l'esprit géométrique. C'est au point que le *Cogito ergo sum*, ce point de départ, ou plutôt cet esprit vivant de la philosophie de Descartes, y a perdu complètement son caractère. Ce n'est plus un fait de conscience, c'est une conclusion, Descartes le dit en propres termes<sup>1</sup>, la conclusion d'un syllogisme dont la majeure ne peut être que celle-ci : le néant n'a pas de qualité<sup>2</sup>.

Voilà donc toute cette grande et simple philosophie changée, ou, pour mieux dire, voilà son esprit étouffé et disparu. Pour établir l'existence du moi, il nous faut un syllogisme : pour l'existence de Dieu, des syllogismes ; enfin pour s'assurer de l'existence des corps, encore des syllogismes. Géométrie impuissante ! stérile entassement d'abstractions, incapables de donner un atome de réalité, de mouvement et de vie !

Si l'excès de l'esprit géométrique s'était réduit à obscurcir des vérités très-simples en les accablant sous d'inutiles raisonnements, le mal n'eût pas été irréparable. Mais, en même temps que je vois Descartes substituer aux intuitions de la conscience des concepts abstraits

1. *Principes*, part. I, 7.

2. *Principes*, part. I, 11 et 52.

et géométriques, il me semble aussi qu'il tend manifestement à effacer dans tous les êtres ce principe d'activité qui constitue leur essence et leur vie. C'est ce qui fait le danger de cette théorie, assez innocente au premier abord, que la conservation des créatures est une création continuée.

Si Descartes voulait dire que l'acte créateur et l'acte conservateur ne sont en Dieu qu'un seul et même acte, d'accord. Mais il va plus loin; il semble croire qu'il y a dans toute créature une défaillance actuelle de l'être qui appelle à chaque instant le *Fiat* divin. Et cette idée me semble bien grave et bien périlleuse, surtout si je viens à me demander à quoi se réduisent pour Descartes la substance corporelle et la substance spirituelle.

Quand Descartes analyse les facultés de l'âme en observateur, il distingue la volonté, essentiellement active, de l'entendement qui est passif, et fait de la volonté le siège de la liberté et de la responsabilité morales. Il va jusqu'à soutenir que la volonté, loin d'être finie, comme l'entendement, qui n'embrasse qu'un nombre déterminé d'objets, est en quelque sorte infinie, pouvant se porter vers un nombre d'objets illimités. De cette disproportion entre l'entendement et la volonté naît le mauvais usage de celle-ci, et voilà la racine de l'erreur et de toutes nos fautes<sup>1</sup>.

Il y aurait peut-être beaucoup à dire sur ces vues psychologiques; mais enfin les traits essentiels de l'âme humaine n'y sont point trop altérés. Au contraire, quand Descartes perd de vue la conscience et livre son esprit au démon de la géométrie, à la place de ce moi vivant et actif qui a conscience de son unité dans le libre déploiement de ses puissances, vient se substituer le concept abstrait et mort de chose pensante, *res cogitans*, répondant trait pour trait à un autre concept sur lequel s'appuie toute la physique de Descartes, le concept de chose étendue, *res extensa*.

Descartes enseigne que chaque substance a un attribut principal et que celui de l'âme est la pensée, comme l'étendue est celui du corps<sup>2</sup>. Et comment connaît-on ces deux sortes de substances, l'âme et le corps? par un seul et même procédé, c'est-à-dire en déduisant la substance de la connaissance que nous avons de ses attributs : « à cause, dit-il, que l'une de nos notions communes est que le néant ne peut avoir

1. *Méditations*, I, p. 304.

2. *Principes*, part. I, p. 53.

aucuns attributs, ni propriétés ou qualités ; c'est pourquoi, lorsqu'on en rencontre quelqu'un, on a raison de conclure qu'il est l'attribut de quelque substance, et que cette substance existe. »

Nous voilà en pleine logique, en pleine géométrie, loin, bien loin du monde des réalités. Rien de plus artificiel et de plus contraire à toutes les données de l'observation, que cette transformation systématique de l'âme et du corps en deux types abstraits : la chose pensante et la chose étendue. Qu'est-ce en effet pour Descartes que les corps ? Appelle-t-il ainsi les objets des sens, et comme disait l'antiquité, les choses sensibles ? Point du tout. Descartes retranchant arbitrairement toutes les qualités sensibles des corps, sous prétexte qu'elles sont obscures, non-seulement la chaleur, la couleur et autres semblables, mais même la solidité, sans laquelle pourtant les corps seraient pour nous comme s'ils n'étaient pas, Descartes déclare que les seules qualités réelles de la matière sont les qualités mathématiques, savoir : l'étendue, la figure, la divisibilité et le mouvement. Or, il n'a point de peine à ramener par l'analyse toutes ces qualités à une seule, l'étendue ; car la figure n'est que la limite de l'étendue, le mouvement un changement de relations dans l'étendue, et la divisibilité une suite logique de cette même étendue. L'étendue est donc tout l'être des corps. Or, l'étendue exclut toute idée de force et d'action. Voilà donc le monde matériel réduit par une suite de retranchements arbitraires et par des analyses d'une rigueur factice, à une étendue passive, inerte, dépourvue de toute énergie, incapable de se donner le moindre mouvement. Ce n'est plus là l'univers, ce riche et brillant univers que nous montrent nos sens, plein de variété, d'activité et de vie ; c'est un concept mathématique, une pure abstraction.

Descartes a-t-il fait aussi bon marché de l'activité de l'âme humaine ? heureusement non. L'esprit d'observation a ici prévalu sur l'esprit de système et Descartes a toujours réservé les droits de la volonté et de la liberté. Mais quelque esprit moins sensé et plus rigoureux pourra venir, qui effaçant la distinction, peu solide en effet, de l'entendement conçu comme fini et de la volonté conçue comme infinie, ramènera la volonté à l'entendement, l'entendement à une série de pensées passives, et définira l'âme humaine : une collection de modalités de la pensée, comme Descartes a défini le corps : une collection de modalités de l'étendue, si bien qu'il ne lui restera plus alors qu'à donner pour base commune à toutes ces modalités éphémères la substance unique et universelle.

Cette disposition fatale à effacer l'activité naturelle des créatures et par suite à exagérer la toute-puissance divine m'explique ce paradoxe étrange de Descartes que Dieu jouit d'une liberté absolue, à ce point que le vrai et le bien dépendent de la volonté de Dieu.

Pris en lui-même et à la rigueur, ce système est hérissé de difficultés et, pour tout dire, d'absurdités manifestes. Si le vrai et le bien dépendent de la volonté divine, ils n'ont plus un caractère absolu. Et qu'est-ce que cette volonté divine? une volonté arbitraire, une volonté nécessairement indifférente, puisqu'elle est antérieure à toute vérité et à tout bien. Cette volonté, c'est le caprice, c'est le hasard.

Dire que les êtres de ce monde dépendent de la libre volonté de Dieu, cela est solide et vrai, parce que ces êtres n'ont rien de nécessaire en leur existence. Mais dire que cette volonté est absolument arbitraire et indifférente, qu'elle agit sans motif de sagesse ou de bonté, que si le monde existe, ce n'est point parce que Dieu a jugé meilleur de le créer que de le laisser dans le néant, mais que Dieu l'ayant créé sans motif, il vaut mieux dès lors qu'il existe que s'il n'existait pas, c'est déjà s'engager dans une voie douteuse; que sera-ce de soutenir que si le cercle a ses rayons égaux, c'est parce que Dieu l'a voulu, et de se représenter Dieu comme décidant par un acte de volonté que deux et deux font quatre? N'est-ce point là la plus étrange des conceptions? Cela même est-il sérieux? Car enfin si la volonté libre de Dieu fait la vérité, elle doit faire aussi l'être. Il faut donc aller jusqu'à soutenir que l'être même de Dieu est postérieur à sa volonté, qu'il se détermine librement à être, qu'il aurait pu se décider à n'être pas, ce qui précipite dans un véritable abîme d'extravagances.

Cet excès d'absurdité, chez un philosophe aussi sensé que Descartes, est fait pour inspirer quelque défiance. On se dit qu'il doit y avoir ici quelque malentendu. Et en effet le paradoxe de Descartes s'explique, si je ne me trompe, par ses vues sur la liberté dans l'homme et en Dieu.

Descartes a toujours et partout incliné à confondre deux choses profondément distinctes, l'entendement et la volonté. C'est sa doctrine expresse que la volonté et l'entendement sont identiques dans l'essence divine: « En Dieu, dit-il, ce n'est qu'un de vouloir et de connaître. » Et ailleurs: « C'est en Dieu une même chose de vouloir, d'entendre et de créer, sans que l'un précède l'autre, *ne quidem*



*ratione*<sup>1</sup>. » Dès lors, dire que les vérités éternelles ou les essences des choses dépendent de la volonté de Dieu, c'est dire qu'elles trouvent dans l'entendement divin leur origine et leur fondement. Dire que si Dieu ne faisait pas acte de volonté, il n'y aurait ni vrai, ni faux, ni bien, ni mal, c'est-à-dire que s'il n'y avait pas de Dieu, il n'y aurait rien.

Descartes a donc mille fois raison, quand il affirme que *la vérité d'aucune chose ne peut précéder la connaissance que Dieu en a*, et quand il ajoute : « On ne peut dire que ces vérités seraient, quand même Dieu ne serait pas; car Dieu est la première et la plus éternelle de toutes les vérités qui peuvent être, et la seule d'où procèdent toutes les autres<sup>2</sup>. » J'en tombe d'accord; mais de ce que la vérité a son fondement dans la nature divine, s'ensuit-il que la volonté de Dieu n'ait point de règle, s'ensuit-il que le beau et le bien dépendent d'un décret arbitraire? évidemment non.

Voici un second malentendu : quand d'habiles théologiens reprochent à Descartes d'avoir dit que l'indifférence est le plus bas degré de la liberté, il proteste qu'il n'a voulu parler que de la volonté humaine, et il a bien l'air de maintenir la parfaite indifférence de la liberté divine. Mais ne soyons pas dupes des apparences. Si la volonté en Dieu ne diffère pas de l'intelligence, la volonté divine n'est pas plus indéterminée que l'entendement divin, lequel n'est pas plus indéterminé que l'être même de Dieu. Descartes n'est donc indéterministe qu'en paroles, et s'il avait pu ou voulu s'expliquer sans détour, il aurait soutenu qu'en Dieu, comme dans l'homme, l'indifférence n'est point le caractère de la liberté.

Ici éclate un des défauts les plus graves de la psychologie des *Méditations* : faute d'avoir observé d'assez près la conscience, Descartes n'a pas connu la nature de la volonté. Partout il la confond avec ce qui n'est pas elle, tantôt l'identifiant avec le jugement et tantôt avec le désir<sup>3</sup>. Double erreur, féconde en mille fâcheuses conséquences ! nous ne sommes pas plus maîtres de nos jugements que de nos désirs, et le caractère propre de la volonté, c'est d'être libre. Par elle nous influons en une certaine mesure sur nos jugements et sur nos désirs ; seule elle se possède et ne relève que d'elle-même.

1. *Lettres*, VI, p. 308.

2. *Lettres*, I, p. 112.

3. *Comp. Méditations*, I, p. 267, et *Principes*, part. I, p. 32.

Je ne puis m'empêcher de croire que si Descartes, avant de s'engager dans le problème délicat et redoutable de la liberté divine, eût approfondi le caractère de la liberté humaine, s'il se fût souvenu de sa méthode, qui consiste à remonter de l'homme à Dieu pour transporter dans le Créateur tout ce qui dans la créature est marqué du caractère de la perfection, Descartes alors, au lieu de se jeter tour à tour dans ces extrémités contraires d'une liberté indifférente et capricieuse, semblable au hasard, et d'une volonté tellement déterminée par l'entendement qu'elle n'a plus l'indépendance qui la constitue, Descartes, trouvant la volonté dans l'homme, l'y trouvant libre, liée à l'intelligence qui l'éclaire, à la bonté qui la conseille, à l'amour qui l'inspire, l'eût conçue en Dieu avec tous ces caractères, purifiée seulement de toute limite, et alors Descartes n'eût laissé aucun doute sur sa véritable pensée, aucun nuage sur le caractère absolu des vérités éternelles, aucune ombre sur la liberté humaine et sur la liberté divine, et, pour tout dire enfin, il n'eût pas laissé tomber parmi tant de vues sublimes et de profondes vérités quelques semences de fatalisme.

---

#### DEUXIÈME ÉTUDE.—LE DIEU DE MALEBRANCHE.

Je viens de consulter Descartes sur les choses divines, et quand je cherche à me rendre compte de mes impressions, je suis forcé de m'avouer que le grand philosophe ne m'a satisfait que sur les points où j'étais déjà convaincu. Il est vrai, je porte en ma conscience l'idée du parfait, de l'infini, ou, comme on dit aujourd'hui, de l'absolu ; il est vrai encore, cette idée représente quelque chose de réel, l'être par soi, l'être des êtres, la source éternelle des choses. Je n'hésite guère sur tout cela ; mais cet absolu, ce principe premier, qu'est-ce ? un être intelligible et adorable, ou une énigme ? une force aveugle, ou une providence ? Voilà ce que j'aurais voulu apprendre de Descartes. Or, tandis que je méditais sur les courtes réponses tombées de ses lèvres, je sentais en mon esprit incertain l'image lumineuse du Dieu créateur offusquée par les fantômes indécis du panthéisme. Pour fixer ma pensée, je vais m'adresser aux deux hommes qui passent pour avoir

le mieux compris Descartes : je vais lire Malebranche et Spinoza. Ce sont deux solitaires, deux méditatifs, étrangers l'un à l'autre, partis du même point, mais pour se séparer bientôt, et toujours plus occupés de leurs propres pensées que de celles d'autrui.

J'irai d'abord visiter Malebranche parmi ses confrères de l'Oratoire, dans la paisible demeure de Jully. Il a devant les yeux deux livres toujours ouverts : Descartes et saint Augustin. Sa vie se passe à les méditer. De distractions, il n'en connaît aucune, si ce n'est des amusements d'enfant. Doux, recueilli, n'appartenant à ce monde que par un corps chétif et languissant, sa seule passion, sa seule joie, c'est de réfléchir.

Déjà parvenu à vingt-six ans, il cherchait encore sa voie. Le hasard fit tomber dans ses mains un livre de Descartes. Il le lut, et, dès ce jour, il appartint à l'esprit nouveau. Le voilà qui renonce à l'érudition, à l'hébreu, à la critique, où il s'était essayé par obéissance, et ne voulant désormais savoir en fait d'histoire que ce qui suffisait à Adam, il demande toute lumière aux idées claires et distinctes de sa raison. Il est métaphysicien et géomètre ; il est cartésien. Mais voici son trait distinctif : ce cartésien, ce raisonneur, est en même temps un chrétien, non-seulement chrétien d'éducation, de mœurs et d'habit, mais chrétien intérieur, chrétien ardent jusqu'au mysticisme. Aussi ne peut-il comprendre que son maître Descartes ait voulu établir une ligne de démarcation infranchissable entre la raison et la foi, entre la philosophie et la théologie. Son christianisme, à lui, et son cartésianisme ne font qu'un. Il trouve dans les lumières de sa raison l'éclaircissement des obscurités de la foi et dans les dogmes révélés la clef des plus profonds mystères de la nature. Il ne se pique pas d'innover. Sa philosophie est celle de Descartes, sa théologie celle de saint Augustin. Son seul objet, c'est de les unir, c'est de faire de saint Augustin et de Descartes un seul philosophe, un seul esprit, un seul cœur. Là est son effort, là est sa vie, là est le secret de ce mélange unique de candeur et de témérité, de subtilité et d'enthousiasme, qui le rendent si intéressant, si original et si aimable.

Ce qui le séduit tout d'abord à la philosophie de Descartes, c'est qu'elle dégage nos esprits des liens du monde corporel et nous apprend à considérer les objets des sens comme bien peu de chose. Quand on commence à réfléchir, on s'imagine que ce qu'il y a de plus clair au monde, de plus accessible, de plus certain, de plus réel, ce sont les corps qui nous environnent. Pure illusion ! car rien au fond n'est

plus obscur, ni moins substantiel. Il n'y a de clair que les idées, il n'y a de réel que les objets du monde intelligible, il n'y a de vraie lumière que la lumière de la raison qui éclaire l'âme en ses profondeurs.

Descartes a fort bien vu que les phénomènes les plus frappants du monde physique sont en eux-mêmes profondément inconnus et se réduisent pour nous à nos sensations. La chaleur qui sort de ce foyer, qu'est-elle en soi ? je l'ignore, et tout ce que je sais, c'est l'impression que j'en reçois. Une pointe d'acier déchire ma main et m'arrache un cri de douleur : où est-elle, cette douleur ? non dans l'acier insensible, ni dans je ne sais quels nerfs de l'organe lésé ; la douleur est en moi ; c'est un mode de mon être intérieur. Et de même, ces couleurs qui semblent parer la terre et les cieux, ces rayons qui étincellent, ces parfums qui s'exhalent, ces sons qui retentissent, tout cela n'est autre chose que mon être sentant projeté au dehors par une illusion habituelle et invétérée.

Qu'y a-t-il donc de clair et de véritablement connu dans les objets sensibles ? l'étendue, la figure et le mouvement, rien de plus ; car cela seul est indépendant des sensations ; cela seul est capable d'une détermination absolue et d'une connaissance précise. Mais que sont toutes les figures possibles, sinon les limites diverses que l'étendue peut recevoir ? Le mouvement et le repos ne se réduisent-ils pas à des relations de distance, c'est-à-dire à des accidents de l'étendue ? L'étendue avec ses modes, voilà donc le monde corporel dans son fond réel et dans son essence. Or, l'étendue, ainsi prise en soi et dégagée de nos trompeuses impressions, n'est plus chose sensible, mais chose intelligible. C'est une idée ; elle appartient à l'entendement, à l'esprit pur.

Ainsi les sens n'ont rien à nous dire sur la nature et l'essence des corps ; ils nous font seulement savoir en quoi ces objets peuvent nous être agréables ou fâcheux, utiles ou nuisibles. Ils servent aux nécessités de la vie matérielle et n'ont rien à démêler avec les besoins supérieurs de la science. La science vit de lumière ; elle se fait avec des idées ; elle n'écoute que la raison.

Consultons la raison : nous assure-t-elle de l'existence actuelle des corps ? non ; elle nous dit qu'il y a une idée des corps, l'idée de l'étendue avec tous les modes qui la peuvent diversifier. Or, cette idée n'implique pas l'existence actuelle ; autrement, il faudrait prétendre que l'univers matériel est aussi nécessaire que Dieu, et qu'il existe par la vertu de son essence. Il n'en est rien ; l'idée de l'univers matériel

ne représente qu'une étendue possible, laquelle est capable d'une infinité de figures et de mouvements. Cette étendue existe-t-elle effectivement ? c'est ce que la raison ne peut démontrer. Descartes l'avait parfaitement compris. Il n'hésita point à déclarer que l'existence des corps n'est pas évidente d'elle-même, et qu'elle ne peut être démontrée par l'idée que nous en avons. Seulement il crut avoir trouvée une autre voie de démonstration en s'appuyant sur la bonne foi de Dieu, qui se jouerait de nous, dit-il, si nous étions trompés par nos sens. Descartes s'est mépris ; car Dieu ne communique naturellement avec nous que par la raison, et la raison, loin de nous inviter à croire à nos sens, nous avertit qu'ils sont altérés et corrompus depuis le péché, et nous ordonne de nous en défier.

Si donc nous étions réduits aux lumières naturelles, si nous ne savions point de source supérieure que Dieu a daigné donner l'existence à l'étendue et au mouvement, nous devrions considérer le monde corporel comme purement possible et ne rien affirmer sur sa réalité.

Vous me direz peut-être que vous êtes certain du moins de l'existence de votre corps, puisque vous le remuez. C'est encore une illusion. Le malade, à qui l'on vient d'amputer un bras, croit y sentir de la douleur. Qui de nous n'a traversé en rêve des espaces immenses, tout en restant immobile dans son lit ? Écartons ces impressions incertaines, tantôt véridiques et tantôt trompeuses, et ne croyons qu'à l'infailible raison. Elle nous dira que l'âme est une substance pensante, le corps une substance étendue, et qu'il n'y a entre l'étendue et la pensée aucune communication concevable. Aussi Descartes n'a-t-il pas hésité à confesser que l'âme, sans une assistance divine, serait incapable d'influer sur les mouvements du corps. Cette assistance ne suffit pas : car l'action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme n'est pas seulement une action difficile à comprendre, une action supérieure à la volonté de l'homme ; elle répugne à la nature des choses, elle est impossible en soi.

Comment l'âme d'ailleurs serait-elle maîtresse des mouvements du corps, puisqu'elle ne l'est pas de ses propres modifications ? De même que tout se réduit dans la substance étendue à la figure et au mouvement, tout se réduit dans la substance pensante aux perceptions de l'entendement et aux inclinations de la volonté. L'âme reçoit diverses perceptions, comme le corps diverses figures, et elle se porte vers tels ou tels objets, comme le corps se meut suivant telle ou telle direc-

tion. Ce n'est point le corps qui se donne à lui-même sa figure et son mouvement : il les reçoit du dehors ; ce n'est pas non plus l'âme qui peut changer l'ordre de ses pensées, toujours réglé par les lois universelles de la raison, ni le cours de ses inclinations qui dépend de l'amour primitif du bien, inhérent à son essence et loi suprême de tous les êtres sensibles et intelligents.

Que peut donc notre volonté ? hélas ! une seule chose, se tromper et faillir, c'est-à-dire arrêter sur un bien inférieur la force qui nous a été donnée pour aimer tous les biens selon le degré de leur excellence relative. Nous aimons à nous attribuer un pouvoir illimité sur nous-mêmes et sur la nature. C'est que nous nous connaissons à peine. Notre âme n'a pas proprement l'idée d'elle-même ; elle ne se voit pas dans son archétype, elle se sent. Si nous avions l'idée de la substance pensante, comme nous avons l'idée du nombre ou l'idée de l'étendue, nous saurions de quelles modifications l'âme humaine est capable aussi clairement que nous savons ce que c'est que le nombre pair ou la figure sphérique ; nous aurions la notion claire et distincte de la douleur, de la volonté, du libre arbitre, toutes choses dont nous n'avons qu'un sentiment confus. Condition étrange et humiliante ! nous connaissons mieux le corps que l'âme, en ce sens que nous connaissons le corps en général par l'idée ou l'archétype qui le représente, au lieu que nous ne connaissons l'âme que par sentiment.

Que savons-nous donc en définitive, condamnés comme nous le sommes à nous défier et des sens, et de l'imagination, et de la conscience elle-même ? Nous savons qu'il y a des idées, que ces idées sont la règle immuable de nos pensées, qu'en nous attachant à elles nous sommes dans la vérité, dans la lumière, dans l'ordre, et qu' aussitôt que ces idées s'obscurcissent à nos regards, nous ne sommes que trouble, erreur, ignorance, désordre et corruption.

Où sont-elles, ces idées ? elles ne sont pas des formes de notre être ; car nous sommes changeants et elles sont immuables, nous sommes sujets à l'erreur et elles sont infaillibles, nous sommes pleins de confusion et elles sont resplendissantes de lumière, nous sommes finis et imparfaits et elles expriment toutes, chacune à sa manière, l'infini et la perfection. Elles dominent notre faible raison en même temps qu'elles l'éclairent. Dans leur essence immuable, dans leur nécessaire et éternel enchaînement, elles constituent la raison même, la raison universelle, la vérité.

Maintenant la raison et la vérité n'ont-elles rien au-dessus d'elles? ne se rattachent-elles pas à un dernier principe, qui est Dieu? on n'en saurait douter. Car d'abord tout ce qui est éternel et immuable par cela même est divin. Et puis nous trouvons en notre âme la pensée de l'Être infini, non pas seulement de l'infini en tel ou tel sens, mais de l'Être infiniment infini. Quel est l'objet de cette pensée? dirons-nous que c'est l'idée ou l'archétype de l'infini? mais c'est plus que cela, c'est l'infini lui-même. En effet, regardons-y de près : il ne peut pas y avoir proprement une idée de l'infini; car toute idée exprime un être particulier. L'idée du nombre représente tous les nombres possibles, mais rien que cela; l'idée du cercle exprime tous les cercles imaginables, mais pas autre chose; l'idée de l'étendue enferme une infinité de figures et de mouvements, mais ce n'est toujours que l'idée de l'étendue. Or, l'Être infini, c'est l'être qui exclut toute particularité, qui enferme en lui toute existence. Donc toute idée ne peut représenter l'Être infini; il est à lui-même sa propre idée<sup>1</sup>; ce qui veut dire qu'entre lui et la pensée humaine il ne saurait y avoir aucun intermédiaire. Si nous pensons à lui, il faut qu'il existe. Or, en fait, nous pensons à l'Être infini; nous n'en avons, il est vrai, qu'une vue obscure et finie; mais nous le voyons comme infini. Et comme nous ne pouvons pas le voir par l'intermédiaire d'une idée, il s'ensuit que nous le voyons immédiatement en lui-même.

Oui, ce qu'on appelle l'idée de l'infini, c'est Dieu même se découvrant à l'homme; oui, nous voyons Dieu, et c'est en lui que nous voyons toutes choses. Car l'Être infini est infiniment intelligent; il est la raison même, la vérité même; il embrasse dans l'unité de son être toutes les essences, toutes les idées, archétypes éternels de toutes choses. Chaque idée n'est proprement que l'être même de Dieu en tant qu'il peut être communiqué à telle ou telle espèce d'objets. L'idée de l'étendue, par exemple, c'est Dieu en tant qu'il peut communiquer à des êtres finis quelque chose de son étendue intelligible. Et ainsi de toutes les autres idées. Dieu donc, placé lui-même au-dessus des idées, les enferme toutes en son essence, où il les voit et les contemple éternellement. C'est là le dialogue permanent de Dieu avec son Verbe, conversation mystérieuse où Dieu comme être se livre tout entier à Dieu comme pensée, où le Père communique

1. *Entretiens métaphysiques*, II, 5.

Dieu. Or, si l'on fait le monde éternel, c'est-à-dire infini en durée, c'est une conséquence naturelle de le faire infini en étendue, afin qu'il exprime l'immensité de Dieu par ses dimensions, comme par sa durée il en réfléchit l'éternité.

Accepterons-nous ces deux graves conséquences? Malebranche ne peut s'y déterminer : « ..... Prenez garde, dit-il, que Dieu ne doit jamais rien faire qui démente ses qualités, et qu'il doit laisser aux créatures essentiellement dépendantes toutes les marques de leur dépendance. Or, le caractère essentiel de la dépendance, c'est de n'avoir point été. Un monde éternel paraît être une émanation nécessaire de la Divinité. Il faut que Dieu marque qu'il se suffit tellement à lui-même qu'il a pu se passer durant une éternité de son ouvrage...<sup>1</sup>. »

L'ordre veut donc un monde borné en durée; il veut aussi un monde borné en étendue. A ce compte, et quoi qu'il nous en coûte, nous devons rejeter les tourbillons infinis du monde cartésien : « Laissons à la créature le caractère qui lui convient, ne lui donnons rien qui approche des attributs divins... » — C'est fort bien; mais cette difficulté ainsi résolue, il s'en présente une autre : si, en effet, le monde est à ce point limité, si son étendue et sa durée sont comme perdues dans l'immensité des étendues possibles et des durées concevables, comment est-il digne de son Créateur, comment peut-il exprimer ses perfections et servir à sa gloire?

La difficulté paraît insoluble et je comprends l'extrême embarras de Malebranche : D'une part, il a établi que le monde doit exprimer les perfections de Dieu, et que là est la raison d'être des créatures. Or, d'un autre côté, l'ordre exige un monde qui soit fini dans sa durée, fini dans son étendue, fini dans le nombre des créatures qui le composent. Un tel monde offrira-t-il à Dieu un motif suffisant pour agir? Il semble que non, à moins toutefois, reprend Malebranche, frappé d'une illumination soudaine, à moins que Dieu ne trouve le secret de rendre divin son ouvrage, et de le proportionner à son action, qui est divine : « car enfin, l'univers, quelque grand, quelque parfait qu'il puisse être, tant qu'il sera fini, il sera indigne de l'action d'un Dieu, dont le prix est infini. Dieu ne prendra donc pas le dessein de le produire. » Comment donc tirera-t-il l'univers de son état profane? comment le rendra-t-il digne de sa complaisance? comment

1. *Entretiens sur la métaphysique*, ix, 7.



cela ? par l'union d'une personne divine, c'est-à-dire par l'incarnation de Jésus-Christ<sup>1</sup>.

Dieu, en effet, n'a pas formé l'homme, créature la plus complète et la plus excellente de l'univers, sans prévoir toute la suite de ses destinées. Il a su de toute éternité que l'homme, rapidement déchu, aurait besoin de la main divine pour se relever, et il s'est réservé de relever l'homme, et, avec lui, la création tout entière, à l'aide du divin Médiateur. Au moment donc fixé dans les conseils éternels du Tout-Puissant, le Verbe se fera chair. Il ne s'unira pas seulement à la pensée de l'homme, mais aussi à son corps, et par cette union mystérieuse, l'âme humaine, le corps humain, toutes les âmes et tous les corps, en un mot toute l'œuvre de Dieu sera transformée, relevée, sanctifiée. Elle aura en elle quelque chose de divin, elle acquerra un prix infini, elle deviendra l'expression des perfections infinies de son Créateur. Et c'est ainsi que l'incarnation du Verbe dans l'humanité, éternellement méditée par le Créateur, renferme la raison dernière de la création. Les libertins s'imaginent que l'incarnation de Jésus-Christ est le scandale de la raison, et sans doute, ce dogme a ses obscurités ; mais du sein du mystère de l'Homme-Dieu jaillit un trait de lumière qui éclaire le rapport du fini avec l'infini, de la créature avec le Créateur.

Devant cette explication inattendue, si les philosophes cartésiens se récrient, Malebranche leur répond : « Quoi donc ? est-ce que l'univers sanctifié par Jésus-Christ et subsistant en lui, n'est pas plus divin, plus digne de l'action de Dieu, que tous vos tourbillons infinis ? »

Mais voici les théologiens qui réclament à leur tour. Si l'homme n'eût point péché, disent-ils, le Verbe ne se serait pas incarné. Vous faites donc le péché nécessaire ou l'incarnation inutile ! Cette objection si grave n'arrête point Malebranche. Il s'enfonce dans sa théorie, et, fertile en expédients, inépuisable en hypothèses, il entasse témérités sur témérités : « Quoique l'homme n'eût point péché, dit-il, une personne divine n'aurait pas laissé de s'unir à l'univers pour le sanctifier, pour le tirer de son état profane, pour le rendre divin, pour lui donner une dignité infinie, afin que Dieu, qui ne peut agir que pour sa gloire, en reçût une qui répondît parfaitement à son action. Est-ce que le Verbe ne peut s'unir à l'ouvrage de Dieu sans s'incarner ? Il s'est fait homme ; mais ne pouvait-il pas se faire ange ? Il est vrai

1. *Entretiens sur la métaph.*, ix, 4. — *Comp. Traité de la nature, etc.*, 1, art. 1-6.

qu'en se faisant homme, il s'unit en même temps aux deux substances, et que par cette union, il sanctifie toute la nature. C'est pour cela que je ne sais point si le péché a été la seule cause de l'incarnation du Fils de Dieu...<sup>1</sup>. »

Malebranche se flatte donc d'avoir assigné dans l'incarnation de Jésus-Christ la raison générale qui a déterminé Dieu à se faire créateur. Si maintenant on considère ce monde en lui-même, le trouve-t-on digne en tout de son principe? Cela devrait être, à ce qu'il semble, Dieu n'ayant pu avoir d'autre fin en créant l'univers, que d'y faire éclater ses perfections. « Mais quoi! tant de monstres, tant de désordres, ce grand nombre d'impies, tout cela contribue-t-il à la perfection de l'univers? »

Ces objections, dit Malebranche, sont spécieuses; mais elles perdent leur gravité, si l'on considère que pour mesurer la perfection d'un ouvrage, il ne faut pas seulement considérer la fin que s'est proposée l'ouvrier, mais tenir compte aussi des moyens dont il s'est servi pour atteindre cette fin.

« Dieu veut que sa conduite, aussi bien que son ouvrage, porte le caractère de ses attributs. Non content que l'univers l'honore par son excellence et sa beauté, il veut que ses voies le glorifient par leur simplicité, leur fécondité, leur universalité, leur uniformité, par tous les caractères qui expriment les qualités qu'il se glorifie de posséder. » Voilà la clef de toutes les difficultés qu'a fait naître le spectacle du mal. Ne considérez que les fins de Dieu, abstraction faite de ses voies, ce monde est une énigme ou plutôt un scandale. Pourquoi Dieu, qui couvrait hier de fleurs et de fruits toute la campagne, la ravage-t-il aujourd'hui par la gelée ou par la grêle? pourquoi la pluie tombe-t-elle sur le sable des déserts? pourquoi tant de germes périssent-ils, faute de conditions favorables de développement? Ces questions et mille autres semblables se résolvent très-facilement, si l'on considère que Dieu a établi des lois simples et générales en vertu desquelles s'accomplissent tous les phénomènes de l'univers. Dieu pourrait sans doute empêcher la pluie de tomber sur les sablons; mais il faudrait pour cette fin déterminée une volonté particulière; il faudrait donc que Dieu dérogeât à ses lois générales, il faudrait qu'il mît sa conduite en désaccord avec sa sagesse, c'est-à-dire avec l'ordre, règle inviolable et nécessaire de sa volonté.

1. *Entretiens sur la métaphysique*, IX, 5.

En général, on peut dire que « Dieu a vu de toute éternité tous les ouvrages possibles et toutes les voies possibles de produire chacun d'eux; et comme il n'agit que pour sa gloire, que selon ce qu'il est, il s'est déterminé à vouloir l'ouvrage qui pouvait être produit et conservé par des voies qui, jointes à cet ouvrage, doivent l'honorer davantage que tout autre ouvrage produit par toute autre voie <sup>1</sup>. » Ce qui détermine Dieu, c'est le rapport composé de la beauté de l'ouvrage et de la simplicité des voies. « ... Si les défauts de l'univers que nous habitons diminuent ce rapport, la simplicité, la fécondité, la sagesse des voies ou des lois que Dieu suit l'augmentent avec avantage. Un monde plus parfait, mais produit par des voies moins fécondes et moins simples, ne porterait pas tant que le nôtre le caractère des attributs divins. Voilà pourquoi le monde est rempli d'impies, de monstres, de désordres de toute espèce... » Malebranche est si convaincu de la vérité de cette explication, si ingénieux à en développer les conséquences, et si charmé de leur fécondité, qu'après avoir résolu, à ce qu'il pense, toutes les difficultés qui se rencontrent dans l'ordre naturel des choses, il entreprend de dénouer celles de l'ordre surnaturel.

Le royaume de la grâce a ses lois comme celui de la nature. Et de même que le mouvement se répand et se communique dans les corps suivant des règles simples et universelles, ainsi en est-il de l'effusion du don divin parmi les âmes. On demande pourquoi la pluie tombe sur les sablons; on peut demander aussi pourquoi la grâce s'épanche inutilement dans les cœurs mal disposés à la recevoir. C'est que, pour la retenir, il faudrait que Dieu agit par des volontés particulières, en d'autres termes, qu'il fit à chaque instant des miracles. Exiger cela, c'est vouloir que Dieu cesse de se conformer aux lois souveraines de l'ordre, qu'il cesse de se conduire en Dieu.

« Le dessein de Dieu dans son Église, c'est de faire un ouvrage digne de lui. Il veut que son Église soit ample, car *il veut que tous les hommes soient sauvés*, Il veut qu'elle soit belle, car la *sanctification des hommes est ce qu'il souhaite le plus*. Dieu aime donc la grandeur et la beauté de son ouvrage, mais il aime davantage les règles de sa sagesse. Il veut sauver tous les hommes, mais il ne sauvera que ceux qu'il peut sauver, agissant comme il doit agir. C'est aux hommes à suivre ses voies, Dieu ne changera pas pour eux

1. *Entretiens sur la métaphysique*, IX, 10.

l'ordre, l'uniformité, la régularité de sa conduite. Il faut que l'action d'un Dieu porte le caractère des attributs divins<sup>1</sup>. »

Les conséquences de ce système sont inépuisables : Prédetermination, petit nombre des élus, peines éternelles, les plus redoutables mystères n'ont rien qui épouvante ou déconcerte un théologien philosophe. Grâce au principe des volontés générales, tout s'explique et tout s'éclaircit. Ce qui paraissait miracle n'est plus qu'une suite d'un ordre caché; ce qui semblait mystère s'illumine du plus beau jour. Devant cette théologie hardie, qui ramène tout à des raisons précises et à des lois universelles, il semble par moment que le miracle et le mystère vont tout à fait disparaître, et l'intelligence dispenser de la foi.

« ... O mon unique maître ! j'avais cru jusqu'à présent que les effets miraculeux étaient plus dignes de votre Père que les effets ordinaires et naturels ! Mais je comprends présentement que la puissance et la sagesse de Dieu paraissent davantage, à l'égard de ceux qui y pensent bien, dans les effets les plus communs que dans ceux qui frappent et qui étonnent l'esprit à cause de leur nouveauté. Que ceux qui imaginent une nature pour principe des effets ordinaires, et qui jugent de toutes choses par l'impression qu'elles font sur leurs sens, s'arrêtent à admirer les effets extraordinaires : ils ont besoin de miracles pour s'élever jusqu'à vous. Mais que ceux qui reconnaissent que vous êtes la cause unique de toutes choses adorent sans cesse votre sagesse dans la simplicité et dans la fécondité de vos voies. »

---

#### DOUTES ET DIFFICULTÉS.

Je vous admire, Malebranche, et je voudrais vous suivre toujours. Oui, j'admire et j'aime en vous cet élan vers les choses invisibles, cet enthousiasme pour l'idéal, cette noble et sereine confiance dans la raison. Mais ce qui achève de me charmer, c'est la sincérité parfaite, la candeur singulière et l'adorable naïveté qui respirent dans vos discours. Comme vos pensées coulent de source ! Quelle veine fertile et intarissable, et qu'on vous pardonne aisément cette complaisance naïve en vos pensées favorites ! et que d'esprit, que d'art, que d'innocente dextérité pour en couvrir les côtés faibles, en adoucir la sécheresse, en voiler la témérité !

1. *Méditations chrétiennes*, VIII, 22.

Je suis donc ravi par vos systèmes, mais je ne suis pas convaincu. Fant-il vous le dire? il me semble qu'en vous attachant aux principes de Descartes, vous les développez à outrance, et qu'en les exagérant, vous les faussez. Je veux bien avec vous me détacher du monde sensible, rentrer en moi-même pour me recueillir, et là, dans le silence des sens et de l'imagination, écouter la voix de la raison qui me parle de l'invisible et de l'idéal. Mais croire que ce monde où je me sens attaché par tant de liens n'est qu'un fantôme de mon imagination, que ces membres mêmes que je remue n'ont qu'une existence chimérique, c'est soutenir une gageure trop forte contre le bon sens; c'est pour ne pas voir ce que voient les yeux du vulgaire, se confondre à plaisir dans des illusions raffinées.

Je consens à reconnaître tout ce qu'il y a d'incomplet et de borné dans mon entendement, de faible et d'impuissant dans ma volonté; mais vous ne me persuaderez pas que je sois entièrement passif dans la recherche de la vérité, ni que ma volonté se réduise à des désirs par eux-mêmes impuissants, de sorte qu'enfin tout mon libre arbitre consiste à ne pas retarder l'élan naturel de mon inclination vers le bien, acte négatif, acte qui ne fait rien, et vous-même, vous avez si bien vu cette conséquence, qu'il vous est échappé de dire que la volonté, loin d'agir, *est agie*, torturant ainsi le langage pour donner un démenti formel à l'expérience la plus certaine, celle du sens intime.

Je sais qu'elle vous est suspecte, que vous vous défiez d'une connaissance qui est, dites-vous, toute de sentiment; mais avez-vous songé que jeter un doute sur l'autorité de la conscience, c'est altérer le spiritualisme dans sa source, c'est ébranler la base de l'édifice cartésien. A la place de la méthode d'observation intérieure, vous introduisez une méthode hasardeuse fondée sur la base incertaine de l'abstraction, car ce que vous appelez la raison ou l'esprit pur, c'est l'abstraction et pas autre chose. A ce monde réel et vivant, vous substituez un concept géométrique, l'idée de l'étendue figurable, divisible et mobile. Je sais que Descartes vous a jeté dans cette voie; mais il a su s'arrêter en chemin. Vous, au contraire, dans l'élan qui vous entraîne, vous perdez entièrement de vue cette âme qui a conscience d'elle-même, qui se sent vivre dans un corps, qui est en commerce avec l'univers, qui toujours agit, même quand elle ne fait que se rendre attentive à ses pensées, qui se sent supérieure à ses désirs et maîtresse de ses résolutions, et vous y substituez une âme réduite

à recevoir des perceptions comme le corps reçoit des figures, et à obéir à des inclinations comme les corps inertes à des impulsions. Et alors, pour soutenir cet univers peuplé d'abstractions et de chimères, est-il besoin d'un autre principe que l'être indéterminé, la plus haute et la plus creuse des abstractions?

Vous avez aperçu cet abîme et vous avez reculé. Changeant de maîtres, vous avez demandé à saint Augustin et à Platon un autre Dieu que celui des panthéistes. C'est à merveille; et si je regarde en elle-même votre conception de Dieu, elle est grande et pure. Cet être souverain qui se manifeste à lui-même par la raison, qui est la vérité éternelle, qui est l'ordre et le bien, c'est en effet le Dieu de Platon et de saint Augustin. J'adhère de toutes mes forces à cette idée de l'être tout parfait, conçu comme indépendant et accompli en soi, se connaissant, s'aimant, se possédant au sein d'une joie éternelle, et voulant communiquer à ses créatures quelque chose de sa perfection et de sa félicité. C'est bien là le Dieu personnel, le Dieu créateur. J'admire ces pensées qui vous sont chères, que Dieu ne fait rien qu'avec sagesse et bonté, qu'il faut à Dieu pour créer le monde une raison digne de lui, que l'ouvrage doit exprimer l'ouvrier, que l'univers ne peut être digne de Dieu s'il n'est l'image de son infinité. Mais comment en est-il donc l'image? Il est fini, selon vous; et il doit l'être pour porter le sceau de la créature, le caractère de l'imperfection. Mais est-ce bien là une raison décisive? A coup sûr, Descartes, votre maître, ne s'en fût pas contenté. Vous rejetez ses tourbillons infinis; en avez-vous le droit? ce n'est pas sûr; car vous réduisez, comme lui, la matière à l'étendue, et vous convenez que l'étendue prise idéalement est infinie; or il s'ensuit que, plus elle sera étendue réellement, plus elle sera une copie fidèle de son modèle éternel.

Mais vous vous croyez certain que le monde est fini dans l'espace et dans le temps, et je conviens qu'il est bien difficile d'admettre une infinité de grandeur actuellement réalisée. Cela étant, pour rendre le monde digne de son auteur, vous le concevez comme prenant une valeur infinie par l'incarnation de Jésus-Christ. Voilà une pensée étrange, et il faut la méditer longtemps pour en goûter la sublimité un peu raffinée. Ce qui vous y a séduit sans doute, c'est de voir par elle l'univers et l'homme relevés jusqu'à l'infini, et un même principe expliquant les mystères de la nature et ceux de la grâce, réconciliant et identifiant la foi et la raison. Ah! je le conçois, une telle pensée a dû satisfaire en vous tout ensemble le philosophe et le chré-

rien. Elle répondait à votre aspiration la plus haute, à votre besoin le plus intime et le plus profond; elle a charmé et séduit votre âme mystique; c'est bien là, d'ailleurs, une pensée de solitaire vivant entre Descartes et la Bible. Mais, par malheur, cette théorie, qui doit réconcilier la raison et la foi, je crains bien qu'elle ne puisse être acceptée ni des théologiens, ni des philosophes. Les théologiens vont se récrier. Que diront Bossuet et Arnauld de ce miracle de la grâce devenu nécessaire, de ce mystère converti en une vérité géométriquement démontrée? En général, votre théorie de la grâce divine supprime le surnaturel en le ramenant aux lois générales de la nature, et on ne peut pas demander aux théologiens de laisser passer cela. Les philosophes seront-ils plus satisfaits? J'en doute : quoi! vous leur assurez que le monde devient digne de Dieu par l'incarnation de Jésus-Christ! Étrange manière de sortir d'une difficulté que d'entrer dans un dédale de difficultés nouvelles! Quoi! Dieu a un fils et ce fils mystérieux est égal à son père! Quoi! le fils de Dieu, principe éternel et infini, s'incarne dans une créature, de manière à former avec elle une seule personne et une seule volonté! Et vous proposez à la raison ces mystères accumulés comme une solution philosophique du problème de la création du monde! Certes, le problème, si obscur qu'il puisse être, est plus clair que la solution.

Je ne puis pas non plus me contenter de cette explication du mal qui revient sans cesse dans votre système. Peu importe, dites-vous, les bouleversements, les désordres, les laideurs, les germes qui avortent, les innocents qui souffrent et qui meurent; ce ne sont que des accidents particuliers, et tout cela n'est rien, pourvu que triomphe le principe des volontés générales; Dieu a dû songer avant tout à sa gloire. Soit; mais peut-être n'avez-vous pas assez songé, vous, à sa justice et à sa bonté. Et pour aller au fond des choses, il me semble que votre dernier mot, ô mystique génie, c'est que la nature n'est qu'un vaste théâtre pour les mouvements de Dieu, comme les hommes ne sont que les cordes impuissantes d'un instrument aux mille touches dont Dieu se sert pour sa gloire; l'univers s'efface, l'âme humaine se dissipe et s'évanouit, il n'y a plus que Dieu.

(La suite à la prochaine Livraison.)

---

# HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

PAR J. ZELLER

---

## IV

### SITUATION MATÉRIELLE ET MORALE DE L'ITALIE EN 1492.

L'historien Guicciardini ouvre son histoire composée, comme c'était le ton alors, sur le modèle de Tite-Live, en retraçant avec ses plus savantes périodes le tableau le plus flatteur et le plus avantageux de l'Italie à la fin du quinzième siècle. « Jamais, dit-il, depuis mille ans, que l'empire romain avait emporté avec lui la prospérité et la paix de l'Italie, cette contrée n'avait été aussi florissante que vers l'année 1492. Une paix profonde régnait dans toutes ses provinces. » L'historien avait raison de constater comme une exception la tranquillité qui régnait dans la péninsule depuis à peu près cinquante ans, surtout depuis les dix dernières années qui venaient de s'écouler. Les différents États, principautés ou républiques, sous le coup des menaces du dehors ou par un heureux retour sur eux-mêmes, avaient, à trois reprises, en 1454, 1471 et 1484, tenté de mettre un terme à des séculaires querelles par une bonne paix, même par une tentative de fédération. La dernière fois qu'ils s'étaient ainsi rapprochés, ils avaient cherché à cimenter leur union par les expressions les plus vives et par les plus minutieuses précautions. — « D'après les lois de notre nature, lit-on dans le préambule officiel de cette paix, on ne peut se soustraire à la nécessité de débiter par le mal, les désordres et les scandales; mais on arrive enfin, par les lois de la raison, à la concorde qui nourrit la tranquillité, engendre le bonheur, multiplie les



peuples, crée l'abondance et propage l'humanité. » — Dans ces sentiments de concorde, les puissances italiennes se pardonnaient donc mutuellement leurs guerres et juraient sans fraude, sans réticence, sans malice, une *paix*, une *confédération*, une *union*, une *ligue*; et, comme si tous les synonymes de la langue étaient encore insuffisants pour exprimer leur désir de concorde, elles s'engageaient pour dix ans à observer cette paix. On lèverait à frais communs une armée; d'un commun accord, on choisirait pour la commander un condottiere. C'était la paix armée contre l'étranger au moyen d'une confédération, c'est-à-dire l'essai de la constitution nationale qui convenait à l'Italie et qui pouvait peut-être lui garantir l'indépendance.

L'armée ne fut point levée, ni le condottiere nommé. Les garanties actives d'une paix sont toujours les plus difficiles à exécuter. Mais depuis huit ans l'Italie était tranquille; et Guicciardini pouvait constater avec une juste satisfaction que « les montagnes et les plaines rivalisaient de fécondité, que riche, bien peuplée, ornée de nombreuses et magnifiques villes, relevée encore par la majesté du siège de la religion, la péninsule pouvait lever avec fierté sa tête indépendante entre les nations. » Grâce, en effet, au système de culture par métayers, si supérieur, pour cette époque, à ce qui avait lieu dans le reste de l'Europe, aux travaux d'endiguements et d'irrigations en Lombardie, et de terrassements en Toscane, des contrées aujourd'hui redevenues stériles étaient en plein rapport et couvertes de villages peuplés. Quelles villes les autres contrées de l'Europe pouvaient-elles opposer pour la richesse et l'éclat à Florence, à Venise ou à Gènes? Les manufactures de soie, de laine, de lin, de pelleteries, l'exploitation des marbres de Carrare, les fonderies des maremmes, la fabrication de l'alun, du soufre, du bitume, étaient en pleine activité et alimentaient le commerce avec l'étranger. Venise, par ses traités, Florence, par son habileté, Gènes, par l'habitude, entretenaient toujours avec l'Orient, malgré la catastrophe de Constantinople, d'avantageuses et lucratives relations. Toutes, jusqu'aux plus petites, faisaient un heureux usage de leurs richesses, en décorant leurs places et leurs rues de splendides édifices religieux ou publics, où le goût le plus varié était déployé. On pouvait s'en convaincre au cachet néo-romain que présentaient ceux de Florence, entre les épaisses murailles et les fortes tours de ses anciens palais féodaux, au souvenir oriental que rappelait la place Saint-Marc, et à l'empreinte espagnole ou mauresque que portaient les palais qui se miraient dans le golfe de Gènes.

Les Italiens n'avaient plus à opposer, comme ils l'avaient fait pendant les siècles passés, le pape à l'empereur ou l'empereur au pape, pour rester libres sous ces deux fers, spirituel et temporel, croisés au-dessus de leur tête. Avec Frédéric III, l'empereur obtenait, comme par grâce, de venir deux fois en Italie, comme un simple particulier, sans escorte; en 1452, pour prendre femme; en 1468, pour faire une prière. Restauré à Rome, dans de nouvelles conditions, le Saint-Siège apportait à l'Italie un éclat sans périls. En vouant au pontife un respect dont la convenance, il est vrai, et l'habitude faisaient plus les frais qu'une dévotion véritable, on demandait seulement au pontife de ne point rompre la paix pour trop bien pourvoir ses neveux.

Guicciardini ne pouvait pas, avec la même vérité, vanter les grands hommes d'État et les capitaines que renfermait l'Italie. La politique fourbe et vindicative de Ferdinand d'Aragon, celle aimable et subtile de Laurent de Médicis, celle patiente et ténébreuse de Ludovic le More, ni celle fougueuse et légère de Sixte IV ne faisaient pas d'eux de grands hommes d'État, non plus que la politique de Venise, qui réunissait toutes ces qualités ou tous ces défauts dans un grand gouvernement. Les écoles des Braccechi et des Sforzeschi, qui avaient fait de la guerre un calcul d'intelligence au moment où le reste de l'Europe en faisait encore un calcul de force, commençaient à s'épuiser, à ne plus produire que de pâles élèves, depuis la fortune de François Sforza et l'infortune de Piccinino. Mais Guicciardini pouvait ajouter avec plus de raison que l'éclat des lettres et des arts, qui éclairait toute cette prospérité, attirait alors à l'Italie l'estime et l'admiration de tous les peuples.

Laurent de Médicis, prince et poète, convive du banquet de Platon, n'avait pas dépouillé entièrement l'Italie de ses lettrés et de ses artistes pour les réunir à Florence. Il en restait dans les autres parties de l'Italie, dont les princes rivalisaient avec le Magnifique, et qui faisaient de leurs capitales, de leurs cours, autant de petits foyers qui renvoyaient à Florence les rayons dont elle les échauffait. Les lettres et les arts faisaient peut-être encore plus pour ces princes que ceux-ci ne faisaient pour eux. Le doux murmure des pastorales de Sannazar ne couvrait-il pas à Naples les plaintes des victimes des vengeances de Ferdinand? Plaute et Térence représentés à la cour de Rome ne faisaient-ils point pardonner quelques petits scandales officiels? et le vieux Pomponio Lato, en ressuscitant avec sa baguette d'archéologue la vieille Rome, en compagnie de Philippe Buonocorsi et de Cortèse,

ne cachait-il pas les désordres de la nouvelle? Alde Manuce à Venise, en faisant éditer, avec le plus grand soin, tous les manuscrits qui arrivaient de Constantinople avec les réfugiés, n'absolvait-il pas la république même de ses traités avec les Turcs?

Léonard de Vinci à Milan rendait de plus grands services encore à Ludovic le More qui essayait, en les protégeant, de désarmer ses historiens, Merula et Tristan Caleo, et d'encourager en sa faveur la muse un peu vagabonde du poète Laurent Bellincioni. Il ne se contentait pas de conduire le canal de Martesana au Tésin, de couler en bronze la statue équestre du régent, et de peindre la sainte Cène, tandis que des ouvriers allemands, les derniers qui vinrent en Italie, achevaient le dôme de Milan. Il inventait une merveilleuse machine pour servir de divertissement, d'entremets comme on disait alors, au mariage du jeune Jean Galéas avec Isabelle d'Aragon; par compassion pour ce prince, relégué au fond du palais avec sa jeune femme toute frémissante d'indignation, il fabriquait pour le malheureux jeune duc une lyre d'une forme particulière qui devait adoucir ses ennuis en attendant que Ludovic le More s'en débarrassât par le poison.

Malgré le succès des inventions de Léonard, la cour de Milan n'avait cependant ni la gaieté, ni la joie facile de celle de Ferrare à qui un duc poète, Lionel, avait donné autrefois le ton. La *Maison joyeuse*, ainsi qu'on appelait cette académie de lettres et d'amour qu'il avait fondée avec Victorin de Feltres, retentissait, au milieu des banquets et des fêtes, de longs récits merveilleux. Les princes eux-mêmes ne paraissaient-ils pas quitter leur noblesse pour celle des lettres! Dans cette petite province de Romagne, si féconde en condottieri et en petits tyrans, le seigneur Pic de la Mirandole, transportait dans la science la fougue aventureuse de sa race, soutenait des thèses à Rome en toutes langues et sur toutes choses, parcourait l'Europe en chevalier errant de l'érudition pour trouver à pourfendre des adversaires, à désarçonner des rivaux, s'égarait sur la foi d'un vieux manuscrit hébraïque dans les mystères de la kabbale comme dans le labyrinthe d'un château enchanté; il encourait l'accusation d'hérésie, faisait pénitence devant le saint tribunal, et, désabusé de ses amours intellectuelles et de ses scientifiques agitations, finissait sa vie dans un cloître. C'était peut-être une politique intéressée de la part des princes mais qui consolait du moins un peuple, incapable de liberté, par le plus noble des passe-temps. Comment pourrait-on la leur reprocher? C'est le don charmant, le prestige irrésistible des lettres et des arts de

couvrir et de défendre encore aux yeux des contemporains comme de la postérité, ceux-là même qui ne leur adressent qu'un culte intéressé.

Un siècle ne commence moralement pas toujours dans l'histoire de la civilisation et des peuples avec un nouveau millésime; c'est avec l'intelligence de cette vérité que l'historien Guicciardini a commencé son livre et l'histoire du seizième siècle en l'année 1492; année mémorable et féconde en effet pour l'Italie et pour l'Europe. La mort de Laurent de Médicis et du pape Innocent VIII, dont l'alliance avait assuré l'équilibre de l'Italie, compromet alors la durée de cette paix dont s'applaudissait Guicciardini, en attendant que les complots de Ludovic le More contre son neveu, et la mort de Ferdinand d'Aragon la rompent tout à fait. Au delà des Alpes, le jeune Charles VIII, successeur de Louis XI, atteint sa majorité et ajoute une grande et noble province à la France par son mariage avec Anne de Bretagne; en Allemagne, à l'immobile Frédéric III, qui ne quittait ses États que lorsque ses ennemis l'y forçaient, va succéder l'inconstant Maximilien qui ira partout où rien ne l'oblige d'aller. Au delà de la mer, à l'orient, l'osmanlis Bajazet II qui paye au pape la pension de son frère Djem, détenu au château Saint-Ange, fixe les frontières de son empire; à l'occident, Ferdinand le Catholique et Isabelle complètent l'Espagne morale et politique par la prise de Grenade et l'expulsion des juifs; pour toute l'Europe enfin, Christophe Colomb découvre le nouveau monde.

Un magnifique avenir semblait s'ouvrir à cette époque pour l'Italie. Julien de la Rovère, qui cachait un cœur de patriote sous les habits du cardinal et sous les allures d'un condottiere, était à soixante ans dans la force de l'âge et de l'ambition. Bien plus jeune que lui, mais destiné à devenir son successeur, Jean de Médicis, déjà l'objet de l'admiration de tous, atteignait l'âge de dix-huit ans. A Florence, au milieu de la jeune compagnie littéraire que rassemblait la maison de Rucelli, Machiavel, âgé de vingt-trois ans, tantôt divertissait ses camarades de la verve satirique ou badine avec laquelle il expliquait Horace ou Tibulle, tantôt les effrayait des sombres éclairs qui jaillissaient de ses réflexions sur Tite-Live, que commençait à lire, pour l'imiter plus tard, le jeune Guicciardini, âgé de douze ans. Un nouvel hôte de la *Maison joyeuse* à Ferrare, Arioste, s'appretait à continuer Boiardo, mais pour le surpasser. Dans l'art enfin, Michel-Ange à

Florence, aussi jeune qu'Arioste et Jean de Médicis, faisait sortir du marbre ses premiers Faunes et ses premiers Silènes, entre un dialogue de Marsile Ficin et une poésie de Politien. Celui qui devait nommer le siècle, celui qui devait l'amuser, celui qui devait le terrifier, étaient nés presque la même année, à quelques mois de distance. Enfin, au fond de l'Ombrie, dans la petite ville d'Urbino, un enfant de huit ans, Sanzio, sous l'œil de son père, essayait son crayon enfantin à tracer le profil des *Vierges jardinières*. Quelle plus riche moisson d'hommes, de grandes actions et de chefs-d'œuvre promettait ce siècle à son aurore ?

Mais ce n'est point aux édifices, à la fécondité des champs, même à la sagacité des hommes, ni aux beaux vers et aux belles peintures qu'il faut juger le degré de vitalité d'un peuple, mais aux sentiments, aux idées même qui font sa vie morale. Ce qui constitue, on le sait, la différence capitale entre l'antiquité et le moyen âge, c'est que dans l'antiquité la religion dominait la politique, et que dans le moyen âge la religion domina la politique. Ce qui caractérise le quinzième siècle, siècle de transition entre le moyen âge et les temps modernes, c'est, par l'effet de nombreuses circonstances, l'affaiblissement de cette prédominance de la foi dans la conduite des affaires humaines. On l'a fait remarquer avec justesse dans une histoire récente des théories politiques et morales<sup>1</sup>, la décadence du système qui subordonnait la politique à la religion, devait avoir pour premier résultat d'affranchir la politique de toute morale en même temps que de toute religion. Au moyen âge, on ne séparait pas la religion de la morale. C'était pour faire régner les principes de la morale que les papes réclamaient la suprématie religieuse; c'était aussi pour appliquer ces principes que les empereurs et les rois se réclamaient du droit divin. Quand la religion perdit de son autorité sur le pouvoir, la politique délivrée de tout frein, réduite à ses propres principes, ne devint plus que la science de vaincre par la force ou par la ruse. Déjà, bien longtemps avant Machiavel, les règnes de Louis XI en France, et de Ferdinand le Catholique en Espagne, l'avaient prouvé suffisamment. Mais cette politique nouvelle devait,

1. Voir l'excellent livre couronné par l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), que vient de publier M. Paul Janet : *Histoire de la philosophie morale et politique dans l'antiquité et les temps modernes*.

en Italie, porter bientôt tous ses fruits, et y trouver ses lois, son code et son nom.

C'est en Italie que la lutte, des deux grands pouvoirs qui avaient essayé au moyen âge de régler les choses humaines selon les principes religieux, avait laissé le plus grand désenchantement et le vide le plus complet. Préparée de longue main au scepticisme, l'Italie, qui avait été la première à demander à l'antiquité les leçons du beau, dans les lettres et dans les arts, fut aussi la première à lui emprunter les leçons de l'utile, dans le grand art de gouverner les hommes. Or, l'antiquité qui sacrifiait la morale en même temps que la religion à la politique, et pour qui le citoyen passait avant l'homme, ne léguaît au monde moderne que deux principes politiques applicables à différents degrés de l'état social et à différentes formes de gouvernement; le principe du *salus populi suprema lex*, pour les démocraties, et le principe : *Principis voluntas lex suprema* pour les monarchies. L'Italie voyait l'application de ces principes dans le succès d'une volonté souvent grande, mais parfois cruelle, qui marche par tous les moyens vers son but et place toute légitimité dans le succès. Pour imiter l'antiquité dans la politique, après l'avoir imitée dans la littérature, il eût fallu que les Italiens se pénétrassent du véritable esprit chrétien dont la morale la plus pure est la base; mais ils étaient bien éloignés de le comprendre, ni même de le sentir.

« Les iniquités et les scandales se multiplient en Italie, lisons-nous dans Benivieni, parce que ce pays a perdu la foi du Christ. On croit généralement que tout dans le monde, les choses humaines surtout, n'ont d'autre cause que le hasard. Certains pensent qu'elles sont gouvernées par les mouvements et les influences célestes. On nie la vie future, on se moque de la religion. Les sages du monde la trouvent trop simple, bonne tout au plus pour les femmes et les ignorants. Quelques-uns n'y voient qu'une invention humaine. Les femmes elles-mêmes nient la foi du Christ, et tous, hommes et femmes, retournent aux usages des païens, se plaisent dans l'étude des poètes, des astrologues et de toutes les superstitions. » Et l'historien Bruto parlant de Florence : « nos frères, dit-il, à force de travaux, de fatigues, de vertus, d'abstinence, de probité, ont fait la prospérité de la patrie. Nous, laissant de côté toute pudeur, nous nous livrons au jeu, au vin, aux plus ignobles plaisirs. Mettant tous nos soins à vivre dans la mollesse, dans l'oisiveté, méprisant les lois et la justice, nous faisons consister le courage dans la témérité, la facilité des mœurs dans

une complaisance coupable, la politesse dans la médisance et le bavardage, l'habileté dans la fraude. » Ces deux témoignages peuvent ne pas manquer d'une certaine exagération, mais ils se corroborent l'un l'autre. Plus de morale privée, plus de morale politique ou sociale. Tous les pouvoirs datant de la veille, sans tradition, n'avaient ni le respect d'eux-mêmes, ni celui des autres; les provinces, les villes, les classes ne s'étant jamais reconnu de droits les unes aux autres, mais seulement à elles-mêmes, n'avaient pas la conscience de former un seul peuple; et la politique sans Dieu, sans morale, sans titres, sans droit, ni chrétienne, ni païenne, ni rationnelle, ni humaine, restait livrée au hasard du temps et au caprice des passions, ou aux calculs du plus étroit, du plus personnel et du plus éphémère égoïsme. Les conséquences de cet état moral ou plutôt immoral de l'Italie étaient visibles déjà à la fin du quinzième siècle; elles portèrent tous leurs fruits au seizième.

Un pape, qui en fut alors l'une des plus douloureuses victimes; Paul IV, jugeant l'Italie du quinzième siècle à travers les complaisances de la perspective et de l'éloignement où il se trouvait à la fin du seizième, se prend à comparer la péninsule d'alors, avec ses villes de Rome, de Florence, de Venise, de Naples et de Milan, à un merveilleux instrument dont il admire les accords. Le *Cinquecento* est resté même sous ce nom cher aux Italiens comme le souvenir d'un âge d'or. Singulière illusion! Comment espérer un durable et réel accord de la théocratie romaine avec la monarchie napolitaine, du principat de Venise avec la tyrannie milanaise, de l'aristocratie vénitienne avec la démocratie génoise, de l'oligarchie siennoise avec l'ochlocratie de Lucques. Quelle main assez puissante pourrait tirer de là des accords nationaux, patriotiques. Le pape et l'empereur l'avaient autrefois essayé, et il n'en était sorti que la grande discorde guelfe ou gibeline. Après eux à la fin du quinzième siècle, ne le voit-on pas? Ludovic le More appelle les Français contre le royaume de Naples; un pape consent à l'assassinat d'un Médicis; Venise, pour parler avec le poète, « dans son ambition importune et impétueuse, croyant avoir toujours le vent en poupe, ne se fait point faute pour gagner de ruiner un chacun. »

San-Marco impetuoso ed importuno  
 Credendosi aver sempre il vento in poppa  
 Non si curò di rovinare ognuno.

Tels sont les accords que rend le merveilleux instrument à cinq cordes du pape Paul IV.

Chaque État pris en soi, princier ou populaire, atteint-il, du moins, le but qu'il poursuit ? le règne de la volonté du prince ou le salut du peuple ? Les barons se réunissent pour renverser Ferdinand d'Anjou ; les Pazzi contre Laurent ; d'Olgiati contre Galéas ; les Malvezzi contre les Bentivoglio à Bologne, les Oddi contre les Baglione à Pérouse. Partout on conspire. Arrivent ensuite les vengeances : celle de Ferdinand contre les barons, la tyrannie de Galéas à Milan ; celle de Venise ; et le protectorat étranger seule ressource de la liberté de Gènes. Entre les princes et les sujets, c'est un duel avec la hache et le poignard. Tous poussent aux dernières limites les conséquences de leurs principes ; les sujets invoquent contre les princes l'exemple des Brutus, et les princes contre les peuples ceux des Denys et des Nérons. Était-ce la peine de tant lire l'antiquité pour y ajouter ce commentaire en action ? Entre parents même, les princes se trahissent : le jeune Frédéric refuse de consentir à Naples à détrôner son père ; mais à Ferrare Nicolas conspire contre son oncle ; à Milan, Ludovic le More empoisonnera son neveu. Dans cette histoire de dynasties éphémères, sans tradition, pleine de surprises et de trahisons, on ne trouve pas même la sombre dignité que peut encore donner à un État l'application régulière du *principis voluntas suprema lex*. On s'intéresserait peut-être encore au salut du peuple dans des agitations sans grandeur et dans de ténébreuses conspirations si on pouvait trouver le peuple quelque part ; mais où le prendre ? Ce n'est pas dans les capitales des nouveaux États ou dans les autres villes qu'elles ont rudement assujetties ; ce n'est pas non plus dans les habitants des campagnes exploités par les premiers, ni dans les barons ou les Lazzaroni à Naples, ni dans les *arts majeurs* ou *mineurs* à Florence ; dans le *livre d'or* ou les matelots du Lido à Venise, ni encore chez les Doria ou les Spinola, les Adorni ou les Frigosi de Gènes, les Neuf, les Douze ou les réformateurs à Sienne. L'Italie n'a plus de Dieu, et elle n'a plus de patrie ; elle ne tient plus au ciel ni à la terre.

La prospérité matérielle dont elle jouit surexcitera au moins chez elle l'instinct naturel de conservation ; elle est riche, elle saura payer du moins des condottieri pour défendre sa richesse. La prospérité matérielle, grande encore, n'est plus que l'acquit d'une activité dont l'élan est déjà épuisé ; ce n'est plus l'amour des entreprises, mais l'es-



prit de consolidation qui anime le commerce, avec ses préoccupations étroites, sa timide prudence et ses lâches trahisons; et cet esprit exerce, on ne le voit que trop, une certaine influence sur la politique. L'intérêt des fermes de la Daterie ou de la pénitencerie à Rome peut compromettre sa suprématie même religieuse; le livre de la rente à Venise impose sa prudence au livre d'or; le gouvernement ténébreux de la banque de Saint-Georges livre deux fois Gènes à l'étranger; le gros commerce florentin endosse la banqueroute de Laurent de Médicis, mais à la condition d'exploiter de compte à demi avec lui la loi fiscale du *cadastre* qui avait fait quelque temps le salut de la République. Singulier contraste! Au milieu du quinzième siècle, l'Italie est pleine de condottieri, de mercenaires; à la fin du siècle, on n'en trouve plus; tant mieux, dira-t-on, l'Italie a fermé une de ses plaies: non, l'État seulement a fermé sa bourse; l'économie malentendue domine tout autre sentiment. La guerre coûte cher et rapporte peu; princes et républiques désarment à peu près; les cadres des Sforzeschi et des Bracceschi sont vides. Un prince ne risquera plus d'être détrôné par son défenseur; une république d'être usurpée par son serviteur. C'est tout gain. Entre eux, les États n'emploient plus même la force; la ruse leur suffit; et quand les barbares, qu'ils méprisent, descendront par tous les défilés de leurs montagnes ou débarqueront sur tous leurs rivages, attirés par ces richesses, par la beauté de ces villes, les habitants ne voudront même pas délier leur bourse pour la défense commune.

Mais la poésie, l'art, descendus du ciel, ou nés de la terrestre rosée du matin, ne feront-ils rien pour l'Italie du seizième siècle? Ne secoureront-ils pas cette torpeur? La question n'est point oiseuse; nous avons vu, au commencement de ce siècle, dans les grandes guerres d'une révolution qui agitait le monde pour le féconder, la philosophie et la poésie, les penseurs et les rêveurs, se liguier pour réveiller une nationalité endormie. L'Italie n'a point eu ce bonheur; elle s'oubliait alors au profit de l'antiquité; l'Allemagne, au contraire, se rappela d'elle-même. Les romans de Pulci, de Bello, du Boïardo, plus tard même de l'Arioste, sont les œuvres populaires de ce temps. Qu'on admire, je le veux bien, l'imagination qui s'y donne carrière, le talent qui y rayonne. Mais, dans les récits merveilleux de cette ronde de Paladins, des Renaud, des Roland, des Mandricart, des Rodomont, qu'un même souffle emporte de Babylone à Paris, de Trébizonde à Montauban, il n'y a qu'un monde de fantaisie, sus-

pendu entre le ciel et la terre, dans une atmosphère d'incrédulité et de magie, où les rôles du Christ et de Mahomet sont intervertis. La belle Angélique et la fée Carandine y tiennent lieu de la dame ou de la vierge qui ne sont plus; les grands coups d'épée, les blessures navrantes, et les géants pourfendus, n'ont pour but, au lieu de Jérusalem et d'un tombeau, qu'une tour enchantée à prendre, ou une belle captive à délivrer; et pour récompense au lieu de la couronne de martyr, ce n'est qu'un instant de facile volupté : le tout, à la grande dérision de Turpin, et des vertus chrétiennes et héroïques du moyen âge. Interrompu par l'invasion française au moment où Fleur d'épine voit s'échapper du casque de Bradamante cette abondante et soyeuse chevelure qui l'enchanté et la désespère, le chevalier poète Boiardo pense bien à décocher au Gaulois quelques flèches poétiques pour ne pas rester insensible comme pierre; mais bientôt il réfléchit prudemment, que dans les affaires contemporaines on ne peut contenter tout le monde, que celui-ci loue, que celui-là blâme les mêmes fruits cueillis au même arbre, et voyant naître parmi ses contemporains des rivalités publiques et secrètes qui causent tant de dommages, d'inimitiés, de malheurs, il se résout à ne plus parler que de ce qui n'exista peut-être jamais.

Dirò di tal che Dio sa se'l fu mai.

Voilà pour le civisme de la poésie.

Un écrivain d'imagination qui aime l'Italie, et qui devine souvent avec son cœur, fait remarquer avec raison que Léonard de Vinci, dont la vie d'artiste commence sous Ludovic le More et finit peut-être dans les bras de François I<sup>er</sup>, paraît avoir donné le mot d'ordre aux artistes de son siècle avec ces paroles : « Tiens-toi loin des oranges. » — Ses successeurs, en effet, à une exception près, mais celle du plus grand, ont suivi son conseil. Qui aurait le courage de leur en vouloir? Et cependant, devant ces chefs-d'œuvre où tant de mains habiles ont animé, varié les types et les groupes jusque-là roides et compassés, mais que consacrait la religion; dans ces chefs-d'œuvre où les vagues profondeurs de la foi se fixent et se matérialisent dans le fini des contours, le sens mystique disparaît et se fond dans la grâce humaine; les mystères de la foi se dérobent sous les plis savants de tant de riches draperies; on est saisi d'admiration, mais non de respect, on contemple; mais on n'adore plus. Il faut bien le reconnaître,

le beau des grands artistes du seizième siècle n'est plus le reflet de Dieu ; il n'est pas encore la splendeur du bien : il n'est que l'éclat de lui-même.

Les Italiens paraissent avoir eu alors le vague sentiment des périls que leur état moral devait amener. Au fond de leurs villes, ils sont poursuivis d'une secrète inquiétude ; ils ont mis leurs vieilles croyances sous leurs pieds comme une gêne, et sont dupes de leur superstition. Leurs historiens remplissent l'année 1492 du récit de sinistres prodiges, qui effrayent alors les imaginations populaires. La foudre tombe à Florence sur l'église Santa Reparata, par une nuit obscure ; des feux couleur de sang illuminent la villa Careggi, séjour des Médicis. Les spectres des anciens rois d'Aragon viennent annoncer à leur successeur la chute du royaume de Naples. Les statues suent du sang ; les peuples effrayés croient voir au crépuscule s'entre-choquer dans le ciel de grandes ombres, comme des armées qui se livrent bataille. Jouets des fantômes de leur propre imagination, si les Italiens avaient eu des yeux pour la réalité, ils auraient été moins effrayés de ces prodiges, auxquels les souvenirs de l'antiquité avaient aussi leur part, que des présages, plus réellement sinistres, que renfermait l'apparition, sur la scène italienne, de deux nouveaux personnages au seuil du seizième siècle.

L'un était né à Ferrare, la ville de la *Maison joyeuse* ; l'autre à Valence, en Espagne, d'une race où le sang juif et maure dominait fortement. Leurs parents de condition moyenne les avaient destinés l'un et l'autre à l'étude du droit, dont la profession était alors avantageuse et lucrative. Tous deux avaient peu de goût à cette étude ; cependant, l'Espagnol y dompta sa nature rebelle, mais l'Italien fut entraîné à une autre vocation.

Doué d'un esprit singulièrement délié et d'une intarissable faconde, l'étudiant en droit de Valence, coiffé du bonnet de docteur, acquit de bonne heure une assez grande renommée dans l'art de la chicane, et, ce qu'il ne méprisait pas, une petite fortune. Son caractère n'était pas exempt de défauts, ni sa vie d'irrégularité. Plein de vanité il préféra au nom paternel de Lenzioli celui porté par un des parents de sa mère celui de Borgia. Incapable de maîtriser le sang qui coulait dans ses veines, il avait de bonne heure ressenti une passion fugueuse pour une jeune fille nommée Vannoza, douée comme lui d'une intelligence pratique, d'un caractère de feu, d'une âme énergique. Cette

passion était réciproque. Elle avait porté de nombreux fruits, mais, soit fausse honte, soit ambitieuse prévoyance, Roderic Borgia n'avait jamais voulu régulariser cette liaison de jeunesse; il s'était efforcé, au contraire, par les plus minutieuses précautions, de lui conserver un caractère clandestin. Roderic Borgia en était là quand l'exaltation d'un de ses oncles au pontificat sous le nom de Calixte III, lui ouvrit une carrière à laquelle il ne songeait pas. L'Espagne qui commençait à entrer dans des voies régulières sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, commençait à ne plus guère offrir de ces occasions qui élevaient promptement un homme obscur. L'Italie, au contraire, avec ses nombreux États, ses révolutions incessantes, offrait toujours de ces hasards. On y avait vu un laboureur devenir duc de Milan, un gardeur de pourceaux s'élever à la royauté. Après avoir consulté Vannoza sans laquelle il ne faisait rien, Roderic partit pour Rome, et envoya sa famille à Venise. Quel serait maintenant l'instrument de sa fortune? la barrette de cardinal, ou l'épée de condottiere? Roderic eût penché pour le dernier parti. Le pape Calixte III termina ses hésitations en mettant la prêtrise pour condition à ses faveurs. Roderic lutta quelque temps; il fallait quitter Vannoza, ses enfants déjà grands. L'ambition l'emporta. En peu de temps il devint prêtre, évêque, cardinal, vice-chancelier, et devenu l'un des plus importants personnages de la cour pontificale, il acquit bientôt, grâce aux qualités de son esprit, aux exigences et aux profits de son nouvel état, une grande réputation de sainteté dans sa vie privée, un certain renom dans les affaires diplomatiques et une fortune plus grande que tout le reste.

L'étudiant en droit de Ferrare eut d'abord moins de succès; la fortune parut moins faire pour lui. S'il négligeait les livres de droit, ce n'était cependant pas, comme l'Arioste, pour les *Métamorphoses* d'Ovide ou les romans de Bello et de Boiardo, mais pour l'Ancien et le Nouveau Testament. Il pâissait le jour et la nuit sur les livres saints; toujours seul avec ses méditations, évitant même le beau jardin du duc de Ferrare, rendez-vous ordinaire de la brillante et folle jeunesse italienne. Enfin il écrit à son père une lettre, datée d'un couvent de dominicains: « J'entre en religion, lui dit-il, la grande misère du monde, l'iniquité des hommes, les adultères, les brigandages, l'orgueil, l'idolâtrie, les blasphèmes me jettent hors du siècle; consolez-vous, vous n'avez point perdu votre fils, vous l'avez retrouvé. » Par exception, le nouveau dominicain avait obtenu de conserver en religion le nom de famille sous lequel il est devenu célèbre, celui de

Jérôme Savonarole. Les premières fois qu'il monta en chaire à Ferrare, puis à Florence, il ne réussit pas. Sa voix était rauque, son geste gauche; il prêchait dans le désert. Jérôme ne se découragea pas. Il retourna de la chaire à sa Bible, et pendant quatre années de solitude, à force de méditer le saint livre et de souffrir du spectacle des iniquités de l'Italie, il se fit une manière de voir toute mystique et particulière. Il ne voyait point seulement dans la Bible la figure de l'Église, mais la prédiction de l'avenir, l'image anticipée des temps présents. Mystique et patriote, il regardait l'Italie, ainsi qu'autrefois les prophètes la Judée, comme une terre consacrée, et les Italiens comme un peuple de prédilection que Dieu, selon les circonstances, soutient de son bras puissant ou châtie de sa verge impitoyable. Or, l'asservissement de l'Italie était pour lui un outrage à la morale; le paganisme de l'érudition et des arts un outrage au christianisme. La corruption des mœurs, l'incrédulité, appelaient dans sa pensée un châtiment exemplaire, une vengeance de Dieu. Il crut qu'il lui appartenait de ramener par ses avertissements et ses menaces les grands aux bonnes mœurs, le peuple à la liberté, les lettres, les arts au sentiment religieux. Selon lui, la corruption et l'idolâtrie de l'Italie étaient prédites dans l'Écriture, mais en même temps aussi la servitude qui devait l'en punir et d'où sortirait sa régénération.

Il reparut à Florence, en évitant soigneusement jusqu'au genre d'éloquence que la mode avait amenée dans la prédication; « car les docteurs et prédicateurs, entachés de paganisme, disait-il, ressemblent aux musiciens et aux joueurs de flûte dans la maison du chef de la Synagogue, » et mêlant, par inspiration et par adresse à ses exhortations, des citations bibliques en forme de terribles avertissements ou de sinistres prédictions. Il eut foule alors. C'était comme lecteur d'abord et sous forme de commentaire qu'il parlait dans une des salles du couvent de Saint-Marc; mais, la foule augmentant, il fut bientôt obligé de prêcher dans le jardin du cloître, à l'ombre d'un grand laurier de Damas; et peu après quittant le pupitre pour la chaire, le commentaire pour la prédication, il s'installa dans l'église de Saint-Marc. Il avait le peuple florentin pour auditoire. Sa popularité lui valut la dignité de prieur du couvent quand elle fut vacante. Laurent, que cette parole, inspirée et libre, commençait à effrayer, espérait que cette dignité nouvelle tempérerait, par d'autres soins, l'ardeur du moine. Savonarole n'alla pas même à cette occasion rendre visite au maître de la république : « Un étranger est venu s'asseoir à mon,

foyer, et il ne m'a pas remercié, dit tristement Laurent. » Fier, sauvage, Savonarole évitait même de rencontrer Laurent quand celui-ci venait se promener sous les arcades du cloître qu'il avait bâti. Un prédicateur en renom, et alors à la mode, tout imprégné de souvenirs antiques, Mariano Gennazano, défia le dominicain à Santa Maria del Fiore, prêcha contre lui sur ce texte : « *Non vestrum est noscere tempora et instrumenta qui sunt in potestate Dei.* » Savonarole accepta la lutte sur le terrain de son adversaire, et retourna contre lui le texte qu'il avait invoqué : — « Vous ne voulez pas que je prophétise, dit-il ; oh ! tout est plein de prophéties ; le Saint Testament en est plein ; les temps présents en sont pleins, vous-même ici, Mariano, vous êtes un signe. » — Pic de la Mirandole, qui se trouvait là, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Celui qui avait prêché dans le désert, avait triomphé dans Santa Maria del Fiore, en la remplissant des tonnerres d'une voix éloquente accompagnée d'un geste inspiré.

Le cardinal Roderic Borgia et le dominicain Savonarole étaient sur le chemin qui devait les mener à leur fortune si diverse, quand la mort d'Innocent VIII et de Laurent leur ouvrit tout à fait les barrières.

Au mois de juillet de 1492, le conclave était rassemblé et le peuple dans une attente anxieuse. On avait le sentiment de la situation qui était très-critique. L'élection qu'on allait faire devait avoir une grande influence sur les destinées de l'Italie. Deux rivaux semblaient se partager les voix du sacré collège : c'étaient les cardinaux Ascagne Sforza, fils du condottiere François Sforza, et Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV. D'une part, on ne voulait point trop élever les Sforza en élisant le frère de Ludovic le More ; de l'autre, on craignait de mécontenter la république de Florence en élevant au pontificat le neveu remuant du pape qui avait fait courir les plus grands dangers à la famille des Médicis et même à la tranquillité de l'Italie. Il y avait un troisième cardinal qui semblait réunir toutes les conditions d'expérience et d'habileté qu'on pouvait, dans ces circonstances difficiles, demander à un pape. C'était Roderic Borgia ; en outre, il était le plus riche des cardinaux. C'était de tradition alors que le nouvel élu devenu pape laissât toutes ses dignités, ses bénéfices, archevêchés, abbayes, ses palais même, et jusqu'à sa vaisselle d'or et d'argent à ceux qui l'avaient élu. Or, Alexandre VI Borgia, vice-chancelier de l'Église, comblé de faveurs sous quatre papes, pouvait assurer à la fois son élection et la fortune des cardinaux. S'il y eut simonie, elle était dans

la situation même. Roderic fut élu : « Nous espérons, dit-il, en se retournant vers les cardinaux, que Dieu nous accordera son secours, malgré notre indignité, pour confesser sa foi et porter dignement le fardeau des clefs qu'il a autrefois confiées à Pierre. Pour vous, mes frères, nous ne doutons pas que vous n'accordiez au chef de l'Église cette sainte soumission que le troupeau du Christ, par l'ordre de celui-ci, a voué au prince des apôtres. » Puis, en faisant jeter assez vivement par la fenêtre au peuple les bulletins du vote, Roderic prit le nom, un peu fastueux, qu'il a rendu depuis célèbre, celui d'Alexandre VI.

A quelque temps de là, un autre conclave se tenait dans l'église Santa Maria del Fiore. Savonarole prêchait encore; l'auditoire était agité. La nomination d'Alexandre VI le préoccupait; l'avènement de Pierre encore davantage. Après avoir parlé, pendant quelque temps, sur l'arche de Noé, sur le déluge, Savonarole se transporta tout à coup dans le temps présent, et s'écria d'une voix entrecoupée par les sanglots : — « Peuple italien, qu'as-tu fait, qu'as-tu commis? La mesure de l'iniquité est comble; prépare-toi à quelque grand fléau. Seigneur, tu m'es témoin qu'avec mes frères je me suis efforcé de soutenir par la parole cette ruine croulante; mais je n'en puis plus, les forces me manquent. Je n'en puis plus, je ne sais plus que dire. Il ne me reste qu'à pleurer et à me fondre en larmes dans cette chaire. Pitié, pitié, Seigneur..... Le moment est venu. Un homme va venir qui envahira l'Italie en quelques semaines, sans tirer l'épée. Il passera les monts comme autrefois Cyrus : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro*; et les rochers et les forteresses tomberont devant lui. »

L'Italie commençait son seizième siècle dans une situation où elle s'est souvent trouvée, entre deux extrêmes, entre la corruption de la politique, qui allait bientôt trouver son nom de Machiavélisme, et la corruption de la religion qu'on appelle l'illuminiisme; deux tristes présages en effet que tous les historiens italiens attribuent à l'année 1492.

(La suite à la prochaine livraison)

---

# RONDEAU

PAR ALFRED DE MUSSET

---

A MADAME H. F...

Il est aisé de plaire à qui veut plaire.  
D'un ignorant un bavard écouté,  
D'un journaliste un rimailleur vanté,  
Sans nulle peine y trouvent leur affaire.  
Louer un sot, c'est pure charité.

Une Araninte à demi centenaire,  
Dans son miroir voit un portrait flatté.  
De nos bas-bleus si l'éloge est à faire,  
Il est aisé.

Mais s'il faut peindre avec sincérité  
L'air simple et bon, la grâce involontaire,  
L'esprit facile et la raison sévère,  
D'un double charme entourant la beauté —  
D'un tel portrait, certe, on ne dira guère :  
Il est aisé !



# ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV

## VIII

### MARIAGE DU DUC DE BERRY

(1710)

La dispense pour le mariage de monseigneur le duc de Berry<sup>1</sup> avec Mademoiselle, fille aînée de M. le duc d'Orléans, étant arrivée de Rome le jeudi 3 juillet 1710, ils furent fiancés à Versailles le samedi 5, et mariés le dimanche 6 du même mois.

Les fiançailles se firent l'après-dînée, entre cinq et six heures, dans le cabinet où le Roi tient ses conseils. Environ une heure auparavant les dames, en grand nombre et fort parées, s'assemblèrent dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, où monseigneur le duc de Berry vint aussi et demeura quelque temps avec son habit de noce<sup>2</sup>. Lorsqu'on sut que Mademoiselle étoit habillée, monseigneur le duc de Berry alla la querir, et, pendant qu'il y alloit,

1. Charles de France, duc de Berry, fils de Louis, dauphin de France, et de Marie-Anne-Christine-Victoire de Bavière, étoit né, le 31 août 1686; il épousa, le 6 juillet 1710, Marie-Louise-Élisabeth d'Orléans, née le 20 août 1695. Le duc de Berry mourut le 4 mai 1714. Sa veuve acquit sous la régence une scandaleuse célébrité.

2. C'étoit un habit à manteau, de Tours, noir, brodé d'or; mais comme il étoit différent de tous ceux que jusqu'à ce jour on avoit accoutumé de porter pour se marier, il faut en faire la description. Il avoit sous ce manteau un justaucorps et une culotte étroite de même étoffe, et brodés de même. Il avoit un rabat; le Saint-Esprit de son manteau et celui du justaucorps étoient formés par de gros diamans; les devants et les manches du justaucorps en étoient aussi couverts, et les pierreries mêlées avec la broderie faisoient un effet magnifique. (B.)

madame la duchesse de Bourgogne, les princesses et les dames passèrent dans le cabinet du Roi par la galerie.

Mademoiselle étoit dans l'appartement de Madame, lequel est au bout de l'aile du château, du même côté de l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne ; et comme cet appartement répond en enfilade à celui de monsieur et de madame la duchesse d'Orléans, on avoit ouvert toutes les portes de ces appartements, afin que monseigneur le duc de Berry passât au travers. M. le duc d'Orléans le vint recevoir à l'entrée de la salle des gardes de l'appartement de Madame.

Madame l'attendit et le reçut sur la porte de la chambre où est son lit ; madame la duchesse d'Orléans et Mademoiselle, qui étoient deux pas derrière Madame, s'en approchèrent dans le moment qu'elle recevoit ce prince, qui donna la main à Mademoiselle pour aller chez le Roi.

Elle étoit vêtue d'un taffetas noir, mais si couvert de broderie d'or, qu'on n'en voyoit point le fond ; son voile, qui étoit de point d'Espagne et fort long, étoit porté par mademoiselle de Chartres, l'aînée de ses sœurs, et la queue de sa robe par un officier de M. le duc d'Orléans, suivis de Madame, de M. et de madame la duchesse d'Orléans. Ils traversèrent les appartements, tout celui de madame la duchesse de Bourgogne, et entrèrent par la galerie dans l'appartement du Roi, dont le cabinet étoit déjà si rempli de princesses et de dames, qu'ils eurent peine à y entrer.

Le cardinal de Janson, grand aumônier de France, fit les fiançailles, le curé de la paroisse de Versailles étant présent avec le surplis et l'étole ; et le comte de Pontchartrain, secrétaire d'État de la

1. Ce n'est que depuis le mariage de Louis de Bourbon, prince de Condé, avec mademoiselle de Brézé, que le curé de la paroisse assiste à ces mariages. Avant cela, c'étoit le grand aumônier seul qui marioit dans la chapelle du Roi ; mais les amis du cardinal de Richelieu lui ayant remontré que le concile de Trente déclaroit nuls les mariages qui n'étoient pas célébrés en présence du curé de la paroisse, et qu'on pourroit peut-être après sa mort se servir de ce moyen pour casser le mariage d'un prince du sang avec sa nièce, il y fit assister le curé ; et comme le cardinal de Lyon, grand aumônier, étoit son frère, il ne s'y opposa pas : ce qu'auroit sans doute fait tout autre grand aumônier. Depuis ce temps-là le curé de la paroisse assiste toujours au mariage et dans la chapelle, et dans le cabinet du Roi, et à la bénédiction du lit, en surplis et avec l'étole. (B.)

L'absence du curé paroissial à la célébration du mariage religieux de Napo-

maison du Roi, après avoir lu le contrat de mariage, le fit signer au Roi et à tous les princes et princesses de la famille et de la maison royale<sup>1</sup>.

Madame la Duchesse, veuve depuis quatre mois, ne vint point chez le Roi, mais le comte de Charolois et les princesses ses filles furent à la signature du contrat, au mariage et au souper, aussi bien que la princesse de Conti, quoiqu'elle n'avoit perdu la duchesse de la Valière, sa mère, que depuis un mois.

La Cour étoit en deuil, et aucun des princes et princesses, et aucun des officiers du Roi, ne le quittèrent pour le mariage : il n'y a jamais que les mariés et les mariées qui quittent le deuil pour se marier; et une preuve certaine que les autres ne le quittent point, c'est qu'au mariage du Roi les quatre filles de Gaston de France, oncle du Roi, et dont l'aînée portoit la queue de la Reine, étoient habillées en deuil à cause de la mort de Gaston, ainsi que les tableaux que nous avons du mariage du Roi le justifient.

Après les fiançailles, toutes les dames retournèrent dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne où il y eut un grand jeu de lansquenet. Tout le reste du jour se passa sans aucun autre divertissement. Monseigneur le duc de Berry quitta son habit à manteau et en prit un léger pour venir jouer.

Le lendemain, sur les onze heures et demie du matin, monseigneur le duc de Berry, avec le même habit à manteau que la veille, alla prendre Mademoiselle, qui auroit dû être dans le même appartement où elle étoit la veille; mais comme elle n'étoit pas achevée de coiffer lorsque ce prince arriva chez madame la duchesse d'Orléans, où elle s'habilloit, il la trouva à sa toilette; et après s'y être arrêté un peu de temps, il passa chez Madame, où presque aussitôt Mademoiselle vint. Elle étoit vêtue de brocard d'argent avec une infinité de pierreries sur son habit, et ses rubans étoient blancs, jusqu'à celui qui nouoit son collier de perles.

Monseigneur de Berry lui donna la main et la conduisit chez le Roi, d'où ils allèrent avec Sa Majesté et toute la Cour à la chapelle en bas; non-seulement tous les princes du sang y étoient, mais en-

l'éon I<sup>er</sup> et de Joséphine de la Pagerie fut le principal motif sur lequel le tribunal de l'officialité de Paris fonda la déclaration de nullité de ce mariage. Voir les pièces publiées dans la *Revue rétrospective*, (1<sup>re</sup> série, t. II, p. 160.)

1. Les secrétaires d'État servent de notaires pour ces contrats, et ce fut le marquis de Torcy qui signa celui-ci en second. (B.)

core toutes les duchesses à genoux sur des carreaux qui faisoient un long rang à droite et à gauche du prie-Dieu du Roi. Les dames du palais et quelques autres, qui n'ont point de carreaux devant le Roi, y étoient aussi ; toutes les tribunes de cette magnifique chapelle étoient aussi remplies de dames de la Cour, et comme elles étoient extrêmement parées et qu'elles avoient surtout une infinité de pierres à leur tête, leur beauté et leur parure, jointes à la superbe décoration de cette chapelle, faisoient un des plus magnifiques et des plus éclatants spectacles que l'on puisse jamais voir.

Le cardinal de Samon dit la messe et les maria, le curé de Versailles y étant présent comme aux fiançailles. Le duc de Coislin, évêque de Metz et premier aumônier du Roi, tint le poêle d'un côté, et l'abbé d'Entragues, aumônier de quartier, le tint de l'autre.

A la fin de la messe, le curé apporta le livre de mariage et le mit sur le prie-Dieu du Roi, à qui le premier aumônier présenta la plume pour signer ; les mariés ne signèrent qu'à leur rang, c'est-à-dire après madame la duchesse de Bourgogne. Les signatures finirent après madame la duchesse d'Orléans, le Roi craignant que les signatures des autres princes et princesses ne tinssent trop longtemps. Cependant l'évêque de Metz m'a dit que, dans d'autres occasions semblables, tous les princes et princesses du sang avoient signé sur le registre des mariages. Le premier aumônier ou, en son absence, l'aumônier qui présente la plume au Roi, ne la présente qu'aux petits-fils et aux petites-filles de France inclusivement, comme fait le secrétaire d'État pour la signature du contrat de mariage.

Il y avoit onze archevêques ou évêques en camail et en rochet auprès du prie-Dieu du Roi pendant la messe.

Après la messe, monseigneur le duc de Berry et madame la duchesse de Berry allèrent dîner chez madame la duchesse de Bourgogne, mais sans aucun appareil et avec les dames que madame la duchesse de Bourgogne a accoutumé de faire dîner souvent avec elle.

L'après-dinée il y eut encore un grand jeu de lansquenet chez madame la duchesse de Bourgogne, où je comptai près de cent femmes parées.

Le soir il y eut chez le Roi, dans le salon qui précède la chambre où il couche, un grand souper où toute la maison et la famille royale mangèrent. La table étoit étroite et longue comme une table de réfectoire ; le Roi étoit seul au haut bout, ayant sur l'un des côtés, à sa droite, monseigneur le Dauphin, et à sa gauche monseigneur le

duc de Bourgogne. Ils étoient vingt-huit en tout, placés dans l'ordre marqué ci-après :

## Le Roi.

Monsieur le Dauphin,  
 M<sup>me</sup> de Bourgogne,  
 M<sup>me</sup> de Berry,  
 M. le duc d'Orléans,  
 M<sup>me</sup> la Grande-Duchesse,  
 M<sup>me</sup> de Chartres,  
 M<sup>me</sup> la Princesse,  
 M<sup>me</sup> la princesse de Conti,  
 douairière,  
 M<sup>me</sup> de Vendôme,  
 M<sup>me</sup> de Bourbon,  
 M. le prince de Conti,  
 M<sup>lle</sup> de la Roche-sur-Yon,  
 M. le prince de Dombes,



Monsieur de Bourgogne,  
 Monsieur de Berry,  
 Madame,  
 Madame la duchesse d'Orléans,  
 M. de Chartres.  
 M<sup>lle</sup> de Valois,  
 M. de Charolois,  
 L'autre princesse de Conti,  
 douairière,  
 M<sup>me</sup> la duchesse du Maine,  
 M<sup>lle</sup> de Charolois,  
 M<sup>lle</sup> de Conti,  
 M. le duc du Maine.

M. le C<sup>te</sup> de Toulouse. M. le comte d'Eu.

Les plats étoient servis par les contrôleurs de la maison du Roi; les officiers du grand gobelet donnoient à boire, et ceux de la panneterie donnoient les assiettes. Il n'y eut aucune sorte de musique pendant et après le souper, quoiqu'il n'y ait point de prince au monde qui ait tant de musiciens de toutes les façons que le Roi; mais Sa Majesté a voulu éviter tout air de fête : les petites ne conviennent point à sa grandeur, et les grandes ne conviennent point au temps et aux circonstances où les affaires de l'État se trouvent.

Aucune duchesse ne fut assise autour de la table pendant le souper; quelques-unes, aussi bien que les dames de la Cour, vinrent un moment, par curiosité, voir le souper, qui dura un peu plus de cinq quarts d'heure et se fit à l'heure ordinaire du souper du Roi.

Dès qu'il fut fini, le Roi, suivi de toute la Cour, mena coucher les mariés dans l'appartement qu'on leur avoit fait préparer depuis quelques jours; il est dans l'aile qui est au delà de la chapelle. Le cardinal de Samon fit la cérémonie de la bénédiction du lit, le curé de Versailles étant présent comme au mariage. Le Roi donna la chemise au duc de Berry, et madame la duchesse de Bourgogne à madame la duchesse de Berry. Le duc de Beauvilliers ferma le rideau du côté du marié, et la duchesse de Saint-Simon<sup>1</sup>, dame d'honneur

1. Femme du duc de Saint-Simon, le célèbre auteur des *Mémoires*.

de la mariée, le ferma de son côté. Tout le monde étoit sorti de leur chambre avant minuit et demi.

Le lendemain matin, le Roi, en sortant de la messe, sur les dix heures et demie, alla voir les mariés. Madame la duchesse de Berry étoit encore au lit, et monseigneur le duc de Berry, qu'on avoit fait lever plutôt qu'il n'auroit voulu pour recevoir Sa Majesté, étoit à peine habillé. Toute la Cour leur alla faire compliment depuis onze heures jusqu'à midi et demi. Les hommes et les dames titrés baisèrent madame la duchesse de Berry, et les autres le bas de sa robe.

Les deux nonces furent les seuls ambassadeurs qui vinrent au mariage, le duc d'Albe étant trop malade pour y venir; les envoyés de Cologne, de Florence et de Parme y vinrent aussi. Les uns ni les autres n'y furent point invités de la part du Roi.

---

## IX

### DISGRACE DE LA PRINCESSE DES URSINS

(1715)

Le mardi 8 janvier, je fis entrer l'ambassadeur de Portugal dans le cabinet du Roi qui lui donna une audience particulière, et je présentai, conjointement avec Pighetti, ancien envoyé de Parme, à la porte en dehors du cabinet de Sa Majesté, quand elle y entra après sa prière, le comte Mulassani qui revenoit d'Espagne où le duc de Parme l'avoit envoyé pour faire compliment à Sa Majesté catholique sur l'honneur excessif qu'elle vient de lui faire de choisir la princesse de Parme<sup>1</sup> pour être reine d'Espagne. Ce fut par Pighetti que le Roi reçut ce jour-là la lettre par laquelle le roi d'Espagne, son petit-fils, lui apprenoit la disgrâce de la princesse des Ursins qui, pendant la vie et

1. Elle est nièce et belle-fille du duc de Parme. Sa mère, fille de l'électeur palatin, a épousé les deux frères et est sœur de la reine douairière d'Espagne qui est à Bayonne. (B.)

Élisabeth Farnèse, fille d'Odoard, duc de Parme et de Dorothée-Sophie de Bavière, étoit née le 25 octobre 1692; elle épousa, le 16 septembre 1714, Philippe II, roi d'Espagne, petit-fils de Louis XIV.

depuis la mort de la reine, sa première femme, gouvernoit et le roi et l'Espagne. La manière dont la nouvelle reine a chassé d'Espagne une personne aussi illustre et d'un rang aussi distingué que madame des Ursins, aura trop de part dans l'histoire d'Espagne pour que je n'en dise pas ici ce que j'en sais.

La princesse des Ursins s'étoit avancée jusqu'à Xadraque, qui est à vingt-quatre lieues environ en deçà de Madrid, pour y recevoir la reine que le roi attendoit à Guadalaxara, qui est à moitié chemin entre Madrid et Xadraque. La reine, que le roi n'avoit encore épousée que par procureur, devoit le choix qu'on avoit fait d'elle pour une si grande élévation uniquement à la princesse des Ursins. Mais cette dernière ayant eu lieu, depuis l'affaire faite, de se repentir de son choix, avoit, pendant le cours du voyage de la reine, fait et écrit plusieurs choses à cette princesse qui l'avoient piquée et lui avoient fait oublier l'obligation qu'elle avoit à madame des Ursins. La reine étoit bien instruite de la jalousie que tous les grands avoient de sa faveur et de la haine qu'ils portoient à ceux qu'elle avoit mis dans les principales places, et on avoit eu grand soin de lui faire connoître le peu de fermeté du roi qu'elle alloit épouser. Encouragée d'ailleurs par la reine douairière, sa tante, qu'elle avoit vue en passant à Bayonne où les ministres d'Espagne la laissoient, depuis longtemps, languir dans l'attente de ses pensions, elle fit le coup le plus hardi dont on ait jamais entendu parler. Elle arriva à Xadraque le 23 décembre 1714, sur les dix heures du soir. La princesse des Ursins qui y étoit allée au-devant d'elle vouloit qu'elle s'y arrêtât deux ou trois jours, pour la faire habiller et coiffer à la mode d'Espagne avant qu'elle parût devant le roi. La reine s'obstina à y vouloir aller dès le lendemain matin. Elles eurent sur cela quelques contestations, et la reine, qui ne cherchoit qu'à faire promptement une querelle d'Allemand à madame des Ursins, saisit cette occasion pour se mettre dans une telle colère ou feinte ou véritable, que, dès que madame des Ursins fut retirée dans sa chambre, elle appela l'officier de garde que le roi avoit envoyé au-devant d'elle sur la frontière et lui ordonna de faire partir sur-le-champ *cette folle* (ce fut ces termes dont M. Pighetti m'a dit qu'elle se servit) et de la conduire avec une partie de ses gardes jusque hors du royaume d'Espagne, avec ordre de ne la laisser parler ni écrire à personne. L'officier ayant fait difficulté d'obéir, elle s'emporta contre lui et, pour la décharge de cet officier envers le roi, elle écrivit de sa main l'ordre qu'elle venoit de lui donner et voulut avec tant de furie qu'il fût

promptement exécuté, que la princesse partit à onze heures du soir du même jour, sans argent et sans aucune des commodités nécessaires à une dame pour un si grand voyage.

Il falloit que ceux qui avoient inspiré à la reine la témérité de faire une action si hardie et si déshonorante pour le roi d'Espagne, lui eussent donné une certitude bien positive de la foiblesse de ce prince, et du pouvoir qu'une femme avec qui il coucheroit pourroit prendre sur son esprit, pour hasarder une action si inouïe. Elle n'avoit pas encore vu le roi; elle ne pouvoit se flatter qu'à la laideur dont elle est, sa figure pût assez le frapper pour lui acquérir d'un coup d'œil la permission de chasser des royaumes d'Espagne, sans sa participation, sa favorite, son premier ministre, pour ainsi dire, et l'âme de tout ce qu'il avoit fait depuis qu'il étoit sur le trône. Mais le bon roi, dévot à l'excès, et pressé de satisfaire aux besoins d'une nature robuste et oisive depuis la mort de sa première femme, n'eut pas plutôt couché avec celle-ci, qu'il ratifia tout ce qu'elle avoit fait à Xadraque, et écrivit au roi, son grand-père, qu'il n'avoit pas pu s'empêcher de l'approuver; et ce fut par un courrier envoyé à Pighetti que cette lettre fut apportée à Sa Majesté.

Le roi d'Espagne fut couché seize heures de suite avec la nouvelle reine, la première nuit de ses noces; l'on tient qu'il la réveilla presque à toutes les heures; la bouillante ardeur de la jeunesse, retenue longtemps par les digues de la dévotion, devient un torrent furieux quand elle trouve un épanchement légitime.

Le récit de cette disgrâce n'est pas du sujet de mes Mémoires, qui ne sont faits que pour parler de cérémonies; mais je l'y ai inséré parce que le comte de Mulassani, que je présentai ce jour-là au Roi, a été un de ceux qui ont le plus fortement persuadé à la Reine, quand il la fut joindre dans le Languedoc, qu'elle n'auroit aucune considération en Espagne et aucun crédit sur l'esprit du Roi, tant que la princesse des Ursins seroit auprès de lui; et que les Espagnols, lassés du présent gouvernement, béniroient tout ce qu'elle feroit pour le faire changer.



# L'ANNÉE LITTÉRAIRE

## CHAPITRE PREMIER.

5 JANVIER 1859.

### I

Souriante et d'un pied léger, une jeune femme est entrée chez moi ce matin.

— Je suis, m'a-t-elle dit, la nouvelle année, et j'ai jeté les yeux sur vous pour être mon historiographe. Vous écrirez mes mémoires, et vous me donnerez des conseils. J'en ai besoin; ma route est difficile, je le sais, semée d'obstacles, il me faut un guide, un Mentor. Que ce mot ne vous effarouche pas, je suis docile et pleine de bonne volonté. Qu'on me fasse la leçon, je l'écoute et veux la suivre. Si je m'égare, donnez-moi un pensum, si je me conduis bien, vite un bon point. Dans mon ignorance, puis-je mieux faire que de me mettre à l'école d'un journaliste expérimenté? Pas d'excuses surtout, ni de fausse modestie : « Cette tâche est au-dessus de mes forces, » ou bien « Cherchez un autre plus digne que moi de remplir cette mission. » Inutile de recourir à ces vains prétextes, je n'en admetts aucun, et pour commencer la leçon, racontez-moi ce qu'a fait l'année à laquelle j'ai l'honneur de succéder, afin que son exemple m'empêche de commettre les mêmes fautes et les mêmes erreurs.

Je répondis après un moment de réflexion :

— Soit, madame, j'accepte, puisque vous le voulez; ne venez pas vous plaindre plus tard, car je suis bien décidé à remplir mes fonctions avec conscience, et à ne vous rien passer. Je vous suivrai comme un maître doit suivre son élève, je serai sans cesse à vos côtés au théâtre, dans le monde, à l'Académie, partout où vous irez. Que vous sachiez de la littérature, de la peinture ou de la musique, attendez-vous à trouver en moi un juge impitoyable. Ah! vous prétendez que

je raconte votre vie ! je taille ma plume , et ce n'est pas assurément pour vous flatter. Tâchez de marcher droit , d'avoir de l'esprit , du cœur , du talent , de l'honnêteté , de chercher ce qui est beau , d'aimer ce qui est bien , si vous ne voulez pas , dans douze mois , que je vous traite comme votre défunte sœur à qui , puisqu'il faut débiter par là , je vais dire son fait.

Après m'être majestueusement drapé dans ma robe de chambre , je repris de la façon suivante :

## II

Année 1858 , je vous vois venir , vous allez me parler de votre *Dictionnaire universel des contemporains* ; les mots de monument élevé à la gloire des sciences , des lettres et des arts voltigent déjà sur vos lèvres. Un peu de modestie , s'il vous plaît. Vous avez publié un dictionnaire ; la belle affaire ! que nous apprend-il votre dictionnaire ? qu'il y a en France quelques milliers d'individus qui ont écrit des articles et des romans , et qui en écrivent encore. Quel service avez-vous rendu par là aux contemporains et à la postérité ? Je ne crois pas que la postérité feuillette beaucoup votre dictionnaire ; quant aux contemporains , ils sont furieux , et ils ont bien raison de l'être. Voyez Alcippe par exemple ; vous attribuez un de ses romans à Anaxandre : est-ce ainsi qu'on écrit l'histoire ? Lycandre ne vous pardonne pas d'avoir mis la nouvelle le *Gage du cœur* sur la liste de ses meilleures productions ; prenez garde à Bradamire , elle a juré de vous arracher les yeux , car vous l'avez vieillie , assure-t-elle , de plus de deux ans ; quant à Clisiphon , préparez-vous à tirer l'épée avec lui , vous ne l'avez pas nommé ; c'est une insulte.

Mais aussi pourquoi ne pas nommer Clisiphon ? le dictionnaire est farci de gens encore moins connus que lui. Quelle différence faites-vous donc entre Ranulphe , auquel vous consacrez deux colonnes , et ce pauvre Clisiphon dont vous ne dites rien du tout ? aucune , si ce n'est que Ranulphe est de la maison , que ses ouvrages portent la même marque de fabrique que le dictionnaire , qu'ils sont frères de lait. Ceci explique bien des oublis et bien des préférences , la joie des uns et la fureur des autres. Ah ! les plaisants grands hommes que vous nous avez fabriqués là en caractères mobiles , destinés à être revus et corrigés chaque année. Comment ne pas trembler en son-

geant à ces assises annuelles où, sous la présidence de M. Vapereau, seront révisés les titres de chacun. Qui sait, se dira-t-on, si, pendant les douze derniers mois, je n'ai point démerité de mes contemporains, et si le dictionnaire me conserve son estime. Il est dur de vivre ainsi avec une révision de Damoclès perpétuellement suspendue sur la tête. Résignons-nous cependant ; la gloire que le dictionnaire nous accorde aujourd'hui, il peut nous la retirer demain. Nous sommes jusqu'à notre dernier jour les justiciables des caractères mobiles.

Où, je vous entends, ma chère année 1858, vous voulez revenir encore sur les services que votre dictionnaire peut rendre à l'histoire ; n'ayons point, je vous prie, d'illusions là-dessus. Je vous ai fait part tout à l'heure des griefs d'Alcippe, d'Anaxandre, de Lycandre, de Clisiphon et de Bradamire ; je supprime les autres pour en finir. Que d'erreurs, d'omissions, de prétérations, de confusions dans cet énorme volume ; ce n'est point pour cela que je vous en veux, mais pour avoir cédé à ce vulgaire besoin de commérage dont le public est possédé en ce moment. Biographie, que me veux-tu ? journal, brochure, livre, le commérage remplit tout. Le voilà qui se présente sous la forme d'un dictionnaire de quatre mille colonnes. Sera-ce enfin son dernier mot ?

### III

Maintenant qu'allez-vous me dire ? que vous avez fait un roman intitulé *Fanny* ? je vous conseille de vous en vanter. La belle histoire que celle de cette femme ! la matière, le néant, les sens ; nous revenons peu à peu au réalisme de Crébillon fils, et du moins Crébillon n'affichait pas la prétention d'être un réaliste ; il écrivait pour se distraire et pour distraire les autres, non pour décrire les passions et savamment analyser le cœur humain. Que voulez-vous qu'on pense de vos mœurs, année 1858, quand on lira *Fanny*, et quand on saura que, non contente d'écrire de pareilles gravelures, vous avez voulu nous faire admirer madame Dubarry ! Hier vous passiez dans la rue au bras de M. Capefigue, portant effrontément les paniers, les mouches et l'éventail de la dernière maîtresse de Louis XV. « On m'accuse d'être le vice en personne ; pas du tout, je suis, ajoutiez-vous, la grâce, le charme, la bonté d'un règne. Les maîtresses ! eh, mon Dieu ! que ne leur doit-on point ? elles sont la poésie de l'histoire. Laissez prêcher les faux moralistes et tressez-moi des couronnes, inclinez-vous

devant la Dubarry, non point devant cette pauvre victime éperdue, effarée, se cramponnant aux bras du bourreau, mais devant la courtisane assise sur le trône ! »

Quoi ! ne nous fera-t-on pas grâce d'une seule des corruptions de l'ancien régime ? Les financiers, les traitants, les don Juan de petites maisons, on a tout exhumé, tout réhabilité ; maintenant on en est aux maîtresses, les maîtresses de Louis XV ! Il en est une ou deux que l'on peut nommer sans rougir, mais les autres ! la Dubarry surtout ! Sa mort jeta sur elle un voile d'oubli et de pitié, on l'en dépouilla, on tire du panier de Sanson je ne sais quel ignoble mannequin, couvert de fard et d'oripeaux, grimaçant au public qui tourne la tête de dégoût devant ses plats sourires de coquette édentée.

C'est un triste spectacle que vous nous avez montré là ! Il ne vous restait plus qu'à écrire la vie de Lebel, un homme vertueux, qui comme la Dubarry a été méconnu et calomnié par la philosophie. Heureusement vous n'en avez pas eu le temps ; votre course était achevée.

Vous me dites : « Tout le monde a ses petites faiblesses ; si sous mon règne M. Capefigue a publié *Madame Dubarry*, Michelet a fait paraître l'*Amour*. Si j'ai célébré l'adultère, j'ai chanté le mariage ; montrez-vous donc un peu moins sévère pour cette pauvre année 1858, et admettez la compensation. »

Puisque le titre de ce livre vient de m'être rappelé, laissez-moi raconter le rêve que j'ai fait l'autre nuit.

#### IV

J'étais par un beau jour d'été assis sur l'herbe entre un tilleul dont le tronc me servait de dossier et un chêne qui mêlait ses fortes racines et ses feuilles à celles de mon tilleul. Je venais de lire les dernières pages de l'*Amour*. L'arome pénétrant des fleurs de l'arbre sous lequel j'étais assis remplissait l'atmosphère, l'air était chaud et lourd, le silence régnait dans les bois et dans les champs voisins, malgré moi mes yeux se fermèrent.

Pendant mon sommeil, il me sembla entendre une voix sortir des branches du chêne. — Ma chère Baucis, disait la voix, comment trouvez-vous le livre que cet étranger est venu lire sous notre ombrage.

— Il me plaît infiniment, mon cher Philémon, car il prêche la

douce morale qui nous a rendus si heureux. On dirait que l'auteur songeait à nous, lorsqu'il a tracé le tableau de l'existence de ces jeunes mariés.

— Ils vivent tous les deux, comme nous à la campagne, dans une modeste chaumière.

— Comme nous, ils se passent de domestiques afin que rien ne vienne troubler les douceurs du tête-à-tête conjugal. Pas de voisins, les voisins sont bavards et médisants; pas d'amis, les amis portent souvent le trouble dans une maison; de temps en temps seulement ma mère et ma sœur qui venaient me voir.

— Le couple doit se suffire à lui-même; n'étions-nous pas heureux, Baucis, dans notre petit ménage? Le jour tu vaquais aux occupations domestiques, tu mettais tout en ordre au logis, pendant que je cultivais le jardin. Le soir, après nous être raconté les incidents de la journée, nous nous endormions à côté l'un de l'autre en remerciant Jupiter, souverain dispensateur de tous les biens.

— Ainsi fait chaque jour le couple de M. Michlet.

— Te souvient-il, Baucis, qu'une fois tu te montras rebelle et capricieuse?

— Prétextant je ne sais quelle indisposition, je refusais de me rendre au temple voisin pour faire une offrande depuis longtemps promise à Pomone, protectrice de notre verger.

— Impatienté de tes longs refus, je coupai un jet flexible du saule qui bordait la prairie et j'osai l'approcher de ta tunique. Je me le reproche aujourd'hui, car j'ignorais que la femme fût presque toujours malade, soumise à des influences lunatiques, bizarre, capricieuse sans le savoir et sans le vouloir.

— Tu fis bien, Philémon. Vois plutôt ce que dit M. Michelet, que la femme aime à être paternellement corrigée. T'en ai-je moins aimé pour ces quelques coups de baguette?

— Ils étaient si légers.

— Nous avons toujours vécu depuis entièrement l'un à l'autre, jusqu'au jour où Jupiter exauçant notre vœu nous fit mourir ensemble, changeant l'homme en chêne et la femme en tilleul. C'est le sort que je souhaite aux deux époux de ce livre. Ils l'ont mérité aussi bien que nous.

— Il y a donc encore des Philémons et des Baucis sur la terre.

— Dans l'ouvrage de M. Michelet.

Les voix se turent. J'entendis en me réveillant comme un bruit de

baisers. C'était le vent qui se jouait dans les rameaux entrelacés du tilleul et du chêne.

Les vers suivants de la Fontaine sur Philémon et Baucis me revinrent à la mémoire.

Hyménée et l'amour par des désirs constants,  
 Avaient uni leurs cœurs dès leur plus doux printemps :  
 Ni le temps, ni l'hymen n'éteignirent leur flamme :  
 Clotho prenait plaisir à filer cette trame.  
 Ils surent cultiver, sans se voir attristés,  
 Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.  
 Eux seuls ils composaient toute leur république :  
 Heureux de ne devoir à pas un domestique  
 Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient !  
 Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient ;  
 L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,  
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.

Ainsi la Fontaine dans ses *Contes*, et, avant la Fontaine, Ovide dans ses *Métamorphoses*, avaient résumé les théories de l'amour. Non moins poète que la Fontaine et qu'Ovide, M. Michelet a refait Philémon et Baucis à sa manière. Il nous a montré Baucis jeune fille, puis ensuite mère, la parant ainsi d'un double charme qui lui manque dans les *Contes* et dans les *Métamorphoses*. Le couple moderne cependant n'a rien changé à la manière de vivre du couple antique : la petite maison, la solitude à deux, les services rendus et mutuellement acceptés, tout cela se retrouve chez le poète latin :

Nec refert, dominos illic, famulosne requiras;  
 Tota domus, duo sunt; idem parentque, jubentque.

Le poète français y ajoute ces deux vers charmants que M. Michelet a développés dans un de ses meilleurs chapitres sur l'amour dans la vieillesse :

L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,  
 Et par des traits d'amour sut encor se produire.

L'originalité de M. Michelet et sa supériorité peut-être sur ses devanciers est, dans un siècle comme le nôtre, de croire à la possibilité d'un couple semblable, à celui que chantèrent Ovide et la Fontaine, d'animer la fable, de la changer en utopie. La réalité mêlée

au rêve, voilà ce qui charme surtout dans ce poème de l'*Amour*. En le lisant, je me sens disposé à pardonner à l'année 1858 ses méfaits littéraires; mais puis-je oublier les autres? L'année 1858 n'a pas seulement des méfaits littéraires à se reprocher: qui nous rendra les amis qu'elle a tués?

## V

Tièdes brises du midi, printemps, soleil, vous n'avez pu rendre la vie à Brizeux; il s'est éteint loin des bruyères natales qui commençaient à fleurir; le barde est mort sur la terre des troubadours: homme du Nord, le Midi l'attirait, il le quittait et il y revenait sans cesse, semblable, comme il le dit lui-même, à l'oiseau qui vient, après la pluie, sécher ses plumes au soleil. Poètes de ce temps-ci, grands poètes philosophiques, humanitaires, palingénésiques, lyriques, qui mettez la nature tout entière dans vos vers, qui faites parler les montagnes, les forêts, les torrents, aigles perdus dans les nuages, vous ne valez pas cette alouette qui chantait si doucement au-dessus du sillon.

On a ramené le corps du Virgile breton dans sa brumeuse Mantoue, il ne chantera plus les pâturages à l'herbe salée, la génisse saluant l'aurore de son rauque clairon, les bœufs armoricains mêlant le brouillard de leurs naseaux au brouillard de la mer, les travaux et les plaisirs des champs, le labourage, les semailles, la lutte, la course, les danses qu'accompagne la bombarde aux sons perçants; il ne suivra plus le sentier de l'église à côté d'une jeune fille à la longue coiffe blanche, Virginie rustique de ce Paul aux blonds cheveux. Quelques chaumières autour d'un presbytère, des fermes éparses dans la campagne, au milieu de laquelle serpente l'Hellé, au bout de la campagne la lande, et derrière la lande l'Océan, sur cet étroit espace Brizeux se sentait heureux; s'il lui paraissait trop petit quelquefois, s'il le quittait un moment, c'était pour revenir plus tendre et plus affectionné à cette terre où se cache sa tombe que visiteront les poètes, et sur laquelle peut-être Marie viendra pleurer en secret.

Quittons la Bretagne pour la Normandie, suivons sous le ciel humide et froid de décembre ce cercueil qu'accompagne une foule d'amis désolés. On arrive au bord d'une fosse, un homme s'avance pour prononcer les derniers adieux. Contraste singulier! celui qui porte la parole n'a rien à demander de plus à la vie que ce qu'elle lui a donné; il a un grand talent, et sa réputation n'est pas au-dessous

de son talent ; il a parlé dans nos grandes assemblées politiques, il parle encore à la Sorbonne devant un auditoire nombreux qui l'aime et qui l'honore. La plume, qui fut le second instrument de sa fortune, il la tient encore d'une main ferme ; il a assez vécu pour se contenter du passé, et il n'est point cependant trop vieux pour ne plus rien attendre de l'avenir ; il a eu le plein emploi de son talent et de son activité ; il a pu en faire l'usage qu'il a voulu, et il en a fait le meilleur usage ; il a vécu dans un temps propice aux hommes d'intelligence ; tout lui a souri dans le cours de son existence, du moins dans ce que nous en pouvons savoir : fortune, honneurs, indépendance, rien ne lui a manqué de ce qui assure le libre exercice de la vie. Tout cela, au contraire, avait fait défaut à celui dont la tombe allait se fermer. Ce contraste donnait à la douleur de l'orateur quelque chose de plus touchant, et de plus vif à celle de l'auditoire. C'était, pour ainsi dire, sur un autre lui-même que M. Saint-Marc Girardin versait des larmes, sur un homme doué des mêmes dons de la parole et de la plume, né pour instruire la jeunesse et pour charmer les esprits délicats. Cet homme avait fait un grand sacrifice, récompensé par l'estime publique. Déjà brillaient à ses yeux ces premiers rayons de la gloire plus doux, dit Vauvenargues, que les premiers feux de l'aurore, lorsque la nuit éternelle l'a enveloppé.

Une simple pierre marquera bientôt la place où repose Rigault ; passez, âmes complaisantes, caractères faciles et légers, prompts à saisir les avantages de l'heure présente, cœurs oublieux des amitiés et des opinions de la veille, toujours prêts à embrasser celles du jour en attendant celles du lendemain, éloignez-vous de cette pierre muette pour vous ; elle ne parle qu'à ceux qui honorent la fermeté dans les convictions, et qui savent le prix des sacrifices. Ceux-là viendront sur la tombe de Rigault,

Et son jeune laurier grandira sous leurs pleurs<sup>1</sup>.

Quelques mois avant que Rigault disparût, je venais de voir les deux gravures de Mignon, lorsqu'on vint me dire : « Ary Schœffer

1. Hippolyte Rigault est mort le 21 décembre dernier à Évreux, où il avait passé l'été. Ceux qui ont lu ses écrits connaissent son rare et charmant talent, mais ses amis seuls savaient toute la beauté de son âme. Rien de plus pur, de plus parfait n'a passé sur cette terre. Il était à la fois plein d'honneur, de bonté, de goût, d'érudition, d'esprit, de gaieté, de sens et de modestie. Il avait la fierté de cœur d'Alceste et la tendresse d'âme de Fénelon. Il réu-



est mort. » Comme Mignon me parut touchante et résignée. C'était, je le compris alors, le peintre lui-même qui regrettait la patrie et qui aspirait au ciel. Ce cœur fidèle devait s'user aux souffrances du dévouement. Cette chaste et tendre intelligence devait s'éteindre comme la lampe d'un temple quand l'huile vierge a brûlé. Regardez les œuvres de ses contemporains, la beauté, la noblesse, l'éclat, rien ne manque à ces brillants produits de l'imagination et de la fantaisie, si ce n'est le cœur ; c'est avec son cœur que Schœffer peignait tous ses tableaux. Sa place restera longtemps vide, car la nature, souvent prodigue en grands artistes, nous donne rarement des poètes comme le peintre de Mignon. Plantez autour de sa tombe le laurier et le lis, le lis qui s'incline alors qu'il est dans toute sa floraison, et penche vers la terre. C'est ainsi que Ary Schœffer a toujours vécu, le front courbé au milieu de ses triomphes, et sentant que la mort était près de lui.

Cruelle année, tu nous a enlevé notre Mignon ; elle dort, sous les oliviers de la Provence, la petite juive qui allait de cafés en cafés raclant de méchants airs sur sa guitare fêlée, chantant dans les rues et sur les places. Ce n'était pas la fille de Goëthe et d'Ary Schœffer, la Mignon idéale, doux symbole de l'art et de la poésie, mais la Mignon d'une époque réaliste. Elle avait l'attrait à la mode, le charme, tout-puissant aujourd'hui, de la Bohême et de la misère ; ses baillons d'autrefois paraissaient encore sous sa robe de reine. En voyant cette main qui tenait le sceptre, on se souvenait qu'elle avait tendu la scabille. Qu'était-elle devenue ta pauvre guitare, ô Mignon ! oubliée, perdue dans quelque carrefour, tu l'avais remplacée par un instrument fastueux, par une guitare d'ivoire et d'ébène dont les cordes, contemporaines de Garat, avaient soupiré les romances du Directoire et de l'Empire ; elle se pavanait orgueilleusement dans ton salon, au

nissait au plus haut degré toutes les qualités, toutes les vertus, et cela dans la plus exquise et la plus parfaite mesure. Il était l'adversaire déclaré des mauvais sentiments et des mauvais principes, de quelque part et de quelque manière qu'ils se produisissent, en restant le plus doux et le plus aimable des hommes. Il aspirait le bien et le vrai, et le renvoyait aux autres avec toute la chaleur de son âme et tout son parfum, car il en était lui-même la vivante expression. Ces nobles sentiments l'avaient porté naturellement vers l'enseignement où il avait conquis ses grades, toujours le premier. Là, au milieu de cette jeunesse sympathique qui l'écoutait avidement, l'âme de Rigault s'épanchait dans toute sa force et dans toute sa beauté ; là seulement elle pouvait vivre !

(Note de l'Éditeur.)

milieu des riches tableaux qui ornaient ses murs. Un jour, dit-on, triste et mélancolique, l'œil fixé sur cet instrument, tu prêtais à peine l'oreille aux propos d'un homme assis à tes côtés. Lui cependant, voyant ta distraction et ton silence, te demanda : « Que regardez-vous ainsi ? » Tu répondis d'une voix qui paraissait émue : « Cette guitare qui me rappelle mon enfance errante et vagabonde, mes chansons qu'on n'écoutait pas, ma main ouverte qu'on repoussait, la faim, le froid, toutes les souffrances de ma jeunesse ! »

L'homme était attendri, ému, et il y avait bien de quoi. « Cher et misérable instrument, s'écria-t-il en prenant la guitare, monument, relique, vous m'appartenez. Que vous faut-il en échange ? Parlez. J'ai cinq mille francs dans mon porte-monnaie, les voilà ! si j'osais... »

Le lendemain, la guitare ne figurait plus à sa place accoutumée, et les amies de l'actrice racontaient le bon tour joué par elle à son crédule admirateur.

Ah ! Mignon, si vous n'aviez vendu que votre guitare !

Partie de si bas pour vous élever si haut, morte si jeune, votre vie reste plutôt un objet d'étonnement que de regret. Qu'avez-vous aimé dans la vie ? Votre famille, votre art ; ce n'est pas assez. « Quoi ! diront quelques personnes, ne suffit-il pas de consacrer tout ce qu'on a de passion, d'énergie, d'ardeur à faire revivre des chefs-d'œuvre oubliés, de s'immoler à la gloire des maîtres et aux plaisirs de tout le monde, de périr épuisée par cette double tâche ? Que peut faire de plus une simple comédienne ? L'artiste ne doit compte que de son talent au public. Ne venez pas chercher les secrets de son cœur enfermés dans la tombe. Hélas ! l'actrice ne laisse rien après elle, son souvenir s'efface ; de tant d'efforts, de tant de talent, de tant de fatigues, il ne reste pas une trace. On oublie son génie, oubliez aussi ses erreurs. » Eh ! mon Dieu, de tant de généraux illustres que reste-t-il, si ce n'est un nom ? Les lieutenants d'Alexandre, de César, de Charlemagne, sont confondus dans la gloire de leur chef, comme l'acteur dans la gloire du poète. Le public sait bien qu'il ne faut pas juger une actrice comme une autre femme, la Champmeslé comme Elmire ; il ne se plaint pas que la première aime, il ne lui demande que de savoir aimer. Quelle touchante popularité conserve encore mademoiselle Mars ; je vois son convoi sur les boulevards suivi d'une foule émue ; la curiosité n'est point la cause seule de cet empressement. Comme cette couronne de violettes, symbole de sa fidélité à une opi-

nion, orne bien son modeste cercueil. Elle s'était intéressée à autre chose qu'à son art. Elle avait vécu de la vie de tout le monde; elle était restée fidèle à la défaite, au malheur. Aussi n'a-t-on pas besoin de publier de gros volumes pour la rappeler à notre souvenir.

Qu'on ne se plaigne pas du silence qui règne autour de la tombe d'une actrice, à peine cette tombe est-elle fermée. Ce silence n'est-il pas compensé par le bruit qui se fait autour de l'actrice pendant sa vie. On ne dira pas que notre époque est ingrate pour les comédiens; elle les couvre de gloire et d'argent, elle les encense, elle les adore. La morte du Canet a été l'objet d'un culte pendant sa vie. La presse, la poésie, la peinture, la musique, la sculpture l'ont célébrée à l'envi. On a imprimé ses lettres, ses billets, on s'est récrié d'admiration, si bien qu'un monsieur s'est déclaré dernièrement l'auteur de tous ces chefs-d'œuvre. Les princes ont des gens d'esprit pour faire leurs bons mots, la tragédienne aurait eu un secrétaire pour écrire ses lettres. Je crois peu à cette révélation, et je tiens Hermione pour très-capable d'écrire sa correspondance; ceci prouve du moins que chacun tient plus que jamais à sa part de gloire, et que les secrétaires sont devenus des collaborateurs qui entendent toucher tous leurs droits en monnaie de réclames.

Mais ne suis-je pas trop sévère pour cette pauvre femme? Si elle revenait à la vie ne pourrait-elle pas me répondre : « J'ai paru dans un mauvais moment; j'ai été ce que mon temps m'a faite, ce qu'il fait de tous ceux qui n'ont pas la force de lui résister. La gloire m'a surprise comme dans un rêve; en ouvrant les yeux, je n'ai vu autour de moi que des flatteurs imbéciles ou intéressés. Les uns me traitaient en déesse, les autres en courtisane, personne comme une femme. Ceux-ci me flattaient pour se distraire et pour se donner une occupation, ceux-là pour me corrompre et pour m'abaisser jusqu'à eux. Quelque chose me manquait au milieu de mes plus grands triomphes; j'aurais voulu me relever à mes propres yeux, rompre ce cercle fatal où l'on m'avait enfermée, mais où puiser le courage nécessaire? Ce n'est pas la maladie seule qui m'a tuée. Plaignez-moi au lieu de m'accuser. Ah! si je pouvais recommencer ma carrière! »

Hélas! elle n'est plus. On l'a ensevelie, et avec elle tous les chefs-d'œuvre que son génie avait un moment fait revivre. Oublions la femme et ne nous souvenons que de l'artiste. La perte de Rachel n'est pas la moins regrettable que nous ayons faite pendant les onze mois qui viennent de s'écouler. Partez donc, partez triste année qui

nous avez ravi tant d'hommes de cœur, tombez dans l'oubli, et puisse celle qui vous succède nous consoler un peu !

## VI

Je commence mon métier d'historiographe de l'année 1859 par annoncer une bonne nouvelle au lecteur : Saint-Simon va être admis aux honneurs posthumes du Louvre. Une statue de l'auteur des *Mémoires* a été commandée; j'ignore le nom de l'artiste chargé de ce travail et l'emplacement où on le mettra, seulement le fait paraît certain. On a été long à se décider, mais il ne faut pas oublier qu'on a mis soixante-onze ans pour décerner la même récompense à Molière. Lekain eut le premier, en 1773, l'idée de lui élever un monument; ce monument a été inauguré en 1844; c'est ce qui s'appelle prendre le temps de la réflexion. Enfin, Molière a sa statue; Saint-Simon, auquel on l'a tout récemment comparé, attendait encore la sienne. Cherchez, en effet, dans tous les coins et recoins de cet immense palais de Versailles rempli de portraits, de bustes, de statues, vous serez bien heureux si vous parvenez à découvrir dans la bordure d'un plafond le portrait du véritable historien du siècle de Louis XIV, du grand peintre qui a animé, peuplé Versailles de créations qui vivront encore quand les murs du château se seront écroulés. La statue de l'écrivain moraliste aurait dû s'élever seule au milieu de la grande terrasse, planant sur Versailles tout entier. On voit dans la grande galerie un piédestal vide à côté de La Bruyère; en attendant qu'on y place Saint-Simon, contentons-nous du coin qu'on veut bien lui accorder au Louvre, d'où il semblait exclu, pour cause de jansénisme, par des architectes partisans de la bulle *unigenitus*.

## VII

Puisque nous parlons de statues, il en est une que nous prenons la liberté de recommander au souvenir de l'administration. Nous avons vainement demandé Lesage à tous les piédestaux qui ornent les nombreuses façades du Louvre. Tartufe n'est plus, mais il a laissé une descendance assez nombreuse; ses petits-enfants ne sont pas étrangers sans doute à la lenteur avec laquelle la postérité a pro-

côté à la glorification officielle de Molière. L'archevêque de Grenade aurait-il, lui aussi, des rejets influents? Une opposition sourde, insaisissable, implacable, persévérante, poursuit certains hommes. Il semble que les dévots pardonneraient plus volontiers à Voltaire et à d'Alembert qu'à Molière et à Lesage, et que les philosophes les effrayeraient moins que les libres penseurs. On a, en effet, des armes contre les systèmes, on n'en trouve point contre un chef-d'œuvre littéraire, on combat les idées, mais non pas l'art, la littérature, l'observation.

Quelque chose manque à la gloire de Molière : les ridicules, les vices, le pédantisme, l'hypocrisie, il a attaqué toutes les puissances, excepté celle de l'argent. O prestige effrayant de l'or ! aurait-il ébloui un homme comme Molière? On me dira sans doute : en songeant que Fouquet était en prison, Molière n'a pas eu le cœur de se moquer des financiers ; Colbert, d'ailleurs, avait besoin de Turcaret pour ses grands projets, et il pria le poète de n'y point toucher. Ah ! Molière, le prétexte qu'on donne là n'est pas des meilleurs pour expliquer ton silence. Colbert prendre sous sa protection les traitants ! mais il fut toute sa vie leur adversaire impitoyable ; sa carrière n'est qu'une longue lutte contre eux. Humilié et vaincu au commencement de ce règne, Turcaret prit sa revanche à la fin, le jour où Samuel Bernard parcourut les jardins de Marly à côté de Louis XIV, qui lui en expliquait les merveilles. Le grand roi aux pieds de Turcaret, quelle expiation !

C'est pourtant ce Turcaret tout-puissant que Lesage ne craignit pas de saisir au milieu de sa cour pour l'exposer à la risée de tous sur la scène. Grand acte de courage à une époque où le contrôleur général n'eût point refusé une lettre de cachet à Turcaret, comme appoint d'une opération financière. Puisque Turcaret a reparu, évoquons le souvenir de Lesage et rendons-lui enfin les honneurs que ses contemporains lui ont si parcimonieusement mesurés. Voltaire n'avait point pardonné le portrait du poète Gabriel Triaquero : « dont les vers farcis de maximes et mal rimés font fureur à Valence et sont préférés à ceux du sublime Lope de Vega et du moelleux Calderon, » lorsqu'il écrivit sur Lesage cette courte et dédaigneuse appréciation : « Son roman de *Gil Blas* est resté parce qu'il y avait du naturel. » Le naturel, c'est beaucoup sans doute ; mais n'y a-t-il que cela dans *Gil Blas*? A-t-on jamais poussé plus loin l'art de créer des types, de les faire parler et agir? Ces types vivent encore

aujourd'hui, et ils vivront éternellement. Lesage, à la vérité ; n'était point philosophe ; élève de Molière, il se contentait de promener sur les vices et sur les ridicules humains un regard moins large, mais aussi pénétrant que celui du maître. Sur son théâtre de la foire, fidèle à cet art populaire que Molière abandonna trop complètement peut-être, et où on le reconnaissait encore, quoi qu'en dise Boileau, appelant à son aide la muse au bonnet de travers, la Thalie foraine qui rit à gorge déployée et chante en plein vent, Lesage continua sa libre guerre à tous les ridicules du jour ; il mourut obscur et ignoré après avoir passé fièrement au milieu de la société de son temps sans lui demander autre chose que le droit de la peindre. Si j'ai un faible pour Lesage, il est partagé par beaucoup de gens dont je me fais ici l'interprète. Qu'on lui accorde donc une statue, et surtout que Turcaret ne s'en doute pas.

### VIII

Peut-être cet hommage rendu à Lesage porterait-il bonheur à notre scène, qui n'est pas dans une situation bien brillante pour le moment ; des gens intelligents assurent même qu'elle est perdue. Dans l'ancienne société française, disent-ils, les existences étaient organisées pour le calme et pour la durée ; les classes, parfaitement séparées les unes des autres, avaient leur physionomie particulière et leurs ridicules pour ainsi dire spéciaux ; les grandes catastrophes générales et individuelles étaient rares ; le public, entièrement neuf aux combinaisons dramatiques, en sentait les effets avec une vivacité singulière. Aujourd'hui toutes les classes de la société sont mêlées, le journal, le livre, la caricature écrite et dessinée font la concurrence la plus redoutable au théâtre dans la chasse aux ridicules ; le drame et la tragédie sont partout, dans l'histoire, dans la politique, dans la vie, et se renouvellent à chaque instant. Depuis un siècle vingt théâtres fonctionnant sans cesse ont trituré, broyé, foulé la matière dramatique ; toutes les combinaisons sont usées, et il est impossible d'en trouver de nouvelles. Nous touchons à la fin du théâtre : il périra en France comme il a péri en Angleterre, en Espagne, en Allemagne et dans bien d'autres pays.

La preuve que nous en sommes là, ajoutent les pessimistes, c'est qu'il n'y a plus de public. On s'étonne de l'existence de la claque ;

c'est elle qui soutient encore, non-seulement l'acteur, mais encore le spectateur, qui fait croire à ce dernier qu'il s'amuse, qu'il éprouve quelque émotion, qu'il s'intéresse à ce qu'il entend. Qu'on se garde bien de supprimer la claque; le théâtre s'en irait bien plus rapidement encore; le public s'endormirait dans son indifférence si le bruit des applaudissements ne venait le réveiller de temps en temps. La vanité, comme Saturne, se nourrit de ses propres enfants. Le bouquet que la comédienne paye est aussi odorant que les fleurs que lui jetait l'enthousiasme, alors que l'enthousiasme existait encore. On paye tant par mois ses illusions, on a chez le claqueur un compte courant de gloire. Cela paraît absurde, sans cela cependant on ne trouverait plus personne pour monter sur les planches.

Comment puis-je croire, répondez-vous, à la décadence du théâtre en France? jamais les salles de spectacle n'ont été plus pleines qu'aujourd'hui, jamais les recettes ne se sont élevées si haut. Il y a donc succès partout: je ne vois sur les affiches que des pièces parvenues à la centième représentation. Croit-on que le public irait au théâtre s'il s'y ennuyait, comme vous le prétendez; qu'il verrait plus de cent fois la même pièce s'il la trouvait mauvaise? Je veux bien que les réclames, le bruit, la publicité, l'habileté des directeurs ajoutent au succès, le facilitent, le préparent, mais que, par tous ces moyens, on impose le succès lui-même au public, non, je ne le crois nullement, cela n'est pas possible; le public a ses complaisances, j'en conviens, mais il ne se laisse pas à ce point faire la loi.

Vous croyez, par ces arguments, avoir réduit les pessimistes au silence; ils vont répliquer: veuillez les écouter.

## IX

Vous parlez de public! il n'y en a plus. Chaque jour les chemins de fer amènent à Paris, pour leurs affaires, des milliers d'individus. La journée terminée, ces gens-là se demandent: où passerons-nous la soirée? au théâtre, parbleu! Ils regardent les affiches, choisissent la pièce qui leur convient, ordinairement celle que leur journal a le plus vantée, et les voilà assis dans une stalle.

Croyez-vous par hasard que ces individus forment un public? pas le moins du monde. Ce sont des spectateurs. Ils regardent une pièce, ils voient défiler devant eux ses principales scènes, mais ils ne la

jugent pas. Que la pièce soit bonne ou mauvaise, cela leur est à peu près égal. Ils passent leur soirée, voilà l'essentiel.

Il arrive quelquefois cependant à l'un de ces spectateurs d'avoir une opinion et de se dire : la pièce que je viens de voir est absurde et détestable de tout point ; je ne comprends pas que les journaux osent la citer comme un chef-d'œuvre. Conçoit-on qu'un tel ouvrage ait déjà soixante représentations, et qu'il fasse encore salle comble. Qu'on me vante après cela le goût du public parisien !

Le public de Paris, mon cher Monsieur, le vrai public n'est pas assez nombreux pour remplir une salle plus d'une douzaine de fois. C'était un grand succès au siècle dernier quand une pièce, après avoir été représentée à la cour, était jouée douze fois de suite à la ville. Maintenant, après le public, vient tout le monde qui pousse une pièce jusqu'à trente ou quarante représentations ; à tout le monde succède le monde flottant : les départements, l'Europe, l'Amérique, le flux et reflux de l'Univers que la vapeur porte et remporte tous les jours. Ne parlons que des départements ; aux individus succèdent les villes ; hier c'était Angers qui faisait retentir pour elle seule une de nos salles de spectacle, demain ce sera le tour de Nantes et de Strasbourg ; Lyon, Marseille, Bordeaux viendront ensuite. Avec de l'habileté, du charlatanisme, de la réclame, rien de plus facile que d'exciter la curiosité dans un pays comme le nôtre. Le feuilleton et la locomotive aidant, on peut aisément pendant deux mois faire défiler la France entière devant une pièce qui serait tombée le premier soir, il y a soixante ans, quand il y avait un public et un parterre. L'essentiel aujourd'hui est de franchir la première représentation. Les directeurs et l'auteur ont trouvé une excellente manière de surmonter l'obstacle, c'est de le supprimer. Il n'y a plus de première représentation ; donnez-vous en effet ce nom à ces soirées, où l'on n'admet que des invités privilégiés, des parents, des amis, quelques journalistes que l'on surveille, et qui doivent surtout se garder de manifester une opinion quelconque. Il est inutile de parler de la claque, la salle entière est pleine de claqueurs. Le lendemain, c'est le tour de la critique. Un directeur et un auteur habiles peuvent faire leurs journaux comme ils ont fait leur public. Vingt feuilletons poussent l'œuvre nouvelle aux nues. La réclame s'élève jusqu'à l'éloquence, et atteint même quelquefois jusqu'aux plus hauts sommets du lyrisme. Le vrai public, ce public toujours si peu nombreux, quoi qu'on en dise, sait bien vite à quoi s'en tenir ; mais cette masse



indifférente, affairée, qui compose l'autre public, ce public ignorant ou à demi lettré, qui vise à le paraître tout à fait, ce public à la vapeur dont nous parlions tout à l'heure, s'y laisse prendre, et voilà comment se font les grands hommes et les chefs-d'œuvre à présent.

## X

Il y a du vrai dans tout cela, et on peut, à plus d'un signe, constater un commencement de décadence dans le théâtre. Les scènes secondaires sont toutes à la farce pour le moment. C'est l'époque de ces pièces à tiroirs où les auteurs passent en revue tout ce qui a paru de ridicule dans l'année : les faux succès, les fausses inventions, les fausses gloires. Le champ est vaste et pourrait être fertile, mais partout l'observation est remplacée par la charge et par la parodie; on ne retient rien de ces ouvrages, pas même le titre, que les gens comme il faut ne comprennent pas. C'est de tous les théâtres à qui mettra sur son affiche le titre le plus grotesque, le plus bizarre, le plus énigmatique; nous ne ferons point de citations, le lecteur serait obligé de jeter sa langue aux chiens. Les auteurs cependant, quand on leur reproche de tomber ainsi dans la vulgarité des exhibitions foraines, répondent que ce n'est pas tout à fait leur faute, qu'ils ne demanderaient pas mieux que de prendre un peu plus les choses sur le ton de la comédie; mais la comédie a besoin d'une liberté qu'on nous accorde rarement; la censure, ajoutent-ils, nous surveille et nous force à échanger le masque de Thalie contre celui d'Arlequin.

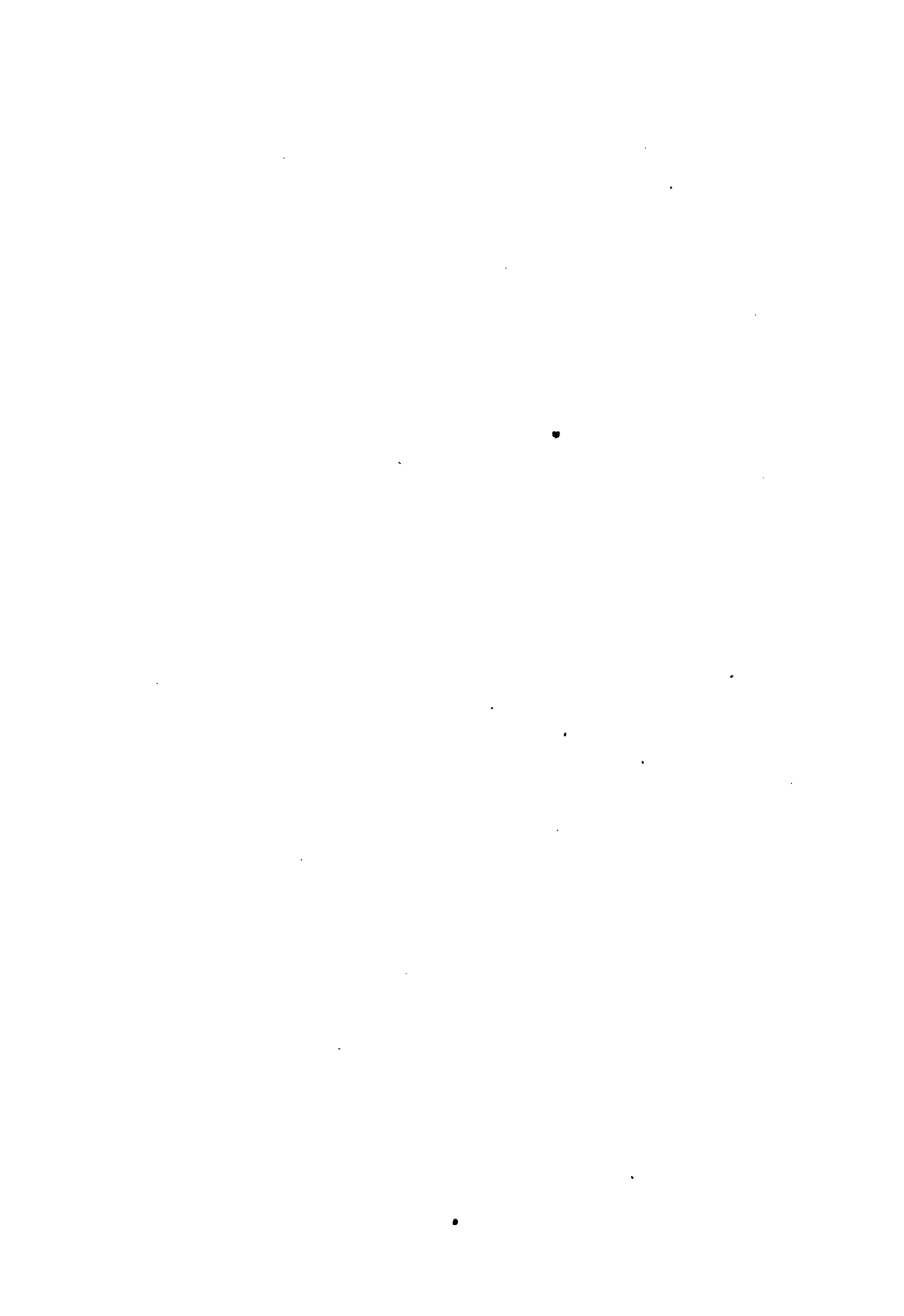
Symptôme plus grave de l'affaiblissement de l'art dramatique, le théâtre ne compte plus sur le présent, il cherche à vivre sur le passé; il se pare de ses défroques. Le Théâtre-Français exhume *les Deux Ménages* de son ancien répertoire et nous donne du Picard, Fulgence et Waslard pour nos étrennes; le théâtre de la Porte-Saint-Martin va remettre en scène *les Petites Danaïdes* et *Richard d'Arlington*, deux pièces presque aussi vieilles l'une que l'autre. Il y avait à l'époque où parut *Richard d'Arlington* quelque chose de neuf et de hardi dans ce drame, à travers l'incohérence des tableaux et l'exagération des caractères. C'était la première fois qu'on assistait au spectacle émouvant des luttes et des périls de la vie politique. Ces hustings, ces discours de tribune dont on voyait les mouvements, dont on entendait l'écho, impressionnaient vivement le spectateur. Habitants

d'un pays libre, nous connaissions à peine les agitations de la liberté. Les événements qui se sont passés en France depuis la première représentation de *Richard d'Arlington* nous ont blasés sur les émotions que nous éprouvions à cette époque. Le souvenir de la dernière révolution est encore trop présent au souvenir du public pour qu'il puisse prendre un bien grand plaisir à la reprise du drame de M. Alexandre Dumas.

Ne désespérons pas pourtant de l'avenir du théâtre. Il y a des moments d'affaissement dans l'histoire d'un art comme dans l'histoire d'un peuple. Le théâtre reprendra le dessus. Les causes qui ont amené sa ruine chez d'autres peuples n'existent pas chez nous au même degré. Ce qui lui manque surtout en ce moment, ce sont des juges sévères. Une critique complaisante a énervé le public; il faut lui rendre son énergie et le sentiment de sa dignité. La critique relevant le public, le public relèvera le théâtre. Cette double restauration est indispensable au salut de l'art; nous y aiderons de tout notre pouvoir.

Au moment où j'écris ces lignes, l'année compte à peine cinq ou six jours d'existence. Sa tâche est rude, elle-même l'a dit; littérature, beaux-arts, mœurs, que de choses à améliorer, à corriger! comment remplira-t-elle sa mission? C'est ce qu'on vous dira dans cette *année littéraire* qui commence aujourd'hui et dont on a emprunté le titre à Fréron: rassurez-vous, lecteur, rien que le titre.

TAXILE DELORD.



# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

Est publié par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8° raisin.

Il paraît une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, depuis le 10 novembre 1858.

Chaque livraison se vend séparément UN FRANC à Paris, et UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES, rendue *franco* dans les départements et en Algérie.

Chaque souscription ne peut comprendre moins de 20 livraisons successives. En conséquence chaque demande de ce nombre doit être accompagnée :

Pour PARIS, d'un versement de VINGT francs.

Pour les DÉPARTEMENTS ET L'ALGÉRIE, d'un mandat ou bon sur la poste de VINGT-CINQ francs.

---

## SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

**ALFRED DE MUSSET.** — L'ANE ET LE RUISSEAU, comédie en 1 acte.

**GERUZZI.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (1<sup>re</sup> Partie.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (De L'AMOUR INGÉNU : Psyché dans Apulée, dans Corneille et dans La Fontaine, Adam et Ève dans Milton.)

**DE BRETEUIL** (Baron). — ÉPISEDE DE LA COUR DE LOUIS XIV : I. Une Ambassade du Roi de Maroc.

---

## SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON.

**ALFRED DE MUSSET.** — LE SONGE D'AUGUSTE, épopée en vers.

**GERUZZI.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE pendant la révolution. (Suite.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (I. De L'IDYLLE AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : Gessner, Woss. — II. De L'AMOUR INGÉNU AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : Victorine dans le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine; *Paul et Virginie*; *Daphnis et Chloé*.)

**J. ZELER.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (1<sup>re</sup> Partie.)

**DE BRETEUIL.** — ÉPISEDES DE LA COUR DE LOUIS XIV : II. Le Mariage du duc de Mantoue. — III. Monsieur de Meyerkroon, envoyé de Danemarck, et Madame sa femme. — IV. Présents que le Roi fait aux ambassadeurs.

---

## SOMMAIRE DE LA TROISIÈME LIVRAISON.

**GERUZZI.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (Suite.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (I. De LA POÉSIE PASTORALE AU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : André Chénier. — *Atala et Chactas* de M. de Chateaubriand. — II. De L'AMOUR DANS M. DE LAMARTINE : *Jocelyn*.)

**J. ZELER.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (Suite.)

**PAUL BOITEAU.** — LES REINES DU NORD. I. Christine de Suède. (1<sup>re</sup> Partie.)

**ALFRED DE MUSSET.** — VISION.

**DE BRETEUIL** (Baron). — ÉPISEDES DE LA COUR DE LOUIS XIV : V. Ambassade du comte de Castille. — VI. Les deux nouces, Gualtieri et Fieschi.

---

NOTA. — La prochaine livraison contiendra : *Un Souper chez mademoiselle Rachel* en 1839, — *La Servante du Roi*, scène tragique, — Stances, à mademoiselle Rachel, par *Alfred de Musset*.

# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

6<sup>e</sup> LIVRAISON. — TOME DEUXIÈME

**Sommaire de cette Livraison**

**ALFRED DE MUSSET.** — UN SOUPER CHEZ M<sup>lle</sup> RACHIL. —  
LA SERVANTE DU ROI, scènes tragiques. — SPANCS A M<sup>lle</sup> RACHIL.  
**GERUZEZ.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (I m.)  
**ÉMILE SAINTNET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. —  
1<sup>re</sup> Partie. — III. Le panthéisme de Spinoza.  
**J. ZELLER.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE  
DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (Suite.)  
**DE BRETEUIL** (Baron). — LE PRINCE DE MANTOUE ET SA COUR,  
EN 1683.  
— ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV : X. Faute de la duchesse du  
Lude touchant le cérémonial. — XI. Audience donnée par la duchesse de  
Chartres à la comtesse de Jersey. — XII. Présents du nonce Gualtieri.  
— XIII. Excuses faites au Roi par la République de Venise  
**TAXILE DELORD.** — L'ANNÉE LITTÉRAIRE : Chapitre II.

Chaque livraison se vend séparément :

**UN FRANC**

ON SOUSCRIT A PARIS

**CHEZ CHARPENTIER, 28, QUAI DE L'ÉCOLE**

A LONDRES, CHEZ W. JEFFS, BURLINGTON ARCADE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

25 janvier 1859



# UN SOUPER CHEZ M<sup>LLE</sup> RACHEL

PAR ALFRED DE MUSSET.

A MADAME \*\*\*.

Merci d'abord, madame et chère marraine, pour la lettre que vous me communiquez de l'aimable *Paolita*<sup>1</sup>. Cette lettre est bien remarquable et bien gentille ; mais que dirai-je de vous, qui ne manquez jamais une occasion d'envoyer un peu de joie à ceux qui vous aiment ? Vous êtes la seule créature humaine que je connaisse faite ainsi.

Un bienfait n'est jamais perdu : en réponse à votre lettre de *Desdemone*, je veux vous servir *un souper chez mademoiselle Rachel*, qui vous amusera, si nous sommes toujours du même avis, et si vous partagez encore mon admiration pour cette sublime fille. Ma petite scène sera pour vous seule, d'abord parce que la *noble enfant* déteste les indiscretions, et ensuite parce qu'on a fait, depuis que je vais quelquefois chez elle, tant de sots propos et de bavardages que j'ai pris le parti de ne pas même dire que je l'ai vue au Théâtre-Français.

On avait joué *Tancrede* ce soir, et j'étais allé dans l'entr'acte lui faire compliment sur son costume, qui était charmant. Au cinquième acte, elle avait lu sa lettre avec un accent plus touchant, plus profond que jamais ; elle-même m'a dit qu'en ce moment elle avait pleuré, et s'était sentie émue à tel point qu'elle avait craint d'être forcée de s'arrêter. A dix heures, au sortir du théâtre<sup>2</sup>, le hasard m'a fait la rencontrer sous les galeries du Palais-Royal, donnant le bras à Félix Bonnaire, et suivie d'un escadron de *jeunesses*, parmi lesquelles mademoiselle Rabut, mademoiselle Dubois du Conservatoire, etc. Je la salue ; elle me répond : « Je vous emmène souper. »

1. Mademoiselle Pauline Garcia.

2. La tragédie commençait à huit heures et ne durait guère qu'une heure et demie.

Nous voilà donc arrivés chez elle <sup>1</sup>. Bonnaire s'éclipse, triste et fâché de la rencontre; Rachel sourit de ce piteux départ. Nous entrons; nous nous asseyons, les amis de ces demoiselles chacun à côté de sa chacune, et moi à côté de la chère Fanfan. Après quelques propos insignifiants, Rachel s'aperçoit qu'elle a oublié au théâtre ses bagues et ses bracelets; elle envoie sa *bonne* les chercher. — Plus de servante pour faire le souper! Mais Rachel se lève, va se déshabiller et passe à la cuisin. Un quart d'heure après, elle rentre en robe de chambre et en bonnet de nuit, un foulard sur l'oreille, jolie comme un ange, tenant à la main une assiette dans laquelle sont trois biftecks qu'elle a fait cuire elle-même. — Elle pose l'assiette au milieu de la table, en nous disant : « Régalez-vous; » puis elle retourne à la cuisine, et revient tenant d'une main une soupière pleine de bouillon fumant et de l'autre une casserole où sont des épinards. — Voilà le souper! — Point d'assiettes ni de cuillers, la *bonne* ayant emporté les clefs. Rachel ouvre le buffet, trouve un saladier plein de salade, prend la fourchette de bois, déterre une assiette, et se met à manger seule.

— Mais, dit la maman qui a faim, il y a des couverts d'étain à la cuisin.

Rachel va les chercher, les apporte et les distribue aux convives. Ici commence le dialogue suivant, auquel vous allez bien reconnaître que je ne change rien, pas même ce qui pourrait offenser la grammaire :

LA MÈRE.

Ma chère, tes biftecks sont trop cuits.

RACHEL.

C'est vrai; ils sont durs comme du bois. Dans le temps où je faisais notre ménage, j'étais meilleure cuisinière que cela. C'est un talent de moins. Que voulez-vous? j'ai perdu d'un côté, mais j'ai gagné de l'autre. — Tu ne manges pas, Sarah?

SARAH.

Non; je ne mange pas avec des couverts d'étain.

RACHEL.

Oh! c'est donc depuis que j'ai acheté une douzaine de couverts d'argent avec mes économies, que tu ne peux plus toucher à de l'étain? Si je deviens plus riche, il te faudra bientôt un domestique derrière la chaise et un autre devant.

1. Mademoiselle Rachel demeurait alors passage Véro-Dodat.



(Montrant sa fourchette.)

Je ne chasserai jamais ces vieux couverts-là de notre maison. Ils nous ont trop longtemps servi. N'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE (la bouche pleine).

Est-elle enfant !

RACHEL (s'adressant à moi).

Figurez-vous que lorsque je jouais au théâtre Molière, je n'avais que deux paires de bas, et que tous les matins...

Ici la sœur Sarah se met à baragouiner de l'allemand pour empêcher sa sœur de continuer.

RACHEL (continuant).

Pas d'allemand ici ! — Il n'y a point de honte. — Je n'avais donc que deux paires de bas, et pour jouer le soir, j'étais obligée d'en laver une paire tous les matins. Elle était dans ma chambre, à cheval sur une ficelle, tandis que je portais l'autre.

MOI.

Et vous faisiez le ménage ?

RACHEL.

Je me levais à six heures, tous les jours, et à huit heures, tous les lits étaient faits. J'allais ensuite à la halle pour acheter le dîner.

MOI.

Et faisiez-vous danser l'anse du panier ?

RACHEL.

Non. J'étais une très-honnête cuisinière ; n'est-ce pas, maman ?

LA MÈRE (tout en mangeant).

Oh ! ça, c'est vrai.

RACHEL.

Une fois seulement, j'ai été voleuse pendant un mois. Quand j'avais acheté pour quatre sous, j'en comptais cinq, et quand j'avais payé dix sous, j'en comptais douze. Au bout du mois, je me suis trouvée à la tête d'une somme de trois francs.

MOI (adversément).

Et qu'avez-vous fait de ces trois francs, mademoiselle ?

LA MÈRE (voyant que Rachel se tait).

Monsieur, elle s'est achetée les œuvres de Molière avec.

MOI.

Vraiment !

RACHEL.

Ma foi oui. J'avais déjà un Corneille et un Racine; il me fallait bien un Molière. Je l'ai acheté avec mes trois francs, et puis j'ai confessé mes crimes. — Pourquoi donc mademoiselle Rabut s'en vante-t-elle? Bonsoir, mademoiselle.

Les trois quarts des ennuyeux, s'ennuyant, font comme mademoiselle Rabut. La servante revient, apportant les bagues et les bracelets oubliés. On les met sur la table; les deux bracelets sont magnifiques: ils valent bien quatre ou cinq mille francs. Ils sont accompagnés d'une couronne en or et du plus grand prix. Tout cela carambole sur la table avec la salade, les épinards et les cuillers d'étain. Pendant ce temps-là, frappé de l'idée du ménage, de la cuisine, des lits à faire et des fatigues de la vie nécessaire, je regarde les mains de Rachel, craignant quelque peu de les trouver laides ou gâtées. Elles sont mignonnes, blanches, potelées et effilées comme des fuseaux. — Ce sont de vraies mains de princesse.

Sarah, qui ne mange pas, continue de gronder en allemand. — Il est bon de savoir qu'elle avait fait le matin je ne sais quelle escapade, un peu trop loin de l'aile maternelle, et qu'elle n'avait obtenu son pardon et sa place à table qu'à la prière répétée de sa sœur.

RACHEL (répondant aux grogneries allemandes).

Tu m'ennuies. Je veux raconter ma jeunesse, moi. Je me souviens qu'un jour, je voulais faire du punch dans une de ces cuillers d'étain. J'ai mis ma cuiller sur la chandelle, et elle m'a fondu dans la main. A propos, Sophie! donne-moi du kirsch. Nous allons faire du punch. Ouf! c'est fini; j'ai soupé.

(La cuisinière apporte une bouteille.)

LA MÈRE.

Sophie s'est trompée. C'est une bouteille d'absinthe.

MOI.

Donnez-m'en un peu.

RACHEL.

Oh! que je serai contente si vous prenez quelque chose chez nous!

LA MÈRE.

On dit que c'est très-sain, l'absinthe.

MOI.

Pas du tout. C'est malsain et détestable.

SARAH.

Alors pourquoi en demandez-vous ?

MOI.

Pour pouvoir dire que j'ai pris quelque chose ici.

RACHEL.

Je veux en boire.

Elle verse de l'absinthe dans un verre d'eau et boit. On lui apporte un bol d'argent, où elle met du sucre et du kirsch ; après quoi elle allume son punch et le fait flamber.

RACHEL.

J'aime cette flamme bleue.

MOI.

C'est bien plus joli quand on est sans lumière.

RACHEL.

Sophie, emportez les chandelles.

LA MÈRE.

Du tout, du tout ! Quelle idée ! par exemple !

RACHEL.

C'est insupportable !... Pardon, chère maman ; tu es bonne, tu es charmante ;

(Elle l'embrasse.)

mais je désire que Sophie emporte les chandelles.

Un monsieur quelconque prend les deux chandelles et les met sous la table. — Effet de crépuscule. — La maman, tour à tour verte et bleue, à la lueur du punch, braque ses yeux sur moi et observe tous mes mouvements. — Les chandelles reparassent.

UN FLATTEUR.

Mademoiselle Rabut n'était pas belle ce soir.

MOI.

Vous êtes difficile ; je la trouve assez jolie.

UN AUTRE FLATTEUR.

Elle n'a pas d'intelligence.

RACHEL.

Pourquoi dites-vous cela ? Elle n'est pas si sottre que beaucoup d'autres, et, de plus, c'est une bonne fille. Laissez-la tranquille. Je ne veux pas qu'on parle ainsi de mes camarades.

Le punch est fait. Rachel remplit les verres et en distribue à tout

le monde; elle verse ensuite le reste du punch dans une assiette creuse, et se met à boire avec une cuiller; puis elle prend ma canne, tire le poignard qui est dedans et se cure les dents avec la pointe. — Ici finissent le verbiage vulgaire et les propos d'enfant. Un mot va suffire pour changer tout le caractère de la scène, et pour faire paraître dans ce tableau bohème la poésie et l'instinct des arts.

MOI.

Comme vous avez lu cette lettre, ce soir ! Vous étiez bien émue.

RACHEL.

Oui; il m'a semblé sentir en moi comme si quelque chose allait se briser. Mais c'est égal : je n'aime pas beaucoup cette pièce-là (*Tancrède*). C'est faux.

MOI.

Vous préférez les pièces de Corneille et de Racine.

RACHEL.

J'aime bien Corneille; et cependant il est quelquefois trivial, quelquefois ampoulé. — Tout cela n'est pas encore la vérité.

MOI.

Oh ! doucement, mademoiselle.

RACHEL.

Voyons : lorsque dans *Horace*, par exemple, Sabine dit :

On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.

Eh bien, je n'aime pas cela. C'est grossier.

MOI.

Vous avouerez, du moins, que cela est vrai.

RACHEL.

Oui; mais est-ce digne de Corneille ? Parlez-moi de Racine ! Celui-là, je l'adore. Tout ce qu'il dit est si beau, si vrai, si noble !

MOI.

A propos de Racine, vous souvenez-vous d'avoir reçu, il y a quelque temps, une lettre anonyme qui vous donnait un avis sur la dernière scène de *Mithridate* ?

RACHEL.

Parfaitement; j'ai suivi le conseil qu'on me donnait, et depuis ce temps-là je suis toujours applaudie à cette scène. Est-ce que vous connaissez la personne qui m'a écrit ?

MOI.

Beaucoup ; c'est la femme de tout Paris qui a le plus grand esprit et le plus petit pied. — Quel rôle étudiez-vous maintenant ?

RACHEL.

Nous allons jouer, cet été, *Marie Stuart* ; et puis *Polyeucte* ; et peut-être...

MOI.

Eh bien ?

RACHEL (frappant du poing sur la table).

Eh bien ! je veux jouer *Phèdre*. On me dit que je suis trop jeune, que je suis trop maigre, et cent autres sottises. Moi, je réponds : c'est le plus beau rôle de Racine ; je prétends le jouer.

SARAH.

Ma chère, tu as peut-être tort.

RACHEL.

Laisse-moi donc ! si on trouve que je suis trop jeune et que le rôle n'est pas convenable, parbleu ! j'en ai dit bien d'autres en jouant *Roxane* ; et qu'est-ce que cela me fait ? Si on trouve que je suis trop maigre, je soutiens que c'est une bêtise. Une femme qui a un amour infâme, mais qui se meurt plutôt que de s'y livrer ; une femme qui a séché dans les feux, dans les larmes, cette femme-là ne peut pas avoir une poitrine comme celle de madame Paradol. Ce serait un contre-sens. J'ai lu le rôle dix fois, depuis huit jours ; je ne sais pas comment je le jouerai, mais je vous dis que je le sens. Les journaux ont beau faire ; ils ne m'en dégoûteront pas. Ils ne savent quoi inventer pour me nuire, au lieu de m'aider et de m'encourager ; mais je jouerai, s'il le faut, pour quatre personnes.

(Se tournant vers moi.)

Oui ! j'ai lu certains articles pleins de franchise, de conscience, et je ne connais rien de meilleur, de plus utile ; mais il y a tant de gens qui se servent de leur plume pour mentir, pour détruire ! ceux-là sont pires que des voleurs ou des assassins. Ils tuent l'esprit à coups d'épingle ! Oh ! il me semble que je les empoisonnerais !

LA MÈRE.

Ma chère, tu ne fais que parler ; tu te fatigues. Ce matin, tu étais debout à six heures ; je ne sais ce que tu avais dans les jambes. Tu as bavardé toute la journée, et encore, tu viens de jouer ce soir : tu te rendras malade.

RACHEL (avec vivacité).

Non ; laisse-moi. Je te dis que non ! cela me fait vivre.

(En se tournant de mon côté.)

Voulez-vous que j'aie chercher le livre ? Nous lirons la pièce ensemble.

MOI.

Si je le veux !... Vous ne pouvez rien me proposer de plus agréable.

SARAH.

Mais, ma chère, il est onze heures et demie.

RACHEL.

Eh bien ! qui t'empêche d'aller te coucher ?

Sarah va, en effet, se coucher. Rachel se lève et sort ; au bout d'un instant, elle revient tenant dans ses mains le volume de Racine ; son air et sa démarche ont je ne sais quoi de solennel et de religieux ; on dirait un officiant qui se rend à l'autel, portant les ustensiles sacrés. Elle s'assoit près de moi, et mouche la chandelle. La maman s'assoupit en souriant.

RACHEL (ouvrant le livre avec un respect singulier et s'inclinant dessus).

Comme j'aime cet homme-là ! Quand je mets le nez dans ce livre, j'y resterais pendant deux jours, sans boire ni manger !

Rachel et moi, nous commençons à lire *Phèdre*, le livre posé sur la table entre nous deux. Tout le monde s'en va. Rachel salue d'un léger signe de tête chaque personne qui sort, et continue la lecture. D'abord, elle récite d'un ton monotone, comme une litanie. Peu à peu, elle s'anime. Nous échangeons nos remarques, nos idées sur chaque passage. Elle arrive enfin à la déclaration. Elle étend alors son bras droit sur la table ; le front posé sur la main gauche, appuyée sur son coude, elle s'abandonne entièrement. Cependant elle ne parle encore qu'à demi-voix. Tout à coup ses yeux étincellent ; — le génie de Racine éclaire son visage ; — elle pâlit, elle rougit. — Jamais je ne vis rien de si beau, de si intéressant ; jamais, au théâtre, elle n'a produit sur moi tant d'effet.

La fatigue, un peu d'enrouement, le punch, l'heure avancée, une animation presque fiévreuse sur ces petites joues entourées d'un bonnet de nuit, je ne sais quel charme inouï répandu dans tout son être, ces yeux brillants qui me consultent, un sourire enfantin qui

trouve moyen de se glisser au milieu de tout cela ; enfin, jusqu'à cette table en désordre, cette chandelle dont la flamme tremblotte, cette mère assoupie, près de nous, tout cela compose à la fois un tableau digne de Rembrandt, un chapitre de roman digne de Wilhelm Meister, et un souvenir de la vie d'artiste qui ne s'effacera jamais de ma mémoire.

Nous arrivons ainsi à minuit et demi. Le père rentre de l'Opéra, où il vient de voir mademoiselle Nathan débiter dans la *Juive*. A peine assis, il adresse à sa fille deux ou trois paroles des plus brutales, pour lui ordonner de cesser sa lecture. Rachel ferme le livre, en disant : — « C'est révoltant ! j'achèterai un briquet, et je lirai seule dans mon lit. » — Je la regardai : de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

C'était une chose révoltante, en effet, que de voir traiter ainsi une pareille créature ! Je me suis levé, et je suis parti plein d'admiration, de respect et d'attendrissement.

Et, en rentrant chez moi, je m'empresse de vous écrire avec la fidélité d'un sténographe, tous les détails de cette étrange soirée, pensant que vous les conserverez, et qu'un jour on les retrouvera.

Le poète ne se trompait pas dans ses prévisions : ce document précieux a été soigneusement conservé. Quoique la lettre ne porte point de date, et que l'enveloppe en ait été perdue, cette date se trouve indiquée par une des circonstances du récit. Mademoiselle Nathan ayant débuté à l'Opéra, dans la *Juive*, le 29 mai 1839, et le Théâtre-Français ayant joué *Tancredi* le même soir, il est évident que la relation du souper a été écrite dans la nuit du 29 au 30 mai. Les divers organes de la critique n'étaient pas encore unanimes sur le mérite de la jeune tragédienne. Comme cela n'arrive que trop souvent, le goût public avait devancé ceux qui prétendaient le diriger. Deux mois avant la scène qu'on vient de lire, — le mercredi 27 mars 1839, — mademoiselle Rachel, jouant le rôle de Roxane, avait été deux fois interrompue par les sifflets. L'envie était exaspérée. Malgré la prompt justice du public, cette soirée orageuse avait laissé à l'artiste un souvenir douloureux. Alfred de Musset venait de publier récemment deux dissertations de l'ordre le plus élevé, l'une sur la recrudescence de la tragédie, l'autre sur la pièce de *Bajazet*. C'est à ces deux articles et aux attaques de ses détracteurs que mademoiselle Rachel fait allusion dans son accès de naïve colère contre les journaux.

A la suite du souper, des rapports réguliers et fréquents s'établirent entre le poète et la jeune tragédienne. Alfred de Musset prit l'engagement d'écrire une tragédie en cinq actes pour mademoiselle Rachel, et il en voulut chercher le sujet dans ces récits des temps mérovingiens où l'érudition d'Augustin Thierry venait de jeter une lumière toute nouvelle. Ce n'est point par hasard que son esprit se fixa sur les intrigues de Frédégonde à la cour de Chilpéric. On retrouve dans la servante ambitieuse du roi de Neustrie le personnage principal du tableau de la vie d'artiste et du chapitre de *Wilhelm Meister*, dont l'image s'était gravée si profondément dans l'imagination du poète. Le fragment de tragédie de la *Servante du roi*, écrit en juillet 1839, se rattache évidemment à l'épisode pittoresque du souper. Le rapprochement des dates, le choix du sujet, le titre de l'ouvrage, tout s'accorde pour démontrer la corrélation d'idées qui existe entre ces deux morceaux, malgré les disparates énormes de l'exécution, malgré la distance qui sépare un calque fidèle de la réalité d'avec une œuvre d'art du genre le plus sévère. Ces rencontres se présentent souvent dans la vie des grands maîtres : c'est ainsi que Léonard de Vinci puisa dans les dessins capricieux d'une table de marbre le sujet de sa vaste composition de la bataille d'Anghiari.

Le plan de la *Servante du roi* n'a pas été écrit. Mais Grégoire de Tours, Augustin Thierry et Sismondi en contiennent la substance. Selon toute probabilité, on voyait, dans les trois premiers actes, Frédégonde s'introduisant dans la maison d'Audovère, première femme de Chilpéric, gagnant par sa coquetterie et sa fausse modestie les bonnes grâces et le cœur du roi, réussissant à force d'intrigues à faire répudier la reine, se croyant près de saisir la couronne ; puis trompée dans ses espérances par le second mariage de Chilpéric avec Galsuinde, cédant à l'amour du roi, devenant la maîtresse avouée de ce prince faible, et abreuvant la nouvelle reine de dégoûts et d'humiliations. Au commencement du quatrième acte, Galsuinde a résolu de quitter furtivement la cour et de retourner chez son père. Frédégonde, informée de ce projet d'évasion, délibère pour savoir si elle doit laisser fuir la reine, ou si elle a plus d'intérêt à la faire mourir. Tel est le sujet de la scène suivante :



## LA SERVANTE DU ROI.

## ACTE IV.

## SCÈNE I. — LANDRY, FRÉDÉGONDE.

FRÉDÉGONDE.

Elle veut s'échapper ?

LANDRY.

Sitôt la nuit venue.

Dans une heure peut-être...

FRÉDÉGONDE.

Il suffit ; laisse-moi.

Et garde-toi surtout de rien apprendre au roi.

## SCÈNE II. — FRÉDÉGONDE seule.

Elle veut s'échapper ! cette nuit, dans une heure...  
 Faut-il qu'elle s'éloigne, ou faut-il qu'elle meure ?  
 Pensons-y ; le temps presse, et je n'ai qu'un instant.  
 L'occasion m'appelle, et le hasard m'attend.  
 De cette trahison que faut-il que je fasse ?  
 Galsuinde a ses raisons pour me céder la place.  
 L'heure en était venue, elle l'a bien compris ;  
 Elle a peur, l'Espagnole, et se sauve à tout prix ;  
 Dès demain, si je veux, cette fuite soudaine  
 De ce palais désert me laisse souveraine ;  
 Ces portiques, ces murs, ces plaines sont à moi ;  
 Ce soir, j'y reste seule avec l'ombre d'un roi.  
 Que fera ma rivale ? Elle court en Espagne ;  
 Jusques à la frontière un vieillard l'accompagne ;  
 La honte la précède, et le mépris la suit ;  
 On la croira chassée, en voyant qu'elle fuit.  
 Que peut-elle ? pleurer dans les bras de son père,  
 Faire de ses chagrins un récit à sa mère ;  
 Peut-être pour sa cause armer quelques soldats,  
 Qui tireront l'épée et ne se battront pas ;  
 Chercher d'autres amours, et sur les bords du Tage,  
 Promener les langueurs d'un précoce veuvage ;  
 J'en ai presque pitié ; nuls dangers, nuls témoins ;  
 Qu'elle parte ! après tout ; c'est un crime de moins.

Mais que dis-je? le roi l'a-t-il répudiée?  
 Non. Absente demain, sera-t-elle oubliée?  
 Elle part, mais le cœur plein d'un mortel affront,  
 La pourpre sur l'épaule, et la couronne au front;  
 Et moi, qui par faiblesse, épargne une victime,  
 Je ne puis plus porter qu'un titre illégitime,  
 Et quelqu'amour pour moi que le roi puisse avoir,  
 Je ne puis ressaisir qu'un fragile pouvoir,  
 Flétri par le dégoût, brisé par un caprice!...  
 Que plutôt dans mon sein mon cœur s'anéantisse!  
 Est-ce donc pour si peu que j'ai depuis deux ans,  
 De l'enfer, dans ce cœur, porté tous les tourments?  
 Cette triste grandeur, si longtemps attendue,  
 Est-ce donc pour si peu que j'en suis descendue,  
 Tombant du rang suprême au degré le plus bas,  
 Sans pousser un soupir, sans reculer d'un pas;  
 Caressant tour à tour et servant ma rivale;  
 Posant sur son chevet la robe nuptiale;  
 Moi-même sur son sein prenant soin d'attacher  
 La pourpre qu'à mes flancs je venais d'arracher;  
 Sur les marches du trône, esclave abandonnée,  
 Venant laver la place où je fus couronnée;  
 Aux douleurs de Galsuinde assistant sans pâlir;  
 Dans ses yeux, dans ses pleurs, calculant l'avenir,  
 Et parmi tant de maux, n'ayant pour toute joie,  
 Que l'espoir de saisir et d'abattre ma proie!  
 Non, non, il me faut plus qu'un misérable amour.  
 La passion que j'ai s'assouvit au grand jour,  
 Et je ne ressens point une oisive faiblesse,  
 A m'aller contenter d'un titre de maîtresse;  
 Qu'une femme de cour ait cette lâcheté;  
 Je suis fille du peuple, et j'ai plus de fierté.  
 Non, Galsuinde, en quittant cette chambre fatale,  
 Tu n'emporteras pas ma dépouille royale,  
 Et ce glorieux nom qu'avant toi j'ai porté,  
 Tu me le rendras tel que je te l'ai prêté;  
 Tu l'abandonneras, ce lit qui t'épouvante,  
 Et demain, s'il le faut, j'y rentrerai servante,  
 Mais j'en sortirai reine, et si, pour t'en bannir,

Dans ta grandeur d'un jour il faut t'ensevelir,  
 Accusez-en le ciel qui vous a condamnée,  
 Madame; vous venez heurter ma destinée;  
 Nous sommes l'une à l'autre un obstacle ici-bas.  
 Que Dieu juge entre nous ! vous ne partirez pas.

(Le roi paraît.)

## SCÈNE III. — FRÉDÉGONDE, LE ROI.

LE ROI.

Est-ce toi, Frédégonde ? approche, et viens me dire  
 Quel oubli de toi-même à ta perte conspire.  
 Tu connais ma tendresse, et l'ancienne amitié  
 Qui de tes déplaisirs prit toujours la moitié.  
 Qui te fait t'emporter jusqu'à braver la reine !  
 Elle est du sang des rois, elle est ta souveraine,  
 L'Église la protège, et ses droits proclamés...

FRÉDÉGONDE.

Elle est bien plus encor, seigneur, si vous l'aimez.

LE ROI.

Laissons les vains discours, avant tout elle est reine.  
 Sais-tu quels châtimens ton insolence entraîne ?  
 Avec quelle rigueur ce crime est expié ?

FRÉDÉGONDE.

Je le savais naguère, et n'ai rien oublié.

LE ROI.

Et tu ne trembles pas ?

FRÉDÉGONDE.

La peur m'est inconnue.

LE ROI.

Tu méprises la mort ?

FRÉDÉGONDE.

Non, seigneur, je l'ai vue.

J'ai calculé ses coups et j'ai compté ses pas,  
 Je sais ce qu'elle vaut, et je ne la crains pas.

LE ROI.

Ainsi, malgré moi-même, aveugle en sa faiblesse,  
 Alors qu'il doit fléchir, ton orgueil se redresse.  
 Misérable fierté dont croit s'enfler ton cœur !

On peut braver la mort, mais non pas la douleur.  
 A défaut de respect, faut-il qu'on t'avertisse  
 De te sauver, du moins, des horreurs du supplice ?  
 Faut-il te rappeler dans quel affreux tourment  
 La victime muette expire lentement ?  
 Ne te souvient-il plus des caveaux de Clothaire ?

FRÉDÉGONDE

Il me souvient, seigneur, qu'il était votre père.  
 Mais qu'ont-ils, ces tourments, qui puisse épouvanter ?  
 Le lâche seul, seigneur, se laisse ainsi traiter.  
 Jusque sous le couteau s'attachant à la vie,  
 Il traîne dans le sang sa honteuse agonie,  
 Et quand son pied meurtri sent le froid du tombeau,  
 Se rejette en pleurant dans les bras du bourreau.  
 Mais un cœur tout à soi, qui dédaigne de vivre,  
 Menacé du supplice, aisément s'en délivre.  
 Tout moyen peut servir; mais il court au plus prompt;  
 Sur le fer qui l'enchaîne il peut briser son front.  
 Le pavé des cachots, les murs qui l'entourent,  
 Tout recèle la mort; qu'on les frappe, ils la donnent.  
 La mort, elle est partout, seigneur, elle est ici.  
 Qu'est-ce donc que la mort ? ah ! mon Dieu, la voici.

(Montrant son poignard.)

LE ROI.

Quel sera ton asile, et que prétends-tu faire ?

FRÉDÉGONDE.

Galsuinde vous priait de la rendre à sa mère.  
 J'ai la mienne, seigneur, et je l'irai trouver.  
 Où commença ma vie, elle doit s'achever;  
 Non pas au sein des cours, sur la couche dorée,  
 Où gémit noblement une infante éplorée,  
 Ni sous le rideau vert des orangers en fleurs,  
 Invitant au sommeil de royales douleurs;  
 Mais au bord des torrents, parmi les rocs arides,  
 Où sont encor debout les autels des druides;  
 Dans le fond des forêts, vierges de pas humains,  
 Où n'a point pénétré la hache des Romains;  
 Il est dans ces déserts une roche isolée :  
 Là, veille avec mes sœurs ma mère désolée,

A leur asile obscur nul sentier ne conduit;  
 La forêt les abrite, et la terre est leur lit.  
 Sur le coteau s'élève un cyprès funéraire;  
 Mon père est là sanglant qui dort sous la bruyère;  
 Ma mère sacrifie à ses restes pieux,  
 Car elle croit encore à nos antiques dieux.  
 Des monceaux de granit, des chênes séculaires  
 Font un vaste rempart à ces lieux solitaires.  
 Tout est nuit et silence, et le pâtre égaré  
 Ne marche qu'en tremblant sous l'ombrage sacré.  
 Dans ce sombre palais j'ai reçu la naissance.  
 J'en suis sortie un jour, le cœur plein d'espérance;  
 J'ai voulu voir de près ce que j'osai rêver.  
 J'ai vu; ma mère attend, je vais la retrouver.  
 Tel sera mon asile.

LE ROI.

Est-ce bien ta pensée?

Tu commets une faute, et te dis offensée.  
 Tu veux t'ensevelir dans un désert affreux,  
 Et ta mère, dis-tu, sert encor les faux dieux?

FRÉDÉGONDE.

En doutez-vous, seigneur? croyez-vous qu'il suffise  
 Pour tout mettre à genoux, qu'un prince entre à l'église?  
 Lorsque par politique il s'est humilié,  
 Le Sicambre orgueilleux pour lui seul a prié.  
 Oui, nous servons nos dieux, et nous en faisons gloire;  
 Ma mère a sa faucille et sa tunique noire;  
 Et la nuit en secret plus d'une fois sa main  
 A fait couler le sang sur nos trépieds d'airain.

LE ROI.

Jésus! que dis-tu là?

FRÉDÉGONDE.

Du temps où j'étais reine,  
 Mes soins veillaient sur elle, acceptés à grand'peine;  
 Plus d'un esclave obscur, à vous-même inconnu,  
 Lui porta mes présents, et n'est point revenu.  
 Je protégeais de loin cette tête sacrée;  
 Maintenant, comme moi, pauvre et désespérée,  
 Veuve, et d'affreux lambeaux couvrant ses cheveux blancs,

Elle va dans les bois, se traînant à pas lents,  
 Chercher ces fruits amers, que l'avare nature  
 Sur la terre à regret jette à sa créature.  
 Puis, lorsque vient l'hiver, il faut que les enfants  
 Aillent sur les chemins implorer les passants ;  
 Mes sœurs, mes pauvres sœurs, ô comble de misère !  
 Vont au seuil des châteaux mendier pour leur mère,  
 Et chanter au hasard, les larmes dans les yeux,  
 Ces vieux refrains gaulois si chers à nos aïeux !

LE ROI.

Si tel est leur malheur pourquoi vivre isolée ?  
 C'est pour courir la nuit à leurs lieux d'assemblée  
 Que se cachent ainsi les barbares vaincus.  
 Puis-je porter secours à des maux inconnus ?  
 Que ne se montrent-ils ? pourquoi fuir ma présence ?

FRÉDÉGONDE.

Ces barbares, seigneur, sont plus fiers qu'on ne pense.  
 Ils ne se montrent pas pour un morceau de pain ;  
 Leur visage est voilé, lorsqu'ils tendent la main.

LE ROI.

Qu'ils gardent donc en paix cet orgueil solitaire  
 Qui les fait exiler du reste de la terre !  
 C'est chez ces mendiants que tu prétends aller ?

FRÉDÉGONDE.

Oui, mendier comme eux, avec eux m'exiler.

LE ROI.

Comme eux sans doute aussi, sur vos autels funèbres,  
 Offrir un culte impie à l'esprit des ténèbres ?  
 Tu ne me réponds pas ? au nom du tout-puissant !  
 Tes mains, du moins, tes mains, auraient horreur du sang !

FRÉDÉGONDE.

Peut-être. Adieu, seigneur, je vois venir la reine.

LE ROI.

Comment m'y refuser et comment consentir ?

FRÉDÉGONDE.

Ne vous alarmez pas ; c'est moi qui vais partir.

LE ROI.

Toi partir ?

## FRÉDÉGONDE.

Oui, seigneur, trop de haine et d'envie  
 Poursuivent en ces lieux mon humble et triste vie.  
 J'espérais en perdant un grand rêve oublié,  
 Trouver l'oubli du moins à défaut de pitié,  
 Et qu'on pardonnerait à ma grandeur passée,  
 En voyant la misère où vous m'aviez laissée;  
 Je me trompais — l'amour passe avec la faveur,  
 Mais la haine est fidèle, et s'attache au malheur.  
 Jusqu'au bord de la tombe elle poursuit sa proie.  
 Je sais ce qui les pousse, et les remplit de joie,  
 Ces cœurs, ces lâches cœurs, à ma perte animés,  
 Qui s'appelaient hier mes sujets bien aimés.  
 Ma couronne est tombée, et c'est sa marque altière,  
 Qu'on flétrit sur mon front, courbé dans la poussière.  
 Dans les champs, sur la place, à l'église, au Palais,  
 L'ombre de ma puissance est partout où je vais.  
 C'est elle qu'on insulte, et mon manteau de reine  
 Flotte encore à leurs yeux sur ma robe de laine.  
 C'est ce qui rendit fiers vos valets parvenus,  
 Ceux qui baisaient ma main marchent sur mes pieds nus.  
 Qu'importent mes ennuis, mes larmes ignorées,  
 Par de grossiers travaux mes mains déshonorées?  
 J'ai régné sur ce peuple, et c'est assez pour lui;  
 Sur l'esclave à loisir il se venge aujourd'hui.  
 Ainsi s'attache à nous l'ignoratitudo humaine,  
 Jusque sur la souffrance elle épuise sa haine,  
 D'autant plus implacable en son impunité,  
 Qu'elle paie en orgueil toute sa lâcheté.

Ce morceau considérable, où l'on a pu remarquer avec quelle souplesse de talent l'auteur sait se plier aux exigences de l'art et du style tragiques, fut porté à mademoiselle Rachel dans l'été de 1839. Elle l'accueillit avec joie, l'apprit par cœur et le récita plusieurs fois dans de petites réunions d'amis intimes. Cependant, au lieu de presser le poète d'achever son œuvre, elle voulut attendre la représentation de *Polyeucte*, et puis celle de *Phèdre*. Le temps s'écoula; le beau feu s'éteignit de part et d'autre. Une pièce intitulée *la Servante du Roi* fut représentée au théâtre de l'Odéon, et quoiqu'elle n'ait pas fait grand bruit, le sujet se trouva défloré. Mademoiselle Rachel eut des

démêlés avec le Théâtre-Français. Elle écrivit une lettre pour envoyer sa démission de sociétaire ; puis elle retira cette démission, et l'envoya une seconde fois. C'est au milieu de ces fâcheux débats que le poète composa, un matin, les stances suivantes, où l'on voit sa tristesse, ses illusions perdues et sa renonciation :

### A MADemoisELLE RACHEL.

Si ta bouche ne doit rien dire  
De ces vers désormais sans prix ;  
Si je n'ai, pour être compris,  
Ni tes larmes, ni ton sourire ;

Si dans ta voix, si dans tes traits,  
Ne vit plus le feu qui m'anime ;  
Si le noble cœur de Monime  
Ne doit plus savoir mes secrets ;

Si ta triste lettre est signée ;  
Si les gardiens d'un vieux tombeau  
Laissent leur prêtresse indignée  
Sortir, emportant son flambeau ;

Cette langue de ma pensée  
Que tu connais, que tu soutiens,  
Ne sera jamais prononcée  
Par d'autres accents que les tiens.

Périsse plutôt ma mémoire  
Et mon beau rêve ambitieux !  
Mon génie était dans ta gloire ;  
Mon courage était dans tes yeux.

Mademoiselle Rachel n'a jamais connu ces stances ; le poète, après les avoir écrites pour son propre soulagement, n'a pas jugé à propos de les lui envoyer.

---

M. Jules Janin vient de publier, chez Amyot, 8, rue de la Paix, un ouvrage sur mademoiselle Rachel, dans lequel on trouve douze photographies qui la représentent en pied dans les différents rôles qu'elle a remplis. La physionomie de la grande tragédienne est ainsi reproduite douze fois, et dans les situations les plus diverses et les plus dramatiques. Ces photographies sauveront de l'oubli tout ce qui peut rappeler le talent de mademoiselle Rachel.

(Note de l'Éditeur.)



**HISTOIRE**  
**DE**  
**LA LITTÉRATURE FRANÇAISE**  
**PENDANT LA RÉVOLUTION (1789-1800)**

**PAR M. GERUZZI.**

---

**LIVRE SECOND.**

**CHAPITRE III. — Le Directoire et le général Bonaparte. — Souvenirs d'Italie. — Éloquence militaire. — Premières proclamations. — Leur effet sur le peuple et sur l'armée. — Licence de la presse. — Hoche prend la défense de Bonaparte. — Éloquence de Hoche. — Expédition d'Égypte. — Proclamations et bulletins. — Le dix-huit brumaire.**

M. de Maistre n'était pas seul à voir que le Directoire était destiné à périr. La première des conditions de durée pour un gouvernement lui manquait. Comme il n'inspirait ni la crainte, quoiqu'il lui soit arrivé de frapper de grands coups, ni le respect, quoiqu'il ait voulu paraître imposant, il avait laissé se produire le mépris qui ne permet pas à ceux qu'il a touchés de vivre longuement. Or, à ce moment même l'admiration, qui est un principe de vie et de puissance, naissait ailleurs, elle grandissait parmi des victoires qui tenaient du prodige par l'éclat et le nombre, elle s'attachait à un seul homme, et cet homme si jeune encore, que la fortune élevait si haut, n'inspirait aucune défiance à la République; il paraissait aimer la liberté autant que la gloire, il avait le génie de la guerre et le don de l'éloquence, il était né pour dominer les hommes par les armes et la parole, il avait même, une fois au moins, aidé le Directoire à ne pas mourir; l'ayant sauvé, il pouvait le détruire, et il devait un jour le vouloir avec tout le monde.

Au retour de l'Égypte, Mallet-du-Pan avait vu clairement l'avenir du vainqueur : « Bonaparte, disait-il, a la tête dans les nues ; sa carrière est un poème<sup>1</sup>, son imagination un magasin de romans héroïques, son théâtre une arène ouverte à tous les délires de l'entendement ou de l'ambition. Qui fixerait le point où il s'arrêtera ? Est-il assez maître des choses, des temps et de sa fortune, pour le fixer lui-même ? » Celui qui parlait ainsi n'était pas homme à voir dans le héros d'Arcole et des Pyramides un instrument de prochaine restauration pour les Bourbons, il ne disait pas avec M. de Maistre : « Le Roi viendra, verra, vaincra. » Il raillait même peu charitablement les illusions naïves de ceux qui attendaient un Monck : « Ces pauvres innocents d'émigrés, disait-il, à qui la Providence a heureusement laissé l'aveuglement en dédommagement de leurs misères, s'imaginent que Bonaparte travaille pour eux et pour Louis XVIII. » Il ajoutait plus tard, et avec plus d'irrévérence encore : « C'étaient de bons imbéciles, que cette nuée d'étourneaux. »

Bonaparte travailla donc pour lui-même, et aussi pour la France. Dans ces belles années, sous le charme de ses premières espérances, et avant de soupçonner jusqu'où devait l'emporter l'ivresse toujours croissante du succès et de l'ambition, il crut sincèrement n'aimer que la patrie. Nous n'en voulons pas d'autre preuve que la page qu'on va lire, page dictée à Sainte-Hélène, et trop éloquente pour n'être pas l'expression d'un sentiment vrai retrouvé au fond du cœur par la mémoire et rajeuni par l'imagination : « Quels souvenirs ! quelle époque me rappelle cette belle Italie ! je touche encore au moment où je pris le commandement de l'armée qui la conquit. J'étais jeune, plein de vivacité, d'ardeur, j'avais la conscience de mes forces ; je bouillais d'entrer en lice. J'avais donné des gages, on ne contestait pas mon aptitude, mais mon âge déplaisait à ces vieilles moustaches qui avaient blanchi dans les combats. Je m'en aperçus et sentis la nécessité de racheter ce désavantage par une sévérité de principes que je ne démentis jamais. Il me fallait des actions d'éclat pour me concilier l'affection et la confiance du soldat : j'en fis. Nous marchâmes, tout s'éclipsa à notre approche. Mon nom était aussi cher aux peuples qu'aux soldats. Ce concert d'hommages me toucha ; je devins insensible à tout ce qui n'était pas la gloire. L'air retentissait d'acclama-

1. Beaumarchais avait déjà dit de Bonaparte : « Ce n'est pas pour l'histoire, c'est pour l'épopée que travaille ce jeune homme. Il est hors du vraisemblable. »

tions sur mon passage ; tout était à ma disposition, tout était à mes pieds, mais je ne voyais que mes braves, la France et la postérité. » Que ces paroles sont belles et entraînant ! Dans ces premiers transports renouvelés et si bien exprimés, l'ambition se dévoile tout entière, mais encore à son âge d'innocence, aimant pour elles-mêmes les belles choses qu'elle embrasse avec enthousiasme, sans songer à les absorber en soi ; ardente et dévouée, avant de devenir inquiète et impérieuse.

Dès lors la France était séduite. Elle voyait sans défiance un homme de guerre attirer tous les regards. On ne craignait rien de l'armée qui seule avait toujours combattu justement, puisque sa force avait toujours été employée, à l'intérieur, pour défendre l'unité, au dehors, pour protéger l'indépendance nationale. Les amis les plus sincères de la liberté n'étaient pas les moins confiants, et s'ils présentaient que les destinées du pays allaient être remises aux mains du jeune général, ils n'en prenaient point d'ombrage, persuadés que s'il devait commander, il serait sans doute jaloux de remplir, en commandant à des hommes libres, le plus beau des rôles auquel puisse prétendre le chef d'une grande nation. M.-J. Chénier, qui eut aussi ses souvenirs auxquels se mêlaient aussi bien des regrets, rappelle à son tour en beaux vers, après ses mécomptes, quelle avait été la vivacité et la sincérité de ses espérances :

Credule ! j'ai longtemps célébré ses conquêtes ;  
 Au forum, au sénat, dans nos jeux, dans nos fêtes,  
 Je proclamais son nom, je vantais ses exploits,  
 Quand ses lauriers soumis se courbaient sous les lois,  
 Quand, simple citoyen, soldat du peuple libre,  
 Aux bords de l'Éridan, de l'Adige et du Tibre,  
 Foudroyant tour à tour quelques tyrans pervers,  
 Des nations en pleurs sa main brisait les fers ;  
 Ou quand son noble exil aux sables de Syrie  
 Des palmes du Liban couronnait sa patrie.

et le poète ne se contentait pas pour son héros et pour la France de l'Italie et de l'Égypte, il leur montrait, il leur promettait l'Angleterre. Écoutez-le prêchant, après la mort de Hoche et avant le 18 brumaire, la croisade contre ceux qu'il appelle et qui étaient alors les tyrans des mers :

Si jadis un Français des rives de Neustrie,

Descendit dans leurs ports, précédé par l'effroi,  
 Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,  
 Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,  
 Quand Neptune irrité lancera dans leur île  
 D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,  
 Tous ces jeunes héros, vieux dans l'art des combats,  
 La grande nation à vaincre accoutumée,  
 Et le grand général guidant la grande armée?

Cet enthousiasme, dont il nous serait facile de multiplier les témoignages, n'avait pas pour seul aliment de hauts faits, mais encore de belles paroles. L'éloquence venait en aide à la victoire et créait, chez un peuple amoureux de la parole autant que du courage, une incomparable popularité au profit du guerrier habile à bien dire. C'est par l'éloquence que Bonaparte nous appartient, et que nous lui devons une place dans cette étude littéraire sur la Révolution française. Nous n'avons à juger ni sa politique, ni son génie militaire, nous ne sommes pas même en mesure de lui assigner parmi les écrivains de son époque un rang que le temps seul peut donner. Il est hors ligne, sans aucun doute, mais est-il, comme on s'est hâté de le dire, hors de comparaison? Tout ce que nous pouvons affirmer, c'est que son langage a la marque des maîtres, le style, et qu'il a nous ne dirons pas créé l'éloquence militaire en France, car avant lui Henri IV l'avait possédée à un haut degré, mais qu'il l'a élevée et agrandie. Ses proclamations et ses bulletins en font foi. Il a su parler au cœur et à l'imagination du soldat. Il n'a pas négligé non plus de lui parler de ses intérêts, mais il a mis au-dessus du profit la gloire du succès. Voici son premier mot en prenant le commandement de l'armée d'Italie : « Soldats, vous êtes mal nourris et presque nus. Le gouvernement vous doit beaucoup, mais ne peut rien pour vous. Votre patience, votre courage vous honorent, mais ne vous procurent ni avantage, ni gloire. Je vais vous conduire dans les plus fertiles plaines du monde; vous y trouverez de grandes villes, de riches provinces; vous y trouverez honneur, gloire et richesses. Soldats d'Italie, manquerez-vous de courage? » Certes le dénûment de nos soldats avait été supporté héroïquement et il entraînait pour beaucoup dans leur gloire, mais il durait depuis bien longtemps déjà et on pouvait, sans paraître essayer de les corrompre, leur faire entrevoir la fin de leurs souffrances et donner ainsi un nouvel aiguillon à leur courage. L'effet de cette courte harangue fut prodigieux; il est vrai qu'elle

fut aidée par l'ascendant d'un homme de génie, qui communiquait son assurance à ceux qu'il associait à ses desseins et qu'il entraînait dans sa voie. Quelques semaines à peine la séparent de la proclamation qu'on va lire, qui en résume les conséquences, et qui ouvre la suite brillante de ces œuvres oratoires que la postérité ne sépare pas des hauts faits qu'elles ont suscités ou racontés : « Soldats, vous avez remporté en quinze jours six victoires, pris vingt et un drapeaux, cinquante-cinq pièces de canon, plusieurs places fortes, et conquis la plus riche partie du Piémont ; vous avez fait quinze mille prisonniers, tué ou blessé plus de dix mille hommes ; vous vous étiez battus jusqu'ici pour des rochers stériles, illustrés par votre courage, mais inutiles à la patrie ; vous égalez aujourd'hui, par vos services, l'armée de Hollande et du Rhin. Dénués de tout, vous avez suppléé à tout. Vous avez gagné des batailles sans canons, passé des rivières sans ponts, fait des marches forcées sans souliers, bivouaqué sans eau-de-vie et souvent sans pain. Les phalanges républicaines, les soldats de la liberté étaient seuls capables de souffrir ce que vous avez souffert. Grâce vous en soient rendues, soldats ! La patrie reconnaissante vous devra sa prospérité ; et si, vainqueurs de Toulon, vous présageâtes l'immortelle campagne de 1793, vos victoires actuelles en présagent une plus belle encore. Les deux armées qui naguère nous attaquaient avec audace, furent épouvantées devant vous ; les hommes pervers qui riaient de vos misères, et se réjouissaient dans leur pensée des triomphes de vos ennemis, sont confondus et tremblants. Mais, soldats, vous n'avez rien fait puisqu'il vous reste à faire. Ni Turin, ni Milan ne sont à vous : les cendres des vainqueurs de Tarquin sont encore foulées par les assassins de Basseville ! On dit qu'il en est parmi vous dont le courage mollit, qui préféreraient retourner sur les sommets de l'Apennin et des Alpes ? Non, je ne puis le croire. Les vainqueurs de Montenotte, de Millesimo, de Dego, de Mondovi, brûlent de porter au loin la gloire du peuple français. »

Voilà la première page de cette glorieuse série de proclamations et de bulletins où pas une pièce n'est vulgaire. Pendant plus de dix années la même voix retentit avec le même éclat, et remplit le monde d'admiration et de crainte. La proclamation sonne la charge d'une victoire que racontera le bulletin du lendemain. Cette première proclamation qui inaugurait dans les camps l'éloquence que la tribune ne connaissait plus, n'est pas seulement un chef-d'œuvre, elle marque une époque. Elle déplace le centre d'autorité, elle porte tous les

regards et tous les vœux du côté de l'armée. Celui qui la commande est maître, et le pouvoir civil ne gardera que la part qui lui sera faite par ce victorieux qui sait agir et parler. Les soldats qui se voyaient si bien conduits, et qui s'entendaient si bien louer, toujours entre deux victoires, s'enivraient de souvenirs et d'espérances, et ils commençaient à confondre dans un même dévouement leur général et la patrie ; les amis de la liberté ne prenaient point d'ombrage en entendant glorifier les « phalanges républicaines » et « les soldats de la liberté. » On leur parlait aussi des « vainqueurs des Tarquins ; » iraient-ils songer à César et à ses légions, parce que le général, parmi ses souvenirs classiques, appliquait à ses compagnons d'armes ce qu'un poète a dit de César : « Soldats, vous n'avez rien fait, puisqu'il vous reste à faire <sup>1</sup>. » C'eût été prévoir les choses de bien loin et sur un bien faible indice. La force qui s'annonçait paraissait donc acquise tout entière au profit de la République. De nos jours même notre poète national s'inspirait d'un passage de cette harangue lorsqu'il nous montre dans une de ses belles odes <sup>2</sup> les soldats accourus à la voix de la République :

Pieds nus, sans pain, sourds aux lâches alarmes,  
Tous à la gloire allant du même pas.

Béranger est encore dans le même courant d'idées et de sentiments, il puise à la même source, lorsqu'il ajoute :

De quel éclat brillaient dans la bataille  
Ces habits bleus par la victoire usés,  
La liberté mêlait à la mitraille  
Des fers rompus et des sceptres brisés ;  
Les nations, reines par nos conquêtes,  
Ceignaient de fleurs le front de nos soldats.  
Heureux celui qui mourut dans ces fêtes !

Contrairement à l'opinion qui semble avoir prévalu, nous ne placerons pas au premier rang la seconde proclamation à l'armée d'Italie, demeurée plus populaire grâce au trait qui la termine. Nous devons la transcrire, mais, chemin faisant, nous aurons à faire quelques réserves. Le début est magnifique, il semble par l'ardeur martiale

1. *Nil actum reputans, si quid superesset agendum.* LUCAIN, *Pharsale*, liv. I, v. 662.

2. *Le vieux Sergent.*

qui l'anime renouveler les exploits qu'il rappelle : « Soldats, vous vous êtes précipités comme un torrent du haut de l'Apennin ; vous avez culbuté, dispersé tout ce qui s'opposait à votre marche. Le Piémont, délivré de la tyrannie autrichienne, s'est livré à ses sentiments naturels de paix et d'amitié pour la France. Milan est à vous, et le pavillon républicain flotte dans toute la Lombardie. Les ducs de Parme et de Modène ne doivent leur existence politique qu'à votre générosité. L'armée qui vous menaçait avec orgueil ne trouve plus de barrière qui la rassure contre votre courage ; le Pô, le Tésin, l'Adda n'ont pu vous arrêter un seul jour ; ces boulevards tant vantés de l'Italie ont été insuffisants ; vous les avez franchis aussi rapidement que l'Apennin. » Quel entrain ! quel coloris ! comme tout marche et fait image ! mais les teintes vont faiblir et les phrases suivantes, réminiscence du *Chant du Départ*, nous ramènent à la poésie un peu molle de M.-J. Chénier : « Tant de succès ont porté la joie dans le sein de la patrie ; vos représentants ont ordonné une fête dédiée à vos victoires, célébrées dans toutes les communes de la République. Là vos pères, vos mères, vos épouses, vos amantes, se réjouissent de vos succès, et se vantent avec orgueil de vous appartenir. »

Continuons, et nous allons trouver encore bien des réminiscences, et tout d'abord le mot de Lucain remanié et affaibli. « Oui, soldats, vous avez beaucoup fait. Mais ne vous reste-t-il donc plus rien à faire ? La postérité vous reprochera-t-elle d'avoir trouvé Capoue dans la Lombardie ! Mais je vous vois déjà courir aux armes... eh bien ! partons ! nous avons encore des marches forcées à faire, des ennemis à soumettre, des lauriers à cueillir, des injures à venger. » Il ne faut pas chicaner les héros, mais comment ne pas remarquer ici des traces de vaine rhétorique dans ce souvenir déjà bien usé de Capoue, dans cette tournure familière aux tragiques<sup>1</sup> et qu'il fallait laisser au théâtre « mais je vois, » et dans cette expression banale « des lauriers à cueillir. » Nous ne reconnaissons plus la touche d'un maître.

Le ton de ce qui suit nous paraît aujourd'hui déclamatoire et dur. Mais il faut tenir compte du temps : « Que ceux qui ont aiguisé les poignards de la guerre civile en France, qui ont lâchement assassiné

1. Mais je vois que mes pleurs touchent mon empereur.

RACINE, *Britannicus*, act. IV, sc. III.

Je vois qu'à ce récit,

Votre cœur, malgré vous, s'émeut et s'adoucit.

VOLTAIRE, *Alzire*, acte I, sc. I.

nos ministres, incendié nos vaisseaux à Toulon, tremblent ! L'heure de la vengeance a sonné. » Nous retrouvons dans ces menaces d'extermination contre les ennemis du dehors l'accent et presque les paroles de la *Marseillaise*. Après l'homme de guerre, écoutons maintenant l'homme d'État et le politique. On verra que le Conseil a passé dans les camps : « Mais que les peuples soient sans inquiétude ; nous sommes amis de tous les peuples, et particulièrement des descendants de Brutus, des Scipion, et des grands hommes que nous avons pris pour modèles. Rétablir le Capitole, y placer avec honneur les statues des héros qui le rendirent célèbre ; réveiller le peuple romain, engourdi par plusieurs siècles d'esclavage, tel sera le fruit de nos victoires. Elles feront époque dans la postérité : vous aurez la gloire immortelle de changer la face de la plus belle partie de l'Europe. Le peuple français libre, respecté, donnera à l'Europe une paix glorieuse, qui l'indemnifiera des sacrifices de toute espèce qu'il a faits depuis six ans. Vous rentrerez alors dans vos foyers, et vos concitoyens diront en vous montrant : *Il était de l'armée d'Italie.* » Il faudrait tout louer dans cette belle péroraison, si l'on n'y rencontrait, avec surprise, une ou deux expressions abstraites et ternes mêlées aux figures et à la lumière de ce langage héroïque.

Qu'important, au reste, ces quelques taches que le temps découvre et que la critique signale tardivement. Les contemporains ne voyaient que l'éclat de ces paroles, n'en sentaient que la force. L'effet qu'elles produisaient revit tout entier dans une page dithyrambique et sincère de M.-J. Chénier, qui vaut être ici transcrite intégralement : « Dans les camps où, loin des calamités de l'intérieur, la gloire nationale se conservait inaltérable, naquit une autre éloquence, inconnue jusqu'alors aux peuples modernes. Il faut même en convenir : Quand nous lisons dans les écrivains de l'antiquité les harangues des plus renommés capitaines, nous sommes tentés souvent de n'y admirer que le génie des historiens. Ici le doute est impossible, les monuments existent, l'histoire n'a plus qu'à les rassembler. Elles partirent de l'armée d'Italie ces belles proclamations, où le vainqueur de Lodi et d'Arcole, en même temps qu'il créait un nouvel art de la guerre, créa l'éloquence militaire dont il restera le modèle. Suivant ses pas comme la fortune, cette éloquence a retenti dans la cité d'Alexandre, dans l'Égypte où périt Pompée, dans la Syrie qui reçut les derniers soupirs de Germanicus. Depuis en Allemagne, en Pologne, au milieu des capitales étonnées, à Vienne, à Berlin, à Varsovie, elle était



fidèle au héros d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, lorsque en cette langue de l'honneur, si bien entendue des armées françaises, du sein de la victoire même, il ordonnait encore la victoire, et communiquait l'héroïsme. »

Bonaparte ne se contentait pas de vaincre, il voulait que la France recueillît le fruit de ses victoires. Il avait l'œil sur les partis qui, à l'intérieur et au dehors, prétendaient faire prévaloir par l'intrigue l'intérêt de leur cause particulière sur la cause commune. Ni les demeurants du terrorisme, ni les royalistes ne se résignaient à la défaite. Les fautes du Directoire entretenaient leurs espérances. Les complots se croisaient dans l'ombre, et la République, au milieu de ses triomphes, semblait toujours à la veille de périr. C'est qu'on ne l'avait pas choisie, c'est qu'elle était sortie violemment des passions de quelques hommes et de la nécessité du moment, mais sa durée se liait alors à l'indépendance du pays et aux espérances de la liberté. Il y avait de l'honneur à la défendre. Bonaparte lui promettait l'appui de son armée; il se faisait tribun pour échauffer le zèle républicain de ses compagnons d'armes, et pour rassurer de loin les dépositaires de l'autorité publique. A la nouvelle des dangers que couraient le Directoire et la Constitution, menacés par l'opposition même des conseils, il mettait résolument son épée dans la balance. « Soldats, disait-il, je sais que vous êtes profondément affectés des malheurs qui menacent la patrie; mais la patrie ne peut courir de dangers réels. Les mêmes hommes qui l'ont fait triompher de l'Europe coalisée sont là. Des montagnes nous séparent de la France, vous les franchirez avec la rapidité de l'aigle, s'il le fallait, pour maintenir la constitution, défendre la liberté, protéger le gouvernement et les républicains. » Il ajoutait : « Soldats, le gouvernement veille sur le dépôt des lois qui lui est confié. Les royalistes, dès l'instant qu'ils se montreront auront vécu. Soyez sans inquiétude et jurons, par les mânes des héros qui sont morts à côté de nous pour la liberté, jurons sur nos nouveaux drapeaux guerre implacable aux ennemis de la liberté et de la Constitution de l'an III. »

Ces paroles étaient le prélude d'un coup de vigueur qui ne tarda guère. Ainsi encouragé, le Directoire fit sa journée du dix-huit fructidor, et comme sa faiblesse propre se mêlait à sa force d'emprunt, il dépassa le but en faisant une trop large brèche à la Constitution qu'il voulait protéger. Il n'y eut point de sang versé, mais la loi reçut une atteinte profonde et l'exemple était donné de soumettre la loge à

l'épée, et de briser l'obstacle qu'il vaudrait mieux ou franchir avec adresse ou surmonter avec loyauté. Bonaparte n'eut point de ces scrupules, et comme ce succès de la force assurait au Directoire une durée qui lui permettrait d'achever la soumission de l'Italie, et de transporter sa gloire et ses armes sur un autre théâtre, il n'eut que des éloges pour le coup de main heureux qui avait déjoué les complots et déconcerté les espérances du parti royaliste. Il ne se contenta point de s'adresser aux soldats qu'il commandait et de leur dire : « Rendons grâce au courage des premiers magistrats de la République, aux armées de Sambre-et-Meuse et de l'intérieur, aux patriotes, aux représentants restés fidèles aux destins de la France; ils viennent de nous rendre d'un seul coup ce que nous avons fait depuis six ans pour la patrie. » Il osa, de sa propre autorité, convier les marins de l'escadre de Brueys à tenter dans un avenir prochain l'affranchissement des mers et de lointaines conquêtes. On n'a pas assez remarqué l'aveu implicite de desseins déjà formés sur l'Égypte, contenu dans la proclamation qu'on va lire : « Le Directoire exécutif, les représentants restés fidèles à la patrie, les républicains de toutes les classes, les soldats, se sont ralliés autour de l'arbre de la liberté : Ils ont invoqué les destins de la République... et les partisans de la tyrannie sont aux fers. Camarades, dès que nous aurons purifié le continent, nous nous réunirons à vous pour conquérir la liberté des mers : chacun de vous aura présent à la pensée le spectacle horrible de Toulon en cendre, de notre arsenal; de treize vaisseaux de guerre en feu; et la victoire secondera nos efforts. — Sans vous, nous ne pourrions porter la gloire du nom français que dans un petit coin du continent; avec vous, nous traverserons les mers, et la gloire nationale verra les régions les plus éloignées. »

L'éloquence du jeune vainqueur de l'Italie ne se montre pas seulement dans ses harangues militaires, elle est si bien dans la nature de son génie qu'elle éclate même lorsque son âme s'épanche familièrement. C'est ainsi, qu'en écrivant au ministre de la République française à Venise, qui reste à son poste après des attentats, demeurés impunis, contre des citoyens français, il atteint la véhémence des orateurs de l'antiquité : « Le sang français a coulé dans Venise, et vous y êtes encore ! Attendez-vous donc qu'on vous en chasse ? Les Français ne peuvent plus se promener dans les rues, ils sont accablés d'injures et de mauvais traitements; et vous restez simple spectateur ! Depuis que l'armée est en Allemagne, on a, en terre ferme, assassiné plus de

quatre cents Français; on a assiégé la forteresse de Vérone, qui n'a été dégagée qu'après un combat sanglant, et, malgré tout cela, vous restez à Venise! Quant à moi, j'ai refusé d'entendre les députés du sénat, parce qu'ils sont tout dégoûtants du sang de Laugier, et je ne les verrai jamais qu'au préalable ils n'aient fait arrêter l'amiral et les inquisiteurs qui ont ordonné ce massacre, et ne les aient remis entre mes mains.» La même verve d'indignation l'anime à la vue des envoyés du sénat de Venise qui se présentent devant lui, apportant de vaines soumissions, quand le sang répandu n'a pas encore été vengé : « Je n'ai lu qu'avec indignation, s'écrie-t-il, la lettre que vous m'avez écrite relativement à l'assassinat de Laugier. Vous avez aggravé l'atrocité de cet événement, sans exemple, dans les annales des nations modernes, par le tissu de mensonges que votre gouvernement a fabriqués pour chercher à se justifier. Je ne puis point vous recevoir. Vous et votre sénat êtes dégoûtants du sang français. Lorsque vous aurez fait remettre entre mes mains l'amiral qui a donné l'ordre de faire feu, le commandant de la tour et les inquisiteurs qui dirigèrent la police de Venise, j'écouterai vos justifications. Vous voudrez bien évacuer dans le plus court délai le continent de l'Italie. »

N'allons pas croire que Bonaparte ait grandi impunément, et qu'au milieu de sa gloire il n'ait entendu que des acclamations. A la distance où nous sommes placés les acclamations couvrent tout, mais il s'y mêlait des cris aigus et discordants qui blessaient l'oreille du triomphateur. Nous en avons l'aveu de sa propre bouche : « Je ne puis pas, disait-il, être insensible aux outrages, aux calomnies que quatre-vingts journaux répandent tous les jours et à toute occasion, sans qu'il y en ait un seul qui les démente; je ne puis pas être insensible à la perfidie et au tas d'atrocités contenues dans cette motion d'ordre imprimée dans l'ordre du Conseil des Cinq-Cents. Je vois que le club de Clichy veut marcher sur mon cadavre pour arriver à la destruction de la République. N'est-il donc plus en France de républicains? et après avoir vaincu l'Europe, serions-nous donc réduits à chercher quelque angle de la terre pour y terminer nos tristes jours?» Il ajoutait en parlant aux Directeurs : « Vous pouvez, d'un seul coup, sauver la République, deux cent mille têtes peut-être qui sont attachés à son sort, et conclure la paix en vingt-quatre heures. Faites arrêter les émigrés; détruisez l'influence des étrangers; si vous avez besoin de force, appelez les armées; faites briser les presses des journaux vendus à l'Angleterre, plus sanguinaires que ne le fut jamais Marat. »

On voit que le moucheron a piqué le lion au vif. Malheureusement le lion en gardera le souvenir. Pourquoi faut-il que la presse s'attire de si terribles ennemis? Pourquoi faut-il qu'elle fasse d'incurables blessures et qu'elle allume des ressentiments implacables? L'outrage et le mensonge se donnent carrière au nom de la justice et de la vérité, et c'est, en fin de compte, la vérité et la justice qui perdent la parole, car, pour le mensonge et l'outrage on ne voit point qu'ils aient jamais chômé. « L'invisible ennemi triomphe, » comme dit le poète; ce n'est pas lui qu'on atteint en brisant des machines « qui n'en peuvent mais. » Combien nous semble mieux inspiré celui qui disait à l'occasion de ces insultes, et en prenant parti contre les calomnieux : « Pourquoi Bonaparte se trouve-t-il donc l'objet de leurs fureurs? Est-ce parce qu'il a battu leurs amis et eux-mêmes en vendémiaire? Est-ce parce qu'il dissout les armées des rois, et qu'il fournit à la République les moyens de terminer glorieusement la guerre? Ah! brave jeune homme, quel est le militaire républicain qui ne brûle du désir de t'imiter? Courage, Bonaparte! conduis à Naples, à Vienne, nos armées victorieuses; réponds à tes ennemis personnels en humiliant les rois, en donnant à nos armes un lustre nouveau; et laisse-nous le soin de la gloire! »

Ce défenseur officieux qui veut qu'on fasse taire l'envie par de

1. Il ne faut pas exagérer les torts de la presse. Il y en a qui sont involontaires, et qui doivent être excusés dès que l'auteur se rétracte. Le journaliste est placé en sentinelle, et chargé de crier *qui vive* à la simple apparence du danger. La prudence ombrageuse est une loi de la guerre des partis. Ce qui est inexcusable, c'est le mensonge calculé sur les faits, et la calomnie systématique sur les personnes. On n'en a que trop d'exemples. Quant aux alarmes vaines, aux soupçons, aux contradictions, il faut en prendre son parti, et tenir compte de la distinction contenue dans la page qu'on va lire, et qui est de Camille Desmoulins :

« Le public est bien injuste de nous reprocher de varier continuellement dans notre témoignage. Il ne veut nous considérer que comme des historiens; l'historien est sans intérêt, parce qu'il raconte des événements passés. On peut assavoir un jugement certain, quand la toile est baissée, et parler des acteurs qui ont quitté leur rôle. Mais le journaliste qui a un bout de rôle dans la pièce, et un intérêt si fort, qu'il pourrait bien figurer tragiquement à la catastrophe, le journaliste qui suit le cours d'une révolution dont il est le témoin, et de l'issue de laquelle dépend la liberté, non-seulement de sa patrie, mais du monde entier, le journaliste ne peut pas se regarder tellement comme un historien obligé scrupuleusement à révéler tout ce qu'il sait, qu'il ne se regarde encore plus comme chargé, en dirigeant toujours l'opinion vers le même but, de changer la manœuvre selon les vents. Il est historien, et il doit la vérité à ses lecteurs. Mais il est aussi censeur, et tant que la vérité ne lui est pas démontrée, il est une mesure d'éloge et de blâme, qu'il lui est permis de distribuer et dont il doit faire le frein des uns et l'aiguillon des autres. »

nouveaux services rendus à la patrie, et qui, pour sa part, n'avait pas d'autre ambition, c'était le général Hoche. Puisque son nom s'offre à nous dans une occasion qui nous révèle la générosité de son caractère, arrêtons-nous, un instant, devant ce noble jeune homme dont la destinée interrompue a changé peut-être, comme la mort de Mirabeau, la marche des événements. Aussi bien ce n'est pas une digression, mais une nécessité de notre sujet, puisque Hoche, lui aussi, a eu le génie de la guerre et le don de l'éloquence. C'est de lui surtout qu'on peut dire sans témérité et sans adulation, *si qua fata aspera rumpas*. En effet, que ne pouvait-on pas espérer de son génie et de sa loyauté? Deux fois il a été montré à la France comme un libérateur; mais d'abord la disgrâce, ensuite la mort ont brisé le cours de ses prospérités et déjoué notre espoir. Sous la Convention, la disgrâce livra la suite des triomphes qu'il avait préparés à l'indigne Pichegru qui devait trahir; sous le Directoire, sa mort laissa sans émule Bonaparte qui devait régner. Inutiles regrets! vaines conjectures! va-t-on nous dire. Au nom de la force des choses les uns déclarent que la vie de Mirabeau et celle de Hoche n'auraient pas conjuré l'enchaînement nécessaire des événements; que Mirabeau n'aurait pas réussi à maintenir la monarchie, ni Hoche à fonder la liberté; d'autres affirmeront, au nom de la Providence, que Mirabeau a été rejeté comme indigne de réaliser un dessein vertueux, et que Hoche nous a été enlevé parce que la France n'était pas digne du présent qu'il voulait et qu'il pouvait lui faire. Nous ne décidons rien, n'étant pas assez avant dans le secret de Dieu, et d'ailleurs inhabile, nous l'avouons, à mesurer ce que la force d'un homme peut opposer à la force des choses; mais comment ne pas déplorer de telles pertes et ne pas s'associer par le souvenir à ces deux grandes douleurs que la nation aurait moins vivement ressenties, si elle n'eût pas eu les yeux fixés sur l'avenir.

Ce qui nous importe, c'est de montrer dans quelques paroles de Hoche ce mouvement de la pensée et cette énergie de langage qui dominant les hommes et qui les entraînent. Il est vrai que ces traits de mâle éloquence n'ont pas couru le monde sous forme de proclamations ou de bulletins, mais ils arrivaient à l'oreille et au cœur du soldat qu'ils électrisaient. Les armées de la Moselle et du Rhin les répétaient, et de l'élan qu'elles en avaient reçu, elles forçaient les lignes de Wissembourg et reprenaient Landau. Cette puissance oratoire de Hoche éclate pour la première fois après la désertion de

Dumouriez. On avait dit, pour excuser cet inexcusable abandon, que les volontaires fuyaient de toutes parts et qu'avec de tels soldats il ne fallait pas songer à lutter contre l'Europe. Hoche, alors simple officier, répond et fait afficher sa réponse : « Eh bien, disait-il, vous l'avez entendu. On vous abandonne et l'on vous livre, parce que l'on craint de succomber avec vous. Ainsi la trahison cherche son excuse dans la lâcheté. Le crime veut s'absoudre par la honte. S'il en est parmi vous qui se troublent aussi devant un danger qu'on exagère, qu'ils répondent à l'appel de ces traîtres et portent loin de nous la contagion de la peur. Le brave veut près de lui un brave qui le suive ou qui le venge. Hors des rangs ceux qui tremblent ! La force de l'armée est dans le courage, et non dans le nombre de ceux qui entourent le drapeau. » C'est ainsi que dans le péril se déclarent ces chefs naturels qui prennent d'eux-mêmes le rang qui leur appartient quand il y a de grandes choses à faire.

Hoche était un de ces hommes qui n'ont qu'à se montrer pour que leur supériorité soit reconnue. Lorsqu'il vint prendre le commandement de l'armée de la Moselle un sous-lieutenant écrivait : « Notre nouveau général est jeune comme la révolution et robuste comme le peuple ; nous allons marcher en avant <sup>1</sup>. » Le courage a sa contagion comme la peur, et il y a des enthousiasmes, comme il y a des paniques, auxquels on ne résiste pas. La jeunesse de Hoche, sa haute stature, la beauté de ses traits, sa parole mâle et précise firent succéder l'ardeur à l'abattement. Maintenant pour mettre en lumière la valeur et la puissance de cette parole, nous n'avons rien de mieux à faire que de transcrire une page toute littéraire que l'habile et judicieux biographe de Lazare Hoche <sup>2</sup> semble avoir écrite pour nous en choisissant, mieux que nous n'aurions pu le faire, les traits les plus saillants de cette vigoureuse éloquence.

Il faut voir, dit M. Bergounioux, de quel aiguillon le général

1. Ce mot me remet en mémoire un trait d'éloquence militaire qui mérite d'être conservé. Dans la guerre de l'indépendance au Pérou, un lieutenant de Bolivar entraîne sa troupe au combat par ces simples paroles : « *Adelante! paso de vencedores!* » En avant ! au pas de la victoire ! Cette proclamation laconique veut être mise à côté du bulletin de César : *Veni, vidi, vici*. Le brave, comme le sage de La Fontaine, est ménager du temps et des paroles.

2. M. E. Bergounioux. *Essai sur la vie de Lazare Hoche*, 1 vol. in-8, 1852. Je garde précieusement un exemplaire de ce beau livre qui m'a été donné au nom de la veuve de Hoche, avec un envoi écrit de la main même de madame la comtesse Des Roys, sa fille.

presse ses lieutenants : « Nous voulons faire la guerre en frappant de grands coups, que les troupes conduites prudemment, une fois lancées, ne s'arrêtent plus. N'oubliez pas que la baïonnette est l'arme qui convient le mieux à la bravoure française. » — Il écrit au général Leval, qui lui amène un renfort fatigué d'une longue traite : « Je te préviens que je ne puis faire reposer tes braves compagnons. Le général de division Ambert te dira combien je suis touché de ne pouvoir soulager ta troupe. Mais la patrie est là, et elle est tout. » — Au général Vincent : « Lorsque je t'en enverrai l'ordre, songe aux maux que nous souffrons, et fonde sur l'ennemi comme l'aigle sur sa proie. Je te défends de correspondre avec Kalkreuth autrement qu'à coups de canon et de baïonnette. Lis la Constitution du peuple français, et tu verras que la République ne traite avec ses ennemis que lorsqu'ils sont vaincus. » — A Desaix : « Jamais un général républicain ne doit calculer avec la nature. Il faut compter sur son courage. Songe bien qu'avec des baïonnettes et du pain, nous pouvons vaincre l'Europe entière. » — Au ministre de la guerre : « Il est nécessaire d'organiser le tout militairement dans l'armée du Rhin. Chacun veut avoir ses canons, son parc, etc. On demandera bientôt des pièces de quarante-huit. Pourquoi? Nous devons toujours joindre l'ennemi de près. Quand l'épée est courte on fait un pas de plus. » Puis, lorsque tout est préparé : « Les mesures sont prises, dit-il à l'adjoint au ministre, et si j'en crois mes pressentiments, la victoire est à nous. Je survivrais avec peine à un revers; si j'avais ce malheur pourtant, j'enverrais à Paris nos dépouilles sanglantes. Patriotes, montrez-les au peuple, et qu'il batte son arrière-ban. » L'éloquent historien ajoute comme juge : « Il y a dans cette voix une puissance, une autorité à laquelle on sent que chacun doit se rendre. On dirait à l'ardeur qu'elle éveille, aux acclamations qui lui répondent, qu'on assiste à la résurrection de l'armée. On croit voir les soldats épars se réunir autour de ce drapeau relevé d'une main si ferme; il semble que l'on entend le roulement des canons qui accourent à toute volée, et le piétinement des chevaux qui hennissent comme au son plus mâle des trompettes. » De nous-mêmes nous n'aurions pas trouvé ces images guerrières, ni ces martiales métaphores, mais comme elles expriment une émotion vraie et un effet réel nous n'avons pas hésité à les reproduire.

Citons encore, après M. Bergounioux, un passage d'une grande beauté tiré d'une lettre écrite du bivouac de Wissembourg au général

**Le Veneur.** Hoche gardait à ce protecteur de sa jeunesse, près de qui s'était rapidement achevée la culture de son esprit, entièrement négligée au début de la vie, à peine ébauchée dans les rares loisirs d'un emploi subalterne, un attachement qui ne s'est jamais démenti et une confiance sans bornes. Jamais âme plus intrépide, plus éprise de gloire et de patriotisme, ne s'est mieux dévoilée : « Les voilà revenus ces transports que nous avons vu éclater autrefois en présence de l'ennemi. Le découragement et l'épouvante ont fui loin de nous ; je ne suis entouré que de braves qui marcheront à l'ennemi sans rompre d'une semelle. Au près des feux allumés sur toute la ligne, j'ai surpris dans tous les groupes la sécurité et l'audace qui annoncent la victoire. Pas un murmure contre ce vent si froid qui souffle avec violence, pas un regret pour ces tentes qu'un des premiers j'ai fait supprimer. Il en est peu qui se piquent d'imiter le vainqueur de Rocroy et qu'il faudra réveiller pour la bataille ; mais l'air est glacial et j'aime mieux les conduire à l'ennemi, irrités par l'insomnie que reposés par un sommeil toujours fatal à l'entraînement avec cette température. Reconnu par le plus grand nombre, j'ai partout été salué de ce cri : « Landau sera libre ! » Oui, mon général, Landau sera libre ; mais ce n'est plus assez d'arrêter l'ennemi, il faut le chasser devant nous ; il ne s'agit plus de défendre notre territoire, il faut envahir le sien. Les jours de douleur et de honte sont passés. Avec des soldats si bien préparés, une autorité aujourd'hui sans entraves, l'appui des représentants, je dois vaincre ou mourir. C'est une alternative que j'ai acceptée. Aussi, mon général, si cette lettre n'est que l'annonce trop présomptueuse d'un succès que je crois infaillible, elle doit vous porter mes derniers adieux. Je suis à la veille du plus beau ou du dernier de mes jours ; et j'ai voulu vous assurer que, si je ne dois plus vous revoir, j'ai toujours gardé au fond de mon cœur le souvenir de vos bontés, et que le général Hoche vous a conservé tout entier le respectueux attachement que vous avait voué votre ancien aide de camp. » Quelle page ! et comme on sent battre à chaque ligne ce cœur ouvert à toutes les généreuses passions, et que l'envie n'a jamais effleuré.

Revenons à Bonaparte. La fortune avait été d'intelligence avec lui dans tous ses desseins ; il avait, selon l'expression de Mallet-du-Pan, la tête dans les nues, et, pour parler comme Beaumarchais, il avait travaillé pour l'épopée. L'Italie conquise, la paix donnée à la France, serait-ce là toute son iliade, ou n'était-ce que le premier chant d'un



long poème? Il parlait de repos. Que voulait-il, lorsqu'après avoir signé la paix de Campo-Formio, il écrivait au Directoire : « J'ai mérité par mes services l'approbation du gouvernement et de la nation ; j'ai reçu des marques réitérées de son estime. Il ne me reste plus qu'à rentrer dans la foule, reprendre le soc de Cincinnatus, et donner l'exemple du respect pour les magistrats et de l'aversion pour le régime militaire, qui a détruit tant de républiques et perdu plusieurs États. » A-t-il eu réellement le dessein de donner au monde ce spectacle unique ; parmi les plans que lui présentait à toute heure sa riche imagination a-t-il caressé, même un instant, l'idée de couper court au début de sa carrière et de se dérober, après un coup d'éclat, aux avances de la destinée? Voyait-il les pièges de la gloire? les craignait-il? Quoi qu'il en soit de cette pensée qui ne pouvait être qu'une lueur, il paraît qu'elle n'avait pas laissé de traces lorsque, deux mois plus tard, au milieu du triomphe que lui décerne la France, Bonaparte, présentant aux Directeurs le traité qu'il a conclu, fait entendre les paroles suivantes : « Le peuple français, pour être libre, avait des rois à combattre ; — pour obtenir une constitution fondée sur la raison, il avait dix-huit siècles de préjugés à vaincre. — La constitution de l'an III, et vous, vous avez triomphé de ces obstacles. — La religion, la féodalité et le royalisme ont successivement depuis vingt siècles gouverné l'Europe ; mais de la paix que vous venez de conclure date l'ère des gouvernements représentatifs. — Vous êtes parvenus à organiser la grande nation, dont le vaste territoire n'est circonscrit que parce que la nature en a posé elle-même les limites. — Vous avez fait plus. — Les deux plus belles parties de l'Europe, jadis si célèbres par les arts, les sciences et les grands hommes dont elles furent le berceau, voient avec les plus grandes espérances le génie de la liberté sortir des tombeaux de leurs ancêtres. — Ce sont deux piédestaux sur lesquels les destinées vont placer deux grandes nations. — La paix assure la liberté, la prospérité et la gloire de la République. — Lorsque le bonheur du peuple français sera assis sur les meilleures lois organiques, l'Europe entière deviendra libre. » On n'a pas ce ton d'oracle ; on n'explique point le passé, on n'annonce point l'avenir, avec tant d'assurance ; on ne donne pas ainsi à penser qu'on a pénétré le secret des destinées des nations, et qu'on peut être, entre tous, le plus habile à les régler, lorsqu'on songe à quitter le monde.

Bonaparte était dès lors décidé à avoir raison de l'Angleterre, teu-

jours menaçante. Il aurait consenti à partager le monde avec elle, mais il voulait faire lui-même, et assurer de haute lutte, la part de la France. C'est l'Angleterre qu'il allait chercher en Égypte. De toutes les entreprises de Bonaparte, pas une ne fut plus poétique à la fois et plus judicieuse. Aucune ne pouvait, au même degré, frapper l'imagination, aucune n'était plus propre à servir les intérêts du pays. Il faut juger les choses par le dessein qui est de l'homme, et non par l'issue qui dépend de la fortune. Certes, il était bien permis au vainqueur de l'Italie de faire entrer le succès dans ses calculs sur l'Égypte. Dans cette hypothèse si plausible, quel cours auraient pris les événements, que serait devenue la face du monde? Nous n'essayerons pas de le dire. La réalité telle que l'ont faite des revers imprévus et déplorables mêlés à d'éclatants triomphes, entre déjà assez avant dans la poésie, pour qu'il soit besoin d'aller au delà par l'imagination. Grâce à Dieu, le second chant de notre épopée est encore, avec cet alliage, suffisamment héroïque.

Au moment de faire voile vers l'Orient, pour l'accomplissement du dessein dont seul il avait le secret, Bonaparte ne s'explique pas encore, il sait ce que l'inconnu donne de puissance à l'imagination, ce que le mystère ajoute à la grandeur. A travers l'obscurité de ses paroles, ce qui se voit clairement, c'est que quelque chose de grand et d'inattendu se prépare. Ces soldats de terre accoutumés à vaincre, ces marins qui n'attendent que l'occasion de les imiter, ces chefs de brigade, tous connus par de hauts faits, et déjà dignes de commander des armées, cette phalange de géomètres, de mathématiciens, de naturalistes, de géographes, de philologues, de poètes, d'historiens, étonnés de se trouver mêlés à ces hommes de guerre, surpris eux-mêmes de les voir; que vont-ils faire? Tous l'ignorent, mais aucun d'eux ne doute que, sous les auspices de l'homme de génie qui les guide, ils n'aillent servir la gloire de la France et la cause de la civilisation. La proclamation qui donne le signal du départ à ces croisés de notre âge est le chef-d'œuvre du genre. La voici, il n'en faut rien retrancher : « Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. — Vous avez fait la guerre de montagnes, de plaines, de sièges; il vous reste à faire la guerre maritime. — Les légions romaines, que vous avez quelquefois imitées, non pas encore égalées, combattaient Carthage tour à tour sur cette même mer et aux plaines de Zama. La victoire ne les abandonna jamais, parce que constamment elles furent braves, patientes à supporter la fatigue, disciplinées et unies entre elles. —

Soldats ! L'Europe a les yeux sur vous ! vous avez de grandes destinées à remplir, des batailles à livrer, des dangers, des fatigues à vaincre ; vous ferez plus que vous n'avez fait pour la prospérité de la patrie, le bonheur des hommes et votre propre gloire. — Soldats, matelots, fantassins, canonniers, cavaliers, soyez unis ; souvenez-vous que, le jour d'une bataille, vous avez besoin les uns des autres. — Soldats, matelots, vous avez été jusqu'ici négligés ; aujourd'hui la plus grande sollicitude de la République est pour vous, vous serez dignes de l'armée dont vous faites partie. — Le génie de la liberté, qui a rendu, dès sa naissance, la République l'arbitre de l'Europe, veut qu'elle le soit des mers et des nations les plus lointaines. »

La pensée se reporte avec admiration vers un temps où les âmes étaient montées à la hauteur de ces sentiments héroïques. Voilà de ces mots magiques que la raison ne désavoue pas, qui emplissent l'imagination, et dont l'effet est irrésistible sur les grands cœurs. « Vous êtes une des ailes de l'armée d'Angleterre. » Que de poésie dans cette image grandiose ! quelle est donc l'envergure de cette armée qui, d'un côté, va atteindre l'Orient et, de l'autre, touche encore l'Occident, qui projette en même temps son ombre sans la Méditerranée et sur l'Océan. Quelle ivresse de pouvoir dire sans apparence d'hyperbole : « L'Europe a les yeux sur vous, » et de l'entendre sans flatterie ! Quel général et quels soldats ! « Le génie de la liberté veut que la République soit l'arbitre des mers et des nations les plus lointaines. » Comment, après de telles paroles, sur de telles promesses, ne pas croire à l'avenir de la République et de la liberté ?

Enfin, le but de l'entreprise se découvre. C'était l'antique Égypte, la terre des Pharaons, berceau de la sagesse et des sciences qui ont laissé sur ses monuments leur trace écrite en caractères mystérieux. C'est elle qu'il faut rendre à la civilisation par la conquête. Ni le courage, ni l'enthousiasme ne manquent aux nouveaux croisés, il faut même en modérer les transports et les premiers conseils qu'ils entendront de la bouche de leur chef seront des conseils de prudence : « Les peuples avec lesquels nous allons vivre, disait-il, sont mahométans ; leur premier article de foi est celui-ci : « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète. » Ne les contredisez pas ; agissez avec eux comme nous avons agi avec les juifs, avec les Italiens ; ayez des égards pour leurs muphtis et leurs imans, comme vous en avez eu pour les rabbins et les évêques ; ayez pour les cérémonies que prescrit l'Alcoran, pour les mosquées, la même tolé-

rance que vous avez eue pour les couvents, pour les synagogues, pour la religion de Moïse et celle de Jésus-Christ. Les légions romaines protégeaient toutes les religions. » Ces paroles ont un grand sens. L'Égypte ne tenait pas aux maîtres qui l'opprimaient, elle tenait au culte qui la consolait de ses misères. Les croyances d'un peuple sont sa vie morale et le plus cher de ses biens. Il suffit de le convaincre qu'on veuille les lui ravir pour le soulever et lui inspirer une fureur désespérée. C'est ce qui explique la durée et l'atrocité des guerres de religion. Bonaparte ne prétendait pas disputer à Mahomet son domaine spirituel; politique habile, il n'est ni sectaire, ni impie, il ne veut ni convertir ni pervertir, il se gardera bien d'inquiéter la foi des mahométans : on a même pensé qu'il l'a ménagée outre mesure en paraissant la partager.

Bonaparte se présente à l'Égypte comme un libérateur. Il ne lui enlèvera rien de ce qu'elle possède, il lui donnera, en échange de ses tyrans, un nouveau maître, puissant et juste. Il n'en veut qu'aux mamelucks qui la dominant pour l'avilir et la dépouiller. Jamais paroles plus fières et plus rassurantes n'ont été adressées à un peuple opprimé. La proclamation aux peuples de l'Égypte unit à la solidité du raisonnement la véhémence de la passion; elle est un modèle d'habileté, et Bonaparte n'en a pas dicté de plus éloquente : « Peuples de l'Égypte, on vous dira que je viens détruire votre religion, ne le croyez pas : répondez que je viens restituer vos droits, punir les usurpateurs, et que je respecte, plus que les mamelucks, Dieu, son prophète et le Koran. — Dites-leur que tous les hommes sont égaux devant Dieu : la sagesse, les talents et les vertus mettent seuls de la différence entre eux. — Or, quelle sagesse, quels talents, quelles vertus distinguent les mamelucks, pour qu'ils aient exclusivement tout ce qui rend la vie aimable et douce? — Y a-t-il une belle terre? elle appartient aux mamelucks. Y a-t-il une belle esclave, un beau cheval, une belle maison? cela appartient aux mamelucks. — Si l'Égypte est leur ferme, qu'ils montrent le bail que Dieu leur a fait. Mais Dieu est juste et miséricordieux pour le peuple; tous les Égyptiens sont appelés à gérer toutes les places; que les plus sages, les plus instruits, les plus vertueux gouvernent, et le peuple sera heureux. — Il y avait jadis parmi vous de grandes villes, de grands canaux, un grand commerce. Qui a tout détruit, si ce n'est l'avarice, les injustices et la tyrannie des mamelucks? — Qadhys, cheykh, imans, theorbádjys, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musul-

mans'. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons détruit les chevaliers de Malte, parce que ces insensés croyaient que Dieu voulait qu'ils fissent la guerre aux musulmans? N'est-ce pas nous qui avons été dans tous les temps les amis du Grand-Seigneur (que Dieu accomplisse ses desseins!) et l'ennemi de ses ennemis? Les mamelucks, au contraire, ne se sont-ils pas toujours révoltés contre l'autorité du Grand-Seigneur qu'ils méconnaissent encore? Ils ne font que leurs caprices. — Trois fois heureux ceux qui seront avec nous! ils prospéreront dans leur fortune et leur rang. Heureux ceux qui seront neutres! ils auront le temps de nous connaître, et ils se rangeront avec nous. — Mais malheur, trois fois malheur, à ceux qui s'armeront pour les mamelucks, et combattront contre nous! il n'y aura pas d'espérance pour eux; ils périront. » Voilà certes une belle page d'éloquence! on y sent le politique profond, le chef d'armée jusqu'alors invaincu, on y trouve aussi l'accent du prophète. Elle orne notre histoire, on pourrait l'ajouter au Coran.

Puisque nous recueillons ici avec choix les documents qui nous révèlent dans un grand homme de guerre un écrivain supérieur, nous ne devons pas omettre d'autres pages qui n'appartiennent pas au genre oratoire, mais qui rappellent sans désavantage les Commentaires de César. Même rapidité, même précision stratégique, avec plus de relief et d'éclat. Nous pouvons prendre au hasard dans ces bulletins qui n'ont pas eu moins d'effet, et qui ont gardé autant de célébrité que les proclamations. Prenons d'abord un épisode de la bataille de Chebrheys : « La cavalerie des mamelucks inonda bientôt

1. Cette profession de foi mahométane est déjà bien explicite : fallait-il aller plus loin encore en écrivant dans une lettre adressée au divan du Caire les lignes suivantes : « Sur cette flotte (il s'agit de celle qui portait l'armée de secours détruite quelques jours plus tard par Bonaparte à Aboukir) il y a des Russes qui ont en horreur ceux qui croient à l'unité de Dieu, parce que selon leurs mensonges, ils croient qu'il y en a trois. Mais ils ne tarderont pas à voir que ce n'est pas le nombre des dieux qui fait la force, et qu'il n'y en a qu'un seul, père de la victoire, clément et miséricordieux, combattant toujours pour les bons, confondant les projets des méchants, et qui, dans sa sagesse a décidé que je viendrais en Égypte pour en changer la face, et substituer à un régime dévastateur un régime d'ordre et de paix. Il donne par là une marque de sa haute puissance : car ce que n'ont jamais pu faire ceux qui croient en trois, nous l'avons fait, nous qui croyons qu'un seul gouverne la nature et l'univers. »

toute la plaine, déborda toutes nos ailes et chercha de tous côtés sur nos flancs et nos derrières le point faible pour pénétrer, et partout elle trouva que la ligne était également formidable et lui opposait un double feu de flanc et de front. Ils essayèrent plusieurs fois de charger, mais sans s'y déterminer. Quelques braves vinrent escarmoucher ; ils furent reçus par des feux de peloton de carabiniers placés en avant des intervalles de bataillons. Enfin, après être restés une partie de la journée à demi-portée de canon, ils opérèrent leur retraite et disparurent. » Nous les retrouvons huit jours plus tard, à soixante lieues du premier champ de bataille, au pied des Pyramides, ces cavaliers « couverts d'or et d'argent, armés des meilleurs carabines et pistolets de Londres, des meilleurs sabres de l'Orient, et montés peut-être sur les meilleurs chevaux du continent. » La vitesse de leurs chevaux n'a pas découragé nos fantassins de les suivre et ne les a pas empêchés de les atteindre : « Les colonnes d'attaque du général Bon, commandées par le brave général Rampon, se jetèrent sur les retranchements avec leur impétuosité ordinaire, malgré le feu d'une assez grande quantité d'artillerie, lorsque les mamelucks firent une charge. Ils sortirent des retranchements au grand galop. Nos colonnes eurent le temps de faire halte, de faire front de tous côtés et de les recevoir la baïonnette au bout du fusil et par une grêle de balles. A l'instant même le champ de bataille en fut jonché. Nos troupes eurent bientôt enlevé les retranchements. Les mamelucks en fuite se précipitèrent aussitôt en foule sur leur gauche ; mais un bataillon de carabiniers, sous le feu desquels ils furent obligés de passer à cinq pas, en fit une boucherie effroyable. Un très-grand nombre se jeta dans le Nil et se noya. » Ces tableaux d'une touche si ferme et d'une couleur si vraie sont de main d'ouvrier. La bataille se livre sous nos yeux, on la voit, on en suit tous les mouvements, et le souvenir ne s'en efface pas <sup>1</sup>.

Ces fragments suffisent sans doute à prouver que Bonaparte est aussi habile à peindre qu'à gagner des batailles. Cependant on ne nous reprochera pas une dernière citation qui va nous rendre témoin de la victoire d'Aboukir, dernier exploit de Bonaparte en Égypte, revanche éclatante mais stérile du désastre de mer qui, l'année pré-

1. On sait que cette belle victoire des Pyramides avait été comme annoncée et ordonnée par ce mot qui est resté dans la mémoire du peuple : « Du haut de ces monuments quarante siècles vous contemplent. »

cédente, avait aux mêmes lieux ruiné notre flotte : « Une belle plaine de quatre cents toises sépare les ailes de l'armée ennemie : notre cavalerie y pénètre, et, avec la rapidité de la pensée, se trouve sur les derrières de la gauche et de la droite de l'ennemi, qui, sabré, culbuté, se noie dans la mer : pas un n'échappe. Si c'eût été une armée européenne nous eussions fait trois mille prisonniers : ici ce fut trois mille hommes morts. — La seconde ligne de l'ennemi, située à cinq ou six cents toises, occupe une position formidable. L'isthme est là excessivement étroit ; il était retranché avec le plus grand soin, flanqué par trente chaloupes canonnières ; en avant de cette position, l'ennemi occupait le village d'Aboukir, qu'il avait crénelé et barricadé. Le général Murat force le village ; le général Lannes, avec la vingt-deuxième et une partie de la soixante-neuvième, se porte sur la gauche de l'ennemi ; le général Fugières, en colonnes serrées, attaque la droite. La défense et l'attaque sont également vives, mais l'intrépide cavalerie du général Murat a résolu d'avoir le principal honneur de cette journée ; elle charge l'ennemi sur sa gauche, se porte sur les derrières de sa droite, la surprend à un mauvais passage et en fait une horrible boucherie. Le citoyen Bernard, chef de bataillon de la soixante-neuvième, et le citoyen Bayle, capitaine de grenadiers de cette demi-brigade, entrent les premiers dans la redoute, et par là se couvrent de gloire. — Toute la seconde ligne de l'ennemi, comme la première, reste sur le champ de bataille ou se noie. — Le rivage où, l'année dernière, les courants ont porté les cadavres anglais et français, est aujourd'hui couvert de ceux de nos ennemis : on en a compté plusieurs milliers ; pas un seul homme de cette armée ne s'est échappé. »

Le vainqueur d'Aboukir apporta lui-même en France la nouvelle de sa victoire. Après les malheurs récents qui avaient affligé la patrie sur le continent, ce fut une magnifique péripétie, un vrai coup de théâtre. Celui qu'on attendait comme un libérateur et qu'on désespérait de voir, le croyant retenu et comme emprisonné dans sa conquête, reparait tout à coup, à point nommé, pour le dénouement du drame. En fait il dominait tout, la France avait beaucoup à lui demander et n'était ni en mesure, ni en humeur de lui rien refuser<sup>1</sup>.

1. Les amis sincères de la liberté avaient en Bonaparte une si entière confiance que l'un d'eux, Briot, membre du conseil des Cinq-Cents, homme de bien et de talent, à la nouvelle du débarquement de Fréjus s'écriait en pleine assemblée : « Quels succès nous présage l'arrivée de ce héros dont le nom

Les fautes et la déconsidération de tous les pouvoirs publics, la fatigue et l'impuissance des partis, le vœu public et son génie lui frayaient la voie. Il a peint lui-même cet état des esprits et sa propre destinée dans une page de ses *Mémoires* qu'il nous faut reproduire : « Lorsqu'une déplorable faiblesse et une versatilité sans fin se manifestent dans les conseils du pouvoir ; lorsque, cédant tour à tour à l'influence des partis contraires et vivant au jour le jour sans plan fixe, sans marche assurée, il a donné la mesure de son insuffisance, et que les plus modérés sont forcés de convenir que l'État n'est plus gouverné ; lorsqu'enfin à sa nullité au dedans l'administration joint le tort le plus grave qu'elle puisse avoir aux yeux d'un peuple fier, je veux dire l'avilissement au dehors, une inquiétude vague se répand dans la société, le besoin de sa conservation l'agite, et, promenant sur elle-même ses regards, elle semble chercher un homme qui puisse la sauver. Ce génie tutélaire, une nation le renferme toujours dans son sein, mais quelquefois il tarde à paraître. En effet, il ne suffit pas qu'il existe : il faut qu'il soit connu ; il faut qu'il se connaisse lui-même. Jusque-là toutes les tentatives sont vaines, toutes les menées sont impuissantes ; l'inertie du grand nombre protège le gouvernement nominal ; et malgré son impéritie et sa faiblesse, les efforts de ses ennemis ne prévalent pas contre lui. Mais que ce sauveur impatientement attendu donne tout à coup signe d'existence, l'instinct national le devine et l'appelle, les obstacles s'aplanissent devant lui, et tout un grand peuple volant sur son passage semble dire : le voilà ! »

C'était bien lui ! Il avait l'autorité, et il était nécessaire qu'il prît en main le pouvoir. Il n'est plus libre de s'y soustraire. Sa liberté n'a d'emploi que dans l'investiture et l'exercice du droit qui lui appartient. Si une chose doit nous surprendre aujourd'hui, c'est que la violence ait pu trouver place dans un événement si naturel et si légitime ; c'est encore qu'après l'expérience si douloureusement acquise pendant la Révolution l'homme supérieur, qui put alors tout

seul vaut une armée, dont l'épée, qui a triomphé en Orient, va briller de nouveau en Europe, rapporter la paix au monde et cimenter la régénération politique de l'Italie ? Celui qui à Campo-Formio dicta les conditions de la paix, qui à Mantoue rendit des honneurs à un vieux général, celui-là, toujours digne de la confiance des républicains, sera bientôt à la tête de nos armées ; bientôt nous n'aurons plus d'éloges à lui donner, il les aura tous épuisés. »



organiser à son gré, ait négligé de mettre une limite à l'autorité. Dans son amour de la discipline, dans sa noble ambition d'accomplir de grandes choses, Bonaparte a pris des précautions contre tout le monde, il n'en a pas pris contre lui-même. Ce fut là son écueil.

Ces considérations appartiennent à la politique, et ce n'est pas une histoire politique que nous écrivons. Le 18 brumaire, que nous avons à traverser avant d'atteindre un point de repos dans la course littéraire que nous avons entreprise, touche bien encore, et trop peut-être, à la politique, mais il a un côté oratoire, et c'est par ce côté que nous l'abordons. Bonaparte était éloquent, ses écrits le prouvent, sa parole improvisée prouve encore qu'il aurait pu exceller comme orateur dans les assemblées délibérantes. Il n'a pas voulu de cette gloire pour lui-même, et il ne l'a point permise à ceux qu'il a gouvernés. Avant d'entrer avec lui dans la salle du Conseil des Anciens, recueillons d'abord l'apostrophe célèbre qui signifiait au Directoire la fin de son règne. Elle est vive, elle est catégorique, elle ne laisse aucun doute après elle : « Dans quel état j'ai laissé la France, et dans quel état je l'ai retrouvée ! Je vous avais laissé la paix, et je retrouve la guerre ! je vous avais laissé des conquêtes, et l'ennemi presse vos frontières ! j'ai laissé vos arsenaux garnis, et je n'ai pas trouvé une arme ! j'ai laissé les millions de l'Italie, et je retrouve partout des lois spoliatrices et la misère ! nos canons ont été vendus ! le vol a été érigé en système ! les ressources de l'État épuisées ! on a eu recours à des moyens vexatoires, réprouvés par la justice et le bon sens ! on a livré le soldat sans défense ! Où sont-ils les braves, les cent mille camarades que j'ai laissés couverts de lauriers ? que sont-ils devenus ?

« Cet état de choses ne peut durer ; avant trois mois il nous mènerait au despotisme. Mais nous voulons la République, la République assise sur les bases de l'égalité, de la morale, de la liberté civile et de la tolérance politique. Avec une bonne administration, tous les individus oublieront les factions dont on les fit membres pour leur permettre d'être Français. Il est temps enfin qu'on rende aux défenseurs de la patrie la confiance à laquelle ils ont tant de droits. A entendre quelques factieux, bientôt nous serions des ennemis de la République, nous qui l'avons arrosée de notre sang, nous qui l'avons affermie par notre courage. Nous ne voulons pas de gens plus patriotes que les braves qui se sont fait mutiler pour le service de la République. » Il y avait bien quelque chose à répondre, mais la réplique

était impossible. C'était la voix d'un maître qui impose le silence et l'obéissance.

Devant le Conseil des Anciens Bonaparte n'eut pas moins d'assurance. Il tenait d'eux le droit de leur prescrire ses volontés, puisqu'ils avaient réclamé son appui. Voici son exorde : « La République n'a plus de gouvernement. Les factions s'agitent ; l'heure de prendre un parti est arrivée. Vous avez appelé mon bras et celui de mes compagnons d'armes au secours de votre sagesse. Nous voici. Je sais qu'on parle de César, de Cromwell ; je ne veux que le salut de la République. Je ne veux qu'appuyer les résolutions que vous allez prendre... Grenadiers, dont j'aperçois les bonnets aux portes de cette salle, vous ai-je jamais trompés ? Ai-je trahi mes promesses, lorsqu'au milieu de toutes les privations je vous promettais l'abondance ? » Une voix s'élève qui lui oppose la Constitution ; la réponse ne se fait pas attendre. Il n'y a pas plus de Constitution qu'il n'y a de gouvernement : « La Constitution ! s'écrie-t-il, la Constitution ! vous n'en avez plus. Vous l'avez violée au 18 fructidor, quand le gouvernement attentait à l'indépendance du Corps législatif ; vous l'avez violée au 3 prairial, quand le Corps législatif attentait à l'indépendance du gouvernement ; vous l'avez violée au 22 floréal, quand, par un décret sacrilège, le gouvernement et le Corps législatif ont attenté à la souveraineté populaire en cassant les élections faites par le peuple. La Constitution violée, il faut un nouveau pacte et de nouvelles garanties. » Ici encore les arguments en sens contraire n'auraient pas manqué, ni les récriminations. Mais il n'était plus temps de discuter ni de faire des conditions.

Dans le désordre apparent de cette harangue véhémante il y a une suite, un enchaînement qu'il est facile de saisir. Il n'y a plus de gouvernement, nous venons de le détruire ; il n'y a plus de Constitution, je ne veux plus de celle qu'on a si souvent violée. Tels sont les deux premiers points ; le troisième, en voici le sommaire : la liberté est en péril, seul je puis la sauver avec l'aide de mes compagnons d'armes. « La liberté publique est menacée par vingt conspirations différentes. J'ai le secret de tous les partis ; tous sont venus sonner à ma porte, tous sont venus me solliciter à les aider à renverser la Constitution dans des buts différents à la vérité : les uns veulent y substituer une démocratie modérée, où tous les intérêts nationaux et toutes les propriétés soient garantis ; les autres, se fondant sur les dangers de la patrie, parlent de rétablir le gouvernement révolutionnaire dans toute

son énergie, c'est-à-dire dans toute son horreur; d'autres songent même à rétablir ce que la Révolution a détruit : c'est pour conserver ce qu'elle a acquis de bon que je me suis armé par votre ordre. Législateurs, que les projets que je vous dénonce ne vous effrayent pas. Avec l'appui de mes frères d'armes, je saurai vous délivrer. Si quelque orateur parlait de me mettre hors la loi, qu'il prenne garde de porter cet arrêt contre lui-même. Fort de la justice de ma cause et de la droiture de mes intentions, je m'en remettrais à mes amis, à vous et à ma fortune. » La conséquence était facile à tirer, la majorité des Anciens n'y répugnait pas. Un seul homme pouvait tout.

Cette harangue d'un homme de guerre va pacifier pour longtemps l'éloquence politique. Notre tâche est ici suspendue. Une ère nouvelle commence. Nous touchons au Consulat et à l'Empire, époque mémorable qui a laissé à l'histoire de si riches matériaux, si bien employés de nos jours, et à la poésie tant de sources d'inspiration encore inépuisées. Nous verrons bientôt ce que devinrent sous ce régime lui-même l'histoire, la poésie et l'éloquence, les lettres en un mot. Qu'il nous suffise pour aujourd'hui d'avoir, en traversant la période agitée qui, commençant avec l'Assemblée constituante, aboutit au Consulat, signalé sur notre route les grandeurs et les misères, les vertus et les crimes, de ces années orageuses et fécondes, d'avoir recueilli de la bouche même des acteurs du drame l'expression vivante des idées et des sentiments qui se heurtaient dans la mêlée des partis; félicitons-nous surtout d'avoir eu pour les deux seules nouveautés littéraires que nous offre la Révolution, l'éloquence politique et l'éloquence militaire, deux représentants tels que Mirabeau et Napoléon.

FIN.

ESSAI  
DE  
PHILOSOPHIE RELIGIEUSE  
PAR ÉMILE SAISSET.

---

PREMIÈRE PARTIE. — ÉTUDES HISTORIQUES.

TROISIÈME ÉTUDE. — LE PANTHÉISME DE SPINOZA.

J'ai demandé à Malebranche le secret de la philosophie de son maître. Le voici, m'a-t-il répondu : Dieu est tout, il n'y a que Dieu. En vérité, est-ce bien là le sens de Descartes ? à coup sûr, ce n'est pas le dernier mot de la raison.

Pour savoir ce que je dois croire sur Dieu selon Descartes et selon la raison, m'adresserai-je à Spinoza ? J'hésite, car j'entends dire qu'il est athée. Il est certain que de son vivant les rabbins l'avaient excommunié, et certes, quand je jette un coup d'œil sur son traité de théologie, quand je vois ce qu'il pensait des prophètes, des miracles et de la loi divine, je m'explique la sentence des rabbins. Spinoza était, cela est assez clair, rationaliste absolu. Aussi toutes les Églises chrétiennes furent-elles d'accord pour le réprouver. On le livra aux outrages populaires. Des portraits se répandirent où il était représenté sous des traits sataniques, la main armée de serpents, avec des légendes comme celle-ci : *Benott de Spinoza, juif et athée*, ou encore : *Benott de Spinoza, prince des athées, portant jusque sur son visage les signes de la réprobation*. Mais quoi ! pour être excommunié par les rabbins, on n'est pas athée. On ne l'est même pas, pour être frappé d'anathème par tous les clergés d'Europe. Car enfin, il s'est trouvé des chrétiens, catholiques et protestants, pour accuser Descartes d'athéisme.

Juger Spinoza, c'est l'affaire des philosophes. Mais voici que les philosophes semblent faire cause commune avec l'orthodoxie. Malebranche, si hardi de pensée, si doux de caractère, traite Spinoza de *miserable*. Que dire de Bayle, du sceptique Bayle, définissant le système de Spinoza : un traité régulier d'athéisme? Voltaire lui-même, fort indulgent d'ailleurs pour les témérités de Spinoza, fait de lui un adversaire de Dieu.

Depuis un demi-siècle revirement complet. Lessing s'indigne qu'on traite Spinoza *comme un chien mort*. Novalis découvre dans ce prétendu athée un mystique ivre de Dieu. Schleiermacher l'invoque dévotement comme un saint. Pour d'autres, c'est un mouni indien, c'est un sophi persan. Et déjà, au surplus, un contemporain de Spinoza, Wachter, l'avait signalé comme un kabbaliste déguisé, conjecture étrange, mais que Leibnitz toutefois ne rejeta pas entièrement, Leibnitz qui connaissait personnellement Spinoza, et s'était longuement entretenu avec lui, lors de son passage à la Haye, de physique, de politique et de philosophie<sup>1</sup>.

Que ne puis-je, moi aussi, rendre visite à Spinoza ! car s'il est loin de nous par les années, il en est tout près par l'esprit et les sentiments. Je puis du moins m'introduire en idée auprès de lui, grâce à Colerus, ce digne ministre de l'Église luthérienne, cet exact, pieux et excellent homme qui a saisi toutes vives encore les traces de Spinoza à peine enseveli.

Je me rends sur le Pavilioengragt, à la Haye, et j'entre dans la maison de Van der Spyck où habite Spinoza. Que fait-il, sans famille, sans culte, sans appui extérieur, dans cette cellule prise sur l'étroite demeure de pauvres gens ! Il passe le temps, dit son hôte, à étudier et à travailler à ses verres.

En effet, Spinoza, chassé de la synagogue, pauvre et décidé à ne dépendre de personne, avait appris un art mécanique, en quoi du reste il demeurerait fidèle aux traditions de sa religion et de sa famille. L'art qu'il choisit fut celui de faire des verres pour des lunettes d'approche. Il était bon opticien, dit quelque part Leibnitz, se taisant discrètement sur le reste. Mais Spinoza n'avait pas besoin d'être si habile pour gagner sa vie. C'est une chose incroyable, s'écrie l'honnête Colerus, combien Spinoza était sobre et bon ménager. On voit par différents

1. Voyez les publications récentes de M. Foucher de Careil sur Leibnitz, notamment la *Réputation inédite de Spinoza*, p. 40, et la préface de l'éditeur, p. 61. — Comp. *Théodicée*, p. 612, édit. Erdmann.

petits comptes trouvés dans ses papiers qu'il a vécu un jour entier d'une soupe au lait accommodée avec du beurre, ce qui lui revenait à trois sous, et d'un pot de bière d'un sou et demi. C'est tout ce qu'il fallait pour soutenir le corps languissant et chétif où habitait cette pensée puissante. Colerus décrit Spinoza très-faible de corps, mal-sain, maigre et attaqué de phthisie depuis sa jeunesse : « C'était un homme de moyenne taille ; il avait les traits du visage bien proportionnés, la peau un peu noire, les cheveux frisés et noirs, les sourcils longs et de même couleur, de sorte qu'à sa mine on le reconnaissait aisément pour être descendu des juifs portugais. Pour ce qui est de ses habits, il en prenait fort peu de soin, disant qu'il est contre le bon sens de mettre une enveloppe précieuse à des choses de néant ou de peu de valeur.

« Si sa manière de vivre était fort réglée, sa conversation n'était pas moins douce et paisible. Il savait admirablement bien être le maître de ses passions. On ne l'a jamais vu ni fort triste, ni fort joyeux. Il savait se posséder dans sa colère et dans les déplaisirs qui lui survenaient ; il n'en paraissait rien au dehors. Il était d'ailleurs fort affable et d'un commerce aisé, parlait souvent à son hôtesse, particulièrement dans le temps de ses couches, et à ceux du logis, lorsqu'il leur survenait quelque affliction ou maladie ; il ne manquait point alors de les consoler et de les exhorter à souffrir avec patience des maux qui étaient comme un partage que Dieu leur avait assigné. Il avertissait les enfants d'assister souvent à l'église au service divin, et leur enseignait combien ils devaient être obéissants et soumis à leurs parents. Lorsque les gens du logis revenaient du sermon, il leur demandait souvent quel profit ils y avaient fait et ce qu'ils en avaient retenu pour leur édification. »

« Il avait, poursuit Colerus, une grande estime pour mon prédécesseur, le docteur Cordes, qui était un homme savant, d'un bon naturel et d'une vie exemplaire ; ce qui donnait occasion à Spinoza d'en faire l'éloge. Il allait même quelquefois l'entendre prêcher et faisait état surtout de la manière savante dont il expliquait l'Écriture et des applications solides qu'il en faisait. Il avertissait en même temps son hôte et ceux de la maison de ne manquer jamais aucune prédication d'un si habile homme. Il arriva que son hôtesse lui demanda un jour si c'était son sentiment qu'elle pût être sauvée dans la religion dont elle faisait profession ; à quoi il répondit : *Votre religion est bonne ; vous n'en devez pas chercher d'autre, ni douter que vous n'y fassiez*

*votre salut, pourvu qu'en vous attachant à la piété, vous meniez en même temps une vie paisible et tranquille.*

« Pendant qu'il était au logis, il n'était incommode à personne; il y passait la meilleure partie de son temps tranquillement dans sa chambre. Lorsqu'il lui arrivait de se trouver fatigué, pour s'être trop attaché à ses méditations philosophiques, il descendait pour se délasser, et parler à ceux du logis de tout ce qui pouvait servir de matière à un entretien ordinaire, même de bagatelles. Il se divertissait aussi quelquefois à fumer une pipe de tabac; où bien, lorsqu'il voulait se relâcher l'esprit un peu plus longtemps, il cherchait des araignées qu'il faisait lutter ensemble, ou des mouches qu'il jetait dans la toile d'araignée, et regardait ensuite cette bataille avec tant de plaisir qu'il éclatait quelquefois de rire; il observait aussi avec le microscope les différentes parties des plus petits insectes, d'où il tirait après les conséquences qui lui semblaient le mieux convenir à ses découvertes. »

Voilà l'homme que vinrent chercher au milieu de sa solitude, la richesse, les honneurs, la gloire, les hautes amitiés. Il sacrifia tout cela sans effort pour vivre heureux dans une paix profonde et une indépendance absolue. Son ami, Simon de Vries, désira un jour lui faire présent d'une somme de deux mille florins pour le mettre en état de vivre un peu plus à son aise; mais Spinoza s'excusa civilement sous prétexte qu'il n'avait besoin de rien. Ce même ami, approchant de sa fin et se voyant sans femme et sans enfants, voulait faire son testament et l'instituer héritier de tous ses biens; Spinoza n'y voulut jamais consentir et lui remontra qu'il ne devait pas songer à laisser ses biens à d'autres qu'à son frère.

Un autre ami de Spinoza, l'illustre Jean de Witt, le força d'accepter une rente de deux cents florins; mais ses héritiers faisant difficulté de continuer la rente, Spinoza leur mit son titre entre les mains avec une si tranquille indifférence qu'ils rentrèrent en eux-mêmes et accordèrent de bonne grâce ce qu'ils venaient de refuser.

Lors de la campagne des Français en Hollande, le prince de Condé, qui prenait alors possession du gouvernement d'Utrecht, souhaita vivement de s'entretenir avec Spinoza. Il paraît même qu'il fut question d'obtenir pour lui une pension du roi, et qu'on l'engagea à dédier quelques-uns de ses ouvrages à Louis XIV. Spinoza expliquait lui-même que, *comme il n'avait pas dessein de rien dédier au roi de France, il avait refusé l'offre qu'on lui faisait avec toute la civilité dont il était capable.* On ne sait si l'entrevue de Spinoza avec le

prince de Condé put avoir lieu, mais il est certain que Spinoza se rendit au camp français, et qu'après son retour la populace de la Haye s'émut, le prenant pour un espion. L'hôte de Spinoza accourt alarmé : « Ne craignez rien, lui dit Spinoza, il m'est aisé de me justifier. Mais quoi qu'il en soit, aussitôt que la populace fera le moindre bruit à votre porte, je sortirai et irai droit à eux, quand ils devraient me faire le traitement qu'ils ont fait aux pauvres messieurs de Witt. Je suis bon républicain, et n'ai jamais eu en vue que la gloire et l'avantage de l'État. »

Spinoza racontait à Leibnitz que le jour de l'assassinat des frères de Witt, il voulait sortir et afficher dans les rues près du lieu des massacres, un placard avec ces mots : *Ultimi barbarorum!* Son hôte fut obligé d'employer la force pour le retenir à la maison <sup>1</sup>.

Le 23 février 1677, un dimanche, l'hôte de Spinoza et sa femme étaient allés à l'église faire leurs dévotions. Au sortir du sermon, ils apprirent avec surprise que Spinoza venait d'expirer. Il n'avait pas quarante-cinq ans ; quoique tombé en langueur depuis quelques mois, rien ne faisait présager une mort si prompte. Tout prouve qu'il mourut en paix comme il avait vécu.

L'œuvre de sa vie était achevée. Il avait écrit sa fameuse *Éthique*, la communiquant à quelques amis, mais sans la publier, de crainte de troubler inutilement son repos. C'est dans ce livre étrange que son idée, longtemps couvée, avait pris sa forme définitive. Eût-il vécu cinquante ans de plus, on ne conçoit pas qu'il eût voulu y changer une syllabe.

Le premier livre est intitulé : *De Deo*. Il y a donc un Dieu pour Spinoza, car il est clair qu'un tel homme n'a jamais songé à tromper personne. Qu'est-ce que le Dieu de Spinoza?

J'ouvre l'*Éthique*, et au lieu d'un discours ordinaire et familier, comme en écrivait Descartes, je trouve des définitions, des axiomes, des postulats, et puis une série de propositions corollaires, et scolies. Pourquoi cet appareil géométrique? Spinoza veut-il jeter un voile sur sa pensée? évidemment non, ces ménagements ne sont point dans son caractère; le vrai motif, c'est qu'à ses yeux la philosophie est essentiellement une déduction à priori, et dès lors la forme mathématique est sa forme unique et nécessaire.

1. Voyez la note de Leibnitz publiée pour la première fois par M. Foucher de Careil, *Réfutation inédite de Spinoza*, préface de l'éditeur, p. 64. Paris, 1854.



Spinoza veut que la science prenne son point d'appui dans l'objet le plus élevé de la pensée, et que, descendant ensuite par degrés des hauteurs de l'être en soi et par soi, elle suive la chaîne des êtres, et reproduise dans le mouvement et l'ordre de ses conceptions l'ordre vrai et le réel mouvement des choses.

Il faut s'arrêter un peu sur cette méthode de Spinoza, qui est une des clefs de son système. Génie essentiellement réfléchi, élevé à l'école sévère de Descartes, Spinoza n'ignorait pas qu'il n'y a point en philosophie de problème antérieur à celui de la méthode. La constitution de l'entendement humain, l'ordre légitime de ses opérations, la loi fondamentale qui les doit régler, tous ces grands objets avaient occupé ses premières méditations, et il ne cessa de s'en inquiéter pendant toute sa vie. Nous savons qu'avant d'écrire son *Éthique*, il avait jeté les bases d'un traité complet sur la méthode<sup>1</sup>, ouvrage informe, plusieurs fois abandonné et repris sans jamais avoir été achevé, où toutefois les vues générales de Spinoza sont suffisamment indiquées à des yeux attentifs par des traits d'une force et d'une hardiesse singulières.

Au commencement de cet ouvrage, Spinoza nous trace le tableau d'une âme à qui les biens périssables ne suffisent plus, et qui cherche, loin de la volupté, de la gloire, et de toutes les chimères dont la poursuite occupe et fatigue les âmes vulgaires, la sérénité durable et la paix.

« L'expérience, dit-il, m'ayant fait reconnaître que tous les événements ordinaires de la vie commune sont choses vaines et futiles, ... j'ai pris enfin la résolution de rechercher s'il existe un bien véritable, ... un bien qui puisse remplir à lui seul l'âme tout entière, après qu'elle a rejeté tout le reste, en un mot un bien qui donne à l'âme, quand elle le trouve et le possède, l'éternel et suprême bonheur<sup>2</sup>. »

Pourquoi de telles pensées au début d'un traité sur la méthode? c'est que Spinoza ne sépare point dans la science deux choses inséparables dans la réalité : la poursuite du vrai et celle du bien. A ses yeux, l'homme est essentiellement un être qui pense, et pour prendre sa forte expression, une idée. Le bonheur d'un tel être ne peut se

1. C'est le traité qui a pour titre : *De intellectus emendatione*. Voir les *Opera posthuma*, p. 254, et le tome II de la traduction française.

2. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 275.

trouver que dans la pensée, et le plus haut degré de la connaissance humaine doit être le plus haut degré de l'humaine félicité. Le bonheur suprême n'est point un idéal fantastique, insaisissable à notre misère. Spinoza croit fermement que dès cette vie une âme philosophique y peut atteindre. « La raison, écrit-il à Guillaume de Blyenberg, la raison fait ma jouissance, et le but où j'aspire en cette vie, ce n'est point de la passer dans la douleur et les gémissements, mais dans la paix, la joie et la sérénité<sup>1</sup>. »

D'où viennent en effet les maux et les agitations de l'âme? « Elles tirent leur origine de l'amour excessif qui l'attache à des choses sujettes à mille variations et dont la possession durable est impossible. Personne, en effet, n'a d'inquiétude ni d'anxiété que pour l'objet qu'il aime; et les injures, les soupçons, les inimitiés n'ont d'autre source que cet amour qui nous enflamme pour des objets que nous ne pouvons réellement posséder avec plénitude<sup>2</sup>... Au contraire, l'amour qui a pour objet quelque chose d'éternel et d'infini nourrit notre âme d'une joie pure et sans aucun mélange de tristesse, et c'est vers ce bien si digne d'envie que doivent tendre tous nos efforts<sup>3</sup>. »

Cet objet éternel et infini, l'âme ne peut l'aimer, si elle ne le peut connaître. Mais qu'il lui soit donné de le concevoir avec clarté, elle pourra dès lors le posséder avec plénitude, et la jouissance épurée de cette possession tout intellectuelle aura ce privilège qu'elle se laissera partager sans s'affaiblir.

Le problème fondamental de la vie humaine est donc celui-ci : par quels moyens l'âme peut-elle atteindre l'Être infini et éternel dont la connaissance doit combler tous ses désirs? Spinoza porte ici un regard attentif sur la nature de l'entendement humain, et il esquisse une théorie des degrés de la connaissance, un peu embarrassée au premier aspect, mais très-simple en réalité.

Suivant lui, on peut ramener toutes nos perceptions à quatre espèces fondamentales : la première est fondée sur un simple oui-dire, et en général sur un signe<sup>4</sup>; la seconde est acquise par une expérience vague, c'est-à-dire passive, et qui n'est pas déterminée par l'entendement; la troisième consiste à concevoir une chose par son rapport à une autre, mais non pas d'une manière adéquate et absolue; la

1. *Lettre XVIII*, t. II, p. 374.

2. *Éthique*, part. V, scol. de la propos. xx.

3. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 277.

4. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 280.

quatrième atteint la chose dans son essence ou dans sa cause immédiate.

Si j'entends bien cette suite de degrés, Spinoza place aux plus bas échelons de la connaissance ces croyances aveugles, ces tumultueuses impressions, ces images confuses dont se repaît le vulgaire. C'est le monde de l'imagination et des sens, la région de l'opinion et des préjugés. Spinoza y trace une division, mais à laquelle il n'attribue que peu d'importance, puisqu'il réunit dans l'*Éthique*, sous le nom de connaissance du premier genre<sup>1</sup>, ce qu'il a distingué dans *la Réforme de l'entendement* en perception par simple ouï-dire et perception par voie d'expérience vague. Je sais par ouï-dire quel est le jour de ma naissance, quels furent mes parents et autres choses semblables. C'est par une expérience vague que je sais que je dois mourir; car si j'affirme cela, c'est que j'ai vu mourir plusieurs de mes semblables, quoiqu'ils n'aient pas tous vécu le même espace de temps ni succombé à la même maladie. Je sais de la même manière que l'huile a la vertu de nourrir la flamme et l'eau celle de l'éteindre, et en général toutes les choses qui se rapportent à l'usage ordinaire de la vie.

Le premier genre de connaissance, utile par la pratique, n'est d'aucun prix pour la science. Il atteint les accidents, la surface des choses, non leur essence et leur fond. Livré à une mobilité perpétuelle, ouvrage de la fortune et du hasard, et non de l'activité interne de la pensée, il agite et occupe l'âme, mais ne l'éclaire pas. C'est la source des passions mauvaises qui jettent sans cesse leur ombre sur les idées pures de l'entendement, arrachent l'âme à elle-même, la dispersent en quelque sorte vers les choses extérieures et troublent la sérénité de ses contemplations.

La connaissance du second genre est un premier effort pour se dégager des ténèbres du monde sensible. Elle consiste à rattacher un effet à sa cause, un phénomène à sa loi, une conséquence à son principe. C'est le procédé des géomètres, qui ramènent les propriétés des nombres, des figures, à un système régulier de propositions simples, d'axiomes incontestables. En général, c'est la raison discursive, par laquelle l'esprit humain, aidé de l'analyse et de la synthèse, monte du particulier au général, redescend du général au particulier, pour accroître sans cesse, pour éclaircir et pour enchaîner de plus en plus ses connaissances.

1. *Éthique*, part. II, scolie de la propos. XI.

Que manque-t-il à ce genre de perception? une seule chose, mais capitale. La raison discursive, le raisonnement, tout infallible qu'il soit, est un procédé aveugle. Il explique le fait par sa loi, mais il n'explique pas cette loi. Il établit la conséquence par les principes, mais les principes eux-mêmes, il les accepte sans les établir. Il fait de nos pensées une chaîne d'une régularité parfaite, mais il n'en peut fixer le premier anneau.

Il y a donc au-dessus du raisonnement une faculté supérieure: c'est la raison, dont l'objet propre est l'être en soi et par soi.

Spinoza éclaircit ces quatre modes de perception par un ingénieux exemple: Trois nombres, dit-il<sup>1</sup>, sont donnés; on en cherche un quatrième qui soit au troisième comme le second est au premier. Nos marchands disent qu'ils savent fort bien ce qu'il y a à faire pour trouver ce quatrième nombre: ils n'ont pas, en effet, encore oublié l'opération qu'ils ont apprise de leurs maîtres, laquelle est, bien entendu, tout empirique et sans démonstration. D'autres tirent de quelques cas particuliers empruntés à l'expérience un axiome général. Ils prennent un exemple comme celui-ci:  $2 : 4 :: 3 : 6$ ; ils trouvent par l'expérience que le second de ces nombres étant multiplié par le troisième, le produit divisé par le premier donne 6 pour quotient, et ils concluent de là qu'une opération semblable est bonne pour trouver tout quatrième nombre proportionnel. Quant aux mathématiciens, ils savent, par la démonstration de la XIX<sup>e</sup> proposition du livre VII d'Euclide, quels nombres sont proportionnels entre eux; ils savent, par la nature même et par les propriétés de la proportion, que le produit du premier nombre par le quatrième est égal au produit du troisième par le second; mais ils ne voient pas la proportionnalité adéquate des nombres donnés; ou, s'ils la voient, ils ne la voient point par la vertu de la proposition d'Euclide, mais bien par intuition et sans faire aucune opération.

Le plus haut degré de la connaissance consiste donc dans l'intuition immédiate d'une vérité évidente d'elle-même, dans ce coup d'œil instantané par lequel l'esprit, sans effort, sans obstacle, sans intermédiaire, saisit son objet, l'embrasse tout entier, et s'y repose en quelque sorte dans une lumière sans mélange avec une parfaite sérénité.

Voilà tous nos moyens de connaître: Examinons tour à tour leur

1. De la réforme de l'entendement, t. II, p. 282.

valeur scientifique. L'expérience, sous sa double forme, ne peut fournir une connaissance philosophique; car elle donne des images confuses, et le philosophe cherche des idées; elle n'atteint pas les accidents des choses, et la science néglige l'accident pour s'attacher à l'essence. L'expérience est donc absolument proscrite, sans restriction et sans réserve, du domaine de la métaphysique <sup>1</sup>.

La connaissance du second genre est moins sévèrement traitée, parce qu'elle conduit à l'intuition immédiate. Toutefois, ce genre de perception n'est pas celui que le philosophe doit mettre en usage. Le raisonnement donne, il est vrai, la certitude, mais la certitude ne suffit pas au philosophe, il lui faut aussi la lumière.

Ce mépris du raisonnement paraît au premier abord fort étrange, chez un raisonneur puissant et systématique comme Spinoza; mais il faut bien entendre sa pensée. Spinoza distingue deux manières de raisonner: ou bien l'on enchaîne les unes aux autres une suite de pensées à l'aide de certains principes qu'on accepte sans les examiner et sans les comprendre, et c'est ce raisonnement aveugle que Spinoza exclut de la philosophie; ou bien l'on part d'un principe clairement et immédiatement aperçu en lui-même, et de l'idée adéquate de ce principe on va à l'idée adéquate de ses effets, de ses conséquences; et voilà le raisonnement philosophique, où tout est intelligible et clair, où les images des sens et les croyances aveugles n'ont aucune place. Élevé à cette hauteur, le raisonnement se confond presque avec l'intuition immédiate; il est le plus puissant levier de l'esprit humain. Il n'y a au-dessus de lui que l'intuition intellectuelle dans son degré supérieur de pureté et d'énergie, laquelle met face à face la pensée et son plus sublime objet, les unissant et, pour ainsi dire, les unifiant l'un avec l'autre.

La loi de la pensée philosophique, c'est donc de fonder la science sur des idées claires et distinctes, et de ne faire usage d'aucun autre procédé que de l'intuition immédiate et du raisonnement appuyé sur elle. Or, le premier objet de l'intuition immédiate, c'est l'Être parfait. Spinoza conclut donc finalement que: « la méthode parfaite est celle qui enseigne à diriger l'esprit sous la loi de l'idée de l'Être absolument parfait <sup>2</sup>. »

Toute la philosophie de Spinoza est en effet le développement

1. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 283, 284. Voyez aussi *Lettre à Simon de Vries*, t. II, p. 256.

2. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 287.

d'une seule idée, l'idée de l'infini, du parfait, et comme il dit, de la Substance.

La Substance, c'est l'être; non pas tel ou tel être, mais l'être absolu, l'être qui est tout l'être, l'être hors duquel rien ne peut être ni être conçu. La Substance est indéterminée, en ce sens que toute détermination est une limite et toute limite une négation<sup>1</sup>; mais elle est profondément et nécessairement déterminée, en ce sens qu'elle est réelle et parfaite et possède à ce titre des attributs nécessaires, tellement unis à son essence qu'ils n'en peuvent être séparés et n'en sont pas même distingués en réalité; car, ôtez les attributs, vous ôtez l'essence de la Substance, vous ôtez la Substance elle-même.

La Substance, l'être infini a donc nécessairement des attributs, et chacun de ces attributs exprime à sa manière l'essence de la Substance. Or, cette essence est infinie, et il n'y a que des attributs infinis qui puissent exprimer une essence infinie. Chaque attribut de la Substance est donc nécessairement infini. Mais de quelle infinité? d'une infinité relative et non absolue. Si en effet un attribut de la Substance était absolument infini, il serait donc l'infini, il serait la Substance elle-même. Or, il n'est pas la Substance, mais une de ses manifestations, distincte de toute autre, particulière et déterminée par conséquent, parfaite et infinie en elle-même, mais dans un genre particulier et déterminé d'infinité et de perfection.

Ainsi, la pensée est un attribut de la Substance; car elle est une manifestation de l'être. La pensée est donc infinie. Mais la pensée n'est pas l'étendue, qui est aussi une manifestation de l'être, et, par conséquent, un attribut de la Substance. De même, l'étendue n'est pas la pensée. La pensée et l'étendue sont donc infinies, mais d'une infinité relative, parfaites, mais d'une perfection déterminée; elles sont donc, pour ainsi parler, parfaites et infinies d'une perfection imparfaite et d'une infinité finie.

La Substance seule est l'infini en soi, le parfait en soi, l'être plein et absolu. Or, il ne suffit pas que chaque attribut de la Substance en exprime, par son infinité relative, l'absolue infinité; il faut, pour exprimer absolument une infinité vraiment absolue, non-seulement des attributs infinis, mais une infinité d'attributs infinis. Si un certain nombre, un nombre fini d'attributs infinis, exprimait complètement l'essence de la Substance, cette essence ne serait donc pas infinie

1. *Lettres*, t. II, p. 389, 390, 391.

et inépuisable; il y aurait en elle une limite, une négation, sinon dans chacune de ses manifestations prise en elle-même, au moins dans sa nature et dans son fond. Or, il implique contradiction que le fini trouve place dans ce qui est l'infini même, et que quelque chose de négatif puisse pénétrer dans ce qui est l'absolu positif, l'être. Ce qui n'est infini que d'une manière déterminée n'exclut pas et suppose tout au contraire quelque négation; mais l'infini absolu implique la négation de toute négation. Tout nombre, si prodigieux qu'on voudrait, d'attributs infinis est donc infiniment éloigné de pouvoir exprimer l'essence de la Substance, et il n'y a qu'une infinité d'attributs infinis qui soit capable de représenter d'une manière adéquate une nature qui n'est pas seulement infinie, mais qui est l'infini même, l'infini absolu, l'infini infiniment infini.

La Substance a donc nécessairement des attributs, une infinité d'attributs, et chacun de ces attributs est infini dans son genre. Or, un attribut infini a nécessairement des modes. Que serait-ce que la pensée sans les idées qui en expriment et en développent l'essence? que serait-ce que l'étendue sans les figures qui la déterminent, sans les mouvements qui la diversifient? La pensée et l'étendue ne sont point des universaux, des abstraits, des idées vagues et confuses; ce sont des manifestations réelles, de l'être, et l'être n'est point quelque chose de stérile et de mort; c'est l'activité, c'est la vie. De même donc qu'il faut des attributs pour exprimer l'essence de la Substance, il faut des modes pour exprimer l'essence des attributs; ôtez les modes de l'attribut, et l'attribut n'est plus, tout comme l'être cesserait d'être, si les attributs qui l'expriment étaient supposés évanouis.

Tout au contraire les modes sont nécessairement finis, étant multiples; car si chacun d'eux était infini, l'attribut dont ils expriment l'essence n'aurait plus un genre unique et déterminé d'infinité; il serait l'infini en soi, et non tel ou tel infini; il ne serait plus l'attribut de la Substance, mais la Substance elle-même. Le mode ne peut donc exprimer que d'une manière finie l'infinité relative de l'attribut, comme l'attribut ne peut exprimer que d'une manière relative, quoique infinie, l'absolue infinité de la Substance.

L'attribut toutefois reste infini en lui-même, et l'infinité de son essence doit se faire reconnaître dans ses manifestations. Or, supposez qu'un attribut de la Substance n'eût qu'un certain nombre de modes, cet attribut ne serait pas infini, puisqu'il pourrait être épuisé; il est contradictoire, par exemple, qu'un certain nombre d'idées épuise

l'essence infinie de la pensée, qu'une étendue infinie soit exprimée par une certaine grandeur corporelle, si prodigieuse qu'on la suppose. La pensée infinie doit donc se développer par une infinité inépuisable d'idées, et l'étendue infinie ne peut être exprimée dans sa perfection et sa totalité que par une variété infinie de grandeurs, de figures et de mouvements.

Ainsi donc, du sein de la Substance s'écoulent nécessairement une infinité d'attributs, et du sein de chacun de ces attributs s'écoulent nécessairement une infinité de modes. Les attributs ne sont pas séparés de la Substance, les modes ne le sont point des attributs. Le rapport de l'attribut à la Substance est le même que celui du mode à l'attribut; tout s'enchaîne sans se confondre, tout se distingue sans se séparer. Une loi commune, une proportion constante retiennent éternellement distincts et éternellement unis la Substance, l'attribut et le mode; et c'est là l'être, le tout, la réalité, Dieu.

Voilà l'idée mère de la métaphysique de Spinoza. On ne peut nier que ce vigoureux génie ne l'ait développée avec puissance dans un riche et vaste système, mais il s'y est épuisé et n'a jamais dépassé l'horizon qu'elle lui traçait. C'est une vaste conception fondée sur un seul principe qui contient en soi tous les développements que la logique la plus puissante y découvrira. La forme géométrique ne doit point ici faire illusion. Spinoza démontre sa doctrine, si l'on veut, mais il la démontre sous la condition de certaines données qui, au fond, la supposent et la contiennent. C'est un cercle vicieux perpétuel; ou pour mieux dire, au lieu d'une démonstration de son système, Spinoza s'en donne sans cesse à lui-même le spectacle, et l'*Éthique* nous en présente, non pas la preuve, mais le développement aussi arbitraire que régulier.

La définition de la Substance une fois posée, Spinoza n'a aucune peine à démontrer que la Substance existe et qu'il ne peut exister qu'une seule Substance. Voici son raisonnement: « Propos. XI. Dieu, c'est-à-dire une Substance constituée par une infinité d'attributs dont chacun exprime une essence éternelle et infinie, existe nécessairement. — Démonstration: Si vous niez Dieu, concevez, s'il est possible, que Dieu n'existe pas. Son essence n'envelopperait donc pas l'existence. Mais cela est absurde. Donc Dieu existe nécessairement C. Q. F. D. »

Dieu ou la Substance est unique. En effet, dit Spinoza, Dieu est



l'être absolument infini, duquel on ne peut exclure aucun attribut exprimant l'essence d'une Substance, et il existe nécessairement. Si donc il existait une autre Substance que Dieu, elle devrait se développer par quelqu'un des attributs de Dieu, et de cette façon il y aurait deux Substances de même attribut, ce qui est absurde; car là où tout est identique, substance et attribut, il n'y a pas deux êtres, mais un seul. Par conséquent, il ne peut exister aucune autre Substance que Dieu.

L'existence et l'unité de Dieu sont démontrées; il s'agit de construire la science de Dieu. Spinoza, tout en soutenant que Dieu doit nécessairement se développer en une infinité d'attributs infinis, convient que nous n'en connaissons que deux, savoir: l'Étendue et la Pensée; de sorte que notre science de Dieu se réduit à ces deux propositions: Dieu est l'Étendue absolue, Dieu est la Pensée absolue.

Il s'agit maintenant de définir la nature de ces trois choses, Dieu, l'Étendue, la Pensée, et d'en marquer les rapports; mais c'est ici qu'il est difficile d'aller au fond de la doctrine de Spinoza.

Spinoza déclare positivement que Dieu est absolument indivisible, aussi bien dans ses attributs que dans son essence<sup>1</sup>; d'où il suit évidemment, et c'est encore sa doctrine très-positive et très-express<sup>2</sup>, que Dieu est incorporel. Or, si Dieu, pris en soi, ne souffre aucune limite corporelle, il doit être également affranchi de toute limitation intellectuelle. Supposer en Dieu un entendement et une volonté, même infinis, ce n'est pas moins absurde que d'y supposer du mouvement; dans les deux cas on dégrade également la majesté de la nature divine. L'entendement en effet, et la volonté, même infinis, sont des modes de la Pensée, comme le mouvement et la figure sont des modes de l'Étendue. Dieu en soi n'a donc ni corps, ni entendement, ni volonté<sup>3</sup>.

Notre science de Dieu aboutirait donc à cet étrange résultat: Dieu est étendu, et toutefois incorporel; Dieu pense, et il n'a pas d'entendement; Dieu est actif et libre, et il n'a pas de volonté.

Loin de s'effrayer de ces contradictions, qui n'existent suivant lui que pour le vulgaire, Spinoza se complait à les développer avec un

1. *De Dieu*, proposit. XII-XIII.

2. *Éthique*, part. I, scolie de la propos. xv.

3. Voyez le scolie de la propos. xvii, part. I.

calme imperturbable. Premièrement, dit-il, l'Étendue est un attribut de Dieu <sup>1</sup>; en effet, l'Étendue est infinie, et ce qui est infini ne peut être que Dieu ou un attribut de Dieu. Je dis que l'Étendue est infinie; car essayez de limiter l'Étendue; avec quoi la limitez-vous? avec elle-même. En réalité, concevoir l'Étendue limitée, ce n'est plus concevoir l'Étendue, mais un de ses modes, c'est-à-dire un corps; l'Étendue réelle, distincte des corps, prise en soi dans sa plénitude et sa perfection, est parfaitement positive, c'est-à-dire sans négation, c'est-à-dire sans limitation.

L'Étendue n'est donc pas un mode, puisque tout mode est fini de sa nature. D'un autre côté, l'Étendue, quoique infinie, n'est pas l'infini, l'infini absolu; car elle ne contient qu'un genre précis de perfection, et l'infini absolu les contient tous. L'Étendue est donc une perfection déterminée, contenue dans l'absolue perfection, une infinité relative, qui exprime à sa manière l'absolue infinité, en d'autres termes, un attribut de Dieu.

Nous savons d'ailleurs que les corps, comme tout ce qui est, sont en Dieu et par Dieu <sup>2</sup>. Mais à quel titre et comment en est-il ainsi? c'est que les corps ne sont pas des substances, mais des modes, lesquels enveloppent le concept de l'Étendue. Chaque corps exprime donc d'une manière finie l'infinité et la perfection de l'Étendue, qui exprime elle-même, d'une manière relative, quoique infinie, l'absolue perfection de la Substance.

Entre Dieu, pris en soi, dans la plénitude absolue de son essence, et les corps, pris en eux-mêmes, dans la limitation nécessaire de leur nature, l'Étendue est une sorte d'intermédiaire, infinie relativement aux corps, finie relativement à la Substance. Mais il ne faut pas croire que l'Étendue soit séparée ni même distinguée de la Substance autrement que d'une distinction toute logique. Spinoza dit nettement et résolument que l'Étendue infinie, c'est Dieu même, en termes plus significatifs encore, que Dieu est chose étendue (*Deus est res extensa*).

D'un autre côté, Dieu est indivisible, non-seulement dans le fond de son essence non encore manifestée, mais dans toutes les manifestations immédiates de cette essence, dans tous les attributs qui l'expriment et la développent <sup>3</sup>. En effet, si la Substance infinie était divisible, les parties qu'on obtiendrait en la divisant retiendraient ou

1. *De Dieu*, propos. xv.

2. *De Dieu*, propos. xx.

3. *De Dieu*, démonstration de la propos. xii.

non la nature de la Substance. Dans le premier cas, on aurait plusieurs substances de même nature ou plusieurs Dieux, ce qui est absurde; dans le second cas, la Substance, une fois divisée, perdrait sa nature, c'est-à-dire cesserait d'être<sup>1</sup>.

Le résultat de cette double démonstration, c'est que Dieu est à la fois étendu et indivisible. Spinoza n'était pas homme à se faire illusion sur cette énorme difficulté de sa doctrine; mais il faut reconnaître qu'il l'a abordée avec franchise. Tout s'explique, à l'en croire, par la distinction de l'étendue finie, qui est proprement le corps, et de l'étendue infinie, qui seule convient à la nature de Dieu. Dire que Dieu est étendu, ce n'est pas dire que Dieu ait longueur, largeur et profondeur, et qu'il se termine par une figure, car alors Dieu serait un corps, un être fini, chose ridicule. Non, Dieu n'est pas telle ou telle étendue divisible et mobile, mais l'Étendue en soi, l'immobile et indivisible Immensité.

On objectera qu'il est toujours possible de concevoir une étendue quelconque, même infinie, comme divisée en deux parties, et on demandera si chacune de ces parties de l'immensité divine est finie ou infinie. Dans le premier cas, l'infini se composerait de deux parties finies; dans le second cas, on aurait un infini double d'un autre infini, toutes conséquences qui paraissent insoutenables.

Spinoza répond en niant positivement que l'Étendue puisse se concevoir comme divisée, si ce n'est par un acte d'imagination; mais par la raison, cela est impossible. L'Étendue, suivant lui, est essentiellement une; elle ne se compose point de parties, pas plus qu'une ligne géométrique ne se compose d'un certain nombre de points: concevoir l'Étendue divisée, c'est donc en détruire l'essence, c'est en contredire la notion. Mais supposons l'Étendue divisée; on demande si chaque partie sera infinie? oui, sans doute, mais d'une infinité appropriée à sa nature, d'une infinité partielle. On se récrie en entendant parler d'un infini plus grand qu'un autre infini; c'est qu'on n'a pas assez approfondi la nature de l'infini.

Il y a trois degrés dans l'infinité<sup>2</sup>. Au premier degré, on doit placer ce qui est absolument infini par la vertu de son essence, c'est-à-dire ce qui est l'infini même, Dieu. Au second degré se trouvent des infinis relatifs et déterminés, qui ne sont point infinis par la force de leur

1. *De Dieu*, propos. xiii.

2. Voyez toute la Lettre xv à Louis Meyer.

essence, mais par celle de la cause qui les produit; par exemple, la Pensée et l'Étendue infinies. Enfin, il y a encore une espèce inférieure de choses infinies, celles qui ont des limites, mais dont les parties ne peuvent être égalées ni déterminées par aucun nombre, quoique l'on sache le maximum ou le minimum où ces parties sont comprises : par exemple, une ligne finie a un nombre infini de points; une durée finie comprend une infinité d'instant. L'infini absolu n'a absolument aucune limite, aucune détermination. L'infini relatif est illimité, mais en même temps déterminé dans son être. L'infini du troisième degré est à la fois déterminé et limité dans son être; il n'est illimité que dans ses parties.

Sans nul doute, ce qui est absolument infini n'a aucune proportion numérique avec quoi que ce puisse être; mais il ne s'ensuit pas qu'il répugne à la nature de l'infini pris en général qu'un infini soit plus élevé et même plus grand qu'un autre infini. Ainsi, l'on peut fort bien dire que l'Étendue, tout infinie qu'elle soit, est infiniment moins infinie que la Substance, et qu'une sphère d'étendue, infinie en un sens par l'infinité de ses parties, est infiniment moins grande que l'Étendue, qui l'est infiniment moins que la Substance. Pourquoi donc ne serait-il pas permis de dire qu'une moitié de l'Étendue infinie est infinie en un sens, et cependant deux fois plus petite que l'Étendue tout entière?

Concluons que rien n'empêche de concevoir Dieu comme étendu et incorporel tout ensemble : au contraire, c'est justement parce qu'il est étendu d'une façon parfaite qu'il est parfaitement incorporel et indivisible.

Dieu est la Pensée absolue comme il est l'Étendue absolue. La Pensée, en effet, est nécessairement conçue comme infinie, puisque nous concevons fort bien qu'un être pensant, à mesure qu'il pense davantage, possède un plus haut degré de perfection<sup>1</sup>. Or, il n'y a point de limite à ce progrès de la pensée; d'où il suit que toute pensée déterminée enveloppe le concept de la Pensée infinie, qui n'est plus telle ou telle pensée, c'est-à-dire telle ou telle limitation, telle ou telle négation de la Pensée, mais la Pensée elle-même, la Pensée toute positive, la Pensée dans sa plénitude et dans son fond.

La Pensée ainsi conçue ne peut être qu'un attribut de Dieu. Dieu pense donc; mais il pense d'une manière digne de lui, c'est-à-dire

1. De l'Âme, scolie de la propos. 1.

absolue et parfaite. A ce titre, quel peut être l'objet de sa pensée? Est-ce lui-même et rien que lui? est-ce à la fois lui-même et toutes choses? Et puis quelle est la nature de cette divine pensée? A-t-elle avec la nôtre quelque analogie, ou du moins quelque ombre de ressemblance, et le modèle tout parfait laisse-t-il retrouver, dans cette imparfaite copie que nous sommes, quelque trace de soi?

L'objet premier et immédiat de la pensée divine, en tant qu'absolue, c'est Dieu lui-même, c'est-à-dire la Substance. Maintenant la pensée divine comprend-elle aussi les attributs de la Substance? c'est un des points les plus obscurs de la métaphysique de Spinoza. D'une part, il ne semble pas qu'on puisse séparer la pensée de la Substance d'avec la pensée de ses attributs, puisque ces attributs sont inséparables de son essence. Mais il faut céder devant les déclarations expresses de Spinoza. Il soutient que l'idée de Dieu, laquelle est proprement l'idée des attributs de Dieu<sup>1</sup>, n'est qu'un mode de la pensée divine, et à ce titre, elle se rapporte, quoique éternelle et infinie, non pas à la nature naturante, c'est-à-dire à Dieu lui-même, mais à la nature naturée<sup>2</sup>. La pensée divine est donc absolument indéterminée, et son objet, c'est l'être absolument indéterminé, la Substance en soi, dégagée de ses attributs, qui déjà la déterminent en la développant.

Si telle est la nature, si tel est l'objet de la pensée divine, qu'a-t-elle à voir avec l'entendement des hommes? L'entendement en général est une détermination de la Pensée, et toute détermination est une négation. Or, il n'y a pas de place pour la négation dans la plénitude de la Pensée.

Qu'est-ce au fond que l'entendement humain? rien de plus qu'une suite de modes de la Pensée, en d'autres termes une idée composée d'un certain nombre d'idées. Supposer dans l'âme humaine, au delà des idées qui la constituent, une puissance, une faculté de les produire, c'est réaliser des abstractions. Tout l'être de l'entendement est compris dans les idées, comme tout l'être de la volonté s'épuise dans les volitions. La volonté en général, l'entendement en général sont des êtres de raison, et si on les réalise, des chimères absurdes, des entités scolastiques, comme l'humanité et la pierréité<sup>3</sup>.

Or, il est trop clair que la pensée de Dieu ne peut être une suite déterminée d'idées; si donc l'on attribue à Dieu un entendement, il

1. De Dieu, propos. xxx.

2. Même ouvrage, propos. xxxi. — Comp. Lettre à Simon de Vries, II, p. 14.

3. De l'Âme, scolie de la propos. xlviii.

faut le supposer infini. Mais qu'est-ce qu'un entendement infini? une suite infinie d'idées. Concevoir ainsi la pensée de Dieu, c'est la dégrader; car c'est lui imposer la condition du développement, c'est la faire tomber dans la succession et le mouvement, c'est la charger de toutes les misères de notre nature. L'entendement est de soi déterminé et successif; il consiste à passer d'une idée à une autre idée dans un effort toujours renouvelé et toujours inutile pour épuiser la nature de la Pensée. L'entendement est une perfection sans doute, car il y a de l'être dans une suite d'idées; mais c'est la perfection d'une nature essentiellement imparfaite qui tend sans cesse à une perfection plus grande, sans pouvoir jamais toucher le terme de la vraie perfection. Supposez l'entendement infini, ce ne sera jamais qu'une suite infinie de modes de la Pensée, et non la Pensée elle-même, la Pensée absolue, qui ne se confond pas avec ses modes relatifs, quoiqu'elle les produise, la Pensée infinie, qui sans cesse enfante et ne s'épuise jamais, la Pensée immanente qui, tout en remplissant de ses manifestations passagères le cours infini du temps, reste immobile dans l'éternité.

Plein du sentiment de cette opposition, Spinoza l'exagère encore, et va jusqu'à soutenir qu'il n'y a absolument rien de commun entre la pensée divine et notre intelligence; de sorte que, si on donne un entendement à Dieu, il faut savoir, dit-il avec sa rudesse expressive, que cet entendement divin ne ressemble pas plus au nôtre que le chien, signe céleste, ne ressemble au chien, animal aboyant.

Il nous sera aisé maintenant de nous faire une idée exacte de l'activité libre en Dieu. Et d'abord c'est un point certain qu'exister, agir, être libre, pour Dieu c'est tout un. Deux choses en effet résultent de l'essence de Dieu : premièrement qu'il existe, secondement qu'il se développe par une infinité d'attributs infinis infiniment modifiés. Or, tout développement est une action : être étendu, pour Dieu, c'est produire l'Étendue; être pensant, c'est produire la Pensée. De même que la Substance se développe par la Pensée et l'Étendue, l'Étendue se développe par les figures et les mouvements, et la Pensée par les idées. Être étendu, pour Dieu, c'est donc produire les corps; penser, c'est produire les âmes. A tous les degrés de l'être, on retrouve unies l'existence et l'action; dans le rapport du mode à l'attribut, de l'attribut à la Substance, dans l'essence de la Substance elle-même, elles se pénètrent et se confondent.

Dieu agit donc, puisqu'il existe; il est l'activité absolue, source de

toute activité, comme il est l'existence absolue, source de toute existence ; et cette parfaite action comme cette existence parfaite résultent immédiatement de son essence. Dieu est donc la liberté absolue, au même titre qu'il est l'activité absolue et l'existence absolue. La véritable liberté, en effet, consiste dans une activité qui n'est déterminée par aucune cause étrangère, qui se détermine soi-même et ne se développe que par la nécessité de sa nature<sup>1</sup>.

Le vulgaire se fait une autre idée de la liberté. Il s'imagine qu'elle consiste dans le choix des motifs, dans le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait. Ce n'est point là le type de la liberté ; ce n'est même qu'une illusion. Nous agissons et nous avons conscience d'agir ; mais nous n'avons pas conscience des causes qui nous déterminent à agir d'une manière donnée. De là la chimère du libre arbitre<sup>2</sup> ; de là le préjugé que l'indétermination de la volonté fait l'essence de la liberté. Mais ce préjugé est le renversement de la raison. Nous ne sommes vraiment libres que quand nous affirmons une chose claire et distincte, comme celle-ci : deux et deux font quatre<sup>3</sup> ; car alors l'action de la pensée n'est point déterminée par une cause étrangère, mais par la nature même de la pensée.

Voilà pour Spinoza l'idéal de la liberté ; et il est si pénétré de la solidité de sa doctrine, il s'inquiète si peu du reproche qu'on lui pourrait faire de joindre dans la notion de liberté deux idées contradictoires, qu'il semble se jouer de cette opposition prétendue et jeter un défi au sens commun dans cette formule étrange : « A mes yeux, écrit-il à Guillaume de Blyenbergh, la liberté n'est point dans le libre décret, mais dans une libre nécessité<sup>4</sup>. »

Dieu est donc l'être parfaitement libre, puisque le développement de son activité résulte, comme son existence, de la nécessité absolue de son essence. Ainsi ce qui détruit, selon l'opinion des hommes, la liberté, c'est pour Spinoza ce qui la fonde, et le trait distinctif du libre arbitre lui en démontre la vanité, de sorte qu'à ses yeux le comble de la liberté est dans l'abolition absolue de la volonté.

Dieu, en effet, n'a pas de volonté, pas plus qu'il n'a d'entendement, et pour des raisons toutes semblables. D'abord, la volonté, si on la distingue des volitions, est un être chimérique. La volonté est

1. *Éthique*, part. I, scol. de la propos. xvii ; comp. déf. 8.

2. *Éthique*, part. I, *Appendice* ; part. II, prop. xlviii.

3. *Lettre à Blyenbergh*, t. II, p. 378.

4. *Lettre à Oldenburg*, t. II, p. 343.

donc tout entière dans une suite de volitions; mais une suite de volitions, même infinie, n'est qu'une suite de modes de l'activité, et non l'activité elle-même. L'activité absolue est un acte éternel et non successif, simple et non composé d'actes divers, nécessaire et non point déterminé par des causes étrangères, parfait enfin et dégagé des limitations, des incertitudes, des fluctuations de l'activité humaine. Spinoza aboutit donc finalement à cette triple conséquence que la perfection de l'étendue divine en fonde l'indivisibilité, que la perfection de la pensée divine la dégage des limitations de l'entendement, et que la perfection de la liberté divine l'affranchit des conditions de la volonté. Et il termine le premier livre de l'*Éthique* par cette hautaine parole qu'il prononce avec une sérénité parfaite : « *J'ai expliqué la nature de Dieu.* »

On croit généralement, et je conviens que c'est la manière la plus simple et la plus naturelle de se représenter la doctrine de Spinoza, on croit qu'il n'a établi entre son Dieu et son univers aucune existence intermédiaire. Ce préjugé est une erreur, et il faut y renoncer absolument, si on veut savoir jusqu'à quel point Spinoza a abusé de la logique et de l'abstraction.

Sans doute, il ne distingue d'abord que trois ordres d'existence : la Substance, l'attribut et le mode; mais bientôt il introduit deux sortes de modes, les modes proprement dits, variables, finis, successifs, qui constituent les âmes et les corps, et puis d'autres modes d'une nature toute différente, éternels, infinis, plus étroitement liés que les âmes et les corps à la Substance.

On dirait que Spinoza fait effort pour multiplier les modes de cette nature, comme s'il était effrayé du vide infini que sa doctrine laisse entre Dieu et le monde, et s'il avait à cœur de le combler. Sous ce point de vue, le panthéisme de l'*Éthique*, malgré son caractère essentiellement géométrique et abstrait, semble se rapprocher de l'antique doctrine des émanations.

Il faut convenir au surplus que Spinoza n'expose pas avec sa précision ordinaire ce côté assez étrange de son système. A peine l'a-t-il indiqué dans trois ou quatre propositions du premier livre de l'*Éthique*<sup>1</sup>, qu'il passe outre et n'y revient plus; et quand ses amis le pressent de s'expliquer, il répond à peine et d'une façon presque

1. *Éthique*, part. I, propos. XXI, XXII, XXIII, XXX et XXXI.



évasive<sup>1</sup>. Ne serait-il pas possible de voir clair dans ces obscurités?

Spinoza distingue expressément deux sortes de modes éternels et infinis de la Substance divine : ceux qui découlent de la nature absolue d'un attribut de Dieu, et il donne pour exemple l'idée de Dieu<sup>2</sup>; et au-dessous de ces modes, ceux qui en dérivent et se trouvent ainsi séparés de la Substance par deux intermédiaires, l'Attribut et le mode immédiat de l'Attribut. Spinoza, dans l'*Ethique* du moins, ne donne aucun exemple de cette seconde espèce de modes éternels et infinis, et sur ce point grave et délicat, on est presque réduit à des conjectures tirées de sa correspondance avec ses amis.

Une chose certaine, c'est que Spinoza était conduit par une nécessité logique inhérente à son système à établir des intermédiaires entre Dieu et l'univers. Placez-vous avec lui, par exemple, au point de vue particulier des choses de la Pensée, vous trouvez à l'origine la Pensée absolue, la pensée de Dieu, qui a Dieu seul pour objet; c'est le degré le plus élevé, la fonction la plus haute de la Pensée. Allez maintenant aux degrés les plus inférieurs, vous y trouvez les âmes. Or, les âmes, ce sont des idées, et toute idée particulière a un objet particulier, savoir, le corps auquel elle est unie. Il y a sans doute un nombre infini d'âmes ou d'idées, comme il y a un nombre infini de corps; mais ni ce nombre infini de déterminations particulières de la Pensée, ni la Pensée absolue n'épuisent l'être de la Pensée. La Pensée, en effet, n'implique-t-elle pas l'idée de Dieu et l'idée de Dieu n'implique-t-elle pas l'idée de chacun des attributs de Dieu? Or, toutes ces idées diffèrent essentiellement et de la Pensée en soi et des déterminations limitées de la Pensée. L'idée de Dieu, en effet, n'est point la Pensée en soi, mais la première de ses manifestations. Tandis que la Pensée en soi est absolument indéterminée, l'idée de Dieu est déjà déterminée en quelque façon. D'un autre côté, l'idée de Dieu est éternelle et infinie : infinie, car elle comprend toutes les autres idées, éternelle, parce qu'elle est une émanation parfaitement simple et nécessaire de la Pensée divine; elle ne peut donc être confondue avec ces idées changeantes et finies qui composent les âmes.

Voilà une première série d'intermédiaires logiquement expliqués; maintenant, de l'idée de Dieu, qui résulte immédiatement de la

1. Lettre à Meyer, t. II, p. 419.

2. De Dieu, propos. XXI.

pensée divine, Spinoza fait résulter une autre série de modifications également éternelles et infinies; et je crois entrer dans son sens en citant pour exemple l'idée de l'étendue de Dieu. Cette idée est simple, par conséquent éternelle; elle est infinie, car elle comprend toutes les idées qui correspondent à tous les modes de l'étendue infinie. Et elle n'est pourtant pas une immédiate émanation de la pensée divine; car l'idée de l'étendue de Dieu implique immédiatement l'idée de Dieu, et d'une façon seulement médiate la pensée divine.

Tout cela est peut-être bien déduit; mais comme tout cela est peu clair encore? Je ne sais si je me trompe, et si l'interprétation qui me vient à l'esprit d'un des points les plus importants et les plus obscurs de la doctrine de Spinoza n'est pas quelque peu hasardée; mais plus j'y réfléchis, plus je me persuade que cette manière d'entendre Spinoza est la véritable.

Dieu et ses attributs infinis, la Pensée et l'Étendue avec tous les autres attributs en nombre infini inconnus à nos faibles yeux, voilà la nature naturante. Quel est le premier degré de la nature naturée? dans l'ordre de la Pensée, c'est l'idée de Dieu<sup>1</sup>. L'idée de Dieu n'est pas l'idée de la Substance; car alors elle se confondrait avec la pensée infinie et ferait partie de la nature naturante. Or, la pensée infinie n'est pas une idée, mais le fond de toutes les idées; elle est absolument indéterminée, et n'a pour objet que l'Être absolument indéterminé, la Substance. L'idée de Dieu est donc l'idée des attributs de Dieu. Je m'explique ainsi que Spinoza en fasse la première émanation de la Pensée; car ce que la Pensée de la Substance implique immédiatement, c'est l'idée des attributs de la Substance. Je m'explique également que l'idée de Dieu appartienne à la nature naturée, non à la naturante, comme la Pensée. La Pensée de la Substance, en effet, est simple et indéterminée; au contraire, dans l'attribut de la Substance, il y a déjà de la détermination et de la variété. C'est donc un point bien établi que l'idée de Dieu est l'idée des attributs de Dieu, ou, comme Spinoza l'appelle aussi, l'Entendement infini.

Or, qu'est-ce que l'idée de Dieu ou l'Entendement infini? L'Entendement infini enveloppe une infinité d'idées, car il enveloppe l'idée de chacun des attributs de Dieu<sup>2</sup>, et il y en a une infinité. Chacune de ces idées, par exemple, l'idée de l'Étendue, est une éma-

1. *Éthique*, part. I, propos. XXI.

2. *De Dieu*, propos. XXX.

nation immédiate de l'idée de Dieu, comme l'idée de Dieu est une émanation immédiate de la pensée de Dieu, comme la pensée de Dieu elle-même est une émanation immédiate de l'essence de Dieu. Outre l'idée de l'Étendue, nous connaissons encore une autre idée, c'est l'idée de la Pensée. Il doit y avoir, en effet, dans l'idée de Dieu, l'idée de tous les attributs de Dieu, et la Pensée est un de ces attributs.

La Pensée est de sa nature représentative; elle n'existe qu'à condition d'avoir un objet, et c'est ce caractère qui la distingue des autres attributs de la Substance. L'Étendue, par exemple, n'exprime rien et ne contient rien qu'elle-même. Prise en soi, elle n'a de rapport qu'à soi; mais la Pensée exprime en un sens et contient toutes les formes de l'être. D'une certaine façon, elle est l'Étendue; car ce que l'Étendue est formellement, la Pensée l'est objectivement, et dans ce sens, la Pensée est toutes choses.

Mais si la Pensée embrasse, si elle comprend toutes les perfections de la Substance, elle doit se comprendre elle-même; car elle est elle-même une perfection de la Substance. La Pensée absolue se pense donc elle-même, et il y a par conséquent une idée de la Pensée.

Voilà les deux seules idées que nous connaissons positivement, de toutes celles qui sont comprises en nombre infini dans l'idée de Dieu. Maintenant, que contient chacune de ces idées de chacun des attributs de Dieu, par exemple, l'idée de l'Étendue? elle contient les idées de toutes les modalités de l'Étendue. Cette idée, dans la langue de Spinoza, c'est donc une âme, une âme particulière jointe à un corps particulier. L'idée de l'Étendue enveloppe donc toutes les âmes; elle est donc, à la lettre, l'âme du monde corporel. C'est une âme universelle, conçue à la façon des antiques doctrines de la Kabbale et d'Alexandrie, une âme centrale dont toutes les âmes particulières sont des émanations. Ou plutôt c'est un océan infini d'âmes et d'idées. Chaque idée, chaque âme est un fleuve de cet océan; chaque pensée en est un flot.

Ce n'est pas tout, et il faut suivre jusqu'au bout ces étranges et curieuses analogies. Nous venons de voir que l'idée de l'Étendue est l'âme du monde corporel; mais l'idée de l'Étendue est elle-même une émanation particulière d'un principe qui en contient une infinité, un fleuve d'un océan plus vaste. L'idée de l'Étendue est enveloppée avec l'idée de la Pensée, avec une infinité d'idées du même degré, dans l'idée de Dieu. L'idée de Dieu n'est plus l'âme de l'univers que nous connaissons; elle est l'âme de cette infinité d'univers

qu'enfante sans cesse l'incompréhensible fécondité de l'Être. Elle est vraiment l'Ame du monde, en prenant le monde dans ce sens étendu où l'univers que nous connaissons, l'univers des âmes et des corps, de la matière et de l'esprit, n'est plus qu'un atome imperceptible.

Je crois voir ici Spinoza se complaisant dans cette conception vraiment grande et imposante de l'ordre des choses. Qu'est-ce que l'homme? une âme jointe à un corps. Cette âme se connaît un peu elle-même et connaît un peu le corps auquel elle est unie, et par suite les autres corps qui peuvent agir sur le sien. Voilà le cercle de nos connaissances. Mais cet univers borné que nos sens nous font voir et où nous occupons si peu de place, n'est qu'un point dans l'univers infini des corps et des âmes. Hé bien! cet univers lui-même dont l'infinité nous accable, que nos sens ignorent, que notre raison conçoit, mais sans l'embrasser, cet univers infini se réduit lui-même à une infinie petitesse, quand on songe qu'il n'est qu'une partie d'une infinité d'univers semblables qui se développent à côté du nôtre en une infinité de modifications. L'idée de l'Étendue enveloppe notre univers; mais elle-même est enveloppée par l'idée de Dieu, qui contient tous les univers possibles. Et Dieu enfin enveloppe cette infinité d'univers dans sa Pensée et sa Pensée elle-même dans sa Substance, dernier fond qui contient et enveloppe tout <sup>1</sup>.

Je l'avoue encore une fois, il y a une grandeur singulière dans cet édifice d'abstractions accumulées. Je consens donc pour un moment à admettre ce Dieu et cette origine des choses, et je cherche ce qui en résulte pour la vie morale et religieuse de l'humanité.

Qu'est-ce que l'homme chez Spinoza? comme âme, il est un mode de la pensée de Dieu; comme corps, il est un mode de son étendue. La pensée divine étant une forme de l'activité absolue, ne peut pas ne pas se développer en une suite infinie de pensées ou d'idées ou encore d'âmes particulières. D'un autre côté, il implique contradiction qu'aucune idée, aucune âme, en un mot aucun mode

1. C'est ainsi que j'entendais Spinoza dès l'époque où j'essayai de le traduire et de l'expliquer. Après de nouvelles réflexions et de nouvelles études, je persiste dans mon interprétation, malgré les objections venues d'Allemagne, et j'y persiste avec d'autant plus de confiance que la publication récente d'une réfutation inédite de Spinoza par Leibnitz m'a donné la preuve certaine que Leibnitz entendait Spinoza dans le même sens. — Voyez, dans les *Animadversiones* trouvées à Hanovre par M. Foucher de Careil, les pages 14, 16, 22, 26, particulièrement la page 40.

de la Pensée puisse exister hors de la Pensée elle-même ; tout ce qui pense par conséquent, à quelque degré et de quelque façon qu'il pense, en d'autres termes toute âme est un mode de la pensée divine, une idée de Dieu.

Or, qu'exprime cette suite infinie d'âmes et d'idées qui découlent éternellement de la pensée divine ? elle exprime l'essence de Dieu. Mais le développement infini de la nature corporelle exprime-t-il autre chose que l'essence infinie et parfaite de Dieu ? évidemment non. L'Étendue exprime sans doute l'essence de Dieu d'une toute autre façon que ne fait la Pensée, et de là la différence nécessaire de ces deux choses ; mais elles expriment toutes deux la même perfection, la même infinité, et de là leur rapport nécessaire.

Par conséquent, à chaque mode de l'étendue divine doit correspondre un mode de la pensée divine, et comme dit Spinoza dans un théorème célèbre : l'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre et la connexion des choses<sup>1</sup>. Or, de même que l'Étendue et la Pensée ne sont pas deux Substances, mais une seule considérée sous deux points de vue, ainsi un mode de l'Étendue et l'idée de ce mode ne sont qu'une seule et même chose exprimée de deux manières différentes. Par exemple, un cercle qui existe dans la nature et l'idée d'un tel cercle, laquelle est aussi en Dieu, c'est une seule et même chose exprimée relativement à deux attributs différents. « Et c'est là, ajoute Spinoza, en désignant peut-être les Kabbalistes<sup>2</sup>, ce qui paraît avoir été aperçu comme à travers un nuage par quelques Hébreux qui soutiennent que Dieu, l'intelligence de Dieu et les choses qu'elle conçoit ne font qu'un. »

Il est aisé maintenant de définir l'homme de Spinoza : c'est l'identité en Dieu de l'âme humaine et du corps humain. L'âme humaine, en effet, n'est au fond qu'un mode de la Substance divine ; or, le corps humain en est un autre mode. Ces deux modes sont différents, en tant qu'ils expriment d'une manière différente la perfection divine, l'un dans l'ordre de la Pensée, dans l'autre l'ordre de l'Étendue ; mais en tant qu'ils représentent un seul et même moment du développement éternel de l'activité infinie ils sont identiques. Ce que Dieu est, comme corps, à un point précis de son progrès, il le pense comme âme, et voilà l'homme. Le corps humain n'est que l'objet de

1. De l'Âme, propos. vii.

2. Comp. *Éthique*, part. I, scol. de la prop. xvii.

l'âme humaine; l'âme humaine n'est que l'idée du corps humain. L'âme humaine et le corps humain ne sont qu'un seul être à deux faces et, pour ainsi dire, un seul et même rayon de la lumière divine qui se décompose et se dédouble en se réfléchissant dans la conscience.

Si l'âme humaine correspond exactement au corps humain, celui-ci étant un composé de molécules, il faut que celle-là soit un composé d'idées. Spinoza accorde ouvertement cette conséquence, et il définit l'âme : une idée composée de plusieurs idées. Comment l'âme humaine, ainsi conçue, aurait-elle des facultés? c'est chose évidemment impossible. Une faculté suppose un sujet; la variété des facultés d'un même être demande un centre commun d'identité et de vie. Or, l'âme humaine n'est pas proprement un être, une chose, c'est un pur mode, une pure collection d'idées, et la réalité d'une collection se résout dans celle des éléments qui la composent. Ne cherchez donc pas dans l'âme humaine des facultés, des puissances; vous n'y trouverez que des idées.

A quoi se réduit au fond ce qu'on appelle l'entendement et ce qu'on appelle la volonté? Ce sont des êtres de raison, de pures abstractions que le vulgaire réalise; au vrai, il n'y a de réel que telle ou telle pensée, telle ou telle volition déterminées. Or, l'idée et la volition ne sont pas deux choses, mais une seule, et Descartes s'est trompé en les distinguant. A l'en croire, la volonté est plus étendue que l'entendement, et il explique par cette disproportion nécessaire la nature et la possibilité de l'erreur. Il n'en est point ainsi : vouloir, c'est affirmer. Or, il est impossible de percevoir sans affirmer, comme d'affirmer sans percevoir. Une idée n'est point une simple image, une figure muette tracée sur un tableau; c'est un vivant concept de la pensée, c'est un acte. Le vulgaire s'imagine qu'on peut opposer sa volonté à sa pensée. Ce qu'on oppose à sa pensée en pareil cas, ce sont des affirmations ou des négations purement verbales. Concevez Dieu et essayez de nier son existence, vous n'y parviendrez pas; quiconque nie Dieu n'en pense que le nom. L'étendue de la volonté se mesure donc sur celle de l'entendement. Descartes a beau dire que s'il plaisait à Dieu de nous donner un entendement plus vaste, il ne serait pas obligé pour cela d'agrandir l'enceinte de notre volonté; c'est supposer que la volonté est quelque chose de distinct et d'un; mais la volonté se résout dans les volitions comme l'entendement dans les idées. La volonté n'est donc pas infinie, mais composée et limitée, ainsi que l'entendement. Point de volition sans pensée, point

de pensée sans volition ; la pensée, c'est l'idée considérée comme représentative ; la volition, c'est encore l'idée considérée comme active ; dans la vie réelle, dans la complexité naturelle de l'idée, la pensée et l'action s'identifient.

Si cette théorie de l'âme est vraie, si mon âme n'est qu'une suite d'idées, comme mon corps n'est qu'une collection de particules, si cette suite d'idées est réglée par une loi éternelle et tout aussi nécessaire que celle qui enchaîne les mouvements de mon corps et ceux de tout l'univers, la psychologie de Spinoza peut se résumer d'un seul mot, et ce mot, c'est lui-même qui l'a prononcé : *L'âme humaine est un automate spirituel*<sup>1</sup>.

Et maintenant se peut-il comprendre que le problème moral soit seulement posé dans le système de Spinoza ? Ce problème, en effet, le voici : comment l'homme doit-il régler sa vie pour qu'elle soit conforme au bien ? Le simple énoncé de ce problème paraît supposer évidemment deux conditions : premièrement, que l'homme soit capable de régler sa vie, de diriger à son gré sa conduite, en un mot, que l'homme soit libre ; secondement, qu'il existe un bien moral, un bien obligatoire, auquel l'homme doit conformer ses actions.

J'interroge Spinoza sur ces deux objets : le libre arbitre et l'ordre moral. Sa pensée est aussi claire, aussi tranchante, aussi résolue sur l'un que sur l'autre ; il les nie tous deux, non pas une fois, mais en toute rencontre, à chaque page de ses écrits, et toujours avec une énergie si inébranlable, avec une conviction si profonde et si calme que l'esprit en est confondu et comme effrayé. C'est que le libre arbitre et le sentiment du bien et du mal ne sont après tout que des faits, et entre des faits et une nécessité logique, Spinoza n'hésite pas. Soit qu'il considère la nature divine, le caractère de son développement éternel et l'ordre universel des choses, soit qu'il s'attache à l'essence de l'âme humaine, à son rapport avec le corps, aux divers éléments de sa nature, aux mobiles divers de ses actions, tout lui apparaît comme nécessaire, comme fatal, comme réglé par une loi inflexible, et le libre arbitre en Dieu, comme dans l'homme, lui est également inconcevable.

Mais alors, dirai-je à Spinoza, pourquoi aller plus loin ? je ne veux plus vous suivre. Car que venez-vous me proposer une morale dont vous avez par avance détruit les conditions ? Spinoza semble avoir

1. *De la réforme de l'entendement*, t. II, p. 306.

prévu la disposition d'esprit de son lecteur, il s'interrompt, contre son usage, et dérogeant pour cette fois au caractère impersonnel de son exposition géométrique, il écrit ces mots : « Ici sans doute les lecteurs vont être arrêtés, et il leur viendra en mémoire une foule de choses qui les empêcheront d'avancer; c'est pourquoi je les prie de poursuivre lentement avec moi leur chemin et de suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'ils aient tout lu. »

Poursuivons donc, puisque Spinoza nous le demande, et voyons par quelle série de distinctions et de raisonnements il est parvenu à se tromper lui-même sur la radicale vanité de son entreprise.

Fataliste absolu, Spinoza ne pouvait admettre les idées de bien et de mal, de perfection et d'imperfection, prises au sens moral que leur donne la conscience du genre humain. Mais si l'on considère ces idées, abstraction faite du libre arbitre et de la responsabilité humaine, si on les prend au sens purement métaphysique, il est vrai de dire que rien n'empêchait Spinoza de leur faire une certaine part dans sa doctrine.

La Substance qui est son Dieu, il l'appelle aussi l'Être parfait, et cela se conçoit. Si on lui demande en quoi consiste sa perfection? il répondra : dans l'infinité de son être. Les attributs de Dieu sont aussi des choses parfaites. Pourquoi cela? parce qu'à ne considérer que le genre d'être qui leur appartient, rien ne manque à leur plénitude; mais si on les compare à l'être en soi, leur perfection, tout empruntée et toute relative, s'éclipse devant la perfection incréée. Ce nombre infini de modes qui émanent des divins attributs ne contient qu'une perfection plus affaiblie encore; chacun pourtant, suivant le degré précis de son être, exprime la perfection absolue de l'être en soi. La perfection absolue a donc sa place dans la doctrine de Spinoza, ainsi que la perfection relative à tous ses degrés, laquelle enveloppe un mélange nécessaire d'imperfection; seulement, la perfection ne diffère pas de l'être; elle s'y rapporte et s'y mesure, et l'échelle des degrés de l'être est exactement celle des degrés de la perfection.

Dans l'homme, qu'est-ce pour Spinoza que le bien? c'est l'utile, et l'utile, c'est ce qui amène la joie ou ce qui écarte la tristesse. Mais qu'est-ce que la joie et la tristesse? la joie, c'est le passage de l'âme à une perfection plus grande; et la tristesse, c'est le passage de l'âme à une moindre perfection. En d'autres termes, la joie, c'est le désir satisfait; la tristesse, c'est le désir contrarié; et tout désir se ramène à un seul désir fondamental, le désir de persévérer dans l'être. Ainsi,



toute âme humaine a un degré précis d'être ou de perfection qui la constitue, et qui de soi tend à se maintenir. Ce qui augmente l'être ou la perfection de l'âme lui cause de la joie, lui est utile, lui est bon; ce qui diminue l'être ou la perfection de l'âme lui cause de la tristesse; lui est nuisible, est un mal à ses yeux. Il y a donc de la perfection et de l'imperfection, du bien et du mal, dans la nature humaine comme en toutes choses; et la vie des hommes est une série d'états successifs qui peuvent être comparés les uns aux autres, mesurés, estimés, sous le rapport de la perfection et du bien; le tout, sans tenir aucun compte du libre arbitre, du mérite, du péché, et comme s'il s'agissait de plantes ou de minéraux.

Spinoza a donc le droit de poser cette question : quelle est pour l'homme la vie la plus parfaite? car cela veut dire : quelle est la vie où l'âme a le plus de joie, c'est-à-dire le plus de perfection, c'est-à-dire le plus d'être?

Le problème ainsi posé, Spinoza démontre d'abord que la vie la plus parfaite, c'est la vie la plus conforme, non à l'aveugle appétit, mais au désir éclairé par la raison, en un mot, la vie plus raisonnable. Spinoza cherche alors quelle est la vie la plus raisonnable, et l'âme à ses yeux étant essentiellement une idée, il n'a pas de peine à démontrer que la vie la plus raisonnable est celle où l'âme a le plus d'idées claires et distinctes, c'est-à-dire où elle connaît le mieux et soi-même et les choses. Or, quel est le moyen de connaître clairement et distinctement les choses? c'est de former de ses idées une chaîne dont l'idée de Dieu soit le premier anneau, c'est de penser sans cesse à Dieu, c'est de voir tout en Dieu. Quand on en est là, tout le reste suit nécessairement; car nos désirs se conforment nécessairement à nos pensées et nos actions à nos désirs. Celui donc qui a ramené toutes ses pensées à l'idée de Dieu, par cela même a réduit tous ses désirs à un seul, le désir de posséder Dieu; il aime Dieu, il vit en Dieu. La vie en Dieu est donc la meilleure vie et la plus parfaite, parce qu'elle est la plus raisonnable, la plus heureuse, la plus pleine, en un mot, parce qu'elle nous donne plus d'être que toute autre vie et satisfait plus complètement le désir fondamental qui constitue notre essence.

Telle est la morale de Spinoza, telle est aussi sa religion. Car pour lui la religion ne se distingue pas au fond de la morale, et elle est tout entière dans ce précepte : Aimez vos semblables et Dieu. Or, l'amour de nos semblables est une suite naturelle et nécessaire de l'amour de Dieu. Quelle est en effet la cause de toutes les haines, de

toutes les violences des hommes? c'est l'appétit qui les pousse à des objets dont la possession est incertaine et ne peut se partager. Mais la raison pacifie toutes nos passions en les élevant à leur objet véritable, et le privilège sublime de ce divin objet, c'est qu'il se donne tout entier à tous, et loin de s'affaiblir, s'augmente encore par une possession commune<sup>1</sup>. « *L'amour de Dieu ne peut être souillé par aucun sentiment d'envie ni de jalousie, et il est entretenu en nous avec d'autant plus de force que nous nous représentons un plus grand nombre d'hommes comme unis avec Dieu d'un même lien d'amour*<sup>2</sup>. » L'amour de Dieu est donc tout à la fois le principe de la morale, le principe de la religion et celui de la société. Il tend à réunir les hommes en une seule famille, et à faire de toutes les âmes une seule âme par la communauté d'un seul amour. Ainsi donc celui qui s'aime soi-même d'un amour raisonnable, aime Dieu et ses semblables, et c'est en Dieu qu'il aime ses semblables et soi-même. Voilà la véritable loi divine, inséparable de la loi naturelle, voilà l'original immortel dont les diverses religions ne sont que de changeantes et périssables copies.

Cette loi a-t-elle une sanction au delà de la vie terrestre, et l'idée d'une vie future se conçoit-elle dans le système de Spinoza? Ici reviennent mes difficultés de tout à l'heure. Comment comprendre qu'un philosophe qui nie ouvertement la responsabilité morale reconnaisse la nécessité d'une existence à venir? et en supposant cette existence nécessaire, comment serait-elle possible? L'âme humaine, pour Spinoza, c'est l'idée du corps humain. Lors donc que la mort brise les liens de la vie organique, il faut bien que l'âme partage la fortune du corps, et comme lui se décompose, étant composée comme lui.

Considérons d'ailleurs les facultés de l'âme humaine, la mémoire, par exemple, condition nécessaire de l'individualité dans un être dont l'existence est successive. Spinoza la définit : un enchaînement d'idées qui exprime la nature des choses extérieures suivant l'ordre et l'enchaînement même des affections du corps humain<sup>3</sup>. La mémoire n'existe donc dans l'âme qu'autant que le corps existe. Or, sans la mémoire, où est l'identité personnelle?

Loin de fermer les yeux sur toutes ces conséquences, Spinoza les

1. *Éthique*, De l'esclavage, part. IV, propos. xxxvi.

2. *Éthique*, De la liberté, propos. xx.

3. *De l'Âme*, propos. xviii et son scholie.

déduit lui-même avec sa rigueur accoutumée : « Nous avons montré, dit-il, que cette puissance de l'âme par laquelle elle imagine les choses et se les rappelle, dépend de ce seul point, que l'âme enveloppe l'existence naturelle du corps. Or, il suit de tout cela que l'existence présente de l'âme et sa puissance d'imaginer sont détruites aussitôt que l'âme cesse d'affirmer l'existence présente du corps <sup>1</sup>. »

Après des déclarations aussi expresses, ne semble-t-il pas qu'à considérer tour à tour et l'esprit général de la philosophie de Spinoza et sa théorie particulière de l'âme humaine et ses propres aveux, les lois de la logique dont il a été presque toujours un si rigide observateur le contraignaient de rejeter également l'immortalité métaphysique de l'âme et son immortalité morale? Hé bien! point du tout, il prétend les admettre positivement l'une et l'autre. Il déclare en effet que l'âme humaine, sinon tout entière, au moins dans la meilleure partie d'elle-même, est de sa nature immortelle, et que la vie à venir, loin d'exclure la personnalité, la suppose, puisque c'est une vie purifiée de toutes les misères de notre condition terrestre, une vie de liberté, d'amour et de bonheur.

Comment expliquer ces oscillations d'une pensée ordinairement si droite et si ferme? Voici, sauf erreur, quel me paraît être au fond le sentiment de Spinoza.

L'âme humaine est une idée, une idée de Dieu, l'idée du corps humain. Comme idée de Dieu, l'âme humaine est un mode éternel de l'entendement éternel de Dieu<sup>2</sup>; à ce titre, elle ne tombe point dans le temps, et son existence est immuable. A ce titre aussi elle n'aperçoit pas les choses sous la forme de la durée, c'est-à-dire d'une manière successive et toujours incomplète, mais sous la forme de l'éternité, c'est-à-dire dans leur rapport immanent à la Substance.

L'âme humaine, sous ce point de vue, est une intelligence pure, toute formée d'idées claires et distinctes, tout active par conséquent et tout heureuse, en un mot, toute en Dieu. Mais la nécessité absolue de la nature divine veut que toute âme à son tour fournisse dans le temps sa carrière, et partage les vicissitudes du corps qu'elle représente. De la vie éternelle elle tombe dans les ténèbres de la condition terrestre. La voilà exilée parmi les êtres de la nature et détachée en

1. De l'Âme, scolie de la proposition XI; voyez aussi la proposition XXI de l'Éthique, part. V.

2. De la Liberté, scolie de la propos. XL.

quelque sorte du sein de Dieu. Désormais sujette à la loi du changement et du temps, elle n'aperçoit plus les choses que dans leur partie temporelle et changeante, et ne ressaisit qu'avec peine le lien éternel qui rattache à Dieu l'univers entier et elle-même. Elle le ressaisit pourtant, et surmontant par un effort sublime le poids des chaînes corporelles, elle retrouve par instants ce bien infini qu'elle a perdu, qu'elle regrette, qu'elle se sent destinée à retrouver un jour.

L'âme humaine, en tant qu'elle enveloppe l'existence actuelle du corps humain, est donc périssable. Les sens, la mémoire, l'imagination, facultés passives, appropriées à une existence successive et changeante, périssent avec le corps, et emportent avec elles nos idées obscures et confuses, c'est-à-dire tout ce misérable cortège de nos passions, de nos préjugés et de nos erreurs ; mais la raison subsiste, la raison qui, dès cette vie temporelle, nous fait percevoir les choses sous la forme de l'éternité, la raison, cette excellente partie de nous-mêmes qui, nous ramenant sans cesse à notre véritable objet, nous est à la fois un ressouvenir et un pressentiment de notre condition véritable.

Du reste, il s'en faut que toutes les âmes soient appelées à posséder la félicité avec la même plénitude, et Spinoza retrouve ici, à sa façon, cette grande loi d'une justice rémunératrice et vengeresse, de tout temps admise par le genre humain.

Ce qui subsiste dans chaque âme après la mort, c'est la raison, ce sont les idées claires et distinctes ; tout le reste périt<sup>1</sup>. Les âmes que la raison gouverne, les âmes philosophiques, qui dès ce monde vivent en Dieu, sont donc à l'abri de la mort, ce qu'elle leur ôte n'étant d'aucun prix<sup>2</sup>. Mais ces âmes faibles et obscurcies, où la raison jette à peine quelques lueurs, ces âmes toutes composées en quelque sorte de vaines images et de passions, périssent presque tout entières, et la mort, au lieu d'être pour elles un simple accident, atteint jusqu'au fond de leur être. Spinoza tire de là cette belle conséquence qu'à mesure que nous rendons notre âme plus raisonnable et plus pure, nous augmentons nos droits à l'immortalité et nous nous préparons une destinée plus heureuse.

« Les principes que j'ai établis, dit-il en terminant son *Éthique*, font voir clairement l'excellence du sage, et sa supériorité sur l'igno-

1. *De Dieu*, scolie de la propos. XL.

2. *Éthique*, part. I. prop. XXVIII et son scolie.

rant que l'aveugle passion conduit. Celui-ci, outre qu'il est agité en mille sens divers par les causes extérieures et ne possède jamais la véritable paix de l'âme, vit dans l'oubli de soi-même et de Dieu et de toutes choses, et pour lui, cesser de pâtir, c'est cesser d'être. Au contraire, l'âme du sage peut à peine être troublée. Possédant par une sorte de nécessité éternelle la conscience de soi-même et de Dieu et des choses, jamais il ne cesse d'être, et la véritable paix de l'âme, il la possède pour toujours. »

---

#### OBJECTIONS.

Dans quel abîme de réflexions me jette cet étrange système, tissu régulier d'idées monstrueuses, où brillent parmi les erreurs les plus choquantes tant d'éclairs de vérité ! Et puis quelle conviction, quelle foi et même quelle ardeur secrète et contenue je sens circuler sous cette aride géométrie ! A coup sûr, si le panthéisme est la vérité, jamais la vérité n'a trouvé une âme mieux faite pour se donner à elle, une pensée plus lumineuse pour s'y réfléchir, un burin plus énergique pour recevoir la forme qui lui convient. Mais le panthéisme est-il la vérité ? question redoutable que je ne me sens pas encore en état d'approfondir. Je ne veux que noter en passant ce qui m'arrête et m'embarrasse dans la suite des spéculations de Spinoza.

Mon premier doute porte sur la méthode. Il me semble que cette méthode, en apparence si rigoureuse, est au fond parfaitement arbitraire ; je la crois même absolument inapplicable, et si j'ai bien compris le mouvement du système, Spinoza s'est vu obligé pour avancer de se mettre à chaque pas en contradiction avec sa méthode.

En quoi consiste-t-elle en effet ? dans l'emploi de la raison pure et du raisonnement déductif, à l'exclusion de l'expérience. Quoi de plus arbitraire qu'une telle exclusion ? L'esprit humain a un certain nombre d'instruments à son usage, également naturels, également nécessaires et légitimes : d'un côté, les sens, la conscience, en un mot l'expérience, avec l'induction qui s'appuie sur elle et qui la féconde ; de l'autre côté, la raison pure et le raisonnement. De quel droit bannir de la science un seul de ces moyens de connaître la vérité ? et quel avantage peut-on en espérer ? Agir ainsi, c'est amoindrir, c'est mutiler l'esprit humain.

Je remarque d'ailleurs que nos différents procédés intellectuels ne

sont pas en réalité séparés, ni même séparables. On a cent fois démontré que la séparation de la raison pure et des sens est une œuvre artificielle. L'homme n'est jamais un pur esprit, pas plus qu'un simple animal. Ni les sens ne s'exercent sans la raison, ni la raison ne se déploie indépendamment des sens. Dans tout jugement, dans toute pensée, la plus grossière comme la plus raffinée, une analyse exacte découvre deux éléments étroitement unis, un élément empirique et un élément rationnel, une donnée à postériori et un concept à priori. Séparer la raison pure des sens, c'est donc rompre le faisceau naturel de nos facultés intellectuelles, c'est se placer dans une situation arbitraire et fautive, c'est ne plus examiner les choses que sous un point de vue particulier, c'est renoncer à la réalité pour courir après des chimères. Spinoza est de cette famille de spéculatifs à outrance qui croient à la science absolue, parfaite, adéquate, homogène, expliquant tout, déduisant tout, voulant reproduire l'ensemble absolu des choses dans le système de ses constructions.

Il y a peut-être un sûr moyen d'arrêter ces raisonneurs impérieux, c'est de leur demander compte de leur principe et de leur faire voir qu'ils ne peuvent ni le poser, ni, après l'avoir une fois posé arbitrairement, faire un mouvement au delà. Je m'adresse en particulier à Spinoza et je lui demande où il prend son principe, savoir la Substance ou l'être en soi et par soi. Je demande si cette notion de l'être en soi et par soi représente à ses yeux quelque chose d'absolument indéterminé, sans activité et sans vie; ou bien si c'est quelque chose d'actif et de vivant? s'il est question de l'être actif et vivant, évidemment cette notion ne vient pas de la raison pure, qui ne donne que l'être absolu en général; c'est l'expérience qui nous fait voir l'être en action, l'être vivant. Otez les sens, ôtez la conscience, toute idée d'action et de vie expire; vous êtes en face de l'être indéterminé.

Or, si vous partez de l'être indéterminé, que tirerez-vous d'une telle abstraction? absolument rien. Direz-vous en effet que l'être a nécessairement des attributs qui expriment et déterminent son essence? Je vous demanderai d'où vous auriez tiré cette notion d'attributs, si l'expérience ne vous avait pas appris que les êtres de la nature ont des attributs, des qualités, des déterminations précises, par où ils se distinguent les uns des autres et deviennent saisissables et intelligibles. Et supposons même que de l'idée d'être en général, vous puissiez déduire à priori et sans le secours de l'expérience l'idée d'attribut en général, vous n'en serez pas plus avancé pour cela. Car quoi de

plus vide et de plus creux que l'idée d'un attribut en général, d'un attribut purement possible, et comment déterminer ce genre d'attributs? Car enfin, vous voulez en venir à dire que la Substance a, non pas des attributs en général, mais tels et tels attributs réels, par exemple la Pensée et l'Étendue. Or, n'est-il pas évident que pour faire sortir de la notion vague et indéterminée de l'être en soi la notion précise de la pensée, toutes les ressources du raisonnement sont impuissantes? Il faut donc recourir ici à l'expérience, bon gré mal gré. Et pourquoi se tromper soi-même et tromper les autres? De bonne foi, quand vous réduisez tous les attributs déterminables de la Substance à deux, savoir la Pensée et l'Étendue, n'est-ce pas la conscience à qui vous vous adressez pour vous donner la notion de la pensée, n'est-ce pas aux sens que vous empruntez la notion de l'étendue? Il y a donc ici ou une illusion, ou un subterfuge, deux choses indignes d'un vrai philosophe. Convenez-en donc, l'expérience est absolument nécessaire en toute œuvre scientifique; elle est donc aussi légitime que le raisonnement et la raison. Mais ce point une fois accordé, quand vous viendrez nous dire que toutes les formes de l'existence se réduisent à trois, la Substance, l'attribut, le mode, comme toutes les dimensions de l'étendue se réduisent à trois, la longueur, la largeur et la profondeur, nous donnant cela comme un principe à priori, comme une chose incontestable, antérieure et supérieure à l'expérience, quand vous viendrez nous dire qu'en dépit du témoignage du sens intime, il faut admettre que l'âme n'est qu'un mode de la Substance divine et qu'elle n'a ni unité, ni liberté, nous vous rappellerons que cette expérience à qui vous rompez si résolument en visière, vous avez eu besoin vous-même de vous y appuyer pour donner la vie et le mouvement à votre principe, et que par cela seul vous avez perdu le droit de la désavouer.

Sortons de ces abstractions et parlons de ce que vous appelez Dieu. Je vous propose ce dilemme : ou bien votre Dieu est tout, de sorte qu'il n'y a et ne peut y avoir qu'un seul être, une seule personne, un seul individu qui est Dieu; ou bien votre Dieu n'est qu'une abstraction sans vie et sans réalité, de sorte qu'il n'y a d'êtres réels que les êtres finis et déterminés qui composent la nature.

Ce dilemme vaut, je crois, contre tous les panthéistes, voici comment j'essayerais de l'établir en particulier contre Spinoza :

Il n'y a dans son système que trois définitions possibles de Dieu. Dieu est la Substance, voilà la première définition. Dieu est la Sub-

stance, plus ses deux attributs infinis, la Pensée et l'Étendue, c'est la seconde définition. Dieu est la Substance, plus ses deux attributs infinis, la Pensée et l'Étendue, plus la série infinie des modes de ces attributs; c'est la dernière définition. Évidemment il faut choisir entre ces trois alternatives.

Si Dieu est la Substance, la Substance sans attributs, il s'ensuit que Dieu est l'être absolument indéterminé. Or, c'est là une abstraction pure, parfaitement creuse et vide, d'où rien ne pourra sortir. En effet, considérez-vous la Pensée comme une perfection, ou comme une imperfection? Spinoza tantôt paraît croire que la Pensée est la plus haute réalisation de l'être divin et son dernier accomplissement, tantôt il dit en propres termes : *Omnis determinatio negatio est*, ce qui place la perfection suprême dans la suprême indétermination et conduit à considérer tout attribut, même le sublime attribut de la Pensée, comme une déchéance de l'être.

Or, si la Pensée est pour vous une perfection, il s'ensuit que votre Dieu, étant un Dieu sans Pensée, est un Dieu imparfait; il s'ensuit de plus que la Pensée, qui est une perfection, a pour principe la Substance, qui vaut moins qu'elle, puisqu'elle est l'être abstrait, l'être indéterminé. Ainsi donc, un Dieu imparfait et la perfection naissant de l'imperfection, voilà deux absurdités inévitables, si vous admettez que la Pensée soit une perfection. — Admettez-vous la doctrine contraire, la doctrine que vous formulez ainsi avec les mystiques et les panthéistes de tous les âges : *Omnis determinatio negatio est*, je vous demande comment il se fait que la détermination et la négation pénètrent au sein de la Substance. Vous la supposez parfaite dans son existence indéterminée; puis vous prétendez qu'elle prend des attributs, qu'elle se détermine, c'est-à-dire qu'elle se nie elle-même, qu'elle dégénère. Cela est inconcevable, et qui plus est contradictoire. Comment l'Être absolument parfait deviendrait-il imparfait en se déterminant? C'est, dites-vous, une nécessité absolue. Grand mot, destiné à pallier une hypothèse parfaitement arbitraire! Sans doute, votre système adopté, il n'y a d'autre moyen d'expliquer le passage de la Substance à l'attribut, de l'indéterminé au déterminé, de l'abstrait au concret, il n'y a d'autre moyen que l'hypothèse d'une nécessité absolue qu'on suppose sans la démontrer, ni même l'expliquer. Mais c'est justement cette hypothèse désespérée, absurde en soi, et en même temps indispensable au panthéisme, qui se tourne en condamnation contre lui.



De plus, cette hypothèse inconcevable et arbitraire implique directement contradiction. Vous posez la Substance comme le positif absolu. Vous dites que tout attribut, étant une détermination, est quelque chose de négatif, et vous voulez que la Substance produise nécessairement des attributs, ou, en d'autres termes, se détermine nécessairement. C'est dire que le positif absolu devient nécessairement le négatif, que le oui devient nécessairement le non. Pour couvrir l'absurdité de cette conséquence, je ne connais qu'un moyen, c'est de la généraliser et de la poser intrépidement en principe sous le nom fastueux de principe de l'identité des contradictoires. Le panthéisme en est venu là de nos jours; il a proclamé par la bouche de Hegel l'identité absolue du néant et de l'être, de l'unité et du zéro, et il faut convenir qu'il est devenu irréfutable; mais c'est qu'il a rompu tout lien avec le sens commun, avec toute pensée humaine, avec tout langage.

Laissons-là ces égarements dont Spinoza n'est pas responsable et passons de la première définition de Dieu à la seconde, qui est celle-ci : Dieu, c'est la Substance, plus ses deux attributs infinis, la Pensée et l'Étendue. Au fond, cette définition diffère à peine de la première, et elle aboutit comme elle à un Dieu indéterminé à un Dieu néant.

Considérons, en effet, spécialement l'attribut de la Pensée. Dieu est la Substance infiniment pensante : voilà sa définition. Or, je demande à Spinoza si cette pensée divine est une pensée réelle, effective, une pensée ayant conscience de soi, une pensée riche d'idées, une pensée qui embrasse distinctement tous les objets réels et possibles; c'est ainsi qu'on entend les choses, quand on reconnaît Dieu comme une intelligence; ou bien, si Dieu est la pensée indéterminée, sans conscience, sans idées, la pensée en général qui ne pense rien en particulier. Spinoza adopte le plus souvent cette dernière alternative. Il accorde à Dieu la pensée et lui refuse l'intelligence, *cogitationem Deo concedit, non intellectum*. Et en effet, il est clair que si Spinoza eût admis que la pensée divine est une pensée déterminée, comme pour lui les déterminations de la Pensée, ce sont les idées et les âmes, Spinoza aurait fait entrer les modes de la pensée dans la nature naturante; il aurait supprimé la nature naturée. Spinoza a donc été conséquent en déclarant que Dieu, pris en soi, n'a pas d'idées, qu'il n'est pas une intelligence. Mais alors, il faut subir toutes les absurdités déjà signalées. Ou bien l'on dira que c'est une perfec-

tion pour la pensée divine de se déterminer par les idées, et voilà la pensée divine convaincue d'être imparfaite; voilà la perfection qui sort de l'imperfection. Ou bien on dira que la Pensée dégénère en se déterminant par les idées, et voilà la perfection qui devient imparfaite, voilà l'être qui devient néant, voilà l'affirmation qui devient la négation, voilà l'unité qui devient zéro.

Arrivons à la dernière définition possible : Dieu est la Substance, plus ses deux attributs, la Pensée et l'Étendue, plus la série infinie des modes de ces attributs. Il est clair, à la simple vue de cette définition, qu'elle conduit à absorber la nature entière en Dieu. En effet, Dieu serait alors tout ce qui est et tout ce qui peut être, savoir : la Substance, les attributs et les modes. Hors de là, il n'y a rien. Donc toute personnalité, toute individualité, dans le monde moral comme dans le monde physique, sont mises en pièces et deviennent des fragments de l'individualité divine, conséquence qui se détruit elle-même, puisque Spinoza qui affirme Dieu, ne peut l'affirmer, qu'à condition de se distinguer de lui, de se poser en face de lui, comme un sujet réel, comme une individualité pensante et vivante.

Ainsi point de milieu : un Dieu qui est tout, qui absorbe tout, qu'on ne peut affirmer sans se nier soi-même et sans nier son affirmation, — ou bien un Dieu qui n'est rien, un Dieu qu'on pose comme réel et qu'on détruit aussitôt après, soit en faisant de sa pensée et de tous ses attributs quelque chose d'absolument indéterminé, soit en lui refusant même ces vagues attributs et le réduisant à l'existence pure, décorée du nom d'existence absolue, c'est-à-dire à la plus vaine des illusions.

Si de Dieu je passe à l'homme en m'attachant aux points essentiels, il me semble que tous les efforts de Spinoza pour sauver la morale, l'unité de la personne humaine et l'immortalité de l'âme ont complètement échoué.

Il commence par nier la liberté morale en Dieu; puis il la nie dans l'homme, il la nie en fait et en droit, il la nie comme réelle et comme possible; en un mot, il la nie de toutes les façons dont on peut la nier.

Jusque-là je n'ai qu'à prendre acte de ses déclarations; mais après avoir détruit le libre arbitre, il a la prétention de sauver la morale; il comprend qu'un système qui nierait le droit et le devoir, le bien et le mal, est un système condamné par la conscience universelle, et il

s'épuise en distinctions subtiles et en combinaisons spéciieuses pour lui donner satisfaction.

A tous ces artifices de raisonnement, il suffit, çà me semble, d'opposer une distinction très-simple entre deux sortes de biens : le bien dans l'ordre général de la nature et le bien dans l'ordre particulier de la volonté. Ce dernier est le bien moral proprement dit ; mais il ne faut pas croire que le bien moral soit le bien tout entier. L'ordre, l'harmonie, la force, la santé, la beauté, sont assurément des biens, et ces biens sont indépendants de la volonté humaine et se rapportent à l'ensemble de l'univers. Non-seulement le bien moral n'est pas le bien tout entier, le bien pris d'une manière générale et absolue, mais il s'y rapporte comme une conséquence à son principe ou comme une espèce à son genre. Être vertueux, c'est faire le bien, c'est donc poursuivre en toute occasion une fin qui est bonne en soi, de sorte que le bien moral n'existe et ne se conçoit que comme réalisation du bien absolu et universel par la volonté humaine.

Cela posé, je dis à Spinoza : quand vous parlez de bien et de mal d'une manière générale, au point de vue de la nature et non au point de vue de la volonté, quand vous dites qu'une plante vigoureuse est meilleure qu'une plante chétive, qu'il vaut mieux pour un homme avoir reçu de la nature une bonne qu'une mauvaise santé, un esprit lucide et pénétrant qu'une intelligence obtuse, en un mot, quand vous introduisez les notions de bien et de mal, de perfection ou d'imperfection, en faisant abstraction du libre arbitre, je comprends jusqu'à un certain point que votre système puisse admettre ces distinctions ; mais n'allez pas plus loin. Car dès que vous prononcez les mots de vertu et de vice, de devoir et de droit, vous sortez de votre système. Il ne s'agit plus ici, en effet, du bien général, du bien dans l'ordre universel de la nature ; il s'agit du bien moral, du bien dans l'ordre particulier de la volonté. Or, sur ce terrain, la distinction du bien et du mal a un tout autre sens ; vice et vertu, droit et devoir, tout cela implique le libre arbitre. Supprimez le libre arbitre dans un individu, il pourra être plus ou moins bon, en ce sens qu'il aura une organisation plus ou moins forte, plus ou moins saine, plus ou moins belle et harmonieuse ; mais dire qu'un tel être a des droits, qu'il est assujéti à des devoirs, qu'il est vertueux et coupable, c'est se contredire d'une manière flagrante, c'est abuser des mots.

Voyons si Spinoza conservera au moins à l'âme son unité. On connaît sa définition de l'âme humaine ; elle est, dit-il, un mode de la

pensée divine, en rapport intime avec un mode correspondant de l'étendue divine; en d'autres termes, une âme humaine, c'est l'idée d'un corps humain. Il pourrait sembler au premier abord que Spinoza, en disant que l'âme est une idée, a voulu lui conserver, au moins dans les termes, cette unité dont elle a un sentiment si distinct et si vif par la conscience. Point du tout : Spinoza se hâte d'ajouter que l'idée qui constitue une âme humaine n'est point une idée simple, mais une idée composée de plusieurs idées.

On pourrait hésiter encore sur le sens de cette étrange théorie; on pourrait croire qu'en définissant une âme humaine « l'idée d'un corps humain, » Spinoza a voulu dire qu'il y a dans l'âme humaine un principe d'unité, un centre où les différentes idées qui sont renfermées dans l'âme viennent converger, de même que dans le corps humain, outre les tissus, les viscères et les os qui forment l'ensemble des organes, il y a un centre organique, une force dirigeante qui fait l'union des membres, l'harmonie des fonctions, l'unité et l'identité du corps humain. Rien de plus inexact que cette interprétation de la psychologie de Spinoza, rien de plus contraire à ses déclarations formelles. A ses yeux, le corps humain n'est qu'une collection de molécules, ou, comme il dit, un mode complexe de l'étendue divine, formé par la réunion de plusieurs modes simples. Il n'y a point dans le corps humain de centre actif et vivant, point de force vitale; l'unité organique n'est qu'une unité de proportion. Il en est absolument de même pour notre âme : son unité est en tout semblable à celle du corps; elle consiste dans l'assemblage d'un certain nombre de parties. Ces parties, ce sont des idées simples. Réunissez ces idées en un rapport déterminé, voilà une âme. Concevez comme lié à cette âme un corps également composé de parties simples, voilà un homme au complet.

Cette théorie d'une âme sans unité, d'un moi formé, pour ainsi dire, de pièces et de morceaux, a quelque chose de si absurde que plus d'un panthéiste sera tenté peut-être de sauver le principe de son système aux dépens de Spinoza. Il dira que rien n'obligeait ce philosophe à nier l'unité réelle et substantielle du moi, et que sa théorie de l'âme n'est qu'un accident, une maladresse, une erreur de détail qui n'engage nullement la cause générale du panthéisme. Raisonner de la sorte, c'est mal entendre Spinoza. Jamais en effet Spinoza n'a été plus conséquent au principe fondamental du panthéisme que dans sa théorie de l'âme humaine. N'est-il pas clair comme le jour que le

panthéisme et l'unité réelle et substantielle du moi sont deux choses incompatibles? L'essence du panthéisme, c'est de considérer la nature et Dieu comme les deux aspects d'une seule et même existence; la nature, à ce point de vue, c'est la vie de Dieu. Par conséquent, chaque être de la nature, l'âme humaine comme tout le reste, n'est qu'un fragment de la vie divine. L'unité vivante ne peut donc se trouver qu'en Dieu, ou pour mieux dire, je vois s'élever ici contre le panthéisme ce dilemme toujours renaissant : ou bien chaque être aura sa vie propre, et alors la vie divine ne sera que la collection de toutes les vies particulières, collection purement abstraite, simple total, sans unité, sans réalité, sans individualité véritables; ou bien il y aura véritablement une vie divine, réelle, individuelle, dont toutes les existences particulières ne seront que des fragments, et alors ces existences n'auront plus qu'une individualité apparente, une réalité toute nominale, une fausse et trompeuse unité.

Spinoza n'a pas été plus heureux, si je ne me trompe, quand il a voulu faire entrer dans son système l'immortalité de l'âme. Ce n'est pas que je mette en doute sa bonne foi, quand je le vois, au cinquième livre de l'*Éthique*, professer hautement l'existence d'une vie future; il semble même admettre un système de punitions et de récompenses, une sorte d'échelle graduée, très-ingénieuse et très-originale, d'après laquelle chaque âme humaine, au moment de la mort, recevrait naturellement une part d'immortalité et de félicité égale au degré précis de perfection où elle se serait élevée à travers les vicissitudes terrestres; mais la bonne foi de l'esprit ne le préserve pas infailliblement de l'illusion, et sa rigueur même conspire quelquefois à l'égarer. Plus je médite le système de Spinoza, et plus je m'assure que le dogme de l'immortalité de l'âme en est nécessairement banni. L'âme humaine, étant pour lui l'idée du corps humain, en d'autres termes, une agrégation d'idées enchaînée à une agrégation de molécules corporelles, pour que l'âme de Spinoza continuât d'exister après la décomposition du corps, il faudrait un miracle, un renversement des lois nécessaires de la vie universelle, ce qui est à ses yeux la plus énorme des absurdités. Mais ce n'est pas tout : Spinoza déclare formellement qu'après la dissolution des organes, ni l'imagination, ni la mémoire ne peuvent exister : or, sans mémoire, la continuité de la conscience, et partant la conscience elle-même s'évanouissent. Que peut être désormais la vie pour une personne, pour un être qui dit moi? Exister sans le savoir, ce n'est plus vivre de la vie humaine;

pour l'homme donc, c'est avoir cessé d'être. Ainsi la vie que nous laisse Spinoza est en tout semblable à la mort, et ce sincère génie l'a si bien compris, qu'il semble s'être fait scrupule de se servir du nom d'*immortalité* : « Il y a, dit-il, dans l'âme humaine, quelque chose d'éternel. » — « Nous sentons, s'écrie-t-il ailleurs, que nous sommes éternels. » Si je vous entends bien, Spinoza, cela signifie que l'âme humaine n'est qu'une forme passagère d'un principe éternel, et que nous sentons notre existence successive s'écouler comme un flot rapide sur le mobile océan de la vie universelle. En dernière analyse, Dieu seul est éternel et toujours vivant, tandis que toute existence individuelle, l'âme humaine comme le plus vil et le plus chétif des animaux, est irrévocablement condamnée, après avoir surnagé quelques instants fugitifs au-dessus de l'abîme, à y être engloutie pour jamais.

Voilà mes scrupules ; s'ils sont fondés, il faudrait conclure que Spinoza, partant d'un principe abstrait et stérile, savoir, la Substance, et développant ce principe à l'aide d'une méthode toute artificielle, savoir, la déduction purement géométrique, aboutit finalement à défigurer l'idée de Dieu et à dégrader celle de l'âme, c'est-à-dire au renversement de toute religion et de toute moralité. Principes arbitraires, conséquences impies, tel m'apparaît jusqu'à présent, malgré sa puissante et belle ordonnance, le système de Spinoza.

(La suite à la prochaine livraison.)

# HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR J. ZELLER

---

V

INVASION DE CHARLES VIII EN ITALIE.

---

LES PUISSANCES EUROPÉENNES.

Absorbée dans ses discordes intestines, éblouie par la prospérité de son commerce et l'éclat de sa civilisation, désarmée mais confiante dans la supériorité de sa culture intellectuelle, l'Italie n'avait point vu que les nations, ses plus proches voisines, sorties de l'anarchie et de la faiblesse du moyen âge, s'étaient donné l'organisation politique qu'elle n'avait pas et la puissance militaire qu'elle dédaignait. Elle avait cru pendant quelque temps n'avoir à redouter, du côté de l'Orient, que l'invasion des Turcs qui menaça un instant d'étendre au milieu de ses campagnes et de ses villes le désert qu'elle avait déjà fait dans la péninsule grecque. Sur les Alpes et à l'Occident, des nations chrétiennes étaient devenues pour elle bien plus dangereuses.

La royauté française sous Louis XI venait de grouper autour de son domaine, tous les jours plus considérable, huit nouvelles provinces, dont une lui laissait vue sur l'Italie; elle avait donné à Paris, par ses privilèges, la population d'une capitale, à la justice, pour base, l'inamovibilité de la magistrature; elle avait enfin préparé l'unité civile de la France en commençant à faire rédiger et recueillir ses coutumes, et trouvé dans l'organisation des gens d'armes, francs-archers,

piquiers, arbalétriers, et dans la mobilité de son artillerie, une armée permanente, formidable, et qu'animait, comme un point d'honneur, le dévouement au roi et au pays. L'empire allemand rempli de nombreuses et grandes souverainetés, de villes riches et économes, d'une population surabondante, n'avait pas la puissance qui semblait devoir lui appartenir, parce que l'unité lui manquait. Mais la maison d'Autriche, qui commençait à fixer la couronne impériale chez elle, se faisait, par mariages et héritages, des archiduchés, des royaumes de Hongrie, de Bohême et des Flandres, une agrégation formidable d'états héréditaires qui pesaient surtout sur la frontière orientale des Alpes, et qui devaient faire d'elle un jour la puissance la plus funeste à l'indépendance italienne. Pour ses ambitieux desseins la fécondité des races germaniques l'assurait toujours de soldats braves quoique d'humeur un peu mercenaire. Entre la France et l'Autriche, les vieux cantons suisses d'Uri, de Schwitz et d'Unterwald avaient ajouté à leur ligue et à leur liberté, ceux de Glaris, de Zurich, de Lucerne, de Zug, de Fribourg, etc., et exerçaient une puissante attraction sur les villes et cantons plus éloignés, qui devaient se joindre à eux un jour. La petite nationalité suisse avait trouvé simplement, héroïquement, dans la confédération que l'Italie n'avait jamais pu réaliser, la forme politique qui devait assurer sa liberté et son indépendance. A force de se bien défendre dans leurs montagnes et leurs défilés, tentés par les richesses de ceux qu'ils défaisaient chez eux, les Suisses commençaient à regarder, du haut de leurs montagnes, ces plaines d'où l'on avait menacé leur indépendance, et où croissaient tant de richesses; du Saint-Gothard ils couvaient surtout des yeux l'Italie par la vallée Léventine qu'ils avaient appris déjà à descendre. Enfin, à l'Occident, grâce à la réunion de la Castille et de l'Aragon, à l'établissement de la gendarmerie de la sainte Hermandade, à la terrible réorganisation de l'inquisition sous Torquemada, à l'adjonction à la couronne des ordres religieux et militaires de Saint-Jacques de Compostelle, d'Alcantara et de Calatrava, à la prise de Grenade, et à l'expulsion des Maures, l'Espagne animée d'un esprit de formalisme religieux qui lui tenait lieu de patriotisme, ardente, militaire, dévote, avide, était un véritable ordre religieux que l'amour de la domination et de la conquête aventureuse pouvait tourner aussi bien vers l'Italie, dont elle possédait déjà la Sardaigne, dont elle avait eu autrefois la Sicile, que vers le nouveau monde qu'elle découvrait à peine.



Mais que de raisons ingénieuses les Italiens trouvaient pour banir les craintes que ces progrès des nations voisines pouvaient leur inspirer !

Mahomet II mort, le fanatisme ottoman paraissait s'être adouci, et la conquête des Osmanlis assise. Il n'y avait plus à craindre que les successeurs du conquérant de Constantinople cherchassent encore à donner pour assise à la Porte Ottomane la pierre sur laquelle le Christ, depuis quinze siècles, avait bâti son Église. Bajazet II, menacé quelque temps par les révoltes des janissaires, par la rivalité de son frère Djem, ne pensait plus qu'à désarmer les chrétiens dont le souverain pontife tenait en otage, comme un gage de paix ou de guerre, au château Saint-Ange, ce frère même qui avait le premier découvert aux Européens le vice dont souffrait le nouvel établissement politique des Turcs en Europe. Venise avait, grâce à cette bonne volonté, rétabli dans toutes les échelles du Levant ses relations et ses opérations, garanties maintenant par une plus grande sécurité encore qu'au temps de l'empire grec. La république de Florence, sous les Médicis, tirait de l'empire ottoman, et à bon compte, la denrée qu'elle paraissait alors estimer le plus, les beaux manuscrits et les antiques. Bajazet y ajoutait une fois pour Laurent le Magnifique le cadeau précieux d'un de ses assassins réfugié à Constantinople. Cet adroit sultan traitait chacun selon ses goûts. Au pape, à Innocent VIII, il envoyait des reliques, tantôt la pointe de la lance qui avait percé le flanc de Jésus-Christ, tantôt les os de quelque martyr célèbre avec les pièces justificatives à l'appui pour en établir l'authenticité. Décidément les Turcs avaient du bon. Déjà les princes italiens, sachant les apprécier, les faisaient entrer dans les calculs de leur politique d'équilibre les uns contre les autres. Le roi de Naples jetait leurs spahis sur les bords de la Piave et effrayait Venise des incendies qu'ils allumaient sur leur passage. Venise, un peu plus tard, jetait les flottes ottomanes sur la ville d'Otrante où les barbares massacraient huit mille chrétiens, en attendant que le gouvernement romain menacé par des chrétiens en Italie cherchât bientôt s'il ne pourrait pas se défendre aussi contre eux avec des infidèles.

En France un souverain, qui sans être un grand homme ni un grand prince, avait rendu la monarchie puissante, et qui cachait sous les manières d'un roturier l'ambition la plus despotique, Louis XI qui mettait l'abandon dans la méfiance, la franchise dans l'astuce, la passion dans la froideur, la piété dans le crime, l'é-

goïsme dans le patriotisme, et marchait invariablement à son but avec ses qualités et ses vices, sans scrupule ni merci, paraissait avoir réuni toutes les qualités du *Prince* que l'Italie connaissait et appréciait bien avant Machiavel. Pour lui Comines écrivait déjà : « qui a le succès a l'honneur ; » tel héros, tel historien. Mais ce prince, fils d'une Savoisiennne, élevé dans le Dauphiné, à l'ombre des Alpes, en relations fréquentes avec les petits princes ultramontains, était un élève de l'Italie. C'était elle qui avait appris à ce lecteur assidu de Boccace à dicter à Édouard IV la mort de son frère avec un vers de Lucain et la ruine de Liège, à Charles le Téméraire, avec un apologue imité de l'antiquité ; elle lui avait fait épeler sa devise : *qui nescit dissimulare, nescit regnare*. Pour vaincre la féodalité n'avait-il pas eu besoin contre la ligue du *bien public* des mercenaires de Galéas et des flottes napolitaines ? Louis XI en France n'avait pu être qu'une exception. L'avènement au trône de son fils le prouvait assez. Corps grêle et grosse tête, petite intelligence, imagination bouffie, esprit ingénu, caractère faible, au demeurant la meilleure créature qu'on pût voir, Charles VIII était élevé avec les récits de Quinte-Curce, les commentaires de César et les exploits merveilleux des paladins. Jeune il rêvait la conquête de Constantinople et de Jérusalem. Pour partir libre et dégagé, ne rien laisser derrière lui, il restituera volontiers à ses voisins trois provinces. Quelle dupe plus facile la France élevait en lui pour les princes italiens.

L'empereur d'Allemagne Maximilien pouvait seul leur plaire davantage. Bien fait de sa personne et d'une santé robuste, esprit original et quelque peu chimérique, excellent capitaine et mauvais général, c'était le plus Allemand des empereurs que l'Allemagne eût jamais eu, et à cause de cela elle lui porta une affection particulière, et cependant ne le soutint jamais. Toujours à la tête de ses escadrons sur le champ de bataille, et de ses compagnons sur les sentiers des âpres montagnes, prodigue et sans argent, il improvisait des constitutions avec la même facilité qu'il rêvait des conquêtes, ou dictait de petits traités sur la morale, l'architecture, le jardinage, ou de petits contes en vers dont les rimes étaient parfois heureuses. Inconstant surtout, ne voulant plus le soir ce qu'il avait décidé le matin, désireux de ce qu'il ne pouvait avoir et méprisant ce qu'il pouvait obtenir, affectant le secret et l'indépendance, refusant de prendre l'avis de personne et se laissant tromper par tout le monde, on mènerait partout cet excellent chevalier, sur la Scarpe, dans

les montagnes Grises, sur l'Adige, contre les Turcs, surtout si l'Allemagne le permet; il épousera toutes les causes et toutes les héritières sans rien produire de grand; on lui fera toucher à tout sans lui permettre de rien prendre, courir de tous côtés avec défense d'arriver à rien. Il a raconté dans le *Theuerdank*, sous forme d'un pèlerinage allégorique, sa poursuite de la main de Marguerite de Bourgogne. Parmi les aventures qu'il feint de rencontrer sur son chemin, il s'approche, dans un moulin, d'une meule à polir; curieux, il risque dans la machine la pointe de son soulier à la poulaine, la meule tourne tout à coup au grand péril de l'empereur. Qu'il essaye de mettre le pied dans les rouages de la politique italienne, il sera bien heureux si elle ne l'entraîne et ne le broie tout entier.

La politique italienne fera-t-elle l'honneur aux Suisses de les craindre? Ces hommes simples, ces montagnards ingénus seront trop heureux de lui donner leur sang pour un peu d'argent, comme ils donnent leur âme sans conditions à la papauté.

Pour l'Espagne elle est avec Ferdinand et Isabelle en plein moyen âge, rien ne peut mieux assurer son obéissance. Elle chasse les Maures de Grenade, quand l'Italie donne la main aux Osmanlis; elle expulse et dépouille les juifs que l'on reçoit et que l'on secourt sur les côtes de Gênes et de Rome. Torquemada brûle les hérétiques, et l'Italie honore les païens, rassemble leurs reliques, jure par les dieux d'Homère. L'Espagne découvre un monde et elle en fait hommage à Rome. Cette épée catholique, le père des chrétiens, le chef de la fédération italienne pourra la tourner contre tous les ennemis de la foi. Bien tard on connaîtra en Italie ce Ferdinand que Machiavel estimera assez pour le mettre à côté de Borgia.

Bref, l'Italie voit dans les armées française, allemande, suisse, espagnole, mahométane, autant de mercenaires, et dans leurs souverains, Charles VIII, Maximilien, Ferdinand, Bajazet des condottieri à son service. N'a-t-elle point pour agir sur eux la religion, la politique, l'argent? Elle saura bien les gagner, les tromper ou les payer, et par ces moyens exercer encore sur l'Europe une nouvelle domination. Étonnant aveuglement de la fraude et de l'égoïsme! C'est le propre de l'intelligence qui met sa gloire à tromper, de croire les autres incapables des subtiles scélératesses qu'elle invente; et c'est la naturelle pente de l'égoïsme de croire les autres capables pour son propre compte des sacrifices qu'il ne fait pas,

comme si la perversité devait toujours à l'honneur et au dévouement l'hommage même des vertus qu'elle bafoue.

#### LES ITALIENS SE LIVRENT EUX-MÊMES.

Au milieu de la paix et de l'éclat dont jouissait l'Italie à la fin de l'année 1492, Alexandre VI goûtait avec confiance les fêtes et les inscriptions un peu glorieuses avec lesquelles le peuple romain saluait son exaltation : « Rome fut grande sous César, disait en vers latins l'une des légendes inscrites sur les arcs-de-triomphe, elle sera très-grande sous Alexandre. Celui-là était un homme, celui-ci est un Dieu. *Ille vir, iste Deus.* » Cela ne convenait peut-être pas très-bien au successeur de saint Pierre, mais le souverain en accepta l'hommage. Toute l'Italie était, comme le peuple romain, pour le nouvel élu. Le régent de Milan, Ludovic le More, proposait aux autres princes des États italiens de donner rendez-vous à leurs ambassadeurs, au même jour, à l'une des portes de Rome pour porter leurs hommages au Père des chrétiens et au chef de la fédération italienne. Le successeur de Laurent, Pierre de Médicis, faisait seul manquer ce projet, non par esprit d'opposition, mais parce qu'il ne voulait point se confondre avec les ambassadeurs ordinaires et préférerait effacer, par son entrée triomphale à Rome, les somptueux hommages des autres souverains. Il y avait bien quelque ombre à ce tableau. Plusieurs cardinaux, et des plus considérés, Julien de la Rovère, neveu de Sixte IV; François Cybo, fils d'Innocent VIII; Jean de Médicis, fils de Laurent, et un Colonna, s'étaient enfuis aussitôt l'élection faite; ils avaient suivi le conseil de l'un d'eux, qui, se penchant aux oreilles des autres, leur avait dit : « Nous voilà tombés dans la gueule d'un loup qui nous dévorera à coup sûr si nous ne nous mettons en sûreté. » Mais c'étaient les seuls cardinaux qui eussent fait résolument opposition à l'élection. Dans les luttes du conclave comme dans le feu des partis en Italie, l'exil volontaire ou forcé était souvent la conséquence de la défaite. Les autres cardinaux entraient avec joie en possession de ce que leur laissait l'exaltation d'Alexandre VI, la plus lucrative qui eût encore eu lieu.

Alexandre VI, comme presque tous les souverains, commença bien. En plein conclave, il engagea éloquemment les cardinaux à s'efforcer de ne point encourir les reproches qu'on croyait pouvoir leur adresser; il promit de punir sévèrement la simonie et les scan-

dales, s'ils se glissaient jusqu'au milieu du Sacré Conseil de la chrétienté. César Borgia se hâta de venir de Pise, où il étudiait, rendre hommage à Sa Sainteté. « Ne vous figurez point, lui dit le Pape, que j'aurai plus de souci de ma famille, qui est mortelle, que de l'Église, qui est immortelle. » Il punit par quelques exécutions promptes les désordres et les assassinats qui s'étaient multipliés pendant la vacance du Saint-Siège, et rendit la sécurité aux Romains. Mais l'Italie était sous le coup d'un événement qui préoccupait tous les esprits, et appelait particulièrement l'attention d'Alexandre VI comme père des chrétiens et comme souverain italien. Au parti qu'il allait prendre on allait le juger.

Ludovic le More, régent de Milan pour son neveu Jean Galéas, poursuivait auprès de l'empereur Maximilien, qu'il se mettait en devoir d'exploiter le premier, l'investiture à son profit du duché de Milan. N'était-il pas né de François Sforza, déjà souverain de Milan, tandis que Galéas, père de Jean Galéas, souverain actuel, n'était né que du simple condottiere? L'incapacité du jeune duc ne parlait-elle pas en faveur de son tuteur et de son oncle? Que deviendrait Jean Galéas si Maximilien, flatté de la demande, acheté peut-être, donnait le diplôme? enlèverait-on au jeune homme la vie après le pouvoir? Ludovic le More n'était arrêté que par la crainte que lui inspirait le roi de Naples, Ferdinand, qui avait donné sa petite-fille Isabelle au jeune duc, et qui souffrait déjà cruellement de voir son gendre relégué avec sa femme au fond du château de Pavie, où ils manquaient presque du nécessaire. Le fils aîné de Ferdinand, Alphonse, héritier de la couronne et duc de Calabre, qui était toujours pour les moyens énergiques, eût voulu dans cette occasion, où il s'agissait de sa propre fille, déclarer la guerre au régent, le forcer par les armes à déposer une puissance usurpée. Le vieux roi Ferdinand, plein d'expérience, préférait amener Ludovic le More à rendre à son neveu ce qui lui appartenait, par les moyens diplomatiques, les seules armes alors en usage en Italie. Pierre de Médicis ne se sentait alors guère sûr de sa nouvelle autorité à Florence; il en abusait parce qu'il n'avait pas eu à l'acquiescer. Plein de vanité, il désirait ajouter encore le titre à la réalité du pouvoir. Ferdinand, en lui promettant appui contre les Florentins, pour l'exécution de ses desseins, s'était assuré de lui. Une alliance plus étroite encore que celle qui avait suivi le voyage de Laurent à Naples unissait Pierre et Ferdinand. Mais l'appui du pape en une pareille affaire était de première importance.

En politique habile Alexandre VI attendait. Il faut lui rendre cette justice, qu'il penchait au fond sincèrement pour le roi de Naples Ferdinand, contre l'usurpation et le meurtre; mais on ne peut le méconnaître aussi, neveu de Calixte III, à qui il devait sa fortune, ses antécédents, ses affections, et les circonstances temporelles au milieu desquelles le Saint-Siège se trouvait jeté, le portaient à satisfaire son cœur en faisant du népotisme l'instrument de la politique pontificale. On n'eût peut-être jamais rien dit contre les complaisances du chef de famille et les entraînements du politique, si bientôt une fougue tout espagnole de caractère, et les habitudes générales du temps, n'avaient transformé même ses qualités en vices. Vannozza qui était arrivée de Venise à Rome peu de temps avant le pontificat d'Alexandre VI, offrait, dans ses enfants, une riche matière à la faveur et aux desseins du pontife. L'aîné de ses fils, grand parmi les bons, et bon parmi les grands, ainsi qu'on disait, avait été créé duc de Gandie. Ce duché ne lui rapportait pas de grands revenus. On pouvait dire que le second, César, était méchant parmi les grands et grand parmi les méchants; mais il paraissait avoir hérité de toute l'ambition et de toute l'habileté de son père, avec encore plus d'énergie. L'aîné, le duc de Gandie, ayant été fait gonfalonier de l'Église, le second n'avait plus de ressource que dans l'état ecclésiastique, quoiqu'il y eût peu de goût et peu d'aptitude. Le Pape, malgré les paroles des premiers jours de son pontificat, le fit cardinal. La seule fille qu'eût Vannozza, la belle et lettrée Lucrezia, avait été mariée au seigneur de Pesaro, de la famille de Sforza. Le plus jeune de tous, Giffrey, n'avait encore ni position faite, ni caractère dessiné. Tous ces titres n'étaient point encore la richesse que Vannozza convoitait. Alexandre VI chercha à l'y ajouter. Le royaume de Naples était pour les dignités, bénéfices et revenus, une inépuisable mine. Le roi Ferdinand désirait l'alliance pontificale, Alexandre VI lui demanda des dignités pour François, des bénéfices pour César, une fille de sang royal pour Giffrey. Alphonse, duc de Calabre, qui n'écouait jamais que ses passions, obligea son père à refuser; il était fils du bâtard d'Alphonse I<sup>er</sup>, et ne voulait point s'allier avec un fils de Vannozza. Dans le même temps, le roi de Naples et Pierre de Médicis avaient fait acheter dans les environs de Rome, par un certain Virginio Orsini, qui leur était dévoué, quelques forteresses que détenait le cardinal François Cybo afin de tenir le Pape en respect. Blessé comme chef de famille et comme souverain, Alexandre VI laissa ses passions

l'emporter sur sa justice. Ludovic le More, le sollicitait secrètement, excitait ses susceptibilités contre Ferdinand et Médicis. Alexandre VI se tourna tout à coup du côté de Ludovic le More; tous deux entraînèrent Venise, toujours jalouse de Florence et du royaume de Naples, et une alliance offensive et défensive fut conclue en 1493 entre ces trois puissances. La grande confédération était donc rompue. L'Italie brisée en deux, le nord tourné contre le midi. Déjà les princes des deux partis jetaient les yeux au delà des frontières vers l'étranger. Ludovic le More s'adressait à l'empereur Maximilien, rappelait à Charles VIII, roi de France, les droits que Louis XI avait hérités de la maison d'Anjou sur le royaume de Naples, et Ferdinand envoyait de nouvelles instructions à ses ambassadeurs de Madrid et de Constantinople. •

Les ennemis d'Alexandre VI firent grand bruit de son alliance avec Ludovic le More; ils n'avaient pas assez d'invectives contre le père des chrétiens, protecteur de l'usurpation et du meurtre. Au lieu de penser à l'étranger, un cardinal, ennemi juré, il est vrai, d'Alexandre VI, Julien de la Rovère, voulut tenter un coup tout national contre le Pape. Maître de la citadelle d'Ostie, aux embouchures du Tibre, il avait des intelligences dans les environs de Rome, parmi les barons romains, les Orsini, les Savelli, toujours prêts aux coups de main contre la capitale de la chrétienté. Surprendre Rome, enlever le Pape, le déposer peut-être, lui paraissait facile; il demandait seulement que Ferdinand de Naples et Pierre de Médicis fissent avancer quelques troupes sur la frontière, pour appuyer son entreprise. Les deux souverains trouvèrent trop hardi le projet du cardinal. Ils comprenaient que le dépit seul avait changé les dispositions d'Alexandre VI; le ramener était facile. Pierre de Médicis offrit de la part de Virginio Orsini, son parent, toutes les satisfactions possibles. Ferdinand de Naples se montra disposé à accorder au Pape tout ce qu'il désirait; la réconciliation eut bientôt lieu. Rompre le soir ce qu'on avait fait le matin, était dans les habitudes de la diplomatie italienne. Une alliance, une signature donnée, n'était qu'un déplacement de pièces dans ce jeu d'échecs de la politique. La mort de Ferdinand, qui eut lieu sur les entrefaites, ne changea rien à ces nouvelles dispositions; elle hâta au contraire la conclusion des choses. Le Pape pouvait créer à Alphonse II, qui avait toujours besoin de l'investiture pontificale, plus d'un embarras au commencement d'un règne. On signa donc promptement. Le cardinal de Montréal, investi des pou-

voirs du Pape, alla consacrer solennellement à Naples Alphonse II, qui accorda en retour un commandement avec une pension de dix mille ducats au duc de Gandie, des bénéfices à César, et la belle Sancia à Giffrey, avec le titre de prince de Squillace. Alexandre VI, joyeux, put faire une digne réception à la belle fiancée. Au milieu de la cour de Rome, on vit les plus belles dames de Rome lui faire un cortège avec les cardinaux. Les deux princesses Lucrezia et Sancia s'assirent sur des sièges réservés, aux deux côtés du trône, où était le saint pontife ; le plus grand nombre était joyeux, quelques-uns seulement scandalisés, tant on s'accoutumait tous les jours davantage à voir la souveraineté pontificale revêtir un caractère tout temporel.

Ludovic le More répondit à cet abandon, à ces fêtes, par la trahison qu'il méditait pour sa vengeance ; son ambassadeur Belgiojoso était depuis longtemps à la cour de France, préparant les voies. Charles VIII avait déjà fait sonder le terrain en Italie par des envoyés. Le régent de Milan offrit tout à Charles VIII, Gênes pour y rassembler ses flottes, des troupes, de l'argent, le passage à travers la Lombardie. Les deux conseillers intimes du jeune roi, le financier de Vesc, Brissonnet, l'évêque, furent gagnés ; comme si Naples ne suffisait pas pour le tenter, on fit briller aux yeux du jeune roi l'espoir de la conquête de Constantinople et peut-être de Jérusalem. On n'avait pas perdu l'habitude de prononcer de temps en temps le mot de croisade. Charles VIII prit feu. Il avait des voisins inquiétants ; pour ne rien laisser derrière lui, il céda, par de bons et solides traités, trois provinces : le Roussillon à Ferdinand le Catholique, l'Artois et la Bourgogne à Maximilien. Naples et l'Orient le dédommageraient bien. Les gens d'armes français, les francs archers du royaume, les piquiers gascons, les arbalétriers bretons, les coulevriniens, la brillante gendarmerie française, avec ses capitaines, l'artillerie, la seule mobile alors en Europe, furent mis en réquisition. On fit venir des Allemands et des Suisses. L'enthousiasme du roi gagna le royaume. Il y avait longtemps qu'on n'avait eu une bonne guerre à l'étranger. Ce peuple de soldats, à qui la guerre civile n'était plus possible, *frétilait*, comme dit Comines, de passer les Alpes. Il rêvait aussi comme son maître mainte conquête. Un poète de Bordeaux disait :

Charles fera si grand batailles,  
Qu'il conquerra les Itailles,  
En Jérusalem entrera  
Et mont Olivet montera.



On a beaucoup reproché à Ludovic le More d'avoir appelé les Français dans la péninsule. On l'a rendu responsable de toutes les suites de cette première invasion. S'il avait été seul à appeler Charles VIII, le danger n'eût pas été grand. Ludovic le More lui-même prétendait plutôt se servir des Français comme épouvantail que détrôner Ferdinand. Dans le même temps il faisait une alliance plus étroite encore avec l'empereur Maximilien, en lui donnant en mariage sa fille Blanche-Marie avec une dot considérable. L'empereur, son gendre, lui servirait de condottiere au besoin contre les Français si ceux-ci ne se laissaient point exploiter. Ce qu'il y eut de plus désastreux, c'est que l'Italie tout entière désirait, appelait les Français. Le prince de Salerne et le prince de Bisignano, qui avaient fui les vengeances du roi de Naples Ferdinand, étaient depuis longtemps auprès du roi de France et préparaient de loin en sa faveur les barons mécontents. De son château d'Ostie le cardinal Julien de la Rovère était venu à Lyon; n'ayant pu détrôner Alexandre VI avec des mains italiennes, il espérait le faire avec des mains étrangères. D'accord entre eux les Orsini, les Savelli, les Colonna étaient armés jusqu'aux dents dans leurs châteaux; les Bentivoglio à Bologne, les Sforza à Pesaro, les Manfredi à Faenza, les Riario à Forli, avaient peine à s'engager à la fidélité qu'ils devaient au Saint-Siège. Les orgueilleux projets de Pierre de Médicis avaient mécontenté tout le monde à Florence. Deux de ses cousins, Laurent et Jean, petits-fils d'un frère de Cosme, jusque-là inconnus et sans importance, s'étaient tournés contre lui et conspiraient peut-être. Graciés, ils étaient partis pour la France où ils ne cessaient de parler à Charles VIII de l'ancienne affection de Florence pour la France. Pierre, qui ne voulait pas trop se compromettre, envoya deux ambassadeurs, Michiele, évêque d'Arezzo, et Sodérini, d'une des premières maisons florentines, assurer le roi de France de son dévouement, mais de sa résolution de rester neutre. Les deux ambassadeurs se ménagèrent auprès des Médicis exilés et parlèrent encore plus au roi de France de l'attachement des Florentins que de celui de leur maître, et ils n'avaient que trop raison. Les sujets de Ludovic le More faisaient ostensiblement des vœux pour les Français comme le régent, mais dans l'espoir qu'ils commenceraient par les débarrasser de lui. Si Venise, toujours prudente, ne manifestait aucun sentiment, elle ne s'en apprêtait que plus sûrement à jeter ses filets au milieu de cette eau trouble. Enfin l'Italie tout entière, comme dit si bien Comines, désirait *nouvelletis*.

Il y avait cinquante ans qu'elle jouissait à peu près d'une paix prospère, embellie par les arts, plus longtemps encore qu'elle n'avait vu l'étranger, dont elle recevait autrefois si fréquemment la visite. Il lui fallait un spectacle qui vint la distraire; l'Italie s'ennuyait; il y a des moments où les peuples artistes particulièrement s'ennuient même de leur bonheur.

Les peuples se livraient à leurs instincts irréfléchis, et les princes à leurs calculs égoïstes. Le roi de Naples, Alphonse II, aurait voulu par un coup hardi envoyer une flotte à Gènes, pour la disputer avec les Fregosi exilés aux Adorni, et marcher lui-même à la tête des troupes napolitaines, florentines, papales, à travers les États de l'Église et la Romagne sur le duché de Milan. Surprendre Ludovic et restaurer Jean Galéas avant l'arrivée des Français, lui paraissait le meilleur moyen de fermer l'entrée de la péninsule aux Français. Mais Alexandre VI et Pierre de Médicis pensèrent que le succès d'une pareille entreprise rendrait Alphonse trop puissant, trop dangereux pour eux-mêmes. Pierre de Médicis refusa le port de Livourne aux flottes napolitaines. Alexandre VI ne permit qu'à l'avant-garde conduite par le jeune Ferdinand d'entrer en Romagne, et voulut qu'Alphonse se tint avec le gros de son armée à portée de le secourir contre ses barons révoltés. Que voulaient les princes, le savaient-ils bien tous? A force de raffiner, de subtiliser, de se tromper, de prendre des précautions les uns contre les autres, ils s'embarrassaient tous dans un labyrinthe de combinaisons dont ils ne pouvaient plus sortir. Le cardinal Julien de la Rovère avait conseillé l'expédition contre Gènes, qui pouvait être si funeste à Ludovic le More; il n'a rien de plus pressé que de lui apprendre qu'il est l'auteur de ce projet. Ludovic le More, toujours un peu effrayé de l'appel qu'il a fait aux Français, engage Médicis à rester ferme dans le parti de Ferdinand contre ceux qu'il a appelés : il ne les aime pas, dit-il, plus que de raison, car ils pourraient lui être aussi nuisibles qu'au reste de l'Italie. Pierre de Médicis qui a refusé de secourir les Français feint d'être malade, et après avoir fait cacher dans son cabinet l'ambassadeur de Charles VIII, mande celui de Ludovic le More, le prie de lire la lettre de son prince, la discute, fait parler l'ambassadeur milanais, et livre tout son secret à celui de France. Alexandre VI seul plus énergique, ne craint pas de lancer contre Charles VIII deux brefs où il le menace de toutes les peines de l'Église s'il passe les monts pour attaquer un prince chrétien; secrètement il autorise Fer-

dinand le Catholique à lever l'argent de la croisade pour attaquer les Français sur les Pyrénées, et instruit les Turcs de tous les projets de Charles VIII.

La guerre commence. Le duc d'Orléans, entré dans Gênes au moment où les galères napolitaines étaient en vue de la Spezzia, culbute les troupes de débarquement à Rapallo; les Suisses qui servaient sous lui tuent tout, même les malades et les blessés des ambulances, apprenant à l'Italie que ce ne sont plus là des guerres à armes courtoises. D'Aubigny, qui a longtemps servi d'ambassadeur, reprend l'épée, et, à la tête d'une avant-garde française et de troupes italiennes, commence à repousser le fils d'Alphonse II sous les murs des villes de la Romagne. On voit difficilement, sous le coup de l'invasion française qui s'avance, jaillir des cœurs quelque étincelle de nationalité, battre quelque sentiment patriotique : « Nobles esprits, Italie bien-aimée, s'écrie Cariteo, quel vertige te pousse à jeter le sang latin à d'odieuses nations ! » Dans un sonnet, le même poète jette l'injure aux Français, mais, dans une canzone, il demande presque grâce; il fait surtout l'éloge de la paix; « bien précieux qu'on n'apprécie que lorsqu'on l'a perdu; la paix, qui rend la terre plus féconde et le ciel plus profond; la paix au sein rempli d'épis mûrs et des doux fruits de l'olivier, qui croît sur le double rivage de l'Italie; » et il prie sa canzone de s'en aller sur ses ailes légères, au delà du Pô et des Alpes, rappeler à ceux qui tiennent entre leurs mains les rênes de la guerre, que c'est la vertu et non la domination, selon les histoires anciennes et modernes, qui fait la vraie gloire.

Che per moderne et per antiche historie

S'acquista per virtute

E non per signoria la vera gloria.

Le doux Sannazar quitte un moment les pipeaux de Virgile pour essayer d'emboucher la trompette au moment où Alphonse fait la presse des matelots et la levée des soldats; il l'emplit à peine de son souffle bientôt épuisé. Sent-il qu'il s'adresse à des matelots qui ne tiendront pas sur les rivages de Gênes, à des soldats qui fuiront derrière le rempart du Garigliano? A Naples, c'est impuissance, et ailleurs indifférence. A Venise, le bon Alde Manuce, au milieu de ses savants protes, qui donnent alors les meilleures éditions des chefs-d'œuvre de l'antiquité grecque et latine, prie Dieu d'empêcher cette guerre, qui va troubler le repos de l'Italie et éloigner les esprits du

culte des saintes lettres. A Ferrare, le chevalier Boiardo interrompt à peine un instant ses merveilleux récits par ces mots : « Mais pendant que je chante ces dames, Dieu rédempteur ! voici que les Français, à grande fureur, descendent les Alpes, et mettent tout à feu et à sang pour ruiner je ne sais quel lieu :

Mentre ch'io canto, ahime ! Dio redentore !  
Veggio l'Italia tutta a flamma et a foco  
Per questi Galli che con gran furore  
Vengon per ruinar non so che loco.

L'éloquente voix de Jérôme Savonarole, la seule qui remuât les âmes, n'a pas de plus patriotiques accents ; elle est toute mystique, elle ne s'enquiert pas des intérêts de la terre : « Je vous l'avais bien dit, s'écrie-t-il, les barbares viennent, je les vois descendre affamés comme des lions, escortés de la peste et de la famine. Il y aura beaucoup de morts. Les fossoyeurs iront parmi les rues, criant : Qui a des morts ? Et celui-ci apportera son père, celui-là son fils. Faites pénitence, ô Venise, ô Milan ! On m'accuse de tous ces malheurs ; mais est-ce les attirer que de les prédire ? » Pierre de Médicis profite de ces imprudences, dans un moment si critique, pour interdire à Savonarole les échappées d'un illuminisme qui semble d'accord avec l'invasion. Savonarole ne trouve pas, comme l'eût fait quelque moine espagnol, des traits ardents contre l'étranger ; il ne voit dans les Français que les instruments de Dieu ; il ne prêche pas la résistance, mais la résignation. Forcé de s'interdire des prédictions mystiques qui peuvent passer pour de politiques trahisons, il ne se préoccupe plus que de la réforme des mœurs ; il prêche un jour contre les lettrés et les érudits qui boivent dans l'antiquité la coupe empoisonnée ; un autre contre les artistes qui revêtent d'habits de courtisane la madone, dans laquelle il ne reconnaît plus la simple vierge de Bethléem. Il n'épargne pas l'Église : « Ah ! s'écrie-t-il, si je pouvais tout dire, princes, prélats, seigneurs, vous frémiriez ! Je ne puis me taire cependant quand je vois le pasteur lui-même garder pour lui la brebis qu'il doit mener au Christ. » Le moment n'était pas favorable pour agir sur le monde, il réforme au moins son couvent. Du brillant monastère de Saint-Marc, où Laurent a tenté de faire pénétrer les richesses du jour et jusqu'aux enchantements de la mythologie païenne, Savonarole transporte les jeunes novices sur la pente d'un coteau de Carreggi, dans une pauvre mai-

son, et là les ramène à la simplicité, à la modestie, à la pauvreté des premiers jours de l'ordre de Saint-Dominique. Tantôt il leur fait, pour exercices corporels, former des danses aux chants monotones des psaumes, tantôt, pour exercices spirituels, il les interroge lui-même; une fois, avec une grâce qu'on n'est pas accoutumé à trouver en lui, assis au milieu d'eux comme son Maître au milieu de ses disciples, il détache la moelle d'une branche de sureau, en façon délicate-ment de ses doigts une colombe, invite ses novices à lui énumérer les qualités du mystique oiseau, et, sur leur refus, les commente lui-même avec une suprême douceur. Le fléau de Dieu arrive pendant le commentaire. De la politique, de la poésie, de la religion, le patriotisme est absent sous le coup même de l'invasion. Je sais qu'un historien italien, qui a fait récemment l'apothéose même des défauts de son pays, regarde la nationalité comme une forme vide et l'indépendance comme un leurre quand il faut l'acheter par l'obéissance à un prince. Que l'Italie n'a-t-elle été animée alors de cet esprit national, de cet amour de l'indépendance qu'on méprise. Les princes eussent peut-être eu un peu moins de subtils calculs, et plus de loyauté; les peuples, moins de désirs de changements et plus de fidélité; les poètes moins de vers et plus d'actions, Savonarole, des paroles de vie au lieu de paroles de mort; et l'Italie, au lieu des qualités de la colombe qu'on lui désirait, eût déployé peut-être quelques-unes des qualités du lion qui paraissait inutilement sur la place Saint-Marc ou au seuil du Palais-Vieux, à Florence.

#### CHARLES VIII EN SAVOIE, A FLORENCE, A ROME, A NAPLES.

Philippe de Comines, qui a vu et raconté l'expédition de Charles VIII en Italie, conclut que « ce voyage fut conduit de Dieu, tant à l'aller qu'au retourner; car toutes choses nécessaires à une si grande entreprise manquaient. Le roi était très-jeune : faible personne, plein de son vouloir, peu accompagné de sages gens, ni de bons chefs, et n'avait ni argent comptant, ni tentes, ni pavillons. Bref, le sens des conducteurs n'y servit de guère. » Philippe de Comines juge la chose peut-être trop politiquement. Charles VIII avait, il l'avoue lui-même, une gaillarde compagnie, pleine de jeunes gentilshommes, et du populaire le plus belliqueux de France, avec une excellente artillerie. Quant à l'argent, les Sauli à Gènes, les banquiers de Milan, de Venise, de Florence y pourvoiraient; prêtant à gros intérêts, ils n'y

devaient pas manquer. Était-il nécessaire de prendre, d'ailleurs, tant de précautions? L'Italie attendait les Français; elle leur préparait des fêtes, une marche triomphale jusqu'à Naples, heureuse de voir en personne comme un de ces chevaliers errants qu'elle ne trouvait plus que dans ses poèmes. Au milieu des fleurs et des tapis tendus le long de la route, une puissance mystérieuse fit tomber, en effet comme devant les Roland et les Renaud de Montauban, toutes les barrières, amena tous les princes aux pieds du conquérant. Elle n'était autre que la joie des peuples italiens de voir leurs maîtres, qu'ils détestaient, menacés, et la trahison des princes entre eux. C'est ce qui fit ressembler d'abord l'expédition de Charles VIII à une promenade militaire en pays ami.

La duchesse Blanche de Savoie ouvrit la première au conquérant le mont Genève et les forteresses du Piémont (septembre 1494), et lui prépara un triomphe. Les rues étaient tendues de tapis qui représentaient les récits de l'Ancien Testament; un mystère fut joué devant le roi et les capitaines de l'armée française. Le barbare Piémont ne pouvait offrir mieux; la Renaissance avec ses représentations païennes n'avait pas pénétré jusqu'à lui. Un soir, Charles VIII *dansa et balla courtoisement avec les dames*. La duchesse eut l'imprudence d'étaler tous ses bijoux, ses diamants; Charles VIII les lui emprunta le lendemain pour les mettre en gage à la banque de Gènes, et partit monté sur *Savoie*, cheval de race, cadeau gratuit que la duchesse ajouta au prêt de ses diamants. La marquise de Montferrat fut plus galante encore à Chiari. Sur le conseil de Ludovic le More, elle avait fait venir toutes les belles dames milanaises pour représenter devant les yeux du roi un beau mystère en l'honneur de sa bienvenue. Pour démontrer le triomphe des dames, la plus belle d'entre elles était étendue sur un lit recouvert de draps de soie et d'or, en manière d'accouchée. Devant le lit était un bel enfant merveilleux à voir, avec une très-belle nourrice, et tout autour les dames milanaises en nombre et *fresquement* vêtues. Bref, ajoute le poète dont nous tenons ces détails,

Au jugement d'humaine conjecture,  
Que cœur désire et l'œil appète à voir  
Pour contenter un homme par droiture  
Possible n'est de mieux au monde avoir.

Le roi fut bientôt malade de ces plaisirs à Asti, où Ludovic le

More, sa femme, l'orgueilleuse Béatrice, et le duc de Ferrare vinrent le visiter. Le drame mêla aussi ses lugubres scènes à ces fêtes. La fille du roi de Naples, Isabelle, vint se jeter aux pieds du jeune roi et demander grâce pour son père et son mari. Oubliant son rôle de preux et le titre de patron des dames que lui avait décerné l'assemblée féminine de Chiari, Charles VIII eut moins de pitié pour les larmes d'Isabelle que de faiblesse pour les sourires des Milanaises. Il s'arracha à cette scène et partit pour la Toscane, où la nouvelle de la mort subite du malheureux Jean Galéas et de l'avènement de Ludovic le More l'atteignit et le glaça d'effroi, ainsi que les capitaines de l'armée française.

Quelques difficultés apparurent en Toscane; mais la magie de la situation les fit tomber. En débouchant par la vallée de la Lunigiane pour entrer dans la Toscane, Charles VIII fut arrêté par la petite ville de Sarzane et la forteresse de Sarzanelle, qui refusèrent d'ouvrir leurs portes. Entre les rochers nus des Apennins et la mer, il était difficile à l'armée française de s'approvisionner, et elle ne pouvait laisser ces petites places fortes derrière elle. Pierre de Médicis, avec une armée, pouvait l'arrêter là; mais comment l'oser? Pise, depuis si longtemps asservie par Florence, Sienne, toujours menacée par elle, remuait déjà. Savonarole, à Florence, recommençait ses prédictions. Le peuple, au pied de la chaire du moine, ne voulait point se défendre; les riches ne consentaient point à payer; les plus notables, Valori, Soderini, Nerli et d'autres, parlaient de liberté. L'imitation perdit Pierre. Son père, Laurent, dans une circonstance beaucoup moins critique, s'était transporté de sa personne auprès de Ferdinand, prince italien, et était revenu plus puissant que jamais à Florence. Pierre de Médicis résolut de devoir sa couronne à Charles VIII, en dépit des Florentins qui l'abandonnaient. Il quitta Florence clandestinement, laissant, pour s'excuser, à la Seigneurie, une lettre assez plate; mais, au moment de traiter, une affaire d'avant-garde à Fivizzano, où les Italiens avaient été défaits, paralysa toutes ses facultés quand il vint à traiter. Il abandonna tout ce qu'on lui demanda: les forteresses de Sarzane et de Sarzanelle, Pise, Livourne pour y tenir garnison, le passage de l'armée française, des provisions et de l'argent. Les capitaines étaient stupéfaits, riaient de la facilité de ce *Grand Lombard*, comme ils appelaient le fils du *Magnifique*, qui croyait acheter par une lâcheté le droit d'asservir

Florence. Pierre de Médicis repartit pour faire accepter cette paix et Charles VIII le suivit de près.

En entrant à Pise pour y mettre garnison, le roi fut salué, à son grand étonnement, comme un libérateur. Un Pisan, qui parlait français, se chargea de lui expliquer le fait ; il lui raconta avec volubilité et force gestes l'asservissement de Pise, cent ans auparavant, ses misères présentes et la tyrannie de Florence. Le peuple commenta le discours en poussant les cris de liberté ! liberté ! Charles VIII octroya gracieusement ce qui ne lui coûtait rien, mais fut fort étonné que Florence, au même moment, se donnât elle-même ce qu'il accordait à Pise.

Pierre de Médicis ne revenait pas de sa visite à Charles VIII avec la conscience bien calme ; pour se rassurer, il prit en route Virginio Orsini et quelques mercenaires avant de rentrer à Florence. Mais lâche devant l'étranger, il ne fut point brave contre ses sujets ; au lieu d'aller droit et franchement par la *via larga* au vieux palais annoncer son traité et ses volontés à la Seigneurie, en les soutenant avec ses condottieri, il se faufila presque seul, et par des rues étroites, jusqu'à la porte du palais. Les seigneurs délibéraient, entre autres Valori, Corsini, Gualterotti ; un certain Jacob Nerli gardait la porte. On refusa l'entrée à Médicis ; celui-ci insista, éleva la voix ; le peuple entendit, s'ameuta, commença à pousser quelques clameurs contre le traître. Médicis s'éloigna pour aller chercher ses hommes laissés dans la *via larga* : il crut trouver quelque secours dans le geôlier des prisons, qui survint avec quelques sbires ; mais le peuple désarma ceux-ci, courut aux prisons et lâcha les brigands. L'émeute était en force, et lorsque Pierre de Médicis rejoignit Virginio Orsini et les siens, la foule les entoura et les assaillit à coups de pierres. Jean de Médicis, le cardinal, essaya vainement de jeter le cri autrefois magique : Palle ! palle ! les clameurs de haine le couvrirent. Pierre de Médicis voulut faire charger la foule, mais celle-ci était trop épaisse. Virginio Orsini entraîna Pierre de Médicis hors de Florence, après avoir fait jeter de l'argent à la foule pour l'arrêter. Jean de Médicis passa une robe de dominicain sur ses habits rouges, et chercha un asile, qu'il ne trouva même pas, dans le couvent de Saint-Marc. Florence était libre ; tandis que la Seigneurie l'annonçait au vieux palais en des termes pompeux, le peuple en donnait de manifestes preuves par le pillage des maisons du chancelier des réformes Guidi, et du provéditeur du Mont, Miniati. On sauva



avec peine de la destruction les riches tapis, la vaisselle d'or et d'argent, les beaux manuscrits, les antiques de la maison bâtie par Cosme dans la *via larga*, « vrai théâtre, dit Nestor, de gentillesse, de vertu et de lettres, » et on les mit en vente.

Le lendemain de cette équipée, Florence était plus embarrassée que joyeuse. Elle ne se sentait pas si brave contre l'étranger que contre son maître. Savonarole monta en chaire; il était pâle, il essaya de plaisanter. « Crois-moi, Florence, dit-il, il devait y avoir beaucoup de sang répandu dans cette révolution, mais Dieu s'est apaisé en partie. Il t'a donné cette première salade, et te l'a fait manger doucement, assaisonnée de raisiné; tout s'est fait par la miséricorde de Dieu. Tu verras s'il en a été et s'il en sera ainsi dans les révolutions des autres villes d'Italie. » Puis, il essaya de mettre cette nouvelle liberté sous la protection d'un souvenir biblique, en faisant poser devant le vieux palais, dont on avait enlevé les armes des Médicis, la statue de Judith, du célèbre Donatello. La Seigneurie, plus embarrassée encore, parce qu'elle avait la responsabilité du mouvement, dépêcha à Charles VIII cinq citoyens, dont Savonarole. L'ambassade n'eut pas de succès. Savonarole, mal à son aise, ne fit que de la rhétorique devant Charles VIII. Le libérateur de Pise voulait rendre Florence aux Médicis; il l'écrivit à Pierre dans une lettre qui l'atteignit trop tard, mais le roi ne s'en dirigea pas moins en maître sur Florence.

La ville des *fleurs* voulut désarmer le conquérant par la gracieuseté de son accueil : elle n'y épargna rien. Le clergé florentin, avec les corps saints, et les précieuses reliques, la croix et les bannières; la Seigneurie et les bourgeois, portant joyaux et habits somptueux, allèrent au-devant du roi pour lui faire honneur et révérence, et ouvrirent la marche au cortège qui entra par la porte San-Friano. Les Allemands et les Suisses, barbouillés de poudre, passèrent les premiers avec leurs arquebuses sur l'épaule; puis, à grands pas, les piquiers de Gascogne et les arbalétriers de Bretagne, avec leur longue chevelure sur les épaules; les archers, avec leurs arcs bandés et leurs trousses pleines de flèches, défilèrent à pied, deux à deux venaient après les capitaines conduisant les hommes d'armes, tous montés sur de grands coursiers, leurs armes bien polies, la bride au poing, et le pied aux étriers; ils faisaient caracoler leurs chevaux, sur les larges dalles; après eux les corps royaux, plus brillants que les autres; enfin après les pages dans leurs

habits de soie et d'or, s'avança le très-chrétien roi, *le bon seigneur vertueux et plaisant*. D'ordinaire, Charles VIII n'avait pas grande apparence, mais cette fois, monté sur son cheval Savoie, il portait fièrement, en victorieux, sa lance sur la cuisse. Sa couronne, rehaussée d'une grosse escarboucle, fit ressortir ce feu et cette dignité du regard que ne lui refuse pas même l'historien Guichardin. Il y eut dans la foule florentine de nombreux cris de : Vive le roi ! vive la France ! de la part des dames surtout ; car s'il faut en croire André de la Vigne, secrétaire d'Anne de Bretagne, qui accompagnait Sa Majesté :

Les Florentines à faces angéliques  
 Sur eschaffaulx, fenestres et taudis,  
 Vénitiennes, Romaines authentiques  
 Vinrent illec voir le roi des hardis,  
 Et leur semblait être en un paradis  
 De voir Français en leurs terres marcher.  
 Car bien savent que. . . .

Mais la principale raison qu'en donne le secrétaire d'Anne de Bretagne, dans son *Vergier d'honneur*, nous la supprimons, parce qu'elle ne ferait honneur ni aux dames italiennes, ni à la modestie du poète. Le favori de Cosme, l'ami de Laurent, comblé des bienfaits de l'un et de l'autre, le platonicien Marsile Ficin, était chargé de complimenter le roi devant l'église de Santa-Maria del Fiore, où il l'attendait : « Voici, lui dit-il, le jour que le Seigneur a fait, réjouissons-nous. Prince, vous faites un merveilleux voyage. Vous allez rendre au Sauveur des hommes cette sainte Jérusalem qu'occupent les plus cruels des barbares. » Le mysticisme de Savonarole cachait d'abord cette dégradation ; la rhétorique païenne fit le reste : « Vous voici, ajouta Ficin, dans votre Florence, que vous édifierez par votre piété ; Florence, la ville des fleurs, toute pleine aujourd'hui de lis. »

Il y eut cependant aussi quelques épines pour Charles VIII dans son séjour à Florence. Le roi ne trouva plus les Florentins si gracieux quand il demanda la rentrée de Pierre de Médicis ; personne ne voulait en entendre parler : « Sonnez vos trompettes, dit le gonfalonier Capponi, nous sonnerons nos cloches. » Savonarole pénétra une fois jusqu'au roi, brandit le Christ sous ses yeux en s'écriant : « Voici celui qui a pardonné aux pécheurs, pardonnez aux serviteurs de Dieu. » Il y eut quelques rixes dans les rues de Florence. Les Français virent aussitôt sortir des ruelles et des maisons, des paysans

armés de couteaux, des condottieri, que les riches nourrissaient dans leurs maisons pour se défendre du pillage. Si Charles VIII eût insisté, le roman eût pu finir d'une façon tragique pour lui, dans les rues étroites de Florence, au milieu d'un peuple soulevé par la voix du dominicain. Le roi se tira du mauvais pas par une plaisanterie : « Vous êtes un bon chapon, » dit-il au gonfalonier; il ne parla plus de Médicis, se contenta des places fortes, de provisions, d'un peu de viatique; et, avec le titre pompeux de restaurateur et protecteur de la liberté florentine, il partit pour Rome.

Il y avait là une belle aventure à tenter. Les plus graves personnages, des cardinaux, Julien de la Rovère, Colonna, d'autres encore la conseillaient à Charles VIII; il s'agissait de délivrer une captive d'un monstre, l'église d'Alexandre VI Borgia; ainsi s'exprimaient ses ennemis. Le Pape n'avait encore rien fait depuis son pontificat que de se décider résolument pour le parti national contre l'étranger. Tout le monde dans les États de l'Église l'abandonnait. Le duc de Calabre, Ferdinand, avait reculé en voyant la Toscane envahie; la Romagne était abandonnée par les troupes; les Bentivoglio, les Sforza, les Riario avaient envoyé leurs ambassadeurs à Charles VIII. Les barons des environs de Rome : Orsini, Savelli, Colonna, s'apprétaient à soutenir les Français. Virginio Orsini, parent par alliance du roi de Naples comme de Pierre de Médicis, ayant un commandement dans l'armée napolitaine, autorisait lui-même son fils à prendre service dans l'armée française. Alexandre VI Borgia était atterré. Il avait perdu son énergie, sa décision habituelles. Tantôt il envoyait des ambassadeurs à Charles VIII, et tantôt il faisait emprisonner les cardinaux que Charles VIII lui envoyait. Un jour, il descendait dans la rue, donnait des armes et de l'argent au peuple : un autre jour, il voulait s'enfuir et faisait signer à tous les cardinaux, qui traitaient déjà en dessous main avec Charles VIII, la promesse de le suivre. Il implorait les ambassadeurs de la chrétienté et apprêtait les foudres de l'Église. Le peuple de Rome seul paraissait tenir pour lui. César Borgia obtint du Pape qu'il resterait. La fuite du Pape eût perdu toute la famille. Alexandre VI envoya seulement régler avec Charles VIII les conditions de son passage à travers Rome. Il voulait obtenir un sauf-conduit pour Ferdinand et les troupes napolitaines, mais le jeune prince refusa noblement.

Charles VIII épargna à Rome le spectacle d'un triomphe, et il fit bien. La population romaine ne l'eût pas accueilli comme celle de

Florence. L'entrée de Charles VIII eut lieu de nuit, aux flambeaux, par la porte du Peuple, tandis que Ferdinand avec les troupes napolitaines sortait par la porte Saint-Sébastien. L'armée française était harassée de sa marche à travers la campagne déserte. Le peuple romain était morne. C'était la première fois que le voyage des Français prenait une tournure sombre et tragique. Rome était presque sans gouvernement, le Pape s'étant retiré, et fortifié au château Saint-Ange. Charles VIII descendit au palais Saint-Marc; l'armée française campa, logea tant bien que mal, sans grande complaisance de la part des habitants qui ne lui tenaient guère compte de son voyage à Jérusalem. L'occupation du château Saint-Ange faillit faire éclater une rupture entre le Pape et le roi. Alexandre VI ne voulait point y laisser mettre garnison, encore moins en sortir. Il craignait les cardinaux conseillers de Charles VIII, à qui on ne cessait de parler d'un échange de lettres entre le Pape et le sultan, dans lesquelles celui-ci remerciait le Pape de ses renseignements et le priait, disait-on, d'enlever un otage aux Français en finissant la captivité du malheureux Djem. Il y eut quelques rixes entre les Français et les habitants; les juifs surtout, des juifs espagnols réfugiés à Rome et accueillis avec bonté par Alexandre VI, insultèrent, attaquèrent les Français. On fut obligé d'en pendre un assez grand nombre pour servir d'exemple. La maison de Vannoza avait été attaquée, pillée par quelques Français. Vannoza en faisait honte à César qui promettait de la venger. Enfin, quelques cardinaux, Pallavicini, Carjaval, Riario, s'entremirent; l'évêque français Brissonet, qui désirait un chapeau, les accueillit. On commença à se rapprocher. Une entrevue fut projetée entre le roi et le pontife dans le jardin du Vatican.

Tout le cérémonial avait été convenu à l'avance. Quand le Pape descendit l'escalier du Vatican, le roi s'avança vers lui, et à une certaine distance mit un genou en terre. Alexandre VI fit d'abord semblant de ne pas le voir, puis s'avança vers lui, le releva, le baisa à la bouche, et l'entraîna rapidement par l'escalier du palais dans la chambre de Papagallo. Mais là, soit émotion, soit désir de couper court, il se jeta dans un fauteuil et s'évanouit. Le Pape espérait lasser Charles VIII par les difficultés ordinaires de l'étiquette et les lenteurs calculées de la diplomatie pontificale; mais Charles VIII ne s'arrêta pas devant ces barrières. Avec la légèreté d'un enfant plus qu'avec l'insolence d'un vainqueur, il entra sans être annoncé chez

le Pape, et le pressait de ses demandes. Un jour, il pénétra avec le président du parlement de Paris en plein conclave, et là, fit faire à haute voix ses demandes par son président : investiture du royaume de Naples ; remise de Djem, comme otage ; de César Borgia, comme gage ; des villes de sûreté, deux chapeaux de cardinaux, et de l'argent. Force fut à Alexandre VI de livrer tout, sauf l'investiture qu'il remplaça par le don d'une rose d'or comme témoignage de faveur spéciale. Ce dernier trait de fermeté lui fait honneur. Le roi, satisfait, quitta Rome. Il apprit le même jour que le roi Alphonse II, contre lequel il marchait, avait abdicqué et s'était enfui. La nationalité napolitaine abdiqua de même, quand l'avant-garde de l'armée française arriva sur la frontière, aux rives du Garigliano.

Le nouveau roi Ferdinand II, jeune, brave, sans passé qu'on pût lui reprocher, était allé se poster pour défendre la frontière dans une excellente position, au défilé de San Germano, entre des montagnes âpres et nues, le Garigliano et des marais. Charles VIII, qui s'avancait par la route de Ceperano à San-Germano, pouvait surprendre, au terme de son voyage, quelques symptômes moins favorables à sa cause. Le malheureux Djem languit, mourut entre ses mains. On ne manqua pas de soupçonner sans preuves qu'il eût été livré empoisonné. César Borgia avait suivi Charles VIII avec douze lourds fourgons qui formaient son équipage. Il en avait ouvert un tout rempli de vaisselle d'or et d'argent et l'avait montré avec ostentation. Un matin Borgia disparut ; quand on ouvrit ses fourgons, on les trouva chargés de pierres, celui que Borgia avait ouvert n'y était plus ; il suivait son maître sur la route de Rome. Enfin l'ambassadeur de Ferdinand et d'Isabelle, Fonseca, déclarait presque la guerre à Charles VIII pour la violence qu'il avait faite au Pape à Rome. Toutes ces circonstances ne manquaient pas d'encourager le jeune Ferdinand. Mais tandis qu'on travaillait pour lui au dehors, ses sujets l'abandonnaient ; ses capitaines traitaient avec l'ennemi, ses provinces se soulevaient derrière lui. Quand l'avant-garde française se présenta sur le Garigliano, l'armée napolitaine se débanda. Ferdinand la rallia encore sous les murs de Capoue, la conjura de faire résistance ; mais pendant qu'il l'exhortait, un soulèvement eut lieu à Naples en faveur des Français, malgré la présence de l'oncle du roi, Frédéric, qui avait été de tout temps aimé des habitants, On pillait les juifs ; les tribunaux cessaient de rendre la justice ; la garde urbaine se cachait, les lazzaroni étaient maîtres de la ville. Ferdinand II courut

à Naples, ramena par sa présence un peu d'ordre, promit de mourir à Capoue pour défendre Naples, et de ne pas livrer sa capitale aux horreurs d'un siège. Mais, pendant son absence, le condottiere Jacques Trivulzio avait traité avec le roi de France, et passé à lui avec toute la cavalerie sous ses ordres. Virginio Orsini et Pitigliano s'enfuirent, Capoue arbora le drapeau français. Le roi trouva en sortant de Naples les débris de son armée qui revenait, et quand il voulut rentrer dans sa capitale, la populacc était de nouveau maîtresse de la ville. En regardant de son palais, où il rentra par une porte dérobée, le pillage de ses écuries, il n'eut plus qu'à se jeter avec indignation lui, son oncle, sa grand'mère, sa tante, quelques serviteurs et un poète, Sannazar, sur des galères qui l'emmenèrent à Ischia, où il ne fut reçu qu'en menaçant du poignard le gouverneur au milieu de ses gardes. Charles VIII prit possession de sa nouvelle capitale sans coup férir (février 1494).

Le roi et l'armée de France n'y firent pas tant de façons qu'à Florence et à Rome. Les Français s'avancèrent à la débandade, hommes et chevaux mêlés, sans armures et sans éperons. Ils admiraient à travers la campagne de Naples, éclairée par un beau soleil de printemps, nous dit André de Vignes, les villas aux belles galeries, les plaisants jardins, plantés d'oliviers, de grenadiers, d'orangers, relevés d'images d'albâtre, de marbre blanc et de porphyre, les parcs clos, semés d'herbes odoriférantes, de romarins, de marjolaines, remplis de roses à en tirer des muids ; ils les trouvaient *plus beaux et plus grands que le bois de Vincennes* ; ils chassaient au bord des sources et des ruisseaux les chevaux et les mulets par bandes, les grands bœufs accroupis au soleil, et les cerfs hauts branchés qui disparaissaient dans les taillis. Ils ne se faisaient faute non plus d'aller chercher dans les caves profondes :

Et composées de si subtiles ouvrages  
Tant en piliers comme voulsture ronde  
Qu'il n'en est point de pareilles au monde,

les vins de toute espèce, claret, rouge, blanc, muscadet, vins cuits

Qu'on y queult bien tous les ans mille muids.

sans songer à la dyssenterie dont ils accuseraient bientôt le climat.

Le mardi 12 mai, le roi fit son entrée, en grand triomphe, comme roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem. Revêtu d'un manteau

d'écarlate fourré et moucheté d'hermine, la couronne en tête, la pomme d'or dans sa main droite, dans sa gauche le sceptre, il était entouré non-seulement de tous les seigneurs de France, mais de tous les grands officiers et barons napolitains. On laissa le bon peuple approcher son nouveau maître. De nombreux seigneurs, avec leurs dames, présentèrent leurs enfants depuis l'âge de dix jusqu'à seize ans, pour être faits chevaliers de la main même du roi. Après avoir parcouru les principales rues et s'être arrêté à cinq endroits disposés comme des reposoirs pour cette cérémonie, Charles VIII entra enfin dans la cathédrale de Naples, contempla la tête de saint Janvier, patron du royaume, et vit s'accomplir, selon la tradition, le miracle habituel qui eut lieu pour un roi étranger comme pour un roi national. L'éloquence de Pontanus, le lettré le plus populaire du royaume de Naples, secrétaire de ses anciens rois, ne fit pas défaut non plus à la cérémonie, et n'épargna pas les anciens maîtres au profit des nouveaux.

L'historien Guichardin, qui n'est pas très-crédule, assure que le médecin du roi de Naples Alphonse II avait plusieurs fois effrayé celui-ci du récit d'une apparition qui l'obsédait chaque fois qu'il voulait prendre du repos. Le fantôme du roi Ferdinand I<sup>er</sup> se dressait devant lui, et lui ordonnait d'aller dire à son fils Alphonse de ne pas résister et de descendre du trône; tous ces événements arrivant en punition des trahisons et des meurtres qu'ils avaient commis contre leurs barons. Philippe de Comines nous parle de la découverte d'un livre qui annonçait en toutes lettres les événements qui s'accomplissaient alors. C'est, effrayé par ces prédictions, que le roi Alphonse II aurait abdiqué la couronne de Naples en faveur de son fils Ferdinand. En vain voulut-on le retenir, Alphonse II avait menacé de s'en aller par les fenêtres si on lui fermait la porte. « Les feuilles et les pierres, disait-il, crient : France ! » Il n'était pas besoin de recourir aux fantômes et aux prédictions. Philippe de Comines accuse Alphonse II de lâcheté; il a tort. Alphonse avait toujours été brave, et il l'eût été dans cette occasion; mais l'Italie l'abandonnait elle-même, et il l'abandonna. Vaincu, il n'avait aucune consolation à espérer. Pierre de Médicis, fugitif, cherchait Ludovic le More, qu'il ne rencontra pas le premier jour. « Je n'ai pu vous aborder hier, lui dit-il; vous vous étiez sans doute trompé de chemin? — C'est vous, lui répondit Ludovic le More avec mépris, qui vous êtes fourvoyé. » A Bologne, Bentivoglio reçoit Pierre avec ces mots : « Ce n'est pas moi qui serais parti d'une

ville dont j'aurais été le maître sans tirer l'épée. » Puis, lui montrant ses canons : « Avouez que si vous aviez eu cela, vous ne seriez pas où vous en êtes. » A Venise, le conseil des Dix répond à Pierre, qui lui demande s'il doit accepter sa restauration de Charles VIII : « Comptez plutôt sur les armes italiennes. » Alphonse II aimait mieux finir sa vie dans un cloître que d'exposer son exil à ces sarcasmes. Partout il y avait pour le roi détrôné la plus grande indifférence. Le poète Bello, dans son *Mambrien*, est d'abord glacé d'effroi par le premier sang italien que versent les armes françaises. « Il ne sait s'il chante mort ou vivant :

E non discerno s'io son morto o vivo.

Mais bientôt il prend du cœur, et, dans son enthousiasme, il s'adresse au Persée de la Mythologie; il lui dit de « remonter sur son cheval, et de faire jaillir une autre fontaine. Celle de l'ancien Parnasse ne suffit plus; et ce n'est plus assez des neuf sœurs; il lui faut une source plus profonde et des muses plus ingénieuses et plus vives pour célébrer un nouveau Charles, qui a fait en si peu de temps de si grandes choses, que, si la fin répond au commencement, il effacera la gloire de César, de Pompée, de Fabius et de Scipion. » Déjà le poète lombard Mérulla trace en vers latins le programme des exploits du nouveau héros, et l'excite à répondre aux cris des Grecs, qui l'implorèrent après les Italiens, et le somment de délivrer la Grèce, mère des lettres et des arts, et Jérusalem, berceau de la religion chrétienne. Un poète napolitain seulement, Tebaldeo, exhale une plainte, mais qui est en même temps la condamnation du roi Alphonse II. « Si, dit-il, un royaume pouvait être défendu par des trésors immenses, par des places fortes, de nombreuses armées, et un chef d'une expérience reconnue, c'était bien celui du roi Alphonse. Il a pu comprendre que le meilleur rempart d'un roi, c'est l'amour de ses sujets. Troie a su résister dix ans aux Grecs réunis. Opprobre éternel pour l'Italie! nous n'avons pas tenu un jour devant l'avant-garde française! C'est que la mort est douce quand on la reçoit pour un bon prince. »

Les Allemands qui connaissaient l'Italie avaient coutume de dire : « L'Italie est l'ancre du lion; on voit les pas de ceux qui y entrent, non les pas de ceux qui en sortent. » Derrière Charles VIII, Alexandre VI, Savonarole, Venise tenaient la sortie de l'ancre. Comment le conquérant devait-il se tirer de là?

(En suite à la prochaine livraison.)



# LE PRINCE DE MANTOUE

## ET SA COUR<sup>1</sup>

PAR LE BARON DE BRETEUIL

ENVOYÉ DE LOUIS XIV EN 1682.

---

Sire,

Dans les relations que mes prédécesseurs à l'emploi de Mantoue ont faites à Votre Majesté de ce qu'ils avoient négocié en cette cour-là, ils ont rendu compte à Votre Majesté avec tant d'exactitude de tout ce qu'on peut dire sur la généalogie de la maison de Gonzague, sur l'étendue et les confins des États qu'elle possède, sur la situation avantageuse de la ville de Mantoue, sur la nature de son peuple et sur la manière dont il est gouverné, que je m'engagerois dans une redite inutile si je parlois à Votre Majesté des mêmes choses dans le compte qu'elle m'ordonne de lui rendre de l'état de la cour de Mantoue. Ainsi, pour ne pas abuser de la patience de Votre Majesté, je me restreindrai à lui faire un récit, le plus court qu'il me sera possible, de la disposition où j'ai trouvé et laissé les affaires à Mantoue, et de ce qui s'y est passé de plus considérable pendant deux ans et quelques mois que j'y ai demeuré.

J'arrivai à Mantoue le 3 mai 1682, et je fus, dès le lendemain, conduit dans le palais du prince, suivant la coutume du pays, où les

1. Ce récit est en forme de rapport à Louis XIV. Son autorité n'en est que plus grande. On se rappelle que le baron de Breteuil, en racontant le singulier mariage de mademoiselle d'Elbeuf avec M. de Mantoue\*, a dit quelques mots d'une mission qu'il avait précédemment remplie auprès de ce prince. Nous n'avions pas trouvé dans les papiers du baron la relation qu'il en avait faite, mais M. Lock a été assez heureux pour la rencontrer dans les manuscrits de la Bibliothèque impériale (S. F. 437), et nous l'offrons ici aux lecteurs du MAGASIN DE LIBRAIRIE. *(Note de l'Éditeur.)*

\* Voir le tome I<sup>er</sup> du MAGASIN DE LIBRAIRIE, page 287.

ministres étrangers n'ont point leur première audience qu'ils n'aient été reçus dans le palais. M. le comte Evasio Carozza, l'un des camériers de M. le duc de Mantoue, me vint prendre dans les carrosses de la cour pour m'y conduire; il m'accompagna toujours pendant les sept ou huit jours que j'y restai pour recevoir et pour rendre, avant d'en sortir, les visites des ministres et des autres personnes les plus considérables du pays. J'y fus traité magnifiquement; la chaise où j'étois assis à table étoit sous un dais; j'avois un cadenas <sup>1</sup> et j'étois servi par un gentilhomme de la bouche, un écuyer tranchant et quatre pages de M. le duc de Mantoue, qui me servoient aussi lorsque j'allois à la messe avec des honneurs presque égaux à ceux que l'on rend au prince : la cour de Mantoue étant fort réglée sur ces sortes de cérémonies, que toute l'Italie en général regarde comme une des plus grandes affaires du ministère et un des principaux apanages de la souveraineté.

Trois ou quatre jours après que je fus hors du palais, ces mêmes cérémonies firent naître une prétention de la part du marquis Louis de Canosse, commissaire général de l'empereur en Italie, qui fut le commencement des intrigues et de la cabale qui a été, dans la suite, le principal objet de mon application pendant mon séjour à Mantoue.

Le marquis, qui n'étoit point, pour lors, au service de M. le duc de Mantoue, prétendit, dans une fête solennelle que ce prince fit, peu de jours après mon arrivée, pour donner le collier de l'ordre du Précieux Sang <sup>2</sup> à cinq chevaliers nouveaux, qu'il devoit me précéder en qualité de commissaire général de l'empereur en Italie. M. le

1. Ce fut longtemps l'usage, à la table des rois et des grands seigneurs, d'enfermer les couteaux, fourchettes, ustensiles de table et même une partie de la vaisselle dans un coffret appelé *nef*, parce qu'on le fit d'abord en forme de navire, puis *cadenas*, parce qu'on le fermait au moyen d'un cadenas. Cet usage, qui ne fut, dans l'origine, qu'une précaution contre des tentatives d'empoisonnement, devint, plus tard, une marque d'honneur réservée aux personnages importants.

2. L'ordre du Précieux Sang ou du Sang de J.-C. fut institué en 1608, par Vincent IV, duc de Mantoue; la première cérémonie eut lieu le jour de la Pentecôte, dans la chapelle du château, où le cardinal Ferdinand de Mantoue créa chevalier le duc, son père, qui, ensuite, créa quinze autres chevaliers dans l'église Saint-André. L'ordre fut approuvé par le pape Paul V. Le collier étoit composé d'ovales, les uns en long, portant ces mots : *Domine, probasti me*; les autres en large représentant un creuset au feu. Au bout pendait un ovale où étoient figurés deux anges soutenant un calice couronné avec trois gouttes de sang et ces mots : *Nihil hoc triste recepto*.

duc de Mantoue, qui avoit des raisons secrètes de le favoriser et de l'attirer à sa cour, me fit demander si je ferois difficulté de céder le pas, dans une cérémonie publique, à un ministre de l'empereur, et on me fit entendre, de sa part, que je lui ferois un extrême plaisir de m'accommoder, sur cela, à ses intentions. Je répondis que véritablement je ne ferois aucune difficulté de céder la place d'honneur à un ministre de l'empereur qui auroit un caractère égal au mien, mais que le titre de commissaire général ne m'étoit point connu pour un titre de ministre public et n'étoit, au contraire, qu'une commission par le moyen de laquelle l'empereur, comme seigneur féodal de plusieurs fiefs impériaux qui sont en Italie, se fait rendre ce qui lui est dû pour les investitures. Votre Majesté approuva ma réponse, et le marquis de Canosse, qui s'étoit fait prier de la cérémonie, sur l'espérance de faire réussir sa prétention, ayant su de quelle manière je l'avois rejetée, trouva plus à propos de ne s'y point trouver que d'y être placé après moi.

Mais comme l'invitation à la fête n'étoit qu'un prétexte au commerce étroit qu'on avoit dessein de lier entre M. le duc de Mantoue et ledit sieur marquis de Canosse, ce dernier, qui ne vit pas d'apparence de pouvoir se faire rendre à Mantoue, pendant que j'y serois, les honneurs qu'il prétendoit être dus à son titre de commissaire impérial, s'en défit, peu de mois après, pour prendre celui de ministre de M. le duc de Mantoue et venir demeurer à sa cour.

Ce que je savois de l'attachement du marquis de Canosse aux intérêts de l'empereur, et particulièrement de l'impératrice douairière <sup>1</sup>, m'obligea de m'opposer, autant qu'il me fut possible, à la résolution que M. le duc de Mantoue avoit prise de le mettre dans son conseil. Mais il en étoit pour lors si entêté, tant pour des vues que l'on ne découvrit que quelques mois après que pour plaire à une nièce du marquis dont ce prince étoit amoureux, qu'il envoya un courrier exprès à son résident à Paris pour prévenir Votre Majesté en faveur du marquis de Canosse et détruire les oppositions que je faisois à son dessein.

Le marquis de Canosse vint donc à Mantoue vers la fin de l'année 1682, et fut admis dans tous les conseils du prince avec un air de confiance qui alarma ses ministres et commença à me

1. Éléonore de Gonzague, fille de Charles II, duc de Mantoue, devenue, le 30 avril 1651, troisième femme de l'empereur Ferdinand III, dont elle resta veuve le 2 avril 1658. Elle mourut le 6 décembre 1686.

donner du soupçon de la sincérité de l'attachement de M. le duc de Mantoue aux intérêts de Votre Majesté. Cependant, comme la capacité de ce ministre se trouva fort inférieure à ce qu'on en avoit publié, on se désabusa bientôt de la crainte qu'on avoit eue de son savoir-faire, et on crut que l'inclination de M. le duc de Mantoue pour sa nièce avoit eu toute la part au choix qu'il en avoit fait.

Néanmoins, la suite fit connoître que M. le duc de Mantoue, qui est le plus caché et le plus dissimulé de tous les hommes quand il lui plaît, n'étoit entré dans cet engagement avec le marquis de Canosse que pour faire, par son moyen, de nouvelles liaisons avec la maison d'Autriche, avec qui l'affaire de Casal<sup>1</sup> l'avoit entièrement brouillé, et profiter, peut-être, des conjonctures qui auroient pu se présenter de se montrer moins attaché à la France qu'il ne l'a été depuis ce traité jusqu'à présent.

Il se passa huit ou dix mois sans que personne pût découvrir l'intelligence secrète qui étoit, sur cela, entre M. le duc de Mantoue et le marquis de Canosse, dont ce prince affectoit même, en me parlant, de soupçonner tellement la conduite, qu'il m'engagea à chercher quelque intelligence secrète dans sa maison qui pût me découvrir quelles étoient ses vues, ce que je fis avec assez de succès dans la suite.

Ces finesses de M. le duc de Mantoue ne me rassuroient pourtant point entièrement sur ses intentions, et ce qui arriva pendant les mois de janvier et de février de l'année 1683 me les fit encore soupçonner davantage. Il fit le marquis Octavian Cavriani, fils de son premier ministre et capitaine de cavalerie dans l'État de Milan, son résident auprès de M. le comte de Melgar. Il me proposa de rappeler le marquis Claude Gonzague du gouvernement du Montferrat pour y envoyer le marquis Maximilian Cavriani, frère de celui qui étoit devenu résident à Milan. Il fit demander à Votre Majesté qu'elle permît que le canon de la citadelle de Casal fût porté à Mantoue, en vertu d'un passe-port qu'il disoit en avoir des Espagnols, et il fit faire des instances auprès de Votre Majesté pour que les armes et les munitions qui sont en dépôt entre les mains de M. de Catinat, dans le magasin de la citadelle de Casal, fussent transportées dans la ville et remises entre les mains de son gouverneur, qui en eût désormais seul la disposition.

1. Le traité par lequel le duc de Mantoue avoit vendu Casal à Louis XIV, en 1681.

Les ordres que je reçus de Votre Majesté sur tout cela rendirent inutiles les desseins qu'on avoit apparemment de tenter si l'on ne pourroit point, dans quelque conjoncture favorable aux ennemis de la France, faire réussir à Casal de ces trames secrètes qui sont l'effet le plus ordinaire de la méditation et de la politique des Italiens. On ne put me faire voir les passe-ports du roi d'Espagne dont on m'avoit parlé. M. le duc de Mantoue ne put s'empêcher de se rendre aux raisons que je lui apportai pour lui faire voir le peu d'apparence qu'il y avoit que Votre Majesté pût consentir de laisser sortir les armes et les munitions du magasin de la citadelle de Casal, sans autre raison que celle de les mettre dans la ville où l'on pouvoit soupçonner qu'elles servissent un jour à armer les habitants peut-être contre les troupes de Votre Majesté, ainsi qu'il est arrivé lorsqu'en l'an 1652 on obligea, par la force et par la surprise, les François d'abandonner Casal, où ils étoient demeurés depuis le traité de Chérasque <sup>1</sup>. M. le marquis Maximilian Cavriani eut, sur mes remontrances, l'exclusion du gouvernement du Montferrat; M. le marquis de Gonzague y fut, à mes instances, confirmé pour un an et demi, malgré celles qu'on lui faisoit faire pour en revenir, et M. le duc de Mantoue m'accorda même, au mois de juillet, le logement dans les villages du Montferrat les plus proches de Casal pour mille chevaux que Votre Majesté avoit dessein d'y envoyer; ce qui, par les suites, n'eut point d'effet.

Mais, à peine ces démarches de M. le duc de Mantoue, conformes aux ordres et aux intérêts de Votre Majesté, m'avoient-elles donné quelque tranquillité sur la conduite de ce prince, que le voyage que le marquis de Canosse fit à Inspruck, où le siège de Vienne avoit obligé l'impératrice douairière de se retirer, me donna de nouveaux soupçons que la suite a fait voir qui n'étoient pas sans beaucoup de fondement. Car, soit que le marquis de Canosse se fût avancé d'écouter ou de faire, de son chef, des propositions à l'impératrice, ainsi que M. le duc de Mantoue l'a toujours soutenu depuis; soit, comme il y a plus d'apparence, qu'il n'eût parlé que par un ordre très-secret de son maître, je pénétrai, à son retour à Mantoue, qu'il avoit projeté avec l'impératrice de faire recevoir une garnison à la dévotion de la maison d'Autriche, choisie et payée

1. En 1631, entre les François, les Impériaux, les Espagnols, les ducs de Savoie et de Modènes.

par l'empereur, et dont les officiers lui feroient serment, moyennant quoi l'empereur et les Espagnols promettoient de grosses pensions à M. le duc de Mantoue et lui faisoient espérer d'en assigner le fonds sur les revenus les plus clairs des terres héréditaires de l'empereur.

Cette proposition de l'impératrice au marquis de Canosse, ou du marquis de Canosse à l'impératrice, (car on n'a jamais pu en démêler bien clairement la source) m'a occupé jusqu'au dernier moment que j'ai été auprès de M. le duc de Mantoue. Ce prince, étonné et confus que le secret en eût été si tôt découvert, n'a jamais déclaré bien nettement la vérité, et tout ce que je lui ai représenté, par ordre de Votre Majesté, sur cela, ne l'a pu faire résoudre, que dans les derniers jours que j'ai été à Mantoue, à rompre entièrement toutes les négociations qu'on vouloit l'obliger de continuer avec l'impératrice.

En sorte que l'espérance qu'il avoit d'en tirer quelque argent lui a fait entretenir un commerce, beaucoup plus long qu'il n'auroit dû, avec tous ceux que l'impératrice lui a détachés pendant huit ou dix mois, pour l'obliger à donner une suite aux propositions faites à Inspruck. On l'a tenté de toutes manières, et je dois lui rendre cette justice que, depuis que je lui ai pu faire connoître qu'il ne pourroit, sans contrevenir ouvertement aux engagements qu'il a pris avec Votre Majesté, écouter aucune proposition de recevoir à Mantoue une garnison qui fût ou choisie ou payée par la maison d'Autriche, il a rejeté absolument toutes les propositions qui lui en ont été faites, et je l'ai trouvé, sur les fins, si absolument convaincu de l'intérêt qu'il a d'être uniquement attaché à ceux de Votre Majesté, que je suis presque persuadé qu'il n'a fait traîner si longtemps ce commerce, avec l'empereur et l'impératrice, que par la foiblesse qu'il a de chercher, par tous les moyens, des secours d'argent extraordinaires pour ses plaisirs, qui lui en consomment plus qu'il ne conviendrait au bien de ses affaires.

Comme les principales raisons qu'il alléguoit, pour colorer la négociation qu'on a faite, en son nom, avec la maison d'Autriche, étoient fondées sur le mauvais état où se trouvoit alors la ville de Mantoue, et sur l'impossibilité prétendue où il disoit être de la mettre dans un meilleur par ses propres deniers, ceux de ses ministres qui ont le plus d'attachement pour les véritables intérêts de leur maître et qui n'ont d'autres vues que le bien de ses affaires et de son état, se sont servis, aussi bien que moi, de ce motif pour lui faire comprendre

qu'il pouvoit, doucement et avec un peu de patience, tirer par lui-même la ville de Mantoue de ce mauvais état; en sorte qu'il a, l'hiver dernier, augmenté, de son chef et de ses propres deniers, la garnison de la ville et de la citadelle de Mantoue, qui n'étoit que de six cents hommes, jusqu'à huit cents effectifs. Il en a donné le commandement à des gens, la plupart étrangers, qui ont fait quelques campagnes dans les troupes de France ou dans celles d'Allemagne; il en a ôté plusieurs valets à qui ses courtisans ou courtisanes avoient fait donner des compagnies ou d'autres charges pour récompense, et il a fait travailler aux fortifications de Mantoue, ce que Votre Majesté connoitra mieux que je ne pourrois le lui expliquer par le plan de la ville de Mantoue que je prends la liberté de lui présenter et que j'ai fait lever avec le plus d'exactitude qu'il m'a été possible.

Après avoir rendu compte à Votre Majesté de ce qui s'est passé de plus important à Mantoue pendant le cours de mon foible ministère, il ne me reste plus qu'à lui parler de l'esprit, des inclinations et des mœurs du prince, de madame l'Archiduchesse, sa mère, de madame la Duchesse, sa femme, et de ses principaux ministres.

M. le duc de Mantoue est d'une figure assez mal avenante, petit, fort cagneux, et le dos fort rond; il a le visage entièrement de la maison d'Autriche allemande, un front d'une hauteur démesurée, un œil presque toujours fermé, surtout quand il regarde avec application, et l'autre assez égaré, le nez long et pointu, une assez grosse lippe et le visage étroit; mais, quoique laid, il a de la grandeur dans la physionomie et la mine assez fière.

Il est d'une force de corps prodigieuse et d'une santé de fer. Il monte ordinairement, tous les matins, dix-huit ou vingt chevaux de manège, qu'il dresse le plus souvent lui-même; il court, le reste du jour, ou à la chasse ou par la ville, et, après avoir passé la meilleure partie de la journée dans une perpétuelle agitation, il s'abandonne, le soir, à des exercices encore plus violents et ne les quitte presque jamais qu'il n'ait outré la nature. Il va, le plus souvent, tout seul, dans une chaise roulante, qu'il conduit à toutes jambes, armé, jusqu'aux dents, d'armes à feu, d'une épée à l'espagnole et d'un stylet, sans qu'on ait encore pu lui persuader que cet équipage est plutôt celui d'un bandit que d'un souverain; il aime tout ce qui a l'air de péril et s'y abandonne avec ostentation.

Il est né avec de l'esprit et de la pénétration, au point que ceux qui le pratiquent trouvent souvent des sujets d'en être surpris, car ses

dehors et ses manières ne promettent rien moins que ce que l'on trouve quand on a des affaires de conséquence à traiter avec lui. Il juge vite et avec beaucoup de bon sens tout ce qu'on lui dit, répond juste et en bons termes, et ne manque pas d'adresse pour détourner une conversation à laquelle il ne veut pas répondre; il sait jeter, avec beaucoup de finesse, des paroles qui ne définissent qu'à demi ce qu'il veut faire entendre, et qui, sous une apparence souvent trompeuse, vont droit à ses fins. Il est, sur toutes choses, d'un secret impénétrable et entre volontiers dans la confiance des affaires les plus secrètes de ses courtisans; il est désintéressé et libéral autant qu'on le peut être; il a l'âme grande et donne volontiers tout ce qui peut dépendre de lui.

Mais les bonnes qualités que la nature lui avoit données ont été étouffées par une si mauvaise éducation, une inapplication si extraordinaire et une débauche si outrée avec les femmes et souvent avec les plus publiques et les plus infâmes, qu'il faut lui chercher longtemps de la vertu avant de la découvrir, et ce n'est qu'après une longue pratique qu'on apprend à l'estimer. Il ne donne jamais audience à ses ministres qu'à son manège ou dans un cabinet qui est au bout de son écurie, où il va visiter ses chevaux quatre ou cinq fois par jour; son manège et les femmes étant l'unique objet de ses pensées et de ses occupations.

A cette inapplication il joint une foiblesse inexcusable, quoiqu'elle provienne d'un fond de bonté; car, quelque crime qu'on ait fait dans son État, c'est assez que le criminel se vienne jeter à ses pieds, ou lui fasse parler par une de ses demoiselles, ou souvent même par ses laquais<sup>1</sup>, pour qu'il lui pardonne; de manière que la ville de Mantoue est devenue un coupe-gorge et la retraite de tous les bandits d'Italie, qui y commettent continuellement et impunément les plus horribles assassinats, et les gardes du corps de M. le duc de Mantoue ne sont remplis que des plus affreux de ces scélérats.

L'étroite liaison du sang qu'il a avec la maison d'Autriche<sup>2</sup> ne l'empêche pas d'être entièrement François dans le cœur, et, comme

1. Ce qu'on appelle *laquais*, en Italie, sont des coureurs qui vont toujours à toutes jambes devant les chevaux et ne montent jamais derrière les carosses (B.).

2. Il y avoit eu de fréquentes alliances entre la maison d'Autriche et la maison de Gonzague. Le duc régnant étoit lui-même fils d'une archiduchesse d'Autriche.



il est né avec du courage, et qu'il désire même avec ardeur les occasions de le mettre en œuvre, la valeur et les grandes actions de Votre Majesté lui ont donné une vénération et une inclination si particulières pour sa personne sacrée, que s'il suit son penchant et ses inclinations naturelles, on peut être assuré qu'il sera toujours étroitement attaché aux intérêts de la France, et qu'il faudra qu'il violente son cœur pour faire des pas qui y soient contraires. Il m'a enjoint, avec beaucoup d'instances, quand j'ai pris congé de lui, d'en assurer Votre Majesté et de la supplier, en même temps, très-humblement, de lui faire la grâce de ne jamais juger de son cœur et de la sincérité de ses intentions sur les rapports que la maison d'Autriche en pourroit peut-être faire faire, sous main, à Votre Majesté, pour lui ôter la protection dont elle l'honore; mais il la conjure de l'entendre toujours avant de le condamner sur toutes les choses qui pourroient arriver dans les suites. Il témoigne, dans ses conversations les plus secrètes avec ses ministres et ceux de Votre Majesté, une extrême envie de voir la guerre en Italie et d'y servir. Votre Majesté de sa personne, et il m'a assuré plusieurs fois que cette pensée n'a pas été le moindre motif qui l'ait obligé de faire le traité de Casal avec Votre Majesté.

Il m'a toujours paru qu'il ne s'en repentoit point et il m'a dit souvent qu'il étoit si content de la discipline et de la sagesse avec lesquelles on fait vivre les troupes de Votre Majesté, qu'il étoit persuadé que mille capucins feroient plus de désordre chez lui que trois mille dragons des troupes de Votre Majesté. Ce qui lui fait seulement un peu de peine, c'est qu'on le fait quelquefois trop solliciter pour le payement de sa pension, et il souhaiteroit qu'il se fit de sorte qu'il ne fût jamais obligé d'en faire importuner Votre Majesté.

Madame l'Archiduchesse, mère de M. le duc de Mantoue, est fille de Léopold et sœur de Ferdinand, dernier archiduc d'Inspruck, dont les États, faute de postérité masculine, sont passés à l'empereur d'aujourd'hui. Jamais il n'est sorti de la maison d'Autriche une princesse si orgueilleuse. Mais ses manières dédaigneuses et méprisantes, en la faisant haïr des Mantouans, l'en ont fait beaucoup plus craindre que ne l'est son fils. Le dessein qu'elle avoit de le tenir toujours dans la dépendance et de gouverner, après sa majorité, avec le même pouvoir qu'elle avoit pendant sa minorité, l'a engagée à le faire élever d'une manière basse et grossière et à tenir toujours auprès de lui, dès son enfance, de certaines canailles qui fournissent incessamment des sujets aux débauches de ce prince et qui sont, pour la plupart, aux

gages de sa mère. Elle n'a pas laissé que de se tromper dans son projet, car elle n'a conservé de l'autorité sur lui que pour des bagatelles, et dans les choses importantes, il suffit presque que son fils sache qu'elle s'y intéresse, pour qu'il refuse de les faire.

Cette princesse a, non-seulement, pour la maison d'Autriche, tout l'attachement qui est naturel à chacun pour sa patrie et pour ses parents, mais elle y a joint aussi une partialité si aveugle qu'elle ne lui laisse jamais la liberté de discerner la vérité quand elle n'est pas avantageuse aux Autrichiens; elle se laisse prévenir des bruits les plus impertinents pourvu qu'ils flattent ses pensées; elle les débite avec un air d'autorité qui les fait facilement croire au peuple, et tout ce qui regarde la France ne trouve presque jamais de justice chez elle. Mais comme elle a assez peu d'esprit, on doit peu craindre ce qu'elle pourroit entreprendre auprès de son fils ou machiner sous main dans son État contre le service de Votre Majesté. Car si elle a assez d'esprit et d'emportement pour imaginer et s'abandonner aux projets les plus violents et les plus bizarres, elle n'a pas assez de capacité pour les soutenir ni assez de suite dans l'esprit pour les conduire jusqu'à leur fin.

Elle est extrêmement avide du bien qu'elle n'a point et fort avare de celui qu'elle a, et l'on tient qu'elle en a tant acquis, pendant sa régence, qu'elle a au moins trois millions d'argent comptant qu'elle fait valoir, pour la plupart, dans le négoce et dans des usures aussi grandes que celles que font les juifs à Mantoue. Il y a beaucoup d'apparence que ces trésors sont destinés à don Juan qui passe pour bâtard de M. le duc de Mantoue, quoiqu'il soit le fruit des amours de sa mère qui ont produit des aventures si extravagantes que le respect qu'on doit aux personnes de sa naissance et de son rang devoit faire souhaiter que l'histoire en soit éternellement ensevelie dans l'oubli. Je dirai seulement à Votre Majesté qu'on dit assez publiquement à Mantoue qu'il en a coûté la vie au feu duc, son mari, dont la mort a eu assurément des circonstances qui ne sont pas naturelles, et la vie que cette princesse a menée depuis et mène encore aujourd'hui avec le père Joseph Bulgain qui s'est, depuis douze ans, fait dominicain, donne assez de crédit aux mauvais bruits qui courent sur cela contre elle.

Madame la duchesse de Mantoue est fille aînée du feu duc de Guastalla, de la maison de Gonzague <sup>1</sup>, qui, étant mort sans enfants mâles,

1. Anne-Isabelle de Gonzague, fille de Ferdinand III de Gonzague, duc

a donné lieu à M. le duc de Mantoue de s'emparer de son État en conséquence de son mariage, quoique la souveraineté de ce fief, qui est masculin, pût être, avec beaucoup de raison, contestée par don Vicenze et don Vespasien de Gonzague qui, depuis une assez longue suite d'années, sont établis à Madrid <sup>1</sup>.

Elle a beaucoup de douceur, de sagesse et de piété; elle est bien faite, sans être belle, et il s'en faut peu qu'elle ne danse aussi bien que les meilleures danseuses de France. Elle ne se mêle aucunement des affaires de M. le duc de Mantoue, et, non-seulement elle n'a aucun crédit sur son esprit, mais sa stérilité, la haine de madame l'Archiduchesse et le peu d'attachement que M. le duc de Mantoue a eu pour elle, pendant plusieurs années, ont éloigné la considération que ses sujets devroient naturellement avoir pour une si bonne princesse.

Depuis trois ans, M. le duc de Mantoue s'est raccommoé avec elle par l'envie d'avoir des enfants, mais il en a tellement perdu tout espoir, à présent, qu'il ne fait point de difficulté de dire que c'est la seule raison qui cause le peu d'application qu'il donne au bien de son État : ceux qui doivent lui succéder ne lui étant pas assez proches ni assez chers pour qu'il se soucie de leur laisser ses affaires dans un meilleur ordre.

En effet, il y a bien de l'apparence que cette succession sera, un jour, un sujet de guerre en Italie encore plus grand que ne le fut la succession du duc Vincent, en l'an 1627, lorsque Charles I<sup>er</sup>, duc de Nevers, succéda aux États de Mantoue et de Montferrat <sup>2</sup>.

Il est sûr qu'il n'y a plus, après M. le duc de Mantoue, aucun Gonzague qui soit de la descendance des Paléologue, ni, par conséquent, qui ait aucun droit sur le Montferrat <sup>3</sup>, qui n'est pas fief masculin; et, à l'égard du duché de Mantoue, ceux qui, par le droit

de Guastalla, et de Marguerite d'Est-Modène, épousa le duc de Mantoue le 7 avril 1671; elle mourut le 18 novembre 1703.

1. Le duc de Mantoue fut, plus tard, contraint de restituer le duché de Guastalla.

2. Charles, duc de Nevers, avait épousé, le 25 décembre 1627, Marie de Gonzague, nièce du duc de Mantoue Vincent II, qui mourut, le lendemain 26, sans enfants. Charles vint aussitôt prendre possession des États de son beau-père que lui disputèrent l'empereur et les Espagnols. Il en résulta une guerre dans laquelle Charles fut soutenu par le roi de France Louis XIII et que termina le traité de Chérasque, en 1631.

3. Les ducs de Mantoue descendaient de la célèbre famille des Paléologue

de proximité, y doivent succéder sont si pauvres et ont si peu d'appui que l'état de leur fortune donneroit lieu à leurs voisins et à d'autres princes de fonder des prétentions sur le Mantouan. M. le duc de Lorraine auroit les siennes, aussi bien que sur le Montferrat, à cause des prétentions de la reine de Pologne, sa femme, pour les reprises de la dot de l'impératrice, sa mère, qui, par le contrat de mariage, les a cédées à la reine, sa fille<sup>1</sup>.

Les Vénitiens formeroient aussi leurs prétentions pour des sommes considérables qui leur sont dues par les ducs de Mantoue, pour divers secours d'hommes et d'argent que la République leur a donnés en différents temps, et madame l'Archiduchesse, si elle vivoit encore, lors de la mort de son fils, ne laisseroit pas d'avoir sa cabale pour faire tomber la succession de l'État de Mantoue à don Juan, à qui les trésors de sa mère et la grande quantité de biens allodiaux qu'elle possède dans le Mantouan pourroient être d'un grand secours au succès de ses prétentions.

Les Espagnols aussi ne manqueroient point de pratiquer, par bienséance de voisinage, tous les moyens possibles de s'emparer de la possession de cet État, et la cruelle guerre de Mantoue, dont leur avidité seule fut la cause, fait assez voir qu'ils ne laisseront échapper aucune conjoncture favorable de joindre le Mantouan au Milanais.

De manière que l'incertitude où sont les sujets de M. le duc de Mantoue du maître qu'ils auront, après sa mort, donne une très-grande inquiétude aux plus prévoyants et peu de courage à tous, en général, de s'attacher au pays où ils sont nés; les plus riches en détournent leurs effets, dans la crainte d'une seconde guerre aussi oruelle que le fut celle de 1630. Les seuls ministres de M. le duc de Mantoue qui ont le secret du traité de Casal, et particulièrement M. le marquis Frédéric de Gonzague, qui a, dans cette affaire, un intérêt plus particulier que les autres, comme étant un des plus proches parents de M. le duc de Mantoue, espèrent qu'en cas de la mort de leur maître, Votre Majesté voudra bien, à l'exemple du feu roi son père, de glorieuse mémoire, maintenir la maison de Gonzague dans la légitime possession du duché de Mantoue, d'autant plus que Votre Majesté

par Frédéric II, duc de Mantoue, qui, en 1531, avait épousé Marguerite Paléologue, fille de Guillaume Paléologue, marquis de Montferrat.

1. Le duc Charles de Lorraine avait épousé Marie-Éléonore, veuve de Michel Wisnowiski, roi de Pologne, fille de l'empereur Ferdinand III et d'Éléonore de Gonzague, tante du duc de Mantoue.

s'y est engagée par l'article 6 du traité de Casal, et que, selon toute apparence, l'intérêt de la France sera toujours que le duché de Mantoue soit plutôt dans les mains d'une maison aussi peu à craindre que celle de Gonzague, que dans celles de la maison d'Autriche ou des Vénitiens <sup>1</sup>.

M. le marquis Ferdinand Cavriani, qui fait la figure de premier ministre de M. le duc de Mantoue, parce que, outre qu'il est un de ses plus confidants ministres, il a la charge de maître de chambre, qui est la première de cette cour, est homme de qualité, de beaucoup d'esprit et encore plus de bon sens; il a beaucoup de sagesse et d'honneur, et assez d'expérience des choses du monde, qu'il a acquise à la cour de l'empereur qu'il a servi assez longtemps. Sa mine grave et sérieuse et sa paresse à parler préviennent, dès l'abord, en faveur de sa capacité; mais l'obscurité avec laquelle il s'explique dans les affaires embarrasse assez ceux qui ont à traiter avec lui, et, comme ces manières le rendent difficile à connoître, presque tout le monde prend pour une finesse affectée ce qui est un caractère naturel en lui; et il a le malheur que ni ceux qui se disent zélés pour la France, ni ceux qui sont Autrichiens déclarés, ni généralement tous ceux qui ont affaire à lui n'osent presque jamais s'y fier, pour le croire trop habile homme, et ne pouvoir pénétrer de quel parti ni de quel sentiment il est. Pour moi, je l'ai toujours trouvé fort sincère et fort droit sur ce qui a regardé directement le service de Votre Majesté et celui de son maître, et il m'a paru seulement qu'il mettoit l'établissement de sa famille au-dessus de tout intérêt. Du surplus, il est si lent et si paresseux, que la plupart des affaires périssent entre ses mains, ce qui a obligé M. le duc de Mantoue à lui en renvoyer beaucoup moins, depuis quelques années.

M. le marquis Frédéric de Gonzague est un modèle d'un parfaitement honnête homme, et il est plus capable qu'aucun de ce pays-là de conduire une affaire d'importance. Il est sage, doux, modeste et sincère, appliqué, exact et pénétrant dans les affaires, et autant expéditif que la foiblesse de sa santé lui peut permettre. Il se met peu en peine de s'avancer dans la faveur de son maître ni de se procurer des grâces, et, hors les affaires de France dont il est chargé, il n'en cherche guère d'autres; il n'a aucune liaison avec la maison d'Autriche qui a même

<sup>1</sup> Ces prévisions ne se réalisèrent point. On sait que la paix d'Utrecht, en 1707, déposséda le duc de Mantoue de ses États qui furent livrés à l'Autriche.

témoigné un ressentiment particulier contre lui, depuis le traité de Casal, et il est, d'inclination et de cœur, autant François que l'intérêt de M. le duc de Mantoue et celui de la maison de Gonzague peuvent le permettre à un homme qui n'est pas né sujet de Votre Majesté. Il a servi, il y a environ trente ans, trois ou quatre campagnes en Catalogne, avec un de ses oncles qui avoit un régiment de cavalerie au service de Votre Majesté; il parle françois comme s'il étoit né à Paris, et le séjour qu'il a fait à la cour de France lui a laissé une politesse peu commune à ceux de ce pays. C'est le seul homme que j'y aie vu aimer véritablement la justice et être pénétré de douleur du désordre affreux où M. le duc de Mantoue souffre toutes choses chez lui, et je ne lui ai jamais connu de défaut que celui d'avoir un peu trop de déférence pour les avis de M. le marquis de Cavriani qu'il regarde, dans les affaires, comme un homme d'un génie et d'une pénétration bien supérieure à lui, ce qui pourtant n'est pas vrai.

Don Joseph Varano, ministre et premier maître d'hôtel de M. le duc de Mantoue, n'est pas né sujet de ce prince; il est Ferrarois et prétend que ses pères étoient, il n'y a pas longtemps, souverains de Camerino qui est à présent au pape. Il a beaucoup de brillant d'esprit, mais il a beaucoup plus de vivacité que de jugement, et seroit un plus joli courtisan qu'il n'est capable d'être un ministre bien appliqué; il est d'une assiduité qui seroit mieux employée auprès d'un prince plus réglé que M. le duc de Mantoue; il aime son maître comme on aime une maîtresse, et cet amour aveugle l'empêche souvent de voir les choses telles qu'elles sont et de parler à M. le duc de Mantoue avec la vigueur qui seroit nécessaire des occasions du contraire. Il suit toujours le torrent et ne s'y oppose jamais, de quelque côté que son maître tourne; comme il est toujours avec lui, il entre dans sa confiance sur toutes choses, et si M. le duc de Mantoue a quelqu'un à sa cour qu'il considère et estime plus que lui, il n'en a point qu'il aime davantage. Don Joseph a, en tout, le vrai cœur d'un gentilhomme; il est plein d'honneur et de bonne volonté, mais il est si entêté de la cour que je crois que la tête lui tourneroit s'il étoit à une plus grande; et il aime à faire des vers et à les lire à tous ceux qu'il rencontre, au point de s'en rendre insupportable s'il étoit parmi des gens de goût.

Voilà, Sire, les trois ministres qui ont eu le secret de l'affaire de Casal, et avec lesquels les envoyés de Votre Majesté ont encore aujourd'hui relation pour les affaires qui regardent son service. Je ne

parlerai pas à Votre Majesté de leur désintéressement qui est assez singulier dans des gens nés au delà des Alpes<sup>1</sup>, Votre Majesté l'a connu par leur manière d'agir et par le refus qu'ils ont fait de recevoir aucun présent de M. l'abbé Morel.

J'ajouterai seulement un mot de ceux qui sont le plus ouvertement attachés aux intérêts de la maison d'Autriche.

M. le marquis Louis Canosse étoit né très-pauvre gentilhomme; il en est devenu un des plus puissants de toute la Lombardie, par la succession du marquis Horace, son frère, qui s'est enrichi pendant la minorité de M. le duc de Mantoue dont il étoit premier ministre. Le marquis Louis fut envoyé, du vivant de son frère, de la part de M. le duc de Mantoue, à l'empereur, ce qui lui donna occasion de s'attacher à la cour de Vienne où il fut camérier de l'empereur, et, en retournant, après quelques années, dans sa patrie, il obtint la qualité de commissaire impérial qu'il a quittée par les raisons que j'ai ci-devant dites à Votre Majesté. Il a très-peu d'esprit et nulle application aux affaires; il passe pour un grand menteur, du moins dans les nouvelles qu'il aime à débiter; il a peu de secret et se laisse absolument gouverner par le marquis Paleotti, son neveu et capitaine des gardes de M. de Mantoue, jeune homme de vingt-deux ans, d'un esprit fort méchant et d'un très-mauvais cœur sur toutes sortes de chapitres. Cependant, les grandes richesses du marquis de Canosse, son gros équipage et l'affection déclarée qu'il a pour la cour de Vienne, ne laissent pas de le faire fort considérer du peuple de Mantoue qui, je ne sais pourquoi, a presque autant d'inclination pour l'empereur que pour son prince.

Le marquis Rizzardi, ministre et premier écuyer de M. le duc de Mantoue, est de la maison de *Hippolitis*, une des plus anciennes de la Lombardie; il a été page de l'impératrice douairière et a été, dans sa jeunesse, un des favoris de madame l'Archiduchesse, avec laquelle il est, à présent, assez brouillé. C'est un homme d'une capacité peu étendue, et plus propre à faire représenter un opéra ou une comédie, dont il a le soin ordinairement, qu'à manier une affaire d'État; il est intéressé, dans les petites affaires, jusqu'à l'infamie, et, s'il se trouvoit dans une conjoncture importante, il oublieroit aisément l'attachement qu'il a pour la maison d'Autriche, pourvu qu'on le payât

1. Il ne faut pas oublier que Breteuil écrivait ce mémoire dans un temps où la conduite des princes italiens ne justifiait que trop ses paroles. Qu'on se rappelle Saint-Simon s'étonnant de la probité et de la fidélité du nonce Gualterio. (Voir le *Magasin de Librairie*, t. I, page 476.)

bien d'ailleurs, et il ne seroit pas même nécessaire de faire beaucoup de cérémonies pour le gagner avec de l'argent.

M. le comte Vialardi est secrétaire d'État et n'a point la qualité de ministre, mais il en fait beaucoup plus la fonction que plusieurs autres du pays qui l'ont. C'est, de tous ceux de la cour de Mantoue qui sont dans les intérêts de la cour de Vienne, celui qui a le plus d'esprit et de capacité; il est très-habile dans sa charge, appliqué et fort expéditif, homme de résolution et très-capable de concevoir et de bien conduire une grande affaire; il a de la vanité au delà de toutes bornes, et, comme il aime le faste et qu'il est assez gueux, il vit en chevalier d'industrie, fait servir, plus qu'aucun autre, la faveur de son maître à son intérêt particulier, prend de l'argent de tous les côtés où il peut en attraper, et je crois que celui qui en auroit besoin, dans une occasion importante, pourroit aisément acheter ses services. Mais il faudroit trouver les moyens que sa vanité ne perdît rien de la bonne opinion qu'il veut que l'on ait de sa probité. Il est extrêmement débauché, et tient un assez grand nombre de *braves*, ou, pour mieux dire, d'assassins à ses gages, et M. le duc de Mantoue se sert souvent de lui pour faire quelque coup de main hors de son État.

Outre ces ministres, qui ont tout le maniement des affaires les plus importantes de leur maître, il y en a encore d'autres qui en ont le titre, sans en faire aucune fonction, savoir : M. le marquis Pallas Strozzi, le comte de Castelbargue, l'abbé de Sainte-Barbe, le marquis Pyrrho Maria Gonzague, le marquis Tulle Guanieri, le marquis Horace Nerli nommé au gouvernement de Casal; le comte Calore, président du magistrat; le marquis Rigon, le marquis Carlo Valenti, le marquis Amorotti et les marquis Maximilian Cavriani et Pompée Strozzi, qui entrent au conseil à la place de leurs pères, quand leurs infirmités les empêchent de s'y trouver. Il y a encore trois autres secrétaires d'État : le comte Magne, qui a la relation des affaires du Montferrat pour le domaine et les affaires civiles, et qui est assez employé par son maître; le marquis Cataneo, qui est, depuis dix ans, dans son lit, et le comte Corapano, qui n'a ni fonction, ni mérite, ni considération.

Tous ces ministres et secrétaires d'État tiennent un conseil une fois la semaine, qui est ordinairement le samedi après midi, où les affaires du dedans du pays et les requêtes des sujets du prince sont examinées, et, à l'égard des affaires politiques, les trois ministres qui ont soin des affaires de France sont les seuls qui s'assemblent chez



eux pour en délibérer ; ils en rendent compte à M. le duc de Mantoue là où ils peuvent l'attraper, car jamais il ne tient de conseil réglé pour quoi que ce soit au monde.

Je crois devoir encore, avant de finir cette relation, rendre compte à Votre Majesté d'un usage qui est établi à Mantoue à l'égard de ceux de la maison de Gonzague, qui est extrêmement différent de ce qui se pratique en tous pays, à l'égard de ceux qui sont de la maison du souverain, et qui peut servir, dans des temps, pour régler les honneurs et les traitements que ceux de celle de Gonzague pourroient prétendre à la cour de France, s'il y en venoit quelqu'un.

Tous ceux de la maison de Gonzague, même les plus proches à la succession à la souveraineté de Mantoue, ne portent point, dans leur pays, le titre de prince, à moins qu'ils n'aient quelque petite principauté particulière, et n'ont aucune distinction, telle qu'elle puisse être par-dessus les gens de qualité du pays, ni lorsque les autres leur écrivent, ni lorsqu'ils leur parlent, ni lorsqu'ils les rencontrent ; et j'ai vu plusieurs fois, chez moi, qu'un homme de condition du pays qui étoit le premier à me rendre visite, fût-il même un jeune homme, ne cédoit point sa place à un Gonzague qui survenoit, bien que ce Gonzague fût un des premiers de la maison, et quelquefois un des principaux ministres du duc.

Le peuple du Mantouan n'en fait pareillement aucune différence, et M. le duc de Mantoue n'en fait que dans les lettres qu'il leur écrit, où il leur donne la qualité d'*illustrissimo*, et aux gens de qualité de toute l'Italie le titre seulement de *molto illustre*.

Cet usage a été, je crois, introduit parce que, dans l'origine, la maison de Gonzague gouverna la ville de Mantoue, avec le titre seulement de capitaine de Mantoue. A la mort de *Passarin*<sup>1</sup>, ces Gonzague n'étoient proprement que les premiers entre leurs égaux, et le reste de leur famille n'avoit aucune distinction.

Et ce qui a empêché cet usage de changer, lorsque la souveraineté s'est confirmée et est devenue plus puissante dans la maison de Gonzague, c'est que cette maison a toujours été si nombreuse, et l'est encore tellement aujourd'hui, que la plus grande partie sont fort pauvres, et qu'il n'y a pas un homme de condition dans le pays qui n'ait épousé,

1. Ou plutôt *Passerino* Bonacolsi, tyran de Mantoue, mis à mort, en 1328, par Louis de Gonzague qui gouverna Mantoue avec le titre de capitaine, que portèrent ses successeurs jusqu'à Frédéric II, auquel Charles-Quint conféra, en 1530, le titre de duc de Mantoue.

ou lui ou ses pères, une Gonzague ou donné une fille de sa maison en mariage à quelque Gonzague ; en sorte que les gens de qualité du pays ne font presque qu'une même famille avec le prince, qu'ils se regardent presque comme égaux, font très-peu leur cour à leur souverain, et vivent quasi en république, à quoi contribue beaucoup l'usage de cette cour qui admet dans le conseil dont je viens de parler les aînés de chaque famille, avec le titre de ministre : de manière que le dedans du pays est gouverné par une espèce d'aristocratie, et qu'il a plus de ministres, que les deux plus grandes monarchies de l'Europe n'en ont pour les gouverner.

C'est, Sire, tout ce que j'ai cru devoir dire à Votre Majesté, en exécution de l'ordre, porté par mon instruction, de lui rendre compte, à mon retour, de ce que j'ai remarqué de plus important à la cour de Mantoue. Il ne me reste plus qu'à remercier très-respectueusement Votre Majesté de la grâce qu'elle m'a faite de me confier cet emploi et de l'assurer qu'on ne peut rien ajouter au zèle inviolable et à la vénération très-profonde avec lesquels je suis, sire, de Votre Majesté, le très-humble, très-obéissant, très-fidèle et très-obligé serviteur et sujet.

BRETEUIL.

A Versailles, le 3 septembre 1634.

# ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV

---

## X

### FAUTE DE LA DUCHESSE DU LUDE

#### TOUCHANT LE CÉRÉMONIAL

(1698)

Quand madame la duchesse de Bourgogne<sup>1</sup> fut mariée, et que les ambassadeurs l'allèrent voir pour la première fois, Ferrero, ambassadeur du duc de Savoie, fut le premier qui eut audience de cette princesse. M. de Saintot y fit une faute considérable dans le cérémonial. Il obligea la duchesse du Lude<sup>2</sup>, sa dame d'honneur, de venir au devant de l'ambassadeur et de le baiser. Madame la duchesse du Lude, quoique depuis longtemps à la Cour, étoit trop novice dans sa charge pour savoir qu'elle ne devoit pas le faire, et elle s'en confia à un aussi ancien officier que Saintot<sup>3</sup>.

On en proposa autant à la dame d'honneur de Madame, mais cette

1. Marie Adélaïde de Savoie, mariée, le 7 décembre 1697, au duc de Bourgogne, petit fils de Louis XIV.

2. Marguerite-Louise de Béthune, fille de Maximilien-François de Béthune, duc de Sully, et de Charlotte-Séguier. Mariée le 23 février 1658, à Armand de Grammont, comte de Guiche; devenue veuve elle épousa en secondes noces, le 6 février 1681, Henri de Daillon, duc du Lude, grand maître de l'artillerie; elle mourut le 25 janvier 1726, à 83 ans. Saint-Simon représente madame du Lude comme une personne sachant se faire bien venir de tout le monde, mais flattant bassement les gens en crédit et jusqu'aux valets.

3. Quoique M. de Saintot fût ancien officier par la charge du maître des cérémonies qui étoit depuis près d'un siècle dans sa famille, il étoit cependant depuis très-peu de temps introducteur des ambassadeurs, et comme depuis qu'il avoit cette charge il n'y avoit eu ni reine ni dauphine, il se laissa surprendre par le vieux Ferrero qui étoit pour la troisième fois ambassadeur en France et qu'il crut être mieux instruit que lui de ce point de cérémonie (B).

princesse, qui savoit ce qui se devoit pratiquer en semblable cérémonie, se donna bien de garde de laisser faire cette faute à sa dame d'honneur.

La démarche que Saintot fit faire à la duchesse du Lude fit un fort grand bruit. Le nonce Delfini, le marquis de Cascaës, ambassadeur de Portugal, et Erizzo, ambassadeur de Venise, qui devoient avoir audience de madame de Bourgogne, prétendirent que la dame d'honneur leur fit le même honneur qu'elle avoit fait à Ferrero. Saintot eut beau leur dire qu'il s'étoit mépris et qu'à l'avenir la dame d'honneur ne feroit pour aucun ambassadeur ce qu'il lui avoit fait faire, tous vouloient le même traitement, et le nonce surtout qui devoit aller le premier à l'audience insistoit fortement et disoit qu'il n'étoit pas juste qu'on rendit moins d'honneur au nonce du pape qu'à l'ambassadeur de Savoie.

Le jour de l'audience ayant été réglé pour le nonce, on fut obligé de la remettre à huit jours pour avoir le temps de trouver quelque expédient pour ajuster sa prétention, et ce fut le nonce, lui-même, qui proposa celui qui fut exécuté; qui fut qu'on lui écrivoit par ordre du Roi, et aux deux autres ambassadeurs aussi, une lettre par laquelle on leur marqueroit que ce que Saintot avoit fait faire à la duchesse du Lude étoit contraire aux règles et à l'usage; qu'une faute n'étoit pas un fondement suffisant pour établir une nouveauté aussi considérable que celle-là et qu'on les assuroit qu'à l'avenir semblable chose ne seroit jamais pratiquée, ni pour l'ambassadeur de Savoie, ni pour aucun ambassadeur. Ce fut le marquis de Torcy, secrétaire d'État des étrangers<sup>1</sup>, qui écrivit cette lettre dont ces trois ambassadeurs envoyèrent des copies à leurs maîtres.

*Lettre de M. le marquis de Torcy à M. le Nonce.*

Versailles, le 16 janvier 1698.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur d'écrire à V. S. Ill. pour l'assurer que M. de Saintot s'est trompé lorsqu'il a dit à madame la duchesse du Lude qu'elle devoit sortir de la chambre de madame la duchesse de Bourgogne pour recevoir M. l'ambassadeur de Savoie, lorsqu'il a eu son audience de cette princesse. Cette démarche étoit entièrement contraire aux règles et à

1. C'est-à-dire des affaires étrangères.

l'usage et ne fera désormais aucune conséquence, et, comme elle doit être attribuée à une erreur, je puis vous répondre que ce qui s'est pratiqué par abus en cette occasion ne le sera plus à l'avenir ni pour l'ambassadeur de Savoie ni pour aucun autre.

Si M. de Saintot fit une lourde faute sur le cérémonial en obligeant la duchesse du Lude à venir au-devant de l'ambassadeur de Savoie, il n'en fit pas une moindre par rapport à l'honneur de nos charges en donnant les mains à l'expédient proposé par le nonce, de lui faire écrire par le marquis de Torcy, car puisque c'est l'introduit des ambassadeurs qui seul prend l'ordre immédiatement du Roi pour les cérémonies qui regardent les ambassadeurs et qui les règle avec Sa Majesté, il pouvoit bien prendre pareillement l'ordre du Roi pour écrire au nonce et aux deux autres ambassadeurs une lettre par laquelle il auroit lui-même avoué sa faute. Il étoit plus convenable que celui qui l'avoit faite, la réparât; et si j'avois le malheur de tomber quelque jour en pareil inconvénient, je prierois Sa Majesté de trouver bon que ce fût moi qui le réparât.

---

## XI

### AUDIENCE DONNÉE PAR M<sup>me</sup> LA DUCHESSE DE CHARTRES

A LA COMTESSE DE JERSEY,

FEMME DE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE

(1699)

Le mardi 24 février 1699, je conduisis la comtesse de Jersey à l'audience de madame la duchesse de Chartres<sup>1</sup>.

Milord Jersey ne m'ayant averti qu'au lever du Roi que sa femme étoit à Versailles et qu'elle demandoit cette audience, je ne pus parler

1. Marie-Françoise de Bourbon, mademoiselle de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de madame de Montespan; née en mai 1677, mariée, le 18 février 1692, à Philippe d'Orléans, duc de Chartres, devenu, plus tard, duc d'Orléans et régent de France, pendant la minorité de Louis XV.

à madame de Chartres qu'à son réveil qui fut à midi. Elle me dit qu'elle étoit bien embarrassée en quel habit elle donneroit cette audience, parce que dans la règle elle devoit être en robe, mais que devant partir à trois heures pour aller avec M. le Dauphin à l'Opéra à Paris et ensuite au bal que Monsieur donnoit au Palais-Royal, où l'on ne devoit être qu'en robe de chambre, elle ne pouvoit avoir le loisir de s'habiller en deux façons jusqu'à trois heures. Je l'assurai que j'accommoderois aisément cette grande affaire avec l'ambassadrice, pourvu qu'elle lui en voulût faire une civilité quand je la menerois à l'audience. L'ambassadrice et l'ambassadeur que je trouvai à la toilette de madame de Bourgogne, y consentirent aisément, mais quelqu'un ayant mis un scrupule sur cela dans l'esprit de madame de Chartres, il fallut que j'en allasse parler au Roi qui me dit qu'il n'y avoit point de difficulté dès que l'ambassadeur et l'ambassadrice y consentoient, mais qu'il falloit que je leur fisse entendre que ce n'étoit que parce qu'ils y consentoient, et que, s'ils vouloient que l'audience fût dans les formes, on la leur donneroit. Je fis savoir à madame de Chartres que Sa Majesté approuvoit ce qui avoit été projeté, et un moment avant trois heures je menai à son audience l'ambassadrice qui, sans cérémonie et sans suite, se rendit dans sa chaise au bas du degré qui monte chez madame de Chartres. Je la reçus au sortir de sa chaise et lui donnai la main.

La marquise de Castries<sup>1</sup>, dame d'honneur de madame de Chartres, vint au-devant de l'ambassadrice jusqu'au milieu de l'antichambre, la salua, la baisa et lui prit la main gauche que je tenois. Je passai à sa droite et nous entrâmes de cette manière dans la chambre de madame la duchesse de Chartres qui étoit à son cercle.

Aussitôt qu'elle aperçut l'ambassadrice elle se leva et avança trois ou quatre pas pour la recevoir. L'ambassadrice fit, avec la marquise de Castries, ses révérences, moi étant à sa droite, et à la troisième qu'elle fit plus profonde que les deux autres, madame de Chartres la baisa et lui dit en même temps qu'elle ne la recevoit en robe de chambre que

1. Marie-Élisabeth de Rochechouart Mortemart, fille de Louis-Victor, duc de Mortemart et de Vivonne, et d'Antoinette de Mesmes; née en 1663, elle épousa, le 20 mai 1693, Joseph-François de la Croix, marquis de Castries, et mourut en 1718, à 55 ans, Fille du frère de madame de Montespan, la marquise de Castries étoit ainsi cousine de la duchesse de Chartres. Voir l'étrange portrait que Saint-Simon a tracé de madame de Castries. (t. I, p. 404, édit. Chéruel).

parce qu'elle avoit bien voulu y consentir et entrer dans l'embarras qu'elle auroit eu de s'habiller autrement. Madame de Chartres s'étant assise après ce compliment, fit donner un tabouret à l'ambassadrice au milieu du cercle. La marquise de Castries se mit auprès d'elle. L'audience fut courte à cause que madame de Chartres parloit.

Quand l'ambassadrice s'en retourna, madame de Chartres fit pour la reconduire les même trois ou quatre pas qu'elle avoit faits pour la recevoir. L'ambassadrice ayant fait ses trois révérences, la marquise de Castries la reconduisit où elle l'avoit prise et je la reconduisis jusqu'à sa chaise.

---

## XII

### PRÉSENTS DU NONCE GUALTIERI<sup>1</sup>

(1702)

Le 2 avril 1702, plus de deux ans après son arrivée en France, le nonce Gualtieri fit son entrée publique, et le 4 avril, Breteuil le conduisit à l'audience du Roi.

Le mercredi 5 avril, lendemain de l'audience du nonce, je retournai à Versailles présenter au Roi les présents que le nonce lui a faits suivant l'ancien usage. Ces présents consistoient en une grande châsse de cristal, enrichie de bronze doré et travaillé, d'un goût exquis, dans laquelle étoient les ossements d'une sainte à qui on avoit donné le nom de Victoire. Ces ossements étoient rassemblés et formoient un corps qu'on avoit vêtu et attifé à la mode dont les femmes s'habillent aujourd'hui, avec une gaze qui lui couvroit le visage où l'on avoit formé un nez de carton. Elle étoit nonchalamment penchée comme une héroïne de roman qui rêve sur un lit de gazon, chose très-ridicule à voir et très-impertinente suivant nos manières, mais qui est de l'usage ordinaire de Rome<sup>2</sup>. Plus, en deux tableaux de Carle Marate,

1. Gualterio, vice-légat d'Avignon. Voir la note qui le concerne dans le *Magasin de Librairie*, t. I, p. 476.

2. On l'avoit accoutrée de manière qu'elle paroisoit avoir la taille la plus fine et la plus belle gorge du monde. Mais quand on approchoit, on voyoit, sous la gaze qui couvroit le visage, le ratelier des dents d'un mort qui faisoit

en trois vases faits en forme de nef, dont deux étoient de porphyre et le troisième de serpentine ; ces vases étoient remplis de pains d'*Agnus Dei*, avec un chapelet d'agate pour le Roi.

Je présentai aussi à Monseigneur le duc de Bourgogne et à madame de Bourgogne et à Monseigneur le duc de Berry et à Madame les présents pour eux : celui de M. de Bourgogne étoit un bronze antique avec un bassin de cristal sur lequel étoient des chapelets, des gants et des essences de Rome. Le présent de madame de Bourgogne étoit une corbeille de cristal, enrichie de filigrane et de fleurs d'or et d'argent d'un travail exquis ; elle étoit remplie de chapelets, de gants et d'essences. Celui de M. de Berry étoit un grand vase de cristal de roche, accompagné d'un bassin de cristal comme celui de M. de Bourgogne. Le présent de Madame étoit aussi une corbeille de cristal, mais moins riche que celle de madame de Bourgogne. Lorsqu'on fait ces présents, l'introducteur présente en même temps un gentilhomme du nonce qui fait un compliment de la part de son maître.

Les nonces ne font point de présent à Monsieur ni à madame d'Orléans. Le nonce Gualtieri en a fait un à madame de Maintenon ; c'étoit la tête d'un saint dans un fort beau reliquaire de cristal, enrichi de bronze doré, avec un bassin de cristal rempli de chapelets et d'*agnus*. Mais ce présent n'est point d'obligation ni d'usage.

Le nonce envoie le même jour un présent au ministre d'État des affaires étrangères, un à madame sa femme, et un à l'introducteur des ambassadeurs. Celui du marquis de Torcy a été un tableau d'un peintre moderne très-médiocre, et un bassin de cristal avec des gants et des essences. Celui de madame de Torcy étoit une corbeille de cristal assez médiocre, avec des gants, des essences et un chapelet. Le mien, un bassin de cristal avec quatre chapelets, beaucoup d'essences et de pommade jaune, avec des gants moitié pour homme et moitié pour femme, afin que le présent fût pour ma femme et pour moi.

Le Roi fait donner pour le gentilhomme du nonce qui accompagne le présent cent louis d'or, Monseigneur le Dauphin cinquante, Monseigneur le duc de Bourgogne, madame de Bourgogne et Monseigneur le duc de Berry, chacun trente, Madame vingt. Ce sont des choses établies depuis longtemps et qu'on ne change point, quoique les pré-

peur, et sa tête, ornée de fontanges de ruban d'or par-devant, laissoit voir, par-derrière, un crâne découvert où l'on prétendoit que se voyait le coup qui lui avoit fendu la tête le jour de son martyre. Cette chasse est aux filles de Saint-Cyr, dans le parc de Versailles. (B.)



sents soient beaucoup plus beaux une fois qu'une autre. Car le Roi, voyant la beauté de celui dont je viens de parler qui véritablement a coûté cher, et m'ayant demandé combien il avoit coutume de donner au gentilhomme, fut surpris du peu et voulut l'augmenter; mais, à cause des conséquences, il ne le fit point.

Sa Majesté donna la chässe du corps de Sainte-Victoire à madame de Maintenon qui l'a fait placer à son couvent de Saint-Cyr.

---

### XIII

#### EXCUSES FAITES AU ROI

PAR LA RÉPUBLIQUE DE VENISE,

AU SUJET DE L'EXÉCUTION DES FRÈRES RIZZATI

(1702)

Les frères Rizzati, gentilshommes sujets de la république de Venise, ayant été condamnés à mort pour un assassinat par eux commis, se retirèrent à Mantoue, refuge commun des bannis de la Lombardie. Comme les troupes de France étoient dans cette place, ils crurent qu'en faisant quelque chose d'utile au service du Roi, ils pourroient obtenir la protection de Sa Majesté pour avoir dans la suite leur grâce, par son intercession. Sur ce fondement, ils proposèrent au comte de Tessé de les recevoir officiers dans les troupes qu'il commandoit à Mantoue, et qu'ils iroient, en cette qualité, brûler un magasin des Impériaux dont ils avoient la connoissance. On les fit officiers, et ils exécutèrent ce qu'ils avoient promis; mais, sur la confiance de leurs commissions, ils s'allèrent mal à propos montrer à Venise où, quoiqu'ils s'y fussent encore munis d'un passe-port de l'ambassadeur de France, ils furent arrêtés dans le moment qu'ils venoient de s'embarquer pour retourner à Mantoue; et, ayant été conduits dans les prisons de Venise, ils y furent étranglés pendant la nuit, nonobstant qu'ils fussent réclamés par l'ambassadeur de France; et le lendemain, leurs corps furent exposés au gibet de la place Saint-Marc, avec un écriteau portant leur nom, pour rendre la chose

plus publique. Le Roi, informé de l'affaire, prétendit que la République avoit manqué au respect qu'elle devoit avoir pour les commissions que ces deux gentilshommes avoient d'officiers dans ses troupes et pour le passe-port de son ambassadeur. Sa Majesté en demanda une satisfaction authentique et que la République lui envoyât un ambassadeur extraordinaire qui vint en France pour cette affaire, et, après une négociation qui dura six mois et qu'il seroit inutile de rapporter, on convint enfin, par l'entremise de Gualtieri, nonce ordinaire en France, que l'ambassadeur de Venise qui étoit à Paris recevroit de la République la qualité d'ambassadeur extraordinaire pour cette affaire seulement, qu'il prendroit, en cette qualité, une audience publique du Roi pour faire à Sa Majesté les satisfactions convenues et lui présenteroit une lettre de la République par laquelle elle feroit des excuses à Sa Majesté de ce qui étoit arrivé. Le Roi s'étant rendu à cette proposition, il y eut encore de longues contestations sur la manière dont elle seroit exécutée. Comme c'étoit sur les instances du Pape que le Roi s'y étoit relâché, Sa Majesté demanda que le nonce amenât l'ambassadeur de Venise à son audience ; mais, après de longues discussions, le Roi voulut bien se contenter que le nonce prît une audience publique avant celle de l'ambassadeur de Venise, et que, dans cette audience, il suppliât Sa Majesté de vouloir bien se contenter, à la prière de Sa Sainteté, de la satisfaction que l'ambassadeur de Venise viendrait lui faire le lendemain.

Il fut encore question de savoir si Pisani, revêtu de la nouvelle dignité d'ambassadeur extraordinaire, feroit une entrée publique à Paris ; mais il représenta que ce seroit le ruiner que de l'obliger à faire la dépense d'une entrée à la veille de son départ, ayant déjà un successeur nommé, et le Roi voulut bien lui accorder en son particulier la grâce de le dispenser de cette dépense ; en sorte que, le 29 du mois de décembre 1702, le nonce ordinaire s'étant rendu à Versailles dans ses carrosses, il eut une audience publique du Roi à la ruelle du lit de Sa Majesté<sup>1</sup>, avec les cérémonies accoutumées en pareille occasion, et il présenta à Sa Majesté un bref par lequel le Pape marquoit qu'étant assuré que la république de Venise n'avoit jamais eu l'intention de déplaire à Sa Majesté, il espéroit que les assurances que l'ambassadeur de cette république en devoit donner seroient favorablement

1. Cette audience fut à la ruelle du lit de Sa Majesté pour la rendre plus authentique. (B.)

reçues par Sa Majesté, et qu'oubliant les sujets qu'elle auroit pu avoir de se plaindre, elle rendroit son ancienne bienveillance à la République.

Le lendemain 30 décembre, le bailli de Lorraine<sup>1</sup>, nommé par le Roi pour accompagner Pisani, comme si véritablement il fût nouvellement arrivé de Venise, et qu'il eût été pour la première fois à l'audience de Sa Majesté, fut, avec l'introducteur des ambassadeurs dans les carrosses du Roi, prendre l'ambassadeur dans son hôtel à Paris, et ils l'amènèrent à Versailles où il fut reçu avec les honneurs des armes et toutes les cérémonies et honneurs qu'on rend aux ambassadeurs extraordinaires le jour de leur première audience. Sa Majesté la lui donna dans la ruelle de son lit comme à un nouvel ambassadeur. Pisani fit une longue harangue au sujet de l'affaire en question et lui présenta la lettre ducale contenant les excuses de la République.

Le Roi dit à l'ambassadeur, dans le moment qu'il approcha de Sa Majesté, et avant qu'il commençât à parler : « Monsieur, mettez votre chapeau. » Ce qui est à remarquer, parce que ces paroles sont du très-supérieur à l'inférieur.

L'ambassadeur, après l'audience, fut traité solennellement par les officiers du Roi et reconduit dans les carrosses de Sa Majesté à Paris par l'introducteur des ambassadeurs, avec toutes les cérémonies accoutumées en pareille occasion.

---

1. Louis-Alphonse-Ignace, fils de Louis de Lorraine, comte d'Armagnac et grand écuyer de France, et de Catherine de Neuville-Villeroi. Il était né le 24 août 1675, devint chef d'escadre et fut tué au combat naval de Malaga, le 29 août 1704.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE

## CHAPITRE II.

20 JANVIER 1859.

### I.

Tout le monde a lu la charmante fantaisie de Henri Heine, les *Dieux en exil*. Le poète allemand nous montre les anciens dieux de l'Olympe chassés de leur demeure, dépossédés de leurs fonctions, et réduits à exercer un métier sur la terre. De 1830 à 1834, nous avons vu surgir en France une foule de dieux nouveaux qui ont brillé un moment pour disparaître. Que sont-ils devenus ? Ce serait là une histoire bien intéressante : on attend encore le Henri Heine qui se chargera de la raconter. Les traces de tous ces dieux sont perdues ; ceux-là sont morts, ceux-ci ont donné leur démission. L'un d'eux, cependant, au moment où on s'y attendait le moins, vient de reparaitre, non plus cette fois comme Dieu, les événements lui ont appris à être plus modeste, mais comme pape. Il n'exige pas précisément qu'on l'adore ; que Constantin consente seulement à partager l'empire avec lui, il se tient pour satisfait, et n'en demande pas davantage. Remercions le pape Infantin de sa modération ; il est beau d'abdiquer quand on a été Roi ; quand on a été Dieu, c'est sublime.

Voilà donc le saint-simonisme qui revient sur l'eau, et qui nous donne une nouvelle édition de son évangile, la *Science de l'homme*. Le saint-simonisme en effet pratique admirablement cette science. Jamais secte, association, confrérie, comme on voudra l'appeler, n'a mieux connu l'homme, au point de vue matériel, et n'a su en tirer un meilleur parti. On me trouvera peut-être exagéré et paradoxal, mais je soutiens que le saint-simonisme est le jésuitisme moderne, le vrai jésuitisme, destiné à remplacer l'autre qui, on a beau dire le

contraire, a fait son temps. Les jésuites n'ont jamais cherché à faire des prosélytes dans les classes inférieures de la société, quoique se recrutant eux-mêmes partout; c'est aux puissants qu'ils se sont adressés : les femmes leur ont paru un excellent moyen de domination; ils ont surtout visé à s'emparer de l'esprit des femmes. Ne négligeant d'ailleurs rien de ce qui peut donner de l'influence, le commerce, l'industrie, les lettres; les arts, tout, jusqu'à la politesse des manières, les grâces de l'esprit et du caractère, est devenu une arme dont ils ont su se servir. Partout où cela leur a été possible, les jésuites ont établi des comptoirs qui ont entrepris les plus vastes opérations commerciales. Il y a eu une littérature, une architecture, un goût jésuites dont les monuments subsistent encore. Agréable, doux, insinuant, flexible, ne heurtant jamais personne, le jésuite assurait ainsi son empire sur les individus et sur la société tout entière. Afin d'étendre cet empire, l'ordre tolérait que ses membres soutinssent des opinions différentes sur une même question; ce système lui attirait des adhérents de tous les camps, et rentrait par là dans sa politique générale.

Ne laissez venir à moi ni les pauvres, ni les ignorants, ni les simples, ni les petits enfants, ni ceux qui souffrent, ni ceux qui sont opprimés, dit le saint-simonisme, je ne sais parler qu'à César, à ses ministres, à ses courtisans et aux belles dames de la cour; je suis une religion, une science, une fête. Saint-Simon dédie ses brochures à l'empereur, et discute avec les savants. Ses apôtres commencent leur prédication par un appel à la femme; le premier temple de la religion nouvelle est une salle de bal; on prêche au piano; on fait servir des rafraîchissements aux fidèles. *Nunc vertamur ad gentes*, disent les apôtres à Ménilmontant, et ils partent pour régénérer le monde sur un air de valse.

Ce qu'on pourrait appeler la phase militante du saint-simonisme n'a pas duré. Les chances de l'apostolat n'étaient point faites pour tenter longtemps des esprits aussi avisés et aussi positifs que les saint-simoniens; ils n'ont pas tardé à revenir aux moyens pratiques et à rentrer dans le monde, où on les reconnaît aisément à leur intelligence des hommes et des choses, à leur caractère aimable et bienveillant, à leur talent facile, spirituel, léger. Il y a aussi une littérature saint-simonienne, brillante quelquefois, mais sans profondeur, puérile, emphatique et rappelant celle des jésuites. On trouve des saint-simoniens dans tous les partis; les uns sont pour la liberté, les

autres pour l'autorité; plusieurs sont pour le pape. Grattez ces démocrates, ces monarchistes, ces catholiques, vous retrouvez le saint-simonien. Ne pouvant pas être les confesseurs des rois et des grands, ils se résignent à devenir leurs fonctionnaires et leurs secrétaires. Ministères, journaux, grandes entreprises financières et industrielles, théâtres, les saint-simoniens sont partout.

Le saint-simonisme, qui a bien d'autres moyens d'influence sans cela, a voulu cependant formuler sa philosophie, et entre deux rapports à la compagnie du chemin de fer de Lyon, M. Prosper Enfantin s'est amusé à jeter les bases de la *Science de l'homme* dans une lettre adressée au docteur Guépin. Le tort de ce savant, selon son correspondant, est de trop mépriser le cervelet, et de n'être en définitive que l'adorateur mystique d'un Dieu pur esprit. Le Dieu véritable est double, de même que la molécule humaine, à la fois mâle et femelle, Adam et Ève. Malgré son engouement pour un Dieu pur esprit, le docteur Guépin n'est pas sans comprendre quelque peu le dogme trinaire de Saint-Simon, seulement il « pense et il écrit ses trinités *verticalement*, » ce qui est une faute grave; d'autres les forment *horizontalement*, ce qui ne vaut pas mieux; M. Prosper Enfantin les écrit *triangulairement*, et c'est la bonne manière. Si le docteur Guépin se contentait d'écrire ses trinités verticalement, ce ne serait rien encore, mais il montre pour le cerveau les plus coupables préférences. Cet organe, qui commet à lui seul bien plus d'incartades que tous les autres réunis, a besoin d'être surveillé plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici. Le moment est venu de lui dire son fait et de le mettre à la raison. M. Prosper Enfantin se charge de ce soin; il ne lui ménage pas les vérités, et il le traite selon ses mérites. J'ai bien peur que ce pauvre cerveau ne s'en relève pas.

La *Science de l'homme* nous apprend, entre autres choses, qu'il faut se méfier de la femme quand elle a le front bas, inégal, avec des bosses *galliques*, avec des creux voisins des bosses, et que la physiologie est la base de la morale, ce qui nous empêchera d'insister sur les beautés de la science nouvelle; nous serions mal à l'aise pour développer les conséquences de cette dernière découverte. Rejetons-nous vite sur le problème de la vie éternelle que tant de grands esprits ont étudié, et que M. Prosper Enfantin a enfin résolu de la façon la plus claire et la plus consolante pour l'humanité.

Si la fortune vous a fait porteur d'un nombre d'actions suffisant

pour assister aux réunions générales des actionnaires du chemin de fer de la Méditerranée, vous avez dû remarquer certainement, parmi les membres du bureau, un beau vieillard à l'air majestueux et paternel; n'allez pas le prendre tout simplement pour un des princes de la finance; ce vieillard n'est là que par hasard. Après avoir lutté avec les plus célèbres philosophes de l'antiquité impériale, après avoir affronté les prêteurs de César, organisé l'Église naissante, il a pris sa retraite dans un conseil d'administration de chemin de fer. Ce vieillard, c'est Saül ou plutôt saint Paul lui-même. Oui, messieurs, saint Paul s'est fait administrateur; il passe tous les mois à la caisse; il signe la feuille d'épargement sous le pseudonyme de Prosper Enfantin. Si vous ne voulez pas me croire, lisez la *Lettre à Charles Duveyrier sur la vie éternelle*, imprimée à la suite de la *Science de l'homme*, physiologie religieuse. Il paraît que M. Duveyrier, qui depuis a écrit de jolies pièces de théâtre, et charpenté diverses entreprises industrielles, tendait vers 1831 à introduire une hérésie dans le saint-simonisme, et à supplanter M. Prosper Enfantin dans les honneurs de la papauté. Le débat portait sur saint Paul. M. Charles Duveyrier enseignait que M. Prosper Enfantin ne sentant pas ce que faisait saint Paul, de la même façon qu'il pouvait sentir ce qu'il faisait lui-même hier, on devait en conclure que saint Paul ne vivait pas réellement dans le susdit Prosper Enfantin, établissant, lui saint Paul, cette chaîne que Prosper Enfantin ne pouvait établir sans discontinuité, et se rappelant, lui, saint Paul, ce qu'il avait fait, comme Prosper Enfantin se rappelait ce qu'il avait fait. Puis, ajoutait le jeune hérésiarque, Prosper Enfantin ne peut vivre un jour, comme il le prétend, en un autre, qui, lui, ne liera pas son présent à son passé Enfantin et à son passé saint Paul, tandis que lui liera son présent d'aujourd'hui, qui sera devenu son passé, à son avenir d'aujourd'hui qui sera devenu son présent.

Si tout cela ne vous paraît pas bien clair, ce n'est point ma faute; je copie, en la résumant, la *Lettre sur la vie éternelle*. En général, M. Prosper Enfantin ne se fait pas remarquer par la clarté de ses démonstrations. Quand il allume son feu, la maison est pleine de fumée.

Que M. Prosper Enfantin soit saint Paul, je le veux bien; mais comment se fait-il qu'il soit en même temps Condorcet, Turgot et Saint-Simon; car il nous apprend dans un passage de la *Science de l'homme*, que ces trois personnages sont passés en lui. M. Charles

et le père Sournois dans la même indifférence, car on reprenait le même soir *Richard d'Arlington* et les *Petites Danaïdes*.

Si vous voulez que j'aime encore  
Rendez-moi l'âge des amours.

Si vous voulez que je rie encore des *Petites Danaïdes*, rendez-moi le grand opéra de Danaüs, rendez-moi Potier, rendez-moi Désaugiers, rendez-moi le caveau harmonieux, les chansons et la gaieté des premières années de la Restauration. Je ne les ai point vues, mais j'ouvre un journal de 1817, un journal grand comme la main et qui contient une charade, un extrait de l'*Almanach des muses*, et un compte rendu de la reprise de *Danaüs* au grand opéra; il n'en fallait point davantage pour amuser et satisfaire l'abonné dans ces années où le journalisme sortait de ses langes. Reprendre *Danaüs* quand tout Paris courait à *Joconde*, comme on vient de reprendre *le Père de famille* quand la salle du Vaudeville est trop petite pour contenir les spectateurs qui se pressent aux représentations du *Roman d'un jeune homme pauvre*, c'était hardi! Cet opéra de *Danaüs* était venu au monde juste au moment où le dix-huitième siècle près de finir profitait de ses derniers moments et redoublait d'entrain, de verve, de gaieté; il eut pour parrain Gluck lui-même, et fut représenté sous le nom de ce grand homme, le 19 avril 1787; le lendemain eut lieu la première représentation du *Mariage de Figaro*, et *Danaüs* soutint victorieusement la concurrence.

Pour les deux nouveautés de Paris idolâtre,  
Excitant des bravos l'incroyable fureur,  
Moi je déserterais à jamais le théâtre :  
L'une me fait pitié, l'autre me fait horreur.

Qu'on ne s'y trompe pas, ceci est une épigramme de M. de Champcenez, une épigramme contre Beaumarchais seulement, car Gluck avait restitué à son élève Salieri la paternité de *Danaüs*. Jeune, inconnu, sans appui, la cabale picciniste n'aurait fait du pauvre Salieri qu'une bouchée. Gluck le protégea de sa renommée, et quelques jours après la première représentation, il déposa sa couronne d'emprunt pour la déposer sur la tête du véritable vainqueur. Trente-trois ans après, trente-trois ans qui valent un siècle dans l'histoire, trente-trois ans pendant lesquels on a vu passer la Révolution et l'Empire, on reprend *Danaüs* avec un succès à mettre de nouveau M. de Champcenez en



fureur si la Parque prévoyante n'eût point tranché le fil de ses jours. Voyez pourtant comme on vit lentement à cette époque où l'électricité ni les chemins de fer n'ont été encore inventés; deux années s'écoulaient encore, deux longues années, avant que Désaugiers songe à parodier l'opéra de Salieri; les *Petites Danaïdes* ne voient le jour qu'en 1819! Qu'on essaye à l'heure qu'il est de parodier *Guillaume Tell* ou les *Huguenots*. Oh! le bon et charmant public que celui de cette époque, toujours prêt à s'amuser de ce qu'on lui présentait! C'est ce public bon enfant qui a fait le prodigieux succès des *Petites Danaïdes*, et non point le talent de Potier, ni la décoration de l'Enfer. Il fallait laisser le père Sournois dans sa tombe; à quoi bon réveiller l'ombre de Désaugiers? Le rire a sa mode; nous ne rions pas comme nos pères, quand il nous arrive de rire, ce qui est rare; rien ne vieillit comme la parodie. Le public de 1859 s'est frotté les yeux devant cet inintelligible conte bleu qu'on lui racontait. Figurez-vous nos revues, nos féeries reparaissant dans quarante ans, comme on les sifflerait! Que voulez-vous? leur dirait-on, fantômes, spectres, rentrez dans les limbes du passé: « Allez-vous-en, gens de la noce! »

## III

« On l'a donc joué ce *Père de famille*! Molé Saint-Alban est sublime; Brizard est passable; Cécile, M<sup>me</sup> Tréville, presque rien; Germeuil est mauvais; le commandeur Oger, médiocre, excepté dans quelques scènes; M<sup>lle</sup> d'Olygny, Sophie, bien, très-bien. Mais une justice que je leur dois à tous, c'est d'y avoir mis tout leur savoir-faire, et de jouer avec un concert si parfait, que l'ensemble répare les défauts du détail. L'ouvrage est si rapide, si violent, si fort, qu'il est impossible de le tuer; enfin, il a été senti, et il a obtenu les applaudissements. Ça été, et c'est encore à toutes les représentations, un monde et un tumulte épouvantables. On n'a pas mémoire d'un succès pareil, surtout à la première représentation, où la pièce était, pour ainsi dire, presque nouvelle. Il n'y a qu'une voix: c'est un bel ouvrage. J'en ai moi-même été surpris. Il a un tout autre effet encore au théâtre qu'à la lecture. Votre absence nous a tous privés d'un grand plaisir. Si tous les rôles étaient remplis comme celui de Saint-Alban, on n'y tiendrait pas. Qu'on ne me demande plus une pareille corvée, je n'y suffirais pas. Je ne me sens plus la tête avec laquelle on ordonne une pareille machine. Duclos disait en sortant que trois pièces comme

celle-là par an tueraient la tragédie. Qu'ils se fassent à ces émotions-là, et qu'ils supportent après cela, s'ils le peuvent, Destouches et la Chaussée. Je désirais savoir s'il fallait écrire la comédie comme je l'ai écrite, ou comme Sedaine. C'est une question bien décidée, et pour moi et pour tout le monde.

« Mes amis sont au comble de la joie; je les ai tous vus. Croiriez-vous bien que Marmontel en a pleuré en m'embrassant? Ma fille y a été, et en est revenue stupide d'étonnement et d'ivresse. Au milieu de tout cela, vous me croyez fort heureux; je ne le suis pas; je ne sais pas ce qui se passe au fond de mon âme qui me chagrine : j'ai de l'ennui. »

Voilà le feuilleton que l'auteur écrivait sur sa pièce à son amie mademoiselle Volland. Quel naïf enthousiasme! quelle joie sincère du succès! quelle touchante façon de sentir les choses littéraires! Voilà des émotions véritables et complètement inconnues des auteurs d'à présent. J'aurais voulu pleurer comme ton ami Marmontel, et revenir chez moi, comme ta fille, stupide d'étonnement et d'ivresse, brave Diderot, notre honoré et bien-aimé chef de file à nous autres journalistes, libres écrivains, qui obéissons, sur tous les sujets, au mot d'ordre de la circonstance et de l'inspiration. Nous vivions en toi, tu vis en nous, comme dirait M. Prosper Enfantin; et, pourtant, je l'avoue, mon cœur n'a point tressailli en écoutant, l'autre soir à l'Odéon, cette œuvre que tu trouvais si belle et si forte. C'est que le théâtre vous surprend, pour ainsi dire, au milieu de toutes les préoccupations du jour et de l'heure présente; il vous met brusquement face à face avec des personnages à la fréquentation desquels on n'est pas toujours préparé.

Hier, Cécile, Saint-Alban, Germeuil, Sophie, que j'ai vus sur la scène, m'ont laissé froid et insensible; demain, peut-être, me trouvant seul avec eux au coin de mon feu, je comprendrai leur langage, leurs idées, leurs sentiments; je partagerai leurs douleurs et leurs joies. Il y a des pièces qu'on ne peut plus voir représenter et qu'on aime à lire à certaines heures de solitude et de tranquillité. Alors rien n'égale la jouissance que l'on éprouve; qu'on reprenne après vingt ans l'opéra de votre jeunesse, votre musique de prédilection, vous l'écoutez au théâtre presque sans émotion et sans trouble. Mais que, seul, vous entendiez une voix chanter un air de cet opéra, votre cœur se gonfle, vous pleurez.

Dans la tragédie de dix-septième siècle, le père ne se montre

guère que pour envoyer ses enfants à la mort; dans la comédie, il ne paraît que pour être dupé, mystifié, rançonné par son fils. Héros ou ganache, le père n'est jamais père véritablement. Le mot de *famille* est inconnu dans l'ancien régime; on n'y connaît que la *maison*. Un père ne songe qu'à la grandeur, à l'avancement, à la fortune de sa maison. Pour les filles qui sont un obstacle à ses desseins, le père a le couvent; pour les fils, les lettres de cachet et les forteresses de l'État. Ne lui demandez pas d'aimer ses enfants pour lui-même et pour eux, il ne s'y attache qu'au point de vue des intérêts de sa maison. L'ancien régime, on peut le dire, ne connaissait pas la tendresse paternelle. C'est ce sentiment, retrouvé dans le *Père de famille*, qui fit le succès de cette pièce; par elle, le dix-huitième siècle compléta son œuvre, et constitua la famille, comme il avait constitué la nation et l'humanité.

Ce drame du *Père de famille* marque une date glorieuse, un grand progrès dans l'histoire de nos mœurs; il a vécu par l'idée qu'il renferme, plutôt que par la forme. C'est un livre et non pas une pièce. Laissez-le dans les bibliothèques; le théâtre ne lui est point favorable; cinq ou six reprises du *Père de Famille* l'ont prouvé. Le public de notre époque n'est pas celui du dix-huitième siècle; le parterre de 1769 sentait l'idée qui est au fond du drame de Diderot, le parterre de 1859 n'en voit plus que la forme, qui a vieilli et s'est usée.

## IV

Dans ce temps de sorcellerie, de magie où nous sommes, il ne faut pas s'étonner que les morts écrivent quelquefois aux vivants. Sans attendre qu'un *medium* fraîchement débarqué des rives du Mississipi les évoque, les grands hommes défunts ont pris le parti de se mettre d'eux-mêmes en communication avec les grands hommes qui sont encore de ce monde. On assure que la première lettre que M. Scribe a trouvée dans la boîte de son nouvel hôtel, est celle qu'on va lire.

Champs-Élysées, quinconce des Poètes comiques.

MON CHER CONFRÈRE,

On s'occupe beaucoup ici du nouvel hôtel que vous venez de faire construire. Cela vous étonne peut-être. Songez que nous sommes

assez désœuvrés dans ce séjour ; nous nous y ennuiions souvent sans la lecture des journaux qui vient tous les matins nous distraire et fournir un aliment à la conversation du jour. Jamais nous ne nous sommes tant intéressés à ce qui se passe sur la terre, que depuis que nous n'y sommes plus. Les gazettes, Dieu merci, ne nous laissent pas chômer de nouvelles. Les chroniqueurs n'existaient pas de notre temps, nous savions fort peu ce que nous faisons les uns et les autres ; il n'en est pas de même aujourd'hui. On dit tout, on imprime tout. S'il vous prend fantaisie de donner un dîner la semaine prochaine, le lendemain nous en lirons le menu dans quelque chronique.

J'ignore, cher confrère, ce que les vivants pensent des chroniqueurs et s'ils ne leur trouvent point parfois quelques inconvénients ; pour nous autres morts, ils sont charmants ; ils nous tiennent au courant de vos moindres faits et gestes, et nous trouvons cela fort amusant ; grâce aux chroniqueurs, un jour, que je ne savais trop que faire, j'ai pu me promener pendant deux heures dans votre nouvelle habitation. Le cicerone y a mis vraiment de la complaisance, il m'a tout montré, depuis la cave jusqu'au grenier ; je me suis assis dans le fauteuil où vous écrivez tant de spirituels chefs-d'œuvre ; après avoir pénétré dans votre chambre à coucher, j'ai admiré les peintures de votre salon, de votre galerie, de votre salle à manger. Je vous en fais mon compliment, tout cela est d'un luxe rare.

Permettez-moi cependant une petite observation.

Ne craignez-vous pas qu'on vous taxe un peu de vanité, en voyant que non content d'être le propriétaire de votre maison, vous avez voulu en quelque sorte vous en faire le héros. Murs, plafonds, panneaux, tout est plein de vous et de vos exploits dans ce Versailles d'un auteur comique. Là, un peintre a reproduit la scène mémorable de votre naissance ; ici, l'instant solennel où vous remîtes à un directeur le manuscrit de votre premier vaudeville ; plus loin, je vois la salle de l'Institut le jour où vous y venez prendre séance ; de tous côtés les titres de vos pièces comme les noms d'autant de victoires. Dans ce plafond n'a-t-on pas retracé l'apothéose de Scribe entouré de ses collaborateurs. Louis XIV de la comédie, il ne vous reste plus qu'à faire sculpter un soleil sur toutes les portes de votre hôtel avec la devise : *nec pluribus impar*.

De mon temps, le théâtre rapportait moins qu'aujourd'hui, et nous ne songions guère à faire construire des hôtels ; mais si Thalie m'avait enrichi, j'aurais voulu orner autrement que vous ma brillante

demeure. Il m'eût été doux d'y vivre entouré de mes maîtres et de mes rivaux ; j'aurais consacré une salle à Molière, une autre un peu moins grande à Regnard et à Lesage. Je ne parle ni d'Aristophane, ni de Plaute, ni de Térence, je ne connais les anciens que depuis que je suis ici. Dans la première salle, un artiste habile aurait peint les principaux traits de la vie de Molière, sa jeunesse errante, ses triomphes à la cour, sa mort solitaire ; dans la seconde, un autre peintre eût fait revivre les principaux personnages du *Joueur*, de *Turcaret*, de *Gil-Blas*, du *Diable boiteux* même, car nous ne sommes point de ces ouvriers qui s'intéressent seulement à la chose qu'ils fabriquent ; tous les arts sont frères, toutes les branches de la littérature sortent du même tronc, la comédie, le roman, la tragédie. Ah ! je me serais bien donné garde d'oublier Racine et Corneille, à eux la place d'honneur dans ma maison, le plafond de l'apothéose ; qui ne sent point leurs sublimes beautés n'est pas digne d'écrire un vaudeville ; d'ailleurs, n'ont-ils pas été, eux aussi, des poètes comiques ? Racine a écrit *Andromaque* et *les Plaideurs*, Corneille, *le menteur* et *les Horaces*.

J'ai composé beaucoup de pièces, pas tant que vous, il est vrai, mon cher confrère, c'est que nous ne travaillions pas alors pour les petits théâtres ; l'Académie, plus prude qu'à présent, nous obligeait à certains ménagements. Je faisais assez de cas de mes comédies, mes préfaces sont là pour le prouver ; j'avoue cependant que l'idée ne me serait pas venue de graver leurs titres sur les murs de mon logis ; j'aurais cru devoir faire à mes contemporains cette politesse de leur céder chez moi la meilleure place. A Étienne, à Arnault, à Lemerrier, à Duval les panneaux les plus en vue, à moi un petit coin derrière ces amis et ces émules, comme il sied du reste au maître de la maison.

Vous devez mal vous porter, cher confrère, dans ce panthéon domestique ; l'odeur d'encens qui s'exhale de tous côtés n'est point favorable à la santé. Faites effacer, croyez-moi, toutes ces peintures ; elles vous ont déjà porté malheur. Les chroniqueurs racontent que vous avez maille à partir avec un des peintres chargés d'ornez le Vatican du vaudeville. Le tribunal a nommé des arbitres ; vous allez plaider devant eux. Je ne sais plus quel auteur raconte qu'un jour Molière, qui aimait à encourager les arts, eut la fantaisie de faire faire le portrait de sa femme à un jeune artiste. Madame Molière posa pendant vingt séances au bout desquelles le portrait se trouva manqué.

« Vous avez besoin de vous perfectionner, dit Molière au peintre en lui mettant un rouleau dans la main, allez chez Mignard et travaillez, il m'a promis de vous donner des conseils. »

Le peintre, rentré chez lui, ouvrit le rouleau ; il y trouva le double de la somme convenue.

Vous êtes charitable et bienfaisant, je le sais, vous faites souvent un noble emploi de votre fortune. Ne l'avez-vous pas oublié cette fois ? Quant au reste, vous avez trop d'esprit, mon cher confrère, pour vous fâcher de ces observations ; à moins que ma lettre ne tombe entre les mains de quelque choniqueur, personne ne saura que je vous les ai faites. Si j'étais encore de ce monde, je ne m'en serais peut-être point tenu à une simple lettre ; prenez garde qu'un de vos collègues de la Société des auteurs dramatiques ne s'aperçoive que la comédie du *Bourgeois gentilhomme* pourrait bien avoir un excellent pendant : le *Bourgeois écrivain*.

Votre confrère et admirateur,  
PICARD.

## V

Un des amis de M. Jules Sandeau a rencontré l'autre jour le jeune académicien, et, le voyant dans une mélancolie profonde, il lui en a demandé la cause.

— Je vais vous la dire, a répondu l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière* ; vous est-il jamais arrivé dans votre vie d'avoir un discours à faire ?

— Jamais.

— Heureux mortel ! vous ignorez une des plus grandes petites misères de l'existence. Porter sans cesse un discours avec soi, à table, au lit, à la promenade, polir des phrases en marchant, ruminer en dînant des périodes, se réveiller la nuit avec le cauchemar d'une péroraison sur la poitrine, voilà le supplice auquel je suis condamné. Ah ! si j'avais su à quoi je m'exposais, jamais je n'aurais eu le courage de me présenter à l'Académie.

— Quoi ! c'est votre discours de réception qui vous tourmente à ce point ?

— Vous en parlez fort à votre aise, et je voudrais bien vous y voir.

— Les honneurs coûtent toujours quelque chose à obtenir, mon cher ami ; la gloire se paye : ne vous plaignez pas d'en être quitte pour un discours ; d'ailleurs, vous êtes injuste envers le hasard, ou

plutôt envers la Providence : elle vous traite en véritable enfant gâté, elle arrange les choses à souhait pour votre paresse, et vous n'êtes pas satisfait ! A qui succédez-vous ? à M. Briffaut, entendez-moi bien, à un homme de lettres qui n'a jamais été autre chose qu'un homme de lettres, assez obscur, il est vrai ; mais la gloire est souvent un embarras pour l'éloquence : avec un écrivain médiocre on s'en tire toujours. Je comprendrais vos gémissements s'il s'agissait de faire l'éloge d'un de ces académiciens moitié grand seigneur, moitié homme d'État, qui viennent s'asseoir, poussés par le hasard d'une situation politique, sur un fauteuil du palais Mazarin. L'éloge de M. de Fal-loux, par exemple, ne serait pas chose facile, j'en conviens, pour vous ni pour un autre, quoique cependant M. Briffaut s'en soit tiré. Et vous reculez devant la tâche de louer ce bon M. Briffaut lui-même ! quoi de plus simple et de plus facile ? Quoiqu'il eût fait à la fois des vers en l'honneur du roi de Rome et de Louis XVIII, votre prédécesseur n'était pas un homme politique ; il n'était pas non plus gentilhomme, quoiqu'il eût vécu toute sa vie avec les grands seigneurs ; il avait fait des tragédies, et pourtant on ne peut raisonnablement le ranger parmi les poètes. Qu'était-il donc ? un heureux mélange de tout cela : un peu homme politique par ses pensions, un peu grand seigneur par ses relations avec le faubourg Saint-Germain, un peu écrivain par ses tragédies et par ses petits billets. Vous êtes, du reste, en règle pour parler de lui comme écrivain ; M. Bignan vient de publier ses œuvres complètes.

Avec M. Briffaut, du moins, vous n'avez pas besoin de lire le *Monaiteur*, de compiler les débats des chambres, d'étudier les questions, comme on dit aujourd'hui, de vous faire une opinion sur une foule de choses qui vous sont indifférentes. Votre honorable prédécesseur n'a joué aucun rôle dans l'histoire, il n'a été ni ministre, ni ambassadeur, ni conseiller d'État, pas même député. Vous pouvez tout dire sur son compte sans crainte de froisser une opinion ou de vous faire de méchantes affaires avec les partis. C'est vraiment un prédécesseur fait à souhait pour un homme de lettres comme vous, fort ignorant de la politique et n'ayant aucun souci de mettre un terme à cette heureuse ignorance.

Rentrez donc chez vous, mon cher ami, et mettez-vous à l'œuvre. La plume doit courir sur un pareil sujet ; en quelques heures, si vous le voulez bien, votre discours peut être achevé. M. Briffaut fut un homme heureux, ou plutôt l'homme heureux par excellence ; il

vécut dans un temps où la route des écrivains était toute tracée sur la carte du succès. On partait du bosquet du *madrigal* pour arriver au rond-point de l'*épître*; on faisait une petite halte quelquefois au hameau de l'*apologue*; on traversait le pont des *bons mots* qui menait à la ville des *petits billets*. En sortant de cette cité, deux avenues s'offraient au voyageur : l'une se dirigeait vers le palais de la *tragédie*, l'autre vers le château du *poème épique*; on pouvait les prendre indifféremment, car elles conduisaient toutes les deux au temple de la *gloire*, c'est-à-dire à l'Académie française. Suivez tout simplement M. Briffaut dans son petit bonhomme de chemin, comme on dit en style peu académique, et vous arriverez sans vous égarer à la fin de votre discours. Vous craignez peut-être d'endormir votre auditoire : eh ! quand il dormirait un peu, où serait le mal ? M. Vitet se chargera de le réveiller en lui parlant de vous et de vos œuvres ; que pouvez-vous souhaiter de plus ?

L'histoire ne dit pas si cette petite harangue a ranimé la verve de M. Sandeau et raffermi son courage ; nous le saurons bientôt, car sa réception paraît devoir être très-prochaine. Il y a deux académiciens à recevoir en ce moment ; on commencera par M. de Laprade. D'ici là, espérons-le, M. Sandeau aura le temps d'achever son discours.

## VI

Par quel prodige la lettre qu'on va lire se trouve-t-elle sur ma table ? je l'ignore, et sans approfondir davantage ce mystère, je te livre cette épître, ô lecteur ! elle fera suite à celle de Picard.

A M. GRANIER DE CASSAGNAC, AUTEUR DE LA REINE DES PRAIRIES.

MONSIEUR,

Encore tout ému des belles choses que je viens de lire dans la préface de *la Reine des prairies*, je ne veux pas tarder davantage à vous adresser mes félicitations et mes remerciements. Vous voulez moraliser le roman. Il était temps vraiment qu'on y songeât. J'ai parcouru ces jours derniers une *Vieille Maîtresse*, et je me demande comment en moins d'un siècle la France a pu en venir là. C'est qu'elle a trop négligé la pastorale. C'est la pastorale qui maintient la vertu au sein des nations. Ne cherchez point la vertu là où il n'y a ni bergers ni bergères.



Une vérité de cette importance ne pouvait échapper à un homme de votre intelligence et de votre pénétration. Que de choses neuves et fortes vous dites sur le roman dans votre préface : « L'auteur a toujours pensé que le roman, considéré en lui-même, était une composition d'un ordre aussi élevé que la tragédie et la comédie. » Je pensais aussi cela quand j'écrivais *Gonzalve de Cordoue, Estelle et Némorin, Numa Pompilius*. Ce dernier principalement. Je comptais sur cet ouvrage pour me poser comme historien, législateur et philosophe ; mes contemporains ne m'ont pas compris.

J'ai fondé l'école du roman antique ; Chateaubriand, j'ose le dire, m'a quelque peu imité ; mais c'est vous, monsieur, qui m'avez complètement tiré de l'oubli. *La Reine des prairies* rappelle mes plus beaux succès.

Vous avez compris tout le parti qu'on pouvait tirer de ma manière pour moraliser le roman. Le moment était venu de ressusciter le genre Numa et le genre Némorin, de les fusionner, comme on dit aujourd'hui, par un art savant, et d'en tirer des avantages solides au profit de la vertu.

Votre roman me va droit au cœur. J'y retrouve, monsieur, ma philosophie, mes connaissances historiques et cette éloquence poétique qui ne m'a jamais abandonné même au milieu des scènes les plus ordinaires de la vie. J'y retrouve aussi mes héros, et surtout mes bergers et mes bergères ; Estelle et Némorin revivent sous les traits de Néobulé et d'Antonio. Comme moi, vous aimez le zéphyr qui murmure dans le bocage, le ruisseau qui gazouille, l'agneau qui bêle dans la prairie ; comme moi, vous soupirez la tendre romance :

Néobulé la reine des prairies

A pris mon cœur.

Ce n'est pas, croyez-le bien, monsieur, que je prétende comparer Estelle à Néobulé ; je sais trop ce qui lui manque pour soutenir la comparaison. Ma bergère est loin d'avoir les hautes connaissances historiques que la vôtre possède. C'est une simple villageoise, rien de plus. Némorin, pour la largeur des vues et l'étendue du génie philosophique, ne saurait être mis en parallèle avec Antonio, mais cela tient aux progrès qu'ont dû faire les bergers et les bergères depuis que je ne suis plus de ce monde. Pour le style pourtant, il faut convenir qu'ils diffèrent peu.

On vous reprochera peut-être, comme on me l'a reproché plus

d'une fois, de faire parler à mes bergers le langage d'un professeur de rhétorique. Reproche frivole, si l'on veut bien considérer que, porté à la vie pastorale par un instinct qui tient à la poésie, et qui est peut-être la poésie elle-même, il est naturel qu'un berger parle poétiquement; comme d'ailleurs les bergers n'ont que des sentiments nobles, ils emploient naturellement aussi des termes nobles pour les exprimer. Je trouve donc fort simple pour ma part que Néobulé réponde à Antonio, qui vient de lui révéler son amour : « Il me venait quelquefois des tristesses profondes d'être seule, et de n'être point nommée dans les rêves de quelqu'un d'aimé. Va, ma pauvre âme s'épanouit à tes douces paroles. » Je reconnais là l'accent de la bergère émue; Estelle ne se serait point exprimée autrement. Je reconnais encore le langage des vrais bergers dans ce dialogue entre les deux amants.

« NÉOBULÉ. — Votre nom, Antonio, se répète à l'heure présente dans les quatre langues du monde. Vous êtes grand par la renommée, et ceux que vous aimerez grandiront aussi dans le respect des hommes. L'affection de ceux qui sont célèbres, Antonio, est comme la lumière du soleil : elle éclaire tout ce qu'elle regarde.

« ANTONIO. — Eh! qu'avez-vous besoin que l'éclat d'un autre vous illumine, ô Néobulé! la solitude et l'ombre de votre vie n'ont-elles pas une couronne de gloire comme la nuit une couronne d'étoiles? Là où vous êtes est votre empire, là où vous n'êtes pas est votre nom. »

Voilà comment de véritables bergers doivent parler. De prétendus savants diront qu'on n'était point aussi littéraire que cela au troisième siècle de l'ère vulgaire dans la campagne romaine. Laissez-les dire : ils n'ont aucune notion des conditions éternelles de la pastorale; ce sont des réalistes capables de vous faire choir dans quelque mare au diable si vous n'y prenez garde. Si les bergers parlent comme les autres hommes, à quoi bon faire des bergers?

*La Reine des prairies*, monsieur, m'a procuré des jouissances infinies; je me suis senti renaître en écoutant ces phrases sortir de la bouche de votre berger : « La pauvre fleur des champs peut se dresser vers les étoiles, les admirer et les chérir; mais il faut, pour être heureuse, qu'elle se cherche un hymen auprès d'elle, parmi les abeilles et les oiseaux. Je vous regarderai donc de loin, ô madame! les bras étendus vers votre sphère lumineuse, où ils ne sauraient vous atteindre; mais mon âme, qui a des ailes, vous y portera toute ma

vie ma gratitude et mon respect. » Némorin ne s'est jamais élevé sans doute à une telle hauteur, mais avouez que dans ses bons moments il s'en approche.

Ne vous laissez pas intimider par les gens qui vous blâmeront de n'avoir pas mis de loup dans vos bergeries. C'est un blâme que me jetait également la critique de mon temps. Que deviendrait la vertu avec les loups? J'ai donc toujours éloigné avec le plus grand soin de mon troupeau toute bête de proie. Pasteur vigilant, imitez-moi, chassez les loups; si vous avez une houlette, c'est pour vous en servir.

Une chose qui me contrarie, monsieur, et que je crois absolument contraire aux lois de la pastorale, c'est que votre roman finit mal. Mes lecteurs ne m'auraient certainement point pardonné si j'avais fait mourir Estelle ou Némorin; leur bonheur était nécessaire au bonheur du public. Les cœurs français seraient-ils devenus moins sensibles? Vous tuez le berger Antonio : c'est une grande témérité, je doute qu'elle réussisse. Une autre chose que je ne saurais non plus approuver, c'est que Néobulé, après avoir retrouvé sa mère, qui la pleure depuis vingt ans, se hâte de la quitter en lui disant pour toute excuse : « J'ai pour château la clairière des bois et pour foyer la berge des fleurs. Je retourne à la vie des pâtres, par laquelle toutes les grandes races ont commencé. » Ce trait d'érudition en un pareil moment, je ne crains pas de le dire, me paraît hasardé; j'ajouterai même qu'il m'effraye. Est-ce que, par hasard, Néobulé aurait l'intention de survivre à Antonio et de fonder une nouvelle race? voilà ce que je ne saurais tolérer à aucun prix. Une bergère bien apprise doit mourir huit jours après son berger ou un mois au plus tard. Comment Néobulé sait-elle que les grandes races ont commencé par la vie pastorale? en est-elle bien sûre, d'ailleurs? on pourrait, je crois, la chicaner là-dessus. C'est par la vie des brigands, à ce qu'il me semble, plutôt que par celle des pâtres que les grandes races commencent en général; il serait facile de lui en citer plus d'un exemple.

Ce qui me charme souvent dans ce livre, c'est l'indignation avec laquelle vous flétrissez l'esclavage. Je me suis laissé dire que vous l'aviez défendu autrefois; c'est une assertion de vos ennemis. Nous autres bergers, nous sommes trop sensibles pour aimer ces choses-là. On vous aura évidemment calomnié. Sur ce point, comme sur bien d'autres, je ne doute point que la *Reine des prairies* n'aide énormément à la moralisation du roman moderne. Pour l'achever promptement, ne croyez-vous pas qu'il serait bon de publier une édition de

mes œuvres complètes avec une préface signée de vous. Rien, je crois, ne contribuerait davantage à développer la vertu dans la littérature.

Agréez, monsieur, l'assurance de la considération distinguée avec laquelle j'ai l'honneur de me dire,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

LE CHEVALIER DE FLORIAN.

Champs-Élysées, 20 janvier 1859.

POST-SCRIPTUM. — M. Marmontel, de l'Académie française, me charge de vous présenter ses compliments et ses félicitations. Il trouve que, dans la *Reine des prairies*, vous vous êtes inspiré de lui, et que vous avez des façons de présenter les choses et de vous exprimer qui rappellent assez agréablement *Bélisaire*. Je le laisse dire, car il est irascible; mais tout le monde sait bien que c'est de *Numa Pompilius* et d'*Estelle* que vous procédez.

## VII

Si le roman moderne ne revient pas à la vertu, ce ne sera point faute de gens pour le prêcher. L'auteur d'*une Vieille Maîtresse* s'était chargé de le convertir; maintenant c'est l'auteur de la *Reine des prairies* qui monte en chaire. O les plaisants moralisateurs que nous avons là! qu'est devenue cette plume qui, d'une pointe si fine et si spirituelle, excellait à crever les ballons. C'est à elle que revenait le soin de ramener la pastorale à ses moutons. La mort l'a brisée. Hippolyte Rigault n'est plus; sa place restera longtemps vide dans la littérature contemporaine. Nous pourrons du moins, pour nous consoler de sa perte, relire ses œuvres et y chercher des modèles de critique incisive et polie. L'éditeur du recueil où j'écris ces lignes s'est chargé de recueillir les articles de l'écrivain qui fut son ami. Ils formeront un volume sous le titre de *Conversations littéraires et morales*. Ce volume paraîtra bientôt dans la BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER avec une notice de M. F. Mesnard.

TAXILE DELORD.



# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

Est publié par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8° raisin.

Il paraît une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, depuis le 10 novembre 1858.

Chaque livraison se vend séparément UN FRANC à Paris, et UN FRANC VINGT-CINQ CENTIMES, rendue *franco* dans les départements et en Algérie.

Chaque souscription ne peut comprendre moins de 20 livraisons successives.

En conséquence chaque demande de ce nombre doit être accompagnée :

Pour PARIS, d'un versement de VINGT francs.

Pour les DÉPARTEMENTS ET L'ALGÉRIE, d'un mandat ou bon sur la poste de VINGT-CINQ francs.

---

## SOMMAIRE DE LA PREMIÈRE LIVRAISON.

**ALFRED DE MUSSET.** — L'ANC ET LE RUISSEAU, comédie en 1 acte.

**GERUZEZ.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (1<sup>re</sup> Partie.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (DE L'AMOUR INÉDIT : Psyché dans Apulée, dans Corneille et dans La Fontaine, Adam et Ève dans Milton.)

**DE BRETEUIL** (Baron). — ÉPIQUE DE LA COUR DE LOUIS XIV : I. Une Ambassade du Roi de Maroc.

---

## SOMMAIRE DE LA DEUXIÈME LIVRAISON.

**ALFRED DE MUSSET.** — LE SONGE D'AUGUSTE, épopée en vers.

**GERUZEZ.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE pendant la révolution. (Suite.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (I. DE L'IDYLL AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : Gessner, Woss. — II. DE L'AMOUR INÉDIT AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE : Victorine dans le *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine; *Paul et Virginie*; *Daphnis et Chloé*.)

**J. ZELLER.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (1<sup>re</sup> Partie.)

**DE BRETEUIL.** — ÉPIQUES DE LA COUR DE LOUIS XIV : II. Le Mariage du duc de Mantoue. — III. Monsieur de Meyerkroon, envoyé de Danemarck, et Madame sa femme. — IV. Présents que le Roi fait aux ambassadeurs.

---

## SOMMAIRE DE LA TROISIÈME LIVRAISON.

**GERUZEZ.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la révolution. (Suite.)

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — COURS DE LITTÉRATURE DRAMATIQUE. (I. DE LA POÉSIE PASTORALE AU COMMENCEMENT DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE : André Chenier. — *Atala et Chartas* de M. de Chateaubriand. — II. DE L'AMOUR DANS M. DE LAMARTINE : *Jocelyn*.)

**J. ZELLER.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE À L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. (Suite.)

**PAUL BOITEAU.** — LES REINES DU NORD. I. Christine de Suède. (1<sup>re</sup> Partie.)

**ALFRED DE MUSSET.** — VISION.

**DE BRETEUIL** (Baron). — ÉPIQUES DE LA COUR DE LOUIS XIV : V. Ambassade du comte de Castille. — VI. Les deux nonces, Guaitieri et Fieschi.

---

NOTA. — La prochaine livraison contiendra, indépendamment de la suite des ouvrages de MM. *Emile Saisset* et *Zeller*, et autres travaux : LÉON, roman intime, par M. ERNEST SERRET.

# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

7<sup>e</sup> LIVRAISON. — TOME DEUXIÈME

**Sommaire de cette Livraison**

**ERNEST SERRET.** — LÉON (1<sup>re</sup> partie).  
**ÉMILE SAISSET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — (1<sup>re</sup> Partie.) — IV. Le Dieu de Newton.  
**ALFRED MÉZIÈRES.** — LITTÉRATURE ANGLAISE. — Les Contemporains de Shakspeare. (1<sup>re</sup> partie).  
**J. ZELEFF.** — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.  
**ALFRED DE MUSSET.** — LE PORTE ET LE PROSATEUR.  
**DE BRETEUIL (Daron).** — ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV : XIV. Hommage du duche de Bar vendu au Roi par le duc de Lorraine.  
**PIERON.** — BIBLIOGRAPHIE : Les Œuvres de Virgile, traduites par M. E. Pessonneaux.  
**TAXILE DELORD.** — L'ANNÉE LITTÉRAIRE : Chapitre III.

Chaque livraison se vend séparément :

**UN FRANC**

ON SOUSCRIT A PARIS  
CHEZ CHARPENTIER, 28, QUAI DE L'ÉCOLE  
A LONDRES, CHEZ W. JEFFS, BURLINGTON ARCADE  
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

10 février 1859

■



# LÉON

PAR ERNEST SERRET.

---

Paris, 24 août 185...

Je ne te parlerai plus de Clara. Cette trop légère sylphide commençait à me devenir pesante. Ses airs extravagants, ses éclats de rire, ses mots à effet, ses calembours atroces m'ont diverti pendant un temps. Elle forçait ma porte, entraît chez moi comme un ouragan, et, sans s'inquiéter si j'étais en tête à tête avec la muse, emplissait mon cabinet du bruit de sa gaieté factice et de ses roulades douteuses. Elle avait étudié l'art du chant avant de se vouer au culte exclusif de la danse. Aussi croyait-elle devoir user de tous ses moyens dans l'intimité. Je n'ai point répondu à cinq ou six billets qu'elle m'a écrits et qui étaient pourtant d'une orthographe adorable; j'ai recommandé d'un certain air à mon domestique de ne plus la laisser pénétrer jusqu'à moi : il n'en a pas fallu davantage. J'ai eu la douce satisfaction d'apprendre par un petit journal que la Russie nous l'enlève, et Lambert m'a dit en confidence que cette Russie est tout bonnement un Russe. Elle s'en va à tout hasard à Pétersbourg, n'ayant pu renouveler son engagement avec l'Opéra.

Je t'avouerai prosaïquement, mon cher Francis, que je me sens léger comme une plume et heureux comme un roi. Je suis libre, le présent est à moi, l'avenir me sourit dans son lointain doré, et je viens de commencer un drame en cinq actes et en vers.

Ce sentiment de bien-être qui suit une rupture n'est pas nouveau pour moi; je l'ai éprouvé dans des circonstances bien autrement sérieuses. Souviens-toi de ce que je t'écrivis lorsque cette divine comtesse qui m'avait aimé à cause de mon premier succès m'abandonna à cause de ma première chute. Je l'aimais bien pourtant! L'amour que je ressentais me paraissait sans bornes comme celui qu'on me témoignait. Cette femme était une des reines de Paris; elle avait bien de l'esprit et bien de la grâce; elle m'avait

même persuadé, comble d'art et de ruse ! qu'elle avait du cœur. — On ne se connaît pas, je le sais ; mais je crois être capable d'un sentiment profond et durable. Mon amitié a été constante : pourquoi mon amour ne le serait-il pas ? Si j'ai cessé d'aimer la comtesse, si ma passion n'a pas survécu un jour à son impudente trahison, c'est que le mépris tue l'amour, c'est que cette femme avait mis un masque qui me cachait sa laideur, et qu'elle l'a tout à coup laissé tomber.

Par une fatalité inconcevable j'en suis toujours venu jusqu'ici à mépriser les femmes que j'ai le plus aimées. Et néanmoins personne ne pousse aussi loin que moi le respect qu'on doit à la femme en général. Ce respect chez moi va jusqu'à la vénération. Une mère, une amante, une épouse me paraissent des êtres sacrés ; je serais tenté de les adorer, comme faisaient nos vieux aïeux les Germains, et de leur dresser des autels. Est-ce donc que ces déesses perdraient de leur prix en s'humanisant ? N'est-ce pas plutôt que mon cœur, avide d'amour et de pureté, s'est toujours élancé sur leurs traces au delà du possible ? Il n'importe ! le fait est là dans toute sa brutalité. Il n'y a point, dans mes souvenirs, personnels une seule figure de femme qui se détache claire et sereine. Celle-ci, que j'ai connue dans toute la grâce de ses seize ans, m'apparaît portant au sein la plaie hideuse de l'avarice ; celle-là, si belle et si brillante qu'elle soit, ne peut se présenter à moi que souillée de perfidie et de mensonge. Une autre, j'en conviens, passe quelquefois devant mes yeux voilée, indécise, mais non tout à fait avilie. Elle s'appelait Adèle. Elle m'aimait et semblait ne respirer qu'amour. Elle m'a quitté brusquement, elle s'est enfuie avec un pianiste Byronien auquel elle prêtait un cœur d'or, et qui n'avait que des doigts de fer. Aucun tort de ma part ne justifiait sa trahison, si ce n'est peut-être qu'au fond de l'âme je commençais à moins l'aimer. Mais rien n'avait dû l'en avertir. J'étais toujours aussi empressé, aussi passionné ; je cachais même sous un luxe de tendresse l'aridité de ma désillusion. L'a-t-elle deviné ? Les femmes ont-elles cette intuition exquise qui est de l'ange plus que de l'homme ? En ce cas, j'aurais été le premier coupable, sa trahison aurait eu l'ombre d'un prétexte. Je ne le crois pas toutefois. Je crois que cette blonde et poétique Adèle n'a cédé qu'au honteux entraînement des sens, qu'elle a été dupe de ses yeux et de ses oreilles, qu'elle a été fascinée par ce mélodieux serpent. Dans ce cas encore je lui pardonne ; la passion excuse tout. Il est fâcheux cependant que la fidélité des femmes soit aussi incertaine et soumise à des épreuves

aussi terribles. Il y a des amantes fidèles, il y a des épouses parfaites, on le dit, je le crois, mais je ne l'ai pas vu par moi-même. Je suis obligé de m'en rapporter à la grande voix du monde qui le proclame, à la voix persuasive d'un ami qui me l'insinue, à la conviction forte que j'en ai en moi-même, et qui, pour être dénuée des preuves que nous fournit l'observation, n'en est pas moins irrésistible. Mais croire n'est pas voir. Et encore je fais bien des distinctions étranges, quand je traite à part moi cette question délicate. Il y a certains milieux où la constance est facile, certaines âmes si bien préparées à la fidélité que cette fidélité n'est plus même une vertu. Je prends pour exemple ta jeune et candide épouse. Je mets en fait que l'éducation qu'elle a reçue; l'air moral qu'elle a respiré, le milieu dans lequel elle a grandi, lui ont prêté des forces indépendantes d'elle, étrangères à elle. En un mot, comme en cent, je ne crois pas que les femmes possèdent au même degré que nous la force d'âme et le courage. Je partage en cela l'opinion de l'antiquité. J'approuve fort le christianisme de les avoir relevées et rachetées; mais, sans désirer qu'elles redeviennent esclaves, j'incline à penser que nous les avons faites un peu trop reines.

Je t'enjoins, au nom de la pudeur et de la prudence, de ne communiquer cette lettre ni à ta femme ni à ta mère. Elles auraient peine à reconnaître dans cet ennemi de leur sexe le moraliste austère qui t'a ramené dans les voies communes, et elles prendraient de moi une bien affreuse idée.

Et d'ailleurs (juge quelle est sur ces sujets graves la légèreté de nos jugements!) cette opinion que je t'exprime aujourd'hui d'un air si convaincu ne sera peut-être pas mon opinion de demain et n'est pas, à coup sûr, mon opinion d'hier. Bien loin de là, le drame dont je m'occupe est tout à la glorification de la femme. Mon expérience et les efforts de ma raison n'ont pu triompher de ce sentiment de leur supériorité que m'a inspiré ma mère ou que j'ai apporté d'en haut en naissant. Explique qui pourra cette contradiction! Je les juge inférieures à l'homme et je les respecte davantage. Comme je te le disais tout à l'heure, je penche même à croire qu'il y a en elles ce quelque chose de divin que leur prêtaient les barbares du Nord. Seulement je voudrais bien qu'un peu de réalité vint me démontrer que je ne me repais point d'une chimère, je voudrais trouver dans une maîtresse ce que j'ai vainement cherché jusqu'ici, ce que tu as trouvé, un véritable amour, un véritable dévouement.

Mais le vent n'est point à l'amour pour le quart d'heure, le vent est au travail. Écris-moi comme si de rien n'était. L'ami te lira et te répondra sur ce qui te concerne. Quant au poète, il va vivre pendant trois mois seul avec sa blanche héroïne, avec sa Julia... C'est le nom de l'ange que je me prépare à enfanter. Sur ce je clos ma lettre et j'entre en loge pour n'en sortir qu'après ma complète délivrance. A toi,

LÉON.

Paris, 3 novembre, 185...

. . . . .

J'achevais les vers de mon quatrième acte, j'étais dans la fièvre de l'inspiration, indifférent à tout, étranger au monde et à moi-même, ne vivant que de la vie de mes personnages, lorsque ce matin Jean me remet cette lettre que je joins à la mienne. Toute claire qu'elle est, j'eus quelque peine à la comprendre. Ne pas comprendre de prime abord la lettre d'un notaire! Il faut être bien bête ou bien poète pour cela.

Ce notaire m'apprend la mort de mon cousin Jules et me prie de me rendre à Moulins sur-le-champ, qu'il m'attend, que mes intérêts l'exigent. Il ne sait pas que Julia et Saint-Clair, mes deux héros, attendent aussi et qu'ils sont dans une situation beaucoup trop intéressante pour que je les abandonne. Je n'irai certes pas à Moulins avant un mois. Que dois-je faire? Envoyer une procuration à ce notaire aimable et poli? Il s'agit d'un héritage. Le notaire me le laisse entrevoir sous la transparence de son style.

Tu sauras que mon cousin Jules est un monsieur que je ne connais pas, qui m'est aussi étranger que le Grand Turc, quoiqu'il soit mon cousin germain, quoiqu'il fût mon cousin germain: il ne l'est même plus! N'attends pas que je te le décrive. Était-il beau, était-il laid? Était-il blond, était-il brun? Je l'ignore. Il était stupide, je puis l'affirmer. Mon père et le sien étaient brouillés depuis fort longtemps. Ils moururent à peu de jours l'un de l'autre. J'étais sans famille, presque sans amis, j'avais dix-huit ans à peine, un cœur brûlant et croyant, j'étais effrayé de me trouver seul au monde. J'écrivis à mon cousin Jules, je lui écrivis une de ces lettres comme le cœur vous en dicte à certaines heures. Mon cousin Jules ne me répondit pas. C'est alors, cher Francis, que ton amitié vint à mon

aide, c'est alors que j'appréciai tout ce qu'il y a en toi de noble et de bon. Le premier tu tendis la main au pauvre orphelin délaissé. Aussi je ris lorsque tu parles de la reconnaissance que tu me dois, des services insignés que mon amitié t'a rendus. Qu'ai-je fait que de te prodiguer les conseils d'une sagesse que l'expérience de la vie nous apporte et dont nous n'usons pas pour nous-mêmes ? Mais la sympathie vive que tu m'as témoignée lors du premier deuil de ma jeunesse, mais ces larmes que tu as versées avec moi, mais ces promenades que nous avons faites ensemble au bord de la mer, sur nos falaises, à travers champs.... Bon ! voilà que je m'embarrasse dans mes phrases et dans mes souvenirs, et que j'oublie encore mon cousin Jules.

Si j'allais pourtant hériter de lui ! cette idée bouffonne me trouble et m'égare ; j'ai peine à me remettre en situation, à pleurer avec Julia sur la trahison de Saint-Clair. O Julia, divine Julia ! Voilà des larmes qui me montent aux yeux. Je vais les distiller en vers limpides et les écrire en attendant que j'aïlle à Moulins.

Paris, 5 décembre 185...

. . . . .  
 . . . . .

A propos, j'ai reçu, il y a huit jours, une seconde lettre du notaire. Je lui ai écrit que j'acceptais, sous bénéfice d'inventaire, et je lui ai envoyé ma procuration, comme tu me l'avais recommandé. Il me répond qu'il me remercie de la confiance dont je l'honore. Belle confiance ! je ne le connais pas, et, si je lui ai donné cette marque d'estime, c'est que je ne pouvais faire autrement. Il ajoute qu'il désire me voir (désir flatteur pour moi), qu'il connaît mes ouvrages (je ne le crois pas), et qu'il est bien aise que la fortune de mon cousin Jules tombe entre les mains d'un homme d'esprit. Mon cousin Jules était donc millionnaire ? Cette pensée me donne le vertige. Rien ne m'arrête plus, Jean fait mes malles, et je pars pour Moulins dans un quart d'heure. Je t'écrirai mes impressions de voyage et d'héritage.

Moulins, 8 décembre 185...

Je suis à Moulins, mon cher Francis. Ne me demande pas autre chose. Je n'ai vu que de l'eau depuis que j'ai quitté Paris. La pluie m'a pris comme je montais en wagon et m'a accompagné jusqu'ici, une pluie torrentielle, une pluie diluvienne qui forme nuage et qui

ne permet pas de voir le moindre objet. Mais il faut que je t'explique comment il se fait qu'étant venu à Moulins pour affaire, je passe ainsi mon temps à t'écrire : c'est que j'ai oublié mon parapluie. Or, maître Pilodeau, mon notaire, demeure assez loin du gîte que le hasard m'a donné. Je ne veux pas arriver chez lui crotté et trempé ; je ne veux pas non plus y arriver en voiture, ce qui me prêterait un air d'héritier à grosse succession. J'attendrai donc qu'il plaise au ciel de s'apaiser, à la pluie de cesser, au soleil de sourire.

Ce n'est cependant pas uniquement pour tuer le temps que je t'écris, mon bon et cher Francis. Des idées graves me préoccupent depuis quelques heures, et j'éprouve l'impérieux besoin de te les communiquer. Car, si tu as mis en moi toute ta confiance, j'ai mis en toi toute la mienne, et rien de ce qui se passe dans mon cœur ne demeure étranger au tien. Nous doublons ainsi notre vie. Ce besoin d'expansion qui m'est naturel, je l'ai greffé sur toi, pour ainsi dire, et la greffe a si bien pris que tu es devenu le plus bavard de nous deux. Mais de cette communauté d'habitudes, de cette fusion que nous avons faite, dès la tendre jeunesse, de nos qualités et de nos défauts, devait naître nécessairement une communauté d'impressions et de sentiments. Lorsqu'en dépit de ton cœur et malgré ton amour tu as pensé au mariage, je n'ai pas été surpris, et je t'ai poussé en avant au lieu de te retenir. C'est que ce vague instinct qui t'entraînait vers les régions plus hautes, je l'approuvais, je le partageais, mon ami. Ici je réclame toute ton indulgence. Je me sens ému et presque défaillant. Je vais t'ouvrir un des coins de mon cœur où tu n'as jamais pénétré, un coin sombre où j'ai caché un mystérieux, mais bien rayonnant désir. J'ai demandé à l'amitié et à l'amour plus qu'ils ne pouvaient me donner. Pardonne ce blasphème ! j'ai le bonheur de posséder un ami comme il y en a peu. Mais notre amitié est parvenue à son point suprême ; elle n'a plus rien à acquérir, elle doit décroître. Si ta maîtresse ne m'en a rien ravi, ta femme m'en enlève tous les jours quelque chose, tes enfants m'en prendront encore une meilleure part. Quant à l'amour, il a ravagé mon cœur sans presque jamais le satisfaire ; mes amours n'ont été que des incendies. Le mariage tel que je le conçois, tel que je le veux, cette union complète, cette absorption de deux êtres en un seul, le mariage me paraît à cette heure la seule consolation, le seul espoir, l'unique ressource. Tu sais, je t'ai dit souvent qu'avec mon caractère, avec mes goûts, surtout avec ce besoin que j'ai de rêver et de rimer, je ne pouvais songer

au mariage. La vie à deux, à trois, à quatre, avec les soucis et l'incertitude du lendemain et la responsabilité d'un chef de famille, exige un degré de vertu dont je ne me sens pas capable. Il y a en moi une grande puissance pour souffrir, mais pour souffrir seul. Amoureux du luxe et du confort, je me suis imposé une vie de peines et de privations, et j'ai trouvé dans les jouissances de l'art une compensation à toutes les misères. Quelle compensation y a-t-il jamais aux privations qu'on impose à sa femme et à ses enfants? Malgré des succès réels, quoique je me sois fait une place au soleil, quoique la fortune ait même frappé quelquefois à ma porte, pour honorer la poésie, je m'étais presque condamné au célibat forcé. L'héritage de mon cousin Jules, cet héritage qui est encore un mythe pour l'héritier, cet héritage qu'un trop officieux notaire a fait chatoyer devant mes yeux sans m'en dire le chiffre, ne réfléchissant pas que chaque homme a ses balances pour peser ces choses-là, et que ce qui paraît très-lourd à l'un peut sembler très-léger à l'autre; ce trésor inconnu que me livre la loi, a fait jaillir de mon cœur ces désirs réprimés, ces sources contenues qui bouillonnent maintenant et se précipitent. Et voilà que je me prends à rêver un avenir dont je m'étais même interdit l'idée, et voilà que je tressaille, et voilà que j'ai peur de m'être trompé. Non, non, mon cousin Jules ne pouvait être millionnaire. Je reconnais que tous les millionnaires sont des gens d'esprit. Il se sera amassé à grand-peine trois ou quatre mille livres de rente, et tu verras que je vais hériter bourgeoisement de soixante ou quatre-vingt mille francs. Ce n'est pas à ce prix-là que peut se réaliser mon rêve. Il me faut au moins pour me marier à mon goût....

Jean accourt me prévenir que la pluie a cessé, et je te quitte pour me rendre chez maître Pilodeau. Je vais bientôt savoir si je me marierai.

J'ai vu maître Pilodeau. C'est un homme charmant, un peu gros, un peu court, un peu blond, un peu rouge, mais qui a lu tous mes ouvrages et qui me considère comme une des jeunes gloires de la littérature contemporaine. Nous avons beaucoup causé. Il a voulu me présenter à sa femme qui m'a gracieusement retenu à diner. C'est une femme charmante, un peu maigre, un peu grande, un peu brune... Mais encore une fois j'abuse de ta patience. J'hérite, cher Francis, j'hérite. De combien? Devine. Décidément, j'avais raison, mon cousin Jules n'avait point assez d'esprit pour être millionnaire. Il en avait pourtant plus que je ne croyais. Il me laisse une fort jolie fortune,

à son grand désespoir, car il nourrissait depuis longtemps le projet de me déshériter. Il avait même chargé maître Pilodeau de lui rédiger un modèle de testament avec cette clause expresse. Maître Pilodeau, qui s'intéressait à moi sans me connaître, ne s'est pas pressé, et mon cousin Jules est parti pour le grand voyage avant d'avoir pu mettre son projet à exécution. Ainsi je puis accepter sans remords cette faveur du destin, et je n'ai pas même à garder les apparences d'une douleur hypocrite.

Ah ! j'oubliais le point important : je me trouve assez riche pour me marier, et je me marierai.

Adieu. Je t'écrirai de Paris dès que je le pourrai. Je ne t'ai pas tout dit.

Paris, 28 janvier 185...

Je suis dans l'attente, mon cher Francis, dans l'attente d'un événement qui décidera de mon avenir. Tout le reste n'est plus rien pour moi. C'est merveilleux comme une nouvelle préoccupation fait taire en nous toutes les autres, et les plus graves ! M'acceptera-t-on ? ma vie est dans ce mot. Il s'agit d'une demande en mariage. Sitôt ? Eh ! c'est que je n'ai guère de temps à perdre, vois-tu bien, c'est que j'ai trente-cinq ans sonnés. Et d'ailleurs, comme dit Phèdre en cette sublime étude du cœur, la plus belle qu'on ait jamais faite : « Mon mal vient de plus loin. »

J'ai rencontré il y a un an, dans un bal, une jeune femme d'une figure douce et fine, d'une tournure charmante, que je n'avais encore vue nulle part. Elle était très-pâle, mais d'une pâleur naturelle, en quelque sorte, et qui n'inspirait aucun sentiment de pitié ou d'inquiétude, assez grande, svelte, pleine de grâce et de modestie dans tous ses mouvements. Elle avait une jolie robe d'un rose tendre sur laquelle se détachaient plusieurs bouquets de roses blanches ; elle portait aussi des roses blanches dans ses cheveux, qui étaient fort abondants et d'un beau châtain-clair. Ses yeux me parurent bleus ; je les vis gris un autre soir, mais d'un gris céleste, de cette teinte indéfinissable que le brouillard donne au ciel au matin d'un jour d'été. Je la regardais presque malgré moi avec une fixité naïve qui trahit mon admiration. Madame de T<sup>\*\*\*</sup>, la maîtresse de la maison, s'approcha de moi et me dit : « Vous regardez la reine de mon bal ; n'est-ce pas qu'elle est jolie ? C'est une veuve ; elle s'appelle madame Vernier. La danse la fatigue, mais elle se risque parfois à valser vers la fin de la soirée,



quand l'affluence est moins grande. Invitez-la donc; elle valse à ravir.»

Je m'avançai et débitai la phrase d'usage. Elle hésita, regarda autour d'elle comme pour voir si les groupes n'étaient pas trop nombreux, puis me dit qu'elle acceptait avec beaucoup de naturel et de bonne grâce. Dès les premières mesures, je reconnus qu'on ne m'avait pas trompé. J'avais affaire à une valseuse accomplie. Il y a deux manières de valser : l'une toute sensuelle, qui consiste à tenir une femme dans ses bras, à la presser contre soi-même, à profiter de la rapidité du tournoiement pour resserrer cette étreinte, à effleurer son front et ses cheveux d'une haleine brûlante, à s'abandonner enfin à toute la frénésie, à toute la fougue des sens excités; l'autre tout immatérielle, pour ainsi dire, qui ne confond que les mouvements, qui se repaît d'harmonie et qui peut être dansée sans danger par un jeune homme de vingt ans avec une femme de dix-huit. Les trois quarts du temps, ce sont les femmes elles-mêmes qui, sans s'en apercevoir, nous invitent à choisir l'une ou l'autre. La nature secrète d'une femme se révèle par des nuances imperceptibles. J'avais admiré madame Vernier avant la valse, je l'estimai après. Elle valsait chaste ment. Et note bien que je ne veux pas dire qu'elle avait de ces roideurs pudiques qui sont plus révoltantes encore que l'emportement irréfléchi. Elle se livrait tout entière à la direction de son cavalier, mais elle était protégée par son innocence même. A un moment, elle s'arrêta et tira son gant pour rattacher une mèche de cheveux qui s'échappait. Je vis une main blanche comme la neige, rose aux extrémités, fluette, mignonne, adorable. Mes yeux la dévorèrent; elle s'en aperçut, rougit, remit vivement son gant, et nous repartîmes. Elle semblait vouloir m'arracher, par le mouvement régulier et harmonieux de la valse, à une émotion qu'elle trouvait sans doute un peu trop humaine. Depuis lors je ne me suis jamais rencontré avec elle dans un bal sans l'inviter; il y a même bien des soirées où je ne suis allé que dans l'espoir d'obtenir une valse de madame Vernier. Elle me l'accordait quelquefois et me la refusait le plus souvent sous prétexte de fatigue.

« Je ne savais rien de tout cela! » vas-tu t'écrier; mais d'abord que t'aurais-je dit? Cette ombre n'a pris un corps que depuis quelques jours; ces souvenirs flottaient dans mon cœur presque impalpables. Puis les poètes ont fort abusé, de nos jours, de ce besoin de révéler leurs vagues aspirations, leurs vagues désirs, leur vague tendresse.

Je croyais tout ce vague-là destiné à mourir. Les brouillards ne se convertissent pas toujours en pluie ; le soleil les aspire, et ils ont cessé d'être. Il en pouvait être ainsi de mes sentiments incertains : la vie pouvait les absorber, les dessécher, les réduire à néant. Que de poèmes ont été conçus et qui ne sont pas nés ! Ne me chicane donc plus sur ma réserve : tes reproches auront tout à l'heure de bien meilleures raisons pour m'accabler.

J'ai vu madame Vernier autre part que dans les bals, j'ai dîné plusieurs fois avec elle, j'ai causé longuement avec elle. Ce n'est pas une de ces femmes éclatantes et bruyantes comme il y en a beaucoup à Paris ; c'est une violette que le passant inattentif foulerait aux pieds, mais qui vous embaume et vous ravit si vous savez la dégager des feuilles qui la couvrent. Elle parle peu, mais elle vous fait parler. Elle vous donne la mesure de son intelligence rien qu'en écoutant. Son silence est plein d'idées. Quelques mots justes, une réflexion fine qui se dérobe sous la simplicité de l'expression, un sourire qui approuve, des regards qui éclairent, voilà tout ce que vous obtenez d'elle en deux heures, et vous êtes enchanté. Vous avez été compris par une âme d'élite. Elle est toujours mise avec un goût exquis, très-élégante sans avoir l'air d'y viser, très-noble de manières et d'une politesse qui n'est plus de ce siècle. Ses traits délicats gagnent à être vus au jour. Seulement elle paraît encore plus pâle que le soir, et, comme la première fois j'étais frappé de cette pâleur et que je le lui témoignais, elle me répondit : « Je suis toujours comme cela. Il faut qu'on s'y fasse. Mais je me porte bien. » Puis elle me demanda des nouvelles de la littérature. Elle ne me dit pas comme maître Pilodeau qu'elle avait lu mes ouvrages, mais je compris qu'elle les connaissait tous. Ce jour-là, en sortant de table (madame de T<sup>\*\*\*</sup>, ou le hasard, m'avait placé à côté d'elle), je me dis : « Voilà la femme qu'il me faudrait, si jamais... » J'écartai bien vite cette idée. Je ne pensais pas du tout alors que mon cousin Jules fût mortel. J'avais gagné en dix ans avec beaucoup de peine cette indépendance si chère à Rousseau, cette indépendance qui résulte de l'abri assuré et du morceau de pain pour le lendemain. Au train dont allaient les choses, je ne pouvais être riche et, par conséquent, mariable qu'à près de soixante ans, et en supposant encore que mes succès ne fissent que croître et embellir. Voilà pourquoi, cher Francis, je me suis tu avec toi. J'aurais craint, en t'exprimant mes désirs confus, de leur donner plus de consistance, de me préparer d'inutiles regrets ou de rendre enfin la tentation irré-

sistible. J'aurais fait une insigne folie avec ton approbation peut-être, j'aurais agi comme le premier venu, je me serais accordé femme et enfants sans avoir de quoi les nourrir, car je ne crois pas que madame Vernier soit beaucoup plus riche que je ne l'étais avant la mort de mon cousin.

Elle habite seule avec une femme de chambre dans la cité Trévise. Elle a choisi ce quartier parce que c'est celui de ses connaissances les plus intimes et qu'elle se trouve protégée dans son isolement par de fréquents rapports de voisinage. Ce détail, entre mille autres, est un garant de son honnêteté. A Paris, une femme qui vit seule est suspecte aux yeux les moins prévenus. Elle ne saurait donc jeter trop de jour dans sa vie. Je connais dix personnes qui répondraient de madame Vernier comme d'elles-mêmes. Son appartement, situé au quatrième étage, ce qui lui procure l'avantage d'un balcon, est, m'a-t-on dit, très-élégant et très-coquet. On la trouve chez elle le lundi toute la journée, jamais le soir. Elle ne reçoit que des dames et quelques messieurs d'un âge rassurant, son notaire et un vieux médecin qui n'a conservé que cette seule cliente. Quoiqu'elle aille beaucoup dans le monde et qu'elle aime les bals et les fêtes, elle n'en donne jamais, non plus que des dîners. Mais je sais, grâce à de flatteuses indiscretions, qu'elle est fort généreuse et qu'elle rend à ses amis, par de délicates surprises et par de petits cadeaux faits à propos, le plaisir qu'ils lui procurent. Je sais aussi qu'elle ne pense pas seulement à elle et au monde, qu'elle fait du bien sans en parler, et qu'elle ne craint pas de mettre trois ou quatre fois la même robe pour consacrer aux malheureux ce que lui aurait coûté une nouvelle toilette.

Son caractère est d'une égalité admirable. On peut, sous ce rapport, la louer par un seul mot : Toutes les femmes l'aiment. Si charmante qu'elle soit, elle ne leur inspire ni envie ni jalousie. Sa modestie obtient grâce pour tout le reste. Tu penses bien qu'on a dû la demander souvent en mariage, mais elle a toujours refusé. Un banquier même, jeune encore et pas bête, quoique millionnaire, comme dirait un vau-devilliste, a été poliment éconduit. Madame de T\*\*\* m'a dit que sa chère Thérèse (elle s'appelle Thérèse, et c'est elle qui a mis ce nom à la mode), que sa chère Thérèse n'épouserait jamais qu'un homme qu'elle aimerait. Tu vas m'objecter que j'ai donc la prétention de lui avoir inspiré de l'amour ? Il ne s'agit point ici d'une passion de roman. Je n'aime pas moi-même madame Vernier ; je serais surpris et presque choqué qu'elle m'aimât. Quand je dis que je ne l'aime pas, je m'entends.

Elle me plaît beaucoup, je l'estime beaucoup, je voudrais passer mes jours avec elle, et je n'imagine même plus que je puisse être heureux sans elle. Je crois que, de son côté, elle m'a distingué du vulgaire troupeau de ses valseurs, qu'elle me porte quelque intérêt, qu'elle a les mêmes instincts, les mêmes goûts que moi, la même manière de comprendre la vie. Enfin il existe entre nous cette sympathie qui suffit pour serrer sans trop d'effroi le nœud terrible et indénouable. Ajoute à toutes ces raisons qu'elle n'a que sept ou huit mille livres de rente et que j'en ai près de trente aujourd'hui. Elle sentira bien que je l'ai préférée, que je l'ai choisie. La fortune a cela de bon, qu'elle nous permet de nous montrer désintéressés dans des circonstances où il n'est pas toujours permis de l'être. Elle n'a que vingt-huit ans, elle est trop jeune pour vouloir rester veuve. Elle aurait craint peut-être de devoir sa fortune à un homme d'argent ; elle ne craindra pas de la devoir à un poète. J'ai donc beaucoup d'espoir. C'est égal ! je voudrais bien n'en être plus à espérer.

Madame de T<sup>\*\*\*</sup>, que j'ai chargée de la demande et qui est enchantée et qui me répond de tout, a cependant exigé un délai de huit jours avant de me rendre une réponse définitive. Pourquoi huit jours ? C'est si simple d'aller demander à une femme qui est libre d'elle : « Voulez-vous de monsieur un tel pour votre mari ? » Mais les femmes ne procèdent pas comme nous dans ces affaires-là. Je regrette maintenant de ne m'être pas adressé directement à madame Vernier. Je saurais en ce moment à quoi m'en tenir. Madame de T<sup>\*\*\*</sup>, d'ailleurs, toute femme d'esprit qu'elle est, ne parlera pas comme je le voudrais. Elle dira des choses inutiles, elle me vantera trop, elle lui fera trop voir les avantages de cette alliance. Madame Vernier n'est pas une femme comme une autre ; elle peut se choquer, me refuser. Ah ! que j'ai été sot de ne point lui parler moi-même !...

Je reprends cette longue épître en revenant du théâtre ; j'ai hâte de la terminer et de te l'envoyer. Ma répétition a très-bien marché. La pièce est prête et sera sans doute jouée vers le milieu de la semaine prochaine. Je t'écrirai le soir même de la première représentation. Mais je n'ai pas cette fois les appréhensions et les angoisses que j'ai eues pour mes autres pièces. Une préoccupation plus grave domine celle-là, et, quand je me dis : « Réussirai-je ? » ce n'est plus au théâtre que je pense.

Paris, 3 février, une heure et demie du matin.

Ma première représentation a eu lieu ce soir, mon cher Francis, et, malgré l'heure avancée, je ne veux pas me mettre au lit sans te dire que le succès a été complet.

Les applaudissements retentissent encore à mon oreille. Quel prix de son travail que ces transports d'une salle entière ! Quel apaisement dans l'âme après une telle victoire ! Je me sens plus haut, je respire plus librement. Et cependant je suis triste. C'est que je suis seul, Francis, c'est que je n'ai pas une âme où je puisse répandre mon âme, pas un ami, pas une maîtresse. Ah ! une maîtresse ne me suffirait plus maintenant. C'est une femme, c'est une épouse, c'est une moitié de moi-même qui porterait sa part de ce bonheur qui m'accable : elle le doublerait en l'allégeant. Que sont ces joies publiques sans ces autres joies intimes bien plus douces au cœur ? Il faut être seul pour cueillir la gloire, mais on ne la savoure bien qu'à deux. Je viens d'ouvrir ma fenêtre : la nuit est froide et claire, la lune brille, j'ai pleuré. Cette solitude est horrible. Il est temps qu'elle cesse ; il est temps que je sois heureux ! Mais m'acceptera-t-elle ?

Elle assistait à ma première représentation. Je l'ai vue. C'était après le quatrième acte. Dès que le rideau fut baissé, je me précipitai sur la scène. Tu sais qu'il y a dans tous les rideaux de théâtre deux trous ménagés dans l'ombre des draperies, deux yeux qui vous permettent de plonger dans la salle. Je regardai et je la découvris au fond d'une loge avec son vieux docteur et une de ses amies. Ce n'était pas madame de T<sup>\*\*\*</sup>. Elle portait furtivement son mouchoir à ses yeux et paraissait encore très-émue. J'ai eu cependant un froid au cœur. Pourquoi n'était-elle pas avec madame de T<sup>\*\*\*</sup>, à qui j'avais envoyé ma meilleure loge ? Il était tout naturel que madame de T<sup>\*\*\*</sup> lui offrit une place. Elle la lui a offerte, j'en suis sûr, mais peut-être qu'on ne l'a pas acceptée. C'est après-demain que ces mortels huit jours finiront. Je t'écrirai mon sort. Adieu. Mon souvenir bien affectueux à ta femme et à ta mère. Heureux Francis ! tu as deux êtres chéris auprès de toi, sans compter celui qui est à naître. Je n'ai plus même un espoir, je me sens découragé comme après une chute. Adieu.

Paris, 8 février 185...

Elle refuse ! J'étais à bout de crainte et d'espérance. Madame de T<sup>\*\*\*</sup> ne me faisait rien dire, j'ai couru chez elle, et j'ai deviné tout de

suite, en l'abordant, qu'il n'y fallait plus songer. Ses paroles m'ont bientôt confirmé ce que m'avait dit son premier regard : « Elle ne veut pas se remarier, mon pauvre ami. Je suis furieuse contre elle. » Je souris et demeure muet. Vrai ! Je ne croyais pas que ce ~~refus~~ que j'avais pressenti m'aurait remué à ce point-là. Madame de T<sup>...</sup> me fit asseoir près d'elle. J'insistai pour avoir tous les détails. Elle m'exaspérait en essayant de me consoler et en me promettant que je trouverais beaucoup mieux, que madame Vernier n'était pas riche, qu'elle n'était plus jeune, qu'après le succès que je venais d'obtenir et l'héritage que je venais de faire il n'était point de parti auquel je ne passe prétendre. Elle avait déjà en vue pour moi une jeune personne délicieuse qui m'apporterait trois cent mille francs et dont l'unique sœur était poitrinaire. J'ai pris subitement madame de T<sup>...</sup> en horreur, je me suis repenti amèrement de l'avoir chargée d'une mission si délicate dont elle s'est mal acquittée, j'en suis sûr, et je lui ai demandé d'un air très-sérieux de me rapporter purement et simplement ce que madame Vernier avait répondu.

« Mais, a-t-elle fait alors d'un petit ton aigre-doux, elle a dit des choses fort agréables pour vous, qu'elle vous estimait, qu'elle vous admirait, que vous lui plaisiez à tous égards ; mais qu'elle était résolue à ne point se remarier, que vous étiez trop riche d'ailleurs, etc., etc. Vous sentez bien que je combattis vivement ce dernier scrupule. Plus elle se défendait, plus j'insistais, et, comme elle ne trouvait plus de bons arguments, elle finit par me déclarer avec une émotion visible qu'il y avait une raison grave qui la forçait à rester veuve. » Je regardai madame de T<sup>...</sup>, elle baissa les yeux, rougit, sourit et tourna la tête. « Et vous ne soupçonnez pas quelle peut être cette raison grave ? » lui demandai-je lentement. « Mon Dieu ! non, » répliqua-t-elle avec une inflexion de voix qui signifiait tout le contraire. « Est-ce que vous croyez, insinuai-je, que madame Vernier aurait une inclination ? » « Je ne crois rien, interrompit-elle en minaudant. Je n'ai pas l'habitude d'aller fouiller dans la vie intime de mes amis. Madame Vernier est au-dessus du soupçon. Mais que voulez-vous, mon cher poète ? Vous le savez mieux que personne, on n'est pas maître de son cœur. Entre nous, notez bien que c'est entre nous, je ne voudrais pas me brouiller avec elle, elle est charmante et fait l'ornement de mes bals ; mais, entre nous, je crains qu'elle n'ait au cœur une passion malheureuse. »

Je la remerciai par un sourire amer et lui serrai la main avec une

affection ironique dont elle fut la dupe. « Si vous voulez venir demain dîner avec nous, murmura-t-elle de sa voix la plus caressante, M. de T<sup>...</sup> vous parlera plus longuement de la jeune personne... » « C'est inutile, madame, lui répondis-je d'un ton bref en me levant, je ne suis pas libre demain. » Elle ne se troubla point, me considéra d'un air bon et amical : « Pauvre garçon ! fit-elle. Vous l'aimiez donc bien ? » Je poussai un soupir qu'elle interpréta comme elle voulut, et je la quittai en la remerciant de nouveau de ses bons offices.

J'étais sombre et irrité. J'en voulais plus encore à madame de T<sup>...</sup> qu'à madame Vernier elle-même. Celle-ci était bien libre de me refuser, mais celle-là n'avait pas le droit de donner à ce refus une raison qui me paraissait odieuse. N'y a-t-il pas des femmes qui préfèrent rester veuves ? J'avais de la sympathie pour elle : il pouvait très-bien se faire qu'elle n'en eût pas pour moi. Puis à ces sentiments qui ne manquaient pas d'une certaine générosité en succédèrent d'autres que je repoussai et auxquels je finis par céder. Je me dis que, dans sa position, madame Vernier m'aurait accepté, si elle eût été libre. J'allai plus loin que madame de T<sup>...</sup>, j'en conclus qu'elle avait un amant. Je pris plaisir à insulter cette idole, à la dépouiller de toutes les perfections dont mon imagination l'avait parée, à la ranger enfin dans la triste galerie de mes souvenirs. Ce n'est, après tout, pensai-je, qu'une femme comme une autre. Elle a fait sagement de me refuser. Nous n'aurions pas vécu longtemps ensemble. Car je me connais, Francis, je n'ai pas ta patience et ta magnanimité. Tu me crois plus fort que toi, parce que je t'ai soutenu quelquefois, parce que j'ai peut-être contribué par mes conseils à te sauver de toi-même. Mais voir juste n'est pas la même chose que bien agir. Ce n'est pas moi qui aurais triomphé dans certains combats que tu t'es livrés. Si je me marie, il ne faut pas seulement que je respecte ma femme, il faut que je l'aime, que je l'aime, entends-tu bien, comme je croyais aimer Thérèse. Si j'avais appris plus tard !... Il n'y a pas de nœuds, si étroits et si sacrés qu'ils fussent, que je ne romprais brutalement au besoin. Il faut que j'épouse une jeune fille bien chaste, bien pure, bien irréprochable, une âme vierge que je façonnerai à ma guise, un cœur clos encore et qui ne s'ouvrira qu'à la flamme de mon cœur. Les femmes de trente ans en savent trop long pour moi.

Rentré chez moi, je ne pus me tenir en repos. Je pris une voiture et me rendis aux Champs-Élysées. Il faisait un temps superbe, d'une douceur toute printanière. Les branches sèches et branes des grands

arbres se détachaient et se croisaient sur l'azur tendre d'un ciel sans nuages. Les voitures volaient sur le macadam, les cavaliers faisaient caracoler leurs chevaux minces ornés de pompons rouges ou bleus. Tout Paris était là, le Paris élégant et brillant. Beaucoup de gens me saluaient comme on salue un heureux : la nouvelle de mon héritage avait pris les ailes du succès de mon drame pour courir plus vite. « Le voilà, se disait-on, c'est lui ! » Ce triomphe de la vanité ne montait pas jusqu'à mon cœur ; je n'en étais que plus triste et plus assombri. Tout à coup un grand homme roux qui, de son cabriolet, avait l'air de chercher fortune, m'avise et s'écrie : « Eh ! c'est vous, cher ami ! » Il descend de sa voiture, paie le cocher et monte dans la mienne. « Vous allez au bois ? » dit-il. « Oui. » « J'y vais avec vous. » Puis les compliments commencent, sur mon succès d'abord, sur mon héritage ensuite, mais beaucoup plus vifs et plus sentis sur mon héritage. Je vis bien qu'on me faisait déjà millionnaire. « J'espère, dit Robert M<sup>...</sup> (c'est le nom de mon compagnon), j'espère que vous allez avoir une voiture et des chevaux à vous. Ne faites rien sans m'en parler. A propos, j'espère aussi que vous allez vous marier ? » « Si on veut de moi, » répondis-je. « Comment ! si on veut de vous ? Mais je vous procurerai dix héritières pour une. » Il faut te dire que ce Robert M<sup>...</sup> est un désœuvré assez intrigant et qui a la prétention de marier tous ses amis. Il me demanda ce que je comptais faire de ma soirée. J'eus la maladresse de répondre que je n'en faisais rien. Il me déclara qu'il ne me laisserait point seul, qu'il dînerait avec moi et que je le mènerais au théâtre. Il a fallu en passer par là. Je me suis bien ennuyé et je l'ai envoyé de bon cœur à tous les diables, mais cela m'a distrait un peu.

Paris, 29 mars 185...

Il en coûte, mon cher Francis, de passer subitement d'une sympathie vive à une dédaigneuse indifférence. Ces retours font comme un grand vide et un grand froid dans notre âme. Nous souffrons plus alors de nos mépris que celle qui nous les inspire. Grâce au ciel, cet état pénible a cessé pour moi. Je puis encore estimer ce que j'ai aimé. Il m'a suffi pour cela de la revoir une seule fois, d'échanger avec elle quelques paroles et de lire dans ses yeux toute son innocence.

Robert M<sup>...</sup> n'est pas homme à laisser traîner les choses en longueur. Deux jours après notre rencontre aux Champs-Élysées, il était chez moi et m'énumérait les jeunes personnes qu'il avait à m'of-



frir. Je crus d'abord qu'il se moquait. Mais à quelques noms qui lui échappèrent, à des renseignements précis qu'il me donna, je reconnus qu'il parlait très-sérieusement. Je lui prêtai donc toute mon attention. Il prit ma curiosité pour ce qu'elle n'était pas et se flatta de me marier d'emblée. « De tous les partis que je vous propose là, finit-il par me dire, il n'y en a vraiment pas un qui soit digne de vous, de votre réputation, de votre avenir. Mais, puisque vous ne tenez pas à l'argent, si vous voulez me promettre le secret, je vous parlerai d'une jeune personne qui sort du couvent, qui est aussi jolie que mademoiselle L<sup>...</sup> du Vaudeville, et qui appartient à une de nos meilleures familles. » Je lui promis la plus entière discrétion, et, à ma grande surprise, il me glissa dans l'oreille un de ces noms devant lesquels on s'incline. « Madame R<sup>...</sup> donne une grande fête pour la mi-carême, ajouta-t-il. Elle a vu votre drame et désire vous connaître. Je vous présente aujourd'hui, on vous envoie une invitation demain. La jeune personne y sera. » « Allons ! répliquai-je, puisque la vue n'en coûte rien !... » Je me laissai conduire chez madame R<sup>...</sup> qui me parut une bonne personne toute ronde, qui m'accueillit très-bien et qui m'envoya en effet une invitation. Tout cela me choquait et me répugnait un peu. Mais, me disais-je, il faut bien marcher avec son siècle et faire ce que fait tout le monde. Un bal est une foire aux mariages. Puisque je songe à me marier, à prendre femme, il est nécessaire d'aller dans les lieux où se débite cette marchandise. Ajoute à ces sentiments amers, résultat d'un premier échec, que le nom que m'avait confié Robert M<sup>...</sup> était une garantie pour moi. Puis, qui sait, me disais-je encore ? Le hasard peut faire que cette jeune fille qu'on m'offre soit justement la femme qui me convienne. Faisons un pas en avant, il sera toujours temps d'en faire quatre en arrière.

Pourtant je n'étais pas à mon aise en me rendant à ce bal. A peine étais-je entré que l'aventureux Robert vint à moi, m'entraîna dans le salon où l'on dansait, me décrivit, sans le regarder, l'objet en question qui était à l'autre extrémité, et me dit : « C'est elle. » Puis il présenta galamment le bras à une belle dame qui passait, et me laissa.

Je me mis à examiner la jeune fille avec un certain attendrissement qui ressemblait fort à de la pitié. Elle était petite, mince, frêle, la poitrine étroite, l'air d'un enfant. Sa figure était rose et très-animée par deux grands yeux noirs garnis de longs cils et surmontés de beaux

sourcils qui s'unissaient presque. Je m'approchai. Elle accepta mon invitation avant que j'eusse parlé. Nous nous mîmes en place et je commençais la conversation, lorsqu'il se fit un mouvement général, et un de ces murmures flatteurs, qui annoncent d'ordinaire l'approche d'une femme à la mode, circula dans le salon. Je me retournai et j'aperçus madame Vernier plus touchante, plus séduisante que jamais, et dans une de ces toilettes qui n'appartiennent qu'à elle. « Oh ! la jolie personne ! » exclama ma danseuse. Je ne répondis pas, et, pendant toute la contredanse, je ne lui adressai plus que de ces phrases banales dont tout le monde se sert. Dès que je l'eus reconduite à sa place, l'intrépide Robert revint à moi et me dit simplement : « Eh bien ? » d'un air qui ne semblait pas du tout disposé à admettre la critique. J'eus toutefois le courage de lui avouer que je la trouvais trop petite, trop maigre et trop jeune. « Que ne me disiez-vous, reprit-il avec bonhomie, que vous aimez les femmes grasses ! J'en ai de superbes à vous offrir. » Je le remerciai et me réfugiai dans l'embrasement d'une porte, où, sans l'avoir fait exprès, je me trouvai juste en face de Thérèse.

Je ne voulais pas la regarder, et, malgré moi, mes yeux se fixèrent sur elle, mais avec une persistance toute physique et dont mon cœur n'était pas complice. Elle s'en aperçut, parut embarrassée, puis se mit à causer avec une de ses voisines. De temps en temps un danseur s'approchait d'elle et l'invitait. Elle le remerciait gracieusement, et il s'éloignait. J'en comptai jusqu'à dix qu'elle refusa. Ils voyaient bien qu'elle ne voulait pas danser, mais elle mettait tant de grâce dans le refus, qu'elle semblait leur accorder quelque chose et qu'ils étaient tous jaloux d'être refusés ainsi. C'était un charme qu'on subissait. Pouvais-je donc m'y soustraire ? Sans bien me rendre compte de ce que je faisais, je m'avançai vers elle et la saluai. Elle rougit beaucoup, me complimenta sur mon succès, et me congédia de la façon la plus adroite et la plus aimable en me prévenant que j'allais être renversé par les valseurs. Il fallut me retirer, mais je ne le fis qu'avec la ferme intention de revenir dès que la place serait libre. J'étais fasciné. J'ai peine encore maintenant à comprendre comment on peut agir de la sorte, pour ainsi dire, en dépit de soi-même. Quel était mon espoir ? Quel était mon but ? Je te jure que je n'en savais rien.

Le bal était dans toute son animation, dans tout son éclat. Je réfléchis que, si je continuais à la regarder, elle pourrait bien se dérober

par la fuite à cette contemplation. Aller lui reparler après la valse lui semblerait aussi un peu bien osé. Je pris la résolution d'attendre. Je fis mine de regagner les premiers salons comme pour me retirer, et je me glissai par une petite porte dans le salon de jeu. Là je passai plus d'une heure à observer stupidement les joueurs.

Sitôt que je jugeai qu'il devait y avoir un peu moins de monde, je me présentai inopinément à la porte du salon de danse. Une valse commençait. Il y a de ces hasards charmants qu'on dirait d'accord avec les vœux de notre cœur. Toutes les banquettes du fond étaient dégarnies, une seule dame causait avec Thérèse. Un cavalier vint prendre cette dame, et ils se mêlèrent aux groupes nombreux. Je n'hésitai pas; je traversai le salon et vins m'asseoir à côté de Thérèse. Elle se troubla. Mais nous étions éloignés et masqués en quelque sorte par la foule des valseurs. Je lui dis tout à coup, mais non sans trembler : « Vous me faisiez compliment de mon drame. L'auteur vous plaît donc moins que son œuvre ? » Tu vois que je n'y allais pas par quatre chemins. Mais la contrainte qu'on subit dans le monde vous inspire quelquefois des audaces étranges. Tout son sang lui reflua au visage. Elle leva sur moi ses beaux yeux et me dit de l'accent le plus sincère : « Oh ! croyez, monsieur, que j'ai été bien touchée et bien honorée... » « Je suis loin de le croire, madame. » « Comment ! madame de T<sup>...</sup> ne vous a-t-elle pas dit mes raisons ? » « Madame de T<sup>...</sup> ne m'a rien dit. Je sais seulement que je ne vous conviens pas. » « Au contraire ! » Elle se mit à rire de cette naïveté, et je ne pus m'empêcher de sourire moi-même, moins franchement qu'elle toutefois. Elle reprit : « J'ai dit bien clairement à madame de T<sup>...</sup> que je ne voulais pas me remarier. » « Ce n'est point une raison. » « Qu'est-ce donc, monsieur ? » « C'est une défaite. » « Je vous jure que j'en répondrais autant à quiconque se présenterait après vous, Je ne puis me remarier. »

Elle appuya sur ces mots d'une manière qui me surprit. Je n'eus pas la présence d'esprit de poursuivre l'interrogatoire. Elle ne comprit pas ou feignit de ne pas comprendre quelle interprétation je donnais en secret à ses paroles, et elle profita de mon silence pour m'adresser encore quelques phrases polies, des compliments de condoléance. Puis, arrêtant au passage son amie qui valsait, elle lui dit : « Reposez-vous un instant, ma chère, j'ai promis à votre mari que vous vous ménageriez. » La jeune femme lui tendit la main, s'assit près d'elle et repartit presque aussitôt dans les bras

de son valseur. Nous nous retrouvâmes seuls. Son embarras devint extrême ; le mien n'était pas moins grand. Nous nous taisions. Elle me dit tout à coup comme pour dire quelque chose : « Cette valse est délicieuse. » Je répondis : « Je n'en ai jamais entendu qui m'ait fait autant souffrir. » « Vraiment, monsieur, reprit-elle avec le ton d'une sympathie franche, je suis au désespoir d'être la cause indirecte... » Elle se tut. Je n'avais plus le courage de rien dire. La valse finissait. Son amie vint la rejoindre et je m'éloignai après les avoir saluées.

Il ne s'est rien passé de nouveau, comme tu vois. Où ai-je donc puisé la conviction de son innocence ? Pourquoi répondrais-je à cette heure de sa pureté comme de mon honneur ? Ah ! c'est que c'est plus grave que je ne pensais. Ce que je prenais pour un désir de ma raison était un désir de mon cœur. Je l'aime comme je n'ai jamais aimé peut-être. C'est une passion qu'il faut étouffer : Allons, je vais encore souffrir.

Je ne me marierai pas. J'ai pleuré pourtant l'autre jour en lisant cette lettre où tu me contais toutes tes jouissances de jeune père. Ces joies-là ne sont pas pour moi, cette poésie vivante ne sera jamais la mienne : c'est d'une poésie plus creuse que je vivrai, que je mourrai. Et cependant....

Non, non, Francis, tout n'est pas fini entre elle et moi. Il faut que je lui parle.

Paris, 14 avril 185...

J'ai voulu me recueillir un peu avant de t'apprendre le résultat de la folle démarche que j'ai risquée. Je me serais gardé de t'en parler à l'avance, tu m'en aurais détourné. Admire comme celui qui donne les plus sages conseils craint quelquefois d'en recevoir ! Je me trouvais dans une situation dont la platitude me révoltait. J'aimais une femme, je ne le lui avais pas dit, mais elle le savait (elles sont si habiles pour deviner ces choses-là !); et parce qu'une insidieuse amie lui avait maladroitement demandé de m'épouser, parce que j'avais essuyé un refus gros de mystère, je me tenais pour battu et remettais mon avenir entre les mains d'un Robert M<sup>\*\*\*</sup> ! Ajoute à cela que l'inguérrissable vanité de notre cœur me soufflait à l'oreille qu'on m'aimait tout en me repoussant. Le court et vague entretien que j'avais eu avec elle au bal avait ravivé mon amour comme un souffle d'air ravive un incendie près de s'éteindre. Je me rappelais son trouble, ses

moindres mots, ses moindres gestes. Que te dirai-je ? Il fallait sans doute qu'il en fût ainsi.

Je ne sais pas encore si un succès définitif couronnera mon audace ; j'attends, j'espère, je me consume à vouloir, à essayer de ma puissance magnétique sur la destinée. On prétend que la ferme volonté de l'homme étend parfois son influence en dehors du monde visible. Si cela est vrai, c'est vrai surtout lorsque la passion double les forces du désir, lorsqu'elle nous enlève de terre et nous emporte au ciel ! Et pourtant je me demande encore si ce que j'éprouve est de la passion, de l'amour, comme on l'entend communément. Les sens n'y ont point de part. C'est une sympathie irrésistible, un besoin égoïste peut-être de confondre ma vie avec la sienne, de me reposer à ce calme, de me retremper dans cette pureté. Je ressemble à un voyageur qui a entrepris le tour du monde et qui, ayant abordé dans une île enchantée, voudrait s'y fixer, puis reprend tout à coup ses projets, s'éloigne et revient enfin vers son île chérie, renonçant à tout le reste.

Le lendemain de ce fameux bal de la mi-carême où j'avais échappé à une jeune fille pour retomber sous la puissance d'une veuve, j'eus l'idée d'écrire à madame Vernier. La lettre faite, j'en fus mécontent et je la déchirai. Elle était trop courte, trop obscure et beaucoup trop passionnée pour ne point paraître ridicule. J'en méditai une autre et mis deux jours à la composer. Celle-ci me satisfit de tout point ; mais ce n'était plus une lettre, c'était un mémoire et d'une dimension telle que je ne pouvais la confier à la poste. Je ne pouvais pas non plus l'envoyer par Jean. C'était mettre ce maraud dans ma confiance, et il n'est déjà que trop disposé à se mêler de mes affaires. Il me restait la ressource de porter la lettre moi-même. C'est ce que je fis. Mais arrivé dans la cité Trévisé, une réflexion m'arrêta court. Me répondrait-elle ? Ce n'était guère probable. Elle attendrait une occasion de me voir et trancherait tout par quelques mots couverts. Je regardai la maison avec dépit, avec douleur, je froissai la lettre.... Puis tout à coup, je ne sais quel instinct me poussant, et saisi d'une subite audace, je m'élançai et demandai au concierge madame Vernier. Le cerbère m'examina de la tête aux pieds et me dit que madame Vernier est sortie.

Je ne me décourageai pas. Au contraire, je fus bien aise de ce retard : j'avais ainsi le temps de me préparer. La voir seule chez elle était le meilleur moyen de lui faire connaître mes sentiments et

de lui arracher le secret des siens. C'était un jeudi. Je résolus d'attendre jusqu'au lundi, jour où elle reste chez elle, espérant ce jour-là être introduit plus facilement, et, d'un autre côté, de me présenter d'assez bonne heure pour être sûr de ne trouver encore personne avec elle. En un quart d'heure nous pouvions décider de ma vie et de la sienne.

Le lundi arriva enfin. Avant midi j'étais dans la cité. Je tremblais qu'on n'eût deviné mon projet, qu'on n'eût pris des mesures, qu'on n'eût donné des ordres au concierge, mille folies. Ce concierge avait le repart brusque. Je l'avais remarqué lors de ma première tentative. Par bonheur ce ne fut pas lui, ce fut sa femme qui me reçut et qui me répondit d'une voix engageante : « Madame est chez elle. » Je respirai. Je franchis rapidement les quatre étages, et le battement de cœur ne me reprit que lorsque je posai la main sur la sonnette. J'hésitai même un instant, confus de ma témérité et convaincu tout à coup de l'inutilité de cette démarche. Je sonnai néanmoins. Une femme ouvrit, me considéra avec curiosité, me demanda ce que je désirais. « Je désire voir madame Vernier. » « Madame? attendez. » Elle fit quelques pas, puis revenant : « Votre nom, monsieur? » Je réfléchis que si je me nommais, madame Vernier refuserait peut-être de me recevoir. Je pris un détour : « Dites-lui simplement que je viens de la part de madame R<sup>\*\*\*</sup>. » « Oh ! alors, monsieur, entrez, » fit la bonne en passant devant moi pour m'ouvrir les portes. J'aperçus madame Vernier assise au coin du feu, et, en face d'elle, son médecin, ce vieux médecin dont je t'ai parlé. Elle se leva toute surprise, et, comme le vieux docteur prenait son chapeau, elle le retint en disant : « Est-ce que vous partez? » Je la saluai sans trop de gêne, j'avais retrouvé tout mon sang-froid. Le docteur prétendit qu'il avait affaire et se retira. Nous restâmes seuls.

Madame Vernier se remit, attendit que la porte fût refermée, et toujours debout et d'une voix assez calme elle me dit : « Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite? » Je lui répondis que le sujet qui m'amenait ne pouvait s'expliquer en deux mots, que ma visite serait peut-être longue, et, m'asseyant à la place qu'occupait le docteur, je l'invitai du geste à reprendre la sienne. Elle s'assit et sourit pour se donner une contenance ; mais son émotion secrète doublait mon courage, je me sentais fort de sa faiblesse inavouée. Je rappelai brièvement la demande que Madame de T<sup>\*\*\*</sup> avait faite en mon nom et l'empressement intéressé peut-être avec lequel

cette officieuse dame avait tranché toutes mes espérances. Madame Vernier m'écoutait à peine et cherchait avec trouble ce qu'elle me dirait. Elle prétendit que Madame de T<sup>m</sup> n'avait été que l'interprète fidèle de ses sentiments. Son ton, son air démentaient chacune de ses paroles.

« Madame, lui dis-je alors avec une émotion inspirée, non par cette situation délicate, mais par la violence de ma passion, je vous avais choisie avant de vous aimer. C'était ma raison seule qui m'avait dicté ce choix. Aucune femme ne me paraissait posséder à un plus haut degré toutes les qualités qu'on désire rencontrer dans une épouse. Aujourd'hui je vous aime d'un amour dont je ne connais pas encore l'étendue, car chaque pas que je fais depuis huit jours me le révèle plus grand. La carrière que je suis est bien semée de ronces et d'épines. Il n'y a qu'une affection intime qui puisse me dédommager des rigueurs du chemin. Je me sens déjà las, j'ai besoin d'être soutenu, encouragé. Mes succès futurs sont à ce prix. Je suis arrivé à un âge où il n'est guère prudent de remettre cette grande affaire-là. La solitude où je vis me pèse, et d'autant plus que j'ai maintenant une fortune qu'il me serait bien doux de partager avec vous. Si vous me repoussez, je sens que je ferai quelque folie, que je me marierai au hasard et que je perdrai à la fois mon avenir d'homme et de poète. »

« Je suis vraiment touchée de ce que j'entends, reprit-elle naturellement cette fois et sans mettre un masque à ses pensées. Je vous l'ai dit, j'ai été très-flattée, et plus que vous ne sauriez croire, de la recherche dont vous m'avez honorée. J'ai beaucoup d'estime, beaucoup d'admiration pour votre talent, pour votre caractère, beaucoup de sympathie même (et elle baissa un peu la voix en prononçant ces derniers mots), mais vous êtes poète, monsieur, et vous exagérez les choses. Je ne vous suis pas nécessaire. Une autre s'acquittera mieux que moi des charmants devoirs que vous voudriez m'imposer. Je vous jure que mon plus vif désir serait d'être capable de les remplir, mais vraiment c'est impossible. »

C'est la manière dont on dit les mots qui leur donne toute leur valeur. Cette dernière phrase, « mais vraiment c'est impossible, » me rendit l'espoir que je perdais. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis, mais je trouvai des idées, des expressions, des élans de passion et de tendresse que l'esprit n'invente pas et qui tirent leur force du cœur dont ils partent. Je m'étais assis près d'elle, en parlant, sur une petite chaise basse et, sans y penser, je lui avais pris la main. Elle la retira doucement, et tournant vers moi ses beaux yeux bleus où brillait une

larme : « Ah ! quel mal vous me faites ! » s'écria-t-elle. Je me levai tout interdit. On entendait du bruit dans l'antichambre. La porte s'ouvrit et on annonça madame C<sup>\*\*\*</sup>. J'envoyai au diable le hasard qui s'entend encore mieux que nous à interrompre les scènes d'amour à l'endroit le plus intéressant.

Mais au moins quand nous inventons un incident pour interrompre les gens, nous autres pauvres auteurs, il faut que cet incident serve à quelque chose. Celui-ci ne servit à rien qu'à me désespérer. Madame C<sup>\*\*\*</sup> est une jeune folle à la mode que je connaissais de réputation. Elle a été en pension avec Thérèse. Elle entra comme un tourbillon et déclara qu'elle ne resterait que cinq minutes ; puis, m'apercevant, elle s'arrêta court et me contempla d'un air étonné. Thérèse lui dit mon nom et me présenta. Elle s'exclama, s'installa, me parla, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'elle se souvint qu'elle ne devait rester que cinq minutes. J'appréhendais qu'une autre visite ne survînt. Grâce au ciel, j'en fus quitte pour la peur, et madame C<sup>\*\*\*</sup> s'éclipça enfin, à son grand regret, nous dit-elle.

Madame Vernier avait eu le temps de réfléchir pendant que madame C<sup>\*\*\*</sup> m'assassinait de questions sur le théâtre et sur les actrices. Dès que nous nous retrouvâmes seuls, je m'aperçus que j'avais perdu du terrain et que, par conséquent, elle en avait gagné. Ce fut donc à recommencer. Mais la barrière était franchie, et, quand on a une fois avoué qu'on aime, il n'est plus difficile de le répéter. Je ne fus pas même longtemps à découvrir que mon langage plaisait à celle qui l'écoutait, que chacune de mes paroles lui entraît doucement dans l'âme, et qu'une raison, tout à fait étrangère à moi, l'empêchait seule de me dire comme la comtesse du Legs : « Je le veux bien, marquis, et encore une fois je le veux bien. » Ma joie se trahit bientôt. Elle ne s'en offensa point, elle ne me dit point que je me trompais, au contraire. Elle était de plus en plus émue et tournait la tête du côté de la porte comme pour implorer l'utile diversion d'une nouvelle visite. Le hasard fut pour moi dans cette seconde partie, la porte resta close. Elle me pria de me retirer et de la laisser à elle-même, mais cela de l'air d'une personne vaincue et presque en suppliant. Je lui objectai timidement que je ne pouvais m'éloigner sans avoir au moins obtenu quelque bonne parole. « Vous me désespérez, interrompit-elle avec une certaine vivacité. Je suis trop franche, je vous laisse voir ce qui se passe en moi, ou plutôt vous avez trop d'esprit pour ne pas le deviner. J'ai refusé d'abord, et j'ai consulté, je vous assure, beaucoup plus



votre intérêt que le mien. Si je cédaï maintenant, vous regretteriez un jour... » « Jamais ! m'écriai-je, et quoi qu'il arrive... » « Oh ! quoi qu'il arrive, fit-elle tristement. Voilà encore une de vos expressions de poëte. Songez-vous à tout ce que renferme implicitement une phrase pareille : *Quoi qu'il arrive !* » « Je voulais dire que je n'envisage aucun malheur comparable à celui de ne pas vous obtenir. » « A la bonne heure, reprit-elle avec une expression singulière. Mais laissez-moi, je vous l'ordonne à présent. Vous me perdriez dans l'esprit de ma femme de chambre. » Puis avec quelque chose de plus sérieux au milieu de son sourire : « J'ai besoin de réfléchir et de consulter un vieil ami de ma mère, l'unique protecteur qui me reste, ce vieux docteur que vous avez trouvé ici. Vous vous êtes introduit chez moi assez audacieusement, vous savez le chemin qui mène à la Cité. Venez lundi prochain me faire une seconde visite, vous aurez ma réponse. » Je saisis sa main et la serrai entre les miennes, sans oser toutefois y poser mes lèvres. Elle me reconduisit jusqu'à la porte du salon et répéta gracieusement : « A lundi. »

Tu conçois bien, mon cher Francis, que j'ai maintenant plus d'impatience que d'inquiétude. Je me flatte au fond du cœur d'être aimé ; je crois, du moins, que Thérèse éprouve pour moi un vif sentiment de sympathie. Elle ne me l'a pas caché, et, si modeste que je sois, je pourrais en être sûr encore sans qu'elle me l'eût dit. Bien. Mais alors d'où vient cette hésitation ? Pourquoi ce nouveau délai de huit jours ? Pourquoi craint-elle de se lier à moi, de confondre nos deux avenir ?

Je m'abandonne par moments aux plus riantes pensées, aux plus charmants rêves d'intimité et de bonheur, puis tout à coup je frissonne. Quelle raison peut empêcher de s'unir deux êtres qui sont librés et qui s'aiment ? Je n'ose me livrer à aucune conjecture. C'est peut-être, d'ailleurs, un de ces scrupules innocents et délicats que les femmes ont parfois, et que nos natures plus grossières ne peuvent même prévoir. Peut-être aussi que les femmes n'ont point en cela une franchise égale à la nôtre, et qu'il faut qu'on s'y prenne à plusieurs fois pour leur faire dire oui. Quoi qu'il en soit, j'ai lieu d'espérer, et j'ai dans mon cœur des arguments qui triompheront de toutes les raisons du monde.

Je reprends cette longue lettre que je ne t'enverrai que demain lundi après y avoir ajouté deux lignes. Le dimanche est un de mes mauvais jours. Soit qu'il me rappelle les pieuses habitudes que j'ai perdues, soit que le spectacle de la joie universelle ait quelque chose

de triste en soi, je me sens ce jour-là désœuvré et malheureux. Les idées noires en profitent pour s'abattre sur mon front rêveur. Aujourd'hui je doute, je souffre, je désespère. Je ne lui ai point assez dit combien la décision qu'elle prendra importe à mon bonheur. Si elle me refusait, Francis, ce qui se passerait en moi serait terrible. Mais c'est impossible, n'est-ce pas ?

.....

Elle consent ! Je viens de la quitter, et ma première pensée, mon premier soin, en rentrant, est de verser dans ton cœur un peu de cette joie qui m'inonde. O mon ami, tu me l'écrivais toi-même il n'y a pas longtemps, *que la vie que Dieu a faite à l'homme est douce et charmante !* Celui qui est malheureux ici-bas ressemble à cet avare qui meurt de faim, couché sur son or. Nous portons en nous un inépuisable trésor d'amour : il ne s'agit que de le dépenser à propos, il ne s'agit que de cueillir les fleurs propres à chaque saison, que d'être fils, que d'être ami, que d'être amant, que d'être époux, que d'être père. Elle consent, mon cher Francis ! Jamais je n'ai rien éprouvé de pareil. Je ris et je pleure à la fois, et ma joie bondit comme une folle et j'ai peine à la maîtriser. Il faut cependant que je te raconte... Est-ce bien vrai qu'elle y consent, est-ce bien vrai que je l'épouse ?

Lorsque tu connaîtras Thérèse, tu deviendras que mon exaltation n'a rien que de naturel et de raisonnable. C'est la femme que tout le monde rêve, c'est l'idéal même que j'ai trouvé.

Je me suis rendu chez elle à la même heure que lundi dernier. Elle était seule. « Ah ! mon Dieu, fit-elle en me voyant, vous êtes plus pâle que moi aujourd'hui ! » Cet accueil aurait dû me rassurer. Je n'étais plus maître de moi, je la regardais, je balbutiais, une crainte affreuse me serrait la gorge. Elle reprit : « J'ai beaucoup réfléchi à votre proposition. Les motifs qui m'ont d'abord dicté un refus existent toujours. Mais la crainte de vous affliger... » Elle s'arrêta embarrassée. Je n'entendais rien, je ne comprenais rien, je restais là comme hébété. Elle en fut touchée, et me tendant la main : « Ah ! dit-elle, je m'applaudis d'avoir écouté mon cœur. » Je couvris sa main de baisers ardents. Mais au bout d'une heure je lui demandais encore si elle consentait.

Je n'ai plus que dix minutes. Je ferme ma lettre et je t'embrasse. Nous n'échangerons plus désormais que des confidences de bonheur.

Paris, 6 mai 185...

. . . . .  
 . . . . .  
 Ainsi pendant que je goûtais la plus pure des félicités humaines, pendant que je jouissais de ces préludes d'une union éternelle, de cette ivresse de chaque jour, de ces causeries sans fin, tes épreuves recommençaient, mon bon Francis. Va! je me suis bien imaginé toutes tes angoisses et je les ai partagées. J'admire comme un grand amour double toutes les puissances du cœur. Jamais mon amitié pour toi n'a été plus vive que depuis que j'aime Thérèse. J'ai éprouvé, en lisant tes cruelles lettres, qu'on peut en même temps être très-heureux et beaucoup souffrir. Je lui ai raconté ton histoire, je lui ai peint notre vieille amitié, notre confiance sans bornes. Elle m'a dit à cette occasion une parole charmante: « Pour bien aimer votre femme il faut ne jamais cesser d'aimer votre ami. » Je suis convaincu en effet qu'il n'y a qu'un homme capable d'une amitié durable et forte qui puisse faire un bon mari. Depuis trois jours nous ne parlons que de toi. Elle me permet de venir chaque matin lui faire ma cour pendant une heure. Elle me demande des conseils sur ses lectures, elle veut connaître les livres que j'aime, les poètes que je préfère. Elle a un goût exquis, un jugement net et profond. Elle est excellente musicienne, et sa voix est ravissante; mais sa timidité l'a toujours empêchée de chanter devant le monde. Elle ne me compte déjà plus pour quelqu'un! Le soir, nous nous revoions au théâtre ou dans quelque bal, et là nous trouvons un plaisir céleste à nous isoler au milieu de la foule, à échanger nos impressions par des regards furtifs, à nous sentir plutôt qu'à nous entendre penser. Elle n'a point encore voulu fixer le jour du mariage. Je m'incline devant sa volonté, mais je crois bien que cela ne tardera plus guère. La nouvelle est publique, on me complimente de tous côtés, et, chose étrange! nous nous convenons si bien, même aux yeux des indifférents, qu'on ne se permet aucune réflexion, qu'on ne hasarde aucune critique. On m'envie peut-être, mais de cette envie douce qui est un hommage et qui ne blesse pas.

Mais c'est trop m'occuper de moi, revenons à ce qui te regarde, à Louise, à ta femme. . . . .

. . . . .  
 . . . . .  
 . . . . .

Paris, 29 juin 185...

Mon sang s'est glacé en apprenant la cause de ton long silence. Quoi ! j'ai failli te perdre, toi si fort, toi si plein de séve et d'avenir ! Ah ! Qu'est-ce que nous sommes ! Jamais l'horizon ne s'était étendu devant moi plus immense, et voilà que tu me rappelles que nous côtoyons toujours des abîmes. Je suis tout ébranlé et j'ai peine à me remettre. J'étais si joyeux tout à l'heure ! J'avais passé presque toute la journée chez Thérèse, j'avais dîné seul avec elle, elle avait enfin fixé le jour..., et je trouve ta lettre en rentrant !

Écris-moi, cher et trop cher ami, prie du moins ta femme de m'écrire quelques lignes. Le danger est bien passé, n'est-ce pas ? Une fièvre cérébrale ! Et c'est presque en riant que tu m'apprends cela ! Il faut que la douleur ait endurci ton cœur comme la joie attendrit le mien.

C'est pour le 13 juillet. Je désirerais bien que ta femme vînt à Paris avec toi, quoique je n'ose l'espérer. Mais remarque bien, cher Francis, que rien ne peut te dispenser d'assister à mon mariage. J'aimerais mieux le différer, malgré ma vive impatience. Thérèse t'attend comme moi. Il manquerait quelque chose à notre bonheur, si tu n'étais pas auprès de nous ce jour-là.

J'ai loué dans le faubourg Saint-Germain, à l'extrémité de la rue du Regard, un vaste appartement dont toutes les fenêtres donnent sur une suite de grands jardins. Il est tout à fait du goût de Thérèse. Nous l'avons visité ensemble, car elle n'a rien de cette pruderie que certaines femmes croient convenable d'afficher en pareille circonstance. Depuis qu'elle m'a donné sa parole, elle ne craint pas de sortir seule avec moi, de me recevoir seul. O mon ami, si je te racontais cette visite à notre futur appartement ! Thérèse s'y est révélée tout entière par des mots, par des riens, par les dispositions qu'elle a prises. Elle n'a pensé qu'à moi, et elle voulait m'empêcher de penser à elle. Tout était bien qui me convenait. Elle se réjouissait du silence, des arbres, du gazon, de l'air pur, de toutes ces choses dont j'ai besoin pour mon travail. Quelquefois je m'épouvante doucement de tant d'abnégation, d'un amour si tendre et si maternel. Pourrai-je lui rendre ce qu'elle me donne déjà ? Nous avons choisi ensemble les meubles, les étoffes. Les tapissiers se sont mis à l'œuvre hier, et tout sera prêt dans huit jours. Ce sera vraiment splendide. Nous serons logés

comme des princes, — de petits princes de la confédération du Rhin.

Je suis comme un fou. Je rougirais qu'un autre que toi eût connaissance de pareils transports, et je n'oserais en convenir devant Thérèse. Elle a un je ne sais quoi qui m'impose. Mon amour pour elle est un mélange de tendresse et de vénération. Je hâte de tous mes vœux l'instant où tu la verras, où tu pourras me dire ce que tu penses d'elle. O mon cher Francis, en quoi ai-je mieux mérité qu'un autre pour obtenir une semblable félicité? Tu sais de quelles perfections j'avais orné mon idéal : Thérèse les réalise et les dépasse. Il y a en elle un charme et un attrait que les paroles ne sauraient rendre. C'est une beauté que les yeux sont surpris de voir, parce que cette beauté est de l'âme et qu'elle se révèle aux yeux. Son visage est transparent, pour ainsi dire : on voit ses pensées au travers. Et ce n'est pas mon impression particulière que je te communique, c'est une impression générale, c'est l'effet qu'elle produit sur tout le monde.

Ainsi, mon excellent Francis, je t'attends pour le 14. Je t'ai laissé voir toute ma joie, sachant qu'elle te fera du bien et qu'elle hâtera ton complet rétablissement.

Paris, 12 juillet 185...

Nous voici au 12. Je compte sur toi. Il y a dans ta réponse un *si* que je n'accepte pas. Je suis accouru vers toi dans tes heures de désespoir ; ne me refuse pas de venir à moi lorsque je suis heureux. Jamais ciel plus pur n'a brillé pour un pauvre mortel : il dépend de toi d'y mettre un nuage.

Je ne te dis plus rien de Thérèse : tu la verras.

---

#### FRAGMENTS DU JOURNAL DE LÉON.

J'ai écrit ce matin à Francis, et pour la première fois de ma vie j'ai hésité, pour la première fois j'ai arrangé les phrases que je lui adressais, j'ai refoulé en moi ces douces expansions qui coulaient si naturellement vers lui. N'est-ce pas un crime de lèse-amitié? N'ai-je pas enfreint le premier cette loi de confiance absolue que

nous nous étions imposée? Non, cher Francis, c'est l'affection même que je te porte qui me commandait cette dissimulation. Le jour de mon mariage tu m'as dit avec un accent ému: « Heureux ami! tu épouses celle que tu aimes. » Ces simples mots m'ont révélé ce que tes confidences ne m'avaient appris qu'imparfaitement, la profondeur de ta douleur cachée. Il y a des douleurs qui semblent participer de l'éternité de notre âme. Depuis lors je me suis observé. Pendant les trois ou quatre jours qu'il a passé avec nous, je ne lui ai presque rien dit de mes joies pour ne point lui fournir un triste sujet de comparaison. Que serait-ce si je lui peignais ce bonheur qui résulte de l'accord de nos deux âmes, cette tendresse infinie, cette communauté de sentiments et de désirs? Chaque jour, chaque heure m'enrichit d'un trésor que j'ignorais. C'est elle qui m'apprend, ô mon Dieu, la perfection de votre œuvre! Quel poème vaut cette réalité? Elle a l'innocence d'un enfant, la grâce d'un ange, la raison d'un homme. Elle se fait ignorante pour m'interroger: ses questions m'instruisent et m'éclairent. Ses regards me disent des choses qui ne sont pas de la terre, et, quoiqu'elle se soit mêlée à ce monde aride et sceptique, il n'y a rien dans son cœur de tant de désenchanté. Et ce que j'admire, c'est que ce bonheur si plein, si complet, n'est jamais troublé par la moindre inquiétude. J'en jouis avec la plus entière sécurité. Je me suis dit quelquefois avec terreur, dans la fièvre d'un amour heureux: « Oh! si elle ne m'aimait plus! » Avec Thérèse rien de semblable. Je suis sûr d'elle comme de moi. J'ai rencontré cette moitié de moi-même que je poursuivais, que tant d'autres poursuivent vainement jusqu'à la mort. L'union s'est faite, indissoluble, éternelle. Soyez béni, Dieu bon, auteur du monde et de ma félicité! Je veux consacrer cette première heure de solitude à m'élever à vous, à vous remercier!

---

Les soins de la vie matérielle déposent souvent une femme aux yeux de son mari. Thérèse gagne à ces soins une grâce nouvelle. Elle voit tout, dirige tout, mais son action est cachée, pour ainsi dire: un coup d'œil lui suffit pour donner un ordre. Les domestiques l'adorent. Personne pourtant n'exige d'eux un service plus prompt et plus régulier. Elle est d'une propreté scrupuleuse; elle aime l'arrangement et recherche l'harmonie dans les plus petites choses. Elle s'est chargée de mener la maison, de régler la dépense; je lui ai

remis avec un sensible plaisir la clef de mon coffre-fort. Elle s'enferme tous les matins pendant dix minutes ; je l'en ai plaisantée, et, comme elle rougissait, j'ai insisté, et elle m'a avoué tout bas que c'était pour compter avec sa cuisinière. Elle a des pudeurs adorables ! Nous en avons ri tout le jour.

Je suis vraiment honteux du gaspillage de ma vie de garçon ; lorsque je vois le luxe et le confort dont nous jouissons sans qu'il m'en coûte beaucoup davantage. Je lui ai fait observer à la fin du mois, quand elle m'a montré ses livres (car elle a des livres !), que notre dépense était bien bornée. Elle m'a demandé s'il me manquait quelque chose : « Non pas, non pas, me suis-je écrié, nous vivons en grands seigneurs ; mais tu ne dépenses pas assez pour toi. » Elle m'a répondu qu'elle faisait des économies parce qu'elle voulait recevoir cet hiver, et recevoir très-bien. « C'est nécessaire pour toi, » a-t-elle ajouté. Thérèse n'est point seulement une adorable femme, elle est ce qu'on appelle vulgairement une bonne ménagère. Elle eût été aussi précieuse à un industriel qu'à un poète. Mais un industriel ne lui eût tenu compte que de ses moindres qualités, et je les apprécie et les admire toutes.

---

Malgré ces chaleurs tropicales, nous passons l'été à Paris. Grâce aux beaux arbres qui étalent devant nos fenêtres leur épais et vert rideau, notre appartement se maintient toujours frais. Dès le matin tout est ouvert, et un air pur nous arrive avec mille chants d'oiseaux et le parfum des fleurs. On se croirait à la campagne. La journée s'écoule comme un rêve. Nous l'oublions le soir pour la recommencer le lendemain, toujours semblable, toujours charmante. Nous la passons à lire à voix haute et tour à tour, à causer, à faire de la musique. Il m'était impossible d'entendre lire longtemps, mon attention se fatiguait, je n'écoutais plus : lorsque Thérèse lit, je comprends mieux que si je lisais moi-même, et je ne me lasse jamais. Il faut dire qu'elle a une voix suave, pure et harmonieuse comme la brise dans les feuilles. Elle sent très-juste et rend tout ce qu'elle sent. Quand elle chante, je me crois au ciel, et, l'entourant de mes bras, je lui dis : « Encore, encore ! » Puis je la supplie de ne point se fatiguer, et je lui ferme la bouche avec un baiser. Jamais je n'ai eu de plus poétiques inspirations, mais je les savoure et lui en fais part sans les fixer. Que m'importe à présent la gloire ? Ma seule

gloire est de lui plaire. Je le lui dis, et elle en doute, et quand je l'ai convaincue, elle me gronde : « Je ne veux détrôner personne dans ton cœur, me dit-elle, ta muse pas plus que ton ami. » Dès que la nuit est venue, nous prenons une voiture, nous allons aux Champs-Élysées, et de là au Bois. C'est une volupté nouvelle de traverser à deux les rumeurs de la grande ville sans nous y mêler. Nous admirons ses mille clartés qui se confondent dans l'ombre claire avec celles du ciel. Puis nous nous éloignons de plus en plus, nous saisissons au passage l'écho des musiques lointaines, nous voyons courir entre les arbres ou se refléter dans le lac les étoiles filantes des chars mystérieux, puis enfin nous arrivons à quelque endroit désert, où nous nous arrêtons pour écouter la chanson d'un oiseau, le même peut-être qui gazouille le matin sous nos fenêtres et qui salue notre réveil.

---

Elle a senti la première que cette phase enchantée de notre vie commune devait avoir un terme. Elle m'a représenté doucement que je m'absorbais en elle, que l'art me réclamait, que les succès du passé étaient des engagements contractés envers l'avenir ; et, comme je lui répondais qu'elle serait désormais ma seule poésie, elle s'est fâchée, m'a accablé des plus agréables reproches et a fini par m'envoyer travailler.

Je suis dans mon cabinet. Elle est restée dans sa chambre où elle attend son vieux docteur, le seul être qui, depuis six semaines, ait troublé notre tête-à-tête. D'où me vient ce vague sentiment de tristesse ? Bizarre inconséquence de l'homme ! Quand une maîtresse, même la plus aimée, me prenait une semaine entière ou simplement deux jours, je ressentais une gêne secrète, j'éprouvais le besoin d'un peu de liberté, je l'implorais, je l'exigeais presque. Elles avaient fini par comprendre que je leur revenais plus tendre et plus épris, et elles faisaient la part du poète. Je devrais donc savoir gré à Thérèse de cet effort de raison par lequel elle se prive de moi, car elle me l'a dit, et avec quelle délicatesse ! c'est une véritable privation qu'elle s'impose. Eh bien ! non, je lui en veux, au contraire ; je lui reproche d'aimer moins que moi, et, au lieu de travailler, je m'agite et me tourmente. Il est clair cependant que cette ivresse des premiers jours ne peut durer, que la vie à deux suppose plus de calme, plus d'oubli, et qu'il est sage de prévenir la satiété. Mais est-ce à la femme à donner le



signal de cette sagesse? Les jeunes femmes, d'ordinaire, se plaignent que cela finit trop tôt. Elles nous accusent de tiédeur, jettent en arrière un œil de regret et prétendent qu'elles eussent été capables d'habiter éternellement les hautes sphères du pur amour. Thérèse est d'une nature très-différente de la mienne. Toujours chaste et contenue, elle semble rougir jusque dans mes bras ; elle s'y cache, elle ne s'y précipite jamais. Que de fois je l'ai sentie frémir d'une crainte inexplicable lorsque je la pressais avec passion contre mon cœur ! Ce ne sont pas là ces emportements réels, ou feints, auxquels j'étais habitué et qui m'ont souvent glacé par leur ardeur même. Mais, ô ma belle et pure Thérèse, quoique je souffre de cette froideur, tu me sembles alors plus grande et plus parfaite, et c'est du bonheur encore. Tes sentiments ne peuvent jamais être trop délicats pour être en harmonie avec ta blanche figure et tes yeux célestes. Il y a dans ta beauté physique quelque chose de divin, il faut bien que ton âme soit toute divine. Pardonne-moi ces reproches ! Jamais perle rare n'est tombée entre des mains qui en connussent mieux le prix. Tu m'as envoyé penser et rêver : je me plonge dans l'idéal, je me recueille en toi.

---

J'ignore comment cela s'est fait, je lui ai parlé ce matin de ce premier refus que j'avais essuyé d'elle et que m'avait transmis madame de T<sup>\*\*\*</sup>. Je n'attachais aucune importance à mes paroles et je croyais qu'elle allait me répondre en plaisantant. Elle a pâli, elle s'est troublée, mais si visiblement, que je n'ai pu m'empêcher d'en faire tout haut la remarque. Surcroît d'embarras de sa part, surcroît de curiosité de la mienne. Elle a balbutié quelques mots et m'a prié de ne plus revenir sur ce sujet, en m'assurant qu'elle s'était reproché bien des fois depuis d'avoir pu hésiter un seul instant. « Mais cela ne me dit pas les raisons de votre refus, ma chère Thérèse, » répliquai-je en l'embrassant. Son front était glacé. Je m'effrayai et lui demandai en tremblant si elle était souffrante. « Non, non, fit-elle avec une tendre vivacité, mais un frisson me court dans les veines quand je pense à ce qui serait advenu de moi, si tu n'avais point persévéré dans ta recherche. Les raisons de ce refus étaient puériles, je te les ai dites. Ton nom me paraissait trop beau, ta position trop brillante, tu étais beaucoup plus riche que moi. J'ai donc résisté à mon cœur. Mais je t'aurais accepté tout de suite, si je t'avais moins aimé et moins admiré. »

J'eus l'air de me contenter de cette explication et je parlai d'autre chose. Elle respira. Elle paraissait comme soulagée d'un grand poids, et jamais sa conversation n'avait été plus vive et plus entraînant. Il était l'heure de travailler. Je l'ai quittée pour rentrer dans mon cabinet. Mais j'ai emporté d'auprès d'elle une inquiétude sans but, une appréhension vague, un doute que je n'oserais jamais lui avouer. Ce n'est point une impression nouvelle que j'éprouve, c'est une impression que j'ai déjà éprouvée et qui se réveille. Les raisons qu'elle m'a alléguées ne sont pas les vraies. Il y avait à ce premier refus une cause mystérieuse qu'elle m'a cachée, qu'elle me cachera toujours. Ce n'est ni ma position qui l'a arrêtée, ni mon nom, ni ma fortune. N'a-t-elle pas fini par consentir ? Je sais bien qu'elle ne soupçonnait pas, avant de m'avoir entendu, jusqu'à quel point son consentement importait à mon repos. Le penchant qui l'entraînait vers moi, la pitié, la crainte de me désespérer ont pu la ramener... Non, non, je ne me repais plus de ces chimères. Je me rappelle ses moindres mots, ses moindres gestes lors de cette visite qui a décidé de ma vie. Un éclair, ce jour-là comme aujourd'hui, est passé devant mes yeux, mais trop rapide pour dissiper les ténèbres. Un motif puissant la retenait, un motif qui m'échappe, que je me refuse même à supposer. Mais ce motif l'honore peut-être ? Il n'importe, elle a manqué de franchise envers moi. Je ne lui fais pas l'injure de la soupçonner d'un engagement antérieur, comme a fait charitablement madame de T<sup>me</sup>. Ce soupçon ne peut atteindre Thérèse. Seulement je me plains qu'elle ne suive pas mon exemple, qu'elle ne se livre pas tout entière lorsque je me livre tout entier. La franchise complète est-elle donc impossible aux femmes ? Les plus sincères nous trompent-elles ? Trouverai-je en Thérèse un nouvel aliment à ce doute qu'a fortifié chez moi une expérience cruelle, et la perfection de la femme aimée n'existe-t-elle donc jamais que dans le cœur d'un poète ?

---

Nous avons échangé déjà bien des confidences. Je connaissais sa vie par mille détails, par des révélations intimes que les miennes avaient provoquées ; mais elle ne m'avait jamais encore parlé d'elle d'une manière suivie. Hier soir, comme je la plaisantais doucement et que je lui demandais si, avant de me rencontrer, elle n'en avait point aimé ou cru aimer quelque autre, elle me regarda d'un œil douloureux. Je lui protestai que je n'avais pas eu l'intention de l'affliger et j'implorai mon pardon à genoux. Elle me crut et me par-

donna. Puis, par réflexion, elle me dit que, pour qu'il n'y eût plus jamais de doute ni de malentendu entre nous, elle allait me raconter son histoire sans en rien omettre. C'est son récit même que je veux fixer sur mon journal, de peur que ma mémoire n'en laisse échapper quelque chose, mais je désespère d'en reproduire la simplicité et la grâce.

## HISTOIRE DE THÉRÈSE.

« Je n'ai pas connu mon père, me dit-elle, j'étais encore au berceau quand je le perdis. Ce n'était qu'un modeste employé. Ma mère, qui était orpheline et sans fortune, avait été heureuse de l'épouser. Issue d'une famille noble mais déchue et ruinée, elle n'avait plus d'autres parents qu'un frère beaucoup plus jeune qu'elle et pour qui elle avait obtenu une bourse dans un collège de province. A la mort de mon père elle jeta devant elle un regard d'effroi et écrivit sa position à une de ses amies qui tenait une maison d'éducation à Paris. Cette amie, qui cherchait justement une sous-maitresse, lui proposa d'entrer dans sa maison et lui permit, faveur précieuse ! de me conserver auprès d'elle. Je fus donc élevée dans un milieu plus agréable que celui où j'étais née.

« Il y avait dans la pension de vastes salles pleines de soleil et un beau jardin où je pouvais m'ébattre à mon aise. Ma mère ne me quittait jamais. Pendant la classe je restais à ses côtés. Pour éviter les distractions qu'un enfant de mon âge ne manque jamais de donner à des jeunes filles, on m'abritait derrière un paravent, et comme j'étais naturellement très-douce et très-tranquille, je m'amusais sans faire de bruit, et quelqu'un qui n'eût pas été prévenu n'aurait jamais cru qu'il y avait là un enfant. Lorsque la classe était finie, ma mère me prenait dans ses bras et m'emmenait dans le jardin réservé, accompagnée de celles d'entre ses élèves dont elle avait été le plus contente. Ces moments de récréation me sont restés longtemps dans la mémoire comme les plus délicieux de ma vie. Toutes ces jeunes filles s'empressaient autour de moi, jouaient avec moi, me cueillaient des fleurs, et les adorations dont j'étais l'objet m'eussent été funestes, si ma mère n'eût pris soin de me donner de bonne heure une juste idée de ma position. Toute jeune, je compris qu'on ne me devait rien, et je m'habituai à être reconnaissante de la moindre chose qu'on faisait pour moi.

« Je grandis obscure et heureuse. A douze ans je fis ma première

communion. J'eus, à partir de ce jour, comme un redoublement de reconnaissance et d'amour envers ma mère. J'éprouvai aussi le besoin d'avoir une amie. Ma préférée fut une jeune Anglaise d'une nature vive et enjouée. Elle riait sans cesse et me communiquait quelquefois sa gaieté, ce qui charmait ma mère, car à me voir un peu trop sérieuse elle me croyait triste. La vérité est que je jouissais si profondément de mon bonheur que j'en étais comme accablée. Je n'imagine pas que quatre années puissent s'écouler plus rapides et plus enchantées que celles que j'ai passées à la pension de douze à seize ans. Je n'avais aucun désir, aucune envie. J'entendais bien mes jeunes compagnes vanter le luxe de leurs parents, mais ce luxe me paraissait inutile; j'écoutais leurs récits et je n'y pensais plus une minute après. Hélas! c'étaient d'autres joies que celles que procure la richesse que je devais bientôt leur envier! Ma mère, épuisée par des fatigues au-dessus de ses forces et qui souffrait depuis longtemps sans se plaindre, s'éteignit tout à coup. Je n'avais pas dix-sept ans, elle en avait trente-cinq à peine. »

Deux larmes qui tremblaient au bord de ses paupières descendirent rapidement le long de ses joues : je les recueillis sur mes lèvres. Mais plus je lui témoignais de tendresse, plus son émotion redoublait. Elle ne pleurait pas, mais elle était plus pâle et me regardait d'un air triste et troublé. Je ne sais quelles mystérieuses pensées lui traversèrent l'esprit en ce moment. Je n'osai l'interroger. Elle reprit ainsi :

« Si je me livrai d'abord sans arrière-pensée à ma douleur, je ne tardai pas à mesurer toute l'étendue de la perte que j'avais faite. J'étais seule au monde, sans ressources, sans appui, dans une position précaire et dépendante. La maîtresse de la pension, dont les affaires avaient prospéré, songeait à se retirer et s'en était cachée jusqu'alors de peur d'affliger ma mère et pour d'autres motifs encore. Elle fut moins gênée avec moi. Elle m'annonça un soir que nous allions nous quitter, mais que la dame qui lui succédait consentait à me garder comme sous-maîtresse. Les mauvais jours commençaient. Cette maison bénie ne tarda pas à me sembler maudite. La douleur nous suit partout, mais on souffre davantage dans les lieux mêmes où l'on a été heureux. La nouvelle maîtresse avait des préventions contre moi. Elle avait amené avec elle de jeunes sous-maîtresses de son choix qu'elle aimait, qu'elle favorisait, et, quand elle eut reconnu que je méritais au moins son estime, elle me garda encore au fond

du cœur une secrète rancune parce que je lui avais été imposée. Les sympathies que les pensionnaires m'avaient jusqu'alors témoignées, se reportèrent sur les nouvelles venues. Cette jeune amie qui me ranimait quelquefois par sa douce gaieté me quitta pour retourner dans sa famille. Mon désespoir s'accrut encore de voir qu'on cherchait à me dégoûter de la pension pour m'en faire sortir. Ma pauvre mère n'en était sortie que morte : il me semblait que je serais à jamais perdue, si je m'en éloignais autrement. Épouvantée de l'idée qu'on avait le droit de m'en chasser, je fis tous mes efforts pour me rendre utile, nécessaire même, et j'y parvins. Il y eut, l'année suivante, une réaction en ma faveur, mais j'y fus très-peu sensible ; j'étais aigrie, j'envisageais la vie sous son aspect le plus sombre, je ne croyais plus qu'au passé.

« Me voilà arrivée, mon bon et cher Léon, à un moment grave et qui décida de mon avenir. Je vais te raconter comment je fis connaissance de M. Vernier, et je tâcherai de ne rien oublier, quoique cette partie de mon histoire ait maintenant pour moi quelque chose de pénible.

« Je t'ai dit que ma mère avait un frère plus jeune qu'elle. Je ne l'avais jamais vu. Il était professeur en province, dans le collège où il avait été élevé. Je lui écrivis la mort de ma mère, et il me répondit une lettre simple et touchante où il rappelait tout ce que sa sœur avait fait pour lui. Il ajoutait qu'il comptait bien venir un jour à Paris et me voir. Je fus près de deux ans sans entendre parler de lui. Enfin un matin, nous étions en vacances et je restais seule dans la pension avec trois ou quatre jeunes Anglaises, on vint m'avertir que mon oncle me demandait. Je courus au salon. Je le reconnus tout de suite à sa prodigieuse ressemblance avec ma mère et par conséquent avec moi ; je fondis en larmes et me jetai dans ses bras. Il m'embrassa avec effusion en me nommant sa chère Thérèse. Je reconnus encore la voix de ma mère, et mes larmes redoublèrent. Ce fut alors seulement que je m'aperçus que nous n'étions point seuls. Il y avait là dans l'ombre un étranger qui me regardait avec intérêt et que mon oncle me présenta comme son collègue et son meilleur ami. C'était M. Vernier. Sa présence gêna nos épanchements. Je ne pus, pour ainsi dire, que voir mon oncle, je ne pus lui parler comme je l'aurais voulu, car je me sentais à mon aise avec lui, et on eût pensé que nous nous étions toujours connus. Après une heure de causerie contrainte il se leva, et je le priai tout bas de revenir seul. Il me le promit, mais je ne

devais plus le revoir. Deux jours après, M. Vernier accourait tout pâle, la figure décomposée, et m'annonçait la mort subite de son ami, du seul parent qui me restât. Il me sembla que je perdais encore une fois ma mère. Cette ressemblance, cette ombre d'elle ne m'était apparue que pour s'évanouir. M. Vernier fut témoin de mes regrets et les sentit d'autant plus vivement qu'il y mêla les siens.

« L'année suivante, à la même époque, il fit encore le voyage de Paris et se présenta à la pension. Sa première visite me fit plaisir, la seconde m'embarrassa. Il revint presque tous les jours, et, comme je n'osais lui faire dire que je n'y étais pas, de peur de fournir par là matière à la médiance, je pris sur moi de lui rappeler que je n'étais maîtresse ni de mon temps ni de mes actions et que, malgré tout le plaisir que j'avais à le voir, je croyais prudent de m'accorder moins souvent ce plaisir-là. — Mademoiselle, me dit-il, vous êtes jeune, sans famille, sans fortune, à la merci d'étrangers qui vous exploitent et qui vous abandonneraient, si vous cessiez de leur être utile. Je suis garçon, j'ai une place et quelque bien. Si la différence d'âge qui existe entre nous ne vous effrayait pas trop, je m'estimerais heureux d'assurer, sinon votre bonheur, du moins votre avenir. — Je restai toute saisie et ne trouvai rien à répondre. Il interpréta favorablement mon silence, s'expliqua plus longuement, me dit l'amitié qu'il avait toujours portée au frère de ma mère et que cette affection avait été chez lui comme le pressentiment d'une affection plus tendre. Plus il me pressait, plus j'étais émue; et plus j'étais émue, plus il prenait de confiance. J'eus enfin la force de lui déclarer que je n'avais jamais songé au mariage. Il me pria de réfléchir et me remit l'adresse du proviseur de son collège et celle du maire de la ville qui me donneraient sur son compte tous les renseignements que je pourrais désirer. J'essayai une dernière fois de parler et de le remercier. Il m'interrompit encore, me peignit plus fortement la gravité de la situation, et se retira.

« Dès que je fus seule, je tombai machinalement sur une chaise, j'interrogeai mon cœur, je me représentai les traits de M. Vernier, je le regardai pour la première fois avec les yeux de ma pensée. C'était un homme de petite taille, assez gros, le teint coloré, le front tout à fait chauve. Qu'il était différent de l'époux idéal que toute jeune fille ne manque jamais d'entrevoir dans le secret de ses rêves ! Tout à coup je me mis à rire, et bien déterminée à le refuser, j'allai conter à la maîtresse de la pension la belle passion que j'avais allumée. Celle-

ci me confirma dans ma résolution, s'étendit sur les dangers des unions mal assorties et se moqua beaucoup de M. Vernier qu'elle avait aperçu un jour au parloir. Au bout de quelques jours elle m'apprit qu'il ne me convenait pas du tout, qu'elle s'était informée de lui, que c'était un homme sans mœurs, et elle entra même à ce sujet dans des détails qui m'affligèrent. M. Vernier, après tout, m'avait témoigné de l'intérêt, il m'avait donné une marque d'estime en sollicitant ma main, je lui en devais quelque reconnaissance. Je fus surprise de ne point le voir revenir. On m'insinua qu'il avait voulu se divertir à mes dépens, et j'avais fini par le croire, lorsque madame G<sup>\*\*\*</sup>, l'ancienne amie de ma mère et ma première maîtresse, accourut un beau matin à la pension et, m'entraînant dans ma chambre, s'y enferma seule avec moi.

« Elle m'avertit que M. Vernier s'était présenté plus de dix fois pour me voir, qu'on l'avait toujours éconduit et que, de guerre lasse, il s'était adressé à elle dont il avait autrefois entendu parler par mon oncle. Elle me dit qu'elle le trouvait très-bien, que c'était un homme de cœur, qu'il avait près de huit mille livres de rente, qu'il comptait me les assurer par contrat de mariage, qu'elle avait pris tous les renseignements nécessaires. Elle conclut que c'était une vraie bonne fortune qui m'arrivait, que je serais coupable de ne point en profiter, que ce serait tenter le ciel, et fit mille instances pour me décider, mille réflexions sur l'avenir, mille imprécations contre les gens qui, dans un but égoïste, me détournaient d'un mariage si avantageux. Jamais madame G<sup>\*\*\*</sup> ne s'était montrée aussi affectueuse envers moi. Elle se reprochait peut-être au fond du cœur de n'avoir rien fait pour la fille d'une amie à laquelle elle avait dû longtemps la prospérité de son établissement et partant sa fortune. Ce mariage la réconciliait avec sa conscience. Elle trouvait ainsi le moyen de me faire du bien, d'assurer mon sort, sans qu'il lui en coûtât la moindre chose. Je sentis tout cela un peu amèrement. Mais je sentis aussi que la nouvelle maîtresse avait indécemment sacrifié mes intérêts aux siens et que, pour me retenir chez elle, elle n'avait reculé devant rien, pas même devant le mensonge. Un dégoût profond me saisit. Je jugeai d'un coup d'œil combien les affections sincères sont rares, et je fus obligée en même temps de m'avouer que M. Vernier avait au moins pour moi une affection sincère. Je convins avec madame G<sup>\*\*\*</sup> que j'irais le dimanche suivant passer la journée chez elle et que nous causerions. La semaine s'écoula dans les réflexions et les tristesses. J'aurais voulu

passer ma vie dans ce cher asile de mon enfance, et je frémissais en prévoyant qu'on en chasserait un jour ma vieillesse. Mon isolement m'effraya plus que jamais. D'un autre côté je n'éprouvais aucun penchant pour M. Vernier; au contraire, toute sa personne m'était antipathique, et de tous les hommes que j'avais vus il n'y en avait pas un que je ne lui eusse préféré. Je n'étais donc nullement fixée lorsque le dimanche arriva. Je me rendis chez madame G<sup>\*\*\*</sup>. Je comptais la trouver seule et la consulter encore, je la trouvai avec M. Vernier. Elle nous laissa bientôt. Il me parla alors avec tant de bonté, il me dit des choses si justes et si affectueuses, il me prouva si bien qu'il était mon seul ami véritable, que je m'attendris malgré moi et que je m'en voulus de ce sentiment de répulsion irréflecti dont je ne pouvais me défendre. Que te dirai-je de plus? Je lui accordai ma main le soir même, nous nous mariâmes un mois après, et, si j'ai regretté quelquefois cette précipitation, je n'ai plus le courage de le faire aujourd'hui, puisque, sans ce premier pas que je hasardais hors des murs de ma chère prison, nous ne nous serions probablement jamais rencontrés. »

Il y avait dans l'accent de sa voix, en prononçant ces derniers mots, je ne sais quoi de profondément tendre. Ce fut comme une révélation, je crus qu'elle m'avouait un nouvel amour. Mais, avide de tout savoir et craignant de l'interrompre, je me contentai de lui presser la main. Elle se recueillit un instant et continua :

« Ce n'est point sans quelque honte ni sans quelque remords, mon ami, que je me reporte en pensée aux premiers jours qui suivirent mon mariage. De mauvais sentiments se glissèrent dans mon cœur. Je perdis cette sérénité que j'avais conservée même au milieu de mes chagrins, et je me plaignis au ciel de la part qui m'était faite. M. Vernier n'était pas un méchant homme. Il m'aimait, c'est-à-dire qu'il avait pour moi une passion folle, et cette passion m'eût détournée de l'épouser, si j'avais pu seulement la pressentir. Mais j'avais la candeur et l'ignorance d'un enfant. Aussi combien je regrettai la liberté de la pension et l'incertitude de mon sort ! M. Vernier m'avait emmenée à T<sup>\*\*\*</sup>, où il avait sa place. Il était professeur de philosophie. Il me présenta aux femmes de ses collègues ; mais je n'en distinguai d'abord aucune qui me convînt pour amie. Ma situation était affreuse. L'indifférence du monde me désolait, l'amour de mon mari me répugnait, les soins du ménage, auxquels je n'étais pas habituée, me répugnaient. Un instant j'eus l'espoir de devenir mère. Avec quelle ardeur



je demandai à Dieu de m'envoyer un de ses petits anges pour me ranimer, pour me soutenir ! Mais cette consolation me fut refusée. Mon découragement redoubla. M. Vernier choqué de ma tristesse, irrité de ma froideur, me reprocha de ne point comprendre le bonheur que j'avais d'appartenir à un homme tel que lui. Il avait un immense orgueil. Il se regardait comme un génie méconnu, et longtemps mon oncle, par son amitié aveugle et complaisante, avait flatté et nourri cette chimère. Il aurait voulu que je continuasse ce culte. Me trouvant incrédule il me jugea sotte, et je dus au moins à cette mauvaise opinion qu'il prit de moi de ne point recevoir les confidences insensées de ses désirs et de ses rêves. Pardon encore une fois, mon cher Léon, de m'exprimer avec cette franchise sur le compte d'un homme dont j'ai porté le nom ; mais j'ai voulu te faire une confession générale et ne point me peindre meilleure que je n'ai été. Le plus pénible est avoué, et je vais entrer dans une nouvelle phase de ma vie où je te paraîtrai sans doute plus sage et plus digne de toi.

« J'avais souvent pensé, dans mes jours d'ennui et de lassitude, à quitter mon mari et à courir me réfugier à Paris dans ma chère pension. J'appris tout à coup qu'elle était fermée et que, par suite d'une mauvaise gestion, la maîtresse de l'établissement était en faillite. Cette nouvelle imprévue me fit rentrer en moi-même. Je me demandai ce que je serais devenue si j'avais encore été attachée à la maison dans ces circonstances désastreuses. Je sentis combien ma révolte contre la destinée était inconséquente et coupable, je m'accusai d'ingratitude envers mon mari, et je résolus de réparer mes torts. Mais mon cœur était trop fier pour feindre une tendresse que je n'éprouvais pas. Il aurait fallu mentir à toute minute, et, pour regagner l'amour de M. Vernier, m'exposer à perdre ma propre estime. Je crus avoir trouvé un moyen terme qui conciliait tout. Je lui reconnais une instruction beaucoup plus solide et plus étendue que la mienne : je lui témoignai le désir de m'instruire. Il prit cela pour un caprice et me refusa net ses leçons et ses conseils, me croyant sans doute incapable d'en profiter. Je ne me rebutai pas. Je travaillai seule, et les progrès que je fis l'étonnèrent. Je me mis aussi à cultiver les relations que j'avais dédaignées d'abord, et je fus surprise à mon tour de me créer de charmantes amitiés là où je n'avais vu que d'insipides connaissances. Une grave maladie que fit M. Vernier, et pendant laquelle je le soignai avec un dévouement de tous les instants, me rendit un peu de cette ten-

dresse dont je n'avais vu, au commencement de notre union, que le côté excessif et ridicule. Avec la tendresse, la confiance revint. Il m'avoua un soir, pendant sa convalescence, qu'il s'occupait, depuis un an, d'un grand ouvrage qui devait lui procurer gloire et fortune. Il me permit même de feuilleter son manuscrit. Je fus attristée du vide et de l'insignifiance de l'ouvrage. Quelque temps après, il me déclara qu'il allait envoyer sa démission au ministre, et que nous irions habiter Paris, seul théâtre où un homme tel que lui pouvait convenablement se produire. Hélas ! je ne prévoyais pas qu'il y avait en germe dans ce projet toute une longue succession d'ennuis et de tourments ! A peine son ouvrage fut-il imprimé, mon mari s'étonna de l'indifférence du public et du silence de la critique. Il s'agita, sollicita des éloges et n'obtint rien. Alors il se répandit en invectives et en fureurs contre cette conspiration du silence. Je dus accueillir toutes les plaintes, partager toutes les colères, épouser tous les ressentiments d'un vieillard aigri et jaloux. Tous les grands hommes étaient ses ennemis naturels. Leur gloire était faite avec ce qu'on refusait à son mérite. Le siècle était aveugle et sourd. Je me souviens qu'un soir il m'apporta un petit livre, c'étaient des vers de vous, vous veniez de débiter par un volume de vers qui avait été remarqué : — Voilà, me dit-il, les misères et les platitudes qu'on préfère aux ouvrages sérieux ! — Il me pria de lui en lire quelques passages, puis il se leva brusquement, saisit le livre et le jeta au feu.

« C'étaient tous les jours des scènes semblables. Je redoutais de voir du monde, parce qu'il se donnait en spectacle et se vantait et dénigrait les autres avec un aplomb dont on s'amusait et qu'on encourageait perfidement. Au milieu de toutes ces tortures morales, sa santé s'altéra. Il ne voulait plus sortir, il ne voulait voir personne excepté l'ancien médecin de la pension, notre bon docteur D..... que je lui avais présenté et qui l'avait pris comme moi en sympathie et en pitié. Je dis comme moi, car j'en étais venue à le chérir et à le soigner comme un pauvre enfant malade. Autant j'avais regretté de m'être unie à lui, autant j'appréhendais maintenant l'instant d'une séparation éternelle. Quand je le perdis, il se fit dans mon cœur un vide immense : il n'y avait plus personne au monde qui eût besoin de moi. »

« Une année se passa qui fut bien triste. Une mélancolie profonde s'était emparée de moi. J'étais lasse de vivre, je désirais mourir. Ce fut encore mon cher docteur qui vint à mon aide ; il me ramena

quelques-unes de mes bonnes amies de la pension, qui étaient devenues de grandes dames. Je pus apprécier alors ce que les simples relations du monde font quelquefois pour nous : elles nous raniment, elles nous soutiennent, elles nous rattachent à une existence qui semblait à jamais brisée.

« J'avais été sevrée jusque-là de toute distraction ; les bals, les fêtes, les spectacles n'existaient guère pour moi qu'en idée : aussi y trouvai-je tout l'attrait de la nouveauté. Mon cher médecin, que j'appelais en riant mon modérateur, se repentit presque de m'avoir donné cette fièvre de joie pour me sauver d'une fièvre de tristesse. J'étais bien décidée à rester veuve, c'était aussi son avis, et j'avoue qu'en comparant la liberté dont je jouissais à la contrainte dans laquelle j'avais longtemps vécu, je goûtais un plaisir égoïste à me sentir libre pour toujours. Mais il était écrit sans doute qu'une félicité plus grande m'était réservée. La seconde fois que je vous vis, Léon, c'était à un dîner chez madame de T<sup>...</sup> ; on m'avait placée à côté de vous, je ne sais ce qui se passa en moi, ce fut comme une réminiscence de mes impressions de jeune fille. Je vous écoutais avec ravissement, chacune de vos paroles m'allait droit au cœur. Le lendemain, j'achetai en grand mystère tout ce que vous aviez fait, vos vers, vos romans, vos drames, et je les dévorai et surtout ce petit livre de poésies que M. Vernier avait un jour si brutalement jeté au feu. Comme je m'y reconnus, comme j'y retrouvai la trace d'émotions oubliées, de sentiments qui nous étaient communs, d'idées que j'avais eues à certaines heures ! Aussi, lorsque madame de T<sup>...</sup> vint me faire votre demande, je ne pus retenir un cri de joyeuse surprise. Elle vous l'a caché, elle avait ses raisons sans doute, et d'ailleurs le refus que la réflexion me dicta lui faisait presque un devoir d'agir ainsi. Vous avez triomphé de ce refus, je vous en serai éternellement reconnaissante ; mais si je vous ai repoussé d'abord et si j'ai hésité ensuite à me rendre à vos instances, croyez-le bien, cher Léon, il n'y a que les motifs les plus graves... Vous les connaissez. Je vous ai vingt fois expliqué mes scrupules, je vous ai laissé pénétrer librement dans ce cœur plein de vous. C'est cependant pour moi une jouissance nouvelle de vous y introduire moi-même, après vous avoir raconté fidèlement l'histoire, je ne dirai pas de ma vie, mais de mes sentiments. J'espère qu'à présent, monsieur, vous ne conserverez plus le moindre doute sur le passé, et que vous ne me demanderez plus, même en plaisantant, si je n'en ai point aimé d'autre. »

Son émotion était visible, en dépit du sourire qu'elle s'efforçait de retenir sur ses lèvres. J'étais très-ému moi-même et presque saisi de cet aveu si franc et si complet que j'avais sollicité bien des fois et que je n'avais point obtenu jusqu'ici tel que je le désirais. Il n'y avait plus à s'y méprendre : Thérèse avait dépouillé pour moi cette réserve qui me dérobaît quelque chose de son âme. Combien j'ai détesté alors les odieux soupçons dans lesquels je me suis quelquefois égaré ! Il n'y a que la plus angélique des créatures qui puisse trouver de tels accents. Et pourtant, il faut que j'en convienne, car c'est une impression que j'ai ressentie dans le moment qui me revient plus vive, j'ai été frappé de la manière dont elle a dit : « Croyez-le bien, cher Léon, il n'y a que les motifs les plus graves... » Sa voix tremblait, le regard qu'elle attachait sur moi avait une expression désolée et mystérieuse. J'ai cru que son secret allait lui échapper, qu'elle m'allait dire enfin la vraie cause... Encore une chimère de mon imagination ! Tout mon cœur devrait déborder de joie après avoir retracé, telle qu'elle me l'a dite, l'histoire, toute l'histoire de Thérèse.

(La suite à la prochaine livraison.)

---

ESSAI  
DE  
PHILOSOPHIE RELIGIEUSE

PAR ÉMILE SAISSET.

---

PREMIÈRE PARTIE.— ÉTUDES HISTORIQUES.

QUATRIÈME ÉTUDE.— LE DIEU DE NEWTON.

J'ai parcouru en tous sens le monde des idées cartésiennes, y trouvant d'abord de grandes clartés, puis des lueurs douteuses, qui m'ont enfin jeté dans de profondes obscurités. Descartes et ses disciples n'ont plus, ce me semble, rien à m'apprendre d'essentiel; je veux interroger le rival, le contradicteur de Descartes, Isaac Newton.

A peine ai-je franchi le détroit, que je me sens dans un monde d'idées tout nouveau. Que dirait le Père Malebranche, s'il quittait Juilly pour Cambridge, ou si, au sortir de l'Académie des sciences, il assistait à une séance de la société royale de Londres! Comme on y traite son illustre maître et la matière subtile et les tourbillons! Cette révolution est l'ouvrage d'un jeune homme, qui, à vingt-trois ans, a inventé le calcul infinitésimal, analysé la lumière et découvert la loi de l'attraction universelle.

Newton ne s'est pourtant pas formé tout seul. Quand il arriva à Cambridge, au collège de la Trinité, âgé de dix-huit ans, et à peine initié aux sciences par ses premières études dans l'école de Grantham, son maître Barrow, voyant qu'il dédaignait Euclide, lui mit entre les mains la *Géométrie* de Descartes. Il sut la lire et en profiter. Le voilà qui s'élançait dans des régions inconnues et découvre un genre de calcul ignoré de Descartes, de Wallis, de Huyghens, de Pascal. Des

questions réputées insolubles se dénouent avec une étonnante simplicité. Armé de cette géométrie nouvelle, Newton s'engage dans l'explication des grands phénomènes de l'univers, et bientôt il contredit sur tous les points l'homme que personne en Europe ne contredisait plus. Physique générale, astronomie, optique, tout dans les systèmes de Descartes lui paraît mal assuré; l'édifice entier est à refaire.

Au milieu de cette révolution d'idées, ce qui m'intéresse, c'est de savoir ce que pense Newton sur les choses divines. Je trouve en lui un chrétien pieux, sincère, convaincu, et en même temps un philosophe profondément spiritualiste. Sa foi dans la divine Providence éclate tout à coup au milieu de ses calculs les plus abstraits. On la sent dans toute sa personne, et, dit-on, jusque dans sa manière de prononcer le nom de Dieu. Mais une chose me frappe, c'est que Newton ne parle de Dieu qu'à mesure qu'il en découvre les traces dans la convenance et l'harmonie des lois de l'univers. Sa démonstration favorite est celle des causes finales, ce genre de preuve tant dédaigné et si nettement répudié par Descartes.

Qu'est-ce à dire? Descartes et Newton n'auraient-ils pas le même Dieu? avec d'autres idées sur la matière, le mouvement, l'espace, le temps, et en général sur les créatures, se seraient-ils formé d'autres idées sur le Créateur? Voilà ce que je voudrais éclaircir; mais en suis-je capable, et comment m'y prendre? Newton n'a pas écrit sur les problèmes de la religion naturelle. Il ne se piquait pas de métaphysique; seulement, ayant l'esprit trop élevé pour n'être pas philosophe, il lui arrivait, en composant ses ouvrages de physique et de mathématiques, d'y répandre des vues plus générales à mesure qu'elles traversaient son esprit, et de cacher dans le coin d'un scolie ou de laisser paraître au milieu de la plus sévère démonstration ses inductions et ses conjectures sur l'origine des choses.

J'ouvre ses deux écrits les plus considérables, les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle* et l'*Optique*. Comment pénétrer dans cette profonde géométrie? Où les maîtres de la science ne s'orientent pas sans effort, que ferai-je, moi, médiocre écolier? Il faut oser pourtant, quitte à me faire aider par les habiles. Car enfin, si d'un côté les hommes de science négligeaient les vues de Newton sur la Divinité, en prétextant leur incompetence en métaphysique, et si d'un autre côté les esprits avides de philosophie religieuse reculaient devant tout livre hérissé de formules d'algèbre, il y aurait finalement

quelque chose de perdu pour tout le monde dans les pensées d'un Newton.

Je vais donc essayer, non pas certes de comprendre le calcul des fluxions, cela me serait impossible, mais simplement de saisir au passage les vues de Newton sur la Divinité et de les rattacher à l'idée générale qu'il se formait de l'univers.

Newton en effet ne s'élançait pas vers Dieu, comme Descartes, d'un mouvement soudain de la pensée; il se défie de la raison pure, et ce n'est qu'après avoir épuisé l'observation du monde visible, qu'il se laisse conduire par l'induction et le raisonnement jusqu'à l'invisible moteur. Dieu, pour Descartes, c'est le premier principe de la philosophie naturelle; pour Newton, c'en est la dernière conclusion. Il faut approfondir cette différence; car beaucoup d'autres peuvent venir de celle-là.

En physique, la méthode de Descartes n'est point la méthode expérimentale, qui s'élève graduellement de l'observation des phénomènes à la découverte de leurs lois : « J'ai dessein, dit-il nettement, d'expliquer les effets par leurs causes, et non les causes par leurs effets <sup>1</sup>. » C'est fort bien; mais comment saisir les causes? Serait-ce par hasard en faisant des hypothèses? Descartes ne l'avoue pas; il se persuade que ses raisonnements sont fondés sur la nature des choses. Mais il a beau dire : en posant à l'origine du monde une matière dont l'essence est tout entière dans l'extension en longueur, largeur et profondeur, matière indéfinie, homogène, inerte, où se trouve répandue une quantité fixe et immuable de mouvement, Descartes fait-il autre chose qu'entasser hypothèses sur hypothèses? Il procède en géomètre, non en physicien; il construit et façonne un monde idéal, dans l'oubli du monde réel. Je l'en prends à témoin lui-même :

« J'avoue franchement ici, dit-il, que je ne connais point d'autre matière des choses corporelles que celle qui peut être divisée, figurée et mue en toutes sortes de façons, c'est-à-dire celle que les géomètres nomment la quantité et qu'ils prennent pour l'objet de leurs démonstrations, et que je ne considère en cette matière que ses divisions, ses figures et ses mouvements, et enfin que touchant cela je ne veux rien recevoir pour vrai, sinon ce qui en sera déduit avec tant d'évidence qu'il pourra tenir lieu d'une démonstration mathématique. Et d'autant que par ce moyen on peut rendre raison de tous les phénomènes

1. *Les principes de la philosophie*, part. III, p. 4.

de la nature, comme on pourra voir par ce qui suit, je ne pense pas qu'on doive recevoir d'autres principes en physique, ni même qu'on en doive souhaiter d'autres que ceux qui sont ici expliqués<sup>1</sup>. »

S'il y a jamais eu un homme en qui une sorte d'esprit de divination, uni d'ailleurs à une sagacité d'observateur qui vainement se dissimule, pût tempérer le vice d'une méthode arbitraire et hasardeuse, cet homme était à coup sûr Descartes. Et cependant qu'a produit entre ses mains la méthode géométrique appliquée à la science de la nature? le système des tourbillons, c'est-à-dire l'épopée de l'univers à la place de son histoire. Newton veut substituer à ce fantastique édifice les solides assises d'un monument impérissable, et pour cela il commence par réformer la méthode. Au lieu d'aller des causes aux effets, il veut qu'on aille des effets aux causes; au lieu de donner à l'observation le rôle accessoire, il veut qu'on lui donne le principal :

« Tout ce qui n'est pas tiré des phénomènes, dit-il, doit être réputé hypothèse, et les hypothèses, de quelque nature qu'elles soient, n'ont aucune valeur en philosophie naturelle<sup>2</sup>. »

Newton, d'ailleurs, est un esprit trop élevé pour s'en tenir à l'empirisme; il n'exclut pas la recherche des causes, mais il la subordonne à la connaissance des effets; il fonde la science sur l'analyse, en ajournant seulement la synthèse, et en se réservant de l'appliquer à son tour avec une grandeur qui ne coûtera rien à l'exactitude :

« En physique, dit-il, tout aussi bien qu'en mathématiques, la méthode analytique doit toujours, dans la recherche des choses difficiles, précéder la méthode synthétique. La première consiste à faire des expériences, à observer les phénomènes, à s'élever par induction à des conclusions générales, et à n'admettre aucune objection contre ces conclusions qui ne soit prise de quelque expérience ou d'autres vérités certaines<sup>3</sup> : car pour les hypothèses, il ne faut y avoir aucun égard dans la philosophie expérimentale. Quoique l'induction fondée sur des expériences et des observations n'établisse pas démonstrative-

1. *Les principes de la philosophie*, part. II, p. 64.

2. *Philos. nat. princ.*, edit. sec., 1713, schol. gener.

3. Comparez la quatrième des *Regulæ philosophandi* : « *In philosophia experimentalis, propositiones ex phænomenis per inductionem collectæ, non obstantibus contrariis hypothesisibus, pro veris aut accurate aut quamproxime haberi debent, donec alia occurrerint phænomena per quæ aut accuratiores redantur aut exceptionibus obnoxia.* » (*Newtoni Philosophiæ naturalis principia mathematica*, lib. III, initio.)



ment des conclusions générales, c'est pourtant la meilleure manière de raisonner que puisse admettre la nature des choses ; et elle doit être reconnue pour d'autant mieux fondée que l'induction a plus de généralité. Et s'il n'y a aucune objection de la part des phénomènes, on peut tirer une conclusion universelle : mais si dans la suite l'expérience présente quelque exception, il faut alors que la conclusion soit limitée par telles réserves qu'il conviendra. A la faveur de cette espèce d'analyse, on peut passer des composés aux simples, et des mouvements aux forces qui les produisent, et en général, des effets à leurs causes et des causes particulières à de plus générales, jusqu'à ce qu'on parvienne aux causes universelles : telle est la méthode qu'on nomme *Analyse*. Quant à la *Synthèse*, elle consiste à prendre pour principe des causes connues et éprouvées, à expliquer par leur moyen les phénomènes qui en proviennent et à prouver ces explications<sup>1</sup>. »

En traçant ces pages, qui sont restées la loi inviolable des sciences physiques, comment Newton n'eût-il pas entraîné tous les esprits ? Il introduisait dans la science de la nature la méthode même que Descartes avait si glorieusement inaugurée dans la science de l'homme et dans celle de Dieu, et cette séparation nécessaire entre la physique et la métaphysique, proclamée, mais rarement maintenue par le philosophe français, Newton la venait consommer. On peut dire qu'il détrônait la physique de Descartes en se montrant plus cartésien que lui.

Cette révolution dans la méthode change la face entière de la science. A la place de cette matière inerte, homogène, dont toutes les modifications doivent se résoudre dans l'étendue, concept tout géométrique et tout abstrait, Newton rétablit les choses matérielles, telles que l'observation nous les montre, avec toutes leurs propriétés sensibles et toutes leurs réelles diversités. De là une idée générale de l'univers profondément contraire à celle des cartésiens.

Descartes, se confiant avec une sorte de hardiesse aveugle à la rigueur trompeuse de ses déductions, concluait du concept de la matière envisagée comme chose purement étendue : premièrement, qu'elle est divisible à l'infini, toute étendue pouvant être conçue comme formée de deux moitiés, et ainsi de suite ; en second lieu, qu'elle est illimitée, toute étendue, si grande qu'elle soit, forçant la raison à concevoir

1. Newtoni *Opticæ* lib. III, quæst. 31.

une étendue plus grande ; enfin qu'elle est absolument pleine, puisque partout où est l'étendue, la matière est nécessairement <sup>1</sup>. Newton, observant la nature au lieu de la construire, arrive par l'expérience et l'induction à des résultats tout contraires. Pour lui, si tout corps est idéalement divisible à l'infini, en tant qu'étendu, il n'en résulte pas le moins du monde qu'elle soit effectivement divisée. Tout porte à croire, au contraire, que les corps se composent de particules absolument pleines lesquelles constituent l'impenétrabilité de la matière<sup>2</sup>. Rien n'oblige de considérer le monde corporel comme absolument infini en étendue. Ce qui est infini, c'est l'espace où se meuvent les corps, ou encore le temps qui mesure leurs mouvements, mais il y a de fortes raisons de croire que ce monde corporel, dans sa substance imparfaite et périssable, est borné de toutes façons. Pourquoi serait-il infini en étendue, ne l'étant pas en durée ? et s'il a commencé, pourquoi ne finirait-il pas<sup>3</sup> ? D'ailleurs, dans le corps le plus dense, il y a beaucoup plus d'espace vide que de matière. Le monde matériel, sans les pores et les intervalles qui enflent sa grandeur, paraîtrait fort petit, et pressé par une main puissante, il se réduirait au volume le plus exigü. Ne cherchons donc point dans la contemplation de la nature des sujets d'orgueil, mais plutôt des leçons de modestie et d'humilité.

Voilà l'univers tel que nous le montrent l'observation et l'expérience, fidèlement interprétées par la raison : un nombre immense de molécules impénétrables, simples et indivisibles sinon en idée, du moins en fait, associées en grandes masses diverses de forme et d'étendue, formant ainsi des astres qui se déploient au sein d'un espace infini. Il s'agit pour la science de mesurer ces astres, de connaître la direction, la vitesse, l'ordre de leurs mouvements, de tout ramener aux lois les plus simples et les plus générales, de remonter enfin, s'il est possible, à la cause première de qui dépend tout mouvement, toute loi et toute existence.

Newton prend ce problème au point où l'avaient laissé les pères de l'astronomie moderne, deux surtout, Copernic et Kepler. Le premier avait appris aux hommes la véritable place qu'occupe dans l'univers la terre qu'ils habitent, et tracé d'une main sûre les grandes lignes de

1. *Les principes de la philosophie*, part. II, 16 et 21.

2. *Optices* lib. III, quæst. 31.

3. *Optices* lib. III, quæst. 31. — *Comp. Philosophiæ naturalis principia mathematica*, lib. III, pr. 6, cor. 3, ed. prim., 1686.

l'architecture du ciel. Le mouvement de la terre et des autres planètes autour du soleil désormais démontré, Kepler chercha et découvrit quelle est la courbe décrite par ces astres et les lois de leur mouvement. Newton vint alors qui démontra que sous les lois de Kepler il y a une loi plus générale qui régit notre monde solaire et peut s'étendre à tous les autres astres de l'univers.

Une tradition autorisée<sup>1</sup> nous représente Newton illuminé soudain par la première idée de sa découverte. Il était assis sous un pommier. Un fruit se détache de l'arbre et tombe à ses pieds. Il se met alors à réfléchir sur la nature de cette force singulière qui semble pousser les corps vers le centre de la terre, qui les y précipite avec une vitesse continuellement accélérée, et qui s'exerce encore, sans éprouver aucun affaiblissement appréciable, sur de hautes tours et au sommet des montagnes les plus élevées. Aussitôt une nouvelle idée s'offrant à son esprit comme un trait de lumière : « Pourquoi, se demande-t-il, cette force ne s'étendrait-elle pas jusqu'à la lune même ? et s'il en est ainsi, quelle est donc l'autre force qui la retient dans son orbite autour de la terre ? »

L'esprit saisi de cette conjecture, Newton s'y applique tout entier, renfermé en soi, solitaire, indifférent à toute autre pensée, avançant chaque jour vers son but, sans confier ses progrès à personne, pas même à son maître Barrow, jaloux de ne devoir qu'à lui-même le secret de l'univers, et voulant le découvrir *en y pensant toujours*. Si les observations astronomiques lui paraissent incertaines, il les refait. Si les instruments de calcul connus jusqu'à lui ne lui suffisent pas, il en invente de nouveaux, notamment le calcul infinitésimal. C'est seulement quand il est devenu maître de toutes ces ressources combinées qu'il applique au problème posé toute la puissance de sa réflexion : « Je tiens, disait-il, le sujet de ma recherche constamment devant moi, et j'attends que les premières lueurs commencent à poindre lentement et peu à peu, jusqu'à se changer en clarté pleine et entière. »

Cette clarté parut enfin, et quand furent publiés en 1687 les *Principes mathématiques de la philosophie naturelle*, le système du monde fondé sur l'attraction universelle était mathématiquement démontré.

1. J'ai sous les yeux les travaux anciens et récents de M. Biot sur Newton, dans la *Biographie universelle* et le *Journal des savants*, 1832-1854.

Qu'est-ce maintenant que l'attraction? Pour Newton, c'est la loi générale de l'univers physique, rien de moins, rien de plus. Or, une loi, ce n'est pas une cause; ce n'est que l'expression exacte et la formule générale d'un fait. En rejetant le mécanisme cartésien, Newton est fort éloigné de vouloir introduire l'idée de la force et le dynamisme dans la métaphysique de la nature. Esprit circonspect, poussant la défiance des spéculations jusqu'à la timidité, même après avoir découvert et démontré la loi de l'attraction universelle, il s'abstient scrupuleusement de toute théorie sur l'essence des corps. L'attraction est à ses yeux un fait universel, une loi de la nature, suggérée par l'analogie, établie sur des observations précises, démontrée par le calcul. Ne lui demandez rien de plus. L'attraction suppose-t-elle une force inhérente à la matière et constituant son essence, ou bien peut-elle s'expliquer mécaniquement à l'aide d'un fluide invisible? Newton, en se réservant d'essayer un jour cette dernière explication, refuse absolument de se prononcer sur la cause physique du mouvement universel. « Je n'examine point, dit-il, quelle peut être la cause de ces attractions. Ce que j'appelle *attraction* peut être produit par impulsion ou par d'autres moyens qui me sont inconnus. Je n'emploie ce mot d'attraction que pour signifier en général une force quelconque par laquelle les corps tendent réciproquement les uns vers les autres, quelle qu'en soit la cause. Car c'est des phénomènes de la nature que nous devons apprendre quels corps s'attirent réciproquement et quelles sont les lois et les propriétés de cette attraction avant de rechercher la cause qui les produit<sup>1</sup>. » A ceux qui lui adressent des questions trop pressantes, sa réponse est celle de Socrate : Tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien. Quand on lui reproche de ramener les qualités occultes de la scolastique, il proteste et déclare qu'à ses yeux l'attraction n'est point proprement une qualité, mais un phénomène dont il fait profession d'ignorer absolument la cause, soit en elle-même, soit dans son mode d'action. Loin d'introduire le dynamisme, Newton incline visiblement au système contraire. Il se montre partout mécaniste; seulement au lieu de l'être comme Descartes, il l'est comme Bacon, comme Gassendi, et, sauf toute réserve en ce qui touche l'âme et Dieu, comme l'était l'ancienne école atomistique.

Avoir trouvé la loi générale du monde, mais dans une ignorance

1. *Optices* lib. III, quæst. 31.

absolue du premier principe de son mouvement, est-ce là le terme de la philosophie naturelle? La plupart des savants le pensent aujourd'hui; telle n'est point l'opinion de Newton. Il appartient, suivant lui, à la philosophie naturelle de signaler la nécessité d'une Cause première, supérieure aux causes purement mécaniques. Le physicien comme physicien, le géomètre comme géomètre, peuvent s'arrêter à la loi de l'attraction; mais le physicien et le géomètre philosophes s'élèvent plus haut. Ce n'est pas tout, et Newton n'a pas seulement prétendu prouver l'existence de Dieu; il a osé sonder sa nature et ses rapports avec l'univers, et c'est là le côté le plus original de ses vues sur la Divinité.

Quand ses merveilleuses découvertes commencèrent à être connues, on lui demanda de toutes parts si elles ne pourraient pas servir à rendre plus sensible l'existence de Dieu et à confondre les sceptiques et les athées. « N'en doutez pas, répond Newton. D'abord, il est absurde de supposer que la nécessité préside à l'univers; car une nécessité aveugle étant partout la même en tout temps et en tout lieu, la variété des choses ne saurait en provenir, et par conséquent l'univers, avec l'ordre de ses parties approprié à la variété des temps et des lieux, n'a pu tirer son origine que d'un être primitif ayant des idées et une volonté <sup>1</sup>.

« A chaque pas, d'ailleurs, l'astronomie trouve la limite des causes physiques, par conséquent la trace de l'action de Dieu <sup>2</sup>. Si l'on suppose une infinité d'éléments matériels distribués dans toutes les parties d'un espace sans bornes, j'accorde qu'à moins d'une égalité de répartition mathématiquement rigoureuse, et partant tout à fait improbable, les attractions mutuelles de toutes ces molécules les porteront à se rapprocher de divers centres, et finiront par les condenser en masses d'inégales grosseurs, telles que les étoiles, les planètes et les satellites. Mais il est certain que les mouvements actuels des planètes ne peuvent provenir de la seule action de la gravité; car cette force poussant les planètes vers le soleil, il faut, pour qu'elles prennent un mouvement de révolution autour de cet astre, qu'un bras divin les lance sur la tangente de leurs orbites.

« De plus, puisque les comètes descendent dans notre région pla-

1. *Philos. nat. princip. schol. gen. Comp. Optices lib. III, 31.*

2. *Four letters to doctor Bentley containing some arguments in proof of a Deity*, dans les Œuvres complètes de Newton, édit. d'Horsley, Londres, 1732, tome IV, p. 427.

nétaire, et là se meuvent de mille manières, tantôt dans la même direction que les planètes, tantôt dans la direction opposée, et quelquefois aussi dans des directions qui coupent celle des planètes selon des plans inclinés au plan de l'écliptique et sous toutes sortes d'angles, il est clair qu'il n'y a aucune cause naturelle qui ait pu déterminer toutes les planètes et tous leurs satellites à se mouvoir dans la même direction et dans le même plan, sans aucune variation considérable. Il y a là la trace d'un conseil.

« Et de même, nulle cause naturelle n'a pu donner aux planètes et à leurs satellites ces justes degrés de rapidité, en rapport précis avec leurs distances par rapport au soleil et aux autres centres du mouvement, lesquels degrés étaient nécessaires pour que ces corps vinsent à se mouvoir selon des orbites concentriques. Car si les planètes avaient eu un mouvement aussi rapide que celui des comètes (comme cela aurait pu être dans le cas où leur mouvement n'aurait eu d'autre cause que la gravité), elles ne se mouvraient pas dans des orbites concentriques, mais dans des orbites excentriques, comme font les comètes. Pareillement, si toutes les planètes avaient un mouvement aussi rapide que celui de Mercure, ou aussi lent que celui de Saturne et de ses satellites, ou si leurs diverses rapidités étaient beaucoup plus grandes ou beaucoup moindres qu'elles ne sont, et si leurs distances des centres autour desquels elles se meuvent étaient plus grandes ou moindres avec les mêmes rapidités, ou si la quantité de matière dans le soleil ou dans Saturne, Jupiter et la terre, et par conséquent leur puissance attractive était plus grande ou moindre qu'elle n'est, les planètes n'auraient pas pu tourner autour du soleil, ni les satellites autour de Saturne, Jupiter et la terre, dans des orbites concentriques, mais planètes et satellites se seraient mus suivant des hyperboles et des paraboles ou des ellipses très-allongées. Donc, pour former ce système avec tous ses mouvements, il faut une cause qui ait connu et comparé les quantités de matière dans les différents corps célestes, et les puissances attractives qui en devaient résulter, et les diverses distances des planètes au soleil, des satellites à Saturne, Jupiter et la terre, et les rapidités avec lesquelles planètes et satellites pouvaient tourner autour des corps qui leur servent de centres. Or, avoir comparé et accordé toutes ces choses ensemble dans un système qui embrasse une si prodigieuse variété de corps, cela témoigne d'une cause qui n'est ni aveugle ni fortuite, mais qui est assurément très-habile en mécanique et en géométrie (*and to com-*

*pare and adjust all these things together in so great a variety of bodies, argues that cause to be not blind and fortuitous, but very well skilled in mechanics and geometry).*

« Ce n'est pas tout, et Dieu est nécessaire encore<sup>1</sup> soit pour faire tourner les masses sur elles-mêmes, ce qui ne peut provenir de l'attraction, soit pour accorder le sens de cette rotation avec celui de la circulation, comme on l'observe dans le soleil, les planètes et les satellites, tandis que les révolutions des comètes s'opèrent indifféremment dans tous les sens. En outre, dans la formation des masses cosmiques<sup>2</sup>, comment les molécules disséminées ont-elles pu se séparer en deux classes, les unes lumineuses, s'agrégeant pour former les corps lumineux par eux-mêmes, comme le soleil et les étoiles, les autres opaques, se rassemblant pour constituer les planètes et les satellites? Tout cela est inconcevable sans l'action d'une Intelligence infinie. »

Tels sont les principaux arguments que Newton fournit au docteur Bentley contre les pyrrhoniens. Déjà, au surplus, il s'était expliqué à cet égard avec une force admirable dans le scolie qui termine les *Principes* et dans le passage suivant de *l'Optique* : « La philosophie de la nature consiste à raisonner sur les phénomènes sans s'appuyer sur des hypothèses, et à conclure les causes d'après les effets, jusqu'à ce que l'on remonte ainsi à la première de toutes les causes, qui certainement n'est point mécanique. Le but que cette science doit se proposer n'est pas seulement de développer le mécanisme de l'univers, mais de résoudre des questions plus générales, telles que celles-ci : Qu'y a-t-il dans les parties de l'espace qui sont tout à fait vides de matière? Et pourquoi les planètes gravitent-elles vers le soleil, comme cet astre gravite vers elles, sans qu'il existe de matière tangible entre ces corps? D'où vient que la nature ne fait jamais rien inutilement, et d'où naît tout cet ordre merveilleux ainsi que cette admirable beauté que nous voyons dans l'univers? A quelle fin servent les comètes? et quelle cause fait que les planètes se meuvent toutes, suivant le même sens, dans des orbes concentriques, tandis que les comètes parcourent des orbes très-excentriques, et s'y meuvent indifféremment dans tous les sens? Qui retient les étoiles fixes et les empêche de retomber les unes sur les autres? Comment est-il arrivé que les corps des animaux vivants fussent formés avec tant

1. Première lettre au docteur Bentley, p. 431, 433.

2. Même lettre, p. 430. — Voyez M. Biot, *Journal des savants*, 1832.

d'art, et pour quelles fins leurs diverses parties ont-elles été faites? L'œil a-t-il été construit sans aucune science de l'optique, et l'oreille sans aucune connaissance des sons? Comment les mouvements des corps vivants sont-ils déterminés par la volonté? et d'où naît l'instinct dans les animaux? Le sensorium des animaux n'est-il pas dans le lieu où la substance sentante est elle-même présente, lieu dans lequel les images sensibles des objets sont portées à travers les nerfs et le cerveau, puis, y devenant immédiatement présentes à cette substance, sont perçues par elle? Et toutes ces choses étant si parfaitement opérées, ne paraît-il pas d'après les phénomènes qu'il existe un Dieu immatériel, vivant, intelligent, partout présent, qui dans l'espace infini, comme si c'était dans son sensorium, voit intimement toutes choses en elles-mêmes, les perçoit pleinement et les comprend tout entières par leur présence actuelle et immédiate en lui-même, ces mêmes choses dont les seules images, transmises par les organes des sens à notre faible sensorium, y sont vues et perçues par ce qui voit et pense en nous? Si les pas qu'il nous est donné de faire dans cette nouvelle espèce de philosophie ne peuvent nous élever jusqu'à la connaissance immédiate de la cause première, cependant ils nous en approchent toujours davantage; et c'est assez pour qu'ils doivent nous paraître d'un haut prix<sup>1</sup>. »

Voilà donc Newton conduit par sa méthode à une cause première du mouvement et de l'ordre de l'univers. Jusque-là, rien que de très-simple et de très-familier dans l'idée qu'il se forme de Dieu, et le principal intérêt de cet hommage rendu par Newton à la puissance et à la sagesse du Créateur, c'est justement de nous faire voir la science la plus haute trouvant au bout de ses calculs la foi du sens commun. Mais Newton n'en est pas resté là; il a eu ses vues propres sur la Divinité, et il s'est même engagé, en dépit de sa prudence, dans une théorie particulière, très-originale et très-hasardeuse. Déjà, en relisant avec attention le passage que je viens de citer, j'y remarque des expressions assez extraordinaires : Newton dit expressément<sup>2</sup> que l'espace infini est pour Dieu une sorte de sensorium où il perçoit les objets de la nature (*esse Entem omnipræsentem qui in*

1. *Optique*, liv. III, quest. 28, trad. de M. Biot.

2. Voici l'ensemble de ce texte tant débattu : « An non sensorium animalium est locus cui substantia sentiens adest, et in quem sensibiles rerum species per nervos et cerebrum deferuntur, ut ibi præsentis a præsentis sentiri possint? Atque an non ex phænomenis constat, esse entem incorporeum,



*spatio infinito, tanquam sensorio suo, res ipsas intime cernat penitusque percipiat*). Est-ce là une pure métaphore? non, c'est l'indice d'une théorie particulière dont il faut aller chercher la clef dans les vues de Newton sur l'espace.

Descartes avait confondu deux choses parfaitement distinctes : l'étendue, qui nous est donnée par nos sens comme une propriété des corps, et les corps eux-mêmes. Pour l'école cartésienne en général, tout corps n'est autre chose qu'une portion de l'étendue. Newton renversa cette théorie. En conservant aux corps leur étendue, il leur rendit les propriétés dont la physique des cartésiens les avait dépouillés, et notamment la solidité, qui les rend sensibles à nos organes, les distingue et les constitue. Jusque-là tout est à merveille. Mais Newton, se séparant de plus en plus de Descartes pour se rapprocher des gassendistes, soutint comme eux que le vide, nié par les cartésiens, existe aussi bien que le plein. Bien plus, il prétendit qu'il y a dans l'univers beaucoup plus de vide que de plein, et même qu'il n'y a pas de proportion entre l'un et l'autre, le plein étant fini, eu égard au vide qui est infini. Voilà donc cet univers, qui semble nous accabler de sa grandeur, réduit à un petit assemblage de corpuscules, jeté on ne sait pourquoi et comme perdu dans un coin de l'im-mensité.

Déjà cette conception laisse voir des difficultés de plus d'une sorte; mais en voici une qui devait singulièrement occuper l'esprit de Newton : cet espace infini, où le monde tient si peu de place, quelle est sa nature et son origine? Est-il indépendant des corps qu'il contient en son vaste sein? Peut-on le concevoir comme limité, comme mobile, comme cessant d'exister? tout cela paraît impossible. Mais quoi! si l'espace existe réellement, s'il est infini, indépendant, immuable, nécessaire, que lui manque-t-il pour être Dieu, ou du moins pour être un des premiers principes des choses? Cette difficulté n'avait rien d'alarmant pour les disciples de Démocrite, qui prétendaient ouvertement se passer de Dieu et expliquer tout avec le vide et le plein; mais comment Newton n'en eût-il pas été ému, lui si sincèrement et si profondément religieux, lui partisan décidé des

viventem, intelligentem, omnipræsentem, qui in spatio infinito, tanquam sensorio suo, res ipsas intime cernat penitusque percipiat, totasque intra se præsens præsentem complectatur; quarum quidem rerum id quod in nobis sentit et cogitat imagines tantum ad se per organa sensuum delatas in sensoriolo suo percipit et contuetur? » (*Optices* lib. III, quæst. 28.)

causes finales et adorateur convaincu d'un Dieu unique et souverain? Nul doute qu'il n'ait agité le problème. L'a-t-il résolu d'une manière précise? il ne paraît pas, mais il a incliné vers une solution originale que son disciple Clarke s'est chargé de réduire en système et de défendre avec courage et habileté contre la redoutable dialectique de Leibnitz.

Voici le fond de la théorie : l'espace, tout infini qu'il soit, indépendant des corps, immuable, n'est point un être par soi ; qu'est-il donc? un attribut nécessaire de Dieu. Il en est de même de la durée. On doit distinguer entre la durée relative et la durée absolue<sup>1</sup>. Tous les êtres de ce monde ont une certaine durée; ils vivent un jour, un an, un siècle; mais de même que tous les corps, grands ou petits, sont situés dans un espace qui les enveloppe et s'étend au delà, de même toutes les durées particulières sont comme les ondes fugitives d'un fleuve éternel, qui n'a ni source, ni embouchure, qui précède tout, dévore tout et survit à tout. Otez les êtres de ce monde, l'espace infini et l'infinie durée subsistent, c'est-à-dire Dieu subsiste, car l'espace infini est une de ses manières d'être, l'immensité, comme la durée infinie est une autre de ses manières d'être, l'éternité. Or, s'il en est ainsi, la présence de Dieu dans l'univers apparaît sous un jour nouveau. L'espace, qui enveloppe et pénètre tous les corps, étant quelque chose de Dieu, étant Dieu même, il s'ensuit que Dieu est présent à l'univers, non-seulement par sa vertu créatrice et conservatrice, mais d'une présence effective et substantielle<sup>2</sup>. On s'explique alors ce qui paraissait inconcevable : que Dieu connaisse tout; qu'il soit présent aux êtres les plus vils ou les plus chétifs, que les cheveux de notre tête, comme dit l'Écriture, soient comptés, et que Dieu seul sonde les reins et les cœurs. Dieu, en effet, perçoit les corps, comme l'âme humaine présente au cerveau y perçoit les impressions des corps : faible image, mais image fidèle de la perception divine. Car l'espace est en quelque sorte le sensorium de Dieu, comme le cerveau est celui de l'âme; seulement le cerveau est un sensorium en petit, *sensoriolum*; l'espace est le sensorium en grand<sup>3</sup>.

1. Voyez *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, scolie de la définition VIII.

2. Newton dit en ce sens de Dieu : « *Omnipræsens est non per virtutem solum, sed etiam per substantiam.* » (*Newtoni Philosophiæ naturalis principia, scholium generale.*)

3. Voyez l'*Optique*, part. III, quest. 31.

Voilà le vrai sens du passage célèbre que j'ai cité, et c'est, à la lumière de cette même théorie, qu'il faut interpréter un endroit non moins fameux des *Principes* de Newton :

« *Æternus est et infinitus, omnipotens et omnisciens, id est durat ab æterno in æternum, et adest ab infinito in infinitum; omnia regit et omnia cognoscit quæ fiunt aut fieri possunt. Non est æternitas et infinitas, sed æternus et infinitus; non est duratio et spatium, sed durat et adest. Durat semper et adest ubique, et existenda semper et ubique, durationem et spatium constituit. Cum unaquæque spatii particula sit semper et unumquodque durationis indivisibile momentum ubique, certe rerum omnium fabricator ac Dominus non erit nunquam nusquam* <sup>1</sup>. »

Ces paroles ont été cent fois citées, mais pour les bien entendre, il ne faut les séparer ni de l'ensemble des vues de Newton, ni du commentaire que Clarke leur a donné, sous les yeux et avec l'appui de son maître. Lisez-vous ce passage un peu légèrement, vous pouvez croire que Newton a simplement voulu dire que l'étendue et la durée, l'espace et le temps, ont leur raison d'être et leur dernier fondement en Dieu, doctrine incontestable dans sa généralité; mais pressez les paroles de Newton, et vous y trouverez le germe d'une théorie très-particulière et très-contestable sur l'espace et sur Dieu. Pour Newton, Dieu est proprement la substance dont la durée et l'étendue infinie sont les manières d'être. Dieu dure (*durat semper*); Dieu est présent partout d'une manière formelle (*non per virtutem solam, sed etiam per substantiam*); l'éternité se confond avec la durée, l'espace avec l'immensité.

Je conviens maintenant que Newton, comme s'il avait compris les périls de cette doctrine, s'est efforcé de la tempérer. Il déclare qu'il n'y a point de parties dans la substance de Dieu, substance qui nous est d'ailleurs, comme toutes les autres, absolument inconnue<sup>2</sup>. Le mouvement des choses n'introduit aucune diversité, aucune altération, aucune passion dans l'essence divine. Si l'on peut dire que Dieu voit tout, entend tout, embrasse tout, c'est que Dieu est tout œil, toute oreille, tout bras, tout cerveau, tout sens, toute intelligence, mais non à la manière humaine; il est tout cela d'une façon incorporelle ou

1. Newtoni *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, scholium generale.

2. « *Ideas habemus attributorum ejus, sed quid sit rei alicujus substantia minime cognoscimus.* » (*Ibid.*)

plutôt incompréhensible à notre faiblesse <sup>1</sup>. Enfin, Dieu, bien que présent partout, comme l'âme est présente au cerveau, ne doit point être considéré comme l'âme de l'univers. L'âme a besoin d'organes pour percevoir les images des choses; Dieu, dit Newton, n'a pas besoin de pareils organes, parce qu'il est présent partout aux choses mêmes <sup>2</sup>.

Certes, il serait injuste de ne pas recueillir ces atténuations et de n'en pas tenir compte; mais le fond de la théorie subsiste, malgré des restrictions qui ne sont plus d'une fois que des inconséquences; et au surplus, pour apprécier le fort et le faible de ce système, je laisse de côté les passages épars de Newton, qui ne sont que des aperçus, pour aller chercher dans son commentateur, son disciple et son ami, Samuel Clarke, un système précis et régulier.

Je prends l'écrit justement estimé qui porte pour titre : *Démonstration de l'existence et des attributs de Dieu, pour servir de réponse à Hobbes, Spinoza et à leurs sectateurs* <sup>3</sup>. Sans rejeter absolument les preuves cartésiennes, Clarke évite de s'en servir, sous prétexte qu'elles n'ont point convaincu beaucoup d'esprits, et se flattant de mieux réussir, il emploie d'autres arguments qu'il résume ainsi :

« Je prouve l'existence actuelle d'un être existant nécessairement et par lui-même, en deux manières : premièrement, je démontre que la supposition du contraire renferme une contradiction manifeste, et c'est ce que j'ai fait voir ci-dessus. Ensuite, je fais voir que nous avons des idées, comme celles de l'éternité et de l'immensité, qu'il nous est absolument impossible d'anéantir ou de bannir de notre esprit : idées qui doivent être par conséquent les attributs d'un être nécessaire actuellement existant <sup>4</sup>... »

Laissons de côté la première démonstration, toute négative et qui se réduit à prouver l'impossibilité d'un progrès à l'infini de causes secondes et d'êtres contingents <sup>5</sup>, et attachons-nous à l'idée positive que Clarke vient d'indiquer. Il la développe avec toute la clarté désirable dans le passage suivant :

« ... L'espace est une propriété de la substance qui existe par elle-même, et non pas une propriété de toute autre substance. Toutes les

1. *Philosophiæ naturalis principia*, lib. I.

2. *Optique*, liv. III, quest. 31.

3. *A demonstration of the Being and attributes of God*. London, 1705 et 1706.

4. *De l'existence et des attributs de Dieu*, ch. IV.

5. Voyez le chapitre III du traité de Clarke.

autres substances sont dans l'espace, et l'espace les pénètre, mais la substance qui existe par elle-même n'est pas dans l'espace et n'en est pas pénétrée. Elle est, si je puis m'exprimer ainsi, le *substratum* de l'espace; elle est le fondement de l'existence et de l'espace et de la durée elle-même. Or, l'espace et la durée étant évidemment nécessaires, et n'étant pourtant point des substances, mais des propriétés, il est clair que la substance, sans qui ces propriétés ne sauraient subsister, est elle-même encore plus nécessaire s'il était possible. Et comme l'espace et la durée, en tant qu'elles sont des conditions *sine qua non*, sont nécessaires à l'existence de toute autre chose, ainsi la substance à qui ces propriétés appartiennent est de même nécessaire, de la manière particulière dont j'ai fait mention ci-dessus<sup>1</sup>. »

Il suit de cette doctrine plusieurs graves conséquences : et d'abord que Clarke, pas plus que son maître Newton, ne fait aucune différence entre les notions d'espace et de durée, d'une part, et les notions d'immensité et d'éternité, de l'autre. Si on avait encore quelque doute sur ce point, voici deux passages décisifs : « Pendant combien de siècles, s'écrie Clarke, n'a-t-on pas cru universellement que l'éternité n'était pas durée, et que l'infinité n'était pas grandeur<sup>2</sup>? » Et ailleurs : « L'espace infini est une extension infinie, et l'éternité est une durée infinie<sup>3</sup>. » Une seconde conséquence, c'est que Clarke considère l'espace infini et la durée infinie comme choses réelles, indépendantes des objets étendus et changeants, et qui plus est, comme choses nécessaires et indestructibles. Enfin, c'est un fait avéré que Clarke attribue à l'Être des êtres une durée et une extension infinies, lesquelles sont des modes nécessaires de son existence.

Cela bien entendu, j'avoue que je ne puis plier mon esprit à cette théodicée newtonienne. Ce Dieu qui s'étend dans l'espace et s'écoule dans la durée, pénétrant ainsi les corps et les âmes, ce Dieu qui, à un moment donné, sort de son repos pour créer un univers admirable sans doute par l'unité de ses lois et la sagesse de ses fins harmonieuses, mais qui, tout grand qu'il paraisse aux sens, n'est plus pour la raison, du moment qu'il a des limites, qu'un atome perdu dans le vide infini<sup>4</sup>, machine si fragile qu'elle a besoin de siècle en siècle

1. Réponses aux lettres d'un gentilhomme, lettre III, à la suite du traité de l'existence de Dieu.

2. Lettres à un gentilhomme, etc., réponse à la lettre v.

3. Fragment d'une lettre, p. 161 de l'édition Amédée Jacques.

4. « Dum cometæ moventur in orbibus valde excentricis, undique et quo-

qu'une main réparatrice en vienne rajuster et raffermir les ressorts, toutes ces pensées, même entourées du prestige des grandes découvertes de Newton, me déconcertent et m'arrêtent.

Mais avant de rien affirmer sur des problèmes si épineux, je veux me recueillir en moi-même et éclaircir quelque peu ces notions de l'espace et du temps qui se mêlent à toutes mes pensées et à tous les actes de ma vie. Il y a ici, ce me semble, beaucoup de désordre et de complication. J'emploie presque au hasard, comme tout le monde, ces mots : *étendue, lieu, espace, succession, durée, temps* et autres semblables. N'est-il pas possible de s'orienter parmi des idées à la fois si voisines et si différentes? Je crois y démêler jusqu'à trois séries de notions distinctes, savoir : les notions d'étendue et de durée concrètes et finies, puis les notions d'espace indéfini et de temps illimité, enfin, les notions d'immensité et d'éternité. Je vais essayer de distinguer fortement ces notions presque toujours confondues.

Si j'interroge mes sens, tous, à des degrés divers, mais surtout la vue et le toucher, me font saisir les objets comme étendus et figurés. Ce n'est point là une étendue abstraite et indéterminée. Le corps qu'explorent mes mains, que regardent mes yeux, a telle étendue, telle courbure, tels angles; tout cela est sensible, concret, particulier. Si maintenant je consulte le sens intime, si je viens à réfléchir sur moi-même et à considérer le cours de ma vie spirituelle, je perçois distinctement la durée, non pas une durée vague, indéterminée, abstraite, mais une durée concrète, déterminée et précise. Car qu'est-ce que ce principe permanent que je saisis sous la variété de mes sensations et de mes pensées fugitives? c'est mon énergie intellectuelle, toujours présente, même quand elle se relâche et paraît sommeiller; c'est mon activité interne, toujours tendue ou toujours prête à se tendre à mon gré; c'est en un mot ce principe de mon identité personnelle que j'appelle moi. Or, se sentir et se savoir identique dans le fond de son être, tandis que les formes et les modifications de cet être varient, qu'est-ce autre chose que durer? Partout où je reconnais dans la succession des phénomènes, dans la variété des accidents, un principe permanent et

*quoversum in omnes cœli partes, utique nullo modo fieri potuit, ut cæco fato tribuendum sit, quod planetæ in orbibus concentricis motu consimili ferantur eodem omnes; exceptis nimirum irregularitatibus quibusdam vis notati dignis, quæ ex mutuis cometarum et planetarum in se invicem actionibus oriri potuerint, quæque verisimile est fore ut longinquitate temporis majores usque evadant, donec hæc naturæ compages manuum emendatricem sit desiderata.* • (Newtoni Opticæ quest. ult.)

stable, je reconnais des choses qui durent, et la conscience de ma propre durée, jointe au souvenir, m'aide à mesurer la durée des êtres qui m'environnent. De là, avec le secours de ces instruments ingénieux qui représentent aux regards l'écoulement de la durée par des mouvements appropriés, ces notions d'une heure, d'un jour, d'un siècle, qui constituent ce que j'appelle la durée concrète et déterminée.

Voilà des faits incontestables; ce qui ne l'est pas moins, c'est qu'aussitôt que je me représente une étendue, même très-vaste, une durée, même très-prolongée, je conçois au delà une étendue et une durée plus amples, et puis au delà, des étendues et des durées plus amples encore, et ainsi indéfiniment. Et, chose très-digne de remarque, cette opération intellectuelle s'accomplit en sens inverse avec une égale nécessité : toute étendue, si petite qu'elle soit, je la conçois comme divisible en deux ou plusieurs parties, chacune de ces parties en des parties plus petites, et ainsi à l'infini. Et de même pour la durée la plus courte qu'on voudra imaginer. L'instant indivisible, comme le point indivisible, sont des limites idéales dont je m'approche toujours, sans jamais les atteindre, tout comme il m'est impossible de concevoir distinctement une étendue qui soit la plus grande possible, ou une durée qui soit le maximum de toute durée concevable. Ces limites fuient devant mon esprit de cette fuite éternelle dont parle Pascal. J'ai beau enfler mes conceptions, et j'ai beau les resserrer, l'infiniment grand comme l'infiniment petit reculent sans cesse et s'enfoncent en quelque sorte vers l'inaccessible absolu.

Ainsi me semble fait l'esprit humain; je ne cherche pas encore à tirer de là des conclusions touchant la nature des choses; je me borne à constater des faits, à analyser des notions. Or, si j'ai vu juste, les notions d'espace et de temps ont un caractère qui n'appartient qu'à elles. Tout à l'heure j'avais affaire à des réalités sensibles, à des objets concrets, multiples, particuliers; ici rien de semblable. J'observe mille étendues diverses, je ne conçois qu'un seul espace. J'ai l'idée de toutes sortes de durées inégales; je ne conçois qu'un temps. Mes yeux voient l'étendue des cieux, mes mains touchent celle de la terre, ma conscience saisit et pour ainsi dire touche et voit ma durée personnelle; le temps et l'espace ne sont pas perçus par mes sens, ils sont conçus par mon entendement.

Reste à savoir si ces notions d'espace indéterminé et de temps indéfini peuvent être confondues avec celles qu'il me reste à analyser, les notions d'immensité et d'éternité. Ce n'est point là une question de

raisonnement et de système, c'est une question de faits et d'analyse. Or, en fait, quand je songe que ce monde est formé de choses contingentes, que tout y naît, y change et y périt, si je viens à supposer que l'univers cesse tout à coup d'exister, que j'en sois le dernier reste et que je finisse mon dernier jour, à ces efforts de mon esprit pour anéantir tous les êtres, une seule chose résiste, mais elle résiste invinciblement, c'est la notion de l'Être absolu. Tout ce qui n'existe point par soi et n'a qu'un être emprunté, peut cesser d'être, mais ce qui est la source même de l'être, on ne peut le concevoir comme anéanti, ni dans le fond de sa nature, ni dans les attributs et dans les actes essentiels qui la constituent. Ainsi donc mon hypothèse étant réalisée, il n'y a plus de créatures, mais la puissance créatrice reste. Ce monde immense avec les corps si diversement figurés qui le remplissent, avec les nombres prodigieux d'êtres vivants qui s'y développent, tout cela n'est plus, mais la puissance de Dieu s'étend toujours à des mondes sans nombre; elle précède, enveloppe et surpasse tous les siècles; en un mot, malgré la destruction absolue de toute étendue déterminée et de toute durée effective, Dieu est toujours l'Immense et l'Éternel.

Voilà donc deux notions nouvelles, les notions d'immensité et d'éternité, que je découvre dans mon esprit, aussi réelles, aussi naturelles, aussi universelles que les notions d'étendue et de durée, et que celles d'espace et de temps.

La question serait maintenant de décider ce que je puis avoir le droit d'affirmer sur la nature des objets représentés par cette triple série de notions. Il s'agirait de passer, comme disent les Allemands, du subjectif à l'objectif, passage justement redouté et que je ne voudrais franchir qu'avec une extrême précaution.

Pour bien commencer, il me semble clair tout d'abord que je n'ai aucune bonne raison de douter que la durée et l'étendue ne soient des choses parfaitement réelles. Car enfin la première durée que je connaisse, c'est la mienne. Elle m'est donnée par la conscience et la mémoire. Ce n'est pas une conception abstraite, c'est une intuition immédiate du sens intime, prolongée par le souvenir. Je sais et je suis certain que je dure, comme je sais et je suis certain que j'existe. Nier la réalité de la durée, c'est donc nier la conscience et la mémoire, c'est renverser le fondement de toute connaissance et de toute certitude.

Serait-il plus raisonnable de mettre en question la réalité de



l'étendue? assurément non; car tous mes sens en témoignent avec plus ou moins de clarté, mais avec la même force de conviction. D'ailleurs, la conscience et les sens ne sont pas deux fonctions séparées de l'esprit humain. Le moi de la conscience n'est pas je ne sais quel moi solitaire, abstrait, recueilli en soi, ne connaissant que soi, fantôme créé par l'artifice des systèmes; le moi n'existe pas un seul instant sans vivre, sans agir, sans éprouver des sensations et produire des mouvements qui mettent son existence en relation avec les organes et avec le monde extérieur. La conscience du moi est donc inséparable de la perception des choses sensibles et celles-ci se manifestent à notre esprit sous la condition générale de l'étendue. Ainsi, point de doute sur la valeur objective de ces premières notions, les plus simples et les plus familières de la pensée.

De cette région inférieure, proportionnée par ses bornes et sa grossièreté à nos faibles yeux, élevons-nous plus haut, et, ajournant pour un moment encore les notions d'espace et de temps, abordons ce qu'il y a de plus sublime dans cet ordre de spéculations, je veux dire les idées d'immensité et d'éternité. Parvenus au sein de ce monde supérieur et divin où il n'y a plus ni limite, ni changement, ni imperfection, il peut arriver que notre pensée vienne à s'éblouir. Qu'est-ce en soi que l'éternité? qu'est-ce que l'immensité? Sont-ce des attributs effectifs, des déterminations réelles et absolues de la nature divine, ou des aspects purement humains, des formes sous lesquelles nous autres êtres, plongés dans les vicissitudes de la durée et sujets aux limitations de l'étendue, nous nous représentons la puissance infinie et l'immuable essence de Dieu? Ce sont là des questions que je me reprocherais de trancher en quelques mots; mais il me semble au premier abord, que du même droit que j'affirme l'existence d'un être tout parfait, j'affirme également que cet être est absolument immuable, simple, puissant, et par conséquent absolument incapable de tout changement, de toute vicissitude, de toute division, de toute limitation ou borne quelconque. Cette absolue immutabilité en regard de l'écoulement des choses qui changent, voilà l'éternité; cette puissance à la fois simple et infinie, capable de produire un nombre infini d'existences sans s'y répandre ni s'y diviser, voilà l'immensité. Ainsi, l'immensité et l'éternité me paraissent aussi réelles que Dieu même, aussi réelles par conséquent que cette étendue que palpent mes mains et que cette durée dont la réalité se confond avec ma propre réalité.

Voilà un faisceau d'existences réelles que le doute ne paraît pas pouvoir entamer. Maintenant les notions d'espace et de temps ont-elles cette même valeur objective? Je ne le crois pas. Tout m'invite à penser au contraire que l'espace et le temps, considérés en soi, abstraction faite de l'univers sensible et de Dieu, n'ont qu'une existence idéale. Newton lui-même, distinguant la durée concrète et déterminée d'avec le temps en général, nomme celui-ci *temps absolu et mathématique*<sup>1</sup>. Mathématique, c'est bien dit, car il en est du temps comme de toutes les choses mathématiques, telles que l'unité, l'égalité, le nombre, le point, le triangle, la sphère. Ce ne sont point là, j'en conviens, des abstractions ordinaires, comme les idées abstraites et générales de couleur, de matière, d'existence, et autres semblables. En effet, l'unité mathématique, le point des géomètres, le triangle et la sphère, la surface et la ligne, sont des choses absolues. On peut les concevoir comme des types dont les objets sensibles ne sont que des copies imparfaites. Tandis que le physicien et le naturaliste cherchent en vain dans les objets les plus réguliers et les plus accomplis de la nature des surfaces parfaitement planes, des courbes développées suivant une loi précise, des triangles véritablement semblables, des rayons du même cercle véritablement égaux, le géomètre, vivant dans une région plus haute et plus pure, contemple des objets immuables, enfermés en quelque sorte dans les liens d'une définition exacte, enchaînés par des rapports précis. De là ces formules, ces théorèmes, ces axiomes dont l'ordre lumineux forme les sciences mathématiques. S'il appartient au physicien de décrire le monde réel, c'est le propre du géomètre de construire un monde idéal. Est-ce à dire que la géométrie soit une science de chimères et que ses objets n'aient pas leur valeur propre? pas le moins du monde. La géométrie a sa base dans les concepts nécessaires et dans les lois universelles de la raison, et à ce titre elle est d'un prix infini et possède une solidité inébranlable, appuyée qu'elle est en définitive sur l'intelligence de l'éternel géomètre, c'est-à-dire sur Dieu lui-même.

1. Voici ses définitions : « *Tempus absolutum, verum, et mathematicum, in se et natura sua sine relatione ad externum quodvis, æqualiter fluit, alioque nomine dicitur duratio : Relativum, apparens, et vulgare est sensibilis et externa quævis durationis per motum mensura (seu accurata, seu inæquabilis) qua vulgus vice veri temporis utitur : ut Hora, Dies, Mensis, Annus.* » (Newtoni *Phil. natur. princ. mathemat.*, lib. I, défin. 1.)

Je suis donc porté à croire que les notions de temps et d'espace purs sont de la même famille que les objets des mathématiques, lesquels, sans être chimériques, n'ont pourtant qu'une existence idéale. Aussi bien quelle nécessité voyez-vous de concevoir le temps comme une réalité absolue, indépendante de toute succession réelle et de tout être changeant? Le temps absolu, dit Newton, considéré en soi, coule d'une manière égale (*æqualiter fluit*). J'avoue que je ne puis absolument comprendre comme réel cet écoulement égal du temps absolu, l'univers étant supposé anéanti. Il n'y a plus alors d'être changeant, partant plus de changement, plus de durée. Que devient le temps? le poète répondra :

Sur les mondes détruits le temps dort immobile.

Mais si le temps est immobile, il ne s'écoule plus. Ce n'est plus le temps, c'est l'éternité, dont le temps n'est que l'image.

Voyez d'ailleurs où conduirait strictement cette théorie, que toute durée qui s'écoule suppose non-seulement un être qui dure, mais encore le temps. Car, puisque le temps lui-même est quelque chose qui s'écoule, il faudra supposer au delà du temps un autre temps, et ainsi de suite à l'infini. De même pour l'espace. Si vous soutenez que toute étendue suppose comme contenant une étendue absolue que vous appelez l'espace, cet espace étant conçu lui-même comme étendu supposera un autre espace, de sorte que vous chercherez toujours l'espace absolu comme le temps absolu sans pouvoir jamais les atteindre.

Mais, dit-on, le mouvement suppose le vide, et le vide, qu'est-ce autre chose que l'espace absolu? Je réponds que la question du vide n'est pas encore une question résolue. Descartes et Huyghens, qui n'étaient pas, j'imagine, de médiocres physiciens, ont nié le vide et soutenu que le mouvement est parfaitement compatible avec l'hypothèse du plein. Je n'ignore pas tout à fait ce que les vacuistes, depuis Leucippe et Démocrite jusqu'à Newton, et depuis Newton jusqu'aux chimistes modernes, objectent contre cette hypothèse; mais ce que je sais beaucoup mieux, c'est que ce n'est point là un problème de physique ou de chimie, mais un problème de métaphysique, insoluble, je le crains fort, puisque ni l'observation, l'expérience et l'induction, ni la pure spéculation rationnelle, ne paraissent capables d'en donner une solution définitive.

Peu m'importe d'ailleurs en ce moment le parti qu'on peut prendre

sur cette question. Alors même que mes vues sur l'espace et le temps ne seraient point reçues pour vraies, l'analyse qui précède me donne le droit d'affirmer que Newton et Clarke, en confondant la notion d'espace avec celle d'immensité, et la notion de temps avec celle d'éternité, ont commis une erreur capitale qui ne pouvait les conduire qu'à des vues fausses et dangereuses. Quoi de plus grave en effet que de concevoir l'espace comme un attribut de Dieu? Clarke a beau inscrire le nom de Spinoza à côté de celui de Hobbes et des athées les plus décriés, la plus simple logique lui impose à lui-même ce théorème qu'il réprovoque dans l'auteur de l'*Éthique*: *Deus est res extensa*. Car si l'immensité de Dieu n'est, comme le dit Clarke en propres termes, qu'une extension infinie, il s'ensuit que Dieu a longueur, largeur et profondeur, qu'il est divisible à l'infini, et autres conséquences énormes. Mais, dira Clarke, l'extension de Dieu est infinie. C'est aussi ce que répond Spinoza, et cette réponse est vaine; car, finie ou infinie, l'étendue a toujours mêmes propriétés et même essence.

Faire du temps un attribut de Dieu, c'est une opinion moins choquante en apparence, mais au fond tout aussi insoutenable. Qu'importe que Newton dise que la durée de Dieu est infinie? Finie ou infinie, la durée implique toujours succession, variation, changement. Quoi! l'Être immuable varie! l'Éternel change! Et si vous dites qu'il dure sans changer, ne craignez-vous pas d'unir les contradictoires et de vous confondre dans vos pensées?

Je conclurais donc volontiers que l'école newtonienne, en admettant un espace et un temps réels, absolus, indépendants des choses étendues et des êtres qui durent, a fait une hypothèse très-hasardée; qu'elle a commis en outre une erreur des plus graves en confondant les notions d'espace et de temps avec les notions d'immensité et d'éternité; enfin, que sa théorie de Dieu conçu comme embrassant l'univers par une extension et une durée infinies, parait inconciliable avec la simplicité et l'immutabilité de l'être absolu.

(La suite à la prochaine livraison.)

---

# LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR ALFRED MÉZIÈRES.

---

## LES CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE

---

### AVANT-PROPOS.

Le siècle d'Élisabeth est le grand siècle de la littérature anglaise. Bien des causes contribuèrent alors au mouvement des esprits : la vivacité des luttes religieuses dont le retentissement durait encore, le goût des aventures qui entraînait tant d'hommes intrépides dans des expéditions lointaines, la prospérité croissante de l'Angleterre, la fière attitude qu'elle prit pour la première fois en Europe, sous la main d'une femme digne de commander à un grand peuple, et surtout l'émulation qu'excitaient parmi les écrivains la gloire littéraire de l'Italie, l'activité intellectuelle de l'Espagne et de la France et la popularité des chefs-d'œuvre antiques ignorés jusque-là. C'est une époque éminemment poétique; l'esprit chevaleresque plein de violence, mais aussi de générosité, de grâce et de noblesse, y brille, avant de s'éteindre, d'un vif éclat. On pourrait appeler Philippe Sidney le dernier des chevaliers anglais. Poète et prosateur, nourri des doctrines platoniciennes de l'académie florentine, il appartient par ses œuvres à la génération nouvelle; au moyen âge par son adresse dans tous les exercices du corps, par les instincts belliqueux et par l'héroïsme de sa vie. Le peuple, curieux, passionné, avide de s'instruire, mais toujours crédule, s'attache aux superstitions anciennes. Les idées allégoriques, les fantaisies de l'imagination se multiplient dans ses fêtes, et mêlent à ses plaisirs une poésie romanesque.

En même temps, on découvre toutes les richesses de l'antiquité; les

poètes, les prosateurs, les philosophes traduits ou imités par les Italiens pénètrent en Angleterre ; les merveilles de la mythologie païenne inspirée par le spectacle de l'univers, qui en personnifie les forces et en anime les éléments, frappent vivement des esprits accoutumés à peupler d'êtres surnaturels les bois profonds et les rochers battus par les tempêtes. L'antiquité, partout où elle apparaît pour la première fois, fait sur-le-champ, avec une étonnante rapidité, la conquête des intelligences. En quelques années l'Angleterre se transforme. Dans ce pays où, au commencement du seizième siècle, on ne connaissait l'*Énéide* que par un roman sur la guerre de Troie, Phaer traduit Virgile et Ovide, Chapman Homère et Hésiode, North les *Vies de Plutarque*, qui seront tout à l'heure si utiles à Shakspeare. L'érudition est à la mode : le chancelier Bacon écrit des vers grecs. La cour un peu barbare de Henri VIII, celle d'Élisabeth, plus galante et plus lettrée, cultivent la mythologie. Le roi se déguisait en berger, la reine, sa fille, qui mettait en vers l'*Hercule furieux* de Sénèque, prend le costume d'une Dryade ; ses gentilshommes se métamorphosent en dieux pénates, en Mercures et en Amours. Les pelouses du jardin de Kenilworth, ornées de beaux arbres, peuplées de Nymphes et de Faunes, figurent la verte Arcadie. Ne croit-on pas, en lisant ces détails, assister à une scène de la Renaissance en Italie ? Tout respire, dans cette littérature naissante, le culte et l'amour de l'antiquité.

Un si grand enthousiasme pour le beau, une activité si générale des esprits, tant d'éléments nouveaux mis au service d'une langue riche et naturellement poétique devaient susciter de toutes parts des écrivains. Il se forme en effet, sous le règne d'Élisabeth et sous celui de son successeur Jacques I<sup>er</sup>, prince plus lettré que politique, une génération d'hommes illustres qui se placent au premier rang dans l'histoire littéraire, et que la Grande-Bretagne oppose aux siècles d'Auguste, de Léon X et de Louis XIV. Parmi les prosateurs, il suffit de citer les noms de Sidney, de Raleigh, de Coke, de Hooker et de Bacon, hommes d'État, savants, prédicateurs, philosophes. Parmi les poètes, aux noms si glorieux de Spenser et de Shakspeare, il faut ajouter ceux des nombreux auteurs qui, comme ce dernier, ont écrit pour le théâtre.

Car dans ce siècle brillant, où tous les genres littéraires furent cultivés, aucun ne le fut avec autant de succès et d'éclat que l'art dramatique. Pendant une période de plus de cinquante ans, depuis le milieu du règne d'Élisabeth jusqu'à la fin de celui de Charles I<sup>er</sup>, une foule d'écrivains, dont aucun ne semble dépourvu de mérite, et dont plusieurs approchaient du génie, se disputèrent l'honneur de faire représenter devant un public avide de nouveautés une incroyable quantité de tragédies, tragi-comédies et comédies, très-supérieures à tout ce

qui parut, dans les siècles suivants, sur la scène anglaise, si l'on en excepte deux tragédies d'Otway, *l'Orpheline* et *Venise sauvée*. C'est l'histoire de ce théâtre si fécond et si puissant que nous avons entreprise, attiré non-seulement par la nouveauté du sujet, mais par l'intérêt qu'il excite à mesure qu'on le connaît mieux et qu'on l'approfondit davantage.

Les questions qui ne concernent que Shakspeare ont déjà été traitées et en partie éclaircies. Après les études dont il a été l'objet en Angleterre, en Allemagne et en France, la vérité se fait jour. Il sera peut-être donné à notre époque de porter sur le grand tragique anglais le jugement le plus équitable et le plus vrai qui ait encore été exprimé. Nous sommes également loin et de l'ignorance méprisante avec laquelle Voltaire parlait d'un génie qu'il ne comprenait pas, et de l'enthousiasme qu'inspiraient à Schlegel les œuvres les plus médiocres d'un poète inégal. Il fut un temps où les Anglais n'épargnaient pas les critiques à Shakspeare, où Blair le jugeait avec plus de sévérité que nous ne le ferions aujourd'hui, et, par un revirement du goût, il y a peu d'années qu'en France ceux mêmes qui signalaient les défauts de Corneille et qui surprenaient dans Racine des traces de faiblesse, n'auraient pas osé hasarder les plus timides objections contre le style, le plan et les caractères des tragédies anglaises. Aujourd'hui il paraîtrait aussi ridicule d'admirer la couleur locale de *Troïle et Cressida* que de contester la sublimité d'*Othello* et de *Macbeth*. Nous reconnaissons que Shakspeare est le plus populaire et le plus tragique des poètes modernes, mais nous savons aussi qu'il n'a fondé aucun système dramatique, qu'il n'a ni prétendu découvrir un nouvel art poétique, ni soupçonné ces théories obscures que lui a si généreusement attribuées l'esthétique allemande. Goëthe, à son retour d'Italie, se reprochait d'avoir pris pour des règles fixes, sur la foi de ses compatriotes, les caprices puissants du génie, et il expiait, par la simplicité du *Tasse* et d'*Iphigénie*, l'entraînement de jeunesse qui lui avait fait écrire *Götz de Berlichingen*. Byron, qu'on n'accusera pas de pédantisme, se félicitait de ne pas se conformer, dans ses pièces, au goût de l'auteur d'*Hamlet*.

La grandeur de Shakspeare ne vient donc ni de la nouveauté ni du mérite particulier de certains principes qu'il applique, mais de l'éclat de son imagination, de la passion qui l'anime, du pathétique qu'il répand sur la scène et de la profondeur philosophique avec laquelle il analyse les sentiments du cœur humain. En un mot, l'œuvre de son génie est essentiellement personnelle et spontanée. Aucun écrivain ne ressemble moins que lui à un chef d'école. Il n'est pas plus destiné à susciter des disciples qu'il ne fut enclin à s'inspirer des traditions.

Telles sont les conclusions auxquelles conduit l'étude raisonnée de son théâtre. Il serait superflu d'insister longuement sur ce sujet. Les idées générales qui en sortent appartiennent désormais au domaine public. C'est là un point qui nous paraît résolu. Aussi, sans recommencer des études déjà faites, sans suivre Shakspeare pas à pas dans la merveilleuse carrière qu'il a parcourue, sans le faire descendre de la sphère supérieure qu'il habite avec les grands esprits de tous les temps, pour le soumettre de nouveau aux discussions de la critique, nous ne le considérerons que dans ses rapports avec ses rivaux et ses contemporains, comme le représentant le plus actif et le plus original, mais non pas toujours le plus applaudi, de cette glorieuse famille de poètes qui travaillait avec tant d'ardeur à enrichir la scène nationale.

On est trop disposé à croire en France qu'il fut seul de son temps, et qu'aucun nom ne mérite d'être cité à côté du sien. Que de fois n'avons-nous pas entendu dire autour de nous : « Au théâtre, les Anglais n'ont que Shakspeare. » Cette erreur scandaliserait nos voisins, qui ont souvent comparé au grand poète lui-même d'autres écrivains dramatiques. Que penserions-nous d'un étranger qui, au dix-huitième siècle, ne citerait chez nous que les pièces de Voltaire et ne nommerait ni Crébillon ni Beaumarchais? Les Crébillons ne manquent pas en Angleterre. Ce ne serait pas faire injure à l'auteur de *Rhadamiste* que de lui comparer au moins trois des contemporains de Shakspeare, Ben Jonson dans la comédie, Beaumont et Fletcher dans la tragédie.

Ceux-ci mêmes ne jouissaient pas sans combat de la faveur publique. Plus d'un concurrent balançait leur succès pendant sa vie, ou les poursuivait après sa mort du souvenir d'une gloire récente. On raconte que Shakspeare, lorsqu'il arriva à Londres, commença par rajuster de vieilles pièces, comme c'était l'usage, et par travailler au profit des auteurs déjà connus. Avant lui, Kyd, Nash, Greene, Lodge, et surtout Marlowe, avaient conquis une renommée populaire, et quelquefois atteint les vrais accents de la tragédie. De son vivant, et après lui, on écouta et on applaudit Chapman, Dekker, Webster, Middleton, Marston, Ford, Heywood, Shirley et surtout Massinger, sans parler des trois poètes que nous plaçons au-dessus de tous les autres et auxquels nous consacrerons la plus grande partie de ces études.

Voilà bien des noms presque inconnus en France; mais il ne sera peut-être pas inutile de les prononcer au moment où se publient en Angleterre de nouvelles éditions des dramaturges du seizième siècle, et où un Allemand réunit dans une vaste collection les œuvres des contemporains de Shakspeare. On accuse trop souvent la critique française de n'être point au courant des questions que soulève la critique étrangère. Si elle a pu autrefois mériter ce reproche, il ne lui est plus



permis maintenant de l'accepter, en présence de l'activité intellectuelle de nos voisins et des travaux que provoque de toutes parts la comparaison des littératures de l'Europe moderne.

---

## CHAPITRE PREMIER.

Origines du théâtre en Angleterre. — Commencements de la tragédie et de la comédie. —

Le *Gorboduc* de Sackville. — Les prédécesseurs de Shakspeare. — L'*Euphémisme* sur le théâtre et à la cour. — La *Tragédie espagnole* de Kyd. — Les livres penseurs au seizième siècle : Peelo, Greene, Lodge, Marlowe. — Théâtre de Marlowe. — *Edouard II* et les pièces historiques de Shakspeare. — *Le Juif de Malte* et *le Marchand de Venise*. — *La Vie et la Mort du docteur Faustus* et le *Faust* de Goethe.

Le théâtre sortit en Angleterre, comme dans le reste de l'Europe, des représentations religieuses qui avaient lieu à certains jours solennels dans les églises et dans les couvents. La première période de l'art dramatique naissant fut, comme chez nous, celle des *mystères*, la seconde celle des *moralités*. Ces origines communes du théâtre moderne ont été assez bien éclaircies pour qu'il n'y ait aucun besoin d'y revenir. Le seul fait curieux qui mérite d'être signalé, à propos des *mystères* et des *moralités* de la Grande-Bretagne, c'est que ces deux formes primitives du drame se conservèrent jusqu'à la fin du seizième siècle et persistèrent, même après l'apparition et les progrès de la tragédie et de la comédie. On joua des *mystères* à Chester jusqu'en 1577, à Coventry jusqu'en 1591, à Newcastle jusqu'en 1598, au moment où Shakspeare jetait déjà tant d'éclat sur la scène. Les *moralités*, inspirées sous Henri VI par le désir de perfectionner les *mystères*, se développent sous Henri VII, perdent sous Henri VIII leur caractère général et abstrait, retracent les événements contemporains, réveillent l'attention en peignant des bourgeois et des bourgeoises de Londres et ne s'éteignent qu'aux derniers jours d'Élisabeth. Peu de temps avant de mourir, la reine assiste encore à la représentation de *la Lutte de l'Économie et de la Prodigalité*, pièce morale et allégorique destinée à flatter le penchant d'une princesse qui se piquait d'administrer ses revenus avec une sévère économie. C'était en 1601. *Roméo et Juliette* avait paru six ans auparavant.

Les éditeurs mettent en général, en tête des recueils du vieux

cuper, le spectacle de quelques scènes historiques que des acteurs nomades jouaient en plein vent, dans les rues ou sur les places publiques. Ces représentations, destinées à amuser un grand concours de peuple, se composaient d'abord exclusivement de pantomimes que chacun pouvait voir, même de très-loin, tandis que la voix n'aurait pu se faire entendre que des spectateurs les plus rapprochés; puis, lorsque par un progrès de l'art on y ajouta le dialogue, la pantomime subsista toujours, comme le meilleur moyen d'expliquer aux assistants les plus éloignés, qui ne saisissaient qu'imparfaitement les paroles, le sujet de l'action. On jouait alors deux fois chaque pièce, une fois pour les yeux et une autre pour les oreilles. C'est ce que font dans *Hamlet* les acteurs de passage auxquels le jeune prince de Danemark a recommandé de représenter, dans un drame vulgaire, le meurtre de son père pour frapper de terreur les coupables. Sur ce théâtre improvisé qui s'ouvre au fond de la scène, en présence de toute la cour, ils figurent d'abord par des gestes l'action criminelle de Claudius et de la reine, et ils ne commencent à parler qu'après avoir mis sous les yeux du public une pantomime significative. Shakspeare nous rappelle, par hasard, ce vieil usage qui se conservait peut-être encore de son temps aux jours de fêtes populaires.

Sackville le respecte comme une des lois nécessaires du drame. Après lui il en est rarement question dans la tragédie.

A *Gorboduc* succèdent rapidement des pièces qu'inspire la connaissance chaque jour plus répandue des littératures anciennes et modernes. Richard Edwards compose la tragi-comédie de *Damon et Pythias* dont il emprunte le sujet à l'antiquité, Gascoigne traduit les *Suppositi* de l'Arioste, avant de tirer sa tragédie de *Jocaste des Phéniciennes* d'Euripide. En 1568, cinq auteurs se réunissent pour transformer en drame *Tancrede et Sigismonde*, cette célèbre nouvelle de Boccace, que Dryden a paraphrasée en si beaux vers. A partir de 1568, la protection déclarée d'Élisabeth, l'intérêt qu'elle prenait aux représentations dramatiques et la faveur de l'opinion publique donnèrent au théâtre un nouvel essor. Dans l'espace de quelques années, on joue à la cour dix-huit tragédies sur des sujets antiques, vingt et une sur des sujets modernes, sept comédies et six *moralités*. C'est en 1583 qu'Élisabeth permit pour la première fois à une troupe d'acteurs de jouer sous son nom et son patronage direct; trois ans après, il n'y avait pas à Londres moins de cent comédiens et, avant que Shaks-

peare eût attiré l'attention publique, la métropole comptait déjà cinq théâtres.

Le grand écrivain trouva donc, à ses débuts, un public familier avec les représentations dramatiques et des auteurs en possession de la renommée. L'histoire de ses prédécesseurs, dont plusieurs continuèrent à écrire en même temps que lui, sert naturellement d'introduction à celle de ses contemporains. Tous les écrivains qui travaillèrent pour le théâtre, avant 1593, peuvent être considérés comme ayant précédé Shakspeare; car avant cette date, quoiqu'il eût été employé à rajuster de vieilles pièces, aux gages des directeurs de troupes, il n'avait encore composé aucune œuvre originale. Lui-même, en dédiant *Vénus et Adonis* à lord Southampton, appelle ce poème « le premier enfant de son invention. »

## I

Au premier rang des prédécesseurs de Shakspeare se place Lyly, qui fut très à la mode de son temps, qui devint le favori des beaux esprits et des dames de la cour d'Élisabeth, et dont le style influa sur le goût public. Cet auteur dramatique, glorieux alors, tombé aujourd'hui dans le plus complet discrédit, parla et mit sur le théâtre longtemps avant Scudéri et Saint-Amant, le langage prétentieux que nous avons appelé en France l'esprit des *précieuses*. Il avait pris pour modèle, comme le fit plus tard une grande partie de la société française, l'affectation qui marque la décadence de la littérature italienne et surtout le jargon des *raffinés* espagnols dont ni Lope de Vega ni Corneille n'ont su plus tard se défendre. Ce ne sont dans ses pièces que jeux de mots, comparaisons bizarres, métaphores subtiles, pointes et antithèses. Il s'ingénia à ne pas écrire comme tout le monde et à donner aux pensées un ton piquant. Il exprima rarement avec simplicité un sentiment naturel. Tout ce qu'il fait sent l'apprêt et l'artifice. Persuadé qu'il possédait les véritables secrets de l'élégance, il daigna les communiquer à ses contemporains et il donna la théorie du style maniéré dans son *Euphues* ou *Anatomie de l'Esprit*, « ouvrage très-agréable à lire pour tout le monde, dit le titre, et dont il est très-nécessaire de se souvenir, ouvrage où sont contenus les plaisirs que poursuit l'esprit dans la jeunesse grâce aux charmes de l'amour, et le bonheur qu'il recueille dans l'âge mûr par la perfection de la sagesse. »

L'*euphuisme* infecta pendant quelques années la cour d'Élisabeth. « Nous devons à Lyly, dit un critique, une nouvelle langue que nous a révélée son *Euphuus*. Toutes nos dames ont été ses écolières. » Dans cette société qui recherchait avec empressement les plaisirs délicats de l'esprit, on crut qu'il était nécessaire d'en mettre partout et que les moindres choses devaient être dites ingénieusement. Il fut de bon ton de parler, comme le faisaient les personnages du théâtre de Lyly qui ornent leur conversation de toutes les grâces d'une galanterie raffinée.

Lyly se pique d'érudition; comme la plupart de ses contemporains, il suit l'entraînement général de l'époque, en puisant les sujets de ses pièces dans l'antiquité classique, mais il travestit étrangement les héros anciens; il peindrait volontiers « Caton galant et Brutus dameret. » On est surpris de découvrir, dans ses œuvres dramatiques, sous des noms historiques, les mœurs des gentilshommes qui mettaient en pratique les maximes de l'*Euphuus*. Endymion, Sapho et Phaon, Galatée, Midas sont habillés au goût du jour et distillent toute la quintessence du bel esprit. La moins mauvaise de ses productions, *Alexandre et Campaspe*, peut nous donner une idée des ridicules de son style, qui était devenu celui des courtisans.

Le sujet est tiré de l'Histoire naturelle de Pline. Alexandre, après avoir rasé Thèbes, emmène en captivité à Athènes les femmes thébaines qui ont échappé au sac de la ville. Parmi elles se trouve la jeune Campaspe d'une naissance obscure, mais d'une beauté éclatante, dont le roi de Macédoine s'éprend et dont il commande le portrait au peintre Apelle. Celui-ci ne peut voir chaque jour l'admirable modèle qui pose devant lui, sans en devenir amoureux. Il y a donc rivalité entre l'artiste et le prince. Entre ces deux amants, le cœur de la captive penche pour Apelle; Alexandre l'apprend et en roi magnanime il cède la jeune fille à son rival. Il y a là le motif d'une jolie comédie, d'un ton vif et leste. Mais Lyly gâte la situation par le pédantisme avec lequel il la traite. Il transforme immédiatement le grand Alexandre en soupirant vulgaire, que les beaux yeux de sa dame empêchent de dormir et qui lui envoie des bouquets à Chloris. Héphestion, qui reçoit les confidences de son maître, lui fait un cours de morale où brillent quelques sentences à l'usage des élégants de la cour :

« Je ne puis vous dire, Alexandre, répond ce personnage, après avoir entendu l'aveu des sentiments du roi, si le récit de cette passion est plus honteux à entendre que la cause n'en est douloureuse à connaître. Quoi! Est-ce le fils de Philippe, le roi de Macédoine, qui est

devenu le sujet de Campaspe, la captive thébaine? Est-ce cet esprit, dont le monde ne pouvait contenir la grandeur, qui est renfermé dans l'étroit orbite d'un œil séduisant? Voudriez-vous tourner le fuséau avec Hercule, quand vous pourriez agiter la lance avec Achille? ô Alexandre, ces sentiments tendres et faibles ne devraient pas exister chez celui dont le cœur rude et indomptable en a fait céder tant d'autres. Vous aimez : ô douleur! Mais qui aimez-vous? ô honte! une fille inconnue et de basse naissance. Qui peut dire si elle est honnête? Oui, direz-vous, mais elle est belle. Mais est-ce une raison pour qu'elle soit pure? Oui, direz-vous, mais elle est admirablement bien faite dans toutes les parties de son corps. Mais elle peut avoir quelque chose de défectueux dans l'esprit? Oui, direz-vous, mais elle est sage. Mais c'est une femme! Souvenez-vous, Alexandre, que c'est un camp que vous avez à diriger et non pas une chambre; ne descendez pas des armes de Mars à celles de Vénus, des assauts furieux de la guerre à des escarmouches amoureuses avec une jeune fille. »

Campaspe n'est pas moins prétentieuse qu'Héphestion, et, quand elle épanche ses sentiments, quand elle descend en elle-même pour observer l'état de son cœur, au lieu de parler le langage sincère de la passion, elle se complaît dans toutes les subtilités de la métaphysique amoureuse.

« Campaspe, se dit-elle, quand elle s'aperçoit qu'elle préfère Apelle à Alexandre, Campaspe, il est difficile de juger si ton choix est plus déraisonnable que ton sort n'est infortuné. Un peintre est-il entré plus avant dans ton esprit qu'un prince? Apelle, plus avant qu'Alexandre? La bassesse de tes sentiments trahit celle de ton origine... » Cependant, malgré ces réflexions froides, elle avoue à l'artiste l'amour qu'elle a pour lui; mais alors elle est de nouveau saisie d'inquiétudes, de regrets, et elle s'écrie, en se parlant toujours à elle-même : « Fille insensée, qu'as-tu fait? Ce qui, hélas! ne peut être défait, et je crains que cela ne cause ma défaite. »

Ce dernier trait devait paraître merveilleux aux petits maîtres de la cour. Tel était l'*euphuisme*, jargon puéril et recherché que cultivent encore les personnages des premières pièces de Shakspeare, et que le spirituel Mercutio, dans Roméo et Juliette, mêle aux caprices d'une imagination gracieuse. Une société se guérit lentement de ses ridicules; il y faut des remèdes énergiques. Vingt ans après l'apparition de ce code du beau langage qu'avait rédigé Lyly, l'antithèse, les pointes, les fadeurs de la galanterie étaient encore assez en faveur

pour que B. Jonson, devançant les *Précieuses ridicules* de Molière, eût besoin de diriger contre le faux goût des courtisans les traits d'une satire mordante.

## II

George Peele, moins célèbre que Lyly, était cependant considéré comme un habile écrivain, *primus verborum artifex*, dit Nash. Il dirigeait les fêtes de la cour et il fut acteur en même temps que Shakspeare au théâtre des Blackfriars. Tout jeune encore, à peine sorti de l'université d'Oxford, il fait représenter devant la reine *The arraignment of Paris*, où Élisabeth reçoit, sous le nom transparent de Diane, des compliments sur la chasteté dont elle aimait qu'on la louât, sans y être aussi rigoureusement attachée que le prétendaient les poètes courtisans. Sa seconde pièce eut pour titre *la Bataille d'Alcazar*, sujet très-populaire qui frappait vivement les imaginations. La lutte sanglante des Maures et des Portugais, la disparition du roi D. Sébastien, la part qu'avait prise au combat un Anglais de distinction, Stukeley, qui y avait péri, tous les épisodes d'une guerre lointaine, que la renommée avait répandus et grossis, y étaient racontés. Milton paraît avoir tiré le sujet de *Comus* d'un autre drame de Peele, imprimé en 1595 et joué par les acteurs de la reine, sous le titre de *Conte des vieilles femmes*. La meilleure et la plus importante de ses tragédies, *l'Amour du roi David et de la belle Bethsabé*, renferme quelques traits d'une imagination délicate et des vers harmonieux.

## III

Kyd fit aussi quelque bruit dans son temps. Mais l'emphase de son style le couvrit de ridicule. Tous les dramaturges du seizième siècle parodièrent tour à tour sa tragédie de *Hiéronimo* et la *Tragédie espagnole* qui avaient fait un instant les délices de Londres. Beaumont, Fletcher et Ben Jonson ne le citent que pour se moquer de ses vers et lui décerner une célébrité aussi fâcheuse que le fut chez nous celle de Scudéri et de Pradon. Ces deux pièces font époque dans l'histoire du théâtre anglais. Elles ont été trop applaudies d'abord, et trop critiquées plus tard, pour que nous les passions sous silence. On en a parlé pendant plus de trente ans : c'est beaucoup pour une œuvre dramatique. D'ailleurs un succès, même suivi d'une chute, est tou-

jours un des signes des temps. La *Tragédie espagnole* ne devait pas être dépourvue de mérite, puisqu'elle a eu plus d'éditions qu'aucune des pièces du seizième siècle, et il fallait qu'il y eût quelque chose de frappant, même dans ses défauts, pour qu'il parût plaisant de les ridiculiser, pendant un si grand nombre d'années. *Hiéronimo*, la plus ancienne et la plus grossière des deux tragédies qu'on attribue à Kyd, à laquelle nous ne sommes pas certains du reste qu'il ait travaillé, ne nous intéresse que comme le point de départ de la *Tragédie espagnole*.

C'est une pièce tirée des vieilles chroniques, peut-être même du théâtre de l'Espagne. On ne sait pas pourquoi elle porte le titre de *Hiéronimo*, car ce n'est pas Hiéronimo qui y joue le principal rôle. L'intérêt s'attache surtout à un gentilhomme, nommé Andrea, que le monarque espagnol charge de demander le paiement d'un tribut que doivent les Portugais à leurs voisins. Il essuie un refus, il fait entendre à la cour du roi de Portugal quelques paroles de menace et de défi, et il retourne dans son pays pour annoncer la guerre à laquelle il se propose de prendre une part active. Avant de quitter les Portugais, il a été provoqué en combat singulier par le fils du vice-roi, Balthazar. Tous deux se cherchent sur le champ de bataille. Après de nombreuses péripéties, Andrea tombe sous les coups de son adversaire. Mais il est vengé par son ami Horatio, fils de Hiéronimo, maréchal de l'armée d'Espagne, qui fait prisonnier Balthazar. A la fin de la pièce, Andrea sort de son tombeau, pour remercier Horatio et pour annoncer que sa vengeance n'est pas assouvie, car il lui reste à punir un prince du sang, Lorenzo, neveu du roi d'Espagne, qui, par jalousie, a essayé d'attenter à sa vie.

La *Tragédie espagnole* est la continuation du même sujet. Excepté Andrea, tous les personnages de la première pièce vivent encore et reparaissent dans la seconde avec les sentiments qui les animaient. Hiéronimo est toujours maréchal, Horatio son fils toujours courageux et noble, Lorenzo toujours perfide. Celui-ci a pour sœur la vertueuse Bélimpéria, qui aimait Andrea et qui, après la mort de son amant, a reporté son affection sur Horatio. Lorenzo, par ambition, veut la marier, malgré elle, au prince Balthazar, prisonnier des Espagnols; étonné de la résistance qu'elle oppose à cette union, il découvre qu'elle aime ailleurs, il apprend qu'elle aime, il surprend Horatio dans ses bras, et il le poignarde,

avec le secours du prince portugais. Hiéronimo, éveillé, pendant la nuit, par des cris de douleur, trouve le cadavre de son fils suspendu à un arbre et frappé de plusieurs coups de poignard. Le désespoir de ce malheureux père et la vengeance qu'il tire des meurtriers remplissent les derniers actes de la pièce. Il n'a pas été témoin de l'assassinat, il ne sait pas quels en sont les auteurs, il a été mis sur la trace par un avis mystérieux; il doute encore néanmoins, et ce n'est qu'après une entrevue avec Bélimpéria, qu'il apprend enfin toute la vérité. Alors il ne songe plus qu'à frapper Lorenzo et Balthazar; pour les atteindre plus sûrement, il dissimule, il cache sa colère sous une gaieté affectée, et il propose aux deux coupables de figurer avec lui dans une pièce qu'il fait représenter, sous prétexte d'amuser la cour. Cette pièce est une tragédie. Deux des personnages qui y paraissent doivent verser leur sang sur la scène. Hiéronimo réserve ces deux rôles à ses ennemis; Bélimpéria et lui se chargent d'être les assassins. Les rois d'Espagne et de Portugal assistent au spectacle, ils voient tomber Lorenzo et Balthazar, ils voient Bélimpéria se frapper elle-même, ils croient que ces meurtres ne sont qu'un jeu de scène, et ils applaudissent à l'habileté des acteurs, jusqu'à ce que Hiéronimo, se démasquant, leur révèle ce qu'il a fait et leur montre, pour sa justification, le cadavre de son fils.

Le style de la *Tragédie espagnole* est un mélange d'emphase et d'énergie, de subtilité et de naturel, qui expliquent pourquoi elle a réussi et pourquoi elle est tombée. Un public qui n'a pas l'expérience du théâtre est facilement dupe des phrases sonores, des mouvements déclamatoires et de l'étalage des grands sentiments. Les héros de la pièce de Kyd imitent les rodomontades des capitans espagnols. Il suffit que leurs exagérations soient quelquefois empreintes de noblesse et de dignité, et que le pathétique des situations serve d'excuse à la violence de leur langage, pour que nous comprenions la première illusion des spectateurs. L'auteur ne cherche pas seulement à émouvoir. C'est aussi un bel esprit qui poursuit l'expression la plus raffinée de la pensée. Il a lu les Italiens et le *Traité de Lyly sur l'Euphuïsme*. Aucun genre de ridicule ne manque donc à son œuvre. Elle est à la fois grossière et maniérée. Tantôt elle exprime avec emportement des passions furieuses, tantôt elle combine froidement les nuances les plus subtiles du mauvais goût. On y trouve autant d'antithèses que dans *Alexandre et Campaspe*. Les amants, les captifs, les combattants sur le champ de bataille, les vieillards accablés par la douleur



et les jeunes gens livrés à la joie, y jouent avec les mots aussi librement que si leurs âmes n'étaient pas troublées par les sentiments les plus forts. Balthazar, prince de Portugal, fait prisonnier les armes à la main, est conduit devant le roi d'Espagne par Horatio et par Lorenzo qui se disputent l'honneur de l'avoir pris. « De quel des deux êtes-vous le prisonnier? » lui demande le roi. Le prince répond : « De l'un par courtoisie, de l'autre par force. L'un m'a donné de belles paroles, l'autre des coups. L'un m'a promis la vie, l'autre m'a menacé de la mort. L'un a acquis mon amitié, l'autre ma personne. Et, pour dire la vérité, je me suis rendu moi-même à tous les deux. » Le monarque, que cette réponse n'a guère éclairé, tranche la question plus simplement et avec plus d'esprit que Balthazar. « Tous deux, dit-il aux vainqueurs, vous méritez une récompense et vous l'aurez tous deux. Neveu, tu as pris ses armes et son cheval, ses armes et son cheval sont à toi. Horatio, c'est toi qui le premier l'as forcé à se rendre. Sa rançon doit être le prix de ta valeur. Fixes-en avec lui la somme. » Ces deux styles si différents donnent une idée de ce qu'il y a de bon et de mauvais dans la *Tragédie espagnole*. Kyd rencontre quelquefois le naturel, en cherchant l'effet; mais il aboutit plus souvent à l'affectation. Écoutons, par exemple, le prince de Portugal se plaindre des obstacles qu'Horatio oppose à son bonheur. « Je pense, dit-il, qu'Horatio est un fléau que m'envoie la destinée; d'abord dans sa main il a brandi un glaive, et, avec ce glaive, il a engagé la guerre d'une manière furieuse, et, dans cette guerre, il m'a fait de dangereuses blessures, et, par ces blessures, il m'a forcé de me rendre, et, en me rendant, je suis devenu son esclave. » Cette série de raisonnements puérils se prolonge trop longtemps pour que nous puissions la citer tout entière. Isabelle, mère d'Horatio, tout en pleurant la mort de son fils, donne carrière à son imagination. Elle s'écrie que son âme a des ailes d'argent qui la portent au plus haut des cieux, où est assis le jeune héros. Méronimo se lamente à son tour dans des vers dont tous les poètes contemporains se sont moqués. « O yeux, dit-il, qui ne sont pas des yeux, mais des fontaines pleines de larmes! O vie qui n'est pas une vie, mais une forme vivante de la mort! O monde qui n'est pas un monde, mais un amas de méfaits publics! »

Trente ans après la première représentation de la *Tragédie espagnole*, voilà tout ce qu'on se rappelait d'une des pièces les plus applaudies et les plus populaires du seizième siècle. En France, à la fin

du dix-septième siècle, on ne connaissait guère Saint-Amant et le Père Lemoyne, qui venaient de mourir, que par quelques vers ridicules.

Le goût de Kyd pour les jeux d'esprit ne l'empêche pas de couvrir la scène de sang. Il fait mourir d'une mort violente tous les personnages, excepté le roi d'Espagne et le vice-roi de Portugal, que leur grandeur préserve sans doute de la même infortune. Horatio est assassiné; les deux agents subalternes qui ont trempé dans ce meurtre périssent à leur tour; Lorenzo et Balthazar, les vrais coupables, sont poignardés, l'un par Bélimpéria, l'autre par Hiéronimo, qui finissent par se tuer eux-mêmes. Avant de mourir, Hiéronimo s'arrache la langue et la jette sur la scène. Nous ne nous étonnerons pas, après cela, que Shakspeare, dans le *Roi Lear*, fasse arracher les yeux en public au comte de Gloucester. C'est encore là un des signes de l'esprit du temps. Le peuple anglais aimait les spectacles horribles dans la tragédie. Il fallait, pour lui plaire, que le dénouement de la pièce fût un massacre général.

Outre quelques vers énergiques et brillants et des beautés de détail, ce qu'il y a de plus remarquable dans la *Tragédie espagnole* et ce qui en a fait certainement la fortune passagère, c'est le rôle d'Hiéronimo, qu'a joué longtemps le célèbre Ben Jonson, acteur et auteur dramatique. Je retrouve dans ce caractère le germe de celui d'Hamlet. Comme Hamlet, le vieux maréchal espagnol poursuit la vengeance d'un meurtre dont il ne connaît pas avec certitude les auteurs; comme lui, il doute, il hésite; comme lui il simule la folie pour s'instruire et pour cacher ses projets, en même temps qu'il en éprouve quelquefois les transports par l'excès de son désespoir. Leur démençe est une ruse, mais par instants elle devient réelle. Il y a de l'habileté dans leur conduite et de l'égarement dans leur pensée. C'est encore à Kyd que Shakspeare emprunte l'idée de faire jouer une petite pièce dans la grande, et d'introduire sur la scène une représentation dramatique distincte de la tragédie, mais qui en est un des ressorts les plus puissants. L'un se sert de ce moyen pour amener le dénouement, l'autre pour convaincre les meurtriers de leur crime. Mais au fond le procédé est le même; si Shakspeare en a tiré un plus grand parti, Kyd l'a employé le premier.

Au milieu de tant d'extravagances et de traits de mauvais goût, le caractère de Hiéronimo atteint quelquefois le pathétique et s'élève jusqu'à l'héroïsme. C'est un beau moment que celui où, après avoir

poignardé les assassins de son fils, dans la tragédie qu'il faisait semblant de représenter, sous les yeux des rois d'Espagne et de Portugal, il rejette son costume d'acteur et s'adresse aux témoins du drame, en leur disant la vérité. « Vous pensez, leur dit-il, que ce que vous voyez est une fable, une pure fiction ; que nous faisons ce que font tous les comédiens, que nous mourons aujourd'hui, comme c'est de mode sur la scène, de la mort d'Ajax ou d'un sénateur romain, que, dans une minute, nous allons nous relever et revivre, pour charmer demain le public. Non, princes. Sachez que je suis Hiéronimo, le père désespéré d'un fils malheureux. » Puis il découvre le corps ensanglanté d'Horatio et il ajoute : « Voyez, voici la pantomime<sup>1</sup> de ma pièce. Regardez ce spectacle. »

## IV

Pendant que la tragédie atteignait les dernières limites de l'horreur tragique, la comédie se ressentait aussi du goût que le public témoignait pour les plaisirs grossiers et violents. Elle peignait sans ménagements les mœurs de l'époque ; tantôt elle allait chercher dans les bas-fonds de la société les vices et les misères qui s'y rencontrent, pour les étaler sur la scène ; tantôt elle attaquait directement les défauts plus cachés, mais non moins odieux, des classes les plus élevées. Elle ne respectait ni les personnes, ni les institutions, ni la pudeur publique. Le scandale était un des moyens de réussir et d'amuser la foule. Il y avait d'ailleurs chez la plupart des auteurs dramatiques un fond d'indignation sincère contre les bassesses et les violences dont ils étaient témoins, au milieu d'une grande ville où fermentaient tous les éléments de la corruption, où se pressait une population d'aventuriers venus de tous les points de la Grande-Bretagne, avides, affamés, remuants et prêts à tout pour arriver à la fortune. La comédie, qui reproduisait ce spectacle, en accusait les traits les plus saillants, et, par la crudité de ses peintures, elle se rapprochait de la satire, telle que l'a comprise Juvénal. La cour livrait la société aux poètes comiques, sans essayer de la protéger contre leurs attaques. Elle n'était point fâchée que le vice fût traîné et flétri sur la scène. Mais dès

1. Nous avons déjà dit que les anciennes pièces du théâtre anglais étaient précédées d'une pantomime qui représentait, d'abord en action, ce qui devait être ensuite développé en paroles.

qu'elle-même se sentait atteinte par l'ironie ou par l'injure, elle se vengeait de la liberté des représentations dramatiques. Il n'y avait point de censure. Seulement c'était à ses risques et périls que l'écrivain s'attaquait aux hommes puissants. Il en coûtait cher quelquefois pour s'être moqué d'eux. Une plaisanterie piquante pouvait valoir à son auteur plusieurs mois de prison. C'est ce qui arriva à un des prédécesseurs immédiats de Shakspeare, à Thomas Nash, qui donna à la comédie le ton agressif du pamphlet. On lui fit expier, dans un cachot, la verve satirique qu'il avait déployée dans une pièce allégorique, intitulée *l'Île des chiens*.

## V

Le nom de Nash appelle celui de son collaborateur Marlowe, le plus grand de tous les auteurs dramatiques qui ont précédé Shakspeare. Marlowe, dont le théâtre vient de nous être révélé par un critique illustre<sup>1</sup>, était né à Cantorbéry, de 1562 à 1565, dans la boutique d'un cordonnier. Quoique pauvre, il reçut la forte éducation de l'université de Cambridge, où il prit ses grades. Rien ne prouve mieux à quel point l'amour de la science était général alors et combien les classes populaires cherchaient à s'instruire, que la culture intellectuelle dont nous trouvons des traces manifestes chez la plupart des dramaturges du seizième siècle, fils d'artisans ou de paysans, presque tous enfants du peuple. Venu à Londres, ainsi que tant d'autres, pour y chercher fortune, Marlowe commença par être acteur. On croit qu'il se cassa la jambe en tombant dans une trappe de théâtre. C'est alors que, ne pouvant continuer son premier métier, il se mit à écrire. Il vécut dans la misère et, si l'on en juge par les témoignages contemporains, dans la débauche. Il semble qu'autour de lui se soient groupés une troupe de jeunes gens spirituels, sceptiques et dissolus, comme lui écrivant pour le théâtre et qui, après avoir partagé ses plaisirs, eurent le temps de se corriger de leurs folies, tandis qu'il mourut trop tôt pour s'amender. Nous ne connaissons guère sa vie que par leurs confidences.

Parmi eux, citons d'abord Robert Greene, qui a laissé des tragédies et des comédies écrites avec une pétulance de style, une abondance d'imagination et un luxe de métaphores qui annoncent déjà la langue

1. Voyez dans le *Journal des Savants*, 1856, les deux articles que M. Villemain a consacrés à Marlowe.

de Shakspeare, à la fois si naturelle et si composée, si familière dans sa vivacité et si brillante, lorsqu'elle cherche l'ornement. La meilleure comédie de Greene, le *Berger de Walsfield*, roule sur le dévouement d'un simple paysan à la cause de la royauté. On dirait qu'il y a au fond de cette pièce une intention démocratique, une sorte d'apologie des basses classes. Le héros est un homme du peuple qui a du courage et de la loyauté et qui défend presque seul le roi Édouard d'Angleterre contre une noblesse séditieuse et perfide. Les vers de Greene sont bien oubliés aujourd'hui. Il en a fait cependant qui méritaient de vivre. Chambers cite de lui une pièce légère adressée à sa maîtresse et qui commence par ces mots gracieux : « Ah ! si elle était aussi compatissante qu'elle est belle, ou seulement aussi douce qu'elle le paraît, alors mes espérances seraient plus grandes que ma douleur. Le monde tout entier serait le ciel pour moi et il n'y aurait plus rien de triste. » C'est d'un petit traité de Greene, intitulé *Pandosto ou le Triomphe du temps*, que Shakspeare a tiré le sujet de son *Conte d'hiver*.

Mais l'œuvre la plus curieuse de ce fécond écrivain, c'est un pamphlet publié sous le titre bizarre de *Quatre sous d'esprit pour un million de repentirs*. Dans cette espèce de confession d'un enfant du seizième siècle, comme l'a si bien nommé M. Villemain, Greene avoue les désordres de sa vie et nous révèle, avec une franchise qui n'est pas exempte de malice, les égarements de ses compagnons. Il ne les ménage pas plus qu'il ne s'est ménagé lui-même. Il y parle beaucoup de Marlowe, qu'il apostrophe directement, à plusieurs reprises, et qu'il accuse d'athéisme. Il lui adresse, ainsi qu'à Lodge et à Peele, la péroraison de son opuscule, où il quitte le ton de la raillerie pour celui de l'émotion.

« Je voue en pic, dit-il à ses trois amis qui ne paraissent pas disposés à se repentir, soyez avertis par mes malheurs. Ne vous complaisez pas, comme je l'ai fait, dans les jurements impies ; méprisez l'ivrognerie, fuyez la débauche, abhorrez ces épicuriens dont la vie dissolue a rendu la religion odieuse à vos oreilles ; et lorsqu'ils vous caressent en vous parlant de la supériorité de votre esprit, rappelez-vous que Robert Greene, qu'ils ont souvent flatté, périt faute du nécessaire. Souvenez-vous, messieurs, que vos vies sont comme autant de lampes, données à chacun de vous, pour que vous les entreteniez avec soin ; les bouffées violentes de la colère peuvent les éteindre, l'ivrognerie les détruire, la négligence les laisser tomber.

La flamme de la mienne en est maintenant à son dernier souffle. Ma main est fatiguée et je suis forcé de cesser, quand je voudrais commencer. Je désire que vous puissiez vivre, quoique moi-même je sois sur le point de mourir. »

Lodge, qui partage avec Peele et avec Marlowe le triste honneur d'avoir inspiré à Greene cette pathétique tirade, eut le temps et le bon esprit de mettre à profit les conseils de son ami mourant. De cette troupe de jeunes gens spirituels, mais débauchés, il fut le plus avisé et le plus heureux. Après avoir visité les îles Canaries en compagnie du capitaine Clarke et avoir reparu à Londres en 1584, pour y débiter comme acteur et comme auteur dramatique, il préféra au théâtre la carrière plus lucrative de la médecine ; il se fit recevoir docteur à Avignon, et nous le retrouvons, à la fin du siècle, assez célèbre pour être consulté par les étrangers et assez riche pour parcourir l'Europe à ses frais. Ses œuvres dramatiques ne lui auraient valu ni la même fortune, ni la même réputation. Les meilleures sont celles qu'il a composées avec la collaboration de Greene. Seul, il eut peu de succès, son goût était détestable ; car il fut un des derniers partisans de l'*Euphuïsme*, et il composa, en l'honneur de Lyly, la nouvelle de *Rosalinde*, dont aujourd'hui nous ne connaissons pas même le titre, si Shakspeare n'en avait tiré le sujet de *Comme il vous plaira*.

Marlowe, beaucoup plus grand poète et auteur plus applaudi que Lodge, n'eut pas le même esprit de conduite. Malgré les avertissements de Greene, il mourut jeune et dans l'impénitence. Sa fin prématurée fit scandale. Il surprit une femme qu'il aimait dans les bras d'un rival ; emporté par la colère, il tira son poignard pour tuer celui-ci ; mais son adversaire, plus agile et plus robuste, saisit la lame qu'il retourna contre lui et qu'il lui plongea dans l'œil. Cette scène horrible paraît plus douloureuse encore, lorsqu'on apprend qu'elle s'est passée dans un mauvais lieu et que le rival de Marlowe était un valet. On inhuma le poète dans le cimetière de Deptford, où le crime avait été commis, et l'on mit sur sa tombe cette brève inscription : Christophe Marlowe, tué par Francis Archer, le 16 juin 1593.

Dans sa courte carrière, Marlowe avait composé les trois meilleures pièces qui aient paru sur la scène anglaise, avant Shakspeare, *Édouard II*, le *Juif de Malte* et *Faust*. Sa tragédie d'*Édouard II* apprit au futur auteur de *Richard III* et de tant de drames historiques, le parti qu'on pouvait tirer, au théâtre, des chroniques natio-

nales. L'histoire y est découpée en scènes rapides, où les événements se pressent comme dans la vie même du monarque qui donne son nom à l'œuvre. Il n'y est question, bien entendu, ni des unités de temps et de lieu ni de celle d'action. Le drame renferme autant d'actions qu'en comprend le règne d'Édouard II; il n'a d'autres limites que l'avènement et la mort de ce prince. Il commence quand le roi monte sur le trône, et il finit quand le roi meurt. C'est l'histoire mise en vers, sous une forme dramatique. Le poète ne cherche pas à lier les scènes entre elles par d'habiles transitions; elles se succèdent dans l'ordre des faits, comme les verres d'une lanterne magique. Les caractères se développent cependant, non point par l'analyse des sentiments qui exigerait plus d'art et plus de sobriété dans l'intrigue, mais par la peinture des passions que les événements excitent et nourrissent. Les personnages agissent plus qu'ils ne parlent, et à peine ont-ils parlé, qu'ils traduisent en actes leur langage; mais l'emportement même de leur conduite et la rapidité avec laquelle ils passent de la pensée à l'exécution nous livrent le secret des émotions qui troublent leurs âmes. Cette conception élémentaire du drame produit des tableaux inachevés, esquissés à grands traits, mais qui ne manquent ni de vigueur ni de pathétique.

Le sujet de la pièce, c'est la longue lutte que soutient Édouard II; contre les nobles et contre sa propre famille, en faveur de ses favoris Gaveston et Spenser. Les péripéties de vingt années de guerres se condensent dans le court espace de cinq actes. On voit figurer sur la scène tous les personnages qui ont été mêlés à tour de rôle à ces événements; beaucoup d'entre eux tombent en route, frappés sur les champs de bataille ou atteints par la hache du bourreau. Mais le drame continue sa marche, au milieu du sang versé, jusqu'au dénouement que le poète a choisi comme la conclusion historique de son œuvre. Dès la première scène, l'action s'engage et ne se ralentit plus. Édouard vient de monter sur le trône; les barons d'Angleterre qui ont fait bannir son favori Gaveston, sous le règne de son père, lui demandent de ne pas le rappeler. Malgré leurs instances, il le rappelle. La lutte commence. Le roi y est le plus faible. L'archevêque de Cantorbéry lui déclare que, s'il ne consent pas à signer de nouveau un décret qui exile Gaveston, il sera considéré comme déchu de la dignité royale et ses sujets déliés du serment de fidélité. Le faible Édouard signe avec désespoir l'acte qu'on lui propose, à la condition qu'il pourra dire adieu à l'ami dont

il se sépare. Mais le comte de Warwick qui redoute cette entrevue a décidé qu'elle n'aurait pas lieu; il s'empare de Gaveston, et il le fait mettre à mort. « Perfide comte, dit le favori, avant de mourir ne verrai-je pas le roi? — Le roi du ciel peut-être, mais pas un autre, » lui répond son assassin. Ce meurtre fait verser des flots de sang. Le roi veut venger la mort de son favori; il donne sa confiance à un autre personnage, Spenser, également odieux à la noblesse, et il marche contre les barons. Vainqueur dans une bataille, il fait prisonniers les meurtriers de Gaveston et les fait exécuter sous ses yeux. « Il ne peut rien m'arriver de pis que la mort, lui dit en le défiant le comte de Lancastre, et il vaut mieux mourir que vivre, vivre avec infamie, sous un tel roi. » Tel est le langage habituel des personnages tragiques de Marlowe, quelquefois déclamatoire, mais souvent énergique et concis. L'opiniâtreté avec laquelle Édouard II s'attache à Spenser, qui a remplacé Gaveston dans son affection, tourne contre lui son propre frère et sa femme qui, depuis de longues années, a été abandonnée et méprisée. La reine se ligue avec le chef des barons révoltés, Mortimer, dont elle est aimée, et tous ensemble viennent livrer bataille au roi. Celui-ci est vaincu, obligé de prendre la fuite et poursuivi jusqu'en Irlande par des émissaires qui se saisissent de Spenser, le font mourir et jettent en prison le monarque lui-même. Après avoir subi un traitement ignominieux et cruel, le roi est assassiné, dans son cachot, par l'ordre de Mortimer. Mais le meurtrier est arrêté à son tour et condamné à mort par le fils d'Édouard II, par le jeune Édouard III, qui a découvert la vérité et qui venge ainsi son père.

Une telle accumulation de crimes révolterait l'imagination, si le poète n'introduisait au milieu de ces mœurs vraies, mais barbares, quelques figures touchantes qui en adoucissent l'horreur, sans effacer cependant l'impression douloureuse que le sujet produit. C'est une idée gracieuse que d'avoir mis en scène, à côté des plus farouches seigneurs de la Grande-Bretagne, un enfant plein de sensibilité et de candeur. Le langage que Marlowe fait tenir au petit Édouard n'est pas toujours naturel, c'est la faute du temps; mais les idées qu'il lui prête nous attendrissent, et c'est là que se révèle le génie de l'homme. Les adieux de Gaveston et de Spenser à leur maître ont aussi quelque chose de déchirant. Mais le pathétique du sujet se reporte surtout sur le personnage d'Édouard II. Sa vie, dans le drame, n'est qu'une longue angoisse. Il soutient, pour ses favoris d'abord, puis pour lui-même, une lutte dans laquelle il s'agit de ses plus chères affections



et de sa propre vie. Lui qui n'aime que le repos et le plaisir, il est forcé de prendre les armes; malgré sa douceur naturelle, les événements l'obligent à frapper sévèrement ses ennemis, sans qu'il ait la consolation d'avoir acheté sa tranquillité au prix de ce grand effort. Il perd successivement ceux qu'il aime, il se voit trahi par sa femme, séparé de son fils, enfermé dans une prison qui sert d'égout, plongé, pendant dix jours, dans une fange infecte, et enfin assassiné par un meurtrier qu'il voit venir, dont il devine le projet, sans avoir la force de lui résister.

Dans la conception de ce caractère tragique, Marlowe n'a pas complètement négligé la peinture des souffrances morales, qui est le but réel de l'art dramatique. On pourrait extraire de sa pièce quelques vers frappants qui, laissant dans l'ombre l'image trop présente de la douleur physique, jettent une vive lumière sur les déchirements intérieurs d'une âme faible et troublée. Lorsqu'Édouard II attend l'heure de la dernière entrevue qu'il doit avoir avec Gaveston, il adresse à Spenser des paroles remplies d'une amertume que les tortures corporelles ne causent point et qui ne peut venir que de la persistance d'une méditation douloureuse. « Je suis impatient, lui dit-il, de recevoir une réponse des barons, concernant mon ami, mon très-cher Gaveston. Ah! Spenser, les richesses de mon royaume ne pourraient pas le racheter. Ah! il est marqué par la mort. Je connais la méchanceté du jeune Mortimer, je sais que Warwick est dur et Lancastre inexorable, et jamais je ne reverrai plus mon aimable Gaveston. Les barons m'écrasent de leur orgueil. » A quoi Spenser répond, avec la fierté d'un homme actif et résolu : « Si j'étais le roi Édouard, le souverain de l'Angleterre, le fils de la belle Éléonore d'Espagne, le sang du grand Édouard, pensez-vous que je supporterais ces bravades, cette rage, et que je souffrirais que ces barons effrénés me défiassent ainsi dans mon pays, dans mon propre royaume? Monseigneur, pardonnez-moi ce langage : si vous aviez hérité de la magnanimité de votre père, si vous songiez à l'honneur de votre nom, vous ne permettriez pas que Votre Majesté fût ainsi le but des outrages de cette noblesse. Abattez leurs têtes et qu'ils parlent sur le billot! »

Le malheureux roi laisse mieux voir encore la tristesse morale dont il est accablé, quand il aborde en Irlande avec Spenser, et qu'il va chercher l'hospitalité dans un couvent de la côte. « Viens, Spenser, dit-il à son favori, assieds-toi près de moi. Fais

l'épreuve maintenant de cette philosophie que tu as sucée à l'école de Platon, dans nos universités, nourrices des lettres. — Mon père, ajoute-t-il après un instant de réflexion et en se tournant vers le supérieur du monastère, cette vie contemplative, c'est le ciel. Oh! que ne puis-je la mener dans le calme! Mais nous, hélas! nous sommes chassés, et vous, mes amis, ce sont vos vies, c'est mon déshonneur qu'ils poursuivent. » Ce retour du prince sur lui-même, cette envie que lui inspire la tranquillité des solitaires n'indiquent-ils pas, de la part du poète, un sentiment vrai des souffrances de l'âme et l'intention d'entr'ouvrir le voile qui les cache? Mais ce ne sont là que des éclairs de sensibilité morale, des aperçus trop rapides pour laisser dans l'esprit du lecteur une impression durable. Ce qui domine, au contraire, dans l'œuvre imparfaite de Marlowe, c'est le pathétique violent que produit sur la scène le spectacle des douleurs physiques. Il nous fait assister à la longue agonie du roi, il expose en public son corps usé par les privations, souillé par la fange du cachot, empoisonné par une odeur infecte, il nous le montre tremblant de peur devant son assassin, et il achève ce tableau plein d'horreur en peignant les dernières convulsions de la victime qui se débat sous l'étreinte du meurtrier. Il cherche à frapper les yeux, au lieu de s'ouvrir, par des moyens plus doux, un chemin jusqu'à l'âme. Le successeur immédiat de Marlowe, Shakspeare, emploiera aussi ces images matérielles, mais il y ajoutera l'expression plus touchante et plus complète des sentiments douloureux qui les accompagnent. L'auteur d'*Édouard II* est venu trop tôt et mort trop jeune pour concevoir le développement que l'art dramatique devait recevoir d'une main plus délicate. Il n'applique pas encore aux passions l'analyse pénétrante du moraliste; il s'en tient aux procédés énergiques, mais un peu grossiers, qui obtenaient les applaudissements de ses contemporains.

Le même goût pour les scènes horribles se retrouve dans une autre pièce de Marlowe, le *Juif de Malte*, que le succès d'un acteur a fait vivre longtemps sur la scène anglaise, qu'on jouait encore en 1633, et qui a fourni à Shakspeare quelques traits de la physionomie de Shylock. Là, le poète, qui n'est pas retenu par l'histoire, accumule autant de crimes que son imagination peut en concevoir. Il prend pour sujet la haine d'un juif contre les chrétiens qui l'ont persécuté. Barabas, son héros, habite Malte. Les chevaliers qui possèdent l'île ont confisqué ses biens, pour payer un tribut aux Turcs. Depuis ce temps, il a juré de se venger, et il poursuit sa vengeance avec un ressentiment

ment implacable. Mensonge, hypocrisie, trahison, délation, violence : tous les moyens lui sont bons pour atteindre le but. Il ne recule devant aucun attentat, pourvu qu'il frappe un chrétien. Sa fille même n'est, entre ses mains, qu'un instrument de sa colère. Il achète un esclave musulman, ennemi, comme lui, des chevaliers, et dont il fait l'agent de ses projets. Grâce à lui, il feint d'autoriser l'amour qu'éprouvent pour sa fille le fils du gouverneur de Malte et un jeune gentilhomme du pays, il la promet successivement à chacun d'eux, et il finit, en excitant leur jalousie, par les mettre aux prises dans un duel où tous deux succombent. La jeune juive aimait une des victimes; Barabas le savait; mais peu lui importe le bonheur de son enfant. A tout prix, il faut qu'il se venge; et lorsque Abigail, indignée de la perfidie de son père, se réfugie dans un couvent et demande à embrasser la religion du Christ, le juif étouffe pour elle toute tendresse paternelle, il la confond avec la race qu'il déteste, et il l'empoisonne, ainsi que les religieuses qu'elle a choisies pour compagnes. Après avoir tué un moine et fait condamner un frère d'un ordre rival, en l'accusant de cette mort, il couronne ses crimes par une double trahison. Il livre Malte aux Turcs qu'il fait entrer par un égout; en récompense de ce service, il est nommé gouverneur, et, quand il se voit maître de la ville, il propose aux chevaliers, ses prisonniers, de les débarrasser du fils du Grand Seigneur et des principaux musulmans, en les faisant périr dans un banquet. Il s'engage à rendre mobile le plancher de la salle où il les invitera; et si, à un signal donné, on coupe une corde, la table et les invités s'abîmeront dans des oubliettes. Les chrétiens font semblant d'accepter sa proposition; mais au moment où il va exécuter son projet, ils le livrent aux Turcs. Il meurt sans repentir, le blasphème et l'injure à la bouche.

L'in vraisemblance d'une telle scélérateuse, bien loin d'augmenter l'intérêt du drame, en rend la lecture pénible et en affaiblit l'effet. Les actions d'un homme, même furieux, lorsqu'elles sont expliquées par la passion et conformes à la nature, peuvent nous toucher; celles d'un monstre nous révoltent sans nous intéresser. Il y a néanmoins dans le *Juif de Malte* plus d'art et une plus grande puissance d'observation que dans *Édouard II*. Si le poète avait su garder plus de mesure dans le développement de l'intrigue, s'il avait prêté à son héros une perversité moins active et plus vraisemblable, il aurait peint un caractère vraiment tragique. Tant qu'il ne fait point agir

Barabas, il rencontre, pour mettre en relief sa physionomie, des traits pleins de force et de vérité. La conception même de ce personnage a quelque chose de plus élevé et de plus général qu'aucune de celles qui avaient encore été mises sur la scène anglaise. Dans la pensée de Marlowe, Barabas est un type, le représentant des juifs du moyen âge, méprisé et persécuté par les chrétiens, mais riche, intelligent et vindicatif, ayant la conscience de la force que lui donnent l'étendue de ses richesses et la supériorité de son esprit. Il se courbe en apparence sous la main de ses ennemis, mais il les connaît, il les juge avec la pénétration de la haine, et, quand il se compare à eux dans ses méditations solitaires, il leur rend à son tour le mépris dont ils l'accablent, il oppose à leurs insolentes prétentions le sentiment de la puissance occulte dont il dispose et l'orgueil que lui inspire le génie industriel de sa race. Le juif n'est jamais seul dans ce monde; il fait partie d'une tribu, il s'appelle légion. Partout où vivent d'autres juifs, il sait qu'il a des amis et des frères. Il n'a pas de patrie; mais l'univers lui appartient, il l'embrasse dans les vastes entreprises de son industrie. Au delà des limites du pays qu'il habite, il jette un regard d'espérance et de sympathie sur les membres dispersés de la grande famille d'Israël. Ces sentiments complexes, cette humilité feinte et cet orgueil caché, la joie que cause la possession de la richesse et la confiance que conserve chaque individu isolé dans les destinées de la race, Barabas les exprime avec une énergie que ne désavouerait pas Shylock.

Écoutons le monologue qu'il prononce, au moment où ses vaisseaux chargés des marchandises de l'Orient arrivent dans le port de Malte : « Voilà bien, s'écrie-t-il, les bénédictions promises aux juifs ! C'était là le bonheur du vieil Abraham. Que peut faire de plus le ciel pour l'homme, habitant de la terre, que de répandre l'abondance dans son sein, en fouillant pour lui les entrailles du sol, en forçant la mer à le servir et les vents à pousser vers lui la fortune, avec un souffle propice ? Pourquoi me hait-on, si ce n'est à cause de ma prospérité ? Est-il quelqu'un qui soit honoré pour autre chose que pour sa richesse ? J'aime mieux être juif et haï ainsi que d'être pauvre, chrétien, et d'exciter la pitié, car je ne leur vois tirer aucun fruit de toute leur foi, sinon la méchanceté, la perfidie et un orgueil excessif. Ils disent que nous sommes une nation dispersée ; je n'en sais rien, mais nous avons conquis beaucoup plus de richesses que ceux qui se vantent de leur croyance. Nous avons Kirriah Jaïrim, le grand juif

de Grèce, Obed à Beyrouth, Nones en Portugal, moi-même je suis à Malte; quelques-uns d'entre nous sont en Italie, beaucoup en France, et tous riches. Moi-même je suis bien plus riche qu'aucun chrétien.»

Marlowe a préparé l'explosion de la haine du juif contre les chrétiens par une scène d'une simplicité expressive, dans laquelle il nous le montre traîné devant le tribunal des chevaliers de Malte et dépouillé sans jugement de ses biens. Les Turcs exigent le paiement d'un impôt qui leur est dû; les coffres du grand maître sont vides, il décide qu'on les remplira aux dépens des Israélites et il fait venir les chefs de la nation pour leur donner lecture de la résolution qu'il a prise.

HUISSIER (lisant).

Premièrement, tout l'argent qu'on paye en tribut aux Turcs doit être levé sur les juifs, et chacun d'eux doit être taxé pour la moitié de son bien.

BARABAS.

Comment? la moitié de son bien! J'espère que vous ne songez pas au mien.

LE GOUVERNEUR DE MALTE.

Continuez la lecture.

L'HUISSIER (continuant).

Deuxièmement, celui qui refuse doit sur-le-champ être fait chrétien.

BARABAS.

Comment? chrétien! hum, qu'est-ce que cela signifie?

L'HUISSIER (continuant).

Troisièmement, celui qui s'y refuse doit perdre absolument tout ce qu'il a.

LES TROIS JUIFS, COMPAGNONS DE BARABAS.

Oh! Monseigneur, nous donnerons la moitié.

BARABAS.

O êtres vils, composé d'argile, vous n'êtes point nés juifs. Voulez-vous vous résigner basement à laisser vos biens à leur disposition?

LE GOUVERNEUR.

Eh bien! Barabas, veux-tu être baptisé?

BARABAS.

Non, gouverneur, je ne veux pas me convertir.

LE GOUVERNEUR.

Alors paye la moitié.

BARABAS.

Savez-vous ce que vous me proposez? La moitié de mes biens, c'est la richesse d'une ville. Gouverneur, elle n'a pas été gagnée si facilement et je ne veux pas m'en séparer si vite.

LE GOUVERNEUR.

La moitié, c'est la pénalité qu'impose notre loi; paye-la ou nous saisisrons le tout.

BARABAS.

*Corpo di Dio*, arrêtez, vous aurez la moitié; traitez-moi comme mes frères.

LE GOUVERNEUR.

Non, juif, tu as refusé ces conditions, et maintenant il n'y a plus à y revenir.

BARABAS.

Voulez-vous donc vous emparer de mes biens? Le vol est-il le fondement de votre religion?

LE GOUVERNEUR.

Non, juif, nous prenons ton bien en particulier pour sauver une multitude de la ruine. Il vaut mieux voir un seul homme dans le besoin, pour le bien de la communauté, que de voir beaucoup de citoyens périr pour un seul homme. Cependant, Barabas, nous ne te bannirons pas. Continue à vivre ici, à Malte, où tu as gagné ta richesse et, si tu le peux, gagnes-en plus encore.

BARABAS.

Chrétiens, comment pourrai-je opérer cette multiplication? On ne fait rien de rien.

UN CHEVALIER.

De rien, tu es d'abord arrivé à une petite fortune, de celle-ci à une plus grande et de cette dernière à la plus grande de toutes. Si votre première malédiction tombe lourdement sur ta tête, si elle t'appauvrit et te fait mépriser de tout le monde, ce n'est pas notre faute; c'est celle du péché de ta race.

BARABAS.

Quoi! employez-vous l'écriture à justifier vos injustices? Ne me prêchez pas la morale, en me chassant de mes biens. Il y a des juifs criminels, comme le sont tous les chrétiens. Lors même que la tribu dont je suis descendu aurait été dispersée pour ses péchés, dois-je être puni de ses fautes? L'homme qui se conduit honnêtement a le droit de vivre. Quel est celui de vous qui peut m'accuser de ne pas le faire?

Cette scène est une excellente exposition. La violence des chrétiens nous fait comprendre le ressentiment du juif. Quelques mots jetés dans des monologues rapides nous apprennent ensuite tout ce qu'a souffert Barabas en se voyant dépouillé de sa fortune et nous donnent la clef de sa conduite future. Ce n'est point un homme ordinaire que ce juif qui, malgré l'abaissement de ses coreligionnaires, a osé tenir tête à l'assemblée des chevaliers et répondu fièrement à leurs insultes. Les Israélites timides l'engagent à la patience et à la résignation. Après les avoir entendus, il reste sur la scène et il s'écrie avec indignation : « Me prennent-ils pour un bloc d'argile, dépourvu de sentiment ? Non, Barabas est né pour un meilleur sort et jeté dans un meilleur moule que celui des hommes vulgaires qui ne jugent les choses qu'à la mesure du temps présent. » Aussitôt il combine ses projets de vengeance et lorsqu'un remords le surprend, il étouffe la voix de sa conscience par ce sophisme que lui ont enseigné les chrétiens : « Ce n'est pas un péché, se dit-il, de tromper un chrétien ; car eux-mêmes ont posé en principe qu'il n'y a pas de foi à garder avec les hérétiques. » Après un début si heureux, on regrette que Marlowe, perdant toute mesure et dénaturant même le caractère de Barabas, le transforme en insensé qui a soif du sang de tous ses semblables. On n'oubliera pas néanmoins que cette création imparfaite a précédé le *Marchand de Venise* et inspiré Shakspeare.

La pièce de Marlowe qui a fait le plus de bruit au seizième siècle et dont le souvenir s'est le mieux conservé en Angleterre et en Allemagne, c'est *la Vie et la Mort du docteur Faustus*<sup>1</sup>. On y retrouve toute la légende de ce personnage mystérieux, imprimeur, chimiste, magicien, sous le nom duquel le moyen âge semble avoir personnifié les aspirations de l'esprit moderne. Faust y vend son âme au diable pour obtenir, pendant vingt-quatre années, une puissance illimitée et pour garder à son service Méphistophélès, un des lieutenants de Lucifer. Maître des éléments et de toutes les forces de la nature, le docteur parcourt le monde en multipliant sous ses pas les prodiges. De Wittenberg où il professait, il se rend à Rome, il mystifie le pape et les cardinaux, il leur enlève l'antipape Bruno qu'il arrache du châ-

1. Cette tragédie, dont M. Villemain avait déjà cité les plus beaux passages dans le *Journal des Savants*, vient d'être, pour la première fois, entièrement traduite en français par M. François-Victor Hugo ; Paris, Michel Lévy, 1858. Comme nous tenons surtout à parler de ce qui est inconnu en France, ces récents travaux nous dispensent d'insister longuement sur le Faust de Marlowe.

teau Saint-Ange et qu'il transporte à Vienne à la cour de l'empereur; puis, après avoir donné aux princes d'Allemagne des preuves merveilleuses de sa puissance magique, il revient dans sa ville natale et y attend avec angoisse sa dernière heure. Au moment où expirent les vingt-quatre années, en échange desquelles il a fait un pacte avec le démon, son sort s'accomplit. Son corps est déchiré par la foudre et le diable vainqueur emporte son âme dans l'enfer.

Marlowe mêle au pathétique du sujet trop de scènes bouffonnes et grossières. Mais il exprime quelquefois, avec une singulière énergie, les angoisses de Faust partagé entre le désir de se repentir et la crainte de ne pouvoir se soustraire à la puissance du démon. Toute la partie sérieuse de son drame, malheureusement trop courte, est remarquable. Comme Goethe, il tire de la légende l'allégorie qu'elle contient; il attribue à Faust, à côté des appétits sensuels auxquels l'humanité est en proie, les besoins intellectuels qui la sollicitent et il figure, par l'union mystique du docteur et de la belle Hélène, l'alliance de l'esprit du moyen âge et de l'esprit antique qui a produit les littératures modernes. Sans doute il n'a pas deviné toute la profondeur du symbole que l'écrivain allemand a développé avec tant de poésie, mais il entrevoit déjà, à travers les nuages, le vrai sens du mythe populaire et il en dégage l'amour qu'il inspire à son héros pour la beauté idéale dont la Grèce est la patrie. Dans le drame de Marlowe, il n'y a vraiment que deux caractères, ceux de Faust et de Méphistophélès. Les autres personnages manquent de consistance ou de réalité. Le Wagner de Goethe si vivant et si ridicule, avec sa science toute faite et ses préjugés étroits, n'est ici qu'une ombre vague qui échappe à toute définition. Méphistophélès fait en conscience son métier diabolique, il veille avec jalousie sur sa proie, et chaque fois qu'un bon mouvement s'élève dans l'âme du docteur, il le combat par la menace des feux de l'enfer. C'est un diable de fantaisie, éclos du cerveau de l'auteur, non plus escorté de l'appareil terrible dont l'imagination l'entourait dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, armé d'une fourche et de deux cornes, comme les démons de la *Divine Comédie*, mais raisonneur, violent et obstiné, comme un apôtre de la réforme. Il subira encore une nouvelle transformation, en passant par le drame de Goethe; il en sortira avec la livrée du dix-huitième siècle, incrédule et railleur; il ne cherchera plus à épouvanter les âmes, mais il attaquera les croyances par l'ironie et se moquera sans pitié des sottises de l'humanité.



Le dénouement du drame anglais est conforme à la tradition et à l'esprit du temps qui a créé la légende. Faust a blasphémé; il a dit dans son cœur qu'il n'y avait pas de Dieu, il s'est vendu à Satan. Au bout du temps qu'il a fixé lui-même, Satan réclame sa proie. Le docteur doit mourir sans s'être repenti. Rien ne le sauvera de la damnation éternelle. Ainsi le veut la rigoureuse logique du moyen âge. Cette conclusion, du reste, est éminemment dramatique, et elle a inspiré à Marlowe les plus beaux vers de sa tragédie. Le docteur n'a plus qu'une heure à vivre; il voudrait arrêter le cours du temps et il ne le peut. Il voudrait adresser une prière au ciel, mais la prière ne sort pas de ses lèvres. Il attend, avec une anxiété toujours croissante, le moment où les vingt-quatre années seront écoulées, et il exprime ses angoisses dans le monologue suivant :

« O Faust, tu n'as plus qu'une seule heure à vivre, et après tu dois être damné éternellement ! Arrêtez-vous, sphères toujours mouvantes du ciel, afin que le temps puisse finir et que minuit ne vienne jamais ! Et toi, œil brillant de la nature, soleil, lève-toi, lève-toi de nouveau et rends le jour perpétuel, ou du moins fais que cette heure soit une année, un mois, une semaine, un jour ordinaire, afin que Faust puisse se repentir et sauver son âme. »

O lente, lente currite, noctis equi.

« Les astres se meuvent toujours, le temps court, l'horloge va sonner; le démon va venir et Faust sera damné. Oh ! je veux m'élançer vers le ciel ! Quelle main me rejette en bas ? Voyez ! le sang du Christ ruisselle dans le firmament; une goutte de ce sang me sauverait. O mon Christ !... ne me déchire pas le cœur pour avoir nommé le Christ : je veux l'appeler encore. Oh ! épargne-moi, Lucifer ! Où est-il maintenant ? Parti ! Voilà son bras menaçant et son front furieux. Montagnes et collines, venez, venez, tombez sur moi et cachez-moi loin de la colère pesante du ciel. Non !... Alors je veux m'enfoncer, tête baissée, dans la terre. Terre, ouvre-toi. Oh non ! elle ne veut pas me recevoir. Vous, étoiles, qui avez présidé à ma naissance, vous qui m'avez départi pour lot la mort et l'enfer, attirez vers vous Faust, comme une vapeur légère dans les flancs du nuage qui se forme au loin, afin que, lorsque vous me vomirez dans l'air, mes membres puissent tomber de votre bouche fumante; mais que mon âme monte et s'élève vers le ciel. »

(L'horloge sonne un coup.)

« Oh ! la demi-heure est passée : bientôt l'heure entière le sera. Oh ! si mon âme doit souffrir pour mon péché, mettez quelque terme à ma peine incessante. Que Faust vive en enfer, mille, cent mille années, mais qu'à la fin il soit sauvé ! Aucun terme n'est assigné aux âmes damnées. Pourquoi, Faust, n'es-tu pas une créature sans âme ? Ou pourquoi celle que tu as est-elle immortelle ? O Pythagore, si elle était vraie, ta métempsycose, mon âme s'envolerait loin de moi et je serais changé en quelque bête brute. Toutes les bêtes sont heureuses, car, lorsqu'elles meurent, leurs âmes se dissolvent aussitôt dans les éléments. Mais la mienne doit vivre encore pour être torturée en enfer. Maudits soient les parents qui m'ont engendré ! Non, Faust, maudis-toi toi-même ; maudis Lucifer, qui t'a privé des joies du ciel. »

(L'horloge sonne minuit.)

« L'heure sonne, l'heure sonne ! maintenant, mon corps, évanouis-toi dans l'air ou le démon t'emportera rapidement en enfer. O mon âme, change-toi en petites gouttes d'eau et tombe dans l'Océan, pour qu'on ne te trouve jamais. »

(Tonnerre. Les démons entrent.)

« O pitié ! ciel, ne me lance pas des regards si terribles. Couleuvres et serpents, laissez-moi respirer un peu. Hideux enfer, ne t'ouvre pas, ne viens pas, Lucifer ! Je brûlerai mes livres. O Méphistophélès ! »

Jamais les angoisses que cause au coupable la crainte de la damnation éternelle n'ont été exprimées avec plus de force. Marlowe atteint ici les accents les plus pathétiques de la tragédie. Ce dénouement même est le seul tragique. Celui du Faust de Goëthe, tout différent, termine dignement une épopée symbolique ; mais il ne produirait pas à la représentation la puissante émotion que nous fait éprouver la dernière scène de la pièce anglaise. Goëthe ne cherchait pas du reste le succès théâtral ; il n'a voulu exprimer, dans la conclusion de son œuvre, qu'une pensée philosophique. Le moyen âge avait condamné Faust aux flammes éternelles ; le poëte moderne a pitié de la faible humanité, il arrache le docteur aux griffes de Méphistophélès, et il fait descendre du ciel, pour défendre le pécheur qui a trouvé grâce devant Dieu, des légions d'anges miséricordieux. La Vierge Marie et les saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie l'Égyptienne implorent la clémence divine en faveur d'Henri Faust. Marguerite qui l'a tant aimé, et qui a pris rang parmi les pécheresses repentantes, adresse aussi ses supplications à l'Éternel. Le poëme se termine par des

chants de victoire qui célèbrent la défaite du démon, et par les chœurs mystiques des bienheureux qui entraînent dans les plus pures régions des cieux l'âme immortelle de Faust. Les hommes du seizième siècle parlaient volontiers des rigueurs de Dieu, parce qu'ils étaient eux-mêmes impitoyables dans leurs haines ; les hommes de notre temps croient plutôt à la miséricorde divine, parce qu'ils ont plus de mansuétude dans les mœurs et plus de charité dans les idées. Goëthe résume, dans son dénoûment, les sentiments de ses contemporains et il invoque, pour juger Faust, non pas les foudres dont s'arme quelquefois la religion chrétienne, mais les croyances les plus consolantes de l'Église. Il suffit d'une seconde de repentir pour que le pécheur puisse être absous. Et qui osera dire que Faust n'a pas été touché, à sa dernière heure, par la grâce ?

Malgré l'orthodoxie de la pièce de Marlowe, malgré le supplice qu'il inflige à l'incrédule, et l'horreur dont il entoure ses derniers instants, il fut accusé par l'opinion publique d'avoir partagé l'impiété du docteur Faustus. On lui attribua les opinions hardies qu'il place à plusieurs reprises dans la bouche de son héros. Les indiscretions de ses amis, la licence de son esprit, le désordre de sa vie et l'ignominie de sa mort fortifièrent ces soupçons, et attachèrent à son nom une réprobation dont nous trouvons la trace dans les écrits contemporains. Il effraya, par l'audace de sa pensée, une génération violente et passionnée, au milieu de ses erreurs, la vivacité du sentiment religieux. Son génie du moins ne fut pas contesté, et, au dix-huitième siècle, où l'on s'occupait si peu du vieux théâtre anglais, Addison parlait encore avec admiration du *vers puissant* de Marlowe, *Marlow's mighty line*.

Marlowe mourut en 1593. Avec lui finit la première génération des dramaturges du seizième siècle. L'année qui suivit sa mort, à côté de Shakspeare déjà connu, débutait dans la carrière dramatique un jeune homme qui fut le principal antagoniste et le plus glorieux rival de l'auteur d'Hamlet, le classique Ben Jonson.

(La suite à la prochaine Livraison.)

# HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE

A L'ÉPOQUE DE LA RENAISSANCE DES LETTRES AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE

PAR J. ZELLER

---

## VI

FIN DE L'EXPÉDITION DE CHARLES VIII.—JÉRÔME SAVONAROLE.

1495-1498.

---

### LIGUE DE VENISE CONTRE CHARLES VIII.

Au milieu de l'indifférence ou des encouragements poétiques qui accueillent la chute de Ferdinand et les faciles succès de Charles VIII, on est heureux de rencontrer une poésie virile et nationale; on éprouve seulement le regret de la trouver anonyme. Celle qui eût dû être signée de tous les noms italiens est sans nom d'auteur. Le condottiere qui l'a composée l'adresse au doge de Venise; elle est pleine de souvenirs antiques et des sentiments d'union et de haine contre l'étranger que le présent inspirait. « Quand un nouvel Annibal, y lit-on, menace l'Italie, Fabius et toi Marcellus, que diraient vos grands cœurs en voyant que vos descendants ne trouvent à lui opposer ni une épée ni un bouclier? »

Après avoir jeté une malédiction en passant sur la vipère milanaise dont les tortueux complots ont jeté l'Italie dans ce grand péril, le poète invite le lion ailé de Venise et le lion accroupi de Florence, la louve de Sienne, la panthère de Lucques, l'agneau de Rome, tous les animaux héraldiques de l'Italie, à unir leurs forces contre l'ennemi commun. Pour lui, longtemps prisonnier du duc de Milan, il met

aujourd'hui à la disposition du doge de Venise son épée de condottiere ; il ne tiendra pas à lui qu'elle ne sorte du fourreau. Que quelqu'un de plus illustre lui donne le signal, il le suivra comme le jeune aiglon suit le soleil,

Vol seguir lui, come Aquila fa il sole.

C'est à Venise en effet qu'a été conclue la première fédération effective pour la défense de l'indépendance italienne et la première ligue européenne dont le but ait été de maintenir entre les États chrétiens l'équilibre menacé par la conquête française.

Notre pénétrant et naïf historien, Philippe de Comines, nous a laissé le récit intéressant et circonstancié de la conclusion de cette ligue. Il est curieux de voir notre Français aux prises avec les plus fins diplomates de l'Italie. Bien reçu à Venise comme ambassadeur, traité avec honneur par la Seigneurie, défrayé de toutes choses, ainsi que les ambassadeurs qui se trouvaient là, il ne peut assez vanter la sagesse de la république qui sait si bien se défendre et faire ses affaires. Il met les Vénitiens presque au-dessus des Romains ; « car ils ont, dit-il, connaissance par Titus-Livius des fautes que ceux-ci ont commises, en ayant l'histoire et même les os conservés en leur palais de Padoue. » Malgré son adresse et ses protestations réitérées, Philippe de Comines a beaucoup de peine à rassurer la Seigneurie contre les intentions de son maître ; elle accuse celui-ci d'abuser le monde par de belles paroles, de dire qu'il ne veut que garder Naples pour mieux faire la guerre au Turc, tandis que ses actes montrent tout au contraire ; par les garnisons laissées sur son passage, qu'il veut détruire Milan, Florence et soumettre les États mêmes de notre sainte mère l'Église. Comines était présent quand la Seigneurie apprit que le roi Charles VIII était dans Naples. Le doge « qui avait la colique » et gardait la chambre fit seul bonne contenance devant l'ambassadeur ; mais les cinquante ou soixante patriens qui se trouvaient dans la chambre du prince, étaient les uns assis sur des marchepieds et avaient la tête entre les mains, les autres d'une autre sorte ; tous démontraient qu'ils avaient grande tristesse au cœur, et je crois, ajoute Comines, « que quand les nouvelles vinrent à Rome de la bataille perdue à Cannes, contre Annibal, les sénateurs romains n'étaient pas plus ébahis ni plus épouvantés. »

Malgré cet ébahissement, l'ambassadeur français soupçonna bien qu'on complotait quelque chose contre son maître. Il savait Ludovic

le More fort mécontent que Louis d'Orléans, qui tenait de ses ancêtres des droits sur le duché de Milan, fût resté dans la ville d'Asti comme tout prêt à se jeter sur sa proie. Il vit un jour, dit-il en son langage, descendre des Alpes l'évêque de Trente flanqué d'un chevalier allemand et d'un docteur en droit, à qui furent faits grands honneurs et révérences. Incontinent après vint un très-honnête chevalier d'Espagne, bien accompagné et bien vêtu qui fut aussi fort honoré et défrayé. D'autre part, caché sous un habit grec, un Turc, un païen se joignit à eux, et ne les pressa que plus vivement, à la requête du pape, de se déclarer contre le roi. Tous commencèrent secrètement et de nuit à converser ensemble. Philippe de Comines les découvrit, tâcha d'en tirer séparément quelque chose, de leur jeter, selon son expression, chat aux jambes. On nia tout d'abord; enfin, on tint conférences en plein jour.

Le 31 mars 1495, la Seigneurie manda le matin notre ambassadeur, qui fut fort ébahi à son tour, pour lui annoncer que « en l'honneur de la très-sainte Trinité, notre Saint-Père le Pape, les rois des Romains et de Castille, Venise et le duc de Milan avaient conclu une ligue à trois fins : la première pour défendre la chrétienté contre le Turc; la seconde pour la défense de l'Italie; la tierce à la préservation de leurs États. » Le cœur serré, en grande peine de la personne du roi et de toute sa compagnie, l'ambassadeur fit bonne contenance à son tour et se retira en annonçant qu'il avait écrit dès la veille au soir à son maître cette nouvelle, qu'il tenait de Milan et de Rome. On l'engagea, en protestant qu'il n'y avait rien dans ce fait de menaçant ni de personnel pour le roi très-chrétien, à assister à la fête de la proclamation de la ligue. Comines se garda bien d'y figurer; mais il sut tout ce qui s'y passa. Après une procession et la représentation de plusieurs mystères où figuraient maints rois et princes, on fit, sur la place Saint-Marc, le doge et la Seigneurie étant présents, devant une foule de peuple, au pied d'une colonne de porphyre, lecture de ladite ligue. Derrière une fenêtre du palais ducal, se tenait caché l'ambassadeur turc. Le soir, il y eut des feux sur les clochers, des illuminations aux fenêtres, des détonations d'artillerie. A environ dix heures de nuit, Comines se risqua dans une barque couverte au long des rives; il croisa la gondole de l'ambassadeur du roi de Naples détrôné, qui avait une belle robe neuve, car c'était une bonne nouvelle pour lui; et, en passant devant les maisons des autres ambassadeurs, Comines put s'assurer, ainsi qu'il s'exprime, qu'on y

faisait banquets et grande chère. On le reconnut, mais il se félicite que ce soir-là et depuis, dans la ville, jusqu'à son départ, on ne lui ait adressé aucune parole désobligeante.

On regrette de voir la signature de deux princes étrangers, qui avaient aussi des prétentions en Italie, au bas de la première ligue conclue pour défendre son indépendance. La première intervention de Charles VIII dans les affaires italiennes était cependant une première leçon. Mais les princes italiens espéraient cette fois être plus heureux et se servir de Maximilien ou de Ferdinand le Catholique, comme de deux condottieri, pour chasser Charles VIII, sans courir d'autre péril que d'avoir à les remercier. On regrette davantage de ne point voir au protocole la signature d'une puissance italienne, celle de la république de Florence. Que la Savoie et le Montferrat, puissances moins italiennes, sous la menace continuelle de la France, ne fissent point cause commune avec le reste de la péninsule, on le comprend. Mais Florence ! il y avait là de quoi étonner, malgré sa vieille affection pour les lis.

#### PUISSANCE DE JÉRÔME SAVONAROLE.

Il faut avouer que la religion et la liberté se servirent alors de leurs plus puissants attraits pour arracher Florence aux préoccupations de la commune indépendance. Il semble que l'Italie soit destinée à être de temps en temps la proie de quelqu'un de ces magiques enchanteurs qui exercent sur elle un prestige d'autant plus invincible qu'ils agissent avec leurs qualités et avec leurs défauts, sur ses défauts et ses qualités mêmes. L'enchanteur était alors le moine Jérôme Savonarole. La chute des Médicis lui avait laissé le terrain libre. Florence païenne, corrompue mais libre, se donnait à lui. Au lendemain de la fuite de Pierre, la Seigneurie délibérait avec les principaux citoyens de Florence sur la meilleure forme de gouvernement à donner à leur patrie, et quelques-uns sur le meilleur parti à tirer pour eux des circonstances. Ils balançaient, avec une érudition qui n'était pas sans pédanterie, les avantages du gouvernement aristocratique et du gouvernement démocratique. Antonio Vespucci, un jurisconsulte distingué, vantait les avantages de la forme aristocratique qui met le pouvoir aux mains des plus intelligents. Paulo-Antonio Soderini, un des plus honnêtes personnages de Florence, mettait en regard les avantages de la démocratie qui, par le moyen de la foule, disait-il,

met le pouvoir aux mains de la vertu. Après avoir bien délibéré, la Seigneurie convoqua le *parlement*, c'est-à-dire la masse des citoyens, sur la place du Vieux Palais en ayant bien soin de faire garder les avenues par des affidés qui ne laissaient pénétrer que ceux dont on était sûr; elle se fit ainsi donner, par une *balie*, les pleins pouvoirs pour composer le personnel du gouvernement. Les forces des partis se balancèrent cependant au point que ni le gonfalonier, ni aucun des prieurs ou magistrats ne réunit une majorité respectable; déjà les factions se guettaient comme au temps de la liberté, pour s'assurer la victoire et la place par quelque coup d'État, suivi de meurtres, d'exils et de proscriptions qui enrichissaient les vainqueurs et leur assuraient le pouvoir, quand Savonarole intervint, porté par le flot populaire.

Depuis que le prédicateur avait persuadé à Florence qu'elle était une nouvelle Sion et que le peuple florentin était l'élu de Dieu, la vraie Seigneurie était au couvent de Saint-Marc et le *parlement*, l'agora, à Santa Maria del Fiore. Jérôme Savonarole était mis en demeure par son enthousiaste et confiant auditoire de guider ce peuple hors de la servitude d'Égypte. « Il te faut, disait-il en pleine chaire, ô peuple florentin, un gouvernement qui prévienne le retour de la tyrannie, et où tous les citoyens libres réalisent le règne de la simplicité, de l'humilité et de la charité du Christ. » Il était d'abord embarrassé de s'expliquer plus clairement. Dans la croyance où il était que les Médicis avaient propagé le paganisme et les mauvaises mœurs dans Florence, il se persuadait aisément que le gouvernement populaire pourrait seul ramener à Florence le christianisme et la vertu. Mais quand il songeait à l'ordre établi dans le monde par la providence d'un seul, ses idées chrétiennes le ramenaient à préférer la monarchie. Il eût volontiers proposé même un prince à Florence, s'il en eût trouvé un digne d'elle et de l'idée qu'il se faisait de la royauté. Dans son embarras, on l'entendait répéter : « O Florence, je suis comme un vase neuf, plein de moût et hermétiquement fermé, où le vin fermente et menace de déborder. » Le vin prophétique déborda enfin. Savonarole proposa à Florence un gouvernement où un habile mélange d'aristocratie, de démocratie et de monarchie réaliserait, selon lui, le modèle des gouvernements. Mais comme il ne séparait point la politique de la morale et estimait que les institutions ne valent que par la pratique qu'on en fait, il proposa parallèlement à l'établissement de la constitution une réforme morale seule



capable de la faire vivre et durer. Sa réforme était contenue dans les principes suivants : « Craindre Dieu ; faire passer le bien de la république avant son propre bien ; oublier toutes les anciennes haines ; se pardonner toutes les anciennes offenses ; proclamer un pardon général pour tout ce qui avait été commis dans les luttes des factions. » En vrai disciple du Christ, le nouveau tribun posait l'amnistie comme condition de l'ère nouvelle, et ne voyait pas pour la restauration de la liberté de meilleure garantie que la vertu.

Les partisans de la liberté, auxquels le moine venait prêter l'appui de son autorité, les Valori, les Soderini, eurent bientôt assez d'influence pour réaliser et mettre en pratique les idées qu'il avait soutenues en chaire. Parmi les Florentins qui, depuis trois générations, avaient compté quelque membre de leur famille dans les emplois ou fonctions publics, on composa un grand conseil de trois mille citoyens qu devait siéger par tiers, élire les magistrats, accepter ou rejeter les lois, et prononcer en dernier ressort sur les causes capitales. C'était peu pour une assemblée élective, beaucoup trop pour une assemblée consultative. Un conseil de quatre-vingts membres à la nomination du grand conseil dut délibérer, proposer, discuter les lois, préparer les résolutions. La Seigneurie, également élective, continua de rester chargée, avec le gonfalonier et les prieurs, de la puissance exécutive. Cet établissement n'eut pas lieu sans lutte de la part des partisans de l'aristocratie, qui disaient le gouvernement mis aux mains de la foule, de l'ignorance. Les raisons mystiques dont Jérôme Savonarole appuyait la démocratie les touchaient peu ; ils traitaient les partisans du moine de *piagnoni*, pleurards, pénitents. Les *piagnoni*, de leur côté, leur rendaient injure pour injure ; ils appelaient les riches citoyens qui ne cachaient pas leur colère des *arrabiati*, des enragés, et les libertins qu'effrayait l'autorité du moine, de mauvais compagnons, *compagnacci*. Cette scission faisait les affaires des partisans de l'ancien régime, des amis des Médicis. Cependant ceux-ci, ne croyant pas le moment venu, se tenaient à l'écart et n'osaient se prononcer entre les aristocrates et les démocrates, entre le *blanc* et le *noir* ; on les appelait les gris, *bigi*.

Savonarole croyait que rien n'était fait tant que la réforme des mœurs n'était pas commencée. A sa constitution politique manquait le rouage essentiel, celui sur lequel il comptait le plus pour opérer sa réforme morale : la monarchie. Mais de combien de précautions ne fallait-il pas qu'il usât pour mener là son peuple ? Il

s'agissait de poser la pierre angulaire de l'édifice. Après avoir longtemps hésité, préparé son auditoire, Jérôme Savonarole prit enfin la parole : « Eh bien ! Florence, dit-il, Dieu veut te contenter, te donner un chef, un roi qui te gouverne ; le Christ veut être ton roi, il l'a dit lui-même ! *Ego autem constitutus sum rex*. O Florence ! ne fais pas comme les Juifs qui demandèrent un roi à Samuel. Dieu répondit : « Donne-leur un roi ; ce n'est pas toi qu'ils ont méprisé : c'est moi. » Florence, ne les imite pas ; accepte le Christ, qui veut bien être ton roi. » Le peuple docile cria en sortant de l'église : « Vive le Christ notre roi ! » Roi toujours présent, mais invisible cependant, qui avait besoin d'un ministre, d'un interprète visible au moins. Le peuple revint au pied de la chaire de Savonarole comme pour demander une explication : « Que peux-tu demander de mieux, ô peuple florentin ? reprit le moine, tu as le gouvernement du peuple juif au temps de sa jeunesse et de sa prospérité. Il n'avait pas constitué au-dessus de lui un prince avec le droit de vie et de mort, mais Dieu lui envoyait un prophète, un juge. C'était à celui-là que le peuple demandait conseil, et le juge, après s'être prosterné au pied des autels, rapportait à son peuple ce que Dieu lui avait inspiré. Jérusalem obéissait-elle à la voix de Dieu, elle prospérait ; désobéissante, elle était affligée. Sois satisfaite, Florence, tu as le gouvernement de Jérusalem. » On le voit, ce n'était point la monarchie ; Florence n'avait point de roi visible ; ce n'était point la théocratie, Jérôme Savonarole n'était revêtu à Florence d'aucune dignité ecclésiastique séculière ; c'était mieux ou pis, c'était l'illumination décrétée en permanence, le gouvernement de la chaire inspirée, la politique de la prophétie.

Voyons ce gouvernement à l'œuvre, dans la direction des âmes et dans le maniement des intérêts.

A voir les prompts résultats qu'obtint Jérôme Savonarole dans l'œuvre de la réforme morale, il semble qu'il eût dans les mains un puissant levier. Mais ces résultats étaient-ils durables ? Autre question. Savonarole prenait à partie surtout le paganisme de l'éducation, l'idolâtrie des goûts, la mollesse, la corruption des mœurs. Au bout de peu de temps, on n'apprenait plus le latin dans Virgile ou dans Cicéron, mais dans saint Léon et dans saint Jérôme, ce qui n'était peut-être pas la meilleure manière de l'apprendre. Les artistes fuyaient les sujets profanes pour ne plus songer qu'aux sujets religieux ; ils évitaient d'étudier l'antique, les nudités, pour que l'art

échappât aux tentations de la chair. Parmi les plus jeunes et les plus ardents disciples de Savonarole, Machiavel passait de l'étude de Tite-Live à celle du Deutéronome; le poète Benivieni cessait d'imiter Pétrarque pour calquer les psaumes, et le sculpteur Michel-Ange, après la dévastation du musée des Antiques, tirait d'un bloc de marbre son beau David, son prophète roi. Les hommes laissaient leurs occupations profanes, les jeux, les exercices, pour la prière, et les poètes païens pour l'Imitation du Christ. Les femmes sacrifiaient leurs ornements, leurs parures, renonçaient à la danse, et revenaient aux soins de la famille ou au tribunal de la pénitence. Jérôme Savonarole s'applaudissait de voir les églises remplies et les chants des psaumes remplacer dans les maisons les joyeuses *canzones*. Il montrait avec orgueil les livres, les images du paganisme, les parures mondaines entassées dans les caves du couvent de Saint-Marc. Il n'était cependant pas encore satisfait.

Le réformateur n'avait confiance que dans l'enfance pour réaliser ses plus ambitieux rêves. Les hommes faits qui avaient connu les plaisirs pouvaient retourner encore à leurs scandales. « Les vieillards étaient, disait-il, durs comme pierre. » Savonarole entretenait, couvait donc la jeunesse avec prédilection; il l'enrégimenta bientôt en confréries, en escouades, sous des capitaines, pour exercer la police des mœurs. Les *paciaires* maintenaient l'ordre à l'église et dans la rue; les *correcteurs* infligeaient les punitions fraternelles; les *aumôniers* quétaient pour les pauvres; les *inquisiteurs* rapportaient aux frères dominicains les scandales, dénonçaient les délinquants. C'étaient là des néophytes que l'ardeur de la jeunesse et de la propagande pouvait pousser loin. Savonarole se vit entraîné par eux à faire, au milieu de Florence convertie et repentante, une sorte d'holocauste divin, un solennel auto-da-fé de tous les sacrifices mondains déposés au couvent de Saint-Marc. Une formidable pyramide de toutes les vanités mondaines, parures, livres, poèmes, tableaux, images, s'éleva un jour sur la place du Vieux Palais; les enfants y mirent le feu, accompagnèrent les petillements de la flamme de leurs saints et joyeux cantiques. Dangereuse milice et puéril holocauste! La réforme des mœurs n'est pas une œuvre d'imagination qu'on confie à des enfants et à des femmes; ce n'est pas trop d'y convier la raison et d'y choisir pour instrument les volontés viriles et réfléchies. Jérôme Savonarole s'applaudissait de voir la femme de Ridolphe Rucellai quitter son mari pour fonder, sur la place même de Saint-

Marc, le couvent de Sainte-Catherine-de-Sienne, et de nouveau époux faire et tenir le vœu de chasteté. Les pères effrayés parlaient d'envoyer leurs enfants en France : « Envoyez-les où vous voudrez, leur disait Savonarole avec l'accent du défi, ils reviendront me dénoncer vos scandales. » Singulière réforme qui commençait la régénération du monde en troublant le foyer domestique !

#### RETOUR DE CHARLES VIII.—BATAILLE DE FORNOVO.—NAPLES PERDUE

L'illuminisme qui est si dangereux dans la direction des âmes, l'est bien plus encore dans le gouvernement des intérêts. Savonarole avait beau dire : « Je ne me mêle point des affaires de l'État (*Non m'impaccio negli affari di Stato*), » le peuple florentin l'avait pris au mot ; il était son prophète, son juge ; il lui devait conseil, aide, secours, dans ses besoins les plus pressants. Ce n'était pas le peuple seulement qui poussait le dominicain aux affaires et mettait la prophétie dans la politique. La réputation de Savonarole fut un instant si grande et si bien établie, que les plus sages ou les plus incrédules semblaient avoir recours à lui. Notre ambassadeur à Venise, Philippe de Commines, fort en peine de son maître à Naples, passait par Florence ; il s'adresse au moine qu'il considérait comme un saint homme et lui demande si Charles VIII peut revenir en France, à travers l'Italie, sans péril pour sa personne : « Il aura affaire en chemin, répondit Savonarole, mais l'honneur lui restera. »

Mais Charles VIII et les Français avaient bientôt gâté à Naples leur belle situation. Le roi avait refusé de dépouiller les barons napolitains ses ennemis ; en cela il avait bien fait, mais les Napolitains ses amis ne lui en savaient pas gré. Il réserva ses faveurs pour ses compagnons, à qui il distribua les fiefs, les châteaux, les belles et riches héritières, au grand mécontentement de tous les nationaux. Il diminua les impôts ; mais en confiant le gouvernement des villes et des provinces à des Français qui, ne comptant pas rester, ne songeaient qu'à faire leur main, il détruisit les effets de cette mesure populaire. Les beaux plaisirs, passe-temps, tournois qu'il donna, et « dans lesquels il était toujours des premiers tenants et des mieux faisant, » ne suffirent bientôt plus à entretenir l'enthousiasme déjà tombé. Charles VIII comprit qu'il courait grand danger de se laisser enfermer en Italie s'il tardait

longtemps à en sortir, il prit une prompte résolution, et, y laissant une partie de ses soldats, sous le commandement de Gilbert de Montpensier, fait vice-roi, et de d'Aubigny, gouverneur de Calabre, il quitta Naples, le 20 mai 1495, pour revenir en France.

Dieu, qui l'avait conduit au venir, ainsi que disait Comines, le conduisit encore au retour. Le pape s'enfuit de Rome à l'approche du roi et se réfugia à Viterbe puis à Pérouse; et, bien que Charles VIII lui restituât, pour le rassurer, Civita-Vecchia et Terracine, Ostie, entre les mains du cardinal Julien de la Rovère, lui inspirait toujours une grande terreur. Les Florentins ne savaient trop sur quoi compter quand ils virent arriver Charles VIII en Toscane. Ils s'armaient, se barricadaient dans leur ville, refusant encore de recevoir Médicis, qui suivait toujours l'armée française, et n'attendait que d'elle sa restauration. Savonarole fit chercher à quelque distance de là l'image de sainte Marie-Imprunete, ainsi nommée du village où elle se trouvait, et qu'on attribuait à saint Luc lui-même. Il la fit promener processionnellement dans la ville, craignant quelque agitation en faveur du pouvoir déchu. La Seigneurie elle-même parlait de convoquer un parlement, c'est-à-dire le peuple tout entier pour aviser : « Votre parlement n'est qu'un instrument de ruine ! s'écria Savonarole ; je voudrais qu'on fit jurer à tous les gonfaloniers, à leur entrée en charge, que s'ils entendent sonner à parlement, ils iront aussitôt mettre au pillage la maison des seigneurs. Quand les seigneurs parlent d'assembler le parlement, je voudrais qu'il fût convenu que dès qu'ils mettent le pied dans la tribune ils sont déchus de leur fonction, et que chacun a le droit de les mettre en pièces. » Puis Savonarole se transporta, avec quelques citoyens, auprès du roi, le pressa et l'effraya par la prédiction de quelque grave malheur, dont on voulut bien voir peu de temps après l'accomplissement dans la mort du jeune Dauphin. Charles VIII interdit à Médicis de mettre le pied sur le territoire de Florence, mais il ne donna pas gain de cause à la république, en Toscane. Il laissa à Sienne le capitaine de Ligny, qui chercha à profiter de ses deux cents lames pour se faire là une petite souveraineté, et à Pise d'Entragues qui, converti par une belle Italienne à la cause pisane, devait bientôt vendre la citadelle aux habitants, au lieu de la remettre entre les mains des Florentins.

Savonarole et la république avaient là peut-être quelques bonnes raisons de se joindre aux quarante mille hommes de la Ligue qui attendaient Charles VIII et les Français à la descente des Apen-

nins. Mais le moine dominicain voyait toujours dans Charles VIII l'instrument, le fléau de Dieu. Le roi devait s'en retourner comme il était venu, quitte à revenir, puisqu'il n'avait pas accompli son œuvre. Florence resta l'arme au bras, tandis que la première armée italienne essaya de se mesurer avec l'armée française. Le duc de Ferrare, Hercule, garda la même neutralité ; seulement, pour ménager tous les partis, il laissa son fils aîné, don Alphonse, prendre du service dans l'armée du duc de Milan. Les princes et les États italiens se défiaient encore plus les uns des autres que de l'étranger.

L'armée des alliés était forte de trente mille hommes ; elle n'était pas tout entière composée d'Italiens. Ludovic le More y avait mêlé des Allemands et des Suisses ; Venise, des Stradiotes. Les chefs étaient tous Italiens. Gonzague, marquis de Mantoue, commandait en chef sous la surveillance des deux provéditeurs de Venise, Luca Pisani et Marco Trévisani ; sous lui étaient le Milanais Caïazzo et le Romagnol Montefeltro, duc d'Urbino. Le roi Charles VIII s'était encore affaibli en envoyant quelques détachements sous la Rovère et Fieschi, tenter contre Gênes une entreprise qui ne réussit point. Il n'avait plus guère avec lui que neuf mille hommes fatigués par le passage du col du Pontremoli dans les Apennins, où les soldats avaient été obligés de transporter, à bras, les canons et les boulets. Le duc d'Orléans avait surpris Novare ; mais il était assiégé dans cette place, où il avait peu de monde, par Galéas de San-Severino, à la tête de mille chevaux et deux mille fantassins allemands.

L'armée alliée était campée en plaine sur la rive droite du Taro, qui descend des Apennins pour se jeter dans le Pô, à trois milles au-dessous de Fornovo ; elle était couverte par un petit bois qui bordait la rivière. Charles VIII occupa Fornovo et se disposa à passer le Taro, dont les ennemis lui laissaient ainsi l'accès à peu près libre. Un violent orage grossit vainement le torrent et effraya l'armée française par les échos que se renvoyaient les gorges de la montagne. Charles VIII, le 6 juillet 1495, par une pluie intense, ordonna au maréchal de Gié, de passer avec l'avant-garde ; il le suivit lui-même à quelque distance avec le gros de l'armée, tandis qu'Odet de Ribérac passa un peu plus haut avec les bagages pour marcher par la montagne. Les généraux italiens se décidèrent à attaquer en voyant les trois corps de l'armée française assez éloignés les uns des autres, mais ils commirent la même faute. Gonzague de Mantoue envoya Caïazzo en aval du Taro, par le bois, contre le maréchal de Gié, et Montefeltro en

amont contre l'arrière-garde ; lui-même, entre les deux, passa derrière les Français sous Fornovo. Charles VIII, attaqué le premier, montra cette fois aux Italiens le *morgante maggiore*, le grand guerrier que leur imagination seulement avait rêvé jusque-là. Monté sur son cheval Savoie, et paraissant d'une taille plus haute qu'à l'ordinaire ce jour-là, il semblait, dit Comines, « que ce jeune homme fût tout autre, car il avait le visage bon et de bonne couleur, la parole audacieuse et sage. » Il paya de sa personne et resta deux fois presque seul aux prises avec l'ennemi. Pendant ce temps ses hommes d'armes, revenant à la charge, culbutèrent un millier d'hommes et jetèrent le désordre parmi les Italiens ; de leur côté, les Stradiotes de Gonzague, apprenant que leurs camarades pillaient les bagages de l'arrière-garde française, achevaient la déroute en allant les rejoindre, pour être au gain plutôt qu'à la bataille.

Savonarole et Florence triomphaient. Le moine voyait ses prédictions vérifiées, Florence croyait sa politique confirmée par l'événement. Impossible, répétait-on parmi les *piagnoni*, de résister à la *furie française* soutenue de la protection divine. L'Italie n'était point de taille à affronter ces *batailles de géants*. Le triomphe ne fut cependant pas long. Cette victoire n'eut pas plus de résultats que si elle eût été gagnée sur les Sarrasins de la légende. Hors d'état de délivrer le duc d'Orléans dans Novare et pressé de ramener en France une armée à la débandade qui demandait à aller conter ses exploits aux dames, Charles VIII refusa le secours de vingt mille Suisses qui descendaient affamés de leurs montagnes ; il signa avec Ludovic le More un traité par lequel il lui restituait Novare et recevait son hommage pour la ville de Gênes, puis il disparut derrière les Alpes. Les traces de son passage s'évanouirent presque aussi vite.

Au midi de l'Italie, le lendemain même de la bataille de Fornovo, le roi Ferdinand, avec quelques secours de Venise et de Ferdinand le Catholique, avait débarqué à la pointe de Madalena. Gilbert de Montpensier fit une sortie pour le jeter à la mer ; mais le même peuple qui avait, quelques mois auparavant, accueilli les Français, ferma les portes sur eux et barricada ses rues ; quand Gilbert revint prendre ses quartiers, par un détour, au Château neuf et au fort Saint-Elme, on l'assiégea avec fureur. Soutenu par les barons napolitains, par Fabria et Prosper Colonne, ces nobles romains qui avaient accompagné Charles VIII, Ferdinand ne tarda pas à forcer Gilbert de Montpensier à sortir de Naples, puis à le resserrer dans Atella, où

il l'obligea à capituler. Le sire d'Aubigny, le dernier qui résista, bloqué à son tour dans Groppoli et laissé sans secours, eut seul la gloire de ramener en France deux mille lances, reste de cette armée de chevaliers errants qui n'avait laissé d'autres traces de son passage que les discordes et les haines qu'elle avait réveillées en Italie.

#### CHUTE DE JÉRÔME SAVONAROLE.

Florence se trouvait seule maintenant en Italie exposée aux rancunes et aux vengeances des alliés. La défaite était surtout pour elle et pour Savonarole, et la république prêtait le flanc à l'extérieur et à l'intérieur.

A l'extérieur, Pise mettait, à défendre sa liberté contre elle, une ardeur, une constance, une fertilité de ressources, que tous les États italiens auraient dû montrer dans leur lutte contre l'étranger, au lieu de les déployer les uns contre les autres. Soit qu'elles ne jugeassent plus maintenant Florence digne de commander en Toscane, soit plutôt que chacune espérât, sous prétexte de protéger Pise, en rester maîtresse, Milan, Gènes, Venise envoyaient à l'envi des secours à l'héroïque petite république. Déjà Florence avait perdu tout le territoire de Pise dans cette lutte, et un grand citoyen, François Capponi. « Malheur à ceux qui se révoltent contre toi, ô Florence, » disait Savonarole qui ne voulait de liberté que celle qui venait de la religion. Mais lui-même allait avoir à se défendre. Il ne s'était pas fait faute plusieurs fois d'attaquer assez vivement les mœurs mêmes du clergé. Ses prédictions politiques en faveur des Français, ennemis du pape, étaient-elles toujours bien orthodoxes? Le Saint-Siège, même dans le domaine religieux, pouvait-il souffrir un inspiré, dont les prophéties n'étaient pas toujours d'accord avec ses idées et avec ses intérêts? On fit d'abord prêcher dans différentes églises, des moines de différents ordres qui essayèrent de disputer le peuple florentin à Jérôme Savonarole; mais sans y réussir. En juillet 1495, le pape Alexandre VI, après avoir longtemps refusé de céder à de vives sollicitations contre le moine, somma une première fois Savonarole de venir se justifier à Rome des accusations qu'on faisait peser sur sa foi et sur sa conduite.

Jérôme Savonarole défendit quelque temps Florence et lui-même avec bonheur. Ce fut l'empereur Maximilien qui parut lui faire courir un instant les plus grands périls. Les alliés, et surtout Ludovic le More, avaient pris cet empereur pour condottiere, l'avaient payé, mis



à même d'enrôler assez de lances pour leur être utile, sans devenir dangereux ; puis ils l'avaient lancé sur des vaisseaux génois en Toscane. Maximilien, après avoir remplacé à Pise les armoiries fleurdelisées de France par l'aigle impériale, assiégea la ville de Livourne par terre et par mer. C'était le port de Florence ; sa perte était la plus sensible que pût faire la République ; elle l'avait pourvu d'une bonne garnison, de vivres et de munitions. Elle avait pris pour condottiere Vitelli, qui avait reçu, à genoux, au milieu d'une cérémonie religieuse, l'épée de la Seigneurie. Florence comptait aussi sur des secours de France : « Je veux perdre la tête, disait Savonarole pour donner du courage à ses concitoyens, si nous ne repoussons les ennemis jusqu'à Pise et même au delà. » Pour ajouter les secours divins aux humains, Savonarole fit encore promener processionnellement la vierge *Impruneta*. On remarqua avec bonheur qu'un courrier vint annoncer, au moment de la procession, que les vents libeccis avaient amené quelques galères françaises au port de Livourne et dispersé la flotte impériale. Maximilien repartit peu de temps après pour l'Allemagne, laissant une assez médiocre idée de son habileté et de sa puissance. La Seigneurie, toujours composée de Piagnoni, interdit à Savonarole de quitter Florence, où il était si utile, pour l'empêcher d'obéir au pape, et le peuple parut être plus dévoué que jamais au fondateur de sa liberté et au réformateur de ses mœurs.

On ne peut cependant vivre toujours de miracles. Le gouvernement de l'enthousiasme a cela de dangereux, qu'il doit toujours tenir en haleine. Quand l'enthousiasme ne monte pas, il baisse. Essayez de conduire les peuples par l'imagination, vous serez toujours obligé de les mener plus loin, de leur faire voir toujours des pays nouveaux. La guerre de Pise durait, Florence se voyait isolée en Italie dans sa liberté et sa réforme morale. Les riches se lassaient de payer des condottieri, les libertins du jeûne et de la prière. Savonarole avait vingt fois promis vainement la chute de Pise. Quatre condottieri payés par les alliés se relevaient pour la défendre, et Florence était obligée de lutter de sacrifices avec toute une ligue pour continuer une guerre, où elle n'était pas toujours heureuse. Tant d'argent, tant de jeûnes, tant de prières perdues commençaient à lasser l'égoïsme ancien ou la dévotion nouvelle de Florence. Les *arrabiati*, les *compagnacci* reprenaient courage, et demandaient aux *Piagnoni*, aux frères, aux *Frateschi*, comme ils les appelaient encore, ce que leur

rapportaient leur liberté et leur fanatisme. Ils commençaient à railler. Jérôme Savonarole luttait avec courage contre ces attaques : « Frère, disait-il un jour en prenant le rôle d'interlocuteur, tu nous mets sur les dents ; tout le jour des prières et des jeûnes, des jeûnes et des prières. Nous n'en pouvons plus, nous sommes la fable de l'Italie. Fait-on toujours carême à Florence ? disent nos voisins. Florence a pris le froc ; ce peuple s'est fait moine. — Ça, viens un peu, est-ce mal de jeûner et de prier ? — Non. — Continue donc puisque c'est bon et laisse dire. » Mais la parole ne suffisait plus pour entretenir le charme. Savonarole appela à son secours tout ce que le spectacle, la pompe extérieure, l'action peuvent ajouter de puissance au culte sur un peuple imaginaire et impressionnable. Il voulut terminer le carême qu'il avait prêché avec éclat en 1496 par une fête des Rameaux comme Florence n'en avait point vu encore.

Ordre avait été donné, de laisser ce jour-là les rues de Florence libres à la solennelle procession. Cette fois, en effet, tout le monde devait être acteur dans la mystique cérémonie. Point de spectateurs ! Les enfants, au nombre de huit mille, en habit blanc, avec des croix rouges et des rameaux à la main, ouvrirent la marche ; au milieu d'eux, en souvenir de l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem, marchait un âne entouré de bandelettes, portant les signes du christianisme et l'agneau pascal ; les hommes, la Seigneurie en tête, suivirent ; puis le clergé, les moines, les femmes. La procession déroula ses anneaux noirs et blancs le long des rues de Florence de stations en stations, d'églises en églises, au chant des cantiques et des psaumes. On était bien loin des mystères mythologiques et des fêtes païennes célébrés aux sons des *canti carnascialeschi* de Laurent le Magnifique ; on s'enivrait cette fois du parfum des fleurs mystiques, du triomphe des psaumes et des cantiques ; le délire fut au comble quand on revint au point de départ, à la place Saint-Marc, d'où la procession était partie ; là les dominicains comme saisis de frénésie entrelacèrent leurs mains, et commencèrent, en dansant, une ronde mystique autour des enfants que Jésus avait fait venir à lui, et de l'âne que son entrée à Jérusalem avait transfiguré. Le lendemain, cependant, quand l'abattement eut succédé au délire, quelques-uns trouvèrent la scène un peu étrange. Savonarole se crut encore obligé de se défendre, de reconquérir le peuple florentin qui lui échappait. « On a beaucoup jaser, dit-il en montant en chaire, sur la procession d'hier ; oui, nous avons dansé ! c'est l'amour du plaisir qui anime vos danses, c'est l'amour de Dieu qui anime les

nôtres. David n'a-t-il pas dansé devant l'arche? et c'était le roi-prophète! et quand l'Esprit-Saint est descendu sur les apôtres, n'ont-ils pas dansé? A vous, les folies du plaisir, à nous, les divines folies!» et, à quelques jours de là, un disciple commentant la parole du maître, Buonvicini, disait: « Devenir fou pour l'amour du Christ, voilà la divine sagesse, l'ineffable bonheur. Criez donc tous avec moi: Fou, fou, fou! pazzo, pazzo. » Ainsi, sous la mystique baguette de l'enchanteur florentin, l'amour de la liberté aboutissait à l'esclavage de la raison, la réforme des cœurs à l'égarément des esprits. N'est-ce pas le cas de répéter avec Pascal: « L'homme n'est ni ange ni bête, mais le pis est, que quand il veut faire l'ange, il fait la bête? » Dieu nous garde de ces folies, même divines, qui prétendent élever l'homme jusqu'au ciel sur des ailes de Chérubins et qui le laissent lourdement retomber à terre, comme un monstre, dépourvu de raison.

Savonarole faiblissait. Ses ennemis au dehors et au dedans redoublaient leurs attaques; ils lui faisaient la guerre à la fois par les conspirations et les excommunications. On pouvait s'apercevoir même à Florence que son crédit tombait, en voyant la dignité de gonfalonier passer de temps en temps des mains de ses partisans à celles de ses adversaires. Lorsque Bernard del Néro fut gonfalonier, Pierre de Médicis crut pouvoir profiter de l'occasion pour surprendre la république; il établit des intelligences dans la ville, et, le 29 avril, au matin, se présenta à la *porte romaine*, avec le condottiere Barthélemy d'Alviano, huit cents chevaux et trois mille fantassins. Mais la Seigneurie avait été prévenue. Quand le frère Buonvicini vint avec effroi avertir Savonarole, alors en prière au couvent de Saint-Marc, que Médicis était aux portes: « As-tu douté, homme de peu de foi? » lui dit le prieur. Paul Vitelli, condottiere arrivé la veille, occupait déjà la porte romaine. Médicis fut obligé de s'en aller. Mais Jérôme gâta cette victoire en doutant lui-même de la protection d'en haut, et cela après le danger. Néro et quelques autres, un Ridolfi, un Tornabuoni, furent accusés de trahison. Le crime était flagrant; ils furent condamnés. Mais ils avaient encore espoir dans l'appel au grand conseil. On avait quelque pitié surtout pour Néro, âgé de quatre-vingts ans. Mais les républicains et les piagnoni eurent peur de l'appel au conseil; la possibilité de l'acquittement leur parut pouvoir mettre en question la république elle-même. Les partisans de Pierre de Médicis graciés, il ne semblait plus y avoir qu'à rappeler Pierre. La Seigneurie hésitait cependant dans le petit conseil à violer la loi.

Après une discussion des plus orageuses, les plus ardents des Piagnoni, et entre autres Valori, obligèrent les seigneurs à rejeter l'appel au peuple; les coupables furent exécutés dans la nuit. Jérôme Savonarole avait inauguré son gouvernement par une proclamation d'amnistie. Lui-même avait fait admettre, par ses instances, la loi de l'appel au peuple. Il ne dit rien, ne fit rien pour conserver l'esprit de son gouvernement, pour faire respecter la loi dont il était l'auteur. Il douta, il faiblit dans ses principes; il appela les moyens humains au secours des moyens divins et suivit la politique du temps qui sacrifiait la foi, la loi, les serments à l'utile et au succès.

Alexandre VI profita de cette faute. Il avait eu jusque-là quelque respect, quelque crainte du moine. Plusieurs fois, on l'avait pressé d'agir contre lui. Il reculait. « C'est un saint homme, » avait-il dit une fois. Il prit courage quand il vit que le saint homme avait failli, qu'il avait un côté humain. Il somma Savonarole, comme prieur de Saint-Marc, de soumettre son couvent à la province romaine; le prieur refusa; Alexandre VI fulmina [le 12 mai 1497] l'excommunication contre lui. Le chef de l'Église chrétienne condamnait le prophète de la liberté et de la réforme morale.

Les Florentins se trouvaient maintenant, entre leur confiance au dominicain et leur foi catholique, entre leurs sentiments républicains et leur respect pour le chef de l'Église, entre leur liberté et la tyrannie du chef de la ligue italienne. On ne peut guère imaginer un choc d'opinions plus contradictoires, plus embarrassantes. D'un côté, les adeptes, le neveu du célèbre Pic de la Mirandole, le poète Benivieni, faisaient, dans de chaleureux écrits, l'apologie du moine menacé, de l'autre, les ennemis interrompaient les sermons du moine par des interpellations, des scènes indécentes. L'Église devenait presque une arène. C'est le danger de mêler la religion aux choses de la politique. Le gouvernement suivait lui-même les fluctuations de l'opinion; il allait d'une Seigneurie disposée à soutenir le moine à une autre disposée à l'abandonner. Savonarole ne montra pas une grande prudence dans la lutte. Tantôt il prodiguait les railleries et les insultes au Saint-Siège, en disant : « On sait ce que valent les excommunications; pour quelques deniers, on fait excommunier par la cour de Rome qui l'on veut. » Tantôt il ébranlait l'infailibilité du pontife et disait : « Comme chrétien, je ne puis pécher, mais comme homme je pêche; comme pape, Alexandre ne peut faillir, mais comme homme il se trompe. » S'élevant enfin, en vertu de l'inspira-

tion d'en haut, au-dessus du chef de l'Église, il s'écria un jour : « Pour moi, je ne parle que sous la dictée du Christ, si je mens, c'est celui qui me dicte, qui a menti. » Déjà l'archevêque de Florence avait défendu aux fidèles d'assister aux sermons du moine. C'était là le moment décisif. Pour conserver la liberté telle au moins que le moine l'avait établie, il fallait maintenant que Florence fit schisme, se séparât de l'Église comme de l'Italie, sous son chef spirituel et temporel, Jérôme Savonarole. C'était là une bien héroïque et bien étrange résolution à demander à Florence. Elle était devenue païenne avec Laurent de Médicis; se réformer, au sens où l'on devait entendre ce mot plus tard, c'était beaucoup exiger d'elle. Savonarole lui-même entraînait là dans un nouveau monde qu'il ne soupçonnait pas, et qui l'effrayait. Il n'avait jamais cru que la liberté, la réforme morale pussent le pousser si loin. Il écrivait son apologie, adressait sa justification, presque sa soumission au Saint-Siège. En même temps, les États italiens tentaient la Seigneurie par des propositions de paix; Venise, jalouse de Ludovic le More, qui prétendait s'adjuger Pise défendue en commun, faisait proposer à la Seigneurie de lui rendre cette ville, si elle entraînait dans la ligue. Ludovic le More, de son côté, proposait de retirer ses troupes si Florence faisait alliance avec lui. Une Seigneurie enfin, peu favorable au moine, effrayée à l'idée de faire schisme, saisie par la perspective de finir la guerre, fit un premier pas; elle interdit la chaire au moine, et lui ordonna de se renfermer dans son couvent. Le chef temporel de la république était remercié, le Christ-roi destitué avec Savonarole. Il ne restait plus que le prophète.

Jérôme, en faisant ses adieux, essaya de tenir Florence et l'Italie sous la menace des plus sinistres prédictions, pour les punir de négliger les avis qu'il leur avait apportés d'en haut : « Vous parlez de paix, dit-il, avec un accent plus triste et plus irrité encore que de coutume, et moi je vous dis qu'il n'y aura point de paix, car Dieu est irrité. Les anges et les saints sont à genoux devant lui, mais non plus pour lui crier : Pitié ! pitié ! mais pour l'exciter à frapper et à punir. Ils sont avec les barbares maintenant. Saint Pierre marche en criant : A Rome ! et saint Ambroise : A Milan ! et saint Marc : A Venise ! et saint Antoine : A Florence ! Temps cruel, temps mortel ! ténèbres à l'Occident, ténèbres à l'Orient ! » Le prophète ne comptait plus que sur Charles VIII, qui promettait toujours de venir, et, de temps en temps ramassant quelque argent et quelque troupe, approchait des frontières

de l'Italie. Il lui avait écrit plusieurs fois et s'était adressé même à d'autres souverains pour obtenir dans un concile la déposition du pape Alexandre VI. Les princes italiens avaient appelé l'intervention étrangère dans les affaires de l'Italie ; lui, il l'invoquait dans les affaires de l'Église : « Il est venu une fois déjà, disait Jérôme en parlant de Charles VIII, et il n'a pas dégainé l'épée ; il reviendra, et cette fois l'épée sortira du fourreau, et le peuple sera diminué. Oh ! alors, le jour sera silencieux, et l'on n'entendra plus autant de chansons, la nuit, dans la ville de Florence. » Ce fut un des derniers sermons du moine. Charles VIII, qui avait paru venir prendre à Lyon le commandement d'une nouvelle armée, retourna pour ses plaisirs à Tours, où il devait mourir. Savonarole se retira à Saint-Marc, mais il n'y pouvait rester en paix ; l'ennemi vint l'y poursuivre.

La première chose que le peuple demande à un prophète, dès qu'il ne commence plus à croire en lui, ce sont des signes. Un frère mineur, observantin, avait déjà offert de prouver, par l'épreuve du feu, la fausseté de la mission de Savonarole. L'ordalie, si célèbre au moyen âge, n'était pas depuis si longtemps tombée en désuétude. On se rappelait qu'à Florence même, Pierre de Feu était entré dans les flammes du bûcher pour prouver la simonie d'un évêque de Florence au onzième siècle, et on assurait qu'il en était sorti sain et sauf. On défia Savonarole et les siens ; Savonarole ne pouvait moins faire pour prouver qu'il avait raison contre un pape. La foi de ceux qui lui restaient l'entraîna d'ailleurs ; deux ou trois cents fidèles vinrent s'offrir pour affronter l'épreuve à sa place. La Seigneurie trouvait là un moyen de sortir d'embarras ; les hommes ne savaient plus que croire : il fallait que Dieu parlât ! La Seigneurie fit dresser le bûcher sur la place du Vieux Palais et ajourna trois frères mineurs et trois dominicains, pour soutenir l'épreuve. Le peuple emplissant la place, était monté sur les maisons, sur les toits. Le ciel, couvert de sombres nuages, donnait à la scène quelque chose de tragique. Arrivés sur la place en grande procession, les frères désignés se mirent à discuter pour savoir si l'on pouvait entrer dans les flammes avec ou sans froc, avec le corps ou sans le corps de Jésus-Christ. La discussion s'échauffa, se prolongea. Le peuple s'impatientait, demandant le miracle ; Dolfo Spini, un ennemi de Savonarole, furieux, lui eût fait un mauvais parti si Maruccio Salviati ne l'avait défendu l'épée à la main. Pendant qu'on discutait, les nuages crevèrent et dispersèrent acteurs et


spectateurs, non sans péril cependant pour Savonarole, qu'on voulait déjà mettre en pièces.

Le prophète était perdu : il avait refusé des signes. Le lendemain, le peuple, soulevé par les Arrabiati, se rua sur le couvent de Saint-Marc; il voulait maintenant le sang de l'imposteur qui l'avait trompé, dupé pendant quatre ans. Valori chercha à défendre le couvent et fut assassiné. Bientôt les portes volèrent en éclats; le peuple furieux entra. Savonarole, prosterné devant l'autel de la chapelle de Saint-Marc, pria, chantait à haute voix. Quelques robustes dominicains, un cierge à la main, une pertuisane de l'autre, semblables, dans leurs longs manteaux blancs, sous les arcades, à de grands fantômes, tinrent pendant quelque temps la foule en respect, jusqu'à ce que la Seigneurie eût fait prendre Jérôme Savonarole et ses deux plus fidèles disciples pour les conduire en prison. Elle devait maintenant leur sang au peuple et au pape qui le demandaient; leur procès fut instruit, poussé avec vigueur, plusieurs fois recommencé; ils furent condamnés au feu. On n'a jamais bien su les considérants de la condamnation ni les détails du procès; les juges en ont si bien falsifié ou détruit les pièces, que l'on n'en saurait plus rien dire d'authentique aujourd'hui. De quoi la commission formée par la Seigneurie pouvait-elle accuser Jérôme Savonarole?—d'hérésie? Tribunal laïque, elle n'avait point qualité pour cela;—d'un crime politique? il n'y en avait pas l'ombre; le seul qu'eût laissé commettre Savonarole, la Seigneurie en était complice; il n'avait point fait un miracle pour convaincre Florence? Après l'avoir tant gâtée, Savonarole lui devait sans doute encore cette preuve de tendresse; mais ce crime ne tombait sous aucune loi. Savonarole fut condamné pour un crime, irrémissible en politique: il avait été vaincu. Il avait promis de sauver Florence, et il ne la sauvait point; il en avait donné le ciel pour garant, et le ciel l'abandonnait. La Seigneurie le livra donc au bûcher, et le peuple vit brûler avec joie celui qu'il avait longtemps adoré.

Faible devant la torture, Savonarole se contredit, mais il retrouva son courage devant la mort. Il s'y était préparé en commentant les psaumes *Miserere mei, Deus, et In te, Domine, speravi*. Ses dernières paroles respirèrent la fierté et la tendresse. Quand, avant de le livrer au bourreau, on le retrancha de l'Église: « De la militante, s'écria-t-il; mais de la triomphante, non! » Lancé par une potence, à laquelle on le suspendit, au milieu des flammes, il s'écria encore: « Florence! Florence! qu'as-tu fait? »

Ces paroles rappellent involontairement d'autres paroles prononcées dans une occasion semblable par un personnage qui nous est plus cher, sur un bûcher élevé presque par des mains françaises : « Rouen ! Rouen ! disait Jeanne d'Arc, est-ce ici que je devais mourir ! » La tendresse du cœur est le fond des illuminés. Pardonnons-leur à tous parce qu'ils ont beaucoup aimé ; ne les admirons cependant que si leur vie a été utile à l'humanité. Comment ne pas, sous ce rapport, préférer la jeune fille qui sauva la France au moine italien qui crut rendre la liberté à Florence ? Jeanne d'Arc portait jusque dans l'illuminisme un bon sens qui la laissait toujours maîtresse d'elle-même ; elle poussait la pitié jusqu'à pleurer sur les Anglais ; elle apportait dans son rôle une naïveté, une simplicité ignorante d'elle-même, et, dans l'affirmation de sa mission, une modestie inébranlable qui soumettait son esprit, sinon son cœur, à ce qu'elle ne comprenait pas. Savonarole poussait l'illuminisme jusqu'à la folie ; il oubliait la pitié jusqu'à laisser couler le sang d'un de ses concitoyens ; il apportait dans son rôle des apprêts, une science qui faisaient douter de l'acteur, et il affirmait enfin sa mission avec un orgueil qui alla jusqu'à blasphémer celui dont il prétendait la tenir. Est-ce pour cela que la France a trouvé son indépendance dans le bûcher de Jeanne d'Arc, tandis que Florence a vu la sienne compromise dans celui de Savonarole ?

---





# LE POÈTE ET LE PROSATEUR

PAR ALFRED DE MUSSET

---

Le poète n'écrit presque jamais la réflexion. Le prosateur n'est juste et profond que par elle. Le poète cependant doit la sentir, et plus profondément encore que le prosateur, par cette raison que pour exprimer son idée, quelle qu'elle soit, quand ce ne serait que pour la rime, il faut qu'il travaille longtemps. Or, pendant ce travail obligé, une multitude de commentaires, de faces diverses, de corollaires, se présentent nécessairement, à moins de supposer un idiot qui rime un plagiat. Ces corollaires sont plus ou moins bons, brillants, justes, séduisants ; ils détournent, ramènent, expliquent, enchantent ; pour le prosateur, ce sont des veines, des minerais ; pour le poète, les reflets d'un prisme. Il faut au poète le jet de l'âme, l'idée mère ; il s'y attache, et cependant peut-il se résoudre à perdre le fruit de la réflexion ! S'il n'a que quatre lignes à écrire, il faut donc que le reste y entre ; de là ce qu'on nomme la poésie, c'est-à-dire, ce qui fait penser. Dans tout vers remarquable d'un vrai poète, il y a deux ou trois fois plus que ce qui est dit ; c'est au lecteur à suppléer le reste, selon ses idées, sa force, ses goûts.

Parlons de la mélodie. Tout le monde la sent, depuis les loges de la Scala où les femmes se balancent sous les girandoles, jusqu'aux échaliers de la Beauce où les bœufs s'arrêtent quand un pâtre siffle. Là est, avant tout, la passion du poète. La poésie est si essentiellement musicale qu'il n'y a pas de si belle pensée devant laquelle un poète ne recule si la mélodie ne s'y trouve pas, et à force de s'exercer ainsi, il en vient à n'avoir non-seulement que des paroles, mais que des pen-

sées mélodieuses. Pour celui qui écrit en prose, il y a bien, si l'on veut, une sorte de goût qui évite les dissonances, et une certaine recherche de la grâce qui groupe les mots le plus proprement possible; mais si cette recherche et ce goût préoccupent seulement un peu trop l'écrivain, c'est une puérilité qui ôte le poids à la pensée. Un mot suffit pour le prouver : la prose n'a pas de rythme déterminé, et sans le rythme la mélodie n'existe pas. Or, du moment qu'un moyen qu'on emploie n'est pas une condition nécessaire pour arriver au but qu'on veut atteindre, à quoi bon ? Que dirait-on d'un homme qui ayant une affaire pressée s'imposerait l'obligation de ne marcher dans les rues qu'en faisant des pas de bourrée comme un danseur ? C'est à peu près là ce que fait le prosateur qui cadence ses mots ; car lui aussi a une affaire pressée, c'est de dire ce qu'il pense et non autre chose. Le poète, au contraire, a pour premières lois, pour conditions indispensables, le rythme et la mesure. Son talent n'existe pas indépendamment de ces lois, mais par elles ; le rythme est sur ses lèvres, la mesure dans sa gorge, sans eux il est muet.

Pénétrons plus avant. Mon but n'est pas de faire un parallèle et de prouver que le prosateur est un piéton et le poète un cavalier. Je veux dire que ce sont deux natures entièrement-différentes, presque opposées, et antipathiques l'une à l'autre. Cela est si vrai qu'il n'est pas rare de voir, parmi les lecteurs, des gens de mérite, pleins d'intelligence et d'esprit, montrer un goût parfait pour les ouvrages en prose, et ne rien comprendre à la poésie. D'autres, au contraire, presque ignorants, étrangers aux lettres, se laissent prendre, sans savoir pourquoi, au seul bruit d'une rime, jusqu'au point de ne plus pouvoir examiner ce que vaut une pensée dès l'instant qu'elle fait un vers. Que dire à cela ? il faut bien reconnaître qu'une différence de procédé ne suffit pas pour motiver d'une part une si grande répugnance, de l'autre une si forte prédilection.

Le romancier, l'écrivain dramatique, le moraliste, l'historien, le philosophe, voient les rapports des choses ; le poète en saisit l'essence. Son génie purement natif cherche en tout les forces natives. Sa pensée est une source qui sort de terre ; ne lui demandez pas de se mêler de politique et de raisonner sur telle circonstance qui se passerait même à deux pas de lui ; il ignore ces jeux de la fantaisie et ces variations de l'espèce humaine ; il ne connaît qu'un homme, celui de tous les temps. Le poète n'a jamais songé que la terre tourne autour du soleil ; il est indifférent aux affaires publiques, négligent des



siennes ; c'est assez pour lui des ouvrages de la nature. Le plus petit être, la moindre créature, par cela seul qu'ils existent, excitent sa curiosité. Le grand Goethe quittait sa plume pour examiner un caillou, et le regarder des heures entières ; il savait qu'en toute chose réside un peu du secret des dieux. Ainsi fait le poète, et les êtres inanimés eux-mêmes lui semblent des pensées muettes. Tandis que des rêveurs qui divaguent cherchent à satisfaire leur exaltation par des déclamations ampoulées et par un vain cliquetis de mots, il contemple ardemment la forme de la matière, et s'exerce à entrer dans la séve du monde. Regarder, sentir, exprimer, voilà sa vie ; tout lui parle ; il cause avec un brin d'herbe ; dans tous les contours qui frappent ses yeux, même dans les plus difformes, il puise et nourrit incessamment l'amour de la suprême beauté ; dans tous les sentiments qu'il éprouve, dans toutes les actions dont il est témoin, il cherche la vérité éternelle ; et tel il est né, tel il meurt, dans sa simplicité première ; arrivé au terme de sa gloire, le dernier regard qu'il jette sur ce monde est encore celui d'un enfant.

# ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV

---

## XIV

### HOMMAGE DU DUCHÉ DE BAR


#### RENDU AU ROI PAR LE DUC DE LORRAINE

(25 novembre 1699)

Le duc de Lorraine qui va rendre foi et hommage à Louis XIV pour le duché de Bar<sup>1</sup>, est celui dont Voltaire a tracé le portrait suivant :

« Il est à souhaiter que la dernière postérité apprenne qu'un des moins grands souverains de l'Europe a été celui qui a fait le plus de bien à son peuple. Léopold trouva la Lorraine désolée et déserte ; il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conservée toujours en paix, tandis que le reste de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eu la prudence d'être toujours bien avec la France et d'être aimé dans l'Empire, tenant heureusement ce juste milieu qu'un prince sans pouvoir n'a presque jamais pu garder entre deux grandes puissances. Il a procuré à ses peuples l'abondance qu'ils ne connaissaient plus. Sa noblesse, réduite à la dernière misère, a été mise dans l'opulence par ses seuls bienfaits. Voyait-il la maison d'un gentilhomme en ruine, il la faisait rebâtir à ses dépens ; il payait leurs dettes ; il mariait leurs filles ; il prodiguait des présents avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits ; il mettait dans ses dons la magnificence d'un prince et la poli-

1. Le territoire du duché de Bar forme aujourd'hui l'arrondissement de Bar-le-Duc. Ce duché fut gouverné, de 951 à 1431, par des seigneurs particuliers qui, après avoir porté le titre de ducs jusqu'en 1034, prirent alors celui de comtes, pour le quitter et redevenir ducs en 1355. A partir de 1431, le duché de Bar fut une dépendance de la Lorraine dont il suivit les destinées jusqu'à la réunion de cette province à la France en 1766. Le duché de Bar avait déjà été réuni à la couronne de France depuis 1659 jusqu'à la paix de Ryswick, en 1697, époque où il fut rendu à la maison de Lorraine, sous la réserve de l'hommage.



tesse d'un ami. Les arts, en honneur dans sa petite province, produisaient une circulation nouvelle qui fait la richesse des États. Sa cour était formée sur celle de France : on ne croyait presque pas avoir changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres. Il a établi dans Lunéville une espèce d'université sans pédantisme, où la jeune noblesse d'Allemagne venait se former. On y apprenait de véritables sciences, dans des écoles où la physique était démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talents jusque dans les boutiques et dans les forêts, pour les mettre au jour et les encourager. Enfin, pendant tout son règne, il ne s'est occupé que du soin de procurer à sa nation de la tranquillité, des richesses, des connaissances et des plaisirs. « Je quitterais demain ma souveraineté, disait-il, si je ne pouvais faire du bien. » Aussi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé ; et j'ai vu, longtemps après sa mort, ses sujets verser des larmes en prononçant son nom. Il a laissé, en mourant, son exemple à suivre aux plus grands rois et il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire<sup>1</sup>. »

Le duc de Lorraine<sup>2</sup> ayant fait demander au Roi que Sa Majesté trouvât bon qu'il vint incognito et sous le nom de marquis du Pont-à-Mousson, lui rendre l'hommage du duché de Bar, Sa Majesté y a consenti ; en sorte qu'il n'a été question d'aucune cérémonie pour le recevoir à son arrivée à Paris, ni pour le conduire à l'audience de Sa Majesté. Et comme les petites-filles de France n'y perdent jamais leur rang, quoique mariées à des princes d'un rang inférieur à elles, cette princesse [la duchesse de Lorraine<sup>3</sup>] y a eu le rang que sa naissance lui donne et dont sa maladie ne lui a pas permis de jouir autant qu'elle l'auroit souhaité.

L'incognito du duc de Lorraine n'a eu d'autre raison que l'état de ses affaires : ce prince n'est que depuis très-peu de temps rétabli dans ses États, et ses affaires ne sont pas encore assez rangées et assez bonnes pour soutenir, sans l'incommoder beaucoup, la dépense qu'un voyage en cérémonie à la cour de France lui auroit coûté, et le Roi, dont

1. VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*

2. Léopold-Joseph-Charles-Agapet-Hyacinthe, duc de Lorraine, né à Inspruck le 11 septembre 1679, mort le 27 mars 1729.

3. Élisabeth-Charlotte d'Orléans, fille de Philippe, duc d'Orléans, et de Charlotte-Élisabeth de Bavière ; née le 13 septembre 1678, mariée au duc de Lorraine le 13 octobre 1698, elle mourut le 23 décembre 1744, ayant donné naissance à treize enfants, la plupart morts jeunes ou même en bas âge.

il a l'honneur d'avoir épousé la nièce, a bien voulu entrer dans ces raisons. Cependant quelques gens ont voulu croire, ou du moins dire que la cause de cet incognito étoit qu'il provenoit de la difficulté qui se seroit rencontrée entre Messieurs les princes du sang et M. le duc de Lorraine, s'il fût venu en cérémonie, tant pour la première visite que pour le pas en lieux tiers.

Et quoique ceux qui connoissent les rangs que les princes doivent tenir entre eux soient assez informés de la prééminence que les princes du sang en France ont dans toutes les cours de l'Europe, pour savoir que, non-seulement à la cour de France, mais en tous autres lieux, le duc de Lorraine ne marche qu'après eux, je crois qu'il n'est pas hors de propos, pour l'instruction de ceux qui sont moins informés de ces sortes de choses, d'en rapporter ici les exemples les plus récents.

L'exemple le plus récent est dans la personne du prince de Conti et du feu duc de Lorraine, père du duc de Lorraine d'aujourd'hui.

Le prince de Conti sortit de France avec feu M. son père, sans la permission du Roi. Ils ne voulurent pas passer à Vienne, pour se rendre plus tôt à l'armée de Hongrie, l'envie de faire la campagne contre les Turcs étant l'unique objet de leur voyage. Ils envoyèrent à Vienne La Chapelle, leur secrétaire, et l'adressèrent au prince Louis de Bade qui leur dit que l'empereur, averti que ces princes alloient servir dans son armée, avoit envoyé ordre au duc de Lorraine qui la commandoit de les recevoir et de les traiter avec tous les honneurs dus aux princes du sang de France; qu'il étoit persuadé que le duc de Lorraine, par sa propre inclination, iroit au-devant de tout, pour suivre en cela l'intention de l'Empereur; mais qu'en cas qu'il ne le fit pas, il pouvoit assurer ses maîtres qu'ils n'auroient qu'à en écrire à Vienne et que l'Empereur leur feroit donner toute satisfaction.

Dès qu'ils furent arrivés à Raab où le duc de Lorraine étoit, il les alla voir le premier et non-seulement il leur fit les honneurs chez lui à Raab, et dans toute l'armée pendant la campagne, mais ayant été plusieurs fois diner avec eux dans le camp chez l'électeur de Bavière, lieu qui pouvoit bien passer pour un lieu tiers, les princes de Conti furent assis à la première place, le duc de Lorraine ensuite et l'électeur de Bavière après.

Quand ces mêmes princes revinrent de l'armée de Hongrie, l'Empereur leur fit dire que, s'ils vouloient venir à la cour, il leur donnoit le même traitement qu'il donne aux électeurs. Or il s'en faut

beaucoup que le traitement qu'il donnoit au duc de Lorraine, son beau-frère, fût égal à celui des électeurs.

Le duc Charles de Lorraine, grand-oncle de celui d'aujourd'hui, a rendu la première visite à feu M. le Prince et à M. le Prince d'aujourd'hui, non-seulement quand il étoit en France, mais M. le Prince m'a dit que quand feu M. le Prince s'étoit trouvé à Bruxelles, par les malheurs qui l'avoient fait sortir de France, le duc Charles IV n'a jamais manqué de lui rendre la première visite et de lui céder en lieu tiers de la même manière que s'il eût été en France. Bien plus, l'archiduc, frère de l'empereur, gouverneur des Pays-Bas, faisoit toujours les honneurs à feu M. le Prince, même en lieu tiers, tant qu'il a été à Bruxelles et dans les autres places des Pays-Bas; de manière que, quand M. le Prince, l'archiduc et le duc de Lorraine se trouvoient en lieu tiers, comme dans les églises ou dans le jardin de la cour à Bruxelles, M. le Prince tenoit la place la plus honorable, l'archiduc se mettoit après lui, le duc de Lorraine après l'archiduc.

De plus, tout le monde sait que le duc de Savoie étant à Fontainebleau et Henri IV ayant aperçu M. le Prince, grand-père de celui-ci, qui faisoit des civilités à ce duc au passage d'une porte, le Roi dit, touchant à M. le Prince : « Passez, mon cousin ; M. de Savoie sait trop ce qu'il vous doit pour passer devant vous. »

Le duc et la duchesse de Lorraine, étant partis de Bar avec fort peu d'équipage, couchèrent à Meaux le 19 novembre 1699 et en partirent le 20 pour venir à Paris.

Monsieur et Madame et M. de Chartres allèrent au-devant d'eux et les rencontrèrent environ sur les deux heures après midi au delà de Pantin, c'est-à-dire environ à cinq quarts de lieue de Paris : Monsieur étoit suivi de la compagnie de ses gardes du corps et de quantité de carrosses à lui.

M. et madame de Lorraine étoient dans une berline fort simple et avec fort peu de suite. Dès qu'ils aperçurent le carrosse de Monsieur, ils se jetèrent à bas du leur et coururent à Monsieur et à Madame qui mirent pied à terre pour les recevoir. Madame de Lorraine les ayant embrassés leur présenta M. de Lorraine, qu'ils embrassèrent aussi.

Après un moment de conversation, Madame remonta dans son carrosse, et Monsieur fit monter après elle M. de Chartres qui se mit sur le strapontin. Monsieur monta après et fit ensuite monter Madame et M. de Lorraine, et leur dit de se mettre sur le devant du carrosse, parce que M. de Chartres ne pouvoit en aucune façon y al-

ler. Madame la duchesse de Ventadour, dame d'honneur, se mit sur l'autre strapontin. M. de Chartres étoit pareillement sur le strapontin en allant à Pantin, et madame de Ventadour, avec les deux dames d'atours de Madame, étoit dans le fond de devant.

Il est si établi que le rang de M. de Chartres est fort au-dessus de celui de M. le duc de Lorraine que M. de Chartres ne crut pas qu'on dût faire attention à ce qu'il étoit sur le strapontin, non plus qu'à la manière dont il se plaça le soir à table où il crut qu'il étoit plus galant de se mêler incognito au milieu des dames, comme M. de Lorraine s'y mit, que de prendre la place qui lui étoit due. Mais, comme M. de Chartres apprit que beaucoup de gens avoient trouvé à redire à l'une et à l'autre de ces actions, et qu'on alloit jusqu'à en tirer des conséquences pour douter même de son rang, il donna dans la suite plus d'attention à ce qu'il faisoit quand il s'est trouvé avec le duc de Lorraine; en sorte qu'il s'est toujours depuis placé à table à la droite de Monsieur et a passé toujours devant le duc de Lorraine qui, ayant appris ce qui s'étoit dit sur cela, s'en expliqua lui-même avec M. de Chartres en présence de Monsieur, et dit à M. de Chartres qu'il savoit le respect qu'il lui devoit et la différence qu'il y avoit de son rang au sien; et, depuis même, s'étant trouvé à des passages de portes où M. de Chartres s'amusoit à parler à quelqu'un, le duc de Lorraine affecté d'attendre M. de Chartres pour le laisser passer.

Cependant, la *Gazette de Bruxelles* a eu l'insolence de dire que M. de Chartres, en tous lieux et en toutes occasions, avoit cédé le pas et la main à M. de Lorraine. Ce que je marque afin de faire donner attention à cette imposture, et de rendre inutiles les conséquences que l'on voudroit peut-être tirer quelque jour du faux témoignage de cette gazette.

Le duc de Lorraine ayant l'honneur d'être gendre de Monsieur, il le mena lui-même à Versailles, le samedi 24 novembre, pour le présenter au Roi. Ils y arrivèrent sur les onze heures du matin. Sa Majesté, qui étoit dans son conseil des finances, avoit donné ordre à l'huissier de la chambre que, lorsqu'ils arriveroient, il laissât entrer Monsieur et M. le duc de Lorraine uniquement, et pas même le premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, dans le salon qui est entre la chambre où il couche et le cabinet où il tient conseil et dans lequel salon il n'entre jamais personne pendant le temps du conseil.

Dès que Sa Majesté fut avertie que Monsieur étoit dans le salon; elle sortit du conseil, poussée par son premier valet de chambre dans



un fauteuil à roulettes, la goutte ne lui permettant pas de marcher. Le premier valet de chambre arrêta le fauteuil à deux pas de la porte du cabinet que l'on referma à l'instant, en sorte que le Roi resta seul avec Monsieur et M. le duc de Lorraine qui baissa la tête jusqu'à terre pour saluer Sa Majesté qui l'embrassa, et avec laquelle il eut un quart d'heure de conversation. Sa Majesté étoit sortie de son cabinet sans prendre son chapeau, et Monsieur et le duc de Lorraine restèrent debout pendant cette entrevue. Après ce quart d'heure de conversation, le Roi ordonna à l'huissier de faire entrer les comtes de Carlingfort et de Couronges et autres de la suite du duc de Lorraine. Quantité de courtisans entrèrent en même temps et firent un cercle autour de la chaise du Roi. Monsieur présenta à Sa Majesté les gens de qualité de la suite du duc de Lorraine, et, un moment après, le Roi fit repousser sa chaise dans son cabinet où le conseil l'attendoit, et dit à Monsieur de faire passer M. de Lorraine à travers pour lui faire voir les curiosités de sa petite galerie qui est de l'autre côté du cabinet où il tient conseil.

De là, Monsieur le mena voir le grand appartement du Roi, dans lequel il trouva madame la duchesse de Bourgogne qui passoit dans la grande galerie pour aller à la messe; il lui fit la révérence et lui parla, mais sans la baiser.

#### CÉRÉMONIE DE L'HOMMAGE.

Le mercredi 25 novembre, jour de l'hommage, Monsieur mena le duc de Lorraine de Paris à Versailles, et ils y arrivèrent sur les trois heures et demie. Il y vint avec Monsieur dans son carrosse. En arrivant, il alla descendre dans l'appartement du comte d'Armagnac, grand écuyer de France, prince de sa maison, et Monsieur monta tout droit chez le Roi. Dès qu'il y fut arrivé, Sa Majesté, qui attendoit dans son cabinet, passa dans son salon et s'assit dans un fauteuil au fond du salon qui regarde la porte. A sa droite étoient monseigneur le duc de Bourgogne qui joignoit le bras du fauteuil, monseigneur le duc de Berry, M. le duc de Chartres, M. le Duc, et M. le duc du Maine, fils naturel du Roi; à la gauche, monseigneur le duc d'Anjou, qui joignoit aussi le fauteuil, Monsieur, M. le Prince, M. le prince de Conti, et M. le comte de Toulouse, frère cadet de M. le duc du Maine. Monseigneur le Dauphin, qui étoit depuis trois jours à son château de Meudon, ne se trouva point à l'hommage.

M. Phélypeaux de Pontchartrain , chancelier de France , étoit à la droite du Roi à côté du dossier de son fauteuil , monseigneur le duc de Bourgogne le couvrant un peu . M. le duc de Gesvres , premier gentilhomme de la chambre du Roi en année , étoit derrière entre monseigneur le duc de Bourgogne et monseigneur le duc de Berry pour faire la fonction ci-après ; et le duc de Beauvilliers , premier gentilhomme de la chambre de M. de Bourgogne et gouverneur de messeigneurs d'Anjou et de Berry , étoit derrière monseigneur le duc d'Anjou . Derrière le fauteuil étoit le maréchal duc de Lorges , capitaine des gardes du corps en quartier , et les maîtres de la garde-robe de Sa Majesté un peu en arrière du fauteuil .

Le marquis de Torcy , ministre et secrétaire d'État des étrangers , et le comte de Pontchartrain , secrétaire d'État de la Maison du Roi , étoient , le premier , après M. le duc du Maine à la droite , et l'autre , après M. le comte de Toulouse à la gauche ; et l'un et l'autre y assistoient comme témoins , pour signer ensuite en cette qualité l'acte de l'hommage . Une foule de courtisans remplissoit le reste du salon , en laissant une espèce d'avenue vide depuis le fauteuil où le Roi étoit assis jusqu'à la porte . Il n'y avoit aucun prince étranger ni de ceux à qui le Roi en a donné les prérogatives . Il n'y avoit pareillement aucun duc que les trois que je viens de nommer , que les fonctions de leur charge y demandoient . Les princes étrangers n'y étoient pas , parce qu'ils ne s'y seroient pas couverts , et les ducs , parce qu'ils ne veulent céder en rien aux princes étrangers , et qu'ils croiroient céder de prendre le temps que ceux-ci ne se trouvent point à une cérémonie , quoiqu'ils n'aient en aucune occasion la prérogative de se couvrir .

Peu de temps après que le Roi fut assis dans son fauteuil , le duc de Lorraine , n'étant conduit par aucun des officiers de Sa Majesté , vint et entra dans le salon ayant à sa droite le comte de Carlingfort , et à sa gauche le marquis de Couronges , tous deux ses domestiques . Les huissiers n'ouvrirent qu'un battant de la porte . Dès que le duc de Lorraine aperçut le Roi , il fit une profonde révérence , et Sa Majesté n'ôta point son chapeau , et ne lui fit aucune sorte de civilité jusqu'après l'hommage . Le duc s'étant trouvé à la troisième révérence auprès du carreau de velours cramoisi qui étoit aux pieds du Roi , Sa Majesté dit au duc de Gesvres : *Monsieur , prenez l'épée et le chapeau ;* et le duc de Gesvres passa entre monseigneur de Bourgogne et monseigneur de Berry et reçut le chapeau , les gants et l'épée , que le duc de Lorraine s'ôta lui-même en approchant du carreau ; et le duc

de Gesvres donna le tout en même temps à un huissier de la chambre du Roi qui étoit derrière lui, et qui tint l'épée et le chapeau pendant la lecture de l'hommage <sup>1</sup>.

Le duc de Lorraine se mit à deux genoux sur le carreau, et mit ses mains jointes et nues entre celles du Roi qui demeura ganté; et le Roi, pour avoir les mains libres, remit sa canne entre celles du duc de Beauvilliers. Sa Majesté dit aussitôt à M. le Chancelier, que monseigneur le duc de Bourgogne avoit laissé avancer auprès du bras du fauteuil, et se serrant auprès de monseigneur le duc de Berry : *Monsieur, lisez*. Et M. le Chancelier lut la foi et hommage à haute voix, dans les termes qui seront ci-après insérés.

Après l'hommage rendu, le duc de Lorraine se leva et reprit des mains du duc de Gesvres son chapeau, ses gants et son épée, qu'il remit lui-même à son côté. Alors le Roi se leva de son fauteuil et ôta son chapeau en s'approchant du duc de Lorraine et, sans l'embras-

1. On a tant parlé à la Cour, et devant et depuis l'hommage, sur l'épée et le chapeau que le Roi a ordonné au duc de Gesvres de prendre, que je crois nécessaire d'en décider ici la question.

Il est constant que dans l'hommage rendu par Charles IV, duc de Bar, en 1661, il est dit qu'il remit son chapeau et ses gants entre les mains du premier gentilhomme de la chambre, en l'absence du chambellan. Mais comme le Roi n'a plus de vassal, d'ailleurs souverain, que le duc de Bar, l'exemple de ces sortes d'hommages est si rare qu'on en ignore entièrement les usages et les raisons qui les ont fondés, en sorte que tous les courtisans et les ducs surtout ont regardé comme une chose indigne d'un duc et pair et d'un premier gentilhomme de la chambre, de prendre le chapeau, les gants et l'épée du duc de Lorraine, et on a poussé la chose jusqu'à dire qu'il y avoit de l'erreur dans l'acte d'hommage de 1661. Mais loin qu'il y ait de l'erreur dans cet acte, non-seulement le chambellan doit prendre l'épée et le chapeau, mais s'il y avoit un officier de la chambre au-dessus du chambellan, il devoit les prendre pour deux raisons : l'une que le Roi étant lors de ces sortes de cérémonies dans toute la grandeur de la majesté royale, il faut que toutes les fonctions qui s'y font soient faites par ses plus grands officiers, et cela uniquement par rapport au vassal qui fait l'hommage : ce qui se prouve par l'exemple du chancelier de France qui lit l'hommage et de deux secrétaires d'État qui sont témoins. En second lieu, il s'agit de désarmer un prince et de le faire mettre dans la posture la plus humiliante, et il parait convenable que ce soit un officier principal et ayant commandement qui fasse cette fonction : ce qui se justifie par l'exemple cité dans le *Cérémonial français* (t. II, p. 662), où l'on voit qu'en 1450, Pierre, duc de Bretagne, faisant hommage au Roi pour Montfort et Neaufle, ce fut Artus, comte de Richemont, connétable de France, qui reçut l'épée et le chapeau dudit duc, quoique le comte de Dunois et de Longueville, grand chambellan de France, fût présent. (B.)

ser, Sa Majesté remit aussitôt son chapeau et lui dit de se couvrir. Il se couvrit, et dans le même instant tous les princes que j'ai ci-dessus nommés se couvrirent aussi. Le Roi dit tout haut à M. de Lorraine : *Je ne doute pas que vous n'exécutiez très-fidèlement ce que vous venez de me promettre, et que je n'aie tout lieu de m'en louer ; et vous devez aussi être persuadé que, de mon côté, je chercherai toutes les occasions de vous donner des marques de mon affection.* Le duc de Lorraine répondit en faisant une profonde révérence dans les termes les plus respectueux. Sa Majesté lui fit compliment sur la petite vérole de madame de Lorraine, qu'il appela sa nièce ; et aussitôt elle rentra dans son cabinet en se découvrant et faisant une inclination de tête au duc de Lorraine, qui demeura quelque temps en conversation dans le salon avec messeigneurs les princes, sans se couvrir de part ni d'autre.

Pendant qu'ils parloient, l'huissier du cabinet vint avertir le duc de Lorraine que le Roi étoit seul dans son cabinet et qu'il l'y attendoit. Ce prince y entra seul, et y demeura tête à tête avec le Roi pendant plus d'un gros quart d'heure. Monsieur même n'y entra pas, et demeura dans le salon avec M. de Chartres et une grosse foule de courtisans. Les autres princes s'en allèrent.

Quand le duc de Lorraine sortit du cabinet, Monsieur lui dit de l'aller attendre chez M. le Grand, et il entra aussitôt dans le cabinet du Roi.

Le duc de Lorraine ne fut ni complimenté, ni suivi d'aucun officier à la sortie du cabinet. Il se mêla dans la foule, et s'en retourna avec ceux de ses domestiques qui l'avoient accompagné en venant.

Il faut remarquer qu'aucun prince de la maison de Lorraine, dont il y en a huit à la Cour, n'accompagna le duc de Lorraine jusqu'à la porte du salon, et qu'aucun ne se trouva dans le salon après l'hommage fait, pour prendre soin de lui et le reconduire. Ils peuvent avoir pour raison de ne l'avoir pas accompagné quand il y est venu : qu'ils auroient été obligés de demeurer à la porte, ne leur étant pas permis de se couvrir pendant l'hommage. Mais le duc de Chevreux, prince de leur maison, accompagnant en cérémonie à l'audience du Roi le duc de Lorraine en 1641, demeura à la porte pendant l'audience ; et quand la raison du chapeau seroit valable pour ne l'avoir pas accompagné en venant, elle ne peut pas être alléguée pour ne le venir pas joindre après l'hommage.

## PROCÈS-VERBAL DE L'HOMMAGE.

Comme il auroit plu à très-haut, très-excellent et très-puissant prince le Roi, notre souverain seigneur, d'accorder par le traité de paix fait et conclu à Riswick, en Hollande, le trentième jour d'octobre 1697, entre le Roi d'une part et l'empereur et l'Empire d'autre part, que M. le duc de Lorraine, Marchais, duc de Calabre, Bar, Gueldres, marquis de Pont-à-Mousson, comte de Vaudemont, Blamont, Zutphen, Salins, etc., seroit rétabli, pour lui, ses hoirs et successeurs, dans la libre et pleine possession des états, lieux et biens que le duc Charles, son grand-oncle paternel, possédoit l'an 1670, lorsqu'ils furent occupés par les armées de Sa Majesté, à l'exception néanmoins des changements et réserves mentionnés audit traité; et étant obligé en conséquence de prêter serment et de rendre la foi et hommage lige dus à Sa Majesté à cause du duché de Bar pour les terres d'icelui qui sont mouvantes de la Couronne, comme aussi pour les autres terres qui se trouveront appartenir audit sieur duc de Lorraine, dans l'étendue du chemin depuis Metz jusqu'en Alsace, dont la souveraineté appartient à Sa Majesté; pour cet effet, ledit sieur duc, au jour et à l'heure qui lui auroient été désignés par Sa Majesté, se seroit rendu à Versailles, et cejourd'hui, 25 novembre de l'année 1699, étant entré sur les trois heures après midi dans la chambre du Roi, et s'étant présenté à Sa Majesté, séant dans sa chaise, le chapeau, l'épée et les gants dudit sieur duc ayant été pris par le premier gentilhomme de la chambre de Sa Majesté, en l'absence du grand chambellan, ledit sieur duc se seroit mis à genoux sur un coussin aux pieds de Sa Majesté, laquelle lui tenant les mains jointes avec les siennes, le serment auroit été lu à haute voix par M. le Chancelier, en présence de nous Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, conseiller du Roi en tous ses conseils, ministre et secrétaire d'État et des commandements de Sa Majesté, commandeur et grand trésorier de ses ordres, et nous, Jérôme Phélypeaux, comte de Pontchartrain, aussi conseiller du Roi en tous ses conseils, secrétaire d'État et des commandements de Sa Majesté.

Duquel serment la teneur suit : *Monsieur, vous rendez au Roi la foi et hommage que vous lui devez, comme à votre souverain seigneur, à cause du duché de Bar, pour les terres dudit duché qui sont mouvantes de sa couronne, et pour les autres terres qui vous appartiennent en propriété dans l'étendue du chemin depuis Metz jusqu'en Alsace, dont la souveraineté appartient à Sa Majesté; et ce en conséquence du traité de paix fait et conclu à Riswick, en Hollande, le 30 octobre 1697, entre le Roi d'une part et l'empereur et l'Empire de l'autre, par lequel vous êtes remis et établi dans*

*les lieux, biens et états que le duc Charles, votre grand-oncle, possédoit l'an 1670, aux réserves et conditions portées dans ledit traité. Vous jurez et promettez à Sa Majesté de lui rendre la fidélité, service, obéissance que vous êtes tenu de lui rendre à cause desdites terres et de le servir de votre personne et de vos biens envers et contre tous, sans nuls excepter, en toutes les guerres et divisions que lui et ses successeurs rois pourroient ci-après avoir contre les ennemis de la Couronne, pour quelque cause que ce soit, ainsi que vous y êtes obligé pour raison desdites terres, et ne permettez qu'en icelles il soit fait aucune chose au préjudice de Sa Majesté et de son État, ainsi le jurez et promettez. A quoi ledit duc auroit répondu : Oui, Sire.*

A laquelle prestation de serment ont été présents : très-haut et très-puissant prince Louis de France, duc de Bourgogne ; très-haut et très-puissant prince Philippe de France, duc d'Anjou ; très-haut et très-puissant prince Charles de France, duc de Berry ; très-haut et très-puissant prince Philippe de France, frère unique de Sa Majesté, duc d'Orléans ; très-haut et puissant prince Philippe d'Orléans, duc de Chartres ; très-haut et puissant prince Jules de Bourbon, prince de Condé, pair et grand maître de France ; très-haut et puissant prince Louis de Bourbon, prince du sang, pair et grand maître de France ; très-haut et puissant prince François-Louis de Bourbon, prince de Conti ; très-haut et puissant prince Louis-Auguste de Bourbon, légitimé de France, duc du Maine, colonel général des Suisses et Grisons, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en Languedoc et grand-maître de l'artillerie ; et très-haut et puissant prince Louis-Alexandre de Bourbon, légitimé de France, comte de Toulouse, amiral de France, gouverneur et lieutenant général pour Sa Majesté en son pays et duché de Bretagne.

En témoin de quoi, par commandement de Sa Majesté nous avons signé ces présentes de nos mains à Versailles, ledit jour 25 novembre 1699, desquelles nous avons délivré une expédition audit sieur duc pour lui servir ainsi que de raison. *Signé : PHÉLYPEAUX et COLBERT.*

Nous, Léopold, duc de Lorraine, reconnoissons le contenu en ces présentes véritable.

*Signé : LÉOPOLD.*

A Paris, le 26 novembre 1699.

L'incognito empêchant le duc de Lorraine de rendre ni de recevoir aucune visite de cérémonie, il n'en a pas rendu, même à monseigneur le Dauphin ; il alla pourtant à son château de Meudon le 27 novembre, mais c'étoit pour faire sa cour au Roi qui y étoit depuis deux jours. Monseigneur se trouva dans le cabinet de Sa Majesté

qui, à cause de sa goutte, étoit assise sur un canapé. Et quand le Roi congédia M. de Lorraine, monseigneur le Dauphin le mena voir le magnifique appartement qu'il a fait faire depuis peu, et s'alla après promener avec lui dans tous ses jardins. Tous ses courtisans étoient dans le cabinet du Roi pendant que le duc de Lorraine y fut.

La *Gazette de Bruxelles* du 4 décembre n'a pas laissé de dire à l'article de Paris en date du 30 novembre, que le duc de Lorraine avoit été traité à Meudon par monseigneur le Dauphin; que M. le Prince lui avoit rendu visite, et qu'il y eut de grandes magnificences qui augmentèrent à l'arrivée de monseigneur le duc d'Anjou et de monseigneur de Berry; à quoi il n'y a pas un mot de vrai. Le duc de Lorraine n'a été à Meudon que comme je viens de le marquer dans ces mémoires, et M. le Prince ne l'a jamais vu que chez le Roi. La *Gazette de Bruxelles* a parlé si fausement sur tout ce qui s'est passé à l'égard du duc de Lorraine, qu'il n'est pas possible de s'empêcher de croire que le gazetier a été payé pour faire ces mauvais mémoires; n'y ayant pas d'apparence, quelque fausse qu'elle soit d'ailleurs, que l'on puisse parler avec si peu de vérité sur des faits si publics.

Je crois devoir marquer dans ce mémoire ce qui arriva par hasard à la Comédie le samedi, ne doutant pas que quelqu'un n'ait cru que ce fut une distinction pour le duc de Lorraine. Monsieur avoit fait dire aux comédiens qu'il iroit à la Comédie; et sur cela les comédiens avoient fait mettre à la première loge un tapis de velours cramoisi avec une frange d'or, honneur qui se rend ordinairement à Monsieur, et qui ne se rend point à M. de Chartres. Mais Monsieur, qui étoit fort enrhumé, n'alla point à la Comédie, et le tapis demeura toujours à la loge; en sorte qu'il est vrai de dire que le duc de Lorraine eut un tapis à sa loge la première fois qu'il alla à la Comédie à Paris. Mais ceux qui l'écrivirent se donnèrent bien de garde de dire que ce tapis avoit été mis dans la supposition que Monsieur iroit à la Comédie.

Le lundi ensuivant le duc de Lorraine alla à la Comédie, et comme Monsieur n'avoit point fait dire qu'il y iroit, il n'y eut point de tapis.

Le 30 novembre, Monsieur mena voir à ce prince le château et les jardins de Marly, où le Roi se rendit de Versailles. Quoique un brouillard très-épais empêchât de voir la beauté des jardins, le Roi, qui aime celui de Marly préférablement à tous ses autres jardins, se fit un plaisir d'en faire voir lui-même les fontaines et toutes les beautés

au duc de Lorraine. Comme Sa Majesté a eu la bonté de permettre, depuis longtemps, à tous ceux de ses courtisans qui ont l'honneur de le suivre dans les jardins de Marly de se couvrir pendant la promenade, tout le monde se couvrit dans le moment que le Roi fit couvrir le duc de Lorraine; et Sa Majesté étant rentrée dans son appartement après la promenade, le duc de Lorraine eut encore une conversation d'environ un quart d'heure, tête à tête avec elle, Monsieur même étant resté au dehors dans le salon. Après cette conversation, le duc de Lorraine prit congé du Roi, et Monsieur fit l'honneur aux gens de qualité de sa suite de les présenter à Sa Majesté.

Sa Majesté, pour ne rien faire qui pût tirer à conséquence, envoya tendre dans le grand appartement de Monsieur, au Palais-Royal, cinq ou six jours avant le départ du duc de Lorraine, la tapisserie d'*Alexandre*, du dessin de Lebrun, de la manufacture des Gobelins, estimée vingt-cinq à trente mille écus; et Monsieur, après lui en avoir fait remarquer les beautés et lui avoir demandé s'il voudroit l'acheter, lui dit que c'étoit un présent que Sa Majesté lui faisoit. Monsieur ne lui a fait aucun présent.

La *Gazette de Bruxelles* dit que le Roi lui avoit fait donner, le jour de son départ, une épée garnie de diamants d'un très-grand prix; ce qui est faux.

La *Gazette de Hollande* dit à l'article de Paris, en date du 30 novembre, que le Roi a fait un présent à Monsieur de cent mille écus, pour l'indemniser des grandes dépenses qu'il a faites pour le voyage de M. de Lorraine. Mais je puis assurer que Monsieur n'en a fait aucune, et que le Palais-Royal n'a été ni plus orné, ni plus éclairé, ni plus rempli de monde que tous les autres jours de l'année que Monsieur passe à Paris. Ce ne peut pas être une dépense à remarquer pour un aussi grand prince que Monsieur, de nourrir pendant dix jours une aussi petite suite qu'étoit celle du duc de Lorraine.

Pendant que je parle de Monsieur et d'un prince souverain reçu dans son palais, je crois devoir dire que Monsieur fait donner un siège à dos à un prince souverain quand il le reçoit en cérémonie; mais Monsieur m'a fait l'honneur de me dire que c'étoit une nouveauté que le cardinal Mazarin lui avoit fait faire pendant son enfance, en faisant donner chez Son Altesse Royale un siège à dos à M. de Modène. Auparavant, les frères du Roi ne donnoient qu'un siège pliant aux souverains; et pour preuve de cela, Monsieur m'a ajouté qu'ayant fait donner un siège à dos au duc Charles de Lor-



raine, il lui demanda d'où vient qu'il le traitoit mieux que feu monsieur son oncle, qui ne lui donnoit qu'un siège pliant. Monsieur lui dit que c'étoit une nouveauté que le cardinal avoit introduite pendant son enfance, et qu'il ne vouloit pas le traiter moins bien qu'il n'avoit fait un autre souverain.

La fièvre de madame de Lorraine, qui lui prit dès le soir de son arrivée à Paris, et qui fut suivie trois jours après de la petite vérole, ayant empêché cette princesse de venir à Versailles, monseigneur le duc d'Anjou et monseigneur le duc de Berry allèrent, le 23 novembre, la voir au Palais-Royal, à Paris. Monsieur joignit au haut du grand degré du Palais-Royal monseigneur le duc d'Anjou et monseigneur le duc de Berry; ils allèrent ensemble chez madame de Lorraine qui les vint recevoir, à la moitié de la seconde antichambre, j'entends celle qui est la plus près de la salle des gardes; ils allèrent jusque dans le cabinet qui est au bout de l'appartement et là ils s'assirent, savoir : monseigneur le duc d'Anjou, monseigneur le duc de Berry et Monsieur dans trois fauteuils, et madame de Lorraine sur un tabouret. Le duc de Lorraine ne se trouva point dans l'appartement pour ôter tout soupçon que ces princes eussent pu penser à lui aller rendre visite; mais comme ils furent ensuite visiter le grand appartement de Monsieur, que ces princes ne connoissoient pas encore, M. de Lorraine se trouva sur leur passage, les salua et demeura avec eux pendant une grande partie du temps qu'ils visitèrent l'appartement.

Si la maladie de madame de Lorraine ne l'avoit pas empêchée de venir à Versailles, messeigneurs les duc d'Anjou et de Berry ne l'auroient été voir qu'après avoir reçu sa visite.

Cette princesse est partie si peu de jours après avoir été guérie de la petite vérole qu'elle n'a pas été en état de paraître à la Cour, surtout y ayant des princes et princesses aussi jeunes que le sont monseigneur le duc de Bourgogne, messieurs ses frères et madame de Bourgogne. Elle a seulement vu le Roi en particulier à Marly une seule fois.

---

# BIBLIOGRAPHIE

---

## ŒUVRES DE VIRGILE

TRADUCTION NOUVELLE, AVEC LE TEXTE LATIN ET UNE NOTICE <sup>1</sup>,

PAR E. PESSONNEAUX

Professeur au Lycée Napoléon, traducteur de *Suétone*.

M. Pessonneaux, comme l'indique le titre que je viens de transcrire, est professeur de l'Université, et il a traduit *Suétone*. Mais avant de se faire connaître pour la première fois comme traducteur, il était connu depuis longtemps déjà comme grammairien et philologue. Nous lui devons d'excellentes éditions de plusieurs auteurs grecs et latins, et divers traités élémentaires pour l'étude des deux langues classiques. Tous ces travaux sont fort estimés, et comptent parmi les meilleurs en ce genre. La traduction de *Suétone* n'a plus besoin qu'on la vante. Tous ceux qui ont pris la peine de confronter, ne fût-ce que çà et là, l'original et la copie, conviennent qu'il était difficile de rendre en français avec plus d'exactitude, et d'une plume à la fois plus ferme et plus agile, les tableaux ou plutôt les esquisses du biographe latin. C'est donc un homme très-expert aux choses antiques, que nous avons devant nous, et non point un humaniste de circonstance. Personne n'était plus en état que M. Pessonneaux de mener à bien une entreprise quelconque sur le domaine de la littérature latine, même sur les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et l'*Énéide*. Je ne dis pas qu'il nous ait donné la traduction définitive du divin poète. Il n'y a point de traduction définitive. Mais il nous a donné un ouvrage consciencieusement fait, très-étudié, très-réussi, supérieur incontestablement, et de beaucoup supérieur, aux innombrables Virgiles en prose française imprimés avant et après Desfontaines. Il est vrai que M. Pessonneaux est venu le dernier, ce qui est un grand avantage; mais il est arrivé plus d'une fois que le dernier traducteur n'était pas le moins mauvais : prenez seulement la liste des principaux traducteurs de Virgile; Mollevaut, le meilleur de tous avant

1. 2 vol., Bibliothèque Charpentier.

M. Personneaux, est bien loin d'être le dernier, et le plus mauvais de tous est bien loin d'être le plus ancien.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'ai ouvert, à son apparition, le premier volume de M. Personneaux, celui qui contient les *Bucoliques*, les *Géorgiques* et les quatre premiers livres de l'*Énéide*. Mais en lisant, je me suis rassuré bien vite. La transcription de quelques-uns des passages sur lesquels je suis tombé d'abord fera, je l'espère, comprendre pourquoi :

« Muses de Sicile, élevons un peu nos chants ! Les vergers et les humbles bruyères ne plaisent pas à tout le monde. Si nous chantons les forêts, que les forêts soient dignes d'un consul. Nous voici arrivés au dernier âge prédit par la sibylle de Cumès ; la longue chaîne des siècles recommence. Déjà reparait Astrée et revient le règne de Saturne ; déjà une nouvelle race d'hommes descend du haut des cieux. Daigne seulement, chaste Lucine, protéger l'enfant dont la naissance va clore l'âge de fer, et ramener dans le monde entier les vertus de l'âge d'or : déjà règne ton frère Apollon. Oui, c'est sous ton consulat, Pollion, que commencera ce siècle glorieux, et que ces mois heureux prendront leur cours. Sous tes auspices, les dernières traces de nos crimes s'effaceront, et la terre sera affranchie de ses perpétuelles alarmes. Cet enfant vivra de la vie des dieux, et lui-même aura place au milieu d'eux ; et il gouvernera l'univers pacifié avec les mêmes vertus que son père. »

« Sois propice et favorable aux tiens ! Voici quatre autels ; deux pour toi, Daphnis, et deux plus grands pour Phébus. Chaque année je t'offrirai deux coupes où moussera un lait nouveau, et deux cratères remplis du jus onctueux de l'olive ; puis, par des flots de vin, égayant le festin, en hiver près du foyer, en été sous l'ombrage, je verserai la liqueur de Chios, rivale du nectar. Damœtas et le Crétois Ægon chanteront, pendant qu'Alphésibée imitera la danse des satyres. »

« Mais Gallus désolé répondit : Ah ! du moins, Arcadiens, vous chanterez mes malheurs à vos montagnes ; car vous seuls, Arcadiens, savez chanter. Oh ! que mollement reposera ma cendre, si votre flûte un jour célèbre mes amours ! Plût aux dieux que j'eusse été un d'entre vous, ou le gardien de votre troupeau, ou le vigneron qui cueille la grappe mûrie ! »

Je n'ai pas besoin de mettre en regard de cette prose des vers qui sont dans la mémoire de tout le monde. Ce qui me frappait singulièrement, c'est l'aisance avec laquelle le nouveau traducteur se joue des difficultés du texte, et les tours heureux, les expressions vives et justes qui répondent si bien et au mouvement de la pensée du poète, et aux nuances mêmes de l'incomparable diction virgilienne. Tout est

rendu ; et pourtant rien ne languit ni ne traîne ; la précision n'est pas sèche ; l'élégance n'est pas diffuse ; on dirait que ce français a été écrit d'abondance. C'est là, si je ne me trompe, le mérite par excellence d'une vraie copie de l'antique.

C'est surtout dans la traduction des *Géorgiques* que j'ai admiré la science de M. Pessonneaux, et son talent, et les inépuisables ressources de son style. Ici, les difficultés et même les impossibilités pullulent, presque à chaque vers, presque à chaque mot, presque à chaque syllabe. S'il y a un poème intraduisible, ce sont les *Géorgiques*. Vous entendez bien ce que je veux dire, et vous ne m'objecterez pas sans doute ce qu'on répète depuis tantôt cent ans, que les *Géorgiques* ont été traduites par l'abbé Delille. L'abbé Delille n'a pas traduit les *Géorgiques* ; il a fait un poème français qui porte le même titre que le poème de Virgile, et sur le même plan, et en suivant pas à pas les mêmes idées ; mais voilà tout. Montrez-moi un vers, un seul vers de Virgile, qui soit vraiment reproduit dans la soi-disant copie du poète français. Cette copie n'est qu'une imitation plus ou moins lointaine. C'est une fort belle chose, mais à condition surtout qu'on ne s'informerait pas jusqu'à quel point c'est la chose de Virgile. Que d'épithètes nécessaires non rendues ! que d'autres altérées ! que d'images ou effacées ou affaiblies, ou transformées en expressions vulgaires ! Là, des phrases entières de l'original ont disparu ; ailleurs, la rime a amené des vers de remplissage. Excès ou défaut, sécheresse ou redondance ; c'est, si l'on veut, Virgile ; mais c'est l'abbé Delille bien plus encore. Ce que j'appelle traduction, ce n'est pas un écrit plus ou moins agréable, qui me fasse plaisir à la lecture, qui ait la prétention d'être prisé en soi, indépendamment de l'original dont il émane : c'est ce qui me rend plus sensible cet original même, ce qui me le fait pénétrer à fond, ce qui m'en est comme la révélation, l'interprétation, le perpétuel commentaire. Les monuments de l'antiquité ont leurs détours et leurs ténèbres : les traducteurs sont des guides qui se chargent d'assurer les pas du visiteur, de l'empêcher de faire fausse route. Mais ce ne sont que des guides. Ne jugeons pas les anciens sur des traductions, surtout les poètes, surtout un poète comme Virgile. Je ne dis pas : Lisez la traduction de M. Pessonneaux. Je dis : Lisez Virgile, et prenez M. Pessonneaux pour guide ; et vous sortirez de ses mains plus dévot au génie, mieux initié aux mystères de la pensée ; vous lirez couramment, sans fatigue, sans effort : M. Pessonneaux a pris pour lui tout le labeur et toutes les épines ; il ne vous offrira que roses et plaisirs.

Voyez, par exemple, quelle grâce conservent chez lui les détails les plus techniques : « De froides pluies retiennent-elles par hasard le

laboureur au logis? il peut faire à loisir bien des ouvrages qu'il lui faudrait plus tard bâter pendant les beaux jours : il forge le tranchant du soc ; il taille des vases dans le bois des arbres ; il marque ses troupeaux, ou mesure ses grains. D'autres aiguissent des pieux et des fourches à double dent, et cueillent sur le saule d'Amérique de quoi lier la vigne flexible. Il faut tantôt tresser des corbeilles avec les baguettes souples de la ronce, tantôt griller le grain au feu, tantôt le broyer sous la menle. Que dis-je ? il est des travaux auxquels les lois divines et humaines permettent de se livrer pendant les jours de fêtes. Jamais la religion n'a défendu de détourner le cours des ruisseaux, d'entourer les moissons d'une haie, de tendre des pièges aux oiseaux, d'incendier les buissons et de plonger dans une onde salulaire un troupeau de moutons bêlants. Souvent le villageois presse la marche lente de son âne, dont les flancs sont chargés d'huile ou de fruits grossiers ; et, à son retour de la ville, il rapporte une pierre travaillée au marteau ou un noir gâteau de poix. » C'est encore là un de ces passages qui me sont venus sous le regard à la première ouverture du livre. J'en pourrais citer vingt autres non moins bien touchés, que j'ai remarqués depuis, dans des lectures plus suivies. Qu'est-ce donc, si je prenais la traduction de quelqu'un de ces morceaux brillants qu'on appelle les Épisodes ?

Il y a un an environ que la première partie du travail de M. Personneaux a paru. Aussi ce volume m'est-il particulièrement familier. Je connais beaucoup moins le volume qui vient de paraître, celui qui contient les huit derniers livres de l'*Énéide*. Je l'ai lu pourtant, et de façon à m'assurer que le traducteur n'avait nullement molli sur la fin de sa tâche. Je veux vous en donner quelque preuve, mais non plus cette fois en prenant au hasard. Je transcris la copie d'un des passages les plus célèbres :

« En ce moment, Énée interrompt Anchise ; car il voyait marcher aux côtés de Marcellus un jeune homme d'une beauté remarquable et couvert d'armes étincelantes, mais le front voilé par la tristesse et les yeux baissés vers la terre. — Quel est, dit-il à son père, celui qui accompagne Marcellus ? Est-ce son fils, ou quelqu'un de ses illustres descendants ? Comme le peuple l'environne avec un murmure flatteur ! Quelle ressemblance entre les deux héros ! Mais l'affreuse mort secoue déjà sur lui ses sombres ailes. — O mon fils, répond Anchise les larmes aux yeux, ne cherche pas à connaître la douleur cruelle de tes neveux. Celui que tu vois, les destins le montreront seulement à la terre, et le lui raviront aussitôt. Rome vous eût paru trop puissante, grands dieux ! si elle eût conservé ce don de votre main. De quels gémissements retentira ce champ fameux, voisin de la puissante cité de Mars ! Et toi,

dieu du Tibre, quelles funérailles tu verras, quand tes flots baigneront sa tombe encore récente ! Jamais enfant issu de la nation troyenne ne portera si haut l'espoir des Latins, ses aïeux. Jamais la terre de Romulus ne s'enorgueillira d'un plus digne nourrisson. O piété ! Ô antique vertu ! Ô bras invincible à la guerre ! Personne n'eût impunément bravé ce guerrier, soit qu'il marchât de pied ferme à l'ennemi, soit qu'il enfonçât l'éperon dans les flancs de son coursier écumanant. Hélas ! malheureux enfant ! si tu peux par quelque moyen rompre les entraves du destin, tu seras Marcellus. Jetez dès lis à pleines mains ; je veux joncher le sol des fleurs les plus belles, et combler de ces offrandes l'âme de mon petit-fils ; que je lui rende au moins ce stérile hommage ! »

Un traducteur de Virgile, comme le remarque judicieusement M. Pessonneaux, a deux écueils dangereux à redouter. S'astreint-il à la fidélité littérale, il court le risque d'être plat, prosaïque, burlesque même, partant illisible. Vise-t-il à l'élégance, il s'expose à manquer à la première loi de toute traduction, l'exactitude. Il me semble que M. Pessonneaux suit d'un pas ferme la bonne route ; et je ne crois pas qu'on puisse lui reprocher d'avoir chancelé souvent.

Inter utrumque tene : medio tutissimus ibis.

C'est lui qui cite ce vers fameux ; et vous avez dû voir qu'il ne le cite pas en vain.

A. PIERRON.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE

---

## CHAPITRE III.

10 FÉVRIER 1859.

### I

Feu M. Fortoul, ministre de l'instruction publique, a fondé un prix destiné à récompenser l'auteur de l'ouvrage le plus remarquable dans une branche quelconque du savoir humain qui se serait produit dans l'intervalle de trois années. Ce ne sont point là peut-être les termes exacts du programme; mais nous croyons en donner le sens. La valeur du prix est de trente mille francs, payables par tiers au renouvellement de chaque année. Les cinq académies réunies désignent le lauréat.

Ce mode d'élection, dont on a usé une fois, n'était point exempt d'inconvénients; on voudrait en changer, et on demande au successeur de M. Fortoul de permettre que chaque académie, à son tour, décerne le prix. On procéderait par rang d'ancienneté. L'Académie française, si ce projet était adopté, ce qui n'est pas impossible, ouvrirait donc la marche, et disposerait cette année des trente mille francs.

Le concours sera jugé bientôt; les concurrents doivent être fort nombreux: la poésie, l'histoire, la philosophie, le roman, le théâtre, usent sans doute de leur droit. La théologie elle-même se met sur les rangs, et le bruit court que M. Cousin s'est promis de la faire couronner dans la personne de M. l'abbé Gratry, prêtre de l'Oratoire, auteur de: *Logique, de la Connaissance de Dieu et de la Connaissance de l'âme.*

C'était la mode au dix-septième siècle de se convertir quand on avait passé la soixantaine. M. Cousin s'est converti, ce qui n'empêche pas la cour de Rome de mettre ses livres à l'*index*. Il est vrai que, par égard pour le célèbre pénitent, la censure romaine réserve sa décision *in petto*; mais elle n'en existe pas moins; M. Cousin le sait, et ce bruit s'est même répandu dans quelques ruelles du faubourg Saint-Germain.

C'est une chose terrible que d'être ainsi mis à l'*index*; on a beau être converti, rentré dans le giron de l'Église, l'*index* laisse planer sur vous des soupçons malséants, et vous rend même quelquefois suspect d'hérésie. Il est fort douteux qu'une vraie grande dame du dix-septième siècle eût consenti à admettre dans son salon un homme censuré par Rome. Cette idée tourmente beaucoup M. Cousin. Il se voit accueilli, par madame de Sablé, avec une réserve et des airs froids qui le font frissonner; il tremble à chaque instant que madame de Longueville lui ferme sa porte. Pour se ménager un accueil plus doux, M. Cousin se dit qu'il serait peut-être à propos de faire couronner un prêtre de l'Oratoire. Pendant qu'il se jetterait dans cette entreprise, ses amis travailleraient auprès du saint-siège en sa faveur, et les dames carmélites écriraient à Rome pour obtenir qu'on efface la terrible sentence.

Voilà les propos de la ville; il est inutile d'ajouter que nous n'en croyons pas un mot.

Il n'est que trop vrai! M. Cousin est à l'*index*, mais il trouvera dans le dix-septième siècle (surtout dans la première moitié) des exemples de fermeté et de courage qui l'aideront à supporter son infortune et à tout mettre au pied de la croix. L'histoire des divers ordres religieux lui est d'ailleurs trop familière pour qu'il puisse oublier qu'en poussant les oratoriens, il se met à dos les jésuites, toujours si puissants à Rome. Ces deux ordres furent constamment rivaux et ennemis. S'il a pris un directeur, comme il n'est point permis d'en douter, ce vénérable ecclésiastique ne manquera pas de lui dire qu'un converti ne doit pas songer à autre chose qu'à son salut, qu'on ne renonce pas au monde pour s'occuper d'affaires académiques. A cela M. Cousin pourrait bien répondre que l'intérêt de la théologie et l'intérêt de la religion ne font qu'une seule et même chose, qu'en couronnant la théologie, c'est la religion elle-même qu'on couronne. Le directeur prononcera. Nous ne nous occupons point de cas de conscience.



L'essentiel, pour nous et pour le public, est de savoir si l'Académie s'est convertie, comme M. Cousin, si elle a abjuré ses vieilles erreurs, et si désormais elle est décidée à consulter le livre de l'*index* avant de décerner un prix à un écrivain. Il ne manque pas de gens qui voudraient nous le persuader ; il existe même probablement au palais Mazarin un parti en faveur de la théologie ; n'oublions point que l'Académie a nommé des gens qui ont approuvé la Saint-Barthélemy et fait l'apologie de l'inquisition. Les libres penseurs, disent les gens de ce parti, ont en ce moment les yeux fixés sur l'Institut, ils semblent attendre de ce côté quelque manifestation qui compense leurs nombreux échecs, l'insuccès de la théologie les comblerait de joie ; on les entendrait crier victoire sur tous les tons ; trompons l'espoir des libres penseurs, écrasons la queue de Voltaire !

M. de Falloux peut parler ainsi, mais non pas M. Cousin.

L'Académie française jouit en ce moment d'un retour inespéré de popularité. Elle le doit à plusieurs causes. En France, on veut *arriver*, et on n'est censé arrivé que si l'on peut en fournir, en quelque sorte, la preuve officielle. Autrefois les hommes de lettres arrivaient par la chaire, par la tribune ; maintenant il ne leur reste plus que l'Académie ; voilà pourquoi ses fauteuils et ses récompenses sont si recherchés. On lui sait gré ensuite d'avoir témoigné dans diverses circonstances une assez vive sympathie pour la liberté de la pensée. Est-ce pour toujours, est-ce pour longtemps que l'Académie a repris son importance ? cela dépend d'elle-même, de sa persévérance à représenter les idées libérales dont les lettres sont toujours plus ou moins l'expression.

## II

Il ne faudrait pas trop s'étonner pourtant si le grand prix triennal allait échoir à M. l'abbé Gratry. Nous vivons dans un temps où les esprits les plus libéraux se laissent assez volontiers aller aux concessions. On ne peut toujours lutter et se tenir sur la brèche ; il y a des moments où le feu cesse, où les combattants échangent des politesses qui semblent présager un prochain traité de paix. On se trompe souvent ; mais quand une guerre dure depuis longtemps, comment ne pas croire aux armistices ?

Nous en sommes là. Voyez plutôt dans les *Dernières études histo-*

*riques et littéraires* de M. Cuvillier-Fleury, la partie intitulée : *l'Académie française*. L'auteur trouve les meilleures raisons du monde pour approuver l'élection de M. de Falloux. Il ne parle pas de ses livres, il est vrai, mais ses discours sont si éloquentes ! surtout celui qu'il n'a pas eu le temps de prononcer : et puis il a si agréablement raillé je ne sais plus quel projet de loi du gouvernement provisoire ou de la commission exécutive, dont M. Cuvillier-Fleury se souvient encore après dix ans.

Si l'Académie a des détracteurs systématiques, elle ne manque pas non plus d'adorateurs quand même. Qu'elle couronne M. l'abbé Gratry, elle trouvera plus d'un courtisan disposé à répéter, avec M. Cuvillier-Fleury, que l'Académie est la « représentation, non pas exclusive, mais supérieure, de l'esprit français, » et qu'en définitive on n'a pas le droit d'exclure la théologie de cette représentation.

A propos de M. Cuvillier-Fleury, tout le monde a pu lire dans les journaux l'annonce de sa retraite. On disait qu'il brisait sa plume et renonçait à la critique. Fort heureusement on ne trouve rien dans son livre qui justifie cette fâcheuse nouvelle. On lit seulement dans la préface : « J'ai réuni dans ces deux volumes un certain nombre d'études choisies avec soin, parmi celles que le *Journal des Débats* a publiées depuis deux ans sous mon nom, et formant la suite de mes publications précédentes. Je leur donne cette fois un titre qui est pour moi l'engagement d'en prendre un autre. » Dans cela, rien qui signifie que M. Cuvillier-Fleury cesse d'écrire. Il donnera dorénavant un autre titre à ses ouvrages. On s'alarmait trop tôt :

Si ce projet de retraite était réel, que de gens se mettraient en travers pour le faire échouer. Voyez d'ici cette longue procession d'écrivains en deuil, portant des bannières sur lesquelles on lit : « *Roman vertueux ; roman terrible ; roman dans la vie privée ; roman réaliste ; roman mélancolique*. Où vont tous ces prosateurs éplorés ? Ils vont au *Journal des Débats* se jeter aux genoux de M. Cuvillier-Fleury, le supplier de ne point abandonner tant de romans orphelins dont il est l'unique protecteur.

M. Cuvillier-Fleury est, en effet, la providence du roman moderne ; c'est à lui qu'il doit les nombreuses classifications que nous venons d'énumérer. C'est lui qui nous a appris à distinguer le *roman terrible* du *roman mélancolique*, à ne pas confondre la première

manière de M. Chamfleury avec la seconde, et celle-ci avec la troisième. Tous nos jeunes romanciers tressaillent de joie et d'orgueil à l'idée seule d'obtenir un paragraphe dans un article du *Petit-Manteau-Bleu* du roman français. Qui donc a osé dire que l'auteur des *Études historiques et littéraires* était un juge dédaigneux et sévère? De cet océan de récits où il plonge avec tant de persévérance et de dévouement, il rapporte toujours quelque perle; il est rare que M. Cuvillier-Fleury passe un an sans découvrir deux ou trois petits chefs-d'œuvre; il a consacré plusieurs études approfondies et consciencieuses à M. About, et il appelle M. Arsène Houssaye « un conteur ingénieux qui sera peut-être un jour à l'Académie. »

« Plus on avance dans la carrière, dit M. Cuvillier-Fleury, plus on sent le besoin d'étudier; plus aussi on s'attache à ses œuvres à mesure que l'âge rend le goût difficile. Le public peut n'être pas toujours aussi indulgent. » Du côté du public, l'auteur des *Études historiques et littéraires* n'a rien à redouter. Le bon sens, la distinction, sont des qualités dont on ne se lasse pas. Le besoin d'étudier, de satisfaire un goût devenu plus difficile, est un stimulant nécessaire à la perfection des travaux de l'esprit; plus on s'attache à ses œuvres, plus on doit faire en sorte que par leur mérite elles justifient cet attachement à ses propres yeux et aux yeux du lecteur. Ce n'est pas le moment où la maturité de l'âge vient ajouter à la maturité du jugement que l'écrivain doit choisir pour quitter la plume.

Qui n'a eu ses moments de lassitude et d'ennui dans la vie? La carrière littéraire expose, plus que toutes les autres peut-être, à ces découragements subits. On veut la quitter, prendre sa retraite. Heureusement les lettres ne sont pas un métier, on les aime involontairement, pour elles-mêmes, jusqu'à son dernier jour, et quand on parle de les abandonner, c'est quelquefois par dépit, souvent aussi par coquetterie.

### III

On a joué dernièrement au Cirque un drame à grand spectacle, intitulé *Maurice de Saxe*. L'auteur, M. Paul Foucher, est un écrivain habile qui connaît la scène, et qui a su rendre sa pièce aussi intéressante qu'elle pouvait l'être. Le Théâtre-Français et les théâtres de vaudeville semblent avoir renoncé à la poudre, à la veste mordorée

et à l'épée en verrouil. Le dix-huitième siècle s'est emparé du Cirque, il en a chassé la République et l'Empire. Les habits blancs ont remplacé les habits bleus par la victoire usés. Il faut des batailles au public parisien ; il a fait toutes les campagnes de la fin du dernier siècle et du commencement de celui-ci, il commence maintenant celles de l'ancienne monarchie. Le règne de Louis XV y passera bien vite, il n'est pas fécond en victoires ; celui de Louis XIV fournira une plus longue carrière ; sous Louis XIII, je ne vois guère que le Pas de la Suze à mettre en scène ; mais il n'y a pas là matière à cinq actes ; on pourra sauter tout de suite à Henri IV ; son règne est fertile en épisodes de tous les genres ; que de tableaux, que de décorations, que de costumes ! des personnages presque aussi populaires que les maréchaux de l'Empire : Coligny, Sully, Crillon, Montmorency, Biron ; des batailles à foison : Coutras, Arques, Ivry, le siège de Paris ; des femmes qui valent bien mademoiselle Lecouvreur et madame Favart : Gabrielle d'Estrées, Corisande d'Andouins, la duchesse de Beaufort, Henriette d'Entragues, et combien d'autres encore ! surprises, assauts, fêtes, combats, duels, le tout couronné par la mise en scène du tableau de Gérard, *l'Entrée de Henri IV à Paris*. Quel sujet de mimodrame ! Je m'étonne qu'on n'y ait point encore songé.

Les fastes militaires des Valois épuisés, on interrogera ceux des Capétiens ; viendront ensuite les Carlovingiens : Charlemagne ferait, à tout prendre, un assez joli héros du Cirque, avec ses pairs, ayant Turpin d'un côté, Roland de l'autre. On ira, s'il le faut, jusqu'aux Mérovingiens, et Clovis gagnera la bataille de Tolbiac sur le boulevard du Temple. Paris ne saurait chômer de combats ; il faut toujours qu'il suive quelque grand général. M. Paul Foucher lui a présenté le maréchal de Saxe. Le choix n'est pas mauvais. Maurice de Saxe est le seul capitaine du règne de Louis XV ; les autres ne comptent pas. Richelieu a beau porter le titre de maréchal, il n'a pas l'air d'un soldat. Ses victoires ne ressemblent pas à des victoires véritables, le bâton fleurdelisé disparaît dans sa main ; on est injuste sans doute envers lui, mais le vainqueur de Mahon fait toujours un peu l'effet d'un héros d'antichambre.

Richelieu joue un rôle, dans le drame de M. Paul Foucher, à côté de Maurice de Saxe ; quelle différence entre ces deux hommes, qui sont restés comme des modèles de galanterie ! Richelieu se plaît aux séductions, il aime à attirer dans des pièges, à trahir ; tout vanité et

amour-propre, il ne lui suffit point d'être infidèle, si son infidélité ne fait pas souffrir. Sans se piquer d'une grande délicatesse de sentiment, Maurice de Saxe a je ne sais quoi de bon enfant, de naïf, d'allemand dans son égoïsme qui le lui fait presque pardonner; il ne cherche pas à abuser les femmes, à les séduire par la ruse et le mensonge, il plaît par sa franchise un peu brutale plutôt que par son habileté : c'est un débauché, un galant sans trop de scrupules, et non point un séducteur. Maurice de Saxe aurait été incapable de tromper une femme comme madame Michelin. Comme Richelieu devenu homme a bien tenu ce qu'il promettait dans sa première jeunesse ! Savez-vous quelque chose de plus triste, de plus odieux que sa conduite avec sa femme, une enfant de seize ans, qu'il dédaigne, qu'il repousse, à la face de la cour tout entière ? Pour je ne sais quelle violence faite à son caprice, il a juré de ne jamais remplir ses devoirs de mari. Il faut le mettre à la Bastille. Sa pauvre femme accourt tout éplorée; elle entre, belle de ses jeunes attraits, dans cette sombre prison, elle est seule avec lui; elle le regarde, elle lui sourit, elle attend un mot, un serrement de main, un baiser peut-être; rien. Richelieu reste froid, impassible; ni grâce, ni beauté, ni tendresse timide, ni pudeur combattue, ni rougeur, ni soupirs, ni larmes ne parviennent à le toucher; et il n'a pas encore vingt ans !

Ce Richelieu, dont on a voulu faire une sorte de don Juan français, est bien au-dessous de tous les types que nous fournissent la légende, le roman et le théâtre. Il y a dans le feu qui consume don Juan quelque chose d'involontaire et de fatal qui l'absout aux yeux de la poésie; il n'est point courtisan, il ne mêle pas l'amour à l'ambition, il aime pour aimer, il est aveugle, sourd, impitoyable; ce n'est pas un homme, mais une espèce de fléau de la nature; il n'y a que le bras de Dieu qui puisse l'arrêter. Lovelace, l'orgueilleux Lovelace s'étonne d'aimer Clarisse au fond de son cœur; il meurt sans regret sous l'épée du vengeur de la jeune fille outragée, car il sent que les remords vont venir. Almaviva, le vulgaire Almaviva, avant de s'acharner aux soubrettes, a son heure d'abandon et de jeunesse pendant laquelle il oublie son nom, ses titres, sa grandesse; il chante sous les balcons, il est heureux d'un baiser jeté à travers une jalousie, il est Lindor, il aime Rosine, et lui, un grand d'Espagne de première classe, le représentant de l'illustre maison d'Agua-Frescas, il prend pour femme une grisette de Séville, la pupille d'un médocastre.

de faubourg. Richelieu, dans toute sa vie, n'a pas un seul de ces moments d'entraînement et de passion, il se possède toujours et tout entier. Citez-moi une seule minute pendant laquelle cet homme n'ait pas été maître de son cœur, où il lui ait cédé, où il l'ait seulement laissé parler.

On a montré bien souvent Richelieu au théâtre, il reste à le montrer une dernière fois tel qu'il était réellement, dans toute sa sécheresse et dans tout son égoïsme. Celui qui réussira dans cette entreprise fera, à coup sûr, une excellente comédie de caractère. Voilà pourtant à quoi je pensais l'autre soir au Cirque, pendant que les coups de fusil et de canon retentissaient à mon oreille. Quoi ! me direz-vous, réfléchir ainsi au milieu du feu et de la fumée, quand le clairon sonne la charge, quand les Anglais et les Français se saluent avant de s'égorger, quand les morts et les blessés tombent de tous côtés autour de vous ? Eh ! mon Dieu, oui. N'allez point cependant me prendre pour un héros, tandis que je partage tout simplement la froideur et l'indifférence de mes voisins. On a beau dire et beau faire, il n'y a que l'odeur de la poudre brûlée à une certaine époque qui enivre encore un public français. Après notre grande guerre de vingt ans, on peut assister à la bataille de Fontenoy, mais on ne saurait y prendre part.

#### IV

Il est un type qu'on n'oublie pas, pour peu que, laissant de côté les chemins de fer, on ait parcouru, le bâton à la main et le havre-sac sur le dos, les pays de Bade, de Nassau et de Darmstadt ; c'est l'hôtesse allemande, accorte, fraîche, bienveillante, accueillant le voyageur d'un air aimable et souriant. Elle vous fait asseoir près de la table, où la nappe est bientôt mise. La bière mousse dans le pot, une truite pêchée dans le ruisseau voisin grésille dans la poêle à frire. Dans une assiette le gras fromage des Vosges, dans l'autre des cerises qui viennent d'être cueillies, voilà le dessert. Les bons déjeuners que l'on fait ainsi, pendant que la servante attentive est là pour vous servir et que l'hôtesse vous regarde, heureuse et fière de l'abondance qui règne chez elle, et dont vous prenez votre part ! Quelle différence avec l'hôtesse française, presque toujours maussade, rechignée, à moitié furieuse d'être dérangée, n'ayant jamais rien dans son garde-manger, obligée de courir chez les voisines, empruntant

à l'une des œufs, à l'autre un morceau de lard, allant pour ainsi dire en maraude pour composer votre maigre repas!

Tout cela est en train de changer, une métamorphose complète ne tardera pas à s'opérer chez l'hôtesse française. S'il vous prend fantaisie de visiter cet été les grands environs de Paris, si beaux et si négligés, les vallées, les plaines, les bois de Seine-et-Oise, Mainte-non, Dampierre, Chevreuse, Cernay, ces lieux où le paysage semble avoir gardé quelque chose de la tranquille majesté de la poésie du dix-septième siècle, entrez hardiment dans la première auberge venue, ne craignez pas d'en être réduit à l'omelette nationale et à la côtelette traditionnelle : l'hôtesse est là, qui va vous demander, non sans un certain air de vanité satisfaite, si vous voulez manger des truites. Oui, monsieur, des truites; tous les cours d'eau du département en sont peuplés. Cela vous étonne, et vous voulez savoir qui a fait ce miracle : la pisciculture.

Vous êtes trop Parisien, je le vois, pour me suivre par delà Versailles, dans ces régions inexplorées, sur les bords de ces ruisseaux inconnus où la truite récente frétille dans des eaux surprises de la voir; mais peut-être vous est-il arrivé quelquefois, dans vos courses les plus lointaines, de pénétrer jusqu'aux rives du lac de Saint-Cucuffat, car on ne peut plus, sans injustice, lui donner le nom d'étang qu'il avait gardé jusqu'à ce jour. Assis sur l'herbe touffue, l'œil fixé sur l'onde tranquille, vous avez vu un poisson faire reluire au soleil ses nageoires d'argent et sa queue d'émeraude. C'est sans doute un barbillon, pensiez-vous, une brème peut-être, tout au plus une carpe donnant la chasse à quelque libellule égarée loin des bords; vous auriez souri d'incrédulité si quelqu'un vous eût dit : « Ce poisson que vous prenez pour une simple carpe, c'est un saumon! — Les libres enfants des rivières, des fleuves et de l'Océan dans un étang de Seine-et-Oise, vous seriez-vous empressé de répondre, quelle histoire me contez-vous là? — Une histoire vraie. Le saumon a élu domicile à quelques kilomètres de Paris; il y vit, il y prospère. Vous auriez pu voir l'autre jour, au collège de France, un jeune saumon pesant plus de deux livres pêché le matin même dans le lac de Saint-Cucuffat. Encore un miracle de la pisciculture! »

Mais cette science, qui commence à peine, a déjà des ennemis. Les poissons, disent certaines personnes sensibles, ont l'humeur nomade et vagabonde, ils aiment à changer de place, selon les saisons, à passer d'un lieu dans un autre, tantôt quittant la mer pour

les fleuves et pour les rivières, tantôt remontant les ruisseaux. Vous rappelez-vous la belle pêche aux saumons que fait, dans *Guy Mannerling*, le gros fermier Drummond, de Drummondie ? Quand le zéphyr printanier ridera le lac, quand la brise sèmera sur ses flots le pollen odorant des lilas et des acacias de Meudon, les saumons de Saint-Cucuffat sentiront renaitre en eux l'instinct voyageur de leur race, ils éprouveront le besoin de se baigner dans la grande mer ; en vain ils chercheront une issue, condamnés à une réclusion perpétuelle, malades de nostalgie et de désespoir, ils s'élanceront hors de l'eau pour expirer sur la terre, semblables à ces oiseaux captifs qui se brisent la tête contre les barreaux de leur cage quand vient l'époque de la migration.

Jusqu'à ce jour, rien n'est venu justifier les alarmes des ichtiophiles, les saumons de Saint-Cucuffat restent chez eux et ne s'en portent pas plus mal : devenus sédentaires, ils n'éprouvent pas le besoin de quitter les ondes qui les ont vus naitre ; on dirait que la pisciculture a modifié leurs instincts, la vie nomade n'a pour eux plus de charme ; ils sont gros et gras, et leur chair est aussi savoureuse que s'ils avaient fait les voyages les plus lointains. La saveur, le goût ! c'était la grande et perpétuelle objection des gastronomes à la pisciculture : Vous nous faites, lui disaient-ils, des poissons en abondance, mais des poissons de basse-cour, des truites et des saumons de chou : adieu la chair ferme, le goût délicat de la truite libre et du saumon indépendant.

Les saumonneaux de Saint-Cucuffat et les truites du collège de France ont répondu à ces accusations ; les premiers flattent aussi agréablement le palais que leurs frères de la Clyde et de la Tweed ; impossible au gastronome le plus exercé de distinguer une truite née à Paris dans le douzième arrondissement, d'une autre truite fille de la Fontaine de Vaucluse ou des ruisseaux rapides des Alpes et du Jura. Comme pour répliquer d'une façon plus victorieuse encore aux objections de la gastronomie, on a vu des truites se saumonner dans le bassin même du collège de France !

La pisciculture n'est point une science nouvelle : l'antiquité la connaissait ; depuis elle s'était perdue ; le dix-huitième siècle, ce chercheur infatigable, l'a retrouvée. Un mémoire de Jacobi remis à un aïeul de Fourcroy contenait la description d'un procédé nouveau de fécondation artificielle. On l'appliqua avec succès dans le Hanovre. Comme on regrette que les procédés de la science se vulgarisent si



lentement et si difficilement, au lieu de consacrer son intelligence et son temps à inventer une science qui existait déjà, le pêcheur Remi aurait pu les employer à l'améliorer et à la faire progresser. Les efforts ingénieux de Remi et de quelques autres personnes circonscrits dans un cercle restreint étaient peu connus, lorsque M. Coste fut nommé professeur d'embryogénie comparée au collège de France. A l'embryogénie aboutissent les plus redoutables problèmes de la philosophie naturelle; pour les étudier et les résoudre, le professeur se vit dans la nécessité de recourir aux procédés de la fécondation artificielle. De là est née la pisciculture moderne, fille de la science, s'appuyant sur elle et atteignant en fort peu de temps, grâce à cet appui, aux plus merveilleux résultats, repeuplant la mer, les rivières, les fleuves, augmentant les forces de l'homme par un meilleur emploi des forces de la nature.

Tout cela pourtant a commencé dans ce modeste hangar du collège de France, à peine plus grand que votre salon. Nous le visitons l'autre jour avec le savant et spirituel professeur d'embryogénie comparée, qui voulait bien nous en faire les honneurs. Là coule une rivière, là murmurent deux lacs; prenez garde, en vous retournant, de vous heurter contre un banc d'huîtres.

Des voix lamentables s'élevaient depuis quelque temps: l'huître s'en va! cri de détresse, cri touchant, car tant de pauvres et braves familles vivent du produit de cette pêche, véritable école de marins pour nos flottes militaires et marchandes. M. Coste a répondu dernièrement dans le *Moniteur* à ces gémissements, en tirant de l'Océan un banc d'huîtres sur un fagot. Il est là, sous nos yeux, ce glorieux fagot couvert, criblé d'écailles d'huîtres grosses comme des pièces de vingt centimes. Six mois seulement, il est resté sous la vague, on l'en retire chargé de fruits. Le problème est désormais résolu; on peut ensemençer la mer comme la terre. Un jour viendra où chaque année, monté sur un navire orné de fleurs et de guirlandes, entouré de tous ses officiers, au bruit de la musique et de l'artillerie, le chef de l'État jettera dans la mer le premier *naissin*, comme on voit aujourd'hui l'empereur du Céleste Empire tracer lui-même le premier sillon.

Qu'on se hâte, en attendant, d'accorder à M. Coste la corvette qu'il demande pour promener ses semailles dans les deux mers. Mère féconde, chaque huître renferme trois millions d'enfants dans son sein. Perdus dans les sables, entraînés par les courants, englou-

tis par des ennemis voraces, de ces myriades d'infusoires à peine quelques-uns survivent faute d'un abri où se cacher. La pisciculture a prévu le cas, elle jette ses fascines dans les lieux propices, la semence coule de ses appareils, l'invisible rejeton s'accroche aux brindilles, il s'y développe, grandit, et devient en moins de deux ans ce succulent coquillage que vous mangez avec délices, et dont la pêche va porter l'aisance dans tant de ménages laborieux. Mais la pisciculture ne borne pas ses bienfaits à l'huitre, elle multiplie non-seulement le homard et le langouste, mais encore une foule de poissons qu'elle est parvenue à apprivoiser, à domestiquer, pour nous servir du terme scientifique. On voit, dans certaines réserves formées par des pisciculteurs de la baie de Saint-Brieuc, des poissons accourir à la voix de l'homme, prendre la proie dans sa main, et prouver par les frétillements de leur queue le plaisir qu'ils éprouvent à se sentir caressés. Les mœurs mystérieuses des animaux aquatiques vont nous être révélées. Pourquoi ne fermerait-on pas une des innombrables baies de la Bretagne pour y jeter quelques-uns de ces cétacés dont l'histoire naturelle est si peu connue et qui mérite tant de l'être? La science peut briser ses vieux bocaux, et faire un feu de joie de ses alcôols et de ses esprits-de-vin, l'être vivant lui appartient, elle peut désormais l'étudier à son aise. Si les progrès de la pisciculture continuent, comme il n'y a pas à en douter, avant deux ans je rendrai compte dans l'*Année littéraire* d'un livre intitulé : *Le poisson*, par M. Michelet.

## V

Chaque époque a sa vanité qui lui est propre, qui la distingue des autres. La vanité littéraire est le signe de notre temps. Autrefois, les financiers se contentaient de protéger les hommes de lettres; aujourd'hui, Turcaret veut être lui-même homme de lettres. Ne lui parlez pas de ses millions, mais des trois ou quatre articles qu'il a pu faire autrefois dans je ne sais quel petit journal qui a paru pendant un mois. Ah! le bon temps que celui où Turcaret était écrivain, il s'en souvient encore, il s'en souviendra toujours; à l'entendre, il n'y a pas de plus beau métier que celui d'homme de lettres. La littérature, c'était sa vocation véritable, c'est presque malgré lui qu'il a gagné quelques millions à la bourse, il les donnerait tous pour reprendre sa plume; mais tant d'intérêts lui sont confiés, sa responsabilité est si

grande, la fortune de tant de familles repose sur sa tête, qu'il est obligé de s'immoler à la prospérité générale et de renoncer à son rêve favori.

Ceci est ce qu'on pourrait appeler le financier poète; nous avons ensuite le financier philosophe, économiste, et presque homme d'État. Celui-là, dans sa jeunesse, a écrit peut-être une demi-douzaine d'articles sur la circulation, le transit, l'exportation ou tout autre sujet de ce genre, il s'est frotté de saint-simonisme, il a dépouillé quelquefois le budget dans son journal, au temps du régime parlementaire, et commenté le bilan mensuel de la Banque de France; cela lui suffit pour prendre le titre d'économiste et se rengorger. Un de ces financiers songeait dernièrement à se présenter à l'Académie des sciences morales et politiques.

Financier, viens-je de dire, mais personne n'accepte aujourd'hui cette qualification; financier! c'était bon du temps où l'on parlait encore de l'argent. Encore un mot rayé du dictionnaire. Fi donc! *l'argent*; nous ne connaissons plus que le *capital*. A la place d'opérations, de spéculations, nous disons: les *grandes affaires*. Par ma foi, je l'avoue, dût-on me ranger parmi les disciples de M. Capefigue, aux financiers écrivains, économistes, socialistes et surtout pédants de notre époque, je préfère les financiers du dix-huitième siècle, gras, ventrus, bruyants, amis de la bonne chère, protecteurs des beaux-arts à l'Opéra, moins prétentieux que leurs collègues du dix-neuvième siècle, et plus spirituels, plus amusants, ne se croyant pas des gens à idées et à mission providentielle, des représentants de la civilisation, des bienfaiteurs de l'humanité.

Mettons sur notre liste, pour en finir, le financier qui, n'ayant jamais rien écrit, brûle de prouver qu'il sait écrire, et saisit toutes les occasions de se jeter dans la mêlée. Lettre à propos de ceci, de cela et de tout; il ne saurait rester trois mois tranquille sans se lancer dans quelque polémique et sans montrer de sa prose au public.

Le saint-simonisme a perdu les financiers; il leur a fait croire qu'ils étaient les pontifes de l'avenir, qu'il fallait autant de génie pour fonder le crédit mobilier que pour écrire *l'Iliade*, et que l'établissement de la place Vendôme était aussi utile au bonheur de l'humanité et au développement de l'intelligence que le poème d'Homère. A la fin d'un paragraphe de la *Science de l'homme* que je ne puis citer tout entier, M. Prosper Enfantin ajoute: « Minerve n'est pas plus noble que Vénus; Apollon qu'Hercule; le père Félix, faiseur de discours spi-

rituels, que tel faiseur de chemins de fer. » En d'autres termes : la matière est l'égal de l'esprit, et l'ingénieur qui a exécuté le chemin de fer de Graissessac à Béziers est un aussi grand homme que Bossuet.

Partant de cette donnée, un de nos financiers a soutenu qu'il était plus difficile de combiner une opération financière que d'écrire une pièce de théâtre. Amenez-moi tous les membres de la Société des auteurs dramatiques, je les défie bien à eux tous de fonder une institution de crédit (on ne dit plus maison de banque) comme la miennne, tandis qu'en un mois, je parie de terminer une pièce en trois actes que l'on jouera sur un théâtre de Paris. Pour ne pas en avoir le démenti, il s'est mis immédiatement à l'œuvre, et il a bâclé un vaudeville. Il est vrai que ce financier appartient à la classe de ceux qui ont écrit dans des journaux de théâtre, et qui ont même fondé un *Sylphe*, un *Trilby* ou un *Ariel* en province.

On a représenté mercredi dernier ce chef-d'œuvre au théâtre du Palais-Royal. Cela s'appelle *Ma nièce et mon ours*, et cela n'est ni plus ni moins spirituel, ni plus ni moins comique, ni plus ni moins gai que toutes les farces qu'on joue sur cette scène; le public riait du bout des lèvres, et je crois que, sans le désir d'assister au triomphe du financier, plus d'un spectateur aurait quitté sa stalle avant le dénouement; mais on était venu pour entendre nommer l'auteur, il fallait bien attendre. Enfin le rideau tombe, la claque demande l'auteur à grands cris; un comédien s'avance devant la rampe et prononce la formule habituelle : « Messieurs, les auteurs de la pièce que nous venons d'avoir l'honneur de représenter devant vous sont MM. Clairville et..... Frascati<sup>1</sup>. »

Ainsi donc Turcaret n'a pas le courage de ses vaudevilles; il consent bien à rimer des couplets et à faire des calembours, mais sous un faux nom; il dira sans doute que c'est pour ne point compromettre la signature sociale. Ce pseudonyme n'en a pas moins surpris tout le monde. Quant à moi, je m'y attendais. Au dernier moment, la vanité financière devait l'emporter sur la vanité littéraire, car, de toutes les vanités, la plus exigeante, la plus forte est celle de l'argent. Turcaret

1. Frascati était le nom de l'hôtel où se tenaient les jeux, au coin du boulevard Montmartre et de la rue Richelieu. Cet hôtel est remplacé aujourd'hui par une magnifique maison qui appartient à la Société immobilière, dont M. Millaud est le gérant.

s'est retrouvé à la fin de la pièce ; mais puisque son intention était de prouver qu'on pouvait plus facilement se tirer d'un vaudeville que d'une opération financière, qu'il sache qu'il n'a pas réussi ; car, pour mettre sa petite farce en état d'être jouée, il lui a fallu un collaborateur, tandis que pour faire des affaires il n'a besoin que de ses commis. Ce collaborateur me rend soupçonneux, je l'avoue, et il me gâte un peu l'esprit du financier.

## VI

On a enterré dans les premiers jours de cette quinzaine, à Berlin, madame Bettina d'Arnim, dont on a imprimé la correspondance avec Goëthe.

Pour que rien ne manquât au bonheur de l'auteur de *Faust*, à l'âge où commence le déclin de la vie, à cinquante ans passés, il inspira une de ces passions qu'il est rare de faire naître dans la jeunesse. Mais ce cœur de marbre n'en pouvait goûter le charme. Bettina avait seize ans quand elle devint amoureuse de Goëthe sans jamais l'avoir vu, en lisant seulement ses ouvrages. Amoureuse de Goëthe ! à quoi songez-vous donc, pauvre enfant ? Goëthe ne vit qu'en lui et par lui, ce n'est pas un homme, c'est un dieu ; autant vaudrait, pour vous, aimer la statue de Jupiter Olympien. Bettina n'écoute personne ; elle écrit à Goëthe, elle veut le voir ; elle accourt à Weymar, elle est en présence de l'idole. On peut lire dans la correspondance les impressions de cette première entrevue ; l'amour de cette jeune fille pour ce vieillard a quelque chose qui attriste ; cet amour pris dans un livre ressemble à une maladie : ce n'est pas un sentiment, mais une affection du cerveau.

En France, une Bettina est impossible, non pas que les écrivains célèbres n'y aient jamais inspiré de grandes passions et de grands attachements, mais une Française s'informe toujours de l'âge de celui qu'elle aime, et elle ne comprend pas qu'on puisse écrire des lettres d'amour à un homme de cinquante ans. Si nous n'avons point de Bettina, nous n'avons pas non plus de Goëthe. Laissons de côté les vivants ; il n'est guère de grand poëte depuis Corneille jusqu'à Alfred de Musset qui n'ait reçu le trait, et qui n'en ait souffert quelquefois jusqu'à son dernier jour. Comment n'aurait-il pas ressenti l'amour, celui qui exprima si bien l'amour de Rodri-

gue et de Chimène? Il y avait de l'amour dans l'ironie de Molière et dans la dévotion de Racine; il y avait de l'amour au fond de la coupe d'Alfred de Musset. Voltaire fut amoureux, et Diderot et Rousseau! Vous chercherez en vain un Goethe dans toute la littérature française; il y a des passages dans ses *Mémoires* qui prouvent que Chateaubriand lui-même a aimé; il y a dans la vie de tous nos écrivains une minute, un cri, un mot, où la passion se fait jour; n'attendez rien de tout cela de Goethe; c'est un automate qui a un cerveau.

Pauvre Bettina! elle a bien fait de mourir après Goethe; il n'aurait pas seulement pris la peine de composer quatre vers à mettre sur son tombeau.

TAXILE DELORD.



LE

# MAGASIN DE LIBRAIRIE

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR,

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS.

Le MAGASIN DE LIBRAIRIE se compose, comme son titre l'indique, d'ouvrages inédits composés dans les différents genres de la Bibliographie (*Histoire, Littérature, Romans, Mémoires, Philosophie, Théâtre, Poésie, etc., etc.*). C'est en quelque sorte un cours à l'usage de ceux qui s'intéressent au mouvement général de la civilisation et aux plaisirs de l'esprit.

Chaque livraison comprend un ou plusieurs écrits complets, quand leur étendue permet qu'il en soit ainsi, et des parties d'ouvrages plus considérables, mais dont les suites se trouvent dans les livraisons suivantes, de sorte que la publication de ces derniers ouvrages est en peu de temps complétée.

Chaque livraison contient en outre, depuis le mois de janvier 1859, et sous ce titre : *l'Année littéraire*, une revue de la littérature, des théâtres et des arts, par *M. Tarile Delord*.

Les six premières livraisons du MAGASIN DE LIBRAIRIE contiennent :

**ALFRED DE MUSSET.** — ŒUVRES POSTHUMES.

**GEBUZZI.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE durant la Révolution.

**ÉMILE MAINMET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — ÉTUDES SUR L'ART DRAMATIQUE.

**DE BRETEUIL.** — ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV.

**ZELLER.** — L'ITALIE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

**PAUL BOITEAU.** — CHRISTINE DE SUÈDE.

**PAUL DE MUSSET.** — L'ACCORD PARFAIT, comédie.

Les livraisons suivantes contiendront :

La suite des précédents ouvrages non terminés.

**ERNEST SERRET.** — LEON, roman intime.

**MÉZIÈRES.** — LES CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE.

**BACHAUMONT.** — SA JEUNESSE, racontée par lui-même.

**PATIN** (de l'Académie française), **PAUL JANET**, **CH. LOIANDRE**,

**ZEVORT**, etc., etc. — TRAVAUX INÉDITS.

La publication du MAGASIN DE LIBRAIRIE a lieu par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8<sup>o</sup> raisin.

Il paraît une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, depuis le 10 novembre 1858.

Chaque livraison se vend séparément 1 fr. à Paris, et 1 fr. 25 dans les départements et en Algérie.

Chaque souscription, chez l'éditeur, ne peut comprendre moins de vingt livraisons successives.

En conséquence chaque demande de ce nombre doit être accompagnée :

Pour Paris, d'un versement de 20 fr.

Pour les départements et l'Algérie, d'un mandat ou bon sur la poste de 25 fr.

Pour l'étranger, les frais de poste en sus.



# LE MAGASIN DE LIBRAIRIE

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS

--

8<sup>e</sup> LIVRAISON. — TOME DEUXIÈME

**Sommaire de cette Livraison**

**ERNEST SERRET.** — LÉON (Seconde et dernière partie).

**ÉMILE SAISSET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — (1<sup>re</sup> Partie.) — V. Le Dieu de Leibnitz.

**ALFRED MÉZÈRES.** — LITTÉRATURE ANGLAISE. — Les Contemporains de Shakspeare. — Chapitre II. Ben Jonson.

**ALFRED DE MUSSET.** — LE RETOUR.

**DE BRÉTEUIL** (Baron). — ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV : XV. Question du *Pour*. — XVI. L'ambassadeur de Savoie prisonnier sur parole — XVII. Laisser-aller à la Cour de France. — XVIII. Ruse du marquis Gentile pour se soustraire au cérémonial.

**TAXILE DELORD.** — L'ANNÉE LITTÉRAIRE : Chapitre IV.

Chaque livraison se vend séparément :

**UN FRANC**

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ CHARPENTIER, 28, QUAI DE L'ÉCOLE

A LONDRES, CHEZ W. JEFFS, BURLINGTON ARCADE

ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

25 février 1859

1

# LÉON

PAR ERNEST SERRET.

---

## FRAGMENTS DU JOURNAL DE LÉON.

(Suite.)

Nous sommes à B<sup>\*\*\*</sup>, dans la belle campagne de Francis, à deux cents pas de la mer. Je la contemple de mes fenêtres cette vieille amie de mon enfance, cette éternelle confidente des poètes, cette mer capricieuse et mobile comme notre âme. Depuis dix jours que nous sommes ici, elle est bleue et étincelante : je suis heureux et je l'aime ainsi. Elle m'envoie des inspirations fraîches comme ses brises, gracieuses et molles comme ses ondes.

Thérèse a produit à B<sup>\*\*\*</sup> l'effet qu'elle produit partout. On l'admire et on m'envie. La femme de Francis est en adoration devant elle. Elle voudrait lui dérober le secret de son charme et de son esprit. Pauvre jeune femme ! elle ne sait pas que le rayonnement de Thérèse a pour principal foyer l'ardent amour qu'elle éprouve et qu'elle m'inspire. Un amour partagé centuple la puissance des femmes. Elles sont de ravissantes ébauches, l'amour seul les achève.

Francis est bien calme. Il passe toute la journée à B<sup>\*\*\*</sup> dans ses bureaux et revient, le soir, fatigué du corps et dispos de l'âme. Il semble éviter de se trouver en tête à tête avec moi. Il ne m'a pas dit un mot du passé, mais pas un seul. Voudrait-il oublier ? Il est toujours auprès des dames, causant avec elles ou jouant avec sa fille, qui est un véritable ange rose et blanc et blond. C'est délicieux de la voir dans l'herbe essayant ses premiers pas et riant et poussant de petits cris de frayeur et se retournant pour regarder si on la suit, si on la protège. Mon Dieu ! qu'un enfant à soi est une douce chose ! Je me prends parfois à souhaiter d'être père, puis l'instant d'après je m'en effraye. L'autre jour la petite Louise a été un peu souffrante : elle

nous regardait comme pour nous demander du secours et elle pleurait. Francis était fou d'inquiétude, et il n'a pas manqué de me communiquer sa fièvre. Je n'ai pu dormir. Il me semblait toujours entendre les cris de l'enfant. Que serait-ce si ce petit être était à moi ! Allons, décidément, je ne me crois pas destiné à être père : Dieu ne m'a pas donné ce qu'il faut pour ce métier-là.

Nous allons tous les quatre, le mercredi et le vendredi, aux bals de l'établissement des bains. Ils sont très-brillants et très-suivis. On y voit la fleur de la ville et la crème de nos étrangers de plus ou moins de distinction. J'aime à entendre les notes sonores d'un joyeux orchestre se détacher sur la voix grave et solennelle de l'Océan ; j'aime à contempler ces petites foules à côté de la grande solitude du rivage.

Mercredi dernier, nous venions de pénétrer dans les salons qui regorgeaient de monde et nous cherchions en vain des chaises pour ces dames, je vois accourir à moi, avec un empressement radieux, un petit gros homme rouge et blond que je ne reconnais pas tout d'abord. Il fut obligé de décliner son nom. C'était maître Pilodeau, le notaire de Moulins qui m'a si gracieusement annoncé, l'hiver dernier, que j'héritais de mon cousin Jules. Il se félicita tout haut de la rencontre ; et, pour couper court aux compliments, je lui demandai des nouvelles de sa femme. « Elle prend des bains depuis quinze jours, répondit-il. Nous en avons furieusement besoin. Clémentine est très-délicate. Elle danse en ce moment avec un de ses cousins qui est justement en garnison à B<sup>\*\*\*</sup>. Tenez, là-bas. » Et il se haussait sur la pointe des pieds pour me la montrer. Je reconnus parfaitement madame Pilodeau qui n'était point changée, mais qui, grâce à une toilette d'un goût douteux, produisait dans le bal un certain effet. Elle dansait avec une sorte de militaire en habit de ville qui avait de grosses moustaches noires, un ruban rouge et un air féroce. Dès que la contredanse fut terminée, maître Pilodeau se précipita et lui enleva sa femme pour nous l'amener. Les compliments et les tendresses recommencèrent. Francis insista pour qu'ils vinssent passer chez lui la journée du lendemain, et, après quelques façons polies, son invitation fut acceptée. Les trois dames restèrent ensemble jusqu'à la fin de la soirée, protégées par leurs trois maris, au grand désappointement du susdit cousin qui, posté derrière une colonne, nous lançait

de loin des regards foudroyants. Il est bien entendu que je fus le seul qui s'aperçut de ce manège, et madame Pilodeau peut-être, mais elle n'y fit pas attention.

Le lendemain, le notaire et sa moitié nous arrivèrent à l'heure convenue en galante tenue de campagne. Nous prîmes nos ébats à travers le parc. J'entraînai maître Pilodeau dans une allée sombre et je lui demandai avec une certaine curiosité, et je ne sais trop dans quelle intention, des nouvelles de son bonheur. « Ah ! cher poète, s'écria-t-il (il m'appelle cher poète parce que je l'appelle cher notaire), je suis le plus heureux des hommes. Clémentine est un ange. Elle n'a rien de caché pour moi et elle m'aime !... Ces jeunes filles, dont le cœur n'a parlé qu'après la signature du contrat, font des femmes si tendres ! » Il se mordit les lèvres comme s'il eût dit une sottise, réfléchissant apparemment que j'avais épousé une veuve. A partir de ce moment, ce spirituel notaire me parut un sot, et je ne pus revoir son aimable compagne sans penser tout de suite aux grosses moustaches du cousin. Mon imagination travailla ; je me persuadai que c'était plutôt pour la garnison que pour les bains que madame Pilodeau était venue à B<sup>m</sup>, et je me promis bien de faire sur elle, à l'occasion, une étude conjugale et morale.

L'occasion ne tarda point à se présenter. Hier, vendredi, nous nous retrouvions réunis tous les six dans les salons de l'établissement des bains. Madame Pilodeau, plus parée que jamais, produisait un effet de plus en plus saisissant. Les moustaches en question vinrent l'inviter à valser, avec un certain aplomb, et elle accepta avec un certain trouble. Je ne sais vraiment quel diable me poussait, mais je ne les perdis pas un instant de l'œil. Après la valse, ils sortirent du salon pour aller prendre le frais sur une vaste terrasse, qui n'est séparée du jardin que par un léger mur de toile blanche et bleue. Ils s'assirent à une des extrémités qui était déserte. J'eus l'indiscrétion de me glisser dans le jardin et d'aller m'asseoir derrière la toile, invisible et présent. Voici ce que j'entendis : « Je vous en supplie, Clémentine ! » C'étaient les grosses moustaches qui roucoulaient ces mots. « Non, Anatole, répondait la dame, j'aime mon mari, et si je lui ai caché que nous avions été fiancés dès l'enfance... Anatole ! Voici du monde. » Le vent agita la toile, ils s'envolèrent, et je les vis, à travers une fente, rentrer dans le bal, et la dame saisir avec vivacité le bras du notaire qui venait paisiblement à leur rencontre. Au moment du départ, celui-ci

me dit d'un air chagrin : « Figurez-vous que Clémentine veut absolument que nous partions demain ! Elle prétend que le vent est changé, qu'il fait froid, qu'elle tousse. Mais la nuit porte conseil, et j'espère bien que nous resterons encore quelques jours. » Ils sont venus ce matin nous faire leurs adieux. Elle a persuadé à son mari qu'elle souffre de la poitrine, et c'est lui maintenant qui l'emmène de force. J'ai acquis ainsi la preuve irrécusable de la vertu de madame Pilodeau.

Mais pourquoi ai-je écrit si longuement ces misérables détails dans un journal où je ne consigne que mes impressions personnelles et mes pensées les plus intimes ? Est-ce pour en venir encore à cette conclusion injurieuse pour Thérèse : les femmes ont toujours un secret ? Il est vrai que madame Pilodeau a eu raison de cacher à M. Pilodeau qu'elle avait été fiancée dès l'enfance à son charmant cousin. La bonne entente conjugale tient à si peu de chose !

---

#### LETTRES DE LÉON A FRANCIS.

Paris, 5 février 185...

Tu te plains qu'il n'y ait plus dans mes lettres la même abondance de cœur qu'autrefois. C'est que nous vieillissons, mon cher Francis, c'est que notre cœur cherche à se contenir plutôt qu'à se répandre, c'est aussi que nous sommes mariés. L'ami, si cher qu'il soit, cède le pas à l'épouse. Elle lui ravit en un jour des trésors qu'il a mis quelquefois des années entières à amasser. La confiance absolue entre deux amis n'est plus possible du moment où chacun d'eux possède une confidente naturelle et légale. Tu l'as senti le premier, tu as cessé peu à peu de me traduire en prose tes sentiments les plus secrets. Si nous étions malheureux en ménage, nous aurions la triste ressource de nous confier mutuellement nos peines, et nous ferions peut-être ainsi de l'amitié un mauvais usage. Mais nous sommes heureux, Francis ! Louise est une touchante et sainte jeune mère de famille, Thérèse est le charme et l'ornement de ma maison. Si des regrets fugitifs, si de vagues craintes nous traversent par moments l'esprit, nous devons nous taire et ne point leur donner plus de con-

sistance en y pensant. Ce serait un outrage envers Louise comme envers Thérèse.

Notre hiver s'écoule dans les fêtes et les plaisirs. Je m'abandonne à ce tourbillon du monde qui m'emporte à travers la gaze et les fleurs et les habits noirs. Nous recevons toutes les semaines. Nos dîners du jeudi ont déjà acquis une certaine célébrité, grâce à l'excellence de notre cuisinier, qui est un véritable artiste en son genre. Je ne sais où Thérèse a été le dénicher. Le soir, il nous vient une soixantaine de personnes, et l'on danse au piano, dans le salon, pendant qu'on cause dans le boudoir. A ce train-là, tu conçois sans peine que nos relations s'étendent beaucoup. Lorsque j'adresse des observations à Thérèse et que je réclame quelques jours de répit, elle me répond qu'il faut paraître, que c'est nécessaire, que j'ai vécu jusqu'ici trop en ermite. J'ai deviné quel est son rêve, et tout en ne partageant pas ses illusions, je n'ai point le courage de la réveiller. Le monde est, du reste, son véritable élément. Elle y obtient des triomphes plus doux que bruyants, mais bien flatteurs pour moi, je t'assure. Il semble qu'on me sait gré de sa beauté et de son esprit : je suis un tout autre homme, éclairé par cette pure et brillante étoile. Cependant le charme de notre intimité est rompu. Nous ne nous voyons presque jamais seuls. A peine est-elle levée, il faut qu'elle songe à sa toilette du jour, et elle sort ou elle reçoit ; à peine est-elle rentrée, il faut qu'elle songe à sa toilette du soir, et nous sortons ensemble pour nous séparer dès que nous sommes dans un salon. Je pense bien qu'au fond elle est flattée de ses triomphes, et qu'il se glisse un grain de vanité dans ce courage qui lui fait braver toutes les fatigues. Pauvre femme ! je ne le lui reproche pas ; au contraire, je serais fâché qu'elle vécût uniquement pour moi, comme elle faisait au commencement de notre mariage.

Tu le vois, cher Francis, ce ne sont pas les distractions qui me manquent, et, si la vie que je mène me brouille pour un temps avec le travail, je ne suis pas fâché non plus d'en tâter un peu de cette vie de paresseux et de grand seigneur. Je bénis quelquefois la mémoire de mon cousin Jules. Je lui sais un gré infini d'être mort si à propos et sans avoir fait son testament. Néanmoins, admire l'inconséquence et l'insatiabilité de l'homme ! je me prends parfois à désirer ce que je n'ai pas. Puisque je ne fais plus rien, puisque je n'ai plus besoin de recueillement et de solitude, il me serait bien doux de tenir dans mes bras, d'endormir sur mes genoux une belle petite Thérèse blonde

et rose comme ta petite Louise, ou, s'il le fallait absolument, quelque petit Léon bien pleurard et bien criard.... Je me résignerais à tout. Je t'en parle à toi, je n'en parlerais pas à Thérèse. Je sais qu'elle le désire plus que moi au fond du cœur et qu'elle se reproche comme un crime de ne point me donner ce gage de sa tendresse. Puis, si nous avions un enfant, nous sortirions un peu au moins, et je travaillerais un peu plus et je pourrais fumer deux ou trois fois par jour. Figure-toi que je ne fume plus, mais plus du tout, excepté le matin après déjeuner.

Embrasse pour moi ta mère, ta femme et le reste, ce reste charmant dont La Fontaine ne parle pas. Thérèse vous embrasse tous aussi, et toi particulièrement et bien fraternellement. Elle t'aime. Elle me dit souvent avec cet air mélancolique que tu lui connais que je suis bien heureux d'avoir un ami comme toi, — et j'ajoute vite une femme comme elle.

Paris, 14 avril 185...

. . . . .

Voilà en deux mots quel était son rêve : un fauteuil à l'Académie française ! Voilà dans quel espoir elle attirait chez elle toutes nos célébrités littéraires, voilà dans quel but mystérieux elle prodiguait ses grâces et ses sourires. Aussi est-elle dans toute la joie du succès. Elle me regarde d'un air attendri et me demande si je suis content. Je t'avoue naïvement, mon cher Francis, que je suis encore tout surpris et tout ravi de l'honneur qui m'est fait. Pour un homme de lettres, un fauteuil à l'Académie française est, après la gloire, la plus enviable des récompenses. Je me suis souvent récrié sur les choix de l'Académie. Il me semblait que c'était au détriment des littérateurs purs qu'elle accueillait dans son sein les illustrations de la politique, de l'église et du barreau. A présent que je suis dedans, j'en juge tout autrement que quand j'étais dehors. Je tiens en très-haute estime tous mes confrères, quels qu'ils soient. Ce que c'est que le point de vue !

Je vais m'occuper de mon discours de réception. Je rêve aussi à entreprendre d'autres ouvrages. Thérèse est enchantée. « C'est ce que je voulais, me disait-elle encore tout à l'heure. » Elle n'a jamais essayé, en effet, de souffler sur cette légère flamme qui brûle en moi, de me détacher de la muse. Si elle m'en a éloigné un moment, si



elle m'a entraîné à sa suite dans les fêtes et les dissipations du monde, c'était encore dans l'intérêt de ma gloire, c'était pour me ramener enfin à cette muse jalouse avec une couronne au front.

Écouen, 2 juin 185...

Les ardeurs inusitées du mois de mai nous ont chassés de Paris. Nous nous sommes réfugiés à Écouen, sur la lisière du bois, dans un délicieux chalet improvisé par le caprice d'une femme à la mode, et que j'ai acheté presque pour rien. Tout le monde nous croit en Suisse ou en Allemagne. A cinq lieues de Paris, nous sommes ainsi à mille lieues de la société parisienne. Nous nous faisons appeler M. et M<sup>me</sup> Durand, ni plus ni moins que si nous étions des princes déguisés. Nous nous enivrons de calme et de silence, nous en avons besoin.

Je travaille huit heures par jour, j'en consacre huit autres à ma femme, et le reste au sommeil, à ce bon sommeil réparateur qui ressemble à la mort et qui est le meilleur ami de la vie. Je serais parfaitement heureux dans ce repos occupé, si la santé de Thérèse ne m'inspirait un peu d'inquiétude. Elle s'est beaucoup fatiguée cet hiver. Elle n'en convient pas, mais j'ai des yeux. La pâleur de son visage, cette pâleur constante à laquelle je suis habitué, me semble moins fraîche; ses lèvres sont violettes et ses mains prennent par moments une teinte verte. Elle me dit en riant que c'est l'ombre des feuilles qui leur donne cette teinte-là. Je n'en suis pas plus rassuré. Je sais qu'elle ne se plaint jamais, qu'elle est douée d'une grande force d'âme, et qu'elle met autant de soin à dissimuler ses souffrances que d'autres en mettent à les étaler. J'ai écrit hier au docteur D<sup>...</sup>, qui seul à Paris connaît notre retraite. Il viendra sans doute aujourd'hui, et je ne fermerai point cette lettre sans t'apprendre ce qu'il m'aura dit . . . . .

Notre bon vieux docteur m'a rassuré. Il s'est enfermé près d'une demi-heure avec Thérèse, et, comme j'attendais, non sans un certain battement de cœur, le résultat de l'entretien, il est venu à moi en me tendant les mains et m'a dit qu'il n'y avait rien de nouveau, que c'était simplement la suite des petites imprudences de l'hiver. Il a prescrit un régime qu'il me charge de faire observer. Ce n'est pas

que Thérèse soit rebelle à ses ordonnances, elle s'y conforme, au contraire, avec un scrupule qui m'a paru quelquefois un peu exagéré; mais il craint, que, pour ne rien changer à nos habitudes, elle ne commette quelque imprudence. J'aime ce vieillard de tout mon cœur. Il témoigne à Thérèse une affection vraiment paternelle et quitterait tout pour nous être utile. Il m'a promis de revenir sous quelques jours, non parce que nous avons besoin de lui, m'a-t-il dit gracieusement, mais parce qu'il a besoin de nous. Tu le vois, ce n'est point un médecin que cet homme-là, c'est un ami — de l'âme et du corps.

Après le dîner, il a pris congé de Thérèse, et je l'ai reconduit jusqu'à la grande route. Sitôt qu'elle m'a vu de retour, elle s'est couchée. Elle tombait de fatigue : ces grandes chaleurs l'accablent. J'ai été tout à l'heure sur la pointe des pieds pour m'assurer de son sommeil. Elle avait les yeux grands ouverts et regardait la lune qui donnait en plein sur son lit. J'ai fermé la persienne, je me suis assis à son chevet, et, sa main dans la mienne, je lui ai chanté doucement quelques vieux airs avec lesquels on me berçait dans mon enfance. Ainsi elle est tour à tour ma femme, ma mère et ma fille. Elle s'est endormie. J'ai retiré ma main avec précaution, et je l'ai baisée au front comme on baise un enfant dans son berceau. Maintenant je termine ce long bavardage et je vais profiter de cette nuit étoilée, de ce calme qui m'inspire, pour jeter sur le papier l'esquisse d'une folle comédie dont l'idée m'est venue, je ne sais trop comme, au milieu des émotions tendres et des joies mélancoliques de cette journée.

Écouen, 14 août 185...

.....  
 .....  
 Tu peux juger par là que ces trois mois n'ont pas été perdus pour l'art. Ont-ils été également bien employés pour le bonheur? Je ne sais. Thérèse est peut-être trop raisonnable. Cette vie si réglée, ces douces habitudes, ces sentiments sûrs et calmes devraient convenir à un homme qui a besoin d'avoir l'esprit libre, et je me prends pourtant à désirer des orages. Je pense avec tristesse que Thérèse n'a jamais ressenti pour moi une passion vive et profonde. Quand je lui exprime mes doutes à ce sujet, elle en triomphe par un mot, elle me prouve surabondamment tout ce qu'il y a de désintéressé et de délicat dans sa tendresse. Mais, dès que je suis seul, je me remets à penser

à ce que j'ai toujours trouvé d'incompréhensible et de mystérieux en elle. Cette magnifique saison, le charme des lieux, l'isolement dans lequel nous vivons m'avaient fait rêver les exquises douceurs d'une seconde lune de miel. Avec quelle joie j'aurais abandonné mes héros imaginaires pour me consacrer tout entier à Thérèse ! Elle avait été touchée au premier moment de ce redoublement d'amour ; mais la raison a bien vite repris le dessus, et il m'a fallu continuer de travailler huit heures par jour. Elle prétend en riant que je suis un écolier auquel l'étude rend la récréation plus agréable. J'ai envie alors de la quereller, s'il était possible de quereller cette adorable créature. Mes yeux s'emplissent de larmes ; elle les voit, elle les essuie, elle m'apaise. Mais nous ne nous sommes pas entendus, c'est une trêve qui ne termine rien. Il y a entre nos deux âmes une invisible barrière qui les empêche de s'unir et de se confondre à jamais.

Je devrais déchirer cette lettre. Voilà le premier reproche que je formule contre Thérèse, reproche injuste, absurde, dont je rougis, que je t'invite à repousser. Mais je veux te l'envoyer cependant pour te montrer jusqu'où l'imagination peut égarer le cœur. Je suis heureux comme il est donné à peu d'hommes de l'être, et je me plais à troubler ce bonheur par des chimères, semblable à un enfant qui s'amuserait à jeter du sable dans une eau limpide.

C'est une plainte que j'exhale, et c'est un remerciement immense que je devrais pousser vers Dieu. La santé de Thérèse est complètement rétablie. Ses joues ont même pris une teinte rosée, mais si légère qu'elle n'ôte rien à sa suavité de rose blanche. Je la considère avec ravissement, et j'admire combien nous sommes impuissants, nous autres poètes, à peindre la beauté vraie. Il y a dans la beauté des nuances qu'on n'exprime pas avec les mots. Tu m'as dit, lorsque tu as vu Thérèse, que je t'avais bien donné une idée d'elle, que tu l'aurais reconnue au portrait que je t'en avais fait. Ah ! c'est que tu ne l'as point vue telle que je la vois, mon cher Francis. J'ai sa miniature exécutée par un très-habile artiste : ce sont bien ses traits, ce n'est point son âme, et cependant son âme respire dans tous ses traits.

---

## FRAGMENTS DU JOURNAL DE LÉON.

Je me suis oublié l'autre jour en écrivant à Francis. Malgré mes résolutions, je lui ai laissé voir ce côté inquiet de mon cœur, ces doutes injurieux que je voudrais me cacher à moi-même. Et encore je ne me suis trahi qu'avec ménagement, m'arrêtant à point, lui mettant la main sur les yeux, ne l'entraînant pas après moi dans les mille détours où s'égarèrent mes soupçons. Que dirait-il, lui qui me croit un sage, s'il savait la peine que je prends pour me rendre malheureux ? Aurait-il seulement pitié de ma faiblesse ? Je ne crois pas qu'une telle faiblesse soit digne de pitié. J'ai une femme qui unit les plus solides vertus aux plus aimables qualités, qui m'aime uniquement et dont l'amour me repose au lieu de me troubler, qui comprend la tâche que je me suis imposée, qui s'efface, qui se dévoue, une femme idéalement parfaite en un mot, et c'est cette perfection que je lui reproche ! Pour mieux me déchirer le cœur je vais en secret jusqu'à l'outrager. Je me dis que c'est l'ambition qui la guide, qu'elle veut des honneurs pour moi afin qu'ils rejaillissent sur elle, que ce n'est point sa tendresse qui me conseille le travail, que c'est sa vanité. Et quand cela serait, ne devrais-je pas encore lui en tenir compte ? Non, non, ce n'est pas à Thérèse qu'on peut prêter impunément des vertus vulgaires. L'amoindrir, c'est la dégrader. Du moment où elle ressemblerait à une autre femme, elle ne serait plus Thérèse.

Je suis un peu comme ces apprentis d'impiété qui se tourmentent vainement pour ne plus croire en Dieu.

---

Les froids prématurés, les pluies continuelles nous ont chassés de la campagne. Il y avait déjà quelques jours que je pressais Thérèse de revenir à Paris. Elle résistait, elle voulait qu'avant notre retour je misse la dernière main à ma comédie. Pourquoi l'ai-je écoutée ! Cette imprudence nous a ravi en une semaine ce que nous avions gagné en cinq mois. Thérèse est souffrante.

J'ai vite appelé le docteur. J'ai surpris un signe qu'elle lui a fait, et, quoiqu'il ait déclaré que ce ne serait rien, je n'ai pas été maître de mon inquiétude et je suis resté auprès d'elle. Elle m'a envoyé plusieurs

fois travailler, et j'ai toujours refusé d'obéir. Elle s'en est désolée. Elle a eu recours aux prières, aux ruses, aux flatteries. « Cette comédie est ton chef-d'œuvre, m'a-t-elle dit, il est très-important que tu la termines. Je serai si heureuse le jour où tu me liras ce cinquième acte ! D'ailleurs j'ai besoin de repos, monsieur, allez-vous-en, laissez-moi. » J'ai répliqué que je veillerais sur son sommeil, que je ne saurais la quitter, qu'il me serait impossible d'écrire une ligne tant que je la verrais si défaite. Elle s'est résignée. Vers le soir elle a prétendu qu'elle se sentait beaucoup mieux, et j'ai cru voir en effet qu'elle ne me trompait pas. « Écoute, a-t-elle fait alors d'une voix grave, j'ai un arrangement à te proposer. Va t'enfermer dans ton cabinet, achève ta comédie, tu n'en as plus que pour cinq ou six heures. Lorsqu'elle sera terminée, lorsque tu me l'auras lue, je t'accorderai des vacances, je ne te tourmenterai plus, je ne t'enverrai plus travailler, tu resteras auprès de moi tant que tu voudras. » En prononçant cette dernière phrase elle me couvait du regard comme une mère son enfant. Tout mon cœur se fondait sous ce regard. Tout à coup elle reprit : « Va, tu ne sauras jamais combien il m'en a coûté pour me priver de toi sans cesse et volontairement. J'enviais toutes les minutes que tu ne me donnais pas ; chaque séance de travail m'était douloureuse comme une année d'absence. Mais je vais devenir égoïste, je vais te retenir toujours, je vais t'absorber tout entier, mon Léon, nous ne nous quitterons plus une heure, une minute ! Je t'aime trop pour m'imposer plus longtemps ces cruels sacrifices. » Son exaltation brillait dans ses yeux. J'ai craint de la prolonger, je me suis éloigné ivre de joie et d'espérance.

Thérèse m'aime comme je voulais être aimé ! Tous mes doutes s'envolent, il n'y a plus rien dans le passé qui m'inquiète, je suis tout au présent et à l'avenir. C'est d'aujourd'hui seulement que je suis entré en possession de l'âme de Thérèse.

---

Elle voulait absolument assister à ma réception à l'Académie. J'ai cru pendant ces derniers jours qu'elle ne le pourrait pas. Quoique son absence dût désenchanter pour moi cette solennité, je m'étais prononcé bien haut et j'avais juré que je ne permettrai pas la moindre imprudence. Le docteur a tranché la question. Il a donné son autorisation formelle, et, comme j'hésitais encore, il m'a affirmé qu'elle se ferait certainement plus de mal en s'abstenant d'y aller

qu'en y allant. Ainsi j'ai pu jouir sans remords de la présence d'un être adoré dans un des moments les plus graves de ma vie littéraire. Grâce à Thérèse, ce jour restera dans ma mémoire éternellement radieux. Elle en a été le charme et l'éclat, elle a transformé pour moi cette fête de l'esprit en fête de l'amour, elle m'a fait comprendre le prix de ces honneurs en les partageant, elle m'a enivré de sa joie, elle m'a enorgueilli de son orgueil !

Je me sentais contraint, embarrassé. Cette élite de la société parisienne, ce je ne sais quoi d'athénien qui circulait dans l'air, l'attente générale, ma propre impatience, tout accroissait ce sentiment de gêne. Mon discours, que je trouvais excellent une heure auparavant, me paraissait maintenant indigne d'une telle assemblée. L'instant fatal était venu. Je me lève et balbutie mes premières phrases... Tout à coup mon œil s'arrête, il se fixe sur elle, sur Thérèse, se croise avec le sien, et une force imprévue se communique à tout mon être. Combien de fois, pendant cette lecture, ai-je eu recours au même moyen pour me ranimer, pour me dominer ! Je ne voyais pourtant pas Thérèse d'une manière distincte ; je la sentais près de moi plutôt que je ne la voyais. Comment se fait-il donc que je me suis rendu compte de toutes ses impressions, que j'ai suivi sur ses traits tout ce qui s'est passé dans son cœur ? Elle portait des rubans roses qui se reflétaient sur ses joues et qui en animaient la pâleur, si ce n'est plutôt que la joie et l'épanouissement de son âme leur prêtaient cette douce teinte. Ses yeux baissés m'éclairaient, ses lèvres immobiles me parlaient. C'était à elle que je m'adressais et non à cette foule. Il me semblait que c'était elle qu'on applaudissait. Et ces applaudissements, en effet, ne les a-t-elle pas mérités mieux que moi ? C'est à elle que je dois tout. C'est elle qui a préparé, assuré mon élection, non parce qu'elle le voulait dans son orgueil, mais parce qu'elle m'en croyait digne dans sa justice. Elle triomphe ! Elle ne m'a pas fait seulement plus heureux, elle m'a fait meilleur, elle m'a fait plus fort, elle m'a fait plus grand. Elle a doublé mon amour pour l'art ; elle a élevé le but, elle a étendu ma vie dans l'avenir en me ménageant d'immenses espaces à parcourir. J'ai du travail et des projets pour une longue vie, grâce à Thérèse car c'est encore elle qui a recueilli, soigné, cultivé ces premiers germes d'idées qui deviendront des œuvres un jour.

Lorsque la foule a été un peu dissipée, j'ai couru à elle et lui ai offert mon bras. C'est alors seulement que j'ai remarqué avec douleur

qu'elle était encore plus pâle que d'habitude. Elle m'a dit, pour me rassurer, qu'il était bien naturel d'être émue en pareille circonstance. Je l'ai emmenée le plus vite que j'ai pu, tremblant, me reprochant d'avoir cédé à son désir, d'avoir écouté le docteur. Elle s'est couchée, elle repose.

Quant à moi, je suis triste, abattu. Thérèse me manque bien à cette heure. Il nous faut toujours à ces heures-là, à ces heures qui suivent l'ivresse, la douce voix d'une femme qui nous console de notre joie comme d'un malheur.

---

Cette indisposition se prolonge, et le printemps est encore bien loin ! Je m'endors dans cette trompeuse sécurité que nous fait l'habitude, mais je me réveille quelquefois en sursaut.

L'autre jour j'avais cru remarquer que sa main était un peu maigre, cette main si fine et si charmante ! J'ai examiné attentivement sa figure, elle ne m'a point paru changée. Cependant, dès que le docteur est arrivé, je l'ai fait entrer dans mon cabinet et je lui ai demandé avec trouble si Thérèse ne couvait pas quelque maladie grave. « Nous allons voir, » a-t-il dit. « Mais me répondez-vous d'elle ? » ai-je fait vivement. Il s'est tu ; puis avec son air froid : « Je ne répondrais pas de vous, je ne réponds de personne. Nous sommes tous dans les mains de Dieu. » Une pensée terrible m'a traversé l'esprit : j'ai fermé les yeux comme pour ne pas la voir. « Je veux une consultation, » me suis-je écrié. « A quoi bon ? » a répliqué le docteur. Je serais le premier à la provoquer, si je la jugeais nécessaire. » Je l'ai serré dans mes bras, et nous sommes passés chez Thérèse.

---

J'y voyais plus clair que le docteur, je soupçonnais depuis quelque temps que les souffrances de Thérèse se compliquaient d'une secrète torture morale. Je n'osais m'avouer ce soupçon à moi-même, craignant de revenir, par cette pente, aux folles et cruelles idées qui m'avaient tourmenté déjà. Maintenant que ce doute est devenu une certitude, je respire, je m'explique sa langueur, ces larmes furtives, cette tristesse qui perçait sous sa gaieté factice. Je sais de quoi elle souffre et je puis y porter remède !

Elle m'a dit... Elle ne m'a rien dit encore. Mais qu'importe ? Va, tu peux parler sans crainte, chère et tendre amie, tu peux risquer cet aveu, quel qu'il soit. Je serai trop heureux de te soulager en te par-

donnant et de m'acquitter ainsi un peu envers toi. Je ne suis plus dans ces dispositions d'esprit violentes et jalouses. O ma Thérèse, tu n'as pu faillir comme une autre femme. Ta faute doit porter son excuse avec elle, et, puisque tu m'appartiens tout entière, puisque tu es à moi pour toujours, c'est assez, je jette sur le passé le voile de l'oubli. Je suis tranquille enfin : quoi que j'apprenne, tu ne perdras rien de mon estime ni de mon adoration. Et, d'ailleurs, ne m'as-tu pas raconté ta douloureuse histoire, ne t'es-tu pas justifiée d'avance à mes yeux ?

Elle se trouvait un peu fatiguée ce soir. Je l'ai suppliée d'attendre à demain, et, comme elle a bien vu que j'étais sincère en insistant, ce n'est que demain qu'elle s'expliquera.

J'attends sans curiosité et sans impatience. Étranges variations de notre cœur ! Je fais à cette heure presque un mérite à Thérèse de cette longue dissimulation que je lui ai si souvent reprochée à part moi ; j'y vois comme une crainte charmante de perdre à mes yeux quelque chose de son prix.

---

Injuste appréhension ! Terreurs chimériques ! O ma Thérèse, n'es-tu pas sûre de mon indulgence, ne me connais-tu pas ? L'accent de ma voix, la pression de ma main, la tendresse de mon regard t'encourageaient, et l'aveu montait de ton cœur à tes lèvres. Pourquoi l'as-tu retenu ? Pourquoi tes forces t'ont-elles trahie ? Quelle parole aurait pu me faire plus de mal que ce spectacle déchirant ? Je frémis encore, j'ai vu la mort passer sur son visage, j'ai vu ses yeux se fermer, j'ai senti sa main se glacer dans la mienne !

J'étais assis tout près du lit. Elle était charmante avec son négligé de mousseline blanche, la figure encadrée dans un petit bonnet tout simple. Sa joue était presque rose, son œil plus brillant que de coutume. Quoi qu'on prétende, elle va mieux, je m'en aperçois et elle en convient. Si ces fatales émotions ne se jetaient toujours à la traverse, s'il n'y avait entre nous ce secret qu'elle tremble de me dire, nous la verrions bien vite surmonter le mal. Elle a tant de courage ! Elle n'en manque que pour m'affliger. Elle m'avait dit de fermer les deux portes, qu'elle allait parler, qu'il en était temps. J'avais obéi, j'étais revenu à ma place et j'avais repris sa main : « Je t'assure, lui dis-je, que je ne désire que tu parles que parce que je sens que tu en as besoin. J'avais deviné dès le commencement que tu me cachais quelque chose. J'en étais offensé, j'aurais voulu que ta confiance fût absolue comme la mienne. J'ai compris, depuis, les motifs qui t'arrê-



taient, et je n'ai plus vu dans ton silence qu'une raison de te chérir et de t'estimer davantage. — Cher Léon! » fit-elle en tressaillant. « Ne crois pas, continuai-je, qu'il soit nécessaire d'entrer dans de longs détails. Je sais peut-être déjà.... » Elle fondit en larmes. « Thérèse, ma Thérèse, m'écriai-je avec force, aie pitié de moi, ne t'agite pas ainsi! Tes larmes me brûlent. Quelle tache tes vertus n'ont-elles pas suffisamment effacée? Parle en assurance. Quoi que tu me confesses, je te pardonne et je m'incline encore devant toi. » « Tu me pardonnes? » murmura-t-elle. Elle avait levé la tête, elle me regardait d'un air égaré : « Thérèse, ma Thérèse, parle, je t'en conjure! — Tu le veux?... » Elle hésita encore. Elle se mit à genoux sur le lit et joignit les mains comme pour prier. Je repris : « Ma femme, mon amie, mets fin à une situation pénible pour tous les deux et qui peut être funeste à ta santé. Quand tu te seras confiée, tu éprouveras un mieux sensible, c'est moi qui te le prédis. » « Je sais bien, fit-elle, que je serai plus calme après, plus résignée. C'est le mal que je vais te faire qui m'arrête. — Tu ne m'as fait jusqu'ici que du bien, chère et bonne Thérèse, tu m'en feras encore. Nous sommes jeunes tous deux. Songe aux longs jours que tu as devant toi pour me faire oublier un moment de peine. » Elle poussa un faible cri, renversa la tête en arrière et s'évanouit. Épouvanté, je me précipitai sur elle, je la serrai convulsivement dans mes bras, je l'appelai par les noms les plus tendres. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants que je pensai à lui faire respirer le flacon qui était sur la table et dont je m'étais déjà servi plusieurs fois; car ces évanouissements ne sont pas rares, et le docteur m'a prévenu qu'il ne fallait point s'en alarmer. Quand elle revint à elle, j'avais sonné, sa femme de chambre était accourue. Elle me sourit avec une douceur angélique, dit que ce n'était rien, et, comme si elle eût oublié ce qui venait de se passer, elle me pria de la laisser seule sous prétexte qu'elle voulait dormir.

Pauvre femme! Elle ne sait pas.... Et la neige tombe, et le temps est triste comme mon cœur. D'où vient cette tristesse? Je n'ai plus de goût à rien lorsque je suis seul; ce n'est qu'auprès d'elle que je me retrouve. Oh! quand viendra le printemps, quand renaîtra-t-elle à ce souffle béni, quand pourrai-je vivre tout en elle et ne plus la voir souffrir?

Il est dix heures du soir, et je viens de la quitter. Elle m'avait fait une surprise, elle avait invité le docteur à dîner avec moi. Nous avons pris le café dans sa chambre. Elle a été enjouée et charmante. Je croyais qu'elle avait tout à fait oublié la scène de la matinée; mais quand je suis rentré lui souhaiter le bonsoir, elle m'a dit à l'oreille, profitant du moment où je me penchais pour l'embrasser : « Je ne te parlerai pas, je t'écrirai. » J'allais répondre, elle a mis un doigt sur ses lèvres. Je tremble qu'elle ne se fatigue à m'écrire une justification inutile, mais le docteur m'a encore recommandé de ne la contrarier en rien.

---

Elle ne recevait personne excepté la bonne madame R<sup>'''</sup> et une autre de ses amies. Aujourd'hui par extraordinaire, et comme décidément elle va mieux, elle a reçu M. de P<sup>'''</sup>, qui est notre voisin et qui envoie tous les jours prendre de ses nouvelles. Il a été frappé du changement qui s'est opéré en elle, il l'a regardée fixement, et je ne lui ai pas caché, en le reconduisant, que je m'en étais aperçu. « C'est vrai, a-t-il fait en se troublant. Mais elle va mieux, n'est-ce pas? — Oui, ai-je répondu, elle entre en convalescence. Le docteur n'en convient pas encore, mais, si nous avons quelques beaux jours au commencement de mars, elle sera bien vite rétablie. » Il a été de mon avis. Il m'a dit, de plus, qu'il avait été très-malade une année, que les médecins désespéraient de lui et que c'était le printemps qui l'avait sauvé.

Notre cher vieux docteur D<sup>'''</sup> croit beaucoup plus à l'efficacité de ses soins qu'à l'efficacité du printemps. Il ne cherche pas à m'alarmer, mais il craindrait de se compromettre en lâchant une bonne parole. Il est bien évident pourtant que Thérèse est mieux qu'il y a huit jours. Elle recommence à me parler de mes affaires. Je lui ai déclaré que je ne m'en occuperais que lorsqu'elle serait tout à fait bien. Elle a souri tristement et a répondu : « Tu sais que je n'ai jamais été tout à fait bien. Tu m'as épousée souffrante, et depuis que je suis malade... » Je l'ai interrompue : « Tu ne le seras plus bientôt. » « Je ne le désire ni ne l'espère, » a-t-elle répliqué. Puis elle s'est empressée d'ajouter comme pour corriger ce qui lui était échappé : « Tu es si bon pour moi ! » C'est encore la faute du docteur. Je ne l'ai jamais entendu remonter le moral de sa malade, comme font tous ses confrères. J'aurai avec lui une explication là-dessus.

Il faisait un soleil splendide. Elle est sortie, nous sommes sortis ensemble dans une bonne et élégante voiture que je viens d'acheter pour elle. Nous ne sommes restés dehors qu'une demi-heure. Elle s'est bien trouvée de sa promenade. Et dire qu'il y a eu un moment danger de mort ! J'ai compris cela à quelques mots timides qu'elle a risqués. Je l'ai suppliée de se taire, je n'ose même croire au danger qui est passé. J'ai failli perdre Thérèse ! Oh ! Je ne veux plus jamais regarder en arrière. En avant, marchons en avant, ma bien-aimée ! Le soleil se couche dans l'or et la pourpre, il fera beau demain, demain nous sortirons encore.

---

Je ne pensais plus du tout à ce mot : « Je t'écrirai » qu'elle m'avait dit en grand mystère il y a près de huit jours. Elle vient de me remettre une lettre soigneusement cachetée. Elle a frissonné de de tout le corps quand j'ai tendu la main, et, retenant la lettre, elle m'a bien recommandé de ne point l'ouvrir avant un mois. « Dans un mois, a-t-elle dit, si je ne te l'ai point redemandée, tu l'ouvriras. » Elle me l'a donnée enfin comme à regret, et elle a ajouté : « Tu promets bien de m'obéir ? » Je lui ai juré que je n'avais pas la moindre envie de savoir ce que contenait cette lettre, et je l'ai priée de la garder encore : « Non, non, a-t-elle fait, je la déchirerais peut-être et je n'aurais plus le courage de la recommencer. Mais, afin que je sois tranquille, permets-moi un petit enfantillage : je vais enfermer ma lettre dans cette boîte, que tu emporteras dans ta chambre et dont je garderai la clef. » Elle prenait en même temps un petit coffre que je lui ai donné et qu'elle aime beaucoup, le vidait et y enfermait l'enveloppe mystérieuse : « On ne sait pas, vois-tu, continua-t-elle, tu pourrais te laisser tenter, et je serais au désespoir... Surtout n'en parle pas au docteur : il ne m'a pas permis d'écrire. » Je lui baisai la main avec respect, comme j'aurais fait à ma mère. Elle en fut touchée, et pour vaincre cette émotion elle me parla d'autre chose ; elle s'étendit longuement sur le plaisir qu'elle avait de posséder une belle voiture et deux beaux chevaux. Nous causâmes gaiement, nous fîmes des projets de campagne. Lorsque je fus près de la quitter, elle me dit d'une voix brève : « Quand je te remettrai cette clef, tu iras tout de suite, sans parler, dans ton cabinet ; tu ouvriras la boîte et tu liras. » Puis, avec une tendresse indicible : « Tu me pardonneras, n'est-ce pas ? Tu viendras sur-le-champ me dire que tu me par-

donnes. J'ai été bien coupable! je n'aurais jamais dû consentir... mais je t'aimais trop. » Et comme pour m'éloigner : « Va! va! » Et je me suis enfui avec la boîte, craignant de provoquer quelque nouvelle crise si je prolongeais cette scène.

Il y a dans sa conduite quelque chose de bizarre, d'inexplicable. Elle doit savoir, je ne lui ai point caché que je devinais et que je pardonnais. Mais si ce n'était pas cela, si ce n'était pas une faute que Thérèse eût à se reprocher? Que pourrait-ce être? Voilà mon imagination qui s'aventure encore dans le champ du vague et de l'impossible.

Épouse adorée! sublime Thérèse! je m'étonne encore de tes exquisés répugnances, de tes pudiques hésitations. Ne sais-je donc pas que les remords d'une âme sont en raison de ses vertus? Thérèse ne peut s'accuser comme s'accuserait une femme ordinaire; plus elle est sûre de mon indulgence, plus vive est sa douleur, plus immense est sa honte.

Cette boîte qui est là devant moi recèle la vérité et ne la livrera que sur l'ordre de Thérèse. Je repousse les assauts d'une curiosité puérule; je lui ai promis d'attendre, j'attendrai, et quoi que j'apprenne, quelque atteinte que reçoive l'admiration que j'ai pour elle, je lui garde au fond de mon cœur des trésors de pitié, de pardon et d'amour.

---

J'ai rencontré tantôt au Palais-Royal Philippe S<sup>m</sup>, ce peintre bohème que je ne vois plus depuis mon mariage, parce qu'il fait profession de mépriser souverainement les hommes mariés. Il m'a parlé peinture; il en parle très-bien, si bien qu'à l'entendre on le prend pour un maître, et à voir ce qu'il fait pour un élève. « Dérangez-vous donc un peu, m'a-t-il dit d'un air narquois, venez me voir à mon atelier. — Je ne le puis maintenant, ai-je répondu, ma femme est encore souffrante. — C'est ennuyeux, a-t-il dit, d'avoir une femme qui est toujours malade. » Je n'ai rien répliqué. Cet homme a de l'esprit, du tact même; il mesure très-bien la portée de ses paroles, mais il a voulu se donner le plaisir de me dire une chose brutale, et je n'ai pas daigné troubler son plaisir en lui faisant la réponse qu'il méritait.

Mais aussi les souffrances de Thérèse sont-elles donc un ennui pour moi? Les souffrances de Thérèse! Je me demande quelquefois

si elle a souffert pendant ces longs mois d'hiver qu'elle a passés dans sa chambre. A quelle heure l'ai-je abordée sans la voir calme et souriante ? N'avait-elle pas toujours quelque douce parole à me dire ? Jamais une plainte lui échappait-elle ? Elle ne pouvait sortir, elle ne pouvait recevoir ; ai-je regretté un seul instant ces réceptions de l'autre hiver, ces soirées, ces dîners, ces bals ? Elle a voulu plusieurs fois m'y envoyer sans elle ; ai-je eu du mérite à lui résister ? Sa spirituelle causerie ne vaut-elle pas mieux que le bavardage de nos salons ? Elle a exigé que je sortisse tous les matins ; a-t-elle montré la moindre marque d'impatience lorsque je suis rentré après l'heure convenue ? Au contraire, elle en était bien aise, elle me remerciait de m'être distrait, de m'être reposé d'elle, selon son expression. Je ne sais pas si c'est que je ne l'ai jamais vue bien portante, que, même dans les premiers temps de notre mariage, elle prenait de sa santé un soin qui me paraissait excessif, et qu'enfin elle ressemble à ces plantes délicates pour lesquelles on s'accoutume à ne point trembler ; mais je sais que la vie qu'elle m'a faite ne m'a jamais inspiré d'ennui, et que je me trouverais parfaitement heureux si je ne me disais tout bas que le mal qu'on dissimule n'en est pas moins un mal, et que, pour être sublime de courage et de résignation, elle n'en est pas moins une pauvre femme qui souffre.

Cependant l'amélioration est sensible. Elle n'aura jamais une santé robuste, mais je l'entourerai de soins si constants, je lui ferai une existence si calme, je la protégerai d'un bras si ferme, que des chocs étrangers ne pourront l'atteindre, qu'elle résistera à tous les vents et s'épanouira plus éclatante sur cette terre où les fleurs comme elle sont rares et, pour ainsi dire, transplantées.

---

Un enfant chétif est mieux aimé qu'un enfant vigoureux : sa mère lui donne en amour et en caresses ce que Dieu lui refuse en force et en santé.

---

Je reviens d'Écouen. Mes ordres ont été très-bien exécutés ; tous ces changements plairont à Thérèse, à qui j'en veux ménager la surprise. L'habitation sera beaucoup plus confortable, et le calorifère, qui passe dans toutes les chambres, nous sera bien précieux à l'automne. Chère Thérèse ! comme elle va me gronder pour toutes les

folies que j'ai faites ! Il me tarde que nous soyons partis ; je suis convaincu qu'il n'y a que l'air de la campagne qui achèvera de la rétablir.

---

LETTRE DU DOCTEUR D\*\*\* A FRANCIS.

Paris, 20 avril 185...

MONSIEUR,

Vous m'excuserez si, vous connaissant à peine, je m'adresse à vous et vous demande conseil dans une des circonstances les plus pénibles où je me sois jamais trouvé.

M. Léon L\*\*\* est votre ami. Il a épousé, il y a deux ans, une jeune femme que j'aime et que je vénère, une enfant que j'ai presque élevée et à laquelle je continue, comme ami, des soins que je lui ai donnés longtemps comme médecin. Eh bien ! monsieur, elle se meurt, et je n'ose le dire à son mari. Il l'aime passionnément ; il la voit faible, mais non mourante ; il se flatte d'un espoir chimérique. Il est tellement persuadé que je me trompe et que je vois les choses en noir, il croit si fermement que le printemps va rendre la vie à Thérèse, quand c'est la mort qu'il lui apporte, que j'évite de lui parler, que je tremble même de lui faire partager mes trop justes craintes.

Ils sont dignes tous les deux d'intérêt et de pitié, et je les aime comme mes enfants. Un médecin est souvent forcé de faire entendre des vérités cruelles. J'ai été médecin, je ne le suis plus ; j'avais ce courage avec mes clients : je ne saurais l'avoir avec mes amis, et surtout avec de tels amis. Vous connaissez Léon comme moi, monsieur, et moi je connais Thérèse comme personne ne peut la connaître.

Hélas ! est-ce que je la connais encore ? Je l'ai vue forte, je la croyais préparée et résignée ; mais elle aime, elle est aimée, et, quoiqu'elle sache sa position, elle se rattache à la vie avec une énergie qui me déchire le cœur.

Que dois-je faire ? L'instant de la séparation est proche. Je ne suis plus assez fort pour affronter seul le désespoir de votre ami ; j'en envisage en tremblant toutes les conséquences. Venez, monsieur, il n'y a que vous qui puissiez l'assister dans un pareil moment, il n'y a que vous qui puissiez le sauver de lui-même.

Je voulais vous demander un conseil, et c'est un service que je vous demande. Ah ! je sais bien que vous me l'accorderez.

Vous direz en arrivant que vous venez à Paris pour affaires, et je vous recommande surtout de ne point cacher à votre ami l'impression que produira nécessairement sur vous le changement de Thérèse. Cela lui ouvrira les yeux peut-être; vous le préparerez par là, mieux que par tous les discours, à la triste vérité.

Je vous prie encore une fois d'excuser la liberté que je prends de vous écrire, et c'est en vous attendant et en vous engageant à ne point tarder, que je suis, monsieur, avec la plus sincère estime, etc.,

ALEXANDRE D<sup>\*\*\*</sup>, D. M.

#### LETTRES DE FRANCIS A SA FEMME.

Paris, 22 avril 185...

Je ne veux pas tarder, ma chère et bonne Louise, à te donner des nouvelles de Thérèse et de mon malheureux ami. Je suis parti brusquement, rien ne m'a arrêté, et, si tu avais ignoré jusqu'où va mon amitié pour Léon, tu aurais pu en juger par ce départ précipité qui ne m'a même pas permis d'embrasser notre mignonne adorée.

Je suis arrivé chez Léon vers midi; il m'a reçu, comme toujours, à bras ouverts, la figure épanouie, surpris et charmé. Je lui ai dit que mes affaires m'amenaient à Paris, et je lui ai demandé naturellement comment se trouvait sa femme: « Elle va mieux, m'a-t-il répondu, beaucoup mieux, mais ce sont ses forces qui ne reviennent pas. Cela n'est pas étonnant du tout, après un hiver passé presque tout entier dans son lit. Il n'y a que la campagne et un exercice doux qui achèveront de la rétablir. Il fait bien beau, n'est-ce pas? et je crois que le printemps lui sera très-favorable. Tu vas la voir. » Il est sorti du salon pour avertir Thérèse, et il est revenu me chercher quelques instants après. Jen'ai pas été frappé, comme le croyait le docteur D<sup>\*\*\*</sup>, du changement qui s'est opéré en elle. Nous l'avons toujours vue pâle et chétive; elle est un peu maigrie, voilà tout. Elle a paru bien aise de me voir et m'en a remercié, sans parler, en me serrant la main. Elle a été gracieuse et charmante, presque gaie; elle s'est longuement informée de toi, de ma mère, de notre fille qu'elle adore et qu'elle regarde comme la sienne. Elle m'a montré un petit buste en plâtre, une tête d'enfant qui ressemble, en effet, à notre chérie, et

qu'elle a fait placer près de son lit. « C'est mon bon ange, m'a-t-elle dit, et c'est à lui que je m'adresse quand je veux demander quelque chose à Dieu. » Une heure s'est vite passée. Léon, qui ne quittait pas sa femme des yeux et qui me recommandait de temps en temps de parler plus bas, s'est aperçu de la première nuance de fatigue et a donné le signal de la retraite. A peine étions-nous hors de la chambre : « Comment la trouves-tu ? » me dit-il. C'était le moment de jouer mon triste rôle : il fallait l'éclairer, il fallait le préparer du moins à une catastrophe qu'un homme de l'art déclare prochaine. J'y étais décidé, mais l'anxiété que je remarquais pour la première fois sur ses traits, l'accent tendre avec lequel il m'adressa cette question, m'ôtèrent tout mon courage ; je n'eus pas la cruauté d'être prudent : je lui fis la réponse qu'il désirait et non celle que j'aurais dû faire. Je compris bien mieux alors l'hésitation de ce vieillard, leur médecin, leur ami ; je compris ce qu'il faut de force pour déchirer le cœur de ceux qu'on aime. Ce n'était rien encore. Léon m'emmena dans son cabinet et me parla de Thérèse comme il ne m'en a jamais parlé. Je lui croyais pour elle une affection sincère et tendre, je découvrais une passion folle, ardente, enthousiaste. J'eus peur. J'essayai de détourner l'entretien et de lui parler de son art. L'art n'est plus rien pour lui, Thérèse est tout.

Je suis sorti sous prétexte d'affaires et me suis rendu chez le docteur D<sup>m</sup>. Il m'a confirmé tout ce que m'avait appris sa lettre et m'a dit que j'avais bien fait de ne pas tarder, qu'il prévoyait une crise à laquelle il ne la croyait pas capable de résister. « Mais, docteur, ai-je fait tout ému, ne vous exagérez-vous pas la gravité de la situation ? La nature est forte chez une femme qui a trente ans à peine. Je viens de passer une heure avec Thérèse. Elle ne m'a point paru changée. Elle est très-pâle, mais elle l'a toujours été. Elle peut parler, causer, elle a même souri plusieurs fois. — Oui, oui ; je sais, interrompit-il brusquement, il y a trois mois qu'elle joue cette comédie de la vie, tout en sachant qu'elle marche à grands pas vers la mort. Elle veut le tromper jusqu'au bout, elle sourira encore pendant l'agonie. » Il se tut, puis, voyant que je pleurais, il reprit : « Vous aimez votre ami, c'est tout ce qu'il me fallait. Il ne s'agit plus d'elle, entendez-vous bien, il s'agit de lui, il s'agit de le sauver du premier moment de désespoir. A-t-il des sentiments religieux ? — Mais oui, monsieur, lui répondis-je, il croit. — Tant mieux, fit-il en respirant, cela est bon dans les grands malheurs, cela vous empêche de vous tuer. Ah !



monsieur, poursuivit-il d'une voix attendrie, quel malheur si nous les perdions tous les deux ! Votre ami est un homme d'un grand talent, un homme rare. J'ai pour lui autant d'admiration que d'affection. Mais figurez-vous qu'il me déteste. Lui qui a tant d'esprit, il est insensé jusqu'à m'en vouloir des souffrances de sa femme. C'est bien naturel, allez ! Le médecin ressemble à la maladie : on le prend quelquefois pour elle. » Je ne puis t'exprimer, ma chère Louise, l'effet que produisit sur moi l'attendrissement de ce brave docteur. Mon amitié pour Léon ne m'aveuglait pas ! Il était bien jugé par tout le monde comme il était jugé par moi. Mon pauvre Léon ! il m'a consolé, ranimé dans des heures douloureuses, et je n'ai seulement pas la force d'amortir le coup qui va le frapper !

J'ai encore risqué, ce soir, quelques allusions à la possibilité d'un malheur. Tout a été inutile. Il ne me comprend pas, ou plutôt je n'ose me faire assez comprendre. Il me semble qu'un couteau est suspendu sur le cœur de mon ami et que je suis chargé de pousser et d'enfoncer ce couteau.

A demain, ma bonne Louise, je t'écrirai demain. Embrasse bien tendrement pour moi ma mère (cette lettre est pour vous deux comme toutes mes lettres, du reste) et notre chère petite Louise. Qu'elle soit sage et qu'elle prie le bon Dieu pour notre pauvre ami. Ah ! vous m'êtes devenues encore plus chères depuis que je pense... A demain.

Paris, 23 avril, 185...

Je profite pour t'écrire, ma chère amie, d'un moment de calme qui succède aux agitations de cette journée. Je ne devrais pas dire un moment de calme : ce n'est qu'un moment de cruelle et vague attente. Se prolongera-t-il assez pour que je te raconte tout ce qui s'est passé en quelques heures ? Je ne l'espère pas, je crains même.... Mais n'importe, commençons, au risque qu'on vienne m'interrompre en criant : elle se meurt !

Les prévisions du docteur D<sup>m</sup> n'ont point tardé, comme tu vois, à se réaliser. La science qui calcule la vie et prédit la mort a quelque chose d'effrayant dans sa certitude.

Je n'ai pas voulu loger chez Léon, je me suis établi dans un hôtel en face de leur maison. Ce matin, étant sorti de bonne heure pour faire quelques courses, j'ai demandé au domestique comment sa maîtresse avait passé la nuit. Il m'a répondu que la nuit avait été

bonne. Avant midi j'étais de retour et auprès d'eux. Dès qu'elle me vit (elle était couchée et ne me parut pas plus mal que la veille) : « Ah ! vous arrivez bien, fit-elle, vous allez partir pour Écouen avec Léon. Il y fait faire des embellissements dont vous me rendrez compte. » Et comme son mari hasardait quelques objections : « Tu me contrarierais beaucoup si tu n'y allais point, ajouta-t-elle. C'était convenu. » Elle était oppressée et parlait avec moins de facilité. Léon lui dit : « Tu permettras bien au moins que nous attendions pour partir l'arrivée du docteur ? » Au bout de quelques instants, le docteur entra. « N'est-ce pas, docteur, fit-elle tandis qu'il s'approchait du lit, que Léon fera bien d'aller à Écouen avec son ami ? — Je tiendrai compagnie à Madame, » nous dit le docteur. Nous partîmes, Léon presque joyeux, moi préoccupé et inquiet. Pendant la route, il ne m'entretint que de Thérèse, de ses qualités, de son esprit, de tout ce qu'il lui doit. Ses succès, sa position, la considération dont il jouit sont l'ouvrage de sa femme. Il oublie qu'il a du talent, qu'il est un vrai poète, il ne voit qu'elle. Ma frayeur et mon émotion s'accroissaient de cette exaltation toujours croissante. Souviens-toi des lettres qu'il m'écrivit après son mariage et de la façon réservée dont il me parlait de Thérèse, au point que j'ai cru quelquefois qu'il n'était pas heureux. Et dans quelles circonstances l'excès de son bonheur se révélait-il à moi ! Arrivé à Écouen, il me développa tout ce qu'il avait rêvé pour elle, il me montra tout ce qu'on avait fait, tout ce qu'on ferait encore, que les meubles du salon seraient en chêne, la chambre en palissandre, que Thérèse serait ravie. A chaque détail, des larmes me venaient aux yeux. Je les retenais, j'étais comme dominé, comme fasciné par cette confiance qu'il avait en l'avenir, et je tremblais de laisser échapper un secret que l'amitié me commandait de lui dire ! Nous fûmes quatre heures dehors. J'appris, en rentrant, par les domestiques que Thérèse ne nous avait éloignés que pour faire venir un prêtre, se confesser, communier et se préparer à mourir.

Soit que cette cérémonie l'eût profondément remuée, soit que le mal dût ainsi avoir son cours, je fus frappé, en la revoyant, de l'altération de son visage. Elle était couchée plutôt qu'assise sur un grand fauteuil à dos renversé. Le docteur était toujours près d'elle. Léon retint un cri et s'approcha avec effroi, mais en même temps avec précaution comme une mère qui verrait un serpent sur son enfant endormi. « Est-ce que tu souffres ? » lui demanda-t-il d'une voix étranglée. « Ah ! Léon, fit-elle, je suis bien malade, » et elle bais-

sait les yeux, ainsi qu'une criminelle. Léon comprit tout. Ce mot était un éclair qui dissipait tout à coup l'illusion de ses chères ténèbres. Il pâlit, regarda Thérèse, nous regarda l'un après l'autre, et, voyant que le docteur se détournait, il lui saisit le bras et lui dit : « Docteur?... » Le silence recommença. Ce fut Thérèse qui le rompit : « Léon, tu me pardonneras de t'avoir caché... » Il demeurait immobile. Elle fit de vains efforts pour continuer, elle ne put que lui tendre une petite clef qu'il ne prit pas et qu'elle laissa tomber sur le tapis : « Monsieur, dit le docteur à Léon, je vous prie de vous retirer un moment. » Je l'entraînai. Quand nous fûmes seuls, il s'écria : « Francis ! » puis se jeta dans mes bras sans parler, sans pleurer. Je lui dis alors tout ce que l'amitié m'inspira de plus tendre, et je le suppliai d'avoir du courage, et je lui remis la petite clef que j'avais ramassée. Il l'examina, se recueillit un moment comme pour rappeler ses idées, fit quelques pas et étendit la main vers un tiroir (nous étions dans son cabinet). Il prit dans ce tiroir une boîte qu'il ouvrit avec la clef, et d'où il tira une lettre soigneusement cachetée. Il brisa le cachet et lut la lettre en s'arrêtant de temps en temps, mais avec une certaine apparence de calme. Lorsqu'il eut fini, il me dit : « Je retourne près de ma femme. Ne crains rien. » Il marcha, en effet, d'un pas assuré, rentra dans la chambre et pria le docteur de le laisser seul avec Thérèse. Le docteur y consentit et revint me trouver. Je l'interrogeai du regard. Il me dit que Thérèse pouvait vivre encore huit jours, mais qu'elle pouvait mourir aussi dans vingt-quatre heures, et qu'il ne doutait pas que ce tête-à-tête ne dût hâter l'instant suprême.

Il n'en fut rien cependant. Le docteur ignorait de quels prodigieux efforts de volonté un homme tel que Léon est capable. Quand il nous rappela au bout d'une demi-heure, il était aussi pâle que Thérèse, mais la figure de celle-ci rayonnait, et l'on sentait que, dans l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble, il était resté maître de sa douleur, et qu'il était parvenu, sinon à calmer, du moins à adoucir celle de la femme adorée qu'il allait perdre.

J'ai passé la nuit dans le salon. Le docteur n'a pas non plus jugé prudent de s'éloigner. Thérèse est maintenant comme assoupie, les yeux ouverts, mais vagues et presque éteints. On la croirait morte. Léon est près d'elle, les regards toujours fixés sur elle, attendant immobile, osant à peine respirer. C'est affreux. Nous faisons des vœux pour que cette situation horrible ne se prolonge pas. Je me dis

cependant que ce repos peut faire un miracle , que Thérèse peut en sortir pour vivre aussi bien que pour mourir. Mais Léon ne partage point cette espérance. Il est convaincu tout à fait à cette heure. Je me suis approché de lui, je lui ai serré la main, il ne s'en est pas aperçu; je lui ai parlé, il ne m'a pas entendu. Le docteur craignait qu'il ne se tuât; il craint à présent qu'il ne devienne fou de cet excès d'énergie et de douleur.

Il est temps que cette lettre parte. Je conçois et j'approuve vos impatiences. Ah! Louise, perdre à jamais tout ce qu'on aime! O mon malheureux ami!

Paris, 27 avril 185...

Tu as dû apprendre, ma chère Louise, dans la journée du 24, la cruelle et fatale nouvelle. J'ai chargé un de mes amis de vous envoyer une dépêche. A peine ma dernière lettre était-elle partie que la femme de chambre est accourue tout en larmes et m'a dit que sa maîtresse avait le délire. Je suis rentré. Thérèse riait et chantait. Léon à genoux au pied du lit la pressait dans ses bras et la conjurait de se taire, mais elle continuait toujours. C'était un air italien que son mari aimait et qu'elle nous a chanté lors de son séjour à B<sup>m</sup>. Tout à coup elle a considéré Léon d'un œil hagard, l'a embrassé avec fureur et s'est écriée qu'elle ne voulait pas mourir. Nous pleurons tous excepté lui. Enfin, elle s'est calmée, elle est revenue à elle, elle a senti que l'instant était proche et a demandé son christ d'ivoire. Elle s'est recueillie et a prié avec ferveur pendant quelques minutes. Puis, tendant une dernière fois les bras à son mari, elle a murmuré d'une voix qui ne ressemblait plus aux voix de la terre : « Pardonne! » Il s'est penché vers elle et a recueilli sur ses lèvres le dernier baiser, le dernier soupir. En ce moment, le prêtre entrait. Elle était morte.

Nous lui avons rendu ce matin les suprêmes honneurs. Il y avait beaucoup de monde. Chacun s'attendrissait sur le sort de cette jeune femme qui brillait naguère d'un si doux éclat et qui s'éteignait si longtemps avant l'heure. Elle est universellement aimée. Cette cérémonie a été marquée pour moi, à chaque pas, d'émotions poignantes qui me troublent encore. Il faisait un soleil magnifique, un de ces soleils bienfaisants qui devaient lui rendre la santé, suivant son malheureux et trop crédule époux, et qui ne se lèveront que sur sa tombe.

Quant à lui, il est toujours calme, froid, impénétrable. Ses traits ont conservé cette pâleur qui les a couverts à la première révélation du danger de Thérèse. Sa douleur contenue, inexprimée, a je ne sais quoi d'étrange et de solennel qui vous glace. J'ai cherché plusieurs fois à l'attendrir, à le faire pleurer : il a vu mes larmes, mais les siennes n'ont point coulé. Je suis sûr qu'il ne pleurera jamais. Du reste, il a présidé lui-même aux derniers apprêts, il a assisté à la toilette funèbre, il a voulu jouir jusqu'à la fin de cette dépouille insensible et chère !

Il m'a dit ce soir que vous m'attendiez, que vous me réclamiez, que je me devais à ma famille, qu'il était temps de le quitter. J'en ai été blessé d'abord. Je lui ai rappelé notre vieille amitié. Il m'a serré la main, et comme j'éclatais en sanglots, il m'a prié doucement de le laisser seul.

Depuis son malheur, il témoigne au docteur D<sup>m</sup> une déférence toute filiale. Il aime à le voir venir aux mêmes heures que par le passé. Il le lui a dit. Celui-ci ne néglige rien pour le distraire, pour l'arracher à sa douleur, mais il n'y peut pas plus que moi.

Je reprends ma lettre aujourd'hui 28. Ce matin, Léon nous a déclaré, au docteur et à moi, qu'il avait le projet de voyager. Nous nous sommes regardés. Nous savons l'un et l'autre qu'il déteste les voyages, et je l'ai plusieurs fois tourmenté, et toujours inutilement, pour le décider à venir avec moi jusqu'à Londres. « Je t'accompagnerai, » lui dis-je. « Non, non, interrompit le docteur; c'est moi qui le suivrai. Vous n'êtes pas libre, vous avez une famille. Moi, je n'ai personne, excepté Léon, que je considère à présent comme mon fils. » Léon baissa les yeux, garda un moment le silence; puis, d'une voix basse et douce : « Je vous remercie tous les deux, dit-il, mais, vous le savez, mes amis, j'ai besoin d'être seul. Il faut bien que j'essaie un peu de reprendre possession de moi-même. — Où irez-vous ? lui demanda le docteur. — En Italie. » Nous comprîmes qu'il n'y avait pas d'objection à lui faire, et nous nous tûmes.

Un marbrier est venu d'après ses ordres. Il lui a commandé deux tombes pareilles et toutes simples en marbre blanc : « Une pour elle, l'autre pour moi, » a-t-il dit. Nous étions présents. Dès que le marbrier a été sorti, il a repris : « Ne croyez pas que j'aie dessein d'attenter à mes jours. Francis sait bien que je ne le ferai pas. Mais c'est une précaution que je prends... Qui sait ? » Le docteur lui a parlé de la gloire et du long avenir qu'il avait devant lui. « La gloire ?

a-t-il répondu. Thérèse n'a rien négligé pour me la faire aimer plus qu'elle. » C'était la première fois qu'il prononçait le nom de sa femme. Il a tremblé de tous ses membres, a reculé d'un pas, et s'est appuyé contre un meuble. Nous avons fait tous deux un mouvement, nous avons cru qu'il perdait connaissance.

Le fracas d'une grande douleur occupe ceux qui en sont témoins; on s'efforce de l'apaiser : le silence de Léon devient pour nous de plus en plus accablant et terrible.

Je compte passer avec lui encore au moins quinze jours. Si je puis le faire revenir sur sa résolution, je l'accompagnerai dans son voyage, et, dans ce cas, je ne puis fixer de terme à mon absence ; mais j'irai vous dire adieu. Je me creuse en vain l'esprit pour deviner ce qui se passe dans son cœur. Les conjectures que je fais m'épouvantent. J'en viens par moments à partager toutes les craintes du docteur, à croire que Léon nous trompe, qu'il nourrit quelque dessein funeste. Ce qui me désespère, c'est que je ne puis vraiment rien pour lui. On dirait même que ma présence lui pèse; son cœur, qui allait toujours au-devant du mien, se retire et me fuit. Enfin, ce n'est plus Léon, ce n'est plus ce parfait ami auquel je dois tout, ce n'est plus cet autre moi-même. Pardon, ma chère Louise, de t'entretenir de mes peines, je ne puis te parler des siennes. Personne ne les connaîtra. C'est sans doute que la douleur, parvenue à ce comble, ne trouve plus d'expressions, et qu'il lui faudrait se servir d'un langage que nous ne saurions comprendre.

Écris-moi. Parle-moi de ce que vous faites, de ma mère, de notre petite Louise, si elle sait toutes ses lettres, si elle compte jusqu'à cent. Je suis heureux d'avoir une âme ordinaire, je puis me distraire d'un chagrin en pensant à autre chose. Les grandes âmes ont des facultés particulières pour souffrir : rien ne les en distrait, tout en elles est immense.

Paris, 1<sup>er</sup> mai 1855...

\* Il exige que je parte. Je m'éloignerai, puisque je ne lui suis bon à rien. Et pourtant son amitié m'a adouci de bien rudes épreuves. Rien ! Je ne puis rien. Tu sais ce qu'on ressent à l'approche d'un orage : on respire à peine, on regarde le ciel avec effroi, on attend, on n'ose interrompre par un mot le silence universel ; voilà comme je vis depuis huit jours, voilà comme nous vivons, car le pauvre

docteur partage mon malaise. Mais le docteur n'est pas son ami d'enfance, son plus fidèle, son meilleur, son unique ami !

Il partira seul avec André. C'est le nom de son domestique, qui est un garçon très-probe, très-intelligent et très-attaché à son maître. Le départ est fixé à jeudi prochain.

Je le supplierai encore une fois de me permettre de l'accompagner. Je te jure, Louise, malgré toute l'affection que j'ai pour vous, et quoi qu'une trop longue absence pût avoir pour moi de cruel, je te jure que mon souhait le plus ardent est qu'il cède, qu'il me souffre près de lui, qu'il m'emmène avec lui. S'il s'obstine à me repousser, je serai à B... dans deux jours. Hélas ! chers êtres bénis, aurais-je jamais pensé que je pusse vous annoncer cela avec tristesse !

Il lit et relit sans cesse la lettre qui était dans cette boîte dont Thérèse lui a remis la clef la veille de sa mort. Le docteur, qui paraît au courant de ce que contient la lettre, redoute plus que tout le reste cette préoccupation constante, et s'efforce de l'en détourner. Mais le docteur non plus ne s'en est point expliqué avec moi. Il semble que tout ce qui regarde Léon me soit devenu étranger.

Je viens de lui parler. Il demeure inflexible, il me renvoie, il m'a presque repoussé avec dureté. Je vous embrasserai toutes les trois demain.

#### LETTRE DE FRANCIS A LÉON.

B\*\*\*, 4 mai 185...

J'ai obéi, mon cher Léon, je t'ai abandonné à toi-même et à ta douleur. Aussi bien que pouvais-je lorsque j'étais auprès de toi ? Je n'ai pas su trouver le chemin de ton cœur, l'amitié ne m'a pas inspiré les paroles qu'il fallait te dire. C'est cela sans doute qui t'a empêché de te répandre en moi ainsi que tu l'as fait dans un autre temps. Mais ton désespoir me rendait timide ; je n'osais m'en approcher de moi-même, et j'attendais toujours un mot d'encouragement qui ne venait pas. Et pourtant Dieu m'est témoin que j'aurais donné volontiers une année de ma vie pour te faire une heure un peu moins pénible. Jamais mon amitié pour toi n'a été capable de plus de sacrifices ; son impuissance même lui prêtait une vigueur nouvelle. Je m'épuisais en désirs, en projets aussitôt rejetés que conçus. Prêt à tout braver, je m'arrêtai, vaincu par ton premier regard. Je sentais que tu ne voulais pas être consolé, et je me serais reproché comme

un crime de t'adresser une consolation banale. Mais ne pouvions-nous au moins pleurer ensemble? Hélas! j'oublie que tu ne pleures plus. Mais tu pouvais me laisser pleurer devant toi, ne point me repousser lorsque mes sanglots éclataient, supporter ma douleur, qui eût peut-être enfin attendri la tienne. Souviens-toi que dans mes mauvais jours j'ai toujours été à toi, que dans mes plus grandes douleurs j'ai écouté les conseils de ta raison et les cris touchants de ton amitié. Je sais que nos destinées ne se ressemblent pas. Mais moi aussi, j'ai perdu un être qui m'était plus cher que tout! La séparation est-elle moins douloureuse parce qu'elle est volontaire? N'est-il pas plus difficile de se soumettre à la loi qu'on s'est faite qu'à l'inflexible loi du sort? Pardonne, cher Léon! Toutes les comparaisons semblent injurieuses à celui qui souffre. La douleur se plaît à s'accroître et à s'étendre, et ne veut pas qu'on essaye de la borner.

Je ne chercherai pas non plus à te parler de ton art. Les jouissances de l'amour-propre ne seront jamais pour toi des dédommagements. Et cependant, tu l'as aimé, cet art, d'un amour passionné, d'un amour unique, non pour les triomphes qu'il t'a valus, mais pour les joies intimes qu'il t'a procurées, et tu m'as dit un jour qu'une femme, si chère qu'elle te fût, ne pourrait jamais t'en détourner. Tu t'étais imposé une tâche, tu avais juré de l'accomplir. Je crains aujourd'hui qu'un chagrin si profond n'étouffe en toi les idées les plus généreuses. Tu le vois, cher et trop cher Léon, je ne te parle plus de ceux qui t'aiment, je te parle de tes devoirs, je te parle de ton pays, envers lequel tu n'es pas quitte. Tu as déjà fait beaucoup, on espère encore davantage. Tu es jeune, tu n'as pas donné toute la mesure; ceux qui ont vécu dans ton intimité savent jusqu'où tu peux atteindre, le public l'ignore. Léon, la mère de Goethe disait que, quand son fils avait une douleur, il en faisait un poëme. Ce mot est profond. La douleur est comme l'engrais du cœur d'un poëte : elle le féconde. Tous les vrais poëtes ont été cruellement éprouvés. Je crois qu'on n'est plus grand que les autres qu'à la condition d'être plus malheureux. Mais à quoi bon poursuivre plus longtemps? Me liras-tu seulement, toi qui refusais de m'entendre? Cette lettre, d'ailleurs, dit-elle ce que je voulais dire? Non, et j'aurais envie de la déchirer, si je n'étais sûr de ne pas mieux réussir en la recommençant. Le lien de la confiance s'est relâché entre nous. Il fut un temps où je t'écrivais sans songer aux mots que j'employais,



et alors ma pensée se communiquait à toi tout entière ou, du moins, se laissait aisément deviner. Alors aussi je me flattais que mon amitié comptait pour quelque chose dans ta vie; je songeais avec attendrissement au commerce de la Boétie et de Montaigne, je me disais même que je surpassais le premier en admiration et en dévouement pour mon ami. Tous ces rêves se sont évanouis. Je ne suis plus même un ami ordinaire. J'ai passé huit jours auprès de Léon malheureux, et ma présence n'a été pour lui qu'une gêne, qu'un fardeau, qu'un surcroît de peine. Voulant fuir les hommes, il a commencé par moi, il a dit : « Celui-là ne me comprendrait pas mieux que la foule. » Et tu vas aller seul par les chemins et dans des pays inconnus, trainant cette douleur mystérieuse que tu ne m'as point confiée ! Car mon amitié est clairvoyante, il y a autre chose au fond de ta douleur que la perte d'une épouse adorée, il y a quelque chimère affreuse que ton imagination s'est forgée et que j'aurais peut-être dissipée d'un mot.

Encore une fois, cher ami, pardonne. J'aggrave ton mal au lieu de l'alléger, je t'accuse quand je devrais te plaindre, je pense à moi quand je ne devrais penser qu'à toi seul. C'est lorsque ton âme est abîmée dans son insondable tristesse, que je viens te faire cette misérable petite querelle d'amitié ! On n'a point assez ménagé ma susceptibilité ombrageuse, on n'a point eu pour moi les égards que je méritais, on ne s'est point souvenu du passé. Absurde égoïste que je suis ! Se souvient-il du présent, se souvient-il de l'avenir ? Ne vit-il pas en dehors du temps et de l'espace, en dehors de toutes les lois qui nous régissent ? Il n'y a plus qu'un point fixe dans sa vie, son cœur a cessé de battre comme une montre qui cesse de marcher et qui marque éternellement la minute fatale.

Je ne demande pas que tu m'écrives. Ce serait, certes, un plus pénible effort que de me voir. Tes lettres, du reste, ne me seront précieuses qu'autant qu'elles ne te seront pas, pour ainsi dire, arrachées. Mais permets que je continue à t'adresser les miennes. Que je sache où elles pourront te trouver dans ce voyage sans but que tu vas entreprendre. Ton domestique m'apprendra par un mot où vous serez. Qui sait, Léon ? Une de ces lettres peut t'arriver à point comme un chaud rayon de soleil, et fondre, percer et rompre à jamais cette glace qui nous sépare. Tu m'as fait entendre, à toutes les heures solennelles de ma vie, de graves et belles paroles, tu m'as entretenu de Dieu, de ce monde et de nos devoirs : tu me prépa-

rais ainsi, sans t'en douter, à te tenir un langage qui fût digne de toi. Je ne faillirai point à cette tâche, je m'inspirerai de ta correspondance passée, j'irai puiser pour toi où tu as puisé pour moi, et, si tu reviens un jour te jeter dans mes bras, et te plaindre et gémir, ce jour-là, fût-il séparé par des années de celui où nous sommes, je serai payé, cher Léon, et je bénirai le ciel.

#### LETTRÉ DE LÉON A FRANCIS.

Paris, 8 mai 188...

Tes plaintes sont justes, tes reproches sont fondés, mon cher Francis, tu as droit de t'étonner du changement qui s'est produit en moi; mais ce changement n'est pas mon ouvrage, je le subis.

Je ne vis plus dans les mêmes conditions que les autres hommes. Ma tête pense, mais mon cœur ne sent plus rien. Je croyais bien qu'on pouvait avoir la moitié du corps paralysée, mais tout le cœur, cela me paraissait impossible. Je ne suis donc pas coupable envers toi. Si je t'ai prié de me quitter, c'est que je n'ai pas voulu t'exposer plus longtemps et sans profit pour moi à un spectacle douloureux. Va! je sais bien qu'il est doux de se jeter dans les bras d'un ami et de pleurer. Quand on ne fait pas cela et qu'on souffre, c'est qu'on ne peut pas le faire. Du reste, je ne vois personne depuis ton départ, excepté le docteur, qui veut toujours me détourner de voyager et qui prétend que je tomberai malade. Je le voudrais. Je suis sûr qu'une souffrance du corps me soulagerait beaucoup.

Si je pars, c'est que j'éprouve un impérieux besoin de changer de lieu, de fuir Paris, d'aller bien loin. Il semble qu'en fuyant on puisse se soustraire à un malheur accompli. Cela est insensé, puisque c'est toujours le même homme qu'on emporte avec soi, et qu'en quelque lieu que je sois je n'habiterai que mon âme.

Je quitterai Paris le 15. Je t'écrirai dans la première ville où je m'arrêterai. Tu me répondras. Je ne saurais parler de ce que j'éprouve : il m'en coûtera moins de te l'écrire.

Je te prie seulement d'accepter mes lettres telles qu'elles seront. Elles ne répondront pas toujours aux tiennes, elles ne traiteront pas toujours le sujet que tu auras abordé. Elles seront courtes quelquefois, quelquefois longues et vides. Il y aura des jours où je ne pourrai

rien tirer de mon front. Cependant aujourd'hui je vais te parler de Thérèse.

Et ce n'est point avec mon cœur que je te parlerai d'elle. Je te l'ai dit, mon cœur ne bat plus même à ce nom. C'est ma froide raison qui est impatiente de dissiper une erreur que je ne saurais plus longtemps souffrir en toi.

Tu jouis d'un bonheur relatif après avoir entrevu un bonheur idéal que tu t'es efforcé de saisir, mais que tu n'as jamais possédé complètement : moi, Francis, j'ai possédé le bonheur absolu. Je te l'ai caché, c'était comme une pudeur de mon amitié, j'aurais craint d'étaler à tes yeux l'immensité de mes trésors. Ridicule crainte ! Tous ces trésors se sont envolés avec le souffle de celle qui me les avait apportés en dot. Tu ne connaissais pas Thérèse, tu ne savais pas que je l'admirais, que je la vénérais, que je l'adorais, qu'elle réalisait le type que mon imagination avait rêvé, cette perfection de la femme qui ne se révèle qu'à l'âme d'un poète. Mais tu ne connaissais pas non plus toute ma misère. Ayant à mes côtés une créature angélique, soutenu par ses ailes, illuminé par ses rayons, je me disais, (admire l'infirmité de notre raison !) je me disais que l'idéal n'existe pas, et je cherchais une faiblesse dans cette force, une tache dans cette pureté. Tu feuilletteras un jour les pages d'un journal intime où j'ai osé traduire ces doutes honteux dont j'aurais rougi devant toi. Il y avait dans le passé de Thérèse quelque chose qui me paraissait inexplicable. Elle s'était confiée à moi tout entière, jour par jour, instant par instant ; elle n'avait pas laissé dans l'ombre un seul incident de sa vie de jeune fille, une seule particularité de sa vie de jeune femme. Cependant j'avais surpris quelques réticences, un peu d'embarras, une rougeur subite, un regard baissé, que sais-je ? J'aurais dû y voir la marque d'une vertu qui se dérobe, j'y cherchai l'indice d'une faute qu'on dissimule. Avec cette intuition vive que donne l'habitude de regarder en dedans de nous, je voulus plonger en elle ainsi que je plongeais en moi. Je l'observai, je l'épiaï, j'ai le poignant remords de lui avoir fait cette injure ! Cette âme candide ne se trahit point. Elle cachait en elle le bien comme d'autres y cachent le mal. Je me crus généreux de l'absoudre d'avance et de ne point approfondir un mystère qui m'avait longtemps tourmenté. Lorsqu'elle jugea enfin le moment arrivé de me faire un aveu sublime, elle hésita, elle recula devant le coup mortel qu'elle allait me porter. Tu l'as vue, Francis, au moment suprême me tendre cette clef qui est tombée de sa main,

sures de son amour-propre, il s'emportait souvent contre moi, et se répandait en plaintes et en récriminations même en présence des étrangers. Mon bon docteur avait été témoin de plusieurs scènes pénibles. Un jour qu'il était venu pour nous voir, et que M. Vernier lui avait dit que j'étais sortie, quoiqu'il sût très-bien que j'étais dans la chambre voisine, mais il aimait à contrarier les gens pour leur rendre un peu de ce qu'il souffrait, le docteur lui dit : « Je suis bien aise que vous soyez seul, j'ai un avis à vous donner. Vous rudoyez votre femme comme si vous pouviez vous passer d'elle. Je vous préviens qu'elle est plus malade que vous, qu'elle n'a pas peut-être deux ans à vivre, et qu'il ne tient qu'à vous d'abrèger encore ses jours par vos brutalités. » J'accourus et me montrai subitement au docteur. Il pâlit, balbutia quelques mots et regarda M. Vernier avec colère. Je dois avouer que celui-ci me traita, à partir de ce jour, avec plus de douceur, et que les violences qui lui échappèrent encore furent presque aussitôt réprimées. Le lendemain je pris le docteur à part et je l'interrogeai. Il essaya d'abord de me donner le change ; mais voyant que je ne le croyais pas, et que, d'ailleurs, la perspective de la mort ne m'effrayait nullement, il fut plus franc et me prescrivit un régime. Lorsque tu fis demander ma main par madame de T<sup>...</sup>, ce fut lui que je consultai le premier. Il se prononça nettement contre ce projet, et m'engagea dans les termes les plus forts à être prudente et raisonnable. Tu sais le reste. Je n'ai pas eu le courage d'être prudente et raisonnable.

« Pour la dernière fois, mon bien-aimé, pardonne-moi ! Je veux que tu lises cette lettre pendant que je suis encore auprès de toi, mais le plus tard possible, et lorsqu'il n'y aura plus la moindre lueur d'espérance. Je ne saurais me présenter devant Dieu chargée de ce remords. Il faut que tu me dises : « Thérèse, je te pardonne. » Je sens que, quand tu m'auras dit cela, je serai plus calme et mieux préparée à mourir. Aussi, dès que tu auras lu cette lettre, ne tarde pas, accours, nous n'aurons plus sans doute que peu d'instantants à passer ensemble avant le jour béni de la réunion éternelle.

« THÉRÈSE. »

Tu connais à présent celle que j'ai perdue. Tu comprends mieux, j'en suis sûr, l'état de mon âme, et ton amitié m'excuse.

Nous voici au 13. Toutes les affaires sont réglées, rien ne me

retient, et j'ai hâte de partir. Mais que vais-je donc chercher? Est-ce l'oubli? Déjà!

Francis, je t'en conjure au nom de notre vieille amitié, ne sépare jamais dans ton cœur mon souvenir du souvenir de Thérèse. Adieu. Elle m'a dit souvent que c'était toi qui m'aimais le mieux au monde après elle.

Adieu encore. Embrasse pour moi ta mère, ta femme et ton enfant.

LÉON.

---

## CONCLUSION.

Nous sommes forcés d'interrompre ici la suite de ces lettres. La vie ne ressemble pas à un roman qui se déroule lentement au début et qui se précipite vers la fin de sa course. Les incidents inutiles se multiplient, l'intérêt languit, le dénouement se fait attendre. Que dis-je? il n'y a presque jamais, dans la vie, de dénouement, rien ne vient trancher à point les situations douloureuses. La mort elle-même s'attarde comme à plaisir et ne se prend guère qu'à ceux qui la craignent. La correspondance de Léon pendant l'année qui suivit la mort de Thérèse paraîtrait à bien des lecteurs monotone et fastidieuse. Il voyagea beaucoup, visita toute l'Italie, et fit part à Francis de ses impressions dans des lettres qui ne se succédèrent qu'à de longs intervalles. Mais ses impressions étaient sinistres. Cette joyeuse terre de la poésie et du soleil n'exerçait sur lui aucune influence; les splendeurs de la nature, les plus beaux monuments de l'art ne le touchaient ni ne l'étonnaient plus. Il semblait à jamais incapable d'enthousiasme et d'admiration. C'est qu'il était comme le premier homme après sa chute, il se souvenait du ciel.

Quand il fut revenu en France, il essaya de reprendre ses anciennes habitudes, ses occupations favorites. Il rouvrit les livres qu'il préférait, mais ces livres ne lui tenaient plus le même langage, ces fictions qui l'avaient charmé ne le charmaient plus; les constants amis de sa solitude lui étaient devenus étrangers. Impuissant à goûter les œuvres des autres, il espéra trouver dans ses propres créations un peu de relâche à sa mélancolie; mais son imagination n'avait plus

d'ailes et rampait tristement, et il prit peu à peu son art en dégoût et son talent en pitié. Francis, qui l'appelait depuis longtemps, le décida enfin à venir passer quelques mois auprès de lui. Il avait quitté les affaires et s'était retiré dans une ferme immense qu'il dirigeait lui-même, avide d'améliorer l'agriculture et le sort des cultivateurs. Sa famille s'était augmentée d'un fils dont Léon avait été le parrain par procuration. Francis se flattait que ses soins, son amitié, la simplicité et le calme de la vie des champs reposeraient cette âme fatiguée; il fut détrompé bien vite. Léon n'était plus frappé que des contrastes. L'aspect d'un beau jour insultait à sa sombre tristesse; il eût préféré le désert le plus affreux à la plus riante campagne. Il se promenait, durant de longues heures seul dans les jardins. La petite Louise, encouragée par sa mère, courait à lui et le prenait par la main et marchait à ses côtés; mais, si par hasard elle l'interrogeait en son naïf langage, il ne l'entendait pas, et l'enfant s'éloignait tout effrayée de son silence. La mère n'osait l'aborder elle-même, sentant bien qu'il l'évitait. Cette jeune femme, si forte et si fraîche, lui rappelait trop la pâle et débile Thérèse. Il n'y avait donc que la société de Francis qui apportât quelque adoucissement à ses peines. Léon comprenait que cette sérénité grave de son ami couvrait un cœur résigné, mais non satisfait. Il y avait entre ces deux hommes un lien mystérieux de regret et de souffrance; seulement la blessure de l'un s'était cicatrisée, celle de l'autre était plus profonde et il en devait mourir. L'infortuné disait à Francis : « Les bonheurs parfaits passent comme l'éclair, il n'y a de durable ici-bas qu'un bonheur mêlé de peines. » Il lui disait aussi : « Malheur au poète qui a une fois embrassé l'idéal ! Notre tâche est de le poursuivre et non de l'atteindre. »

Cependant l'automne arrivait, les bois se teignaient de pourpre, le vent soufflait dans la plaine, la chasse était ouverte. Léon voulut chasser. Il avait toujours détesté cet exercice violent et ses joies qu'il trouvait cruelles; mais il semblait qu'il ne se livrât avec ardeur qu'aux goûts les plus contraires à ses goûts passés. On le vit bientôt sortir avant le jour, suivi de ses chiens, et ne rentrer qu'après le coucher du soleil, harassé, épuisé, anéanti de fatigue. Francis se réjouissait de cette énergie retrouvée et en augurait le salut de son ami. Un soir Léon rentra à la ferme avec une fièvre ardente qui le retint au lit le lendemain. On crut que ce ne serait rien. Il était mort au bout du troisième jour.

Lorsque le vieux docteur D<sup>'''</sup> accourut de Paris appelé par Francis, comme il se désolait de cette mort soudaine et qu'il regrettait amèrement de n'avoir pu porter les premiers secours, Francis lui dit en pleurant : « Ne regrettez rien, docteur, cette fièvre n'a été que l'occasion de sa mort, ce n'en a pas été la cause. »

Francis et le docteur ramenèrent à Paris le corps de Léon pour le déposer près de Thérèse, à la place qu'il avait retenue lui-même deux ans auparavant. J'ai été visiter sa tombe : j'ai trouvé sur le marbre un bouquet d'immortelles. Est-ce un présage ? Les œuvres de Léon sont-elles destinées à ne pas mourir ? Je n'oserais l'affirmer. La postérité dédaigneuse ne conserve que le parfait et l'exquis. Il n'avait pas eu le temps de couronner son édifice, de se révéler tout entier ; mais je crois que, s'il eût triomphé de cette dernière douleur, il eût montré au monde qu'il y avait en lui l'âme et le cœur d'un vrai poète.

FIN.

**ESSAI**  
DE  
**PHILOSOPHIE RELIGIEUSE**

**PAR ÉMILE SAISET.**

---

**PREMIÈRE PARTIE. — ÉTUDES HISTORIQUES.**

**CINQUIÈME ÉTUDE. — LE DIEU DE LEIBNITZ.**

Quand je recueille mes souvenirs et mes impressions, essayant d'embrasser d'un seul regard les contrées que je viens de visiter, l'une où Descartes parle en maître, l'autre qui n'écoute que Newton, je vois entre ces deux régions intellectuelles de belles harmonies; mais j'y vois aussi de nombreux contrastes et plus d'une étrange discordance dont je me sens troublé.

Il est clair assurément que Descartes et Newton, Malebranche et Samuel Clarke, en dépit de toutes leurs différences, reconnaissent le même Dieu. Car leur Dieu à tous, c'est bien l'être parfait, l'être indépendant et accompli en soi, créateur et législateur de l'univers, suprême objet d'adoration et d'amour pour les êtres intelligents. Mais, d'un autre côté, je ne puis me dissimuler que l'accord de ces grands esprits ne soit souvent démenti par la tendance secrète de leurs systèmes. Ils placent tous à l'origine des choses Dieu créateur; mais Descartes se forme de la toute-puissance divine une idée si singulière que l'acte créateur paraît tour à tour arbitraire jusqu'au pur caprice, et déterminé jusqu'à l'absolue nécessité. Malebranche, qui d'abord mieux inspiré, à ce qu'il me semble, a rétabli la sagesse et la bonté divines à côté de la toute-puissance, finit par absorber en Dieu tout être, toute action, toute vie, en sorte que ce vaste univers,



régi par les plus simples et les plus belles lois, semble n'être habité que par des ombres. Et Newton lui-même, ce génie sévère et positif, mortel ennemi des chimères, Newton, trop absorbé peut-être dans la contemplation de l'ordre physique, conçoit Dieu comme déployant son être dans l'espace et dans le temps, au risque de le faire descendre des hauteurs de la vie spirituelle à la vie mobile et grossière de l'univers. Ne trouverai-je pas enfin un philosophe qui saisisse les grandes vérités du spiritualisme d'une prise assez puissante pour n'en laisser échapper aucune de ses mains et pour les maintenir toutes dans leur harmonieuse économie, pures d'illusion et d'erreur?

Certes, si un tel philosophe a jamais existé, ce ne peut être que Leibnitz. Égal à Descartes et à Newton par le génie, il a sur l'un et l'autre un premier avantage, c'est d'être venu après eux : il recueille ces grands héritages et il y ajoute. Par une convenance merveilleuse entre l'heure de son avènement et le caractère de son esprit, il réunit deux dons supérieurs qui semblent s'exclure : la faculté créatrice et la faculté critique. Il est incomparable pour saisir le fort et le faible des pensées des autres, et lui-même est un penseur original qui n'a d'égaux que parmi les plus grands. Spectacle unique, ce même homme, dont la curiosité infinie se satisfait à peine au sein de la lecture la plus universelle qui fût jamais, loin de s'épuiser dans l'érudition, y trouve des forces nouvelles pour imaginer et inventer.

Aussi bien son génie ne s'est point formé comme celui de ces solitaires, Descartes et Newton, dédaigneux du passé, voulant tout tirer de leur propre fonds. Leibnitz, au contraire, écoute avec ardeur ses premiers maîtres, qui le nourrissent de philosophie péripatéticienne, et loin de prendre en dégoût Aristote et les scolastiques, plus il les approfondit, plus il s'y plaît. Cependant le souffle de la renaissance déchainé sur l'Europe depuis deux siècles vient l'atteindre en son école de Leipsick. Il en est touché, et tout en gardant fidélité à Aristote, il goûte Platon et ses nouveaux interprètes. Mais la philosophie de la renaissance a été dépassée : Galilée, Bacon, Descartes, Gassendi sont venus, et l'Europe retentit de leur gloire et de leurs découvertes. L'écolier de Leipsick, à peine sorti des bancs, adopte les idées nouvelles. Le voilà cartésien, et cartésien jusqu'au spinozisme. Il vient à Paris, où Malebranche et Arnaud l'accueillent et l'initient. Huyghens surtout excite son génie et lui ouvre le monde des grandes mathématiques. Il veut voir de près Newton, fait le voyage de Londres et revient à Paris s'enfermer pendant plusieurs années dans la

méditation de toutes les nouveautés qu'il a recueillies et de toutes celles qu'il prépare. En retournant en Allemagne, il a soin de traverser la Hollande, où il visite Spinoza ; puis, après d'autres voyages et un long séjour en Italie, il revient enfin se fixer à Hanovre. Alors seulement, parvenu à la maturité de l'âge, après avoir vu Paris, Londres, Amsterdam et Florence, éprouvé par vingt années d'études et de découvertes en tout genre, mathématiques, physique et géologie, droit public et jurisprudence, histoire, langues et origines des nations, il arrête sa doctrine et coordonne tant de matériaux divers dans une conception originale.

Mais je ne veux m'en fier qu'à lui-même pour connaître avec détail et en traits plus précis toutes les phases de cette évolution. Leibnitz raconte quelles furent dès, le collège, les dispositions de son esprit, au moment où il commença l'étude de la logique :

Jusqu'à ce moment, dit-il, mon goût pour la poésie et les humanités avait été si vif que mes amis en concevaient de l'inquiétude, craignant que le doux attrait des Muses trompeuses ne me détournât d'objets plus austères et plus sérieux : « L'événement leur ôta ce souci, car dès que je commençai l'étude de la logique, j'en fus charmé. Ce qui semblait épineux aux autres, je l'embrassais avec passion... Je ne me bornais pas à appliquer les règles avec une facilité qui étonnait mes maîtres, je soulevais des difficultés, je méditais des nouveautés dont j'avais soin de prendre note, de crainte de les oublier... Je faisais mes délices de Zabarella, Rubeis, Fonseca et autres scolastiques, y prenant autant de plaisir que j'en avais trouvé à Tite-Live et aux historiens, et mes progrès furent si rapides que je lisais couramment Suarez comme on lit un roman <sup>1</sup>. »

Sorti du collège, Leibnitz aborda les hautes études philosophiques sous la direction de Jacques Thomasius, habile et savant homme, fort versé dans la philosophie scolastique et dans les choses de l'antiquité. Jusqu'où ces études le conduisirent-elles ? on peut le voir par sa thèse *De principio individui*, soutenue en 1663 sous la présidence de son maître. Il n'a pas dépassé l'Aristote de la scolastique. On le voit plongé dans les controverses des Thomistes et des Scolistes. Les idées modernes l'ont à peine effleuré, et

1. Voyez, dans les *Nouvelles lettres et opuscules inédits de Leibnitz*, publiés par M. Foucher de Careil (1857), le morceau intitulé *Vita Leibnitii*, ouvrage de Leibnitz lui-même, dont l'autographe se conserve à la bibliothèque de Hanovre.

On le croirait même en dehors du mouvement d'idées de la renaissance. Mais laissez-le respirer l'air extérieur : il ne tardera pas à lire Platon et Plotin et Marsile Ficin et Patrizzi. On en voit la trace dans ses essais d'*Art combinatoire*, espèce de machine à penser, imitée de Raymond Lulle, de Kircher et de Giordano Bruno. Voici d'ailleurs ce qu'il écrivait plus tard à un ami : « Étant enfant, j'appris Aristote, et même les scolastiques ne me rebutèrent point, et je n'en suis pas fâché présentement ; mais Platon aussi dès lors avec Plotin me donnèrent quelque contentement, sans parler d'autres anciens que je consultai. Puis après, étant émancipé des écoles triviales, je tombai sur les modernes, et je me souviens que je me promenais seul dans un bocage auprès de Leipsick, appelé le Rosenthal, à l'âge de quinze ans, pour délibérer si je garderais les formes substantielles. Enfin, le mécanisme prévalut et me porta à m'appliquer aux mathématiques <sup>1</sup>. »

Les idées modernes appurent donc au génie naissant de Leibnitz comme une sorte d'insurrection générale contre la physique d'Aristote, c'est-à-dire comme une nouvelle philosophie de la nature. On avait jusque-là expliqué les phénomènes de l'univers par des formes substantielles, des espèces intentionnelles, des quiddités, des eccités, monstres bizarres, nés du mariage mal assorti de la théologie chrétienne et de la métaphysique d'Aristote. Descartes paraît : à sa lumière, toute cette armée de fantômes se dissipe, la philosophie se dégage des liens de la théologie, la physique nouvelle rompt en visière à la métaphysique de l'école ; les phénomènes de ce vaste univers s'expliquent par les seules variations de l'étendue, de la figure et du mouvement, et le problème du monde, réduit à un problème de mécanique, semble tout près de se résoudre avec une clarté et une simplicité jusqu'alors inconnues. Cette grande révolution entraîne Leibnitz ; il se déclare mécaniste et cartésien. Pour lui, ces deux mots sont alors synonymes. Il goûte Descartes, mais comme physicien. Tous les partisans modernes du mécanisme, Bacon, Galilée, ceux même qui s'éloignent le plus de Descartes, tels que Hobbes et Gas-sendi, il les appelle cartésiens. Ce sont là, dit-il, les vrais cartésiens <sup>2</sup>. Leibnitz pousse la ferveur de son mécanisme jusqu'à incliner au système de Démocrite. Il s'en confesse quelque part : « ... Au commen-

1. Lettre à M. Rémond de Montmort, dans Dutens, t. V, p. 5.

2. Voyez l'*Epistola ad Thomasium*, écrite en 1669 en tête de l'*Anti-Nizolius*, dans Dutens, t. IV, part. 1, p. 7.

cement, dit-il, lorsque je m'étais affranchi du joug d'Aristote, j'avais donné dans le vide et dans les atomes, car c'est ce qui remplit le mieux l'imagination<sup>1</sup>. »

C'est aussi sans doute à ce moment-là que Leibnitz se sentit de pencher pour le fatalisme de Spinoza : « Vous savez, dit-il au commencement de ses *Nouveaux Essais*, que j'étais allé un peu trop loin autrefois et que je commençais à pencher du côté des spinozistes qui ne laissent qu'une puissance infinie à Dieu, sans reconnaître ni perfection, ni sagesse à son égard, et méprisant la recherche des causes finales, ils dérivent tout d'une nécessité brute. Mais ces nouvelles lumières m'en ont guéri, et depuis ce temps-là je prends quelquefois le nom de Théophile<sup>2</sup>. »

Déjà, dès 1669, on le voit dans un de ses premiers essais, l'*Anti-Nizolius*, faire ses réserves sur bien des points de la philosophie cartésienne. Il ne veut à aucun prix être confondu avec ces cartésiens serviles qui se bornent à paraphraser leur maître, *nihil aliud quam ducis sui paraphrastæ*. C'était bien la peine de renverser Aristote pour lui substituer une nouvelle idole. Idole pour idole, il aimerait mieux l'ancienne superstition ; « car il y a plus de vérité, dit-il, dans la *Physique* d'Aristote que dans les *Méditations* de Descartes, et j'ose même assurer que cette physique tout entière peut subsister au sein de la philosophie réformée<sup>3</sup>. »

Ces premiers traits d'éclectisme, cette idée d'une conciliation possible entre Aristote et Descartes, entre le dynamisme et le mécanisme, tout cela est intéressant à recueillir ; mais, si je ne me trompe, Leibnitz ne possède encore qu'une connaissance incomplète de la nouvelle philosophie. Il n'a lu ni la *Géométrie* de Descartes, ni sa *Dioptrique*. N'étant pas encore sorti de l'Allemagne, détourné d'ailleurs de la philosophie par le droit, la politique et la jurisprudence, il ne voit encore que de loin et du dehors le grand mouvement d'idées dont le centre est à Paris. Il y vient enfin en 1672, époque décisive dans sa carrière. Il a vingt-quatre ans ; il déborde de science et d'idées, sans avoir encore trouvé sa route. Il voit Malebranche, Arnaud et Huyghens. Ce sont là ses initiateurs, comme il sait le reconnaître hautement :

1. *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, dans l'édition Erdmann, p. 124.

2. *Nouveaux Essais*, ch. 1.

3. *Epistola ad Thomasium*, 3 et 4.

« Dans mes premières années, j'étais assez versé dans les subtilités des Thomistes et des Scotistes ; en sortant de l'école, je me jetai dans les bras de la jurisprudence et de l'histoire ; mais les voyages me donnèrent la connaissance de ces grands personnages qui me firent prendre goût aux mathématiques. Je m'y attachai avec une passion presque démesurée pendant les quatre années que je passai à Paris<sup>1</sup>. »

Ces grands personnages sont ceux que j'ai nommés : Arnaud, Malebranche, Huyghens et quelques autres parmi lesquels le savant contradicteur de Descartes, Huet ; mais il faut y joindre surtout Newton et Collins ; car, dans le cours des quatre années que Leibnitz compte pour passées à Paris, de 1672 à 1676, il fit le voyage d'Angleterre, vit Newton et ses disciples de Cambridge et de Londres. Il venait offrir à la Société royale sa *Theoria motus concreti*, comme il avait offert à l'Académie des sciences sa *Theoria motus abstracti*, ouvrages pleins de génie, mais où le jeune novateur est encore indécis entre Descartes et Newton.

A partir de cette époque, après le voyage de Londres et les longues méditations de Paris, je vois Leibnitz, de 1676 à 1686, prendre de plus en plus son parti et déclarer la guerre aux cartésiens. La période d'initiation est accomplie ; la période d'opposition commence. Déjà à Paris il fatiguait Malebranche de ses objections, et il l'avait même forcé de se rendre sur l'article de la quantité du mouvement dans l'univers<sup>2</sup>. Un peu après, il vit Spinoza à la Haye et lui proposa mille difficultés :

« J'ai passé, dit-il, quelques heures après dîner avec Spinoza... Il ne voyait pas bien les défauts des règles des mouvements de M. Descartes ; il fut surpris quand je lui montrai qu'elles violaient l'égalité de la cause et de l'effet<sup>3</sup>. »

Pendant les années suivantes, il ne cesse de diriger contre le cartésianisme de vives critiques, qui ne portent encore, il est vrai, que sur des points particuliers, mais où l'on sent naître et se préparer une attaque générale. En 1678, il traite l'argument célèbre de la cin-

1. Voyez dans les *Nouvelles lettres*, etc., publiées par M. Foucher de Careil (1857), le morceau intitulé : *Discours sur la démonstration de l'existence de Dieu*, p. 23.

2. Voyez la correspondance inédite de Malebranche et de Leibnitz, publiée par M. Cousin, *Philosophie cartésienne*, p. 64.

3. Voyez M. Foucher de Careil, *Réfutation inédite de Spinoza par Leibnitz*, préface, p. 64.

quième méditation de *sophisme spécieux*, et s'il consent à y souscrire, c'est à condition de le compléter<sup>1</sup>. En 1684, dans un petit écrit très-substantiel intitulé *Méditations sur la connaissance, la vérité et les idées*, il attaque la théorie cartésienne du caractère distinctif de la vérité, et au criterium tiré de l'évidence il prétend en substituer un autre, savoir, l'analyse et la liaison des idées<sup>2</sup>. Enfin Leibnitz, passant de la guerre d'escarmouche à la grande guerre, en vient à déclarer que la philosophie de Descartes est radicalement erronée et qu'elle porte le spinozisme dans ses flancs. C'est que la période critique du génie de Leibnitz est terminée : du même coup, il a marqué le point faible de la philosophie de Descartes et posé le principe d'une philosophie nouvelle. Dès 1685, je le trouve en pleine possession de ce principe avec toute la suite de ses développements essentiels ; il est entré dans sa période définitive, la période d'organisation.

« J'approuve fort, dit-il dans une lettre à Thomas Burnet, ce que vous dites, monsieur, de la méthode de M. Locke de penser et de repenser aux choses qu'il traite. C'est aussi fort ma méthode et je n'ai pris parti enfin sur des matières importantes qu'après y avoir pensé et repensé plus de dix fois, et après avoir encore examiné les raisons des autres. C'est ce qui fait que je suis extrêmement préparé sur les matières qui ne dépendent que de la méditation. La plupart de mes sentiments ont été enfin arrêtés après une délibération de vingt ans : car j'ai commencé bien jeune à méditer, et je n'avais pas encore quinze ans, quand je me promenais des journées entières dans un bois pour prendre parti entre Aristote et Démocrite. Cependant j'ai changé et rechangé sur de nouvelles lumières, et ce n'est que depuis environ douze ans que je me trouve satisfait et que je suis arrivé à des démonstrations sur ces matières qui n'en paraissent point capables<sup>3</sup>. »

Cette lettre fixe le point culminant de la carrière de Leibnitz : elle est datée en effet de 1697, d'où il suit que 1685 est l'époque de la formation définitive de son système<sup>4</sup>. Il avait près de quarante ans,

1. *Œuvres philosophiques* de Leibnitz, publiées par M. Erdmann, p. 78, comp. *Nouveaux Essais*, liv. IV, ch. x.

2. *Meditationes de cognitione, veritate et ideis*, dans Erdmann, p. 79.

3. *Lettre à M. Thomas Burnet*, dans Dutens, vi, p. 253.

4. Cette date serait justifiée au besoin par la publication récente de M. Grotelend : *Correspondance de Leibnitz avec Arnaud*. Ces lettres sont de 1686. Leibnitz y paraît armé de toutes pièces et combattant au nom d'un système complet.

et quand il parle de vingt ans de méditations, c'est qu'il en fixe le commencement, non pas aux promenades encore un peu trop juvéniles du bois de Rosenthal en 1661, ni même à la thèse toute scolaire *De principio individui* en 1663, mais à sa première publication *De arte combinatoria* en 1666.

Quelle est l'idée mère de ce système et comment Leibnitz y a-t-il été conduit par le progrès de ses pensées à travers la scolastique, la renaissance et les modernes, par ses lectures et ses voyages, par ses découvertes en tout genre, surtout par sa lutte obstinée contre la philosophie de Descartes? Suivant lui, le vice du cartésianisme, c'est la doctrine de la passivité des substances. Dans le monde physique, les cartésiens conçoivent la matière comme déstituée de toute énergie et réduite à l'étendue, pure abstraction, de sorte qu'il leur faut entasser nombre d'hypothèses et de paralogismes pour sortir de ce monde imaginaire et retrouver la réalité. Même erreur dans le monde moral : l'âme humaine, inerte et passive, sans action propre, n'est plus qu'une cire flexible sous la main de Dieu, ou plutôt un assemblage de modes sans lien et sans unité, conclusion extrême qui se réduit pour un esprit conséquent au fatalisme absolu. Que peut être enfin le Dieu de cet univers tout mécanique et tout abstrait, si ce n'est une abstraction? Car puisqu'il n'y a hors de lui aucun être véritable, mais seulement des ombres de l'existence, il s'ensuit qu'il ne produit rien d'effectif et de réel. Et voilà qu'on est contraint de le réduire à une substance sans force et sans vie, ou bien à le répandre et à le disperser dans le torrent des phénomènes mobiles de l'univers.

Telle est dans ses traits essentiels cette polémique victorieuse, qui, déblayant le terrain devant Leibnitz, lui permit de poser les assises d'un système nouveau. A ses yeux, toute substance est essentiellement une force. La force active est partout : elle est le vrai principe de tous les phénomènes corporels; elle est dans la plante, dans l'animal, dans l'homme, dans l'ange; elle est sur la terre et au plus haut des cieux; elle fait le fond de tous les êtres.

Est-ce par la physique, ou par l'histoire naturelle, ou par la psychologie, ou par des considérations abstraites que Leibnitz est arrivé à l'idée fondamentale de son système? c'est, je crois, par toutes ces voies combinées, et d'abord par la physique et les mathématiques.

« Je n'entrai, dit-il<sup>1</sup>, dans les mathématiques les plus profondes

1. Lettre à M. Rémond de Montmort, dans Dutens, t. V, p. 7.

qu'après avoir conversé avec M. Huyghens à Paris. Mais quand je cherchai les dernières raisons du mécanisme et des lois mêmes du mouvement, je fus tout surpris de voir qu'il était impossible de les trouver dans les mathématiques et qu'il fallait retourner à la métaphysique. C'est ce qui me ramena aux entéléchies, et du matériel au formel, et me fit comprendre, après plusieurs corrections et avancements de mes notions, que les monades ou les substances simples sont les seules véritables substances... Je trouvai donc que leur nature consiste dans la force... et qu'ainsi il fallait les concevoir à l'imitation de la notion que nous avons des âmes '... »

Voilà ces atomes de Leibnitz, non pas atomes de matière, mais atomes de substance, ces *monades*, en d'autres termes, ces unités vivantes, ces forces partout répandues, qui, dans leur perfection inégale, dans la variété de leurs degrés, dans la suite de leurs évolutions, dans la gradation continue de leurs espèces, composent, sur la face de la terre et à travers l'immensité des siècles et des espaces, le drame infini de la création.

Il ne faut les confondre ni avec les points physiques (atomes d'Épicure, molécules des modernes), ni avec les points mathématiques (extrémités idéales des lignes). Écoutons Leibnitz :

« Les atomes de matière sont contraires à la raison... vu qu'ils sont composés de parties... Il n'y a que les atomes de substance, c'est-à-dire les unités réelles et absolument destituées de parties, qui soient les principes des actions et comme les derniers éléments de l'analyse des substances. On les pourrait appeler points métaphysiques; ils ont quelque chose de vital et une sorte de perception... Ainsi les points physiques ne sont indivisibles qu'en apparence; les points mathématiques sont exacts, mais ce ne sont que des modalités; il n'y a que les points métaphysiques ou de substance (constitués par les formes ou âmes) qui soient exacts ou réels, et sans eux il n'y aurait rien de réel, puisque sans les véritables unités il n'y aurait point de multitude <sup>2</sup>. »

Voilà Leibnitz conduit par la physique et par la géométrie à l'idée de la force active conçue comme constituant la substance des choses. Il y arrivait aussi en même temps par la psychologie, par la morale, par toutes les routes de l'observation, du calcul et du génie.

1. Comp. *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, etc., dans Dutens, t. II, p. 1 et 49.

2. *De ipsa natura*, dans Erdmann, p. 126.



« ... Examinons, dit-il quelque part, avec un peu plus d'attention le sentiment de ceux qui refusent aux choses créées une vraie et propre action... Se trouvera-t-il quelqu'un pour révoquer en doute que l'âme pense et veut, qu'en nous-mêmes nous tirons de nous et de notre fonds des volitions et des pensées, tout cela spontanément? D'abord ce serait nier la liberté humaine et imputer nos maux à Dieu; surtout, ce serait récuser notre expérience intime, et ce témoignage de la conscience qui nous atteste qu'elles sont nôtres, ces actions que nos adversaires, sans aucune apparence de raison, transportent à Dieu. Attribuez au contraire à notre âme la puissance interne de produire des actions immanentes, ou, ce qui est la même chose, d'agir immanément, désormais rien n'empêche, et même il est très-conséquent qu'il y ait dans les autres âmes ou formes ou natures de substance, la même force qui est en nous <sup>1</sup>. »

« La force, dites-vous, nous ne la connaissons que par ses effets, et non telle qu'elle est en soi. Je réponds qu'il en serait ainsi si nous n'avions pas une âme et si nous ne la connaissions pas; mais notre âme, connue de nous, a des perceptions et des appétits, et sa nature y est contenue. »

Ainsi donc, dans le moi, hors du moi, la force active est partout; elle remplit l'univers de l'inépuisable variété de ses formes. Dans l'animal, au-dessous de lui et jusque dans les derniers degrés du monde matériel, partout où il y a de l'être, il y a de la vie. Ne vous arrêtez pas à ces phénomènes mobiles qui brillent aux sens, qui charment et abusent l'imagination. Percez de l'œil de la raison ces enveloppes grossières, et sous la variété vous trouverez l'unité, sous les accidents la substance, et avec la substance la vie et l'action. La nature entière vous apparaîtra comme un système de forces, homogènes dans l'essence, mais développées à des degrés infiniment divers et disposées suivant les lois harmonieuses.

Jusque-là tout va bien et Leibnitz est charmé de la beauté, de la simplicité, de la grandeur de sa conception; mais une grave difficulté s'élève, quand il s'agit d'expliquer cette correspondance si exacte et cette harmonie si parfaite qui existent entre toutes les forces de l'univers.

« Après avoir établi ces choses, dit Leibnitz qui vient d'exposer son idée de la force active, je croyais entrer dans le port; mais lors-

1. Comp. *Remarques sur le sentiment du P. Malebranche*, p. 450.

que je me mis à méditer sur l'union de l'âme avec le corps, je fus comme rejeté en pleine mer. Car je ne trouvai aucun moyen d'expliquer comment le corps fait passer quelque chose dans l'âme, ou *versâ*, ni comment une substance peut communiquer avec une autre substance créée<sup>1</sup>. »

Voilà bien en effet la vraie difficulté dans toute sa généralité et dans toute sa profondeur; il s'agit de comprendre, non-seulement l'influence de l'âme sur le corps, mystère déjà bien profond, mais en général comment un être quelconque peut sortir en quelque sorte de sa sphère d'existence et d'action pour influer sur le développement d'un autre être, soit d'espèce différente, soit même de nature analogue. Car l'analogie d'une nature n'ôte pas la difficulté : effacer la différence trop absolue que Descartes avait établie entre l'âme et le corps, entre la nature spirituelle et la nature corporelle, entre la pensée et l'étendue, concevez avec Leibnitz tous les êtres comme analogues dans l'essence, le problème est simplifié, mais il n'est pas résolu. Faut-il désespérer de le résoudre? Leibnitz ne le croit pas, et c'est du fond même de la difficulté que sort pour lui la solution. Il se dit que l'action effective, réelle, physique, d'une substance sur une autre substance, est une chose inconcevable, par conséquent une chose naturellement impossible. Pour qu'une force pût agir réellement sur une autre force, il faudrait donc un miracle. Or, quoi de plus contraire à l'esprit de la science que de supposer des miracles, et quoi de plus absurde que des miracles perpétuels et universels? D'un autre côté toute substance n'est-elle pas une force? toute force n'est-elle pas active de sa nature et continuellement en action? tous ses actes, tous ses états successifs, ne forment-ils pas une suite continue où chaque état présent a sa racine dans l'état antérieur, et ainsi de suite? Dès lors ne peut-on pas concevoir chacune des forces qui composent l'univers comme renfermant en elle, dès l'origine, toute la suite de ses développements? Admettez maintenant que ces forces soient en harmonie par leur constitution naturelle; et alors tout se passera comme si elles agissaient véritablement les unes sur les autres, bien que chacune n'agisse que sur soi.

Voilà le merveilleux spectacle que nous présente l'univers. C'est un nombre infini de forces, d'unités vivantes, identiques dans l'es-

1. *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, p. 127 d'Erdmann.

sence, différentes par le degré du développement. Ces degrés divers les classent en familles, en genres et en espèces qui s'élèvent, par une gradation continue, de la nature brute, en qui la vie sommeille, jusqu'aux splendeurs de la nature spirituelle, et il faut y comprendre, avec les minéraux, les plantes, les animaux et les hommes, tous les êtres grossiers ou sublimes qui comblent les intervalles, peuplent d'autres mondes et complètent l'ensemble infini de l'univers. Or, chacun de ces êtres n'a besoin que de lui-même pour se développer à travers les siècles et tirer de son sein la suite entière de ses évolutions et transformations successives. Et cependant, comme tous ces êtres sont mêlés les uns avec les autres, comme il y a une certaine correspondance entre leurs développements, il semble que tous ces êtres agissent l'un sur l'autre, il semble que la vie de l'univers soit une lutte. Non, c'est une harmonie. Chaque âme, sans sortir de soi, agit en parfait accord avec toutes les autres : elle est comme un petit monde ; elle représente l'univers selon son point de vue ; elle est comme un miroir vivant où l'univers entier vient se réfléchir.

Il faut voir Leibnitz ravi de cette conception et s'enchantant lui-même des avantages sans nombre qu'il y découvre. Cela se conçoit : il y trouve la satisfaction de ses deux grands instincts, l'instinct critique et l'instinct inventif, l'esprit de tradition et l'esprit d'innovation, l'esprit éclectique et l'esprit créateur.

« J'ai tâché, dit-il, de déterrer et de réunir la vérité ensevelie et dissipée sous les opinions des différentes sectes de philosophes ; et je crois y avoir ajouté quelque chose du mien pour faire quelques pas en avant. »

Leibnitz veut faire entrer tous les systèmes dans le sien, même les systèmes les plus compromis, les plus suspects de bizarrerie, de mysticisme et de chimère, tels que ceux de Cardan et de Van Helmont. Quel passage admirable que celui des *Nouveaux Essais*, où Leibnitz, sous le nom de Théophile, célèbre son propre système avec un enthousiasme, une grandeur, une naïveté et une grâce admirables :

« J'ai été frappé d'un nouveau système... Depuis je crois voir une nouvelle face de l'intérieur des choses. Ce système paraît allier Platon avec Démocrite, Aristote avec Descartes, les scolastiques avec les modernes, la théologie et la morale avec la raison. Il semble qu'il prend le meilleur de tous côtés, et qu'après il va plus loin qu'on n'est allé encore... Je vois maintenant ce que Platon entendait quand il

prenait la matière pour un être imparfait et transitoire, ce qu'Aristote voulait dire par son entéléchie, ce que c'est que la promesse que Démocrite même faisait d'une autre vie, chez Pline, jusqu'où les sceptiques avaient raison en déclamant contre les sens... comment il faut expliquer raisonnablement ceux qui ont donné de la vie et de la perception à toutes choses, comme Cardan, Campanella, et mieux qu'eux feu madame la comtesse de Cannaway, platonicienne, et notre ami feu M. François Mercurius Van Helmont (quoique hérissé de paradoxes inintelligibles), avec son ami feu M. Henri Morus<sup>1</sup>...

« ... Si j'en avais le loisir, je comparerais mes dogmes avec ceux des anciens et d'autres habiles hommes. La vérité est plus répandue qu'on ne pense; mais elle est très-souvent fardée et très-souvent aussi enveloppée, et même affaiblie, mutilée, corrompue par des additions qui la gâtent ou la rendent moins utile. En faisant remarquer ces traces de la vérité dans les anciens, ou, pour parler plus généralement, dans les antérieurs, on tirerait l'or de la boue, le diamant de la mine, et la lumière des ténèbres, et ce serait en effet *perennis quædam philosophia*... »

Mais ce qui le satisfait le plus de sa théorie, c'est qu'elle met dans un jour nouveau la première et la plus grande de toutes les vérités, l'existence de Dieu. Il est clair en effet que tout ce système conduit à Dieu; car il faut bien que ce nombre infini de forces ait sa racine dans une force primitive, et il faut bien aussi que cette constitution merveilleuse des monades, cette échelle continue de leurs degrés, cette correspondance infaillible de leurs états successifs, il faut que tout cela ait sa raison suffisante dans une intelligence qui a tout créé, tout prévu, tout coordonné. Aussi rien ne paraît plus simple à Leibnitz que la démonstration de l'existence de Dieu.

« Il faut, dit-il, que la raison suffisante ou dernière soit hors de la suite ou *series* de ce détail des contingences, quelque infini qu'il pourrait être. Et c'est ainsi que la dernière raison des choses doit être cherchée dans une substance nécessaire dans laquelle le détail des changements ne soit qu'éminemment, comme dans sa source, et c'est ce que nous appelons Dieu. Or, cette substance étant une raison suffisante de tout ce détail, lequel aussi est lié partout, il n'y a qu'un Dieu, et ce Dieu suffit<sup>2</sup>. »

1. Livre I, chap. 1, dans Erdmann, page 204.

2. *Principia philosophiæ*, § 37, 38, 39, dans Erdmann, p. 708.

Au surplus, sur cette question de l'existence de Dieu, Leibnitz ne cherche pas à se séparer de la doctrine généralement reçue chez les cartésiens. Pour tous ces philosophes, l'existence de Dieu est une vérité très-simple, une vérité presque immédiate, et cependant ils croient possible et même nécessaire de la démontrer. C'est l'opinion expresse de Leibnitz<sup>1</sup>. Aussi tient-il pour légitimes les preuves de Descartes, particulièrement celle de la cinquième méditation, qu'il se réserve seulement de perfectionner, tantôt en la simplifiant<sup>2</sup>, tantôt en lui donnant un complément qu'il estime nécessaire<sup>3</sup>, dans l'espoir toujours poursuivi et peut-être toujours trompé d'en faire une démonstration accomplie.

Mais ce qui est bien digne de remarque, Leibnitz, en adhérant aux preuves de Descartes, ne s'y renferme pas. Il reproche à l'auteur des *Méditations* son esprit exclusif en cette matière comme en beaucoup d'autres. Pourquoi rejeter ou dédaigner les anciennes preuves, si elles peuvent servir la cause de Dieu? pourquoi écarter, par exemple, l'argument des causes finales, si sensible et si frappant, et qu'on peut rendre aussi très-solide en le renfermant dans de justes limites? Pour moi, dit Leibnitz, avec cette largeur de vues et cette impartialité sereine qu'il porte partout avec lui : « Je crois que presque tous les moyens qu'on a employés pour prouver l'existence de Dieu sont bons et pourraient servir, si on les perfectionnait, et je ne suis nullement d'avis qu'on doive négliger celui qui se tire de l'ordre des choses<sup>4</sup>. »

C'est dans cette même disposition d'esprit supérieure qu'il accepte la preuve platonicienne par les vérités éternelles, louant Platon<sup>5</sup> d'avoir conçu l'entendement divin comme la région des idées, donnant un sens favorable à cette opinion de Plotin, que toute intelligence humaine renferme en soi le monde intelligible, défendant Malebranche attaqué par Locke pour avoir dit que Dieu est le lieu des esprits, comme l'espace est celui des corps<sup>6</sup>, souscrivant enfin dans une certaine mesure<sup>7</sup> à la formule célèbre : Nous voyons tout en Dieu.

1. *Nouveaux Essais*, l. IV, ch. ix et x.

2. *De la démonstration cartésienne*, dans Erdmann, p. 177.

3. *Méditationes de cognitione, veritate et ideis*, p. 80.

4. *Nouveaux Essais*, l. IV, ch. x, § 8. *Comp. Lettre à l'abbé Nicaise*, dans Erdmann, p. 139 et suiv.

5. *Epistola ad Henschium*, dans Erdmann, p. 445.

6. *Remarques sur le sentiment du P. Malebranche*, p. 451.

7. *Examen des principes du P. Malebranche*, p. 690.

Jusqu'à ce moment Leibnitz n'a point parlé en son propre nom. Voici maintenant une preuve plus fortement marquée de sa empreinte et qui me paraît d'autant plus solide que les procédés de raisonnement s'y effacent, pour ne laisser paraître que le fond vrai de toutes les démonstrations de l'existence de Dieu, je veux dire l'acte spontané de la raison qui saisit, sous le contingent et le fini, l'être infini et nécessaire. Je laisse parler l'auteur de la *Théodicée* :

« Dieu est la première raison des choses : car celles qui sont bornées, comme tout ce que nous voyons et expérimentons, sont contingentes et n'ont rien en elles qui rende leur existence nécessaire, étant manifeste que le temps, l'espace et la matière, unis et uniformes en eux-mêmes et indifférents à tout, pouvaient recevoir de tout autres mouvements et figures et dans un autre ordre. Il faut donc chercher la raison de l'existence du monde qui est l'assemblage entier des choses contingentes, et il faut la chercher dans la substance qui porte la raison de son existence avec elle, laquelle par conséquent est nécessaire et éternelle. Il faut aussi que cette cause soit intelligente : car ce monde qui existe étant contingent, et une infinité d'autres mondes étant également possibles et également prétendants à l'existence, pour ainsi dire, aussi bien que lui, il faut que la cause du monde ait eu égard ou relation à tous ces mondes possibles pour en déterminer un. Et cet égard ou rapport d'une substance existante à de simples possibilités ne peut être autre chose que l'entendement qui en a les idées, et en déterminer une ne peut être que l'acte de la volonté qui choisit. Et c'est la puissance de cette substance qui en rend la volonté efficace. La puissance va à l'être, la sagesse ou l'entendement au vrai, et la volonté au bien. Et cette cause intelligente doit être infinie de toutes les manières et absolument parfaite en puissance, en sagesse et en bonté, puisqu'elle va à tout ce qui est possible. Et comme tout est lié, il n'y a pas lieu d'en admettre plus d'une. Son entendement est la source des essences et sa volonté est l'origine des existences. Voilà en peu de mots la preuve d'un Dieu unique avec ses perfections et par lui l'origine des choses<sup>1</sup>. »

C'est ainsi que Leibnitz, dès les premières pages des *Essais de théodicée*, atteint rapidement le point où s'était arrêté Descartes. Il suffisait à l'auteur des *Méditations* d'avoir solidement établi l'exis-

1. *Essais de théodicée*, partie I. — Comp. *Princ. philos. seu theses in gratiam principis Eugenti*, dans Erdmann, p. 708.

tence de Dieu. En face des nombreux et profonds problèmes que suscite la contemplation du Créateur, il avait suspendu sa pensée, préférant la porter vers d'autres objets. Où s'arrêtait l'œuvre de Descartes, celle de Leibnitz commence. Le père de la philosophie moderne avait posé le fondement; son plus grand disciple va construire l'édifice.

Quelle devait être pour le cartésien réformateur qui avait établi que toute substance est une force et qu'en Dieu s'identifient l'existence absolue et l'absolue activité, quelle devait être la première question à résoudre? évidemment celle de savoir si Dieu doit être conçu comme une force qui entre en action par la nécessité même de son essence, de telle sorte qu'elle ne puisse ni exister ni être conçue sans un univers où elle se développe et se réalise, ou bien s'il faut le concevoir comme une activité éternellement recueillie en soi, vivant d'une vie propre et indépendante, libre par conséquent de ne pas sortir d'elle-même comme de se manifester à l'infini. Cette question en amène d'autres : si Dieu est conçu comme le créateur libre de l'univers, on se demande pourquoi il a créé plutôt que de ne créer pas, pourquoi tel univers, à tel moment, dans tel lieu? puis comment il est possible que cet univers renferme des créatures libres, étant l'œuvre d'un Dieu qui prévoit et gouverne tout, et des créatures imparfaites, malfaisantes et malheureuses, étant l'image d'un Dieu tout sage et tout bon? Si Leibnitz avait prétendu se satisfaire complètement sur ces questions redoutables, il me semble qu'il ne serait pas un véritablement grand philosophe. Je vois sans doute que toutes ont occupé sa pensée et qu'il en a éclairci quelques-unes; mais, sur beaucoup d'autres, il s'est borné à marquer la limite que nul ne peut franchir sans s'égarer dans l'inaccessible.

On sait comment Spinoza avait résolu le problème du rapport de Dieu avec l'univers : Dieu est, suivant lui, la substance infinie dont les corps et les âmes de l'univers sont les modes. Suivant ce système, il n'y a point entre Dieu et l'univers une distinction effective et réelle; si on les conçoit et si on les nomme l'un sans l'autre, c'est par un artifice d'abstraction. Qu'est-ce que Dieu sans l'univers? ce n'est pas un être qui possède une existence déterminée et qui vive d'une vie propre; non, c'est la substance sans ses modes, c'est-à-dire l'être pur, l'être indéterminé, abstractivement conçu sans les déterminations qui font sa réalité et sa vie. Donc, l'univers est aussi nécessaire que Dieu; il n'est point une manifestation de Dieu, il est son acte, il est sa vie,

il est Dieu même. Pourquoi parler désormais de créatures et de créateur? Un Dieu créateur est un Dieu indépendant de ses créatures, qui s'y manifeste et s'y réfléchit, mais qui s'en distingue; c'est, suivant le langage de l'école, une cause qui sort d'elle-même, *causa transiens*. Le Dieu de Spinoza est, au contraire, une cause absolument incapable de sortir de soi, puisqu'elle renferme toute existence possible comme une partie de soi: *Deus est omnium rerum causa immanens, non vero transiens*<sup>1</sup>. Spinoza mettait donc son langage parfaitement d'accord avec sa pensée, quand il remplaçait les noms de Dieu et d'univers, de créateur et de créature, par ceux de *nature naturante* et de *nature naturée*, lesquels expriment fortement l'identité d'une seule et même existence, décomposée par l'abstraction et tour à tour envisagée comme substance et comme mode, comme infinie et comme finie, comme indéterminée dans son fond et comme déterminée dans ses formes nécessaires.

Contre cette solution panthéiste du problème des rapports de Dieu avec l'univers, Leibnitz se lève pour y substituer la solution du spiritualisme, je veux dire l'idée du Dieu créateur. A ses yeux l'univers existe d'une existence propre et distincte, quoique dérivée. Il est un ensemble harmonieux d'unités vivantes et substantielles, capables de conscience et de spontanéité. Or, ces unités, ces monades ou entéléchies, comme il les appelle, étant choses contingentes, forment un concert admirable, mais qui n'a rien de nécessaire. Incapables de trouver en elles-mêmes la raison suffisante de leur être et de leur accord, il les faut rapporter à un principe qui doit être parfaitement puissant et vivant pour avoir communiqué hors de soi la puissance et la vie, parfaitement intelligent pour avoir conçu cet univers et tous les autres univers possibles, parfaitement bon pour avoir librement donné à notre contingent univers le bienfait de l'existence. Ce Dieu, principe unique de l'univers et principe indépendant, est donc un Dieu véritablement créateur. « Il est, dit Leibnitz, l'*unité primitive ou la substance simple originare dont toutes les monades créées ou dérivatives sont des productions et naissent, pour ainsi dire, par des fulgurations continuelles de la Divinité*<sup>2</sup>..... »

Partout présent et partout manifeste dans l'immense univers, Dieu se réfléchit plus clairement encore dans la conscience humaine. De la

1. *Éthique*, part. I, prop. xviii.

2. *Principia philosophiæ, seu theses in gratiam principis Eugenii*, dans Erdmann, p. 708.



personnalité il possède tous les attributs; son essence n'en exclut que les limitations: « Les perfections de Dieu sont celles de nos âmes, mais il les possède sans bornes: il est un océan dont nous n'avons reçu que des gouttes: il y a en nous quelque puissance, quelque connaissance, quelque bonté, mais elles sont tout entières en Dieu. L'ordre, les proportions, l'harmonie nous enchantent: la peinture et la musique en sont des échantillons. Dieu est tout ordre; il garde toujours la justesse des proportions, il fait l'harmonie universelle: toute la beauté est un épanchement de ses rayons <sup>1</sup>. »

Il s'agit maintenant pour Leibnitz d'établir que ce principe du Dieu créateur doit être substitué à celui du panthéisme. Suivant lui, la théorie de Spinoza a un vice radical, c'est d'avoir entièrement méconnu, non pas précisément la notion d'activité, car le Dieu de l'*Éthique* est une cause dont l'essence est de se développer nécessairement, mais la notion de cette activité individuelle, ayant conscience et possession d'elle-même, dont le moi humain est le type vivant. Où est en effet l'individualité dans le système de Spinoza? elle n'est pas dans l'univers matériel, puisque les corps ne sont à ses yeux que l'assemblage infiniment divers des modalités de l'étendue. Elle n'est pas dans l'univers spirituel, puisque les âmes ne sont aussi que des collections de modes sans véritable unité. Enfin, elle n'est pas en Dieu, puisque le Dieu de Spinoza, considéré en soi, n'est autre chose que la substance indéterminée, n'ayant ni entendement, ni conscience, ni volonté, ni aucun des attributs de la personnalité morale. Il s'ensuit que, depuis la base jusqu'au faite, le spinozisme n'est qu'un système régulier d'abstractions.

Leibnitz y vient substituer des réalités. Le type du réel, c'est le moi humain essentiellement un, essentiellement actif; l'unité et l'activité réunies, voilà la monade. Elle est le dernier terme de l'analyse de tous les composés de l'univers, et l'ensemble harmonieux des monades, c'est l'univers même.

Dès ce moment, le problème du rapport de Dieu avec l'univers change entièrement de face. Voyez en effet comment Spinoza posait la question: il se plaçait en dehors des faits et de l'observation, et opérant *à priori*, il concevait, d'un côté, la Substance, l'être pur, l'être indéterminé; de l'autre, des modes, des déterminations précises, comme telle figure, telle pensée; puis il cherchait le rapport

1. Préface des *Essais de théodicée*.

de ces deux termes. Poser ainsi la question, c'est laisser voir que par avance on l'a résolue. Car il est clair que la Substance ainsi définie ne peut exister sans les modes, et que les modes ainsi entendus ne peuvent exister que dans la Substance et relativement à elle. Mais que résulte-t-il de là ? ce seul fait, qu'il a plu à un philosophe de substituer aux données véritables de la question un système préconçu, c'est-à-dire de se repaître de ses propres chimères. Pour renverser cet échafaudage, il suffit d'un seul fait réel. Car le système de Spinoza, étant une hypothèse arbitraire, ne pourrait acquérir un peu d'autorité qu'à condition d'expliquer tous les faits, sans en excepter un seul. Or, ce n'est pas un seul fait que Leibnitz oppose au spinozisme ; c'est le témoignage de la conscience, c'est le spectacle de la nature entière, où se manifestent avec éclat non pas des unités nominales, mais de réelles et vivantes unités, non pas des modes ou des collections de modes, vains fantômes de l'existence, mais des êtres effectifs. C'est par là, dit-il, « c'est par ces monades que le spinozisme est détruit. Car il y a autant de substances véritables, et, pour ainsi dire, de miroirs vivants de l'univers toujours subsistants ou d'univers concentrés, qu'il y a de monades, au lieu que, selon Spinoza, il n'y a qu'une seule substance. Il aurait raison, s'il n'y avait point de monades, et alors tout, hors Dieu, serait passager et s'évanouirait en simples accidents ou modifications, puisqu'il n'y aurait pas la base des substances dans les choses, laquelle consiste dans l'existence des monades <sup>1</sup>. »

Et en effet, du moment que vous admettez un univers réel, peuplé de véritables êtres, il faut de toute nécessité que Dieu, qui est pour vous la raison dernière de toute existence, soit conçu comme une puissance créatrice. Car en point de fait, l'être que Dieu a déposé dans chacune de ses œuvres n'est pas l'être d'un pur mode, mais celui d'une réalité active et distincte. Or qu'est-ce qu'une activité infinie, mère d'autres activités, si ce n'est une activité créatrice, qui se développe hors de soi, qui pose au delà de l'enceinte de son être propre des existences véritablement distinctes, puisqu'elles sont riches elles-mêmes de mille développements ? Nous n'avons plus affaire à la cause immanente de Spinoza, enfermée et comme ensevelie en elle-même, mais à une cause féconde, au père de la vie, au Créateur.

1. *Lettre à M. Bourguet*, dans Erdmann, p. 720.

Il faut donc dire adieu à la réalité pour habiter avec Spinoza la région des fantômes, ou si l'on reconnaît que l'homme et la nature sont autre chose que des abstractions, il faut admettre en Dieu la puissance créatrice. Que les disciples de Malebranche viennent maintenant soutenir, au nom du principe de la création continuée, qu'il y a incompatibilité entre l'existence de la cause suprême et celle de causes réelles et efficaces au-dessous d'elle. Il faut voir avec quelle force Leibnitz combat l'étrange abus qu'avaient fait Malebranche et ses partisans de ce principe d'ailleurs excellent :

« Je demande si cette volonté ou ce commandement ou encore cette loi divine autrefois portée n'a rien attribué aux choses qu'une dénomination extrinsèque, ou si elle y a déposé par création quelque impression durable.... une loi interne (*lex insita*), ignorée peut-être de la plupart des créatures où elle est déposée et d'où suivent cependant leurs actions ou leurs passions.....

« Il ne suffit donc pas de dire que Dieu, en créant les choses, a voulu dès le commencement qu'elles observassent une certaine loi dans leur marche, si on imagine sa volonté tellement inefficace que les choses n'en aient point été affectées et qu'aucun effet durable n'ait été produit en elles. Et assurément il est opposé à la notion de la puissance et de la volonté divine, qui est pure et absolue, que Dieu veuille, et que voulant, il ne produise et ne change rien, qu'il agisse toujours, qu'il n'effectue jamais, et qu'il ne laisse enfin aucune œuvre ni résultat accompli (*ἀποτέλεσμα*). Certes, s'il n'a rien été déposé dans les créatures par cette parole divine : *Que la terre produise, croissez et multipliez*, si les choses sont demeurées après ce qu'elles étaient avant ce commandement, comme il faut entre la cause et l'effet quelque connexion, soit médiate, soit immédiate, il s'ensuit que maintenant rien ne se fait de conforme à la prescription de Dieu, ou que son commandement, efficace seulement dans le présent, doit être sans cesse renouvelé dans l'avenir... Que si au contraire la loi portée par Dieu a imprimé quelque trace de soi dans les choses, si par son ordre elles ont été rendues aptes à accomplir la volonté de celui qui ordonnait, alors il faut accorder que les choses possèdent en elles une certaine efficace, forme ou force, telle que j'ai coutume de l'entendre par le nom de nature, d'où suit la série de leurs phénomènes, selon la prescription du commandement primitif'. »

1. *De ipsa natura*, etc., dans Dutens, t. II, part. II, p. 49.

Niez-vous avec Malebranche cette efficace des causes secondes, il faut aller jusqu'au bout, il faut nier et la puissance divine et la réalité de l'univers, il faut vous mettre en contradiction tout à la fois avec la raison et avec l'expérience, et comme dit fortement Leibnitz, par tout *introduire l'inertie et la torpeur* :

« Que si quelque partisan de cette philosophie nouvelle qui introduit l'inertie et la torpeur, va jusqu'à exiger de Dieu des efforts incessamment renouvelés, enlevant ainsi aux ordres divins tout effet durable et toute efficace pour l'avenir...., qu'il se charge lui-même de concilier son système avec la majesté divine. Il ne pourra se tirer d'affaire, s'il ne nous explique par quelque raison, comment, les choses elles-mêmes pouvant durer un temps, les attributs de ces choses, ou ce que nous y comprenons sous le nom de nature, ne le pourraient pas; pourquoi, si le *fiat* a laissé quelque chose après soi, savoir, la chose elle-même persistante, cette même et non moins miraculeuse parole de bénédiction (*crescite et multiplicamini*) n'a pu laisser aussi bien dans les choses une certaine fécondité et puissance d'effort, capable d'opérer et de produire ses actes et d'où l'action pût résulter à moins d'empêchement. A quoi l'on peut ajouter ce que j'ai déjà expliqué ailleurs et qui n'a peut-être pas encore été assez pénétré de tous, que la substance même des choses consiste dans la puissance d'agir et de pâtir; d'où il suit qu'aucune chose durable ne peut même être produite, si nulle puissance permanente ne peut être imprimée en elle par l'efficace divine. Ainsi il s'ensuivrait qu'aucune substance créée, qu'aucune âme ne reste numériquement la même, que rien enfin n'est conservé par Dieu, et partant que toutes les choses se réduisent à des modifications fugitives et passagères d'une substance divine permanente et unique, et ne sont, si je puis dire, que des ombres, et ce qui revient au même, que la nature elle-même est la substance de toutes choses, est Dieu; détestable doctrine, récemment apportée ou renouvelée par un écrivain subtil, mais profane..... »

Ainsi, de deux choses l'une : ou bien une nature réduite à des ombres de l'existence, et alors la substance immanente de Spinoza pour leur donner une factice et abstraite unité, ou bien une nature réelle, et alors un Dieu fécond et créateur pour en expliquer l'existence, telle est l'alternative posée par Leibnitz. Quel arbitre choisira? évidemment, ce doit être l'expérience; or, en nous répondant

que nous ne sommes pas des ombres, elle nous répond et nous crie qu'il existe un Dieu créateur.

Vient-on maintenant demander à Leibnitz qu'il explique le comment de la création ? Il répond comme il me semble qu'un vrai philosophe doit répondre à de pareilles questions, je veux dire en avouant nettement que le mystère est impénétrable et en poursuivant ses recherches sur des problèmes, bien redoutables encore, mais où la raison ne se consume pas sans fruit.

Il est établi que Dieu est le créateur de l'univers, c'est-à-dire que Dieu se suffit à lui-même et que l'univers, ouvrage de sa volonté, n'a rien en soi de nécessaire. Or s'il en est ainsi, pourquoi ce Dieu, qui se suffit, est-il sorti de soi ? pourquoi ce contingent univers a-t-il été appelé à l'existence plutôt que tout autre univers possible ?

La réponse de Leibnitz est celle de Platon : « Disons la cause qui a porté le suprême ordonnateur à produire et à composer cet univers. Il était bon, et celui qui est bon n'a aucune espèce d'envie. Exempt d'envie, il a voulu que toutes choses fussent, autant que possible, semblables à lui-même. Quiconque, instruit par des hommes sages, admettra ceci comme la raison principale de l'origine et de la formation du monde, sera dans le vrai. »

Ainsi parle l'auteur du *Timée*, et de la bonté divine comme principe il déduit cette conséquence, que l'univers est non-seulement très-bon, mais le meilleur possible..... : « Celui qui est parfait en bonté n'a pu et ne peut rien faire qui ne soit très-bon. Il trouva que de toutes les choses visibles il ne pouvait absolument tirer aucun ouvrage qui fût plus beau qu'un être intelligent, et que dans aucun être il ne pouvait y avoir d'intelligence sans âme. En conséquence il mit l'intelligence dans l'âme, l'âme dans le corps, et il organisa l'univers de manière à ce qu'il fût, par sa constitution même, l'ouvrage le plus beau et le plus parfait. »

Je ferme maintenant le *Timée* pour ouvrir les *Essais de théodicée*. Sous des formes plus précises, je trouve le même esprit et la même doctrine :

« Or cette suprême sagesse, jointe à une bonté qui n'est pas moins infinie qu'elle, n'a pu manquer de choisir le meilleur. Car comme un moindre mal est une espèce de bien, de même un moindre bien est une espèce de mal s'il fait obstacle à un bien plus grand; et il y aurait quelque chose à corriger dans les actions de Dieu s'il y avait

moyen de mieux faire. Et comme dans les mathématiques, quand il n'y a point de *maximum*, ni de *minimum*, rien enfin de distingué, tout se fait également, ou quand cela ne se peut, il ne se fait rien du tout, on peut dire de même en matière de parfaite sagesse, qui n'est pas moins réglée que les mathématiques, que s'il n'y avait pas le meilleur (*optimum*) parmi tous les mondes possibles, Dieu n'en aurait produit aucun. J'appelle monde toute la suite et toute la collection de toutes les choses existantes, afin qu'on ne dise pas que plusieurs mondes pouvaient exister en différents temps et différents lieux. Car il faudrait les compter tous ensemble pour un monde, ou si vous voulez pour un univers. Et quand on remplirait tous les temps et tous les lieux, il demeure toujours vrai qu'on les aurait pu remplir d'une infinité de manières et qu'il y a une infinité de mondes possibles, dont il faut que Dieu ait choisi le meilleur, puisqu'il ne fait rien sans agir suivant la suprême raison<sup>1</sup>. »

Voilà dans ses principes fondamentaux l'optimisme de Leibnitz, et jusqu'à ce moment, rien ne distingue ses idées de celles que Malebranche avait également puisées dans la tradition platonicienne. Voici maintenant où commencent les différences. Malebranche et Leibnitz ont rencontré tous deux cette épineuse question : comment cet univers, nécessairement imparfait, même en le supposant le meilleur possible, a-t-il pu être estimé digne de l'existence par un être tout parfait et qui n'a besoin que de soi-même? Malebranche, ne voulant pas admettre un univers infini en extension et en durée, de crainte qu'un tel univers ne portât point assez la marque de sa dépendance et qu'une œuvre éternelle parût se pouvoir passer d'ouvrier, et d'un autre côté, persuadé que l'infinité du créateur doit se manifester dans ses créatures, fut conduit à l'idée la plus extraordinaire. Il prétendit que l'incarnation de Dieu dans l'humanité était nécessaire pour donner à cet univers un prix qui le rendit préférable à tout autre et digne du choix de Dieu.

Un système aussi hasardeux ne peut convenir à Leibnitz. Faire intervenir dans un problème de métaphysique les dogmes de la théologie, chercher l'éclaircissement des difficultés qui s'offrent à la raison dans un des mystères les plus obscurs et les plus impénétrables de la religion chrétienne, ce n'est point à ses yeux la démarche d'un philosophe. Et d'ailleurs, à quelle théologie le P. Malebranche a-t-il

1. *Essais de théodicée*, part. I, 8.

recours? à une théologie particulière, suspecte à Bossuet, combattue par Arnaud, privée par conséquent du seul avantage qu'elle pût avoir, la correction.

Leibnitz dégage l'optimisme de Malebranche de cette complication mal inspirée, et, abordant la question de front, il déclare qu'un univers infini peut seul manifester dignement un être dont la perfection infinie fait l'essence. Il s'agit seulement de s'entendre sur cette infinité de l'univers.

L'univers peut être infini, sans être pour cela l'infini, c'est-à-dire l'être parfait, absolu, qui est nécessairement unique et qui est Dieu. L'infinité de l'univers ne saurait donc être une infinité absolue; elle ne peut être qu'une infinité relative, infinité de nombre, infinité de durée et autres semblables. La notion de l'infini est extrêmement riche et compliquée, et Leibnitz, l'homme peut-être qui a le plus médité sur l'infini, fait remarquer qu'il y a des infinis de toutes sortes, que tel infini peut être plus grand d'une grandeur déterminée que tel autre infini, ou encore, qu'il y a des infinis infiniment plus grands ou infiniment plus petits les uns que les autres<sup>1</sup>.

Ces principes posés, Leibnitz soutient que l'univers est infini en plusieurs manières :

« Quelqu'un dira qu'il est impossible de produire le meilleur, parce qu'il n'y a point de créature parfaite, et qu'il est toujours possible d'en produire une qui le soit davantage. Je réponds que ce qui peut se dire d'une créature ou d'une substance particulière, qui peut toujours être surpassée par une autre, ne doit pas être appliqué à l'univers, lequel se devant étendre par toute l'éternité future, est un infini. De plus, il y a une infinité de créatures dans la moindre parcelle de matière, à cause de la division actuelle du *continuum* à l'infini. Et l'infini, c'est-à-dire l'amas d'un nombre infini de substances, à proprement parler n'est pas un tout, non plus que le nombre infini lui-même, duquel on ne saurait dire s'il est pair ou impair. C'est cela même qui sert à réfuter ceux qui font du monde un Dieu, ou qui conçoivent Dieu comme l'âme du monde, le monde ou l'univers ne

1. Dans une de ses lettres à Bourguet, si particulièrement précieuses, Leibnitz cite l'exemple que voici : « La somme de cette série  $\frac{1}{2} + \frac{1}{4} + \frac{1}{8} + \frac{1}{16}$  etc., à l'infini, est infinie et surpasse tout nombre assignable; mais cependant la somme de cette autre série  $\frac{1}{4} + \frac{1}{16} + \frac{1}{64}$  etc., à l'infini, est infiniment plus grande que la précédente..... » (Édition d'Erdmann, p. 744.)

pouvant pas être considéré comme un animal ou comme une substance<sup>1</sup>. »

C'est un des principes les plus singulièrement chers à Leibnitz que tout dans la nature va à l'infini. Sans cesse il y revient avec une fertilité inépuisable d'applications nouvelles, d'analogies et de conjectures originales :

« ... Chaque corps organique d'un vivant est une espèce de machine divine, ou d'automate naturel qui surpasse infiniment tous les automates artificiels, parce qu'une machine faite par l'art de l'homme n'est pas machine dans chacune de ses parties ; par exemple, la dent d'une roue de laiton a des parties ou fragments qui ne sont plus quelque chose d'artificiel... Mais les machines de la nature, c'est-à-dire les corps vivants, sont encore machines dans leurs moindres parties jusqu'à l'infini. C'est ce qui fait la différence entre la nature et l'art, c'est-à-dire entre l'art divin et le nôtre. Et l'auteur de la nature a pu pratiquer cet artifice divin et infiniment merveilleux, parce que chaque portion de la matière n'est pas seulement divisible à l'infini, comme les anciens l'ont reconnu, mais encore sous-divisée actuellement sans fin, chaque partie en parties dont chacune a un mouvement propre ; autrement il serait impossible que chaque portion de la matière pût exprimer l'univers.

« Par où l'on voit qu'il y a un monde de créatures, de vivants, d'animaux, d'entéléchies, d'âmes, dans la moindre partie de la matière ; chaque portion de la matière peut être conçue comme un jardin plein de plantes et comme un étang plein de poissons. Mais chaque rameau de la plante, chaque membre de l'animal, chaque goutte de ses humeurs est encore un tel jardin et un tel étang. Et quoique la terre et l'air, interceptés entre les plantes du jardin, ou l'eau interceptée entre les poissons de l'étang, ne soient point plante ni poisson, ils en contiennent pourtant encore, mais le plus souvent d'une subtilité à nous imperceptible. Ainsi, il n'y a rien d'inculte, de stérile, de mort dans l'univers<sup>2</sup>. »

L'univers, pour Leibnitz, est donc déjà infini de deux manières, d'abord par le nombre infini des forces qui le composent, puis, par la durée infinie de son développement à venir. Mais un avenir sans

1. *Essais de théodicée*, part. II, 195.

2. *Principia philosophiæ, seu theses in gratiam principis Eugenii*, dans Erdmann, p. 710. — Comp. *Principes de la nature et de la grâce*, 1, 2, 3 et suiv. *Ibid.*, p. 714.



limites ne constitue pas une durée véritablement infinie. Ce n'est, dit Leibnitz avec ses chers scolastiques, que l'éternité du côté de l'avenir, *a parte post*; or, il y a encore l'éternité du côté du passé, *a parte ante*<sup>1</sup>; en d'autres termes, Leibnitz rencontre ici une des questions les plus délicates de la métaphysique, qui est de savoir si l'univers est éternel ou s'il a commencé.

Jamais Leibnitz n'a montré, ce me semble, une plus haute sagesse. Cet esprit si puissant et si hardi recule devant les terribles difficultés dont le problème de l'éternité du monde est hérissé. Il y applique son analyse la plus fine et la plus profonde; il en découvre et en discute toutes les alternatives, trouvant pour les exprimer des symboles mathématiques aussi clairs qu'ingénieux; mais avec tout cela, soit qu'il fasse ressortir la prodigieuse difficulté du problème, soit qu'il demande du temps, à cause, dit-il<sup>2</sup>, qu'il n'y a point encore assez réfléchi (et remarquez qu'il y avait réfléchi toute sa vie, puisqu'il écrit ceci en 1715), en définitive, il s'abstient de conclure, non toutefois sans laisser voir qu'il incline à un univers sans commencement ni fin, manifestation éternelle d'un Dieu éternel. La question vaut certes la peine que je m'y arrête quelques instants et que je me donne le spectacle des perplexités d'un grand génie aux prises avec un des plus profonds mystères de la théodicée.

Un correspondant de Leibnitz, partisan du système qui donne un commencement au monde, s'appuie sur cet argument qu'il faut bien, en fait de durée, aboutir à un premier instant fondamental, comme en fait de nombre il faut aboutir à l'unité. Leibnitz, après avoir montré le faible de cette preuve<sup>3</sup>, continue ainsi :

« Cependant, je n'ose point nier qu'il y ait eu un instant premier. On peut former deux hypothèses, l'une que la nature est toujours également parfaite, l'autre qu'elle croît toujours en perfection. Si elle est toujours également parfaite, mais variablement, il est plus vraisemblable qu'il n'y ait point de commencement. Mais si elle croissait

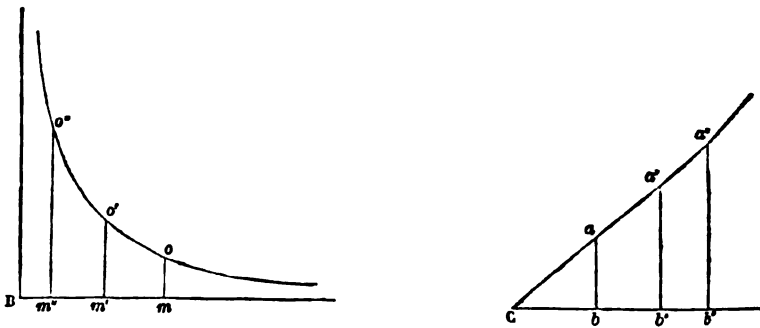
1. *Principia philosophiæ, seu theses in gratiam principis Eugenii*, dans Erdmann, p. 710. Comp. *Principes de la nature et de la grâce*, p. 174 et suivantes.

2. *Lettres à Bourguet*, p. 745 d'Erdmann.

3. *Lettres à Bourguet*, dans l'édition d'Erdmann, p. 733. Voyez aussi une autre lettre au même Bourguet où Leibnitz s'exprime ainsi : « Je voudrais savoir comment on peut démontrer que toute succession renferme un commencement. » (P. 720 d'Erdmann.)

toujours en perfection (supposé qu'il ne soit point possible de lui donner toute la perfection à la fois), la chose se pourrait encore expliquer de deux façons, savoir, par les ordonnées de l'hyperbole B ou par celle du triangle C. Suivant l'hypothèse de l'hyperbole, il n'y aurait point de commencement, et les instants ou états du monde seraient crus en perfection depuis toute l'éternité; mais suivant l'hypothèse du triangle, il y aurait eu un commencement. L'hypothèse de la perfection égale serait celle d'un rectangle A... »

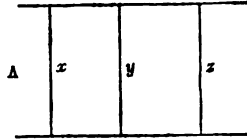
Si j'entends bien Leibnitz, il distingue ici trois solutions possibles du problème de l'origine du monde quant à la durée. La plus familière à l'imagination a pour symbole un triangle C. On suppose au



monde un commencement. Il part du point C, pour ainsi dire, et se développant sans cesse régulièrement, il est représenté d'âge en âge par les triangles croissants  $C a b$ ,  $C a' b'$ ,  $C a'' b''$ , etc.

Une seconde solution a pour symbole une hyperbole B. Concevez les points  $o$ ,  $o'$ ,  $o''$ ,  $o'''$ , etc., comme figurant des états successifs de l'univers. Dans cette hypothèse, comme il est clair qu'aucune des branches de la courbe ne rencontre son asymptote que dans l'infini, il s'ensuit que l'univers, à quelque moment qu'on le considère, a derrière lui un passé sans terme, comme il a devant lui un avenir et un perfectionnement sans fin. Un point commun aux deux solutions qu'on vient de décrire, c'est la perfectibilité indéfinie de l'univers, rendue sensible par l'accroissement des triangles  $C a b$ ,  $C a' b'$ ,  $C a'' b''$ , etc., et des ordonnées  $m o$ ,  $m' o'$ ,  $m'' o''$ , etc. La dernière hypothèse est celle d'un univers stationnaire, quoique toujours changeant. Elle est figurée par un rectangle A. Les lignes  $x$ ,  $y$ ,  $z$ , etc., représentent les états successifs du monde, qui sans cesse avance dans

le temps, varie dans ses formes, mais garde toujours une somme égale de perfection. Ce troisième système, suivant Leibnitz, exclut le commencement absolu de l'univers et en suppose l'éternité.



Parmi ces trois alternatives, en est-il une que Leibnitz adopte expressément? non. Soit prudence, soit hésitation sincère, quand Bourguet le presse, il répond : « Je ne vois pas encore le moyen de faire voir démonstrativement ce qu'on doit choisir par la pure raison<sup>1</sup>. »

Sur de nouvelles instances, Leibnitz laisse pourtant deviner sa préférence, soit pour l'hypothèse du rectangle, soit pour celle de l'hyperbole, c'est-à-dire dans les deux cas, pour un univers sans commencement ni fin. Ce système en effet est conforme à son principe que tout dans la nature va à l'infini; de plus il est d'accord avec ses vues sur la nature du temps et de l'éternité, deux notions profondément distinctes, et que les newtoniens avaient à ses yeux le grand tort de confondre :

« Il est très-vrai, écrit-il à Bourguet, que la notion de l'éternité en Dieu est toute différente de celle du temps, car elle consiste dans la nécessité, et celle du temps dans la contingence. Mais il ne s'ensuit point, si on ne trouve d'autres moyens, que la contingence ait un commencement. »

En effet, Leibnitz distingue fortement, comme avait fait Platon, l'éternité immobile qui n'appartient qu'à Dieu, d'avec sa mobile image, le temps, qui est l'attribut des choses finies<sup>2</sup>. En admettant que la durée de l'univers n'ait pas eu plus de commencement qu'elle ne doit avoir de fin, il n'en résulterait pas, à parler un langage sévère, que l'univers fût éternel comme Dieu. Dieu ne dure pas, il est, voilà l'éternité; l'univers change sans cesse, aspirant

1. *Lettres à Bourguet*, p. 733, dans Erdmann. Comp., p. 743.

2. Voyez le *Timée*, Ed. H. Martin, t. I, p. 102.

pour ainsi dire à l'existence absolue sans jamais l'atteindre, voilà le temps.

C'est en ce sens qu'il faut comprendre ces passages un peu énigmatiques de Leibnitz : « Pour ce qui est de l'hypothèse de l'hyperbole, il ne s'ensuit pas non plus que ce qui n'a point de commencement subsiste nécessairement ; car il peut toujours avoir été produit volontairement par l'être souverain <sup>1</sup>. »

Et dans une autre lettre à Bourguet : « Quand même le rectangle aurait lieu, il n'y aurait point de production de la sagesse coéternelle avec elle ; car ses productions changent toujours. Une production nécessaire ne doit point être sujette au changement... <sup>2</sup>. »

Plus je médite ces passages, plus il m'est évident que Leibnitz incline à un monde infini par la durée comme par le nombre et la variété des êtres ; mais résolu en vrai philosophe, à ne rien affirmer qu'il ne soit en mesure de le démontrer, il refuse de conclure et se dérobe à toutes les instances de son correspondant trop curieux en lui donnant indirectement une leçon de discrétion philosophique :

« Je vous prie, monsieur, de penser comment vous pourriez réduire vos raisonnements là-dessus à une forme due ; car je n'en vois pas encore le moyen. Sans cela il y aura toujours des remarques et des répliques à faire, sans qu'on sache si l'on est bien avancé ou non <sup>3</sup>. »

Ces vues sur l'univers, conçu comme infini dans tous les genres d'infinité compatibles avec sa nature imparfaite, complètent le système d'optimisme de Leibnitz. Il reste maintenant à résoudre les difficultés qui s'élèvent de toutes parts. Elles sont de trois sortes : les unes tirées de la liberté divine, les autres de la liberté humaine, d'autres enfin de l'existence du mal.

Voici en substance la première objection : Si Dieu, comme on l'affirme, a créé le monde par bonté, il s'ensuit qu'il n'a pu s'empê-

1. *Lettres à Bourguet*, p. 734 d'Erdmann.

2. C'est dans le même sens peut-être que saint Augustin, agitant le problème de l'origine du monde, et non moins frappé que Leibnitz de la difficulté de choisir entre les alternatives contraires, s'exprime ainsi dans un chapitre où il semble incliner, lui aussi, à un monde d'une durée infinie : « Dieu a toujours été avant ses créatures, bien qu'il n'ait jamais existé sans elles, parce qu'il ne les précède point par un intervalle de temps, mais par une éternité fixe. » (*Cité de Dieu*, livre XII, chap. xv.)

3. *Lettres à Bourguet*, dans Erdmann, p. 743.

cher de le créer, car il ne peut s'empêcher d'être bon. De plus, si la bonté et la sagesse, attributs nécessaires de Dieu, l'ont déterminé, non-seulement à créer, mais à créer le meilleur univers, il faut en conclure que tous les autres univers étaient effectivement impossibles, et conséquemment, que l'univers créé est le produit nécessaire d'un Dieu sans liberté.

Leibnitz résout cette difficulté par la distinction nette et profonde de deux sortes de nécessité : d'une part, la *nécessité mathématique*, immédiate, absolue, excluant la possibilité du contraire, et par conséquent tout choix et toute liberté ; de l'autre, la *nécessité morale*, conditionnelle, relative, laquelle, admettant et même supposant la possibilité du contraire, admet et suppose choix et liberté. Dieu sans doute ne peut mal faire, et en ce sens il n'est pas libre à la manière des hommes ; tout ce qu'il fait est nécessaire, étant nécessairement le meilleur ; mais une telle nécessité, purement morale et fondée sur la raison et la bonté, se concilie dans l'être tout parfait avec la liberté la plus pure et constitue l'idéal du sage parfait ou du Saint des saints, modèle accompli où doit toujours tendre, sans le toucher jamais, notre liberté imparfaite.

« ... C'est la vraie liberté, dit-il, et la plus parfaite, de pouvoir user le mieux de son franc arbitre et d'exercer toujours ce pouvoir sans en être détourné, ni par la force externe, ni par les passions internes, dont l'une fait l'esclavage des corps et les autres celui des âmes. Il n'y a rien de moins servile que d'être toujours mené au bien, et toujours par sa propre inclination, sans aucune contrainte et sans aucun déplaisir. Et d'objecter que Dieu avait donc besoin des choses externes, ce n'est qu'un sophisme. Il les crée librement, mais s'étant proposé une fin, qui est d'exercer sa bonté, la sagesse l'a déterminé à choisir les moyens les plus propres à obtenir cette fin. Appeler cela besoin, c'est prendre le terme dans un sens non ordinaire, qui le purge de toute imperfection, à peu près comme l'on fait quand on parle de la colère de Dieu.

« Sénèque dit quelque part que Dieu n'a commandé qu'une fois, mais qu'il obéit toujours, parce qu'il obéit aux lois qu'il a voulu se prescrire : *semel jussit, semper paret*. Mais il aurait mieux dit : que Dieu commande toujours et qu'il est toujours obéi ; car, en voulant, il suit toujours le penchant de sa propre nature, et tout le reste des choses suit toujours sa volonté. Et comme cette volonté est toujours la même, on ne peut point dire qu'il n'obéit qu'à celle qu'il avait

autrefois. Cependant, quoique sa volonté soit toujours immanquable et aille toujours au meilleur, le mal ou le moindre bien qu'il rebute ne laisse pas d'être possible en soi; autrement, la nécessité du bien serait géométrique (pour ainsi dire) ou métaphysique, et tout à fait absolue; la contingence des choses serait détruite et il n'y aurait point de choix. Mais cette manière de nécessité, qui ne détruit point la possibilité du contraire, n'a ce nom que par analogie; elle devient effective, non pas par la seule essence des choses, mais par ce qui est hors d'elles et au-dessus d'elles, savoir, par la volonté de Dieu. Cette nécessité est appelée morale, parce que chez le sage *nécessaire et dû* sont des choses équivalentes; et quand elle a toujours son effet, comme elle l'a véritablement dans le sage parfait, c'est-à-dire en Dieu, on peut dire que c'est une nécessité heureuse. Plus les créatures en approchent, plus elles approchent de la félicité parfaite. Aussi, cette manière de nécessité n'est-elle pas celle qu'on tâche d'éviter, et qui détruit la moralité, les récompenses, les louanges; car ce qu'elle porte n'arrive pas, quoi qu'on fasse et quoi qu'on veuille, mais parce qu'on le veut bien. Et une volonté à laquelle il est naturel de bien choisir mérite le plus d'être louée: aussi porte-t-elle sa récompense avec elle, qui est le souverain bonheur. Et comme cette constitution de la nature divine donne une satisfaction infinie à celui qui la possède, elle est aussi la meilleure et la plus souhaitable pour les créatures qui dépendent toutes de Dieu. Si la volonté de Dieu n'avait point pour règle ce principe du meilleur, elle irait au mal, ce qui serait le pis, ou bien elle serait indifférente en quelque façon au bien et au mal, et guidée par le hasard; mais une volonté qui se laisserait toujours aller au hasard ne vaudrait guère mieux pour le gouvernement de l'univers que le concours fortuit des corpuscules, sans qu'il y eût aucune Divinité. Et quand même Dieu ne s'abandonnerait au hasard qu'en quelques cas et en quelque manière (comme il ferait, s'il n'allait pas toujours entièrement au meilleur et s'il était capable de préférer un moindre bien à un bien plus grand, c'est-à-dire un mal à un bien, puisque ce qui empêche un plus grand bien est un mal), il serait imparfait, aussi bien que l'objet de son choix; il ne mériterait point une confiance entière, il agirait sans raison dans un tel cas, et le gouvernement de l'univers serait comme certains jeux mi-partis entre la raison et la fortune. Et tout cela fait voir que cette objection qu'on fait contre le choix du meilleur, pervertit les notions du libre et du nécessaire, et nous représente

le meilleur même comme mauvais; ce qui est malin ou ridicule<sup>1</sup>. »

Les adversaires de l'optimisme, voulant faire agir Dieu avec choix et intelligence, mais écarter à tout prix le choix du meilleur, objectent qu'il n'y a point de meilleur et qu'il faut se représenter les univers possibles comme une chaîne sans commencement ni fin, dont chaque chaînon représente une somme de perfections limitées, ayant au-dessus de soi une somme plus grande, toutes infiniment éloignées de la perfection, et à ce titre également incapables de l'exprimer, mais toutes aussi infiniment éloignées du néant, et à ce titre également dignes du choix de Dieu<sup>2</sup>.

Leibnitz me paraît réussir tout ensemble à détruire cette théorie et à défendre la sienne. Il s'attache d'abord à prouver qu'il ne résulte pas, de ce que tout univers est une créature, qu'on doive le concevoir comme une chose finie. Un univers, en effet, n'est pas un individu, mais un ensemble infini d'êtres destinés à un développement sans limites<sup>3</sup>. Mais, dit-on, un univers infini doit contenir tous les possibles, comme une série infinie contient tous les nombres. — Je ne l'accorde pas, répond Leibnitz : « La série des nombres carrés est infinie, et cependant elle ne contient pas tous les nombres possibles<sup>4</sup>. » On insiste et on dit : Mais en réunissant tous les univers possibles, convendez qu'on aurait un univers total plus grand qu'aucun des univers composants, et au delà de cet univers, il n'y en aurait aucun autre; il ne serait pas le meilleur, il serait le seul.

A ces arguments subtils, Leibnitz oppose une nouvelle distinction fort ingénieuse, celle des possibles absolument parlant et des compossibles. On conçoit très-bien, en effet, des êtres excellents en eux-mêmes et possibles, mais qui s'excluent. Par exemple, un univers où toute bonne action serait immédiatement récompensée et toute mauvaise action punie, est possible en soi; mais il n'est pas compatible avec un univers où la vertu serait soumise à la loi de l'épreuve. Ces deux univers sont possibles; mais, comme dit Leibnitz, ils ne sont pas compossibles. Donc l'hypothèse de la réunion de tous les possibles en un seul univers est absurde.

Enfin, dit Leibnitz passant de la défense à l'attaque : « Si cette

1. *Essais de théodicée*, abrégé de la controverse, etc.
2. Fénelon, *Réfutation du système du Père Malebranche*.
3. *Essais de théodicée*, part. II, 195.
4. *Lettres à Bourguet*, dans Erdmann, p. 719.

opinion était véritable (celle d'une chaîne infinie d'univers possibles), il s'ensuivrait que Dieu n'en aurait produit aucun : car il est incapable d'agir sans raison, et ce serait même agir contre la raison. C'est comme si l'on s'imaginait que Dieu eût décerné de faire une sphère matérielle, sans qu'il y eût aucune raison de la faire d'une telle ou telle grandeur. Ce décret serait inutile ; il porterait en soi ce qui en empêcherait l'effet. Ce serait autre chose, si Dieu décernait de tirer d'un point donné une ligne droite jusqu'à une autre ligne droite donnée, sans qu'il y eût aucune détermination de l'angle, ni dans le décret, ni dans ses circonstances ; car, en ce cas, la détermination viendrait de la nature de la chose, la ligne serait perpendiculaire et l'angle serait droit, puisqu'il n'y a que cela qui soit déterminé et qui se distingue. C'est ainsi qu'il faut concevoir la création du meilleur de tous les univers possibles, d'autant plus que Dieu ne décerne pas seulement de créer un univers, mais qu'il décerne encore de créer le meilleur de tous ; car il ne décerne point sans connaître et il ne fait point de décrets détachés...<sup>1</sup>. »

De la liberté divine Leibnitz passe à la liberté humaine, et sur ce nouveau champ de controverse, il paraît moins heureux à dénouer les difficultés. Voici en effet l'objection principale que lui adresse Bayle : Vous assurez que Dieu, parmi tous les univers possibles, a choisi l'univers que nous voyons comme le meilleur, c'est-à-dire comme celui qui renferme la plus grande somme de bien combinée avec la plus petite somme de mal. Cela suppose qu'il a tout infailiblement prévu et tout souverainement ordonné en vue de cette fin, tout, disons-nous, par conséquent les actions des hommes comme le reste. Donc ces actions sont prédestinées, et partant, nécessaires ; donc elles ne sont pas libres.

Leibnitz ne répond à cette argumentation qu'en ramenant sa distinction entre les deux sortes de nécessité : l'une absolue et immédiate, l'autre relative, conditionnelle et purement morale. Je conviens, dit-il, que les actions des hommes, étant comprises dans le plan du meilleur, sont prédéterminées, et à ce titre moralement nécessaires ; mais, considérées en elles-mêmes, elles sont contingentes et dépendent de la libre volonté de l'homme. Dieu les prévoit, avec toutes leurs suites, cela est vrai ; mais il les prévoit dans leur cause. Otez cette cause, ôtez la volonté libre de l'homme et les

1. *Essais de théodicée*, part. II, 496.



motifs qui l'inclinent, et la prévision divine n'a plus de fondement :

« Ainsi la prédétermination des événements par les causes est justement ce qui contribue à la moralité, au lieu de la détruire, et les causes inclinent la volonté sans la nécessiter. C'est pourquoi la détermination dont il s'agit n'est point une nécessitation : il est certain (à celui qui sait tout) que l'effet suivra cette inclination; mais cet effet n'en suit point par une conséquence nécessaire, c'est-à-dire dont le contraire implique contradiction, et c'est aussi par une telle inclination interne que la volonté se détermine, sans qu'il y ait nécessité<sup>1</sup>. »

Je ne comprendrais pas, je l'avoue, que Leibnitz se fût contenté de cette réponse, si je ne me souvenais de ses vues particulières touchant la liberté humaine. Au milieu de ses méditations sur ce problème et parmi les controverses où il s'engagea, son grand objet et sa préoccupation constante, ce fut toujours de faire la guerre au système de la liberté d'indifférence. Admettre une liberté qui agit sans motifs, c'était à ses yeux livrer au hasard et la volonté humaine et la volonté divine; c'était heurter de front le grand principe de la raison suffisante, fondement de la métaphysique. Leibnitz combat donc avec vigueur les partisans de l'indifférence; mais sur ce terrain glissant du problème de la liberté, il lui arrive, ce me semble, de donner contre un écueil dont le génie, même le plus étendu, ne préserve pas la faiblesse humaine. Pour éviter un excès, il se jette dans l'excès contraire : il ne se contente pas de soutenir que toute action libre suppose des motifs, et que tout motif exerce une influence morale sur la volonté; il prétend que les motifs déterminent effectivement la volonté, de sorte que l'action finale n'est que la résultante de la somme des inclinations. Suivant lui, chacun des motifs presque innombrables qui, à chaque instant, sollicitent la volonté humaine, répond à un bien qui a quelque attrait pour elle. Or, ces motifs étant opposés et nous portant vers des biens divers, une lutte s'engage, et de là les irrésolutions et les combats intérieurs de la volonté; mais après une indécision plus ou moins longue, le conflit cesse et la volonté se détermine toujours pour ce qui lui paraît le plus grand bien.

Telle est la théorie hasardeuse que Leibnitz oppose constamment à Locke, qui avait soutenu avec une grande force de jugement et

1. *Essais de théodicée*, abrégé de la controverse, dans Erdmann, p. 626.

général au mode de communication des substances : « Je croyais, nous dit-il après avoir raconté comment il vint à l'idée du système des monades, je croyais entrer dans le port, mais lorsque je me mis à méditer sur l'union de l'âme avec le corps, je fus comme rejeté en pleine mer <sup>1</sup>. »

Ainsi donc, c'est par l'impossibilité de comprendre l'action d'une force sur une autre force que Leibnitz fut conduit à concevoir, d'abord comme une hypothèse séduisante, bientôt comme une suite nécessaire de la nature des choses, un système de forces se développant solitairement, *n'ayant point de fenêtres sur le dehors*, comme il dit avec sa familiarité expressive <sup>2</sup>, agissant chacune pour son propre compte, mais agissant toutefois avec un accord parfait, parce qu'elles ont été construites l'une pour l'autre par un géomètre tout-puissant, qui sans cesse pose et sans cesse résout ce problème : étant donné l'état actuel d'une monade, en déduire l'état passé, présent et futur, de toutes les monades de l'univers.

Dans ce système, chaque être se développe donc, pour parler le langage de Leibnitz <sup>3</sup>, comme une courbe mathématique, où les points d'inflexion et de rebroussement sont calculés d'avance et résultent de sa définition. D'où il suit que tous les êtres sont de véritables machines, et que la seule différence qui les sépare, c'est qu'ils sentent plus ou moins la force spontanée et fatale qui est en eux. Aucun toutefois n'en a parfaitement conscience; c'est le privilège de Dieu seul. Leibnitz accepte résolument cette conséquence, et, pour qu'on ne s'y méprenne point, il dit en propres termes :

« Tout est donc certain et déterminé par avance dans l'homme, comme partout ailleurs, et l'âme humaine est une espèce d'automate spirituel <sup>4</sup>. »

Je ne m'étonne plus maintenant que l'argumentation de Leibnitz contre Bayle faiblisse sur l'article du libre arbitre. Autant la distinction de la nécessité absolue et de la nécessité morale est satisfaisante, appliquée à la volonté de Dieu, autant elle paraît vaine, quand on la transporte à l'homme. Il n'y a point en effet à s'alarmer de la nécessité morale des actes divins, puisque, dans l'être tout sage et tout

1. *Système nouveau de la nature et de la communication des substances*, dans le recueil de Desmaizeaux, t. I.

2. *Principes de la nature et de la grâce*, etc., 7.

3. *Lettre à Basnage*, dans Erdmann, p. 153.

4. *Essais de théodicée*, part. II, 52.

bon, la liberté doit être conçue comme pure de toutes les imperfections de notre libre arbitre et compatible avec l'impeccabilité absolue; mais, dans l'homme, cette nécessité morale est démentie par le sens intime, et d'ailleurs Leibnitz ne s'y tient même pas. Car soutenir, comme il le fait, que les inclinations déterminent la volonté, abuser du principe de la raison suffisante jusqu'à vouloir que l'état actuel d'une âme soit une suite de son état antérieur, récuser le sens intime sous prétexte que nous ne savons pas tout ce qui se passe en nous, comparer l'âme à une aiguille aimantée et l'appeler en propres termes un automate spirituel, c'est ajouter à la nécessité morale une nécessité physique à peine dissimulée, c'est substituer à la nature des choses, telle que l'expérience nous la dévoile, les combinaisons artificielles d'un système, c'est, en un mot, lâcher la bride à cet esprit de spéculation abstraite et géométrique, mauvais génie de la philosophie moderne, qui a trop inspiré Descartes et qui a perdu Spinoza.

Leibnitz reprend ses avantages contre Bayle dans la dernière partie de la discussion, celle qui regarde l'origine du mal. L'esprit ingénieux et hardi du P. Malebranche avait déjà ouvert la carrière de l'optimisme; mais il n'avait pas embrassé le problème du mal dans toute son étendue, et, pour le résoudre, il s'était servi exclusivement et jusqu'à l'excès du principe de la simplicité nécessaire des voies divines. Leibnitz a deux grands avantages sur son prédécesseur : il épuise toutes les formes du mal et il les explique par des principes plus étendus :

« On peut, dit-il, prendre le mal métaphysiquement, physiquement et moralement. Le mal métaphysique consiste dans la simple imperfection, le mal physique dans la souffrance et le mal moral dans le péché<sup>1</sup>. »

Examinant tour à tour chacune de ces catégories, Leibnitz démontre que tout mal est la condition nécessaire d'un bien plus grand. Dieu veut directement le bien; il ne veut le mal, ou il ne le permet, que d'une façon indirecte. On peut distinguer en lui, avec la scolastique, deux aspects de la volonté, une volonté *antécédente*, qui a pour objet tout ce qui est bien, et une volonté *conséquente* et *décrétoire*, qui va au meilleur et enveloppe le mal comme condition du bien.

Le mal métaphysique s'explique aisément. D'abord, il est pure-

1. *Essais de théodicée*, part. I, 21.

ment négatif, puisqu'il consiste dans une absence de perfection. De plus, il est une suite de l'essence des créatures ; car la perfection divine étant incommunicable, toute chose créée est par cela même imparfaite. Voulez-vous exclure toute imperfection ? vous réduisez Dieu à lui-même, vous en faites un Dieu stérile, un Dieu impuissant.

On voit ici clairement que le mal a son principe non dans la volonté de Dieu, mais dans la nature des choses. Est-ce à dire maintenant que la nature des choses soit indépendante de Dieu et constitue une limite à ses perfections ? Leibnitz résout supérieurement cette objection, en distinguant la volonté divine, source des existences, de l'entendement divin, source des essences, région des possibles et des vérités éternelles, où la nature des choses a son dernier fondement.

« Les anciens, dit-il, attribuaient la cause du mal à la matière, qu'ils croyaient incréée et indépendante de Dieu ; mais nous, qui dérivons tout être de Dieu, où trouverons-nous la source du mal ? La réponse est qu'elle doit être cherchée dans la nature idéale de la créature, autant que cette nature est renfermée dans les vérités éternelles qui sont dans l'entendement de Dieu, indépendamment de sa volonté<sup>1</sup>... »

Le mal physique, c'est-à-dire la souffrance, présente des difficultés tout autrement redoutables, et Leibnitz avoue que c'est un de ces labyrinthes où la sagesse court risque de s'égarer<sup>2</sup>. Comment comprendre, en effet, qu'un Dieu bon se soit montré pour ses créatures si avare de félicité, si prodigue de souffrance ? comment comprendre qu'un Dieu juste ait confondu les bons et les méchants sous la même loi, la faisant même peser plus durement sur ceux qui mériteraient le plus d'être ménagés ?

C'est pour éclaircir ce mystère que le Père Malebranche avait introduit son principe de la simplicité nécessaire des voies divines, principe vrai en soi et dont il sut tirer beaucoup d'applications heureuses. Pour que le spectacle du monde ne soit pas un sujet de scandale, il faut se placer, non pas au point de vue de telle ou telle créature, mais au point de vue de l'ensemble de l'univers. On comprend alors que les désordres apparents sont les suites d'un ordre caché, et qu'exiger de Dieu que son tonnerre épargne la vie du juste, c'est lui

1. *Essais de théodicée*, part. I, 20.

2. Préface des *Essais de théodicée*.

demander de faire des miracles perpétuels, c'est-à-dire de se démentir. Cela est solide et vrai ; mais quand Malebranche prétend tout ramener à son principe, quand il nous représente Dieu tellement occupé de ses voies qu'il est indifférent à ses œuvres, se proposant uniquement sa gloire au détriment de ses créatures, et ne tenant aucun compte du prix intrinsèque des choses, ce système d'optimisme devient arbitraire et exclusif ; il immole tous les attributs de Dieu à un seul, la sagesse, et semble faire entièrement évanouir la bonté. C'est un excès dont Bayle ne manque pas de triompher avec sa verve accoutumée : « Il semblerait, dit-il, que Dieu n'a créé le monde que pour faire voir sa science infinie de l'architecture et de la mécanique, sans que son attribut de bon et d'ami de la vertu ait eu aucune part à la construction de ce grand ouvrage. Ce Dieu ne se piquerait que de science ; il aimerait mieux laisser périr tout le genre humain que de souffrir que quelques atomes aillent plus vite ou plus lentement que les lois générales ne le demandent. » A quoi Leibnitz répond : « M. Bayle n'aurait point fait cette supposition, s'il avait été informé du système de l'harmonie générale que je conçois, et qui porte que le règne des causes efficientes et celui des causes finales sont parallèles entre eux ; que Dieu n'a pas moins la qualité du meilleur monarque que celle du plus grand architecte ; que la matière est disposée en sorte que les lois du mouvement servent au meilleur gouvernement des esprits, et qu'il se trouve, par conséquent, qu'il a obtenu le plus de bien qu'il est possible, pourvu qu'on compte les biens métaphysiques, physiques et moraux ensemble <sup>1</sup>. »

Il faut voir ici Leibnitz appliquer toutes les ressources de sa science universelle et de son puissant esprit à calculer la quantité du bien dans le monde par rapport à celle du mal, et à démontrer que le résultat de ce calcul est finalement avantageux à la justice, à la sagesse et à la bonté de Dieu. Il faut l'admirer plus encore quand il aborde le problème du mal moral et n'a de repos qu'il n'en ait résolu les deux difficultés les plus graves, l'une relative au concours physique de Dieu, et l'autre à son concours moral. Physiquement parlant, Leibnitz démontre que le péché ne suppose aucun acte positif de la volonté divine. Il suffit, pour l'expliquer, de l'activité efficace qu'il a départie à l'homme, d'autant plus que le mal moral vient généralement, non pas d'une action positive de la volonté, mais

1. *Essais de théodicée*, part. III, 247.

plutôt d'une défaillance, ce qui faisait dire aux scolastiques : *Mala causam habet, non efficientem, sed deficientem.*

Ainsi, à parler rigoureusement, Dieu ne donne au mal aucun concours physique. Son prétendu concours moral n'a pas plus de réalité. Il est clair en effet que créer l'homme libre, même en prévoyant les écarts de cette liberté, ce n'est pas y concourir. Dieu veut directement la liberté de l'homme, parce qu'elle est un bien ; il en rend l'abus possible, parce qu'il est la condition de l'usage ; l'homme seul veut le péché, et il faut dire avec ce philosophe de l'antiquité : Jupiter, tout vient de toi, excepté le mal qui sort du cœur du méchant !

La vraie conclusion de tout ce système d'optimisme et ce qui lui donne son vrai sens, ce sont les vues de Leibnitz sur l'immortalité de l'âme et en général sur les transformations successives et le progrès perpétuel des êtres.

Celui qui n'envisage que le monde où vit l'humanité, celui même qui, élevant sa pensée vers les mondes infinis dont le nôtre n'est qu'une partie, ne s'attache qu'à la condition présente et visible de l'homme et des autres êtres de l'univers, celui-là ne peut comprendre l'économie du plan divin, parce qu'il ne voit pour ainsi dire qu'une scène du drame éternel de la vie universelle.

« Il est contraire à la justice, disent les jurisconsultes, de porter un jugement avant d'avoir lu toute la loi. Nous ne connaissons, nous autres hommes, qu'une faible partie de cette durée éternelle qu'il faut étendre à l'infini ; car que sont ces quelques milliers d'années dont l'histoire nous transmet le souvenir ? Et pourtant, avec une si courte expérience, notre témérité ose se prononcer sur ce qui est immense et éternel, comme feraient des captifs au fond d'une prison, ou, si l'on veut, des hommes nés et élevés dans les mines de sel de la Thrace, qui se persuaderaient qu'il n'y a dans le monde d'autre lumière que la faible lueur de ces lampes languissantes qui suffisent à peine à diriger leurs pas dans l'obscurité<sup>1</sup>... »

Tout être en effet, quel qu'il soit, homme, animal, plante et ce qu'on appelle chose inanimée, tout être est immortel de sa nature. Rien ne périt, comme rien ne commence d'être, absolument parlant ;

1. Ce passage est dans le fragment publié pour la première fois par Erdmann, en 1840 : *De rerum originatione radicali*, p. 147.

la création et l'annihilation ne sont pas choses naturelles, mais choses divines, et il les faut concevoir, non dans le temps, mais dans l'éternité. Pour nos yeux corporels, les êtres semblent sortir du néant pour y rentrer. La raison dissipe ces prestiges ; elle nous apprend que les êtres ne font que se transformer sans cesse, passant d'un état donné à un autre état, comme les points d'une courbe. Et de même qu'il y a dans les courbes les plus régulières des points d'inflexion et de rebroussement, comme disent les géomètres, de même il y a dans la suite des développements d'un être des changements brusques de condition. C'est là ce qu'on appelle la mort. En réalité, point de mort, mais un progrès perpétuel et spontané du monde tout entier vers ce comble de beauté et de perfection universelles dont les œuvres de Dieu sont capables, de sorte que le monde marche à une condition toujours meilleure (*In cumulum etiam pulchritudinis perfectionisque universalis operum divinorum progressus quidam perpetuus liberrimusque totius universi est agnosendus, ita ut ad majorem semper cultum procedat*<sup>1</sup>).

Ainsi tous les êtres sont immortels et en voie de progrès perpétuel et indéfini ; mais entre tous les êtres, il y en a un qui est capable de connaître tous les autres, d'embrasser le plan de l'univers et de le rattacher à son principe divin. Bien plus, cet être privilégié a un autre avantage plus éminent encore : il concourt à l'accomplissement des desseins de Dieu. Cet être n'est plus une chose, il est une personne. Il est dans son petit monde une sorte de providence, image de la Providence universelle. Un tel être, non-seulement ne peut perdre sa substance, mais il ne peut pas perdre ce qu'il y a en elle de plus singulièrement propre et divin, la personnalité morale. Et ce n'est point là une simple espérance dont le sage peut innocemment s'enchanter, c'est une vérité certaine où concourent toutes les sciences de la nature et toutes les vérités du monde moral : c'est le dernier mot de la philosophie.

« ... Pour faire juger par des raisons naturelles que Dieu conservera toujours non-seulement notre substance, mais encore notre personne, c'est-à-dire le souvenir et la connaissance de ce que nous sommes (quoique la connaissance distincte en soit quelquefois suspendue dans le sommeil et les défaillances), il faut joindre la morale à la métaphysique : c'est-à-dire qu'il ne faut pas seulement considérer

1. *De rerum originatione radicali*, p. 150.

Dieu comme le principe et la cause de toutes les substances et de tous les êtres, mais encore comme chef de toutes les personnes intelligentes, et comme le monarque absolu de la plus parfaite cité ou république, telle qu'est celle de l'univers, composé de tous les esprits ensemble, Dieu lui-même étant aussi bien le plus accompli de tous les esprits qu'il est le plus grand de tous les êtres. Car assurément les esprits sont les plus parfaites des créatures et qui expriment le mieux la Divinité; et toute la nature, fin, vertu et fonction des substances n'étant que d'exprimer Dieu et l'univers..., il n'y a pas lieu de douter que les substances, qui l'expriment avec connaissance de ce qu'elles font et qui sont capables de connaître de grandes vérités à l'égard de Dieu et de l'univers, ne l'expriment mieux sans comparaison que ces natures qui sont ou brutes, ou incapables de connaître des vérités, ou tout à fait destituées de sentiment et de connaissance; et la différence entre les substances intelligentes et celles qui ne le sont point est aussi grande que celle qu'il y a entre le miroir et celui qui voit. Et comme Dieu lui-même est le plus grand et le plus sage des esprits, il est aisé de juger que les êtres avec lesquels il peut, pour ainsi dire, entrer en conversation et même en société, en leur communiquant ses sentiments et ses volontés d'une manière particulière et en telle sorte qu'ils puissent connaître et aimer leur bienfaiteur, le doivent toucher infiniment plus que le reste de choses, qui ne peuvent passer que pour les instruments des esprits...

« En effet, les esprits sont les substances les plus perfectionnables, et leurs perfections ont cela de particulier qu'elles s'entr'empêchent le moins, ou plutôt qu'elles s'entr'aident; car les plus vertueux pourront seuls être les plus parfaits amis : d'où il s'ensuit manifestement que Dieu, qui va toujours à la plus grande perfection en général, aura le plus de soin des esprits, et leur donnera, non-seulement en général, mais même à chacun en particulier, le plus de perfection que l'harmonie saurait permettre. On peut même dire que Dieu, en tant qu'il est un esprit, est l'origine des existences; autrement, s'il manquait de volonté pour choisir le meilleur, il n'y aurait aucune raison pour qu'un possible existât préférablement aux autres. Ainsi la qualité de Dieu qu'il a d'être esprit lui-même, va devant toutes les autres considérations qu'il peut avoir à l'égard des créatures. Les seuls esprits sont faits à son image et quasi de sa race ou comme enfants de la maison, puisqu'eux seuls le peuvent servir librement et agir avec connaissance à l'imitation de la nature divine. Un seul



esprit vaut tout un monde, puisqu'il ne l'exprime pas seulement, mais le connaît aussi et s'y gouverne à la façon de Dieu. Tellement qu'il semble, quoique toute substance exprime l'univers, que néanmoins les autres substances expriment plutôt le monde que Dieu, mais que les esprits expriment plutôt Dieu que le monde. Et cette nature si noble des esprits, qui les approche de la Divinité autant qu'il est possible aux simples créatures, fait que Dieu tire d'eux infiniment plus de gloire que du reste des êtres, ou plutôt les autres êtres ne donnent que de la matière aux esprits pour le glorifier. C'est pourquoi cette qualité morale de Dieu, qui le rend le seigneur ou le monarque des esprits, le concerne, pour ainsi dire, personnellement d'une manière toute singulière. C'est en cela qu'il s'humanise, qu'il veut bien souffrir des anthropologies et qu'il entre en société avec nous comme un prince avec ses sujets; et cette considération lui est si chère que l'heureux et florissant état de son empire, qui consiste dans la plus grande félicité possible des habitants, devient la suprême de ses lois. Car la félicité est aux personnes ce que la perfection est aux êtres. Et si le premier principe de l'existence du monde physique est le décret de lui donner le plus de perfection qu'il le peut, le premier dessein du monde moral ou de la cité de Dieu, qui est la plus noble partie de l'univers, doit être d'y répandre le plus de félicité qu'il sera possible. Il ne faut donc point douter que Dieu n'ait ordonné tout en sorte que les esprits, non-seulement puissent vivre toujours, ce qui est immanquable, mais encore qu'ils conservent toujours leur qualité morale, afin que sa cité ne perde aucune personne, comme le monde ne perd aucune substance<sup>1</sup>...

« Les anciens philosophes ont fort peu connu ces importantes vérités; Jésus-Christ seul les a divinement bien exprimées, et d'une manière si claire et si familière que les esprits les plus grossiers les ont conçues. Ainsi son Évangile a changé entièrement la face des choses humaines : il nous a donné à connaître le royaume des cieux ou cette parfaite république des esprits qui mérite le titre de cité de Dieu, dont il nous a découvert les admirables lois. Lui seul a fait voir combien Dieu nous aime et avec quelle exactitude il a pourvu à tout ce qui nous touche; qu'ayant soin des passereaux, il ne négligera pas les créatures raisonnables qui lui sont infiniment plus

1. Je prends ces belles pages de Leibnitz dans la *Correspondance* publiée pour la première fois par M. Grottefend en 1846.

chères; que tous les cheveux de notre tête sont comptés; que le ciel et la terre périront plutôt que la parole de Dieu et ce qui appartient à l'économie de notre salut ne soit changé; que Dieu a plus d'égard à la moindre des âmes intelligentes qu'à toute la machine du monde; que nous ne devons point craindre ceux qui peuvent détruire les corps, mais ne sauraient nuire aux âmes, puisque Dieu seul peut les rendre heureuses ou malheureuses, et que celles des justes sont dans sa main à couvert de toutes les révolutions de l'univers, rien ne pouvant agir sur elles que Dieu seul; qu'aucune de nos actions n'est oubliée; que tout est mis en ligne de compte, jusqu'aux paroles oisives et jusqu'à une cuillerée d'eau bien employée; enfin que tout doit réussir pour le plus grand bien des bons; que les justes seront comme des soleils, et que ni nos sens, ni notre esprit n'a jamais rien goûté d'approchant de la félicité que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Que peut savoir la philosophie de cette félicité de la vie future? rien de précis, dit Leibnitz; car la juridiction de la raison ne s'étend pas jusque-là; mais ce que la raison peut assurer, c'est que l'état futur de l'âme ne sera pas un état d'immobilité, de contemplation oisive et stérile. Comment l'âme perdrait-elle son essence, qui est l'activité, et sa loi, qui est le progrès? et puis comment pourrait-elle, étant finie et se développant dans le temps, atteindre et posséder son idéal éternel et infini? « Ainsi notre bonheur ne consistera jamais et ne doit point consister dans une pleine jouissance, où il n'y aurait plus rien à désirer et qui rendrait notre esprit stupide, mais dans un progrès perpétuel à de nouveaux plaisirs et à de nouvelles perfectiones. »

(La suite à la prochaine Livraison.)

---

# LITTÉRATURE ANGLAISE

PAR ALFRED MÉZIÈRES.

---

## LES CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE.

---

### CHAPITRE II.

**BEN JONSON.**—Sa vie.—Ses opinions littéraires.—Sa lutte contre le goût de son temps.  
— Sa grande réputation et son impopularité. — Ses masques. — Ses tragédies. — Ses comédies. — Mœurs des habitants de Londres au seizième siècle. — Un journal sous le règne d'Élisabeth. — Les mauvais poètes ridiculisés sur la scène. — Les marquis, les précieuses ridicules et les femmes savantes dans la comédie anglaise. — Tartuffe et les Puritains. — L'auteur et le public.

#### I

On convient maintenant que Shakspeare n'a inventé aucune théorie nouvelle de l'art dramatique ; on ne lui attribue plus le rôle de chef d'école que les critiques allemands ont voulu lui faire jouer. L'étude de son théâtre comparé à celui de ses contemporains, fait voir qu'il n'a pas eu, plus qu'eux, la prétention de créer et de suivre des règles fixes, et qu'il a composé ses plus belles pièces, sans aucun souci de l'esthétique. Ce n'est pas l'excellence de ses principes littéraires, c'est son génie qui lui a inspiré ses chefs-d'œuvre. La diversité de ses compositions et des procédés qu'il emploie exclut toute idée de système.

Le théâtre anglais, à son début, est le plus libre et le plus varié du monde ; il adopte indifféremment tous les genres ; il imite, sans

ordre et sans choix, les œuvres dramatiques qui l'ont précédé : ici les drames merveilleux et compliqués de l'Espagne, là les farces galantes des Italiens, ailleurs les pièces emphatiques de Sénèque et jusqu'aux premiers essais de nos poètes. Tous les éléments s'y mêlent et s'y heurtent, le tragique et le bouffon, le fantastique et le réel, l'histoire et la magie. Toutes les qualités de l'esprit s'y révèlent, excepté la mesure, le goût, le sens critique.

Lorsqu'on prête à Shakspeare et aux dramaturges de son temps des idées précises sur l'art, on leur accorde la louange qu'ils méritent le moins. Ils ont plus étudié la nature humaine que les préceptes d'Aristote et d'Horace que la plupart d'entre eux connaissaient, mais qu'ils ne cherchaient ni à justifier ni à combattre. Leur imagination, plus active que leur raison, les excitait à produire sans cesse de nouvelles œuvres, sans leur laisser le temps de réfléchir sur la diversité des théories.

Il arrive rarement d'ailleurs que la littérature dramatique débute par la critique. Les écrivains se forment avant les juges. Il faut qu'un grand nombre de pièces aient été écrites et jouées pour que l'esprit d'examen se développe chez les auteurs, et que ceux-ci, comparant entre elles les diverses productions de leur temps et des autres pays, s'élèvent aux considérations générales qui composent l'art poétique. Le siècle d'Élisabeth devait donc inspirer plus d'œuvres indépendantes que de réflexions critiques, et favoriser plutôt la fertilité d'invention qui satisfaisait la curiosité populaire, en multipliant les sujets de pièces, que la maturité du jugement qui tempère les élans de l'imagination par l'application des règles.

Cependant, parmi les contemporains de Shakspeare, nous en trouvons un qui n'a pas cédé à l'entraînement universel, qui, de bonne heure, a formé son esprit par l'étude, et qui est entré dans la carrière dramatique avec une connaissance approfondie des opinions littéraires de l'antiquité et des principes arrêtés. C'est Ben Jonson, un des écrivains les plus vigoureux de cette glorieuse époque. Celui-ci n'improvise jamais, il ne déploie pas la facilité brillante de Beaumont, de Fletcher et de Massinger; mais il médite longuement avant d'écrire, et il ne livre au public que des productions soignées.

Sa vie, toujours laborieuse, pénible à l'origine, sans cesse traversée depuis, explique les inégalités de son caractère et plus d'un passage de ses œuvres. Nous avons plus de renseignements sur lui que sur aucun de ses rivaux, grâce au zèle de son commentateur Gifford, qui

a compulsé toutes les bibliothèques de la Grande-Bretagne et feuilleté tous les opuscules du seizième et du dix-septième siècle, pour y découvrir quelques nouveaux titres du vieux Ben, comme l'appellent les Anglais, à notre admiration et à nos sympathies.

Jonson naquit en 1574, dix ans après Shakspeare. Son père était mort, depuis un mois, lorsqu'il vint au monde, et sa mère se remaria, au bout de deux ans, avec un maître maçon par lequel le jeune enfant fut élevé. Il fut cependant envoyé à l'école et à l'université, où ses rares dispositions pour les lettres le maintinrent pendant plusieurs années. Mais nous le voyons, à dix-sept ans, une truelle à la main, dans la boutique de son beau-père, lisant à la dérobée Homère et Horace, et cherchant à répandre un peu de poésie sur son ingrate profession. Le métier de maçon lui inspira bientôt un insurmontable dégoût, et il le quitta pour aller chercher les aventures, en s'engageant, comme volontaire, dans l'armée qui servait en Flandre. Il se distingua, dit-on, dans un combat singulier, à la vue des Espagnols et des Anglais; mais il ne rapporta des Pays-Bas ni argent ni espérance de fortune. Pour vivre, il fit alors ce que faisaient beaucoup de jeunes gens pauvres et intelligents, ce qu'avait fait Shakspeare lui-même, il entra au théâtre comme acteur, et se prépara, en jouant les pièces des autres, à composer les siennes. Quelques écrivains du temps prétendent qu'il jouait mal; Gifford, qui défend en toute occasion la gloire de son héros, soutient qu'il jouait bien. La question est au fond indifférente. Beaucoup d'écrivains de talent sont incapables de lire leurs œuvres en public, à plus forte raison de remplir un rôle dans une représentation dramatique. Une aventure fâcheuse faillit, à cette époque, interrompre la carrière du poète futur; après une querelle dont nous ne connaissons pas les motifs, il fut provoqué en duel et tua son adversaire. On le mit en prison, quoiqu'il eût été blessé lui-même au bras, et il courut le risque d'être envoyé aux galères. C'est pendant sa détention que les visites d'un prêtre catholique le convertirent au catholicisme. Quelques soupçons qu'ait suggérés cette conversion, nous n'avons aucun motif de ne pas la croire sincère. Pour un candidat à la renommée, ce n'était pas assurément un moyen de gagner la faveur populaire. Il fallait même du courage pour embrasser la cause de la minorité et se séparer d'une majorité intolérante. Le mépris de l'opinion est d'ailleurs un des traits distinctifs du caractère de Ben Jonson. Il était plus disposé à se ranger du parti des faibles qu'à courtiser la popularité.

Il présenta donc ses pièces au public, sans autre recommandation que celle de son talent, et il réussit, quoique catholique, à plaire à une population protestante. Il commença, comme Shakspeare, par arranger de vieux drames pour la scène, avec le concours de quelques écrivains déjà connus. Sa première œuvre originale, la comédie d'*Every man in his humour*, parut en 1596.

Déjà Ben Jonson y exprime avec force les nobles sentiments qu'il conserva toute sa vie; il défend à la fois la dignité de l'art et celle de l'écrivain. Ce jeune homme de vingt-deux ans envisage la poésie comme la plus éclatante manifestation de l'esprit humain; il en parle avec enthousiasme, et il veut élever l'âme de ses auditeurs jusqu'à l'idéal qu'il conçoit.

« Si vous considérez la poésie, leur dit-il, telle qu'elle apparaît chez beaucoup d'hommes, pauvre et boiteuse, rapiécetée avec des lambeaux et des haillons longtemps portés, à demi morte, faute de son aliment essentiel, l'invention céleste; alors j'approuverai moi-même que vous vous moquiez de son mérite et que vous l'accusiez. Mais voyez-la dans ses glorieux ornements, enveloppée de la majesté de l'art, élevée dans son esprit par le goût précieux d'une douce philosophie, et ce qui est mieux encore, couronnée par les riches traditions d'une âme qui s'indigne de voir sa dignité profanée par un seul reste de pensée terrestre. Oh! alors, dans quelle noble attitude elle se présente! Elle est elle-même, elle mérite d'être contemplée avec des regards austères et religieux. »

Convaincu des droits de la poésie, il ne l'est pas moins de ceux du poète. L'indépendance et la fierté de son caractère se révèlent dans ses premières œuvres. Il ne cherche pas, comme la plupart de ses contemporains, à s'assurer la bienveillance du public par d'adroites flatteries; il ne sollicite pas l'indulgence, il demande à être jugé comme il le mérite, et il jette hardiment le gant à la critique. S'il est condamné par l'usage à souhaiter la bienvenue aux spectateurs, il a soin de les avertir qu'il ne se propose pas de surprendre leurs suffrages. « Puisse, leur dit-il, notre Minerve répondre à vos espérances dans leur plus large essor! Cependant ne vous méprenez pas sur moi, judicieux amis, je ne dis pas cela pour implorer votre patience ou pour obtenir vos applaudissements par de serviles flatteries, comme un cerveau desséché, désespérant de son mérite. Je demande à être critiqué par des juges au front sévère. Lorsque je manque d'art ou de bon sens, condamnez-moi librement. Que les critiques jaloux

ouvrent leurs plus grands yeux pour me percer d'outré en outré ! Je ne réclame aucune faveur <sup>1</sup>. »

Jonson resta jusqu'à la fin de sa vie fidèle aux principes qu'il exprime ici. Il ne flatta pas les instincts de la foule, et il ne chercha jamais à conquérir le succès par une complaisance affectée pour le goût de ceux qui l'écoutaient. Sa conduite fut plus honnête qu'habile. Au lieu de suivre le courant de l'opinion populaire, il le remonta sans cesse. Il n'accorda aucune concession aux travers de ses contemporains, et, pendant qu'autour de lui le théâtre caressait l'orgueil national, il fit profession de dire à ses compatriotes les plus dures vérités. De là les colères qu'il a soulevées pendant sa vie, que sa mort n'a point désarmées, et qui ont obscurci jusqu'à sa réputation littéraire. Aucun écrivain de son temps ne s'est fait plus d'ennemis et n'a eu plus à combattre. Depuis son entrée au théâtre, sa vie est une lutte continuelle : lutte contre les ridicules, contre les préjugés à la mode et contre les vices, lutte contre les idées et contre les personnes. Tandis que la plupart des écrivains qui ont connu Shakspeare rendent justice à la douceur de son caractère, beaucoup de pamphlets contemporains se moquent de l'humeur intraitable de Jonson, et répandent des bruits injurieux sur sa vie privée.

Gifford réfute successivement toutes ces accusations avec une patience infatigable ; il ne nous fait grâce d'aucun détail, et il apporte dans la défense de son héros plus de passion que les détracteurs de Jonson n'en ont mis dans leurs attaques. Malgré tous ses efforts, il ne réussit cependant point à nous persuader que le vieux Ben fût d'un commerce aimable. Jonson avait le tempérament d'un satirique ; il était trop indigné du spectacle des faiblesses humaines pour ménager ceux qui en donnaient l'exemple, et ses railleries n'épargnaient personne. Son goût pour l'ironie le faisait plus craindre qu'aimer. N'avait-il pas aussi gardé de son éducation et de son premier métier beaucoup de rudesse dans le langage ? L'ancien maçon réparait quelquefois sous le poète dramatique. Il avait en même temps une confiance en lui-même qui allait jusqu'à l'arrogance, et qui devait inspirer à ses auditeurs l'envie de le contredire.

Le ton du prologue de ses comédies est en général aussi avantageux que celui de ses rivaux était modeste. Il ne manque pas une occasion de se rendre justice ; souvent même il brave l'opinion.

1. Prologue d'*Every man out of his humour*.

« Crites, dit un personnage dans les *Fêtes de Cynthie*, les hommes  
 « parlent mal de toi. » Crites, qui n'est autre que Ben Jonson, ré-  
 pond hardiment : « S'ils sont méchants eux-mêmes, plus ils parlent  
 « mal, mieux cela vaut. Car être blâmé par de telles gens, c'est la  
 « plus complet de tous les éloges. En quoi peut me blesser la cen-  
 « sure de celui dont le monde a reconnu l'infamie avant moi ? »  
 Ailleurs il déclare qu'il espère faire rire le public, et que s'il n'y  
 réussit pas, ce ne sera pas de sa faute ; mais c'est que l'art n'a pas de  
 plus grand ennemi que l'ignorance. Il répète à satiété qu'il ne se  
 soucie pas d'une critique vulgaire, qu'il ne recherche pas l'approba-  
 tion de tous, et qu'il ne veut plaire qu'aux spectateurs judicieux<sup>1</sup>.  
 Dans un autre passage, il somme le public de le bien juger, sous  
 peine d'être convaincu de sottise. « Si votre propre science, lui  
 « dit-il, si l'amour de la vérité ne vous apprennent pas à distinguer  
 « dans une pièce ce qui est bien de ce qui est mal, tous les autres  
 « traités et essais n'y réussiront pas. Vous êtes des spectateurs plus  
 « faits pour voir les ours et les marionnettes que pour nous. » Dans le  
*Marché aux nouvelles*, le prologue se termine par une fanfaronnade :  
 « Si vous n'aimez pas, dit-il, ce que l'auteur vous adresse ce soir, ce  
 « n'est pas qu'il ait cessé de bien écrire, c'est vous qui avez cessé de  
 « bien juger<sup>2</sup>. »

Cet orgueil s'alliait à beaucoup de droiture ; c'était l'exagération  
 d'une qualité excellente, de la fermeté du caractère. Mais l'honnêteté  
 orgueilleuse n'est point attrayante. C'est pour cela qu'avec tant de  
 mérite, Jonson eut tant d'ennemis. Il entretenait cependant des relations  
 d'amitié avec quelques-uns des hommes les plus distingués de son  
 temps, et surtout avec les auteurs dramatiques. Il appartenait au  
 club de la Sirène, où se réunissaient Shakspeare, Beaumont, Flet-  
 cher et bien d'autres ; il faisait assaut d'esprit avec eux, et passait  
 pour un des plus joyeux convives et des plus intrépides buveurs de ce  
 cercle d'élite. Il animait fréquemment par sa présence un autre club  
 dont on l'avait nommé président, celui de Saint-Dunstan, que tenait  
 Simon Wadloë, dans Fleet-Street. C'est là que se trouvait la fameuse  
 salle d'Apollon où le soir, après de copieuses libations, s'engageaient  
 des discussions littéraires que la malice du président assaisonnait de  
 traits piquants. D'après un article du règlement, les femmes honnêtes

1. *Cynthia's Revels*.

2. *Every man out of his humour, the Magnetic Lady*, etc.

3. *The Staple of News*.



y étaient admises <sup>1</sup>, sans qu'on se crût obligé d'être plus réservé devant elles que ne l'était le langage de la comédie. Ces entretiens pleins d'esprit, d'à-propos et de verve excitaient vivement la curiosité publique; on répétait dans toute la ville les bons mots qui échappaient aux interlocuteurs. Un des personnages d'une pièce du temps raconte ainsi à sa maîtresse le plaisir que lui a causé une visite à la taverne de Saint-Dunstan :

CARELESS ou M. SANS-SOUCI.

Je suis tout plein d'oracles, je viens de la salle d'Apollon.

ÉMILIA.

De la salle d'Apollon !

CARELESS.

Du ciel délicieux où le joyeux dieu de Delphes (Jonson) boit du xérès, tient ses bacchanales, a son encens et ses autels fumants, et parle en prophéties pétillantes. C'est de là que je viens, le cerveau parfumé par la riche vapeur de l'Inde et excité par les jeux d'esprit. J'ai quitté des beautés séduisantes, une musique délicate, des accents poétiques, des coupes de nectar, des mets dignes de l'ambrosie, des pages spirituels, aimables compagnons, et tout un monde de plaisirs pour faire voile vers vous <sup>2</sup>.

Au milieu des critiques et des applaudissements, attaqué par les uns, loué et admiré par les autres, toujours sur la brèche, mais récompensé de ses efforts par l'éclat croissant de sa renommée, Jonson poursuivit sa carrière dramatique depuis 1596 jusqu'en 1633. L'époque la plus heureuse de sa vie fut le règne de Jacques I<sup>er</sup>. Le roi, qui aimait les lettres et se piquait d'érudition, le traita avec une faveur marquée, le chargea d'écrire les masques ou divertissements qu'il donnait à sa cour, dans les occasions solennelles, lui accorda une pension sur sa cassette, et lui conféra la dignité de poète lauréat. La bienveillance du monarque valut à Jonson les bonnes grâces de la noblesse et le désigna comme le poète obligé de toutes les fêtes, de toutes les cérémonies officielles. Chez un peuple pour lequel les plaisirs de l'esprit avaient toute la saveur de la nouveauté, la poésie se mêlait inévitablement aux réjouissances publiques. A la cour, la reine, les princes, les princesses et les plus grands seigneurs du royaume figuraient comme acteurs dans des pièces de circonstance

1. *Probæ feminae non repudiantur*, dit le règlement que Jonson lui-même avait rédigé.

2. *The fine companion*, by Marmion.

qui avaient été composées pour eux. Lorsqu'un pair d'Angleterre recevait Jacques I<sup>er</sup> dans son château, ou célébrait son mariage avec l'héritière d'un grand nom, il demandait à Ben Jonson de compléter la fête par un divertissement en vers. On peut dire que, de 1604 à 1625, il ne se passa pas une année sans qu'on mit plusieurs fois à contribution le génie du poète lauréat. L'habitude qu'avait le roi de se montrer à son peuple, de visiter tantôt les villes du royaume, tantôt les corporations de marchands de Londres, multipliait les réjouissances. Les bourgeois voulaient le recevoir aussi magnifiquement que les nobles, et lui adresser quelques compliments poétiques. En 1608, les tailleurs de Londres avaient offert au prince un banquet; ils eurent besoin de consulter Ben Jonson sur les détails de la cérémonie, et le prièrent de composer le discours que l'un d'eux devait prononcer.

Cette popularité ne préserva pas le poète de la misère. La modique pension que lui faisait le roi ne pouvait l'enrichir; les vers de ses masques lui rapportaient sans doute plus d'honneur que de profit. Il ne semble pas d'ailleurs avoir pris grand soin de sa fortune. Au lieu de s'élever, comme Shakspeare, de la pauvreté à la richesse, il se laissa atteindre par les infirmités et par l'âge sans avoir pourvu à l'avenir. En 1625, il perdit son protecteur, Jacques I<sup>er</sup>; la même année, il eut une attaque de paralysie qui se compliquait d'une disposition déjà ancienne à l'hydropisie. Les pamphlets du temps le représentent en effet avec un embonpoint formidable, marchant péniblement et faisant trembler la terre sous ses pas. Tous les malheurs l'accablaient à la fois. La mort de Jacques I<sup>er</sup> lui enlevait un appui; la maladie menaçait de briser la plume qui l'aidait à vivre. L'inspiration poétique commençait à l'abandonner, et la comédie de la *Nouvelle Auberge*, qu'il donna au théâtre en 1630, fut sifflée à la première représentation.

Jusque-là, il n'avait pas proféré une plainte. Mais le besoin et la souffrance lui arrachèrent des réflexions douloureuses qui remplissent l'épilogue de sa dernière comédie. Il ne s'adresse pas, comme autrefois au public, avec un accent de triomphe. Du lit de douleur où il est retenu, il fait entendre des paroles de découragement : « Si vous attendez mieux, dit-il, que ce qu'on vous donne ce soir, c'est que l'auteur est triste et malade<sup>1</sup>. »

1. *The new Inn.*

Le roi Charles 1<sup>er</sup> eut pitié de cette détresse, timide ; il augmenta la pension de Ben Jonson, et, sachant quelle était la faiblesse secrète du vieux poète, il lui fit envoyer annuellement un tonneau de vin des Canaries. Jonson mourut sept ans après, en 1637, attristé par la solitude qui s'était faite autour de lui et affaibli par de longues souffrances.

## II

Telle est la vie de l'homme dont le nom a été quelquefois rapproché de celui de Shakspeare, et qui tient, après lui, le rang le plus élevé dans la littérature dramatique du seizième siècle en Angleterre. Son talent n'est pas moins original que son caractère. Il n'a voulu ressembler à aucun de ses contemporains, et, quoiqu'il ait choisi, de tous les genres littéraires, celui qui exige le plus de sacrifices au goût public, il s'est constamment écarté des habitudes du théâtre de son temps. Cette résolution soutenue avec persévérance n'a pas été chez lui le résultat d'un caprice ; elle lui a été dictée par l'étude et par la réflexion. Seul de tous ses rivaux, il a abordé le théâtre avec plus de science que d'imagination, avec un sens critique très-développé, avec une pénétration qui lui faisait découvrir les défauts de la scène anglaise et avec le désir de les corriger. Toutes les imperfections que nous signalons aujourd'hui dans les œuvres de Shakspeare, de Beaumont, de Fletcher et de Massinger : la confusion du tragique et du comique, l'abus des catastrophes sanglantes, l'in vraisemblance des péripéties et des dénouements, la singularité des anachronismes, l'oubli des trois unités, Jonson les a vues, les a condamnées et s'est proposé de les éviter.

La fermeté de ses vues vient surtout de l'étendue de son érudition. Il ne se contente pas, comme la plupart de ses contemporains, de lire les pièces de Sénèque, des Espagnols et des Italiens ; il approfondit les questions d'art et de critique ; il remonte aux sources, et il compare entre elles les opinions littéraires de tous les temps et de tous les pays. Il a embrassé dans son immense lecture les Grecs, les Latins et les Modernes, à quelque nation qu'ils appartiennent. Depuis Boccace jusqu'à Érasme, jusqu'à Rabelais et jusqu'à Montaigne, depuis les fragments des tragédies perdues d'Eschyle jusqu'à Pétrone et jusqu'à Libanius, il a tout lu et tout classé avec une prodigieuse mémoire. Un historien<sup>1</sup> de la littérature anglaise qui range les principaux écrivains de son pays par ordre de science,

1. Campbell.

place Milton en première ligne, et Jonson immédiatement après lui.

Jonson est donc un savant et un critique. C'est là ce qui le distingue de ses rivaux. En comparant tant d'œuvres différentes et en réfléchissant sur les principes mêmes de l'art, il a composé pour son usage personnel une théorie dramatique dont les règles précises et sévères forment un contraste frappant avec le désordre du théâtre contemporain. Les anciens sont ses maîtres. Au milieu de ce siècle où le mouvement des esprits est si capricieux et si libre, on peut le considérer comme le premier des classiques anglais. Mais c'est un classique indépendant qui ne s'attache point à la lettre étroite des préceptes d'Aristote, qui les interprète hardiment, qui ne se renferme pas dans l'étude du théâtre grec, qui tient compte des œuvres dramatiques de l'Italie et de l'Espagne et qui concilie, avec le respect qu'il professe pour l'antiquité, le sentiment des besoins de la scène moderne. Toutes les prescriptions de l'Art poétique d'Horace ne lui paraissent pas également importantes. Il distingue les questions de forme des questions de principes, et, s'il admet sans réserve tout ce qui intéresse la beauté de la composition, il abandonne volontiers ce qui tient aux habitudes locales et aux exigences particulières du théâtre ancien. Il ne se croit obligé ni de conserver le chœur, qui ne pourrait plus avoir la même signification que chez les Grecs, ni de partager ses comédies en autant d'actes et de scènes que celles de Térence, ni de se borner au petit nombre d'acteurs qu'Horace prescrivait de ne pas dépasser.

A l'appui de la liberté modérée qu'il s'attribue, il apporte des arguments et des exemples qu'il expose au public anglais dans le prologue d'une de ses pièces<sup>1</sup>. « Pourquoi se condamnerait-il à l'imitation servile des usages anciens? Pourquoi n'y ajouterait-il ou n'en retrancherait-il jamais rien, tandis que l'histoire de la comédie grecque ne se compose que du récit des modifications qu'elle a subies? N'a-t-elle pas traversé plusieurs périodes? Avec Épicharme, elle n'avait que trois acteurs; Cratinus lui en a donné cinq ou six, Aristophane plus encore, et, quoique avec lui elle eût semblé atteindre la perfection, que de changements n'y ont pas introduits encore Ménandre, Cécilius et Plaute? Les écrivains de l'antiquité consultaient le goût de leur temps et acceptaient les innovations que leur demandait l'opinion publique. Pourquoi les modernes ne jouiraient-ils pas des mêmes droits? Sont-ils tenus d'observer des règles qui n'ont lié au-

1. Prologue d'*Every man out of his humour*.

! cun de leurs prédécesseurs? » Ce langage aurait peut-être effarouché Boileau ; mais ce qui l'eût rassuré, c'est le respect que Jonson témoigne pour la règle fondamentale des unités. En effet, l'écrivain anglais l'a définie et observée avec autant de fidélité que nos grands tragiques. Il en a compris toute la valeur littéraire ; il y a vu, non point une exigence arbitraire de la critique ; mais la confirmation même d'une loi de l'esprit humain. Il a saisi le lien délicat qui unit entre elles les trois unités ; il ne s'est pas contenté de celle d'action par laquelle les Allemands ont voulu remplacer les deux autres, et il a cru, avec les anciens, qu'elle ne serait jamais mieux garantie que si le sujet était renfermé dans des limites précises de temps et de lieu. Plus l'intrigue s'étend dans l'espace et dans le temps, plus elle risque de multiplier les incidents et de disperser l'intérêt. Si l'auteur dramatique dispose d'un nombre illimité d'années et peut transporter ses héros d'un bout du monde à l'autre, il lui sera plus difficile de concentrer toute son attention sur le moment décisif de leur vie, de ne regarder ni en deçà ni au delà, et de ne pas compromettre par une fertilité intempestive la simplicité du plan.

L'état même du théâtre contemporain fournissait à Jonson des armes excellentes en faveur de cette opinion. Nulle part on ne se souciait des unités de temps et de lieu. Comme il le dit lui-même, avec ironie, « les auteurs font voir au public, dans une même pièce, une multitude de mers, de pays et de royaumes <sup>1</sup>. » « Un enfant, dit-il ailleurs, peut naître dans une pièce et devenir un homme, dès la première scène, avant de quitter le théâtre ; puis, après cela, s'élever au rang d'écuyer et être fait chevalier ; quand il est chevalier, voyager dans les entr'actes et faire des merveilles en terre sainte et ailleurs ; tuer des païens, conquérir de la renommée, et épouser la fille d'un empereur, son amante ; convertir le pays de son beau-père, et à la fin rentrer chez lui boiteux et accablé sous le poids des miracles qu'il a accomplis <sup>2</sup>. »

Ce langage ne rappelle-t-il pas les vers de Boileau ?

Un rimeur, sans péril, delà les Pyrénées,  
Sur la scène en un jour renferme des années ;  
Là souvent le héros d'un spectacle grossier,  
Enfant au premier acte, est barbon au dernier <sup>3</sup>.

Au milieu de ces extravagances, que devient l'unité d'action ?

1. *Every man out of his humour.*
2. *The Magnetic Lady.*
3. Boileau, *Art poétique*, ch. III.

Shakspeare lui-même en fait bon marché, et l'imagination inventive des critiques anglais et allemands n'a pu en découvrir l'apparence, ni dans *Jules César*, ni dans la *Tempête*. Jonson a donc eu quelque mérite à professer des principes si généralement méconnus de son temps, et, lors même qu'il aurait échoué, en les appliquant dans ses pièces, il n'en serait pas moins digne d'estime, pour avoir travaillé avec tant de persévérance au perfectionnement de l'art dramatique en Angleterre. Si sa voix avait été écoutée, il aurait pu exercer une influence salutaire sur le théâtre contemporain, et, sans lui rien enlever de son originalité, en faire disparaître les imperfections grossières qui la déparent. N'eût-il pas mieux valu, par exemple, maintenir, comme il l'a fait, la distinction de la tragédie et de la comédie, que de confondre les deux genres dans des pièces qui font alternativement rire et pleurer? On aurait eu alors moins de contrastes et d'effets imprévus, mais plus d'harmonie dans l'ensemble.

Sur ce chapitre important, aussi bien que sur la question des unités, Jonson se rapproche tout à fait du goût français. Quand on lit les prologues qu'il met en tête de ses pièces, on se rappelle les Examens dans lesquels le grand Corneille explique au public les efforts qu'il a faits pour ne point violer les règles d'Aristote. Le ton seul de ces confidences diffère. Jonson parle en maître, avec une confiance parfaite dans son infaillibilité, tandis que l'écrivain français, plus modeste, demande humblement pardon des libertés qu'il a prises, et témoigne, par les précautions oratoires qu'il emploie, de sa déférence pour le goût de ses compatriotes. Jonson donne des leçons au public; Corneille présente des excuses. L'un contredit l'opinion, l'autre s'y soumet. Ils professent ouvertement les mêmes maximes. Mais l'un les a embrassées volontairement et par choix, tandis que l'autre, les trouvant établies, s'y résigne plus par raison que par inclination. Jonson, qui pourrait user d'une complète liberté, s'impose à lui-même des règles sévères, dont Corneille s'affranchirait peut-être, s'il n'était retenu par la crainte de la critique. On ne sait guère en France que, quarante ans avant le *Cid*, au moment où le théâtre de Shakspeare jetait tant d'éclat, les idées classiques avaient déjà trouvé en Angleterre un défenseur plus zélé que l'auteur du *Cid*.

## III

Le théâtre de Jonson se divise en trois parties. Il a fait des masques, des tragédies et des comédies.

Les masques, composés, comme nous l'avons vu, pour les réjouissances de la cour ou pour les fêtes que les grands seigneurs donnaient dans leurs châteaux, révèlent la souplesse et la flexibilité d'un talent auquel on attribue d'ordinaire des qualités plus viriles que gracieuses. La mythologie en fait le fond. Les aventures galantes et les métamorphoses des dieux et des déesses du paganisme y sont racontées dans un style lyrique éclatant de poésie. Les images et les métaphores s'y succèdent avec une abondance naturelle qui décèle la richesse de l'imagination. Les Anglais y cherchent encore des modèles d'élégance. Mais toutes ces beautés, qui ne tiennent point au mérite des idées, qui résultent uniquement du charme de l'expression, ne peuvent se transporter dans une langue étrangère. La légèreté du rythme et la délicatesse des termes s'évaporent dans une traduction. Comme la matière est insignifiante, dès qu'on ne peut conserver la valeur du langage, il ne reste plus qu'un squelette informe qui ne donne aucune idée de l'original. Aussi renonçons-nous à faire connaître les Masques de Ben Jonson par des extraits et des citations. Ils ne peuvent offrir d'intérêt qu'aux lecteurs qui sont assez familiarisés avec la langue anglaise, pour en saisir, dans le texte, toutes les finesses.

Les deux seules tragédies que Jonson ait écrites, *Catilina* et *Séjan*, résistent mieux que les Masques à l'épreuve de la traduction. Régulières et classiques, composées, comme une mosaïque, de fragments empruntés à l'antiquité, nourries de tous les souvenirs de Salluste et de Tacite, elles renferment des situations fortes et des passages éloquentes. Mais l'art de la composition n'y répond pas à la vigueur du style. Le poète n'y déploie pas assez librement les facultés de son esprit. Il ne se dégage pas assez de l'imitation. Il surcharge l'intrigue de trop d'ornements empruntés; il retarde, par les lenteurs trop savantes du dialogue, le mouvement dramatique; en un mot, il écrit pour la lecture plus que pour la représentation. Aussi les deux tragédies de *Catilina* et de *Séjan* resteront-elles, comme des pastiches d'après l'antique, curieuses pour la critique, mais trop froides pour être représentées avec succès devant le public<sup>1</sup>.

1. Nous n'essayerons pas d'analyser *Catilina* et *Séjan*, après l'excellent arti-

C'est surtout comme auteur comique que nous voulons considérer Ben Jonson. C'est à ses comédies qu'il doit, en Angleterre, sa grande renommée et c'est là qu'éclate sa véritable originalité. Il ne renonce pourtant point à imiter les anciens. Son esprit semble obsédé par le souvenir de ses lectures; son érudition lui présente sans cesse des images, des expressions et des idées empruntées à l'antiquité. Mais il ajoute à ces réminiscences trop fréquentes le résultat de ses investigations personnelles et des réflexions que lui inspire le spectacle de la société contemporaine. L'auteur comique ne peut se tenir à l'écart du monde; la solitude lui est mauvaise; il a besoin d'être mêlé au mouvement des passions humaines et d'en suivre de près les manifestations extérieures, pour en reproduire le tableau dans ses écrits. Jonson satisfait à cette condition essentielle de son rôle. Élevé, pendant une partie de son enfance, à Londres, familiarisé, par le métier de son beau-père, que lui-même avait exercé, avec les scènes de la vie populaire, il pénètre ensuite peu à peu dans les couches supérieures de la société, il élargit son horizon, il découvre des points de vue nouveaux que la comparaison féconde et il embrasse, dans le cercle de ses observations, l'ensemble des mœurs anglaises, depuis celles des artisans jusqu'à celles des pairs du royaume.

Si l'on veut savoir quels ont été, à la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième, les habitudes, les travers dominants, les idées favorites, les préjugés à la mode de la population de Londres, ce sont les comédies de Ben Jonson qu'il faut consulter. Elles saisissent ce que l'histoire ne nous raconte pas, ce qu'il y a de plus fugitif dans la vie des peuples : la rumeur éphémère, la nouvelle d'aujourd'hui qui sera oubliée demain, la chronique scandaleuse de la cour et de la ville, les mille petites préoccupations d'une grande capitale. Jonson se place à une fenêtre de Fleet-Street, la rue la plus fréquentée alors, et, ses tablettes de critique à la main, il note la physionomie des passants. Il regarde la foule bigarrée qui se presse à la porte du théâtre des marionnettes, pour assister à la représentation de la *Nouvelle-Londres*, de *Rome* ou de *Ninive*. Il voit passer devant lui des charbonniers que tout le monde évite et que le peuple poursuit de ses railleries, des porteurs d'eau qui viennent de renou-

cle que M. Villemain a publié sur ces deux tragédies dans le *Journal des Savants*. Il ne nous a rien laissé à dire après lui. Nous continuerons, du reste, à passer rapidement sur les sujets connus, pour aborder ceux qui n'ont pas été traités en France.



veler leur provision aux aqueducs, des vétérans qui mendient, des domestiques vêtus d'une livrée bleue, des constables appesantis par le vin, des puritains aux cheveux rasés, des bourgeoises montées sur les souliers hauts que les Italiennes et les Espagnoles avaient mis à la mode, et de nobles dames traînées majestueusement dans un carrosse à six chevaux <sup>1</sup>.

Les uns vont visiter le bâtiment avec lequel le fameux amiral Drake a fait le tour du monde et qu'Élisabeth conserve à Detford, comme une curiosité nationale. Les autres sont attirés par un cheval savant qui fait des tours de cartes. Des officiers de justice traversent la rue, en distribuant aux chiens sans maîtres des boulettes empoisonnées, afin de prévenir, comme on le fait aujourd'hui, les accidents que cause la rage. De jeunes élégants s'installent dans la boutique d'un marchand de tabac, que le critique aperçoit de sa fenêtre. Là se tient une sorte d'académie, où les fumeurs expérimentés donnent des leçons aux novices. On y trouve tous les ustensiles nécessaires aux professeurs et aux élèves, le bloc d'érable sur lequel on coupe la feuille de tabac, les pinces d'argent pour prendre le charbon et le feu de genévrier toujours disposé pour ceux qui veulent allumer leur pipe <sup>2</sup>.

Si Jonson quitte son poste d'observation de Fleet-Street, il se rend d'ordinaire à Saint-Paul, dont les ailes étaient alors livrées aux promeneurs et à ix petits marchands, qui y avaient établi des boutiques. On y rencontre des gentilshommes qui frappent le pavé de la cathédrale de leurs bottes éperonnées. La mode veut que les personnes de marque s'annoncent par le bruit qu'elles font en marchant. Quelquefois ce bruit est si fort qu'il interrompt le service divin. Aussi les employés de l'église sont-ils autorisés à faire payer une amende à tous les porteurs d'éperons qui s'approchent du chœur. Les murs de Saint-Paul sont couverts d'affiches profanes, dans lesquelles on annonce les ventes, les transactions commerciales, les réjouissances publiques. Une foule de curieux se pressent pour les lire et encombrent le passage. La nef de la cathédrale est le rendez-vous d'un grand nombre d'officiers réformés que la paix a chassés des Pays-Bas où ils servaient. C'est là qu'ils passent une grande partie du jour à se vanter de leurs faits d'armes et à raconter aux bourgeois ébahis

1. *Every man out of his humour.*

2. *The Alchemist.*

leurs relations avec les grands généraux du siècle, qu'ils n'ont peut-être jamais vus. Jonson introduit plus d'une fois dans son théâtre ces capitaines fanfarons que Plaute et Térence avaient déjà mis en scène et qui reparaissaient alors en Angleterre sous d'autres noms<sup>1</sup>.

Le poète comique n'oublie pas, dans sa revue des curiosités de Londres, les danseurs moresques qui, malgré les changements qu'on avait apportés à leurs jeux, faisaient encore les délices du peuple. Ils ne représentaient plus, comme autrefois, les danses des Maures, mais ils reproduisaient à la ville tous les exercices qui étaient en usage dans les fêtes de campagne. Les vieux dramaturges regrettent souvent, avec une tristesse plaisante, la suppression d'un des personnages les plus gais de ces anciennes danses, du cheval de bois qui avait été longtemps le favori du peuple et dont la gloire s'était éclipsée. C'était simplement une tête de carton, attachée à une charpente en osier recouverte d'une housse, sous laquelle se glissait un acteur qui ne laissait pas voir ses pieds. Dans ce travestissement, dont nous avons conservé la tradition en France, sur la scène de l'Opéra, le bouffon de la troupe exécutait des cavalcades burlesques qui excitaient infailliblement le rire.

En quittant les danseurs, Jonson rencontre sur sa route un membre de la redoutable confrérie des *Enfants terribles*, jeunes gens bruyants, organisés en corporation et qui parcouraient les rues de Londres, en cherchant querelle aux passants. Le poète esquisse rapidement son portrait et nous entraîne bientôt, avec lui, dans une des maisons du Strand, près de l'Exchange, où sont exposés les objets en laque, les vases et les plats de porcelaine que des marchands apportent de la Chine<sup>2</sup>. L'exposition est publique, comme dans les bazars de nos jours, et les femmes y viennent en foule, attirées par la curiosité. Plus tard elles trouveront une complaisance commode chez les propriétaires des magasins chinois et y donneront des rendez-vous à leurs amants, si l'on en croit les moralistes du siècle de la reine Anne.

Jonson nous montre de loin, mais sans y entrer, l'infâme quartier des *White-Friars*, où se réunissaient les débiteurs frauduleux, les voleurs, les assassins et les prostituées qui se liguèrent contre les agents de la loi. C'était la *Cour des Miracles* de Londres. Il existe

1. Voir surtout le capitaine Bobadile dans *Every man out of his humour*, et Tucca dans le *Poetaster*. Ces deux personnages, très-braves en paroles, battent en retraite, dès qu'on les menace de coups de bâton.

2. Ces maisons s'appelaient *China houses*.

encore, sur les bords de la Tamise, des repaires dangereux, où les passants courent le risque d'être assassinés en plein jour, et quelques-unes des maisons, à onze étages, qui bordent, à Édimbourg, un des côtés de High-Street, servent de refuge à une populace immonde, cachée dans les passages souterrains par lesquels ces vieilles fortresses du moyen âge communiquent entre elles.

La comédie, qui doit tout connaître, jette un coup d'œil sur ces bas-fonds de la société anglaise. Mais elle s'en détourne bientôt avec dégoût. Elle aime mieux pénétrer dans les maisons de l'honnête bourgeoisie et nous en raconter fidèlement les usages. Nous entrons, avec elle, dans des chambres dont les planchers, sans tapis, sont recouverts de nattes. Une viole est suspendue à la muraille; c'est le meuble indispensable de chaque appartement, c'est le piano du seizième siècle. Les membres de la famille causent entre eux dans l'enfoncement que forment les fenêtres circulaires. A un signal donné, ils dînent ou ils soupent, dans un ordre déterminé. Le sel, placé au milieu de la table, sert de ligne de démarcation entre les maîtres et les serviteurs, entre les invités qu'on veut honorer et les personnes d'un rang inférieur. La conversation s'engage et s'anime, sous l'influence du vin. On s'entretient des nouvelles du jour. L'un des convives répète le dernier bon mot de Tarleton, acteur comique, qui avait l'habitude d'intercaler, dans les rôles qu'on lui confiait, des saillies inattendues. Un autre raconte l'histoire de Pokahoutas, fille d'un roi sauvage de la Virginie. On dit, qu'après avoir sauvé la vie à un des colons anglais les plus intrépides, au capitaine Smith, elle a épousé un de ses compagnons, qu'elle a été baptisée sous le nom de Rébecca et qu'elle doit venir en Angleterre, où la reine a promis de l'accueillir avec bonté. On discute sur le mérite de la dernière comédie de Middleton, intitulée le *Jeu d'échecs*. Les protestants zélés soutiennent qu'il a bien fait de mettre aux prises, sur la scène, un membre de l'Église d'Angleterre et un catholique; ils lui pardonnent même d'avoir travesti Ignace de Loyola. Mais les partisans de l'Espagne demandent que les représentations de la pièce soient interdites et que l'auteur soit jeté en prison. Ce sont eux qui crieront le plus fort et qui l'emporteront. Ceux qui aiment ce spirituel écrivain se réjouissent qu'il soit chargé de la direction des fêtes solennelles et de la composition des spectacles que la ville de Londres offrait au public dans les grandes occasions. Les vieillards regrettent la gaieté et la verve du vieil Antoine Munday, l'ancien directeur des plaisirs populaires.

L'un d'eux même rappelle qu'Antoine a eu ses jours de gloire, et qu'en 1698, après la publication de plusieurs pièces de Shakspeare, Mères l'appelle encore, dans son *Trésor de l'esprit*, le meilleur écrivain dramatique de l'époque.

Mais le grand, l'inévitable sujet de conversation, c'est l'établissement des feuilles publiques. Un libraire, du nom de Butler, qui avait fait faillite dans son commerce, imagina de recueillir les nouvelles du jour, de les imprimer et de les vendre. Voilà le journal fondé, à l'exemple du continent. Dès les premiers temps, la concurrence s'en mêla. Un capitaine, auquel la paix a fait des loisirs, spécula aussi sur la curiosité publique et créa une feuille rivale.

Jonson, avec l'indiscrétion habituelle de la comédie, nous ouvre la porte du bureau d'un journal et nous révèle les secrets du métier. Nous y trouvons des employés affairés qui recueillent les nouvelles, les classent par ordre alphabétique, les inscrivent sur un registre spécial, les divisent en nouvelles authentiques ou apocryphes, nouvelles douteuses, comme celles qui viennent des boutiques de coiffeurs, qui ont passé par la bouche des tailleurs, des porteurs d'eau et des concierges, nouvelles de la saison, nouvelles catholiques, nouvelles protestantes. Un secrétaire enregistre la date du jour où elles sont arrivées, les noms des correspondants qui les envoient et les réclamations qu'elles suggèrent. L'insertion des annonces forme déjà une source de revenus. Le journal les reçoit moyennant deux *pence*. Le *puff*, qu'on croit d'invention moderne, date de la naissance même du journalisme. Dès que les nouvelles ont rapporté de l'argent, on a éprouvé le besoin d'en inventer ou d'amplifier celles qui paraissaient trop simples. Le journal trouve tous les jours une amorce à jeter aux badauds. Un jour, il annonce que le roi d'Espagne est élu pape; le lendemain, que le grand capitaine Spinola devient général des jésuites, ou bien qu'un certain Cornélius a construit, pour le compte des Hollandais, un bâtiment merveilleux qui pénétrera dans le port de Dunkerque et y coulera à fond tous les vaisseaux. Ailleurs il raconte qu'on a découvert, dans le cabinet de Galilée, un miroir, semblable à ceux d'Archimède, assez puissant pour embraser à distance une flotte entière.

La comédie se fait ainsi l'écho fidèle des mœurs et des usages contemporains. Mais ce n'est là que la moindre partie de son œuvre. Jonson ne se borne pas à saisir la physionomie extérieure du monde; il entre dans l'étude générale des mœurs, et, à mesure qu'il ren-

contre les ridicules ou les vices qui caractérisent chaque classe de la société, il les signale, tantôt avec une fine ironie, tantôt avec la véhémence du satirique.

## IV

Le monde littéraire, le monde élégant, le monde religieux attirent tour à tour son attention.

Nous ne pouvons nous attendre à le trouver indulgent pour les écrivains médiocres. Il sent vivement leurs défauts et ne leur épargne pas les épigrammes. Le théâtre est surtout l'objet de ses critiques. Comme il suivait une route différente de celle qu'on avait suivie jusqu'à lui, il condamnait hautement les vieilles erreurs auxquelles ses rivaux restaient attachés. Ses reproches s'adressent quelquefois à tous les auteurs dramatiques, sans atteindre aucun d'eux en particulier. Quelquefois, au contraire, il choisit une victime qu'il accable de ses traits les plus mordants. Le vice général du théâtre, suivant lui, c'est que les auteurs dramatiques répètent sans cesse des plaisanteries usées, des apophthegmes vieillissés, des maximes communes tirées d'anciens ouvrages sans mérite. Il les accuse également d'emprunter leur esprit aux blanchisseuses, aux cochers de fiacre et aux acteurs bouffons, d'improviser tout ce qu'ils écrivent et de réchauffer deux ou trois fois les mêmes plats, sans aucun égard pour le public. « On voit, dit-il plaisamment, reparaitre sur le théâtre les ombres des pièces qui ont été publiées il y a douze ans<sup>1</sup>. » Ailleurs, il leur reproche de saisir au vol tous les mots bizarres qui font irruption dans la langue et d'en orner immédiatement leurs ouvrages. Il avoue, dans un autre passage, que le théâtre n'offre pas toujours d'excellents exemples de morale, qu'on y profère trop de blasphèmes, qu'on y peint des mœurs trop corrompues et qu'on y offense trop souvent Dieu et les hommes<sup>2</sup>. Il fait néanmoins des exceptions et il rend hommage, en passant, aux bons sentiments de quelques-uns de ses confrères.

Les attaques directes sont plus vives encore; elles infligent de cruelles blessures. Jonson ne fait pas grâce aux vieilles pièces qui, après avoir été, pendant quelque temps populaires, ont fini par tomber sous le ridicule. Il se moque, lui aussi, de cette fameuse *Tragédie*

1. *Cynthia's Revels*.

2. Dédicace du *Fox*.

*espagnole* de Kyd sur laquelle tous les poètes du temps se sont égayés. Il en connaît d'autant mieux tous les défauts qu'il a joué le rôle de Hiéronimo et qu'il a même été chargé de remanier la pièce, à son début dans la carrière dramatique. Il ne peut résister au plaisir d'en extraire quelques passages burlesques que nous avons déjà traduits, dans notre premier chapitre. Lyly, l'auteur de l'*Euphues*, n'est pas mieux traité que Kyd. Il suffit de le citer pour le rendre ridicule. Jonson l'accable, en insérant dans une de ses comédies des phrases comme celle-ci : « Il est difficile de faire un choix, lorsqu'on en est réduit ou, en gardant le silence, à mourir avec douleur ou, en parlant, à vivre avec honte. » Nous reconnaissons le style alambiqué d'*Alexandre* et *Campaspe*. Les deux vieilles tragédies de *Lochrine* et de la *Bataille d'Alcazar* sont mentionnées par le poète avec autant de mépris que *Hiéronimo*. On l'a vivement accusé d'avoir parodié plusieurs scènes de Shakspeare. Gifford le défend contre cette accusation avec plus de véhémence que d'adresse, comme s'il s'agissait d'un crime irrémissible. Sans doute Jonson n'a point eu les intentions perfides que lui attribuent trop facilement quelques critiques; mais il avait l'humeur maligne; le théâtre de Shakspeare n'est point parfait, et il n'aurait fait qu'user du droit de la comédie, en se moquant des fautes de son rival. À coup sûr, on ne peut nier qu'il ait parodié le poème de *Héro et Léandre*, traduit par Marlowe, et *Damon et Pythias* de Richard Edwards <sup>1</sup>.

Mais ses deux principales victimes sont Marston et Dekker, deux mauvais poètes du temps, qui l'avaient provoqué les premiers et contre lesquels il écrit le *Poetaster*. Il transporte la scène au temps d'Auguste, il entoure l'empereur des grands écrivains qui ont contribué à la gloire de son règne, il se peint lui-même, sous les traits d'Horace, et il introduit, en présence de ces maîtres de l'art, deux méchants auteurs qu'on reconnaît sans peine sous les noms romains de Démétrius et de Crispinus par lesquels il les désigne. Démétrius a la physionomie de Dekker, et Crispinus celle de Marston. Démétrius vit misérablement, en arrangeant les vieilles pièces du théâtre latin. Chacun se moque de son ignorance et lui reproche d'être jaloux d'Horace, c'est-à-dire de Ben Jonson. On l'oblige même à confesser ses défauts devant César et à faire l'aveu de sa jalousie. « Pourquoi, lui dit un des personnages de la pièce, en voulez-vous à Horace? —

1. *Bartholomew fair*.

Parce qu'il a une meilleure société que moi, répond-il, parce qu'il a de meilleurs amis que les miens, parce que ses ouvrages réussissent mieux et sont préférés aux miens. Rien de plus. » Jonson lui réplique, par la bouche d'Horace, en traduisant un passage du poète latin : « Par ma foi, lui dit-il, porte-moi encore envie, aussi longtemps que je me ferai aimer de Virgile, de Gallus, de Tibulle, de César très-bon et très-grand et de mon cher Mécène. »

Crispinus paraît à son tour sur la scène pour débiter, devant l'illustre assemblée que préside Auguste, des vers ridicules tirés de deux tragédies de Marston, du *Fouet de l'Infamie* et d'*Antonio et Mellida*<sup>1</sup>.

Marston prêtait le flanc à la critique, par l'obscénité, par l'arrogance, le pédantisme et le ton violent de ses satires. Ses ouvrages dramatiques, pleins d'emphase et de rodomontades espagnoles, à force de viser au sublime, tombaient dans le galimatias. C'est le Scudéri de l'Angleterre. La pièce que César lui fait lire en public renferme les expressions emphatiques dont il se servait habituellement dans ses ouvrages. Elle est accueillie par l'hilarité générale. Jonson suppose plaisamment qu'Horace administre à Crispinus-Marston des pilules littéraires qui font sortir de sa bouche les grands mots dont son style est surchargé. Crispinus voudrait suspendre cet exercice fatigant; il essaye de retenir les paroles qui se pressent sur ses lèvres, il n'en prononce qu'avec répugnance les dernières syllabes. Mais il faut que le remède opère son effet. Le malheureux écrivain éprouve les mêmes angoisses que les bègues qui, après avoir commencé un mot, sont obligés de l'achever, quelque effort qu'il leur coûte. Les pilules ne cessent d'agir qu'au moment où la liste des termes ampoulés dont se sert Marston est définitivement épuisée.

Après cette purgation bouffonne, Virgile adresse à Crispinus le discours suivant : « Ces pilules ne peuvent le rétablir que pour un temps, mais non le guérir complètement d'une maladie causée par tant d'excès qui ont rempli de tant d'âcreté son sang et sa cervelle. Aussi est-il nécessaire qu'il observe une diète stricte et salutaire. Chaque matin, vous vous mettez sur le cœur un bon coup des principes du vieux Caton, et vous vous promènerez jusqu'à ce que vous l'ayez bien digéré. Puis rentrez chez vous et goûtez d'une pièce de

1. Dans cette dernière pièce, Marston avait ridiculisé Jonson sous le nom de Torquatus.

Térence dont vous sucez les phrases, comme du jus de réglisse. A tout prix, évitez Plaute et le vieil Ennius : ce sont des aliments trop grossiers pour un estomac délicat. Habituez-vous à lire, mais non sans guide, les meilleurs des Grecs, comme Orphée, Musée, Pindare, Hésiode, Callimaque, Théocrite et le grand Homère. Mais gardez-vous de Lycophron : c'est un plat trop noir et trop dangereux. »

Dekker et Marston répliquèrent à cette attaque par la *Satiromastix*, dans laquelle ils montrèrent plus de mauvaise humeur que de talent. Jonson eut les honneurs du combat et mit les rieurs de son côté. Il avait, du reste, si peu de fiel qu'il se réconcilia, peu de temps après, avec ses adversaires et les prit même pour collaborateurs.

V

Sans pitié pour les mauvais auteurs, le poète comique attaque, avec la même hardiesse, les courtisans ridicules qui forment une classe considérable dans l'État. Il commence par les peindre en pied, comme Van Dyck, en énumérant avec ironie tous les objets dont se compose leur costume. Il nous les montre, tels qu'on les voit dans les portraits du temps, la tête coiffée d'un chapeau de castor auquel ils attachent un bijou de prix, les couleurs de leur dame, et quelquefois un miroir de poche, le cou garni d'un *rebatu* ou collerette plissée que les hommes et les femmes portaient également, la poitrine enfermée dans une veste brodée qu'une ceinture ornée de franges et de glands travaillés à l'aiguille serrait à la taille. Par-dessus la veste se jetait l'écharpe brillante, à laquelle on suspendait l'épée richement ciselée. Les hauts-de-chausses se nouaient au vêtement de la partie supérieure du corps par une foule de cordons que le page devait défaire, quand cela était nécessaire ; aux jambes on portait tantôt des bas de soie retenus par des jarrettières à franges d'or, tantôt des bottes brunes à retroussis dont le talon était armé d'éperons d'or, à larges molettes. Les raffinés roidissent leur barbe avec de l'amidon et la disposent en éventail ; ils ne mettent que du linge empesé et curieusement travaillé, sur lequel on a représenté des fleurs, des fruits et des scènes historiques. Ils attachent à leurs bras les bracelets de cheveux que leurs dames leur ont donnés, et ils suspendent à leur cou, comme des amulettes, de petites boules de pâte parfumée qui servaient de préservatif contre la peste.

Un personnage ainsi vêtu peut se présenter à la cour. Mais, pour



y faire figure, il faut qu'il apprenne le beau langage et les manières à la mode. On ne parle pas là comme ailleurs, on ne s'y exprime pas comme le vulgaire, on y emploie des termes choisis et délicats, on y donne un joli tour aux moindres choses. Un courtisan accompli glisse adroitement dans ses phrases quelques mots de français et d'italien, pour montrer qu'il est au courant des façons élégantes. Quand il s'adresse à la dame de ses pensées, s'il veut donner de la force à ce qu'il dit, il doit immédiatement s'écrier : « Noble dame, j'en jure par le bout de votre oreille, par la blanche vallée qui s'étend entre les hauteurs alpestres de votre sein. » S'il fait une déclaration, il a besoin de posséder la théorie de l'amour, telle qu'elle a été exposée par les romanciers anglais, un demi-siècle avant que mademoiselle de Scudéri eût tracé la carte du *Tendre*. Au moment d'aborder celle qu'il aime, il est bon qu'il fasse un ou deux tours dans la salle, qu'il pense profondément à sa passion, afin d'imprimer une touchante pâleur à son visage, qu'il pousse un ou deux soupirs, puis qu'il ferme ses lèvres, et qu'il s'avance enfin, avec un mélange de crainte et de hardiesse, de timidité et d'audace. En s'approchant, il s'écrie, sans trop élever la voix : « Chère beauté, il me semble que vous êtes mélancolique. » On le repousse d'abord, la pudeur ne permet point à une femme bien née d'en entendre davantage. Alors il devient plus pressant et il ajoute : « O belle dame, plus belle que ce qu'il y a de plus beau, ne permettez pas que la rigueur de votre juste dédain réprime ainsi le zèle de votre adorateur. » Si on paraît l'écouter, il continue sur le même ton passionné : « Je proteste que vous êtes la seule, l'unique, l'incomparable créature que j'adore, que j'admire, que je respecte, et que je révère dans cette cour, ce coin du monde ou ce royaume. » Si la dame se tient sur la réserve, il la conjure de lui être favorable, par sa joue rougissante et bien colorée, par la teinte brillante de ses cheveux, par ses dents d'ivoire, lors même qu'elles seraient d'ébène, ou par tout autre serment de ce genre, candide et innocent. Si elle prend la fuite, si elle essaye de se soustraire à la déclaration, il court après elle, en l'appelant : « Madame, chère Nymphe, doux asile de notre cour. »

Les amants doivent se donner des noms allégoriques, comme ceux qu'on portait à l'hôtel de Rambouillet, et qui remplissent le *Grand Cyrus*. Un courtisan des *Fêtes de Cynthie* appelle sa maîtresse, madame Philautia, « *mon Honneur* » et celle-ci l'appelle « *son Ambition*. » Il repasse son rôle devant le public, et il nous dit en confi-

dence : « Lorsque je la rencontrerai, je veux aller à elle et lui dire : aimable *Honneur*, je me suis contenté jusqu'ici des lis de votre main, maintenant je veux goûter des roses de vos lèvres. Puis, après cela, je l'embrasserai. A ce compliment, elle ne peut que répondre en rougissant : Ah ! mais maintenant vous êtes trop ambitieux. Alors je répliquerai : Je ne puis être trop ambitieux d'honneur, aimable *Honneur*. »

Voilà le jargon que Lyly avait mis à la mode, que les courtisans étudiaient et qui remplissait les fades romans du jour. Le chevalier du Soleil et la belle Lindabrides, son amante, étaient aussi célèbres alors que le furent plus tard chez nous Cyrus et Mandane.

L'affectation des manières pénétrait jusque dans la vie privée et altérait les plus simples relations de la famille. On voyait des gentilshommes campagnards, qui suivaient de loin les modes de la cour, se piquer, dans toutes leurs démarches, d'une étiquette cérémonieuse. Revenaient-ils de la chasse, fatigués et mouillés, ils ne voulaient pas rentrer chez eux avant d'avoir rempli toutes les formalités nécessaires. Il fallait que la femme de chambre de la châtelaine se montrât à une fenêtre. Alors le maître du logis la saluait respectueusement, en avançant de trois et en reculant d'un pas, et il lui adressait les paroles suivantes : « Chère Nymphé, priez la beauté du château de briller de ce côté de l'édifice. » Puis, quand la dame paraissait, on faisait semblant de tomber en extase, comme si on la voyait pour la première fois, et on s'écriait avec enthousiasme ; « Oh ! quelle beauté plus que céleste est-ce là ! quel magasin, quel trésor de bénédictions ! » Pour terminer cette comédie, le chasseur demandait humblement l'hospitalité dans sa propre maison, comme un chevalier errant, égaré au milieu des bois<sup>1</sup>.

Le ton qu'adoptèrent nos précieuses régnait déjà en Angleterre à la fin du seizième siècle. Les précieuses elles-mêmes existaient, et Jonson leur a donné une place dans sa galerie de personnages ridicules. Il représente quelque part un groupe de femmes réunies en bureau d'esprit, qui tranchent les questions de littérature, qui reçoivent chez elles de prétendus poètes et se piquent de connaître mieux que personne *le fin des choses*, comme dit Molière. Leur présomption et leur sottise leur attirent plus d'une avanie. Elles ne peuvent être

1. *Every man out of his humour.*

guéries, comme Cathos et Madelon, que par des humiliations publiques. L'une d'elles, madame Otter, femme d'un capitaine qu'elle gouverne à sa guise et qu'elle croit le plus docile des maris, entre par hasard au moment où M. Otter, excité par deux plaisants, et ne sachant point que sa moitié peut l'entendre, fait une tirade contre les femmes en général et contre la sienne en particulier. Elle écoute, sans se montrer, et le capitaine continue, au grand applaudissement des spectateurs.

CLERIMONT (après la tirade du capitaine).

Pourquoi donc alors vous êtes-vous marié, capitaine?

OTTER.

Fi ! je me suis marié avec trois mille livres de rente, moi ; c'était tout ce que j'aimais. Je n'ai pas embrassé ma femme depuis quarante semaines.

CLERIMONT.

Vous n'en êtes que plus à blâmer, capitaine.

TRUEWIT (bas à mistress Otter).

Écoutez-le un peu.

OTTER.

Elle a une haleine pire que celle de ma grand'mère.

MISTRESS OTTER (à part).

Le traître ! le menteur !

OTTER.

Et elle a une perruque qui est comme une livre de chanvre.

MISTRESS OTTER (à part).

O vipère ! mandragore !

OTTER.

Et un visage affreux ! et cependant elle me dépense quarante livres par année en mercure et en os de porc ; toutes ses dents ont été faites à Black-Friars, ses deux sourcils dans le Strand et ses cheveux à Silver-Street ; chaque quartier de la ville a fourni une partie d'elle-même<sup>1</sup>.

1. Gorgibus, dans les *Précieuses ridicules*, se plaint aussi de la coquetterie de ses filles : « Ces pendardes-là, dit-il, avec leur pommade, ont, j'ose penser, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blanc d'œuf, lait virginal et mille autres brimborions que je ne connais point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivraient tous les jours des pieds de moutons qu'elles emploient.

MISTRESS OTTER (à part).

Je n'y puis plus tenir.

OTTER.

Lorsqu'elle se couche, elle se démonte et se met dans une vingtaine de boîtes, et le lendemain, vers midi, elle se remonte, comme une grande horloge allemande<sup>1</sup>.

Madame Otter se venge en battant son mari, mais elle n'en rest pas moins couverte de ridicule.

Le travers des précieuses, c'est de s'engouer des sots et des beaux esprits prétentieux, tandis qu'elles négligent les hommes simples et d'un vrai mérite. Celles de Jonson, comme celles de Molière, choisissent d'indignes favoris, dont elles ne reconnaissent la sottise qu'après les avoir accablés de compliments. Dans la comédie anglaise, elles prennent au sérieux deux gentilshommes fanfarons dont elles admirent avec affectation la bonne grâce, le courage et l'esprit. L'un d'eux, sir John Daw, juge de haut la littérature et les écrivains; il trouve qu'Aristote ne renferme que des lieux communs, que Platon bavarde et que Thucydide est ennuyeux et sec. Il méprise la plupart des poètes de l'antiquité, parmi lesquels il range Politien, qu'il prend pour un latin. Si on lui demande quels sont les auteurs qu'il aime, il répond : *Syntagma juris civilis, corpus juris civilis, corpus juris canonici*. Il affirmerait volontiers qu'il n'y a pas de meilleurs vers que les siens et qu'il est le seul homme d'Angleterre qui entende quelque chose à la poésie. C'est un Trissotin doublé de Mascarille. Le suffrage des précieuses ne fait qu'augmenter la bonne opinion qu'il a de lui-même. Dans une scène qui devance une situation analogue des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes*, il est invité à lire des vers de sa façon, et il débite, avec une complaisance affectée, le morceau suivant qu'il adresse à sa maîtresse : « Modeste et belle, car beauté et bonté sont proches voisines; jamais une noble vertu ne va seule, mais elles sont deux en une. Aussi, lorsque je loue la douce modestie, je loue les brillants rayons de la beauté; et lorsque je loue à la fois la beauté et la modestie, c'est toi que je loue. » Toute la coterie féminine pousse alors des cris d'enthousiasme; ce sont des exclamations, des soupirs, une violence d'admiration qui ne connaît plus de bornes. On croit entendre déjà Bélise, Armande et Philaminte applaudir Trissotin.

1. *The silent Woman*.

RÉLISE.

Ah ! tout doux ; laissez-moi, de grâce, respirer.

ARMANDE.

Donnez-nous, s'il vous plaît, le loisir d'admirer.

PHILAMINTE.

On se sent, à ces vers, jusques au fond de l'âme,  
Couler je ne sais quoi qui fait que l'on se pâme.

Sir Amorous La Foole, le rival de sir J. Daw, ne fait point de petits vers, mais il donne à dîner ; il est satisfait de sa fortune et de son mérite, et il traite le genre humain avec une impertinente familiarité. Il saluerait un juge au tribunal, un évêque en chaire, un avocat à la barre et une dame pendant la danse.

Un jeune homme d'esprit, indigné de la préférence que les précieuses accordent à ces personnages ridicules aux dépens d'un de ses amis pauvre et modeste, entreprend de les démasquer et de les convaincre du défaut que les femmes pardonnent le moins, d'une lâcheté notoire. Pour expliquer cette scène plaisante, il faut dire que ces dames, qui devaient d'abord dîner chez La Foole, ont accepté l'invitation postérieure de sir John Daw. Profitant de cette circonstance, Truewit (c'est le nom du personnage le plus spirituel de la pièce) se poste en embuscade dans une longue galerie, terminée à chaque extrémité par un cabinet qui se ferme à clef, et il attend là ses deux victimes, qui doivent nécessairement y passer. Le premier qui se présente est sir John Daw.

DAW ou M. LA CORNEILLE<sup>1</sup>.

Où donc est le chemin du jardin ?

TRUEWIT ou M. DELESPRIT.

O John Daw ! je suis heureux de vous avoir rencontré. Par ma foi, je voudrais que cette affaire n'allât pas plus loin entre vous ; je voudrais qu'elle fût terminée.

DAW.

Quelle affaire, monsieur ? entre qui ?

TRUEWIT.

Allons, vous dissimulez : entre sir Amorous et vous. Si vous m'ai-

1. Jonson désigne la plupart de ses personnages par des sobriquets souvent intraduisibles.

mez, John, vous ferez maintenant usage de votre philosophie, par cette fois, et vous me remettrez votre épée.

(Il lui prend son épée.)

La mariée m'a prié de lui épargner la vue du sang à sa noce. Vous avez vu qu'elle me parlait à l'oreille.

DAW.

Par l'espoir que j'ai de finir Tacite, je n'ai aucun projet de meurtre...

TRUEWIT.

Est-ce que vous n'attendez pas sir Amorous ?

DAW.

Non, de par mon rang de chevalier !

TRUEWIT.

Et de par votre science universitaire ?

DAW.

De par ma science universitaire !

TRUEWIT.

Alors je vous rends votre épée et vous demande pardon ; mais ne la remettez pas dans le fourreau, car vous serez attaqué. Je croyais que vous le saviez, que vous vous promeniez pour braver sir Amorous, et que votre vie vous paraissait méprisable, en comparaison de votre honneur.

DAW.

Non, non, rien de semblable, je vous assure ; lui et moi nous venons de nous quitter aussi bons amis que possible.

TRUEWIT.

Ne vous fiez pas à ce masque ; je lui ai vu, depuis le dîner, un tout autre visage. J'ai connu, dans mon temps, bien des hommes fâchés de quelque perte, de quelque mort ou de quelque injure, mais je n'ai jamais vu ni trouvé dans mes lectures un être aussi irrité que sir Amorous. C'est que vous lui avez enlevé ses hôtes aujourd'hui, monsieur, voilà le motif ; et il le publie, derrière votre dos, avec de telles menaces et de tels mépris... Il a dit à Dauphine que vous étiez l'âne le plus fieffé...

DAW.

Il peut dire ce qui lui plaît.

TRUEWIT.

Et il jure que vous êtes un poltron si achevé, qu'il sait bien que jamais vous ne lui en rendrez raison en combat singulier ; aussi il veut suivre sa pointe.

DAW.

Je lui donnerai toute espèce de satisfaction, monsieur, mais je ne me battraï point.

TRUEWIT.

Oui, monsieur; mais qui sait quelle satisfaction il demandera? Il a soif de sang, et il voudra du sang; mais comment voudra-t-il vous le prendre? lui seul le sait.

DAW.

Je vous en prie, monsieur Truewit, soyez notre médiateur!

TRUEWIT.

Bien, monsieur; alors cachez-vous dans ce cabinet jusqu'à ce que je revienne.

(Il le pousse dans un des deux cabinets qui sont à chaque extrémité de la galerie.)

Oui, vous devez être content d'être enfermé; car, pour ma propre réputation, je ne voudrais pas vous voir recevoir un affront public, pendant que je suis chargé d'arranger l'affaire. Mais le voici qui vient. Retenez votre respiration, pour qu'il ne vous entende pas soupirer.

(Continuant comme s'il parlait à sir Amorous.)

Je vous jure, sir Amorous, qu'il n'est pas ici. Je vous en prie, ayez pitié de lui, ne le tuez pas; c'est un chrétien aussi bien que vous. Vous êtes armé comme si vous cherchiez à vous venger sur toute sa race.

(Comme s'il parlait à une troisième personne.)

Mon bon Dauphine, éloignez-le d'ici. Je n'ai jamais vu un homme si en colère. Mais ses amis lui parleront, il entendra raison.

DAW (dans le cabinet).

Est-il parti, monsieur Truewit?

TRUEWIT.

L'avez-vous entendu?

DAW.

O Seigneur! oui.

TRUEWIT (à part).

Comme la crainte a l'oreille fine!

DAW.

Bon Dieu! quels sont ses projets, monsieur? Je vous en prie, monsieur Truewit, soyez notre médiateur.

TRUEWIT.

Bon! je verrai si on peut l'apaiser par le sacrifice d'une jambe ou d'un bras; sinon, il vous faudra mourir.

DAW.

Je serais fâché de perdre mon bras droit : je ne pourrais plus écrire de madrigaux.

TRUEWIT.

Eh bien ! si on peut le satisfaire avec un pouce ou un petit doigt, cela m'est égal ; vous pouvez penser que je ferai de mon mieux.

(Il l'enferme de nouveau.)

DAW.

Faites, mon bon monsieur, faites.

(La Foole entre.)

TRUEWIT.

Sir Amorous?

LA FOOLE ou M. LE SOT.

Monsieur Truewit !

TRUEWIT.

Où allez-vous ? Entrez ici, si vous tenez à votre vie.

(Il ouvre la porte de l'autre cabinet.)

LA FOOLE.

Qu'est-ce donc ? qu'est-ce ?

TRUEWIT.

Questionnez, jusqu'à ce que votre gorge soit coupée. Allez, amusez-vous, jusqu'à ce que cet enragé vous trouve ?

LA FOOLE.

Mais qui donc ?

TRUEWIT.

Daw. Voulez-vous entrer ?

LA FOOLE.

Oui, oui, j'entrerai. De quoi s'agit-il ?

TRUEWIT.

Oui, s'il avait eu assez de sang-froid pour nous le dire, il y aurait eu quelque espoir de vous réconcilier ; mais il a l'air si implacable et si enragé...

LA FOOLE.

Eh bien ! qu'il rage ! je me cacherai.

TRUEWIT.

Faites, mon bon monsieur. Mais que lui avez-vous donc fait, dans la maison, pour le pousser ainsi à bout ? Avez-vous lancé quelque brocard contre lui devant les dames ?



LA FOOLE.

Mais non ; jamais de ma vie je n'ai lancé de brocard à personne : Mais peut-être est-il offensé parce qu'en buvant je n'ai pas voulu remplir ma coupe pour lui faire raison.

TRUEWIT.

Par ma foi, cela peut être ; vous avez bonne mémoire. Mais il fait sa ronde, il parcourt toutes les chambres de la maison, avec une serviette dans sa main, en criant : « Où est La Foole ? qui a vu La Foole ? » Et lorsque Dauphine et moi nous lui avons demandé pourquoi il criait, nous n'avons pu lui arracher d'autre réponse que celle-ci : « O vengeance ! combien tu es douce ! Je l'étranglerai avec cette serviette ! » Il a envoyé chercher de la poudre ; que veut-il en faire ? c'est ce que personne ne sait : peut-être faire sauter le côté de la maison où il soupçonne que vous êtes... Mais le voici qui vient ; entrez vite. -

(Il pousse La Foole dans le cabinet, puis il continue comme s'il parlait à John Daw.)

Je vous assure, sir John Daw, qu'il n'est pas ici. Que voulez-vous faire ? Dieu m'est témoin... vous n'attacherez pas un pétard ici ; je mourrai plutôt. Ne voulez-vous pas en croire ma parole ? Je n'ai connu personne qui ne s'en tint pour satisfait.

(Parlant à travers la porte à La Foole.)

Sir Amorous, il n'y a pas moyen de résister : il a fait un pétard avec un vieux pot de fer pour forcer votre porte ; songez à la satisfaction, aux réparations que vous devez lui offrir.

LA FOOLE (dans le cabinet).

Je lui donnerai toutes les satisfactions qu'il voudra, à n'importe quel prix.

TRUEWIT.

Voulez-vous vous en rapporter à moi pour cela ?

LA FOOLE.

Oui, monsieur ; j'accepterai toutes les conditions qu'on voudra !

Après cette double mystification, les deux chevaliers, tremblants de peur, acceptent toutes les conditions que leur prétendu médiateur leur impose. On leur enlève leurs épées et on leur bande les yeux. Daw consent à recevoir cinq coups de pied et La Foole des coups de

1. *The silent Woman*, act. IV. Cette scène offre quelque ressemblance avec un épisode des *Fourberies de Scapin*.

bâton sans témoins. Truewit se donne le plaisir de les faire battre par Dauphine, dont ils se sont moqués, à cause de sa pauvreté, et, au moment où leur humiliation est avérée, il ouvre les portes et il fait entrer les précieuses, pour les rendre témoins de la mésaventure de leurs favoris.

A côté de la noblesse véritable, entichée de tant de ridicules, il y avait les faux nobles, les bourgeois enrichis qui essayaient de se faire passer pour gentilshommes, et qui, pour mieux soutenir leurs prétentions, commençaient par imiter les vices de la cour. Jonson amène sur la scène un personnage de ce genre, auquel il enseigne les moyens de réussir. Il faut quitter la campagne pour aller vivre parmi les personnages à la mode, transformer en quelques malles de vêtements cinq ou six cents acres de terre, jouer au *primero*, comme les élégants, jurer par quelque serment particulier et que personne n'emploie, surtout en jurant parler de son crédit et dire : « Sur mon crédit ! de même que je suis gentilhomme ! » Pendant le jeu, il ne faut rire que de ses propres plaisanteries. Il faut se prétendre allié aux courtisans et aux plus grands personnages. « Lorsque vous êtes à table avec des étrangers, ajoute le poète, faites venir un huissier, avec une chaîne au cou, qui vous apporte une lettre de tel ou tel seigneur ou chevalier, adressée à votre seigneurie. » On dit à un bourgeois qui vient d'acheter un brevet de gentilhomme : « Maintenant, vous pouvez être plein d'orgueil, à cheval sur votre titre, et mépriser chacun, n'aimer personne, ne vous fier à personne, ne dire du mal de personne en face, du bien de personne en face <sup>1</sup>. »

Cette collection de vices et de ridicules n'empêche pas un courtisan de dire, en parlant de la vie qu'on mène à la cour : « C'est la vie la plus divine, la plus merveilleuse et la plus délicieuse qu'on puisse imaginer, supérieure à toute idée, à toute espérance de plaisir. L'homme y vit dans un ravissement céleste, au point de se croire lui-même, pour le moment, dans un neuvième ciel et de perdre tout sentiment de sa condition humaine, quel qu'il soit, lorsqu'il contemple des clartés si glorieuses et presque immortelles, lorsqu'il entend des voix si angéliques et si harmonieuses. Cela rend un homme toute quintessence et toute flamme, cela l'élève en un moment jusqu'au dôme de cristal du firmament où, planant dans la force de

1. Érasme, dans *Ementita nobilitas*, et Rabelais avaient déjà tenu le même langage. Jonson ne fait que les traduire.

son imagination, il verra que les délices des Hespérides, des îles Fortunées, des jardins d'Adonis et de Tempé ne sont que de pures ombres et des images imparfaites comparées à la félicité suprême de la cour<sup>1</sup>. » On saisit sans peine l'ironie qui se cache sous ce langage emphatique.

## VI

Les attaques de Jonson contre les travers de la cour paraissent néanmoins modérées quand on les compare à celles qu'il dirige contre la secte des Puritains. Ce sont là ses vrais ennemis ; il leur déclare une guerre acharnée, il ne leur fait point de quartier et il les poursuit dans leurs derniers retranchements avec indignation et presque avec fureur. Pour les écraser, toutes les armes lui sont bonnes. Ce n'est pas seulement l'épigramme, l'ironie fine et littéraire qu'il emploie contre eux, c'est plus souvent encore le ton véhément de la satire et l'énergie du pamphlet. En effet, il ne s'agit point ici de ridicules inoffensifs qui appellent le rire sur les lèvres ; ce sont des vices qu'il faut atteindre, et les plus dangereux de tous, car ils se cachent sous le masque de la religion. Le libre et joyeux esprit de la vieille Angleterre court le danger d'être étouffé sous les pratiques menteuses que des fanatiques apportent de la Hollande. C'est une révolution qui se prépare dans les mœurs. On ne veut plus ni gaieté dans les fêtes nationales, ni divertissements populaires, ni plaisirs bruyants et publics. On veut jeter sur la vie privée de chacun un voile de tristesse et de gravité officielle qu'on appelle un hommage à la Divinité. Le théâtre, dépositaire des traditions, chargé depuis longtemps d'amuser le peuple, sonne la cloche d'alarme en sentinelle vigilante. Il combat pour le maintien des vieilles mœurs, qui sont les siennes ; il combat en même temps pour lui-même ; car, si les idées nouvelles l'emportent, il est condamné à périr, comme une institution du papisme et une invention de l'enfer.

De là vient l'ardeur avec laquelle Jonson, le plus belliqueux et le plus hardi des écrivains dramatiques, entre en campagne contre les Puritains. Quand il voit ces personnages sévères, les cheveux coupés, enveloppés dans des vêtements sombres, se promener par la ville, il les désigne du doigt au public : « Ne vous y trompez pas, lui dit-il, ne les jugez pas sur l'apparence. Ne les croyez pas meilleurs que nous.

1. *Every man out of his humour.*

Ils ont trop d'orgueil pour être bons. Ils mettent la vertu dans les costumes et dans leurs cheveux. Mais leur conscience est plus large que l'Océan<sup>1</sup>. Ils s'abstiennent de faire des sermons, mais c'est pour ne pas tenir leur parole<sup>2</sup>. Ils évitent, comme un sacrilège, de prononcer le mot *Messe*, mais c'est pour se faire un mérite de leur langage et se dispenser de la pratique du bien. Ils déclament avec violence contre la mode, mais tout ce zèle se dissipe en paroles; car ce sont eux qui entretiennent le luxe, qui travaillent la plume, qui fabriquent les principaux objets de la parure des femmes, et ils se gardent bien de renoncer à une source de revenus si lucratifs<sup>3</sup>. Ils décrètent l'ignorance générale, afin de mieux asservir les âmes. Ils défendent l'usage des livres grecs et latins, dans la crainte qu'on n'y trouve des armes contre leurs doctrines, et ils brûleraient volontiers Platon, Aristote, Démosthène et Cicéron, comme le proposaient les anabaptistes de Munster. Ils ne permettent que la lecture de l'Ancien Testament; ils ne paraissent même pas soupçonner l'existence du Nouveau, car ils ne le citent jamais et n'en tirent aucun précepte de conduite. C'est dans le livre de Moïse qu'ils apprennent la charité et l'humilité, et c'est pour cela qu'ils les pratiquent si mal. »

Jonson ne s'en tient pas à ces attaques générales. Il met le Puritain sur la scène, en face des devoirs de la vie, et il démasque son hypocrisie. Comme nous le verrons, en étudiant la comédie de l'*Alchimiste*, il le conduit dans le laboratoire d'un charlatan, où l'entraîne le désir de gagner de l'or; il l'expose aux railleries méritées de ce misérable et le couvre de honte, en dévoilant le commerce qu'il entretient avec un homme condamné par la religion et poursuivi par la loi. Mais, ainsi que le dit un honnête pasteur d'Amsterdam, le besoin de la sainte cause excuse tout. La fin justifie les moyens. Il est permis, pour obtenir un grand bien, et pour faire triompher la vérité, de se servir d'instruments impurs. Ce serait un abominable crime que de croire qu'il y a dans l'Église des traditions, que de se prosterner devant une image de la sainte Vierge, et surtout que de se réunir au son de la cloche; mais on a le droit de faire de la fausse monnaie, pour sauver le peuple de Dieu<sup>4</sup>.

« Le fait n'est rien, l'intention est tout, » comme le dit le zélé Puri-

1. *Every man out of his humour.*

2. *Every man in his humour.*

3. *The Alchemist.*

4. *Ibid.*

tain Busy (M. l'Affairé), un des types les plus populaires qu'ait créés Ben Jonson. Ce grave personnage est consulté pour savoir si une femme grosse, qui a envie de manger du jambon à la foire de la Saint-Barthélemy, peut le faire en toute sûreté de conscience. Il répond d'un ton doctoral : « En vérité, l'envie est une maladie, une maladie charnelle ou un appétit qui survient aux femmes, et, comme elle est charnelle et accidentelle, elle est naturelle, tout à fait naturelle. Maintenant, le porc est un aliment, et un aliment nourrissant, dont on peut avoir envie et par conséquent manger; il peut être mangé, parfaitement bien mangé; mais à la foire, et comme porc de la Saint-Barthélemy, il ne peut pas être mangé; car l'appeler porc de la Saint-Barthélemy et le manger comme tel est une espèce d'idolâtrie. Mais, ajoutet-il, l'intention rachète tout. Si on mange du jambon avec glotonnerie, c'est un péché; si on en mange avec humilité, on n'est pas coupable<sup>1</sup>. » Lui-même montre à la famille dont il est l'oracle comment on sanctifie cet aliment; il satisfait sa gourmandise, sous prétexte de donner le bon exemple; il mange du jambon, et il en mange même beaucoup, afin d'édifier la femme faible et d'enseigner l'humilité. D'ailleurs, en se nourrissant publiquement de viande de porc; il témoigne d'une haine toute chrétienne contre les juifs.

Il est vrai que, d'autre part, en traversant la foire, il ne permet pas aux paisibles bourgeois qui l'accompagnent de jeter un regard sur les objets mondains que les marchands exposent en vente.

BUSY (à ses compagnons).

Promenez-vous ainsi, au milieu du chemin, droit devant vous. Ne tournez ni à droite ni à gauche. Ne laissez pas distraire vos yeux par le spectacle des vanités, ni vos oreilles par le bruit.

UN MARCHAND.

Que vous faut-il? qu'achèterez-vous, madame? un beau cheval de bois, pour faire de votre fils un jouteur? un tambour, pour faire de lui un soldat? un violon, pour faire de lui un joyeux compagnon? Que vous faut-il? de petits chiens pour vos filles? ou des poupées d'hommes ou de femmes?

BUSY.

Ne les regardez pas, ne les écoutez pas. Ces marchandises sont des marchandises diaboliques, et toute la foire est la boutique de Satan. Ce sont des amorces et des hameçons, de vrais hameçons suspendus

1. *Bartholomew fair.*

de tous côtés, pour vous saisir et vous retenir par les joues et par les narines, comme font les pêcheurs. Aussi ne les regardez pas et ne vous retournez pas de leur côté. Le païen a fermé ses oreilles, avec de la cire, contre les séductions des courtisanes de la mer. (Il veut parler d'Ulysse et des Sirènes.) Faites de même avec vos doigts.

« Fuyons, ajoute-t-il en terminant cette tirade; fuyons le spectacle des vanités mondaines! » et il entre avec empressement dans une salle d'auberge où l'attend un repas succulent. Au sortir de table, encore tout échauffé par le vin, il signale son zèle pour la foi, en renversant toute une boutique de bonshommes en pain d'épice, qu'il appelle des idoles, parce qu'ils représentent la forme humaine. Mais cette victoire sur l'idolâtrie lui coûte cher. Le marchand réclame, on crie, on s'attroupe, et les officiers de police saisissent Busy, qu'ils mènent en prison. Le sectaire se croit persécuté, il se glorifie de son arrestation, et il offre ses souffrances à Dieu. « Je t'obéis, dit-il au constable qui l'arrête; le lion peut rugir, mais il ne peut pas mordre. Je suis heureux d'être ainsi séparé des païens du pays et d'être mis dans les fers, pour la sainte cause. » — « Qui êtes-vous? » lui demande un témoin. Busy répond : « Un homme qui se réjouit de ses afflictions et qui est assis ici pour prophétiser la destruction des foires et des jeux de mai, et qui soupire et gémit pour faire réformer cet abus. » A la fin de la pièce, on a relâché le prisonnier; mais son zèle cherche sans cesse de nouvelles occasions de se signaler. Il voit commencer sur la scène la parodie de *Damon et Pythias*, jouée par des marionnettes, et aussitôt une sainte fureur le saisit. Il s'élance vers les acteurs, en criant : « A bas Dagon, à bas Dagon! Je ne supporterai pas plus longtemps vos profanations. »

Le théâtre, aux yeux du Puritain, c'était en effet une institution diabolique, une invention de l'esprit du mal pour corrompre les hommes. Dès que Busy aperçoit des décors et un costume de comédien, il se jette dessus, comme le taureau qui fond, avec une fureur aveugle, sur le drapeau qu'on lui présente. De son côté, la comédie se défend, par la bouche d'un certain Denys, auquel Jonson prête des réparties bouffonnes. Une lutte plaisante s'engage entre les deux champions, entre le défenseur de l'Ancien Testament et celui de la littérature populaire. C'est Denys qui l'emporte, et Busy se sauve, tout meurtri, du champ de bataille, au milieu des huées de la foule. Il n'y avait pas, disent les contemporains, de passage plus applaudi

que celui-là, dans les comédies de Ben Jonson. Le public s'associait à la victoire du théâtre.

Mais ce triomphe ne devait pas être de longue durée. Les Puritains travaillaient dans l'ombre, ils savaient, avec la royauté, toutes les institutions que celle-ci protégeait, et quand ils saisirent le pouvoir, un de leurs premiers soins fut, en interdisant les représentations dramatiques, de fermer la bouche aux écrivains hardis qui, depuis longtemps, les désignaient au mépris public. Comme le dit énergiquement lord Buckurst, « bien souvent l'esprit a vainement attaqué l'hypocrisie, toujours toute-puissante. Une fois, mais une seule fois, un poète a gagné la bataille et vaincu Busy, dans un spectacle de marionnettes. Mais Busy, rassemblant ses forces, rempli d'une sainte fureur, s'est emparé de la scène et a renversé le théâtre. » Jonson lui-même semble avoir prévu l'avenir et mesuré d'avance les progrès infaillibles que devaient faire les fanatiques, si on en juge par ces mots prophétiques qu'il place dans la bouche d'une vieille femme : « Il viendra un temps où Busy le Puritain et son compère seront les maîtres, et alors on nous enverra, pour tenir les écoles, des ministres bien bons et bien sombres, qui catéchiseront notre jeunesse et qui lui apprendront à ne plus parler du théâtre <sup>1</sup>. »

En attendant, il combat jusqu'à la mort l'implacable ennemi dont il sait qu'on ne peut attendre ni pitié ni trêve, et dans une des dernières productions qui soient échappées de sa plume, dans l'élégante pastorale du *Triste Berger*, il représente, au milieu des scènes paisibles de la vie champêtre, le fantôme effrayant du fanatisme, qui a déjà envahi les campagnes. Le joyeux chasseur Robin Hood, le héros de la pièce, exprime le vœu, au retour d'une heureuse expédition, que ses compagnons et les bergers du voisinage se livrent ensemble, comme d'habitude, aux amusements du mois de juin. Mais un père lui répond que le temps des plaisirs est passé, et que la joie s'est enfuie, à la voix d'une tribu de prédicateurs chagrins qui proscrivent toutes les réunions populaires.

ROBIN HOOD (aux archers et aux pasteurs).

Pourrions-nous, vous ou nous, oublier complètement la saison, ne pas faire usage de notre jeunesse et de notre gaieté, ne pas réveiller le léger chalumeau et le tambourin, ne pas mêler nos chants et nos danses dans le bois, et ne pas couper, chacun, notre branche triom-

1. *The Staple of news.*

phale? Telles sont les coutumes que ramène le jeune mois de juin.

CLARION, un berger.

Telles elles étaient, joyeux Robin, mais nous avons maintenant une aigre tribu de bergers qui répudient tout à fait de semblables plaisirs et qui disent que les troupeaux sont mal nourris, lorsque les pasteurs s'abandonnent à de telles frivolités.

FRÈRE TUCK<sup>1</sup>, chapelain de Robin Hood.

Plût à Dieu, sage Clarion, que ceux-là ne fussent pas sollicités par la convoitise et par la rage, lorsqu'à leurs richesses ils ajoutent l'agneau du pauvre et qu'ils osent vendre la toison et le corps, sans lui donner même la peau, lorsqu'ils offrent au bouc une herbe piquante et mauvaise qui empêche le reste du troupeau de manger, ou bien qu'ils creusent des fosses profondes, afin de tourmenter les bestiaux du voisin, de noyer les veaux, et de faire rompre le cou de ceux qui les gardent, ou lorsque, sous prétexte de chasser les animaux féroces, ils envoient un mâtin qui disperse le troupeau tout entier.

LIONEL.

O frère ! ce sont là des fautes cachées ; les nôtres sont publiques et du plus mauvais exemple. Ils appellent nos plaisirs des passe-temps païens qui corrompent notre sang par la mollesse, notre jeunesse par la négligence, nos langues par le libertinage, nos pensées par la volupté ; et tout ce qu'ils condamnent comme mauvais, tous les autres doivent le condamner aussi.

ROBIN HOOD.

Je ne sais pas ce que leur vue perçante a pu découvrir depuis peu. Mais je pense que ce pourrait être encore, comme autrefois, un âge heureux que celui où, dans les plaines, les forestiers se réunissent aux jeunes filles, avec les bergers, les bouviers, les laboureurs et les bruyants joueurs de flûte, où chacun danse, où tous aiment et sont aimés !

Dans une autre pièce du temps, intitulée *Adrasta*, un berger se plaint aussi de l'invasion des Puritains : « Le rigorisme inquisiteur, dit-il, et toute la prétendue gravité de ceux qui cherchent à bannir loin de nous ces plaisirs innocents, nous ont fait perdre beaucoup de notre ancienne honnêteté. » Les auteurs dramatiques se rencontreraient tous dans une pensée de haine contre les futurs destructeurs

1. Nous retrouvons ici des personnages qu'*Ivanhoë* a rendus populaires.



du théâtre. Mais nul ne leur a porté des coups plus terribles que Ben Jonson. C'est lui qui leur adressait encore cette virulente apostrophe : « Arrière! vous êtes un troupeau d'hypocrites orgueilleux et ignorants, plus sauvages que fous, plus faits pour les bois et pour la société des bêtes fauves que pour les maisons et les réunions d'hommes. Vous êtes la seconde moitié de la troupe des mendiants et les seuls voleurs d'église privilégiés de la chrétienté<sup>1</sup>. »

La comédie de Jonson pénètre donc jusqu'au cœur de la société anglaise. Elle n'atteint pas seulement la surface brillante qu'offrent à l'observateur les classes supérieures, elle sonde les plaies cachées et y applique le fer. Elle change d'armes, en changeant d'adversaires, et elle sait varier les moyens d'attaque : ici, moqueuse et finement ironique, plus rapprochée de l'épigramme que de la satire ; là, violente et passionnée, elle fait rire, aux dépens des courtisans et des mauvais auteurs, tandis qu'elle flagelle les sectaires. Comme la comédie de Molière qu'elle a devancé d'un demi-siècle, elle va des *Précieuses ridicules* et des *Femmes savantes* à *Tartuffe*. Quoiqu'elle appartienne à une époque et à un pays différents, elle rencontre les mêmes ridicules et les mêmes vices. Elle surprend chez les gentilshommes de la cour d'Élisabeth et de Jacques I<sup>er</sup>, comme notre théâtre saisira plus tard chez les marquis du siècle de Louis XIV, une galanterie affectée, un jargon prétentieux, beaucoup de morgue avec peu d'esprit, de grands airs et de petits sentiments, toutes les variétés du ridicule, à côté de tous les genres de vanité. Elle perce à jour, en plus d'un endroit, la sottise des bourgeois enrichis qui veulent jouer au gentilhomme et le pédantisme des bourgeoises barbouillées de grec. Elle a déjà découvert Oronte, l'homme au sonnet, Mascarille, Cathos et Madelon, M. Jourdain, Philaminte, Bélise et Trissotin, lorsqu'elle se trouve tout à coup en face de la figure sinistre de Tartuffe. La même émotion saisit Jonson et Molière, quand ils reconnaissent le monstre éternel, le fléau de toutes les religions, l'hypocrisie. Le sentiment qu'ils éprouvent nous gagne et nous communique une sorte de terreur, mêlée de colère. Ne nous sentons-nous pas, à la lecture de *Tartuffe*, inquiets et indignés? Le Puritain aussi nous épouvante par la profondeur de ses vues, par la ténacité avec laquelle il poursuit ses projets, par l'art de donner aux plus mauvaises pensées l'apparence de la vertu et par l'incroyable ascendant qu'il exerce sur ceux qu'il a

1. *Bartholomew fair*.

entrepris de dominer. Sous le nom de Busy ou de Tribulation, il s'insinue dans une maison honnête, il s'empare de l'esprit de la mère de famille, il éloigne d'elle fille, fils et gendre, il conseille à la femme de dépouiller son mari, pour la plus grande gloire de Dieu; il prêche et il pratique publiquement le jeûne; mais il se dédommage en secret de l'abstinence qu'il feint de s'imposer, par la recherche de sa table; il affecte le mépris des richesses et, tous les jours en chaire, il tonne contre le veau d'or, mais la nuit, il va demander à l'alchimiste la recette de la pierre philosophale. Ne professe-t-il pas cette maxime que Pascal a rendue célèbre: La fin justifie les moyens? Le Puritain est le casuiste du protestantisme.

Malgré les efforts du théâtre, la secte persévérante s'éleva lentement jusqu'au pouvoir suprême qui lui fut accordé dans la personne de Cromwell, elle gouverna l'Angleterre par la terreur, étouffa, sous le régime d'une inquisition impitoyable, toutes les résistances de l'esprit public et se perdit par l'excès même de l'autorité qu'elle avait exercée. Elle avait à tel point lassé la nation que, le jour où elle ne fut plus soutenue par la main d'un grand homme, elle succomba sans lutte. Mais Tartuffe est dangereux, même quand il est vaincu. Les vainqueurs le comprirent, et, le lendemain de la Restauration, le poète Butler s'empara du personnage de Busy, pour le couvrir d'un ridicule immortel, sous le nom d'Hudibras.

## VII

On se demande, en lisant les attaques que Ben Jonson a dirigées contre une grande partie de la société de son temps, comment il a pu avoir impunément tant d'audace, et d'où lui est venue la force qui l'a soutenu contre la coalition inévitable des intérêts et des vanités qu'il froissait. D'abord il a trouvé dans la royauté le même appui que Molière. Si Louis XIV permettait qu'on se moquât des marquis, s'il autorisait, malgré une violente cabale, la représentation de *Tartuffe*, ni Élisabeth qui humiliait volontiers les grands, ni Jacques I<sup>er</sup> qui avait des goûts bourgeois et qui ne se plaisait qu'aux fêtes populaires, n'étaient fâchés qu'on ridiculisât devant eux les travers de l'aristocratie anglaise. En leur qualité de monarques lettrés et même savants, ils ne pouvaient prendre non plus la défense des mauvais auteurs. Les Puritains ne manquaient pas de crédit auprès d'Élisabeth; mais Jonson ne les attaqua avec vigueur que sous le règne de Jacques I<sup>er</sup>,

lorsqu'il se crut d'accord avec les dispositions secrètes du monarque. Le fils de Marie Stuart devait être odieux aux fanatiques qui avaient poursuivi, avec tant d'acharnement, la condamnation de sa mère; en plusieurs occasions, ils avaient laissé éclater leur haine. L'un d'eux avait parié ironiquement que le roi d'Angleterre serait élu pape; la plupart croyaient et disaient tout haut que le prince Henri était désigné dans l'Apocalypse comme devant dompter la bête féroce, c'est-à-dire la royauté. Jacques n'ignorait pas leurs sentiments et y répondait par une égale antipathie, prudemment dissimulée en public, mais visible pour ceux qui approchaient de sa personne. Il devait donc applaudir intérieurement aux efforts que faisait le théâtre pour détruire l'influence des Puritains.

Soutenu du côté de la cour, Jonson l'était encore par l'état général des mœurs qui autorisait une grande liberté de langage. Il avait d'ailleurs pour auxiliaires la curiosité et la malice publiques. Il est rare qu'une comédie satirique ne cause pas un vif plaisir à la plus grande partie des spectateurs. Chacun aime à voir les ridicules exposés et les vices flétris sur la scène, à condition de ne pas s'y reconnaître. On est heureux d'y trouver le portrait de ses amis; mais personne ne prend pour soi la leçon. Même quand il s'agit de travers généraux, qui peignent toute une classe de la société, l'amour-propre se console par les exceptions dans lesquelles il se range infailliblement. C'est ce qui explique le succès habituel des satiriques. On croit d'abord qu'ils vont blesser tout le monde, mais on s'aperçoit bientôt que personne ne veut être blessé. La foule, toujours moqueuse, rit de la sottise humaine et ceux que l'auteur a voulu peindre ne sont pas ceux qui rient le moins haut. Néanmoins, les vanités humiliées sont terribles; elles peuvent dissimuler, mais si elles sentent, sous leur masque, le trait qu'on leur a lancé, elles s'en vengent, et il faut à l'auteur dramatique un vrai courage, pour les attaquer de front. A ce compte, Jonson était intrépide; il avait non-seulement l'ardeur du soldat qui court au champ de bataille, mais la bravoure morale, la plus difficile de toutes, celle qui affronte le danger, sans enivrement et sans espoir de récompense. Il ne s'inquiétait ni des calculs qu'il dérangerait ni des colères qu'il soulevait sur son passage; il ne pensait qu'à la vérité. Le mépris de l'opinion le cuirassait contre les rancunes, les réclamations et les injures. Il donne quelque part la définition du courage, tel qu'il l'entendait et le pratiquait :

« Le but d'une injure est de me vexer et de me troubler. Mais cela

ne peut rien faire à celui qui est courageux. Celui qui ressent la plus petite injure est au-dessous d'elle. Comment un homme sage peut-il s'avouer plus faible qu'un sot, en ressentant l'affront que lui fait celui-ci? Mais nous en sommes venus à une telle délicatesse, à une telle susceptibilité, que nous trouvons une insolence pire qu'une injure, et que nous supportons les paroles plus mal que les actions. Nous ne sommes pas si émus d'un affront que de l'apparence d'un affront; comme les enfants, nous avons peur d'un masque, de quelques misérables sons articulés, d'un mensonge, ou de quelques vulgaires paroles de dépit que les lois sages n'ont jamais jugées dignes d'être punies; et telle est la petitesse de la nature humaine, telle est notre misère et la pauvreté de notre esprit, que nous faisons attention à de pareilles choses. Il a ri de moi! s'écrie-t-on. Il m'a lancé une raillerie! Un troisième a pris le pas sur moi! Combien toutes ces querelles sont ridicules! Un homme sage ne suit jamais la route populaire; mais de même que le mouvement des planètes se fait en sens inverse de celui de l'univers, lui aussi marche en sens inverse de l'opinion. Il examine si ces accidents que la voix publique appelle des injures lui arrivent à tort ou à raison. S'il les mérite, ce ne sont point des affronts, c'est sa punition; s'il ne les mérite pas et qu'il ne soit pas coupable, c'est l'auteur de ces injures qui doit rougir le premier et non pas lui. »

Le courage n'exclut pas l'adresse. Jonson, quoique très-hardi, connaissait l'art des précautions oratoires, et, quand il le jugeait nécessaire, il intéressait habilement à son œuvre la vanité de ceux mêmes qu'il attaquait. S'il se moque des courtisans, il a soin de dire que ses critiques n'ont rien de général, qu'elles ne s'appliquent point à la cour tout entière, qu'elles n'atteignent que des ridicules particuliers, exceptionnels, et il offre ainsi à l'amour-propre des spectateurs un moyen commode de se mettre hors de cause. « Il prend ça et là, dit-il, des types comiques; c'est le droit incontestable du poète; mais il ne les présente pas comme l'expression de toute une classe de la société. Un écrivain qui parle de Néron attaque-t-il tous les empereurs? Quand on se plaint de la morale de Machiavel, fait-on pour cela le procès à tous les politiques? Le poète met en scène un courtisan lâche et fanfaron, pourquoi tous les courtisans se croiraient-ils accusés de ces deux défauts? D'ailleurs, ne doivent-ils pas désirer eux-mêmes, pour l'honneur du corps, que la comédie fasse bonne justice des vices et des ridicules qui se sont glissés dans leurs

rangs? » Jonson insinue plus d'une fois dans ses pièces ces réflexions justificatives, afin de fermer la bouche aux mécontents. Il suppose même, dans le *Poetaster*, que Mercure descend du ciel exprès pour l'encourager et le rassurer sur le résultat de ses épigrammes. « Continuez, lui dit ce dieu, vous faites une bonne œuvre, et tous les honnêtes gens de la cour vous soutiendront. »

Quelquefois, lorsqu'il a été l'objet de vives censures, il ajoute à la comédie attaquée une apologie en règle, sous forme de dialogue. Il paraît que le *Poetaster*, qui renfermait une satire si mordante des œuvres de Marston et de Dekker, avait suscité une tempête contre l'auteur. Les deux poètes ridiculisés avaient répondu, comme nous l'avons vu, dans la *Satiromastix*, et, pour gagner des auxiliaires à leur cause, en rendant Jonson odieux, ils prétendaient que les hommes de loi et les officiers avaient été, comme eux, livrés au ridicule. C'était amener contre leur ennemi deux corps redoutables. Les juges et les avocats étaient alors fort maltraités par l'opinion publique dont la comédie se faisait naturellement l'écho. On ne croyait ni à leur intégrité ni à leur indépendance. Un proverbe populaire, du temps de Henri VIII, disait que les juges de Londres auraient pu, moyennant une somme suffisante, déclarer Abel coupable du meurtre de Caïn. Beaumont et Fletcher les attaquèrent sur la scène avec acharnement. Jonson ne se soucie point cependant d'entrer en guerre ouverte avec eux, et il se défend de toute intention mauvaise dans le dialogue suivant :

L'AUTEUR.

Je puis déclarer que je n'ai jamais écrit une pièce plus innocente et moins offensante que celle-ci. Elle n'est point dépourvue de sel, mais elle n'a ni venin ni fiel, et elle ne renferme aucun détail que j'aie craint, lorsque je l'ai mise au théâtre, de voir mal interprété par une langue ennemie. Son seul tort est d'être appelée mon œuvre : c'est là son crime.

POLYPOSUS.

Non ; mais l'on dit que vous attaquez la loi et les hommes de loi, les capitaines et les acteurs, en les désignant par leurs propres noms.

L'AUTEUR.

Il n'en est point ainsi. Je n'ai prononcé aucun nom. J'ai appris jusqu'ici à mes ouvrages à épargner les personnes et à ne parler que des vices : *Parcere personis, dicere de vitiis*. On m'a accusé d'avoir attaqué les gens de loi, parce que j'ai exprimé la répugnance

d'Ovide pour les études de droit; mais en cela je n'ai fait que le traduire lui-même. On m'accuse d'avoir maltraité les soldats; mais moi-même je l'ai été, et je n'ai point cherché à déshonorer par ma plume une profession que je me suis efforcé d'honorer par mes actions. Quant aux acteurs, lorsqu'on parle d'un vice, ils croient toujours qu'on les désigne.

Jusqu'ici nous n'avons cherché, dans le théâtre de Ben Jonson, que le tableau comique des mœurs contemporaines. Il nous reste à étudier l'œuvre personnelle et originale du poète, les caractères et les types qu'il a conçus, soit qu'il les ait créés par le seul effort de son imagination, soit qu'il en ait emprunté l'idée première à la société qui l'entourait.

(La suite à la prochaine livraison.)

# RETOUR

PAR ALFRED DE MUSSET

---

Heureux le voyageur que sa ville chérie  
Voit rentrer dans le port, aux premiers feux du jour !  
Qui salue à la fois le ciel et la patrie,  
La vie et le bonheur, le soleil et l'amour !  
— Regardez, compagnons ! un navire s'avance.  
La mer, qui l'emporta, le rapporte en cadence,  
En écumant sous lui ; comme un hardi coursier,  
Qui, tout en se cabrant, sent son vieux cavalier.

Salut ! qui que tu sois, toi dont la blanche voile  
De ce large horizon accourt en palpitant !  
Heureux, quand tu reviens, si ton errante étoile  
T'a fait aimer la rive ! heureux si l'on t'attend !

D'où viens-tu, beau navire ? à quel lointain rivage,  
Léviathan superbe, as-tu lavé tes flancs ?  
Es-tu blessé, guerrier ? Viens-tu d'un long voyage ?  
C'est une chose à voir, quand tout un équipage,  
Monté jeune à la mer, revient en cheveux blancs.  
Es-tu riche ? viens-tu de l'Inde ou du Mexique ?  
Ta quille est-elle lourde, ou si les vents du nord  
T'ont pris, pour ta rançon, le poids de ton trésor ?  
As-tu bravé la foudre et passé le tropique ?  
T'es-tu, pendant deux ans, promené sur la mort,

Couvant d'un œil hagard ta boussole tremblante,  
Pour qu'une Européenne, une pâle indolente,  
Puisse embaumer son bain des parfums du sérail,  
Et froisser dans la valse un collier de corail?

Comme le cœur bondit, quand la terre natale,  
Au moment du retour, commence à s'approcher,  
Et du vaste Océan sort avec son clocher !  
Et quel tourment divin dans ce court intervalle,  
Où l'on sent qu'elle arrive et qu'on va la toucher !

O patrie ! ô patrie ! ineffable mystère !  
Mot sublime et terrible ! inconcevable amour !  
L'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre,  
Pour y bâtir son nid, et pour y vivre un jour ?

Le Havre, septembre 1855.



# ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV

---

## XV

### QUESTION DU *POUR*

(1699)

Le *pour* est une marque d'honneur et de distinction de rang<sup>1</sup> qui n'a lieu que lorsque les maréchaux des logis marquent avec leur craie un logement de Cour. Ils écrivent, par exemple, sur la porte de la chambre du Roi : *Chambre pour le Roi*.

A l'instar de ce qui se met pour le Roi, toute la maison royale a le *pour*; en sorte que, sur la porte de la maison de monseigneur le Dauphin, on met : *pour monseigneur le Dauphin*, et sur la porte de M. le Prince ou de M. le prince de Conti, on met : *pour M. le Prince* ou *pour M. le prince de Conti*. Tous les princes étrangers de maison souveraine et les maisons à qui le Roi a donné le rang de prince ont le *pour*; le chancelier de France l'a aussi.

Les ducs, comme ducs, ne l'ont point. Au voyage que le Roi fit à Compiègne l'année dernière, 1698, pour y faire une revue des troupes, les ambassadeurs prétendirent avoir le *pour* et voici quelle en fut l'occasion : M. de Saintot, en conversation avec le nonce Delfini, lui dit qu'au voyage de la Cour les nonces avoient une grande prérogative sur les autres ambassadeurs, d'autant, lui dit-il, qu'ils avoient le *pour* et que les autres ambassadeurs ne l'avoient pas. Le nonce ne savoit seulement pas ce que c'étoit que le *pour* quand M. de Saintot lui annonça cette prétendue prérogative, car le *pour* n'est en usage qu'à la Cour de France.

1. Saint-Simon prétend que le *pour* n'est qu'une *sottise*. « Ce qui me fait appeler cette distinction une *sottise*, dit-il, c'est qu'elle n'emporte ni primauté ni préférence de logement. »

Le nonce, qui croyoit la chose sans difficulté, en parla aux autres ambassadeurs, qui s'unirent et se révoltèrent tous contre cette distinction, prétendant, avec raison, que le nonce n'est à leur égard que *primus inter pares*.

La querelle s'échauffa et le vieux Ferrero, ambassadeur de Savoie, qui l'étoit pour la troisième fois en France, ne manqua pas, dans l'espérance de surprendre un nouvel avantage, d'avancer une insigne menterie en assurant qu'il avoit eu le *pour*.

Il y eut une dispute de distinction entre le nonce et les autres ambassadeurs, chacun cherchant des exemples et tous faux, pour appuyer sa prétention ; et pendant le cours de cette querelle, Sainctot ayant très-imprudemment écrit une lettre au nonce, par où il lui marquoit qu'il devoit sûrement avoir le *pour*, le nonce l'envoya à Sa Sainteté, afin de la faire entrer dans la querelle. Mais le Roi s'étant fait représenter les contrôles les plus anciens des maréchaux des logis de sa maison et connoissant par lui-même l'usage des cérémonies de sa Cour, décida qu'aucun nonce ni ambassadeur ne l'avoit jamais eu ni ne le devoit avoir. Sur cette décision, le nonce Delfini, homme plein de raison et à qui il est aisé de la faire entendre, résolut d'aller au voyage de Compiègne sans avoir le *pour*. Mais le Vénitien Erizzo, l'ambassadeur le plus sottement entêté de la dignité de son caractère et l'homme le plus avare que j'aie connu, n'eut garde de laisser échapper ce prétexte d'épargner la dépense du voyage de Compiègne. Il mit dans son parti le Cascaës, ambassadeur de Portugal, autre avare, mais néanmoins magnifique par vanité et qui n'eût pas voulu faire le voyage sans un équipage somptueux ; et ils pressèrent tellement le nonce de ne point aller à Compiègne, puisqu'il n'auroit point le *pour*, que le nonce se rendit à la véhémence d'Erizzo, et l'ambassadeur de Hollande suivit leur exemple, quoiqu'il eût acheté des chevaux de main et tout le reste de l'équipage nécessaire pour faire le voyage.

Cet incident arriva dans une conjoncture désagréable ; car, si jamais un camp et des troupes ont dû être montrés à des étrangers, c'étoient assurément les troupes du camp de Compiègne. Jamais rien n'a égalé la magnificence qu'on y vit et cela en sortant d'une guerre de dix ans que ces mêmes troupes venoient de soutenir contre toute l'Europe.

Cette conduite des ambassadeurs pensa leur coûter cher, car, comme au retour de Compiègne on alla à Fontainebleau, le Roi fut sur le point de les remettre à l'ancien usage, qui étoit, pour Fon-

tainebleau, que tous les ambassadeurs allassent loger à Moret, où ils toient marqués à la craie et ne venoient à Fontainebleau que pour les audiences; et si cette résolution eût été prise pour Moret, le Roi les auroit réduits à ne plus venir à la Cour toutes les fois qu'ils veulent, comme courtisans, mais seulement pour les audiences réglées, comme ambassadeurs.

Le nonce et les autres ambassadeurs, sur la résolution que le Roi étoit en balance de prendre, dirent que si on les logeoit à Moret, ils prétendoient y avoir le *pour*, ou que, si on ne le leur donnoit point, ils viendroient exprès de Paris les jours qu'il seroit nécessaire qu'ils y vinsent et s'en retourneroient sans coucher à la Cour.

Mais la chose ne fut pas poussée jusque-là et le Roi les laissa dans l'usage où ils sont depuis quelques années, de venir demeurer à Fontainebleau dans des maisons qu'ils louent comme courtisans, qui, par conséquent, ne leur sont point marquées à la craie.

Comme depuis ce temps le Roi n'a fait aucun voyage, il se peut bien faire que le nonce et les autres ambassadeurs forment encore, à la première occasion, la prétention que le discours de Saintot à M. le Nonce leur a mise dans la tête.

---

## XVI

### L'AMBASSADEUR DE SAVOIE PRISONNIER SUR PAROLE<sup>1</sup>

(1703)

La perfidie du duc de Savoie ayant obligé le Roi de faire désarmer les troupes de ce prince qui servoient dans son armée d'Italie et à faire marcher M. de Vendôme en Piémont pour le forcer, ou à donner des places à Sa Majesté pour sûreté de sa parole, ou pour lui déclarer la guerre, s'il les refusoit, on apprit, dès le commence-

1. « Au milieu des combats qui se livraient en Italie, des nouvelles secrètes arrivent à Versailles que le duc de Savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-père du duc de Bourgogne, beau-père de Philippe V, va quitter les Bourbons et marchande l'appui de l'empereur. Tout le monde est surpris

ment du mois d'octobre, que ce prince avoit fait mettre des gardes à la porte de la maison de l'ambassadeur de France à Turin, aussitôt qu'il avoit appris que ses troupes avoient été désarmées. Mais ce procédé, loin d'obliger Sa Majesté à en user de même à l'égard de l'ambassadeur de Savoie, qui se trouvoit pour lors à Fontainebleau, où la Cour étoit, Elle lui fit dire qu'elle se contenteroit de sa parole et le laisseroit dans une entière liberté. L'ambassadeur la donna et continua à aller chez le Roi et à la Cour à son ordinaire. Il eut même permission d'envoyer un courrier au duc, son maître, quoique ce prince eût arrêté toutes les lettres de France et interdit à nos courriers le passage dans ses États; mais l'ambassadeur de Savoie, qui avoit promis que lorsqu'il seroit à Paris il éviteroit de se faire voir dans les lieux publics, ayant au contraire affecté de s'y montrer plus souvent qu'à l'ordinaire et de s'y faire suivre par une plus nombreuse livrée, le Roi lui envoya dire, le 6 novembre, par le marquis de Torcy, secrétaire d'État des affaires étrangères, que sa conduite l'obligeoit à mettre un des gentilshommes de sa maison auprès de lui et à lui défendre de venir désormais à la Cour. Le sieur du Libois fut celui des gentilshommes ordinaires de la maison du Roi qui fut nommé pour cette commission; et comme l'ambassadeur renouvela la parole qu'il avoit déjà donnée de ne se point évader, on ne lui donna point de gardes et le sieur du Libois eut ordre seulement de l'empêcher de faire des visites et d'en recevoir et de l'accompagner à l'église et à la promenade. Du surplus, l'ambassadeur étoit le maître dans son appartement, où le sieur du Libois ne couchoit point, et l'hôtel de

qu'il abandonne à la fois ses deux gendres et même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'empereur lui promettoit tout ce que ses gendres lui avoient refusé, le Montferrat mantouan, Alexandrie, Valence, les pays entre le Pô et le Tanaro, et plus d'argent que la France ne lui en donnait. Cet argent devait être fourni par l'Angleterre, car l'empereur en avait à peine pour soudoyer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des alliés, contribua plus qu'eux tous pour la cause commune. Si le duc de Savoie consultait peu les lois des nations et celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des souverains. L'événement seul a fait voir à la fin qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux lois de la politique; mais il y manqua dans un autre point bien essentiel: ce fut en laissant ses troupes à la merci des Français tandis qu'il traitait avec l'empereur (10 août 1703). Le duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étaient, à la vérité, que de cinq mille hommes; mais ce n'était pas un petit objet pour le duc de Savoie. » (VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV.*)

Soissons<sup>1</sup>, dont il occupe une partie, étant un passage public à tout le monde, il pouvoit, si bon lui sembloit, voir en secret quiconque auroit eu à lui parler<sup>2</sup>, traitement aussi humain et aussi plein de bonté que celui de M. le duc de Savoie, à l'égard de l'ambassadeur de France, a été dur et barbare.

---

## XVII

### LAISSER-ALLER A LA COUR DE FRANCE

(1707)

Le samedi 15 janvier, le baron Simeoni, envoyé de l'électeur de Cologne, passa chez moi et ne m'ayant point trouvé, m'écrivit un billet pour me dire qu'il avoit reçu ordre de son maître de demander une audience publique à Sa Majesté, pour la féliciter sur la naissance de monseigneur le duc de Bretagne<sup>3</sup>. Le lendemain j'allai à Versailles prendre l'ordre du Roi pour cette audience ; et le mardi l'envoyé s'étant rendu à la salle des ambassadeurs, je le conduisis à l'audience publique que Sa Majesté lui donna dans son cabinet à la manière accoutumée. Il eut ensuite audience de monseigneur le duc de Bourgogne, de monseigneur le duc de Berry, et, sur le midi, de monsei-

1. L'hôtel de Soissons appartient moitié à madame de Nemours, qui y loge, et moitié au prince de Carignan, qui le prête aux ambassadeurs de Savoie. Cet hôtel est immense en étendue et est un passage aussi public pour les gens de pied que les rues de Paris. (B.)

L'hôtel de Soissons, bâti en 1572 par Catherine de Médicis, occupait le terrain circonscrit par les rues de Grenelle-Saint-Honoré, Coquillière, des Deux-Écus et du Four-Saint-Honoré. Cet hôtel a été démoli en 1749 ; la ville de Paris en acheta l'emplacement et y fit construire, en 1755, la halle au blé et les rues qui l'entourent. Il reste de l'hôtel de Soissons une haute colonne cannelée qui servait aux observations astrologiques de Catherine de Médicis.

2. J'avois la permission de le voir ; j'y ai été plusieurs fois par l'honnêteté et l'attention qu'on doit avoir pour un honnête homme qui se trouve en semblable situation. (B.)

3. Louis, duc de Bretagne, fils de Louis, second duc de Bourgogne, et de Marie-Adélaïde de Savoie, naquit le 8 janvier 1707 et mourut le 8 mars 1712.

gneur le duc de Bretagne. La maréchale de Lamothe 'étoit ce jour-là à la ruelle du lit, à la gauche du prince, parce que l'enfant qui dormoit étoit tourné de ce côté-là.

Sur la fin du semestre de M. de Saintot il y a eu un changement dans la marche de la livrée des envoyés quand ils vont aux audiences publiques. Depuis plusieurs années la livrée des envoyés alloit, comme celle des ambassadeurs, jusqu'à la porte de l'antichambre du Roi. Un ancien huissier de cette antichambre, qui avoit vendu sa charge il y a longtemps et qui l'a rachetée depuis peu, prétendoit que c'étoit un abus et que la livrée des envoyés ne doit pas passer la salle des gardes du corps, et qu'il l'avoit ainsi vu pratiquer il y avoit longues années; et comme sa remontrance paraît fondée en raison, d'autant plus que les valets de pied de feu Monsieur, frère du Roi, s'arrêtoient dans la salle des gardes du corps et qu'il n'y a que ceux de Sa Majesté et de la Reine qui aient droit d'entrer dans l'antichambre; M. de Saintot commença à reprendre cette méthode au mois de décembre dernier, et je l'ai suivie à l'audience ci-dessus du baron Simeoni.

Ce devroit être la même chose chez madame la duchesse de Bourgogne qui tient presque en tout le même rang que la Reine; mais depuis quelques années le dérangement et le mélange de toutes choses est venu à un tel point dans toute la Cour que jusqu'aux laquais des femmes de chambre de madame la duchesse de Bourgogne entrent et sont assis dans l'antichambre de cette princesse, et les huissiers sont si peu instruits ou si peu attentifs à leur devoir que j'ai vu depuis peu des laquais entrer dans le cabinet où elle tient son cercle pour parler à leurs maîtres ou à leurs maîtresses pendant que madame de Bourgogne est à sa toilette dans sa chambre. Le désordre est encore plus grand chez monseigneur le Dauphin et chez messeigneurs les princes ses fils. Le Roi le souffre même chez lui si grand, et la confusion de

1. Louise de Prie, marquise de Toucy, fille de Louis de Prie, marquis de Toucy, et de Françoise de Souvré, étoit née en 1624. Elle épousa, en 1650, le maréchal de Lamothe-Houdancourt, et mourut en 1709, à 85 ans. Saint-Simon fait remarquer que la famille de madame de Lamothe présente cinq générations de gouverneurs et gouvernantes des enfants de France, dont trois rois et plusieurs dauphins. En effet, son bisaïeul maternel, le maréchal de Souvré, fut gouverneur de Louis XIII; son aïeule maternelle, madame de Launac, fille de Souvré, fut gouvernante de Louis XIV; elle-même fut gouvernante des petits-fils et arrière-petits-fils de ce prince, charge dont elle transmit la survivance d'abord à sa fille, madame de Ventadour, puis à la femme de son petit-fils, madame de Soubise, enfin à sa petite-fille, la duchesse de Tallard.

personnes si surprenante, qu'à sa messe, par exemple, depuis qu'il l'entend dans la tribune à Versailles, les laquais et les palefreniers y sont pêle-mêle avec les plus grands seigneurs, et le peuple le plus abject y entre pareillement et y entend la messe. Ce n'est qu'à Versailles où cette confusion s'est introduite et se maintient dans l'excès où elle est.

---

## XVIII

### RUSE DU MARQUIS GENTILE

ENVOYÉ DE GÈNES

POUR SE SOUSTRAIRE AU CÉRÉMONIAL

(1705)

Il n'y a point de ministres publics si vétilleux et si incommodes sur le cérémonial que ceux des républiques d'Italie ; en voici un nouveau trait dans la personne du marquis Gentile, envoyé de Gènes.

Le Roi m'ayant ordonné de l'amener à sa première audience, le mardi 10 mars 1705, j'envoyai quelques jours auparavant Villeras savoir du marquis Gentile de quelle manière il prétendoit me recevoir. Villeras lui dit qu'après de longues contestations que j'avois eues avec le marquis Brignole, envoyé de la même République, je m'étois contenté qu'il descendit la moitié de son degré pour me recevoir ; que je n'en exigerois pas davantage de lui, et que, s'il faisoit quelques pas de plus, je mesurerois mes civilités aux siennes. Villeras ne manqua pas d'ajouter que, depuis l'exemple de Brignole, deux envoyés de têtes couronnées, Portugal et Suède, n'avoient pas laissé de me venir recevoir en vue du carrosse, au bas de leur degré ; qu'il n'y avoit que quatre jours que le marquis Rinuccini, envoyé de Florence et par conséquent très-ferme et entendu sur le cérémonial, m'avoit reçu plusieurs degrés plus bas que la moitié de son escalier. Mais il fut bien surpris quand Gentile lui dit que, loin de passer la moitié de son degré, il prétendoit ne descendre que deux ou trois marches pour me recevoir, et qu'il en avoit un ordre exprès dans l'instruction de sa République.

Sur cette réponse, j'envoyai prier Sorba, secrétaire de la République, de me venir parler, et je lui dis qu'il pouvoit assurer l'envoyé de ma part que s'il ne venoit pas me recevoir à la moitié de son degré, je ne le mènerois pas à l'audience. Sorba, après plusieurs allées et venues, plusieurs dits et contredits, vint enfin m'assurer que l'envoyé viendrait me recevoir à la moitié de son degré.

Sur cette assurance, j'allai le mardi matin prendre l'envoyé à la manière ordinaire. Les gens de qualité de son cortège vinrent me recevoir à la descente du carrosse, et je trouvai l'envoyé précisément au milieu des degrés de sa maison, qui est un des plus hauts de Paris et composé de six rampes. Il m'attendoit sur le palier qui en fait précisément le milieu, et descendit trois marches de la quatrième rampe pour me recevoir. Mais mon républicain avoit imaginé une chose pour me surprendre et ne pas exécuter la parole qu'il m'avoit fait donner : il avoit couché dans un entre-sol qui donne sur ce palier, qui fait le milieu de ce degré, et la chambre d'audience étoit au haut du degré. Quand je fus sur ce palier, il me dit que sa chambre d'audience n'étant pas encore achevée de meubler, il croyoit que je voudrois bien entrer dans la chambre où il avoit couché et y prendre du chocolat qu'il y avoit fait apporter. Le panneau étoit trop grossier pour qu'un homme qui étoit en garde comme je l'étois sur les incidents du Génois y pût donner. Je continuai donc ma marche comme s'il ne m'eût rien dit, et je lui répondis en marchant qu'il ne m'importoit point que sa chambre fût entièrement rangée, que je connoissois la lenteur des ouvriers, et que plus les meubles étoient beaux, plus ils étoient longs à faire. Quand nous fûmes à la chambre d'audience, la porte s'en trouva fermée, mais la clef en fut plus tôt apportée que l'envoyé ne l'auroit peut-être voulu. J'affectai d'y faire toutes choses avec les règles du cérémonial ; je m'assis et fis mon compliment en forme à l'envoyé assis auprès de moi ; je demandai qu'on y fit du feu, quoique je n'en eusse pas grand besoin ; j'y fis apporter le chocolat, j'en pris et engageai tous les gens de qualité du cortège à en prendre, et je demeurai beaucoup plus longtemps dans cette chambre que je n'ai accoutumé de faire en semblable occasion, afin qu'il fût si marqué que j'avois été reçu dans la chambre d'audience, qu'on ne pût en parler douteusement, et par conséquent que j'avois été reçu par l'envoyé trois marches plus bas que la moitié du degré que nous avons monté. C'est le triste de notre métier que d'être obligés à être toujours en garde sur les petits avantages que des



ministres, presque toujours gens de beaucoup d'esprit, cherchent à prendre ou sur nous, ou dans les audiences où nous les conduisons; mais on guérira plutôt tous les maux qu'on croit les plus incurables, qu'on ne guérira l'esprit de la plupart des ambassadeurs et des envoyés sur la prétention des prérogatives et des honneurs dus à leur caractère.

Dès le lendemain, l'envoyé vint chez moi comme pour effacer, par cette promptitude à me venir faire le remerciement ordinaire, les difficultés et les chicanes qu'il m'avoit faites. J'allai dès le jeudi lui rendre sa visite.

---

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE

---

## CHAPITRE IV.

20 FÉVRIER 1859.

### I

« Voyageur, voyageur, pourquoi dénouer ta ceinture et déposer ton bâton ? que trouveras-tu ici qui vaille le plaisir des courses lointaines, toi qui sais voir les choses et les raconter ensuite avec art ? Tu as vu aux États-Unis comment les États se fondent, au Mexique comment ils s'écroulent. Tu as surpris l'Espagne créole endormie dans son hamac de Cuba. Las du nouveau monde, tu es revenu dans l'ancien ; explorateur de la Rome antique, tes pas ont réveillé les échos de l'histoire impériale. Le public répète encore tes récits instructifs et piquants ; n'as-tu plus rien à lui dire ? Tu as visité le Nord dans ta jeunesse et parcouru les rives du vieil océan Germanique dont les flots murmurent des Sagas ; la Russie ne te tente-t-elle pas ? si tu veux, nous quitterons l'Europe ; la Chine et le Japon sont enfin ouverts. Rien n'est si doux que de voir et de raconter ce que l'on a vu. Voyageur, voyageur, renoue ta ceinture, et reprends ton bâton. »

Ainsi parle à M. J.-J. Ampère la muse agile des voyages à la guêtre serrée et au jupon court.

« Muse, laisse-moi, lui répond M. Ampère, je veux me reposer ; le coin de mon feu a pour moi plus de charme que tous les pays de la terre. Hier, pendant que je dormais à sa douce chaleur, Shakspeare m'est apparu en songe, oui, Shakspeare lui-même. Il ôtait la couronne de son front pour la poser sur le mien pendant que Melpomène me tendait sa palme immortelle. Laissons les voyages de côté, je veux chanter des choses plus relevées : Muse, continue seule tes courses vagabondes, un poids trop lourd chargerait ma marche, je porte César et sa fortune ! »

La muse voyageuse est partie, et M. Ampère, s'enveloppant dans sa robe de chambre, approchant ses pantoufles du feu, invoquant Melpomène, s'est mis à écrire un volume en vers intitulé : *CÉSAR, scènes historiques*.

César ! quel nom à faire reculer le plus audacieux poète ! César, l'homme le plus divers, et le plus complet qui existe, l'esprit et le caractère le plus étonnant, les œuvres les plus difficiles, la vie la plus romanesque, la mort la plus éclatante, César dont le nom est aussi grand que celui de Rome elle-même, César le guerrier, l'homme d'État, l'écrivain, le dictateur, le héros, le Dieu, le César de Shakspeare et de l'histoire ! M. Ampère n'en a pas été effrayé, tant l'écrivain puise de courage au coin de son feu ; il a bravement découpé l'épopée de César en scènes historiques. Or, l'autre soir, pendant qu'il rêvait dans son fauteuil à la gloire et au succès de sa tentative, on dit que la muse des voyages lui est apparue une seconde fois, et d'un air un peu sardonique lui a tenu le discours suivant :

« J'allais partir pour la Chine, mais j'ai retardé mon voyage pour t'apporter quelques consolations. *César* a paru ; je l'ai lu et annoté. Ah ! cher compagnon, quel mauvais tour Morphée t'a joué avec ses songes ! se peut-il que Melpomène ait voulu se donner le plaisir de changer ta prose, nette et limpide, en vers embrouillés et rocailleux ? je ne reconnais pas là son sérieux habituel ; Melpomène s'amuse donc quelquefois à mystifier les braves gens. A ces mots, tu te récries : Écoute-moi un instant, je suis ton amie, et je ne voudrais pas t'affliger. Supposons pourtant qu'un beau matin un inconnu en habit noir et en cravate blanche entre dans ton cabinet. « — Monsieur J.-J. Ampère, te dit-il, mon intention est d'entrer dans ce temple auguste où vous siégez avec trente-neuf autres immortels, j'ai fait un volume en vers intitulé : *CÉSAR, scènes historiques*, qui doit m'en ouvrir les portes à deux battants. Je viens solliciter votre voix, et pour vous prouver que je suis digne de l'obtenir, permettez que je vous lise un des morceaux capitaux de mon œuvre, le discours que Sergius Catilina adresse à ses complices pour les animer à la conjuration :

.... A chacun déjà j'ai dit séparément  
 Ce qu'à vous tous ici je dis en ce moment.  
 Depuis que cet état qu'on nomme République  
 Subit de quelques-uns le joug oligarchique,  
 Seuls par les rois vaincus ils sont stipendiés,  
 Et par les nations qu'ils foulent à leurs pieds.»

« En te voyant t'agiter sur ton fauteuil, l'inconnu reprend : « Je vois que cet exorde excite déjà dans votre âme des mouvements tumultueux d'admiration dont elle n'est point maîtresse. Que sera-ce quand vous entendrez le monologue que je place dans la bouche de César au moment de partir pour sa première expédition en Espagne :

J'ai dépensé beaucoup, jeux, gladiateurs, brigue,  
 Tout cela c'est fort cher, on doit être prodigue  
 Lorsque l'on veut gagner; mon gain, c'est le pouvoir.  
 Mais j'ai depuis longtemps épuisé mon avoir;  
 Mes créanciers sont là dont la foule me presse.  
 Si personne ne vient en aide à ma détresse  
 Je ne pourrai, demain, pour mon commandement,  
 Partir ! Ah ! cet obstacle est odieux vraiment.

« Il est difficile, je crois, monsieur, d'exprimer avec plus d'éloquence et de vérité les tortures de l'ambition aux prises avec les nécessités vulgaires de la vie. Tout mon livre est écrit de ce style-là. Je vous le laisse pour que vous puissiez le lire à loisir. Ne vous arrêtez pas à quelques hardiesses; je fais rimer quatre mots masculins de suite. Il faut bien innover un peu; malheur à qui se traîne toujours à la suite des modèles. Vous me trouverez peut-être un peu sévère pour Cicéron; M. de Sacy s'en offensera et me refusera sa voix, mais la vérité avant tout. Je compte d'ailleurs sur vous pour me rallier les autres suffrages. »

« A coup sûr, après avoir écouté ces vers et lu le reste de l'ouvrage, tu dirais : Voilà de la prose rimée et une faible prose. Ces vers pourtant sont de toi, tu les as écrits après ce beau songe où Shakspeare te couronnait de ses propres mains; je t'épargne les citations. Rimer est une bien grande distraction sans doute, mais on peut rimer des ballades, des rondeaux, des bouquets à Chloris, cela ne tire point à conséquence. Que ne composais-tu des épîtres et des fables comme ton confrère Viennet? Mais le drame en vers, le drame avec Catilina, Cicéron, César pour acteurs, on ne badine point avec cela. Si pour se distraire on essaye de semblables compositions, on les garde du moins en portefeuille, pour les lire le soir à ses amis en prenant du thé. Le public n'aime pas qu'on le traite avec cette familiarité dans les choses sérieuses. Crois-moi donc, renonce à Melpomène; on ne cueille pas sa palme en se jouant. Adieu, je vais relire le *César* de Shakspeare, et même celui de Voltaire, je trouve qu'il a du bon. »

Comme M. Ampère est un homme d'infiniment d'esprit, de goût et de bon sens, il suivra les conseils de la muse des voyages ; ce qui nous vaudra prochainement quelque charmant livre en prose.

## II

Les eaux jouaient à Versailles, la foule remplissait les allées du parc, cette foule parisienne si animée, si intelligente, qui a si bien l'air de s'amuser, quoique, en prenant sa part des spectacles auxquels on l'invite, elle semble toujours les juger. Une calèche aux armoiries de la famille royale descendait lentement le Tapis-Vert. On accourait de tous côtés pour la voir. Dans l'intérieur, quatre dames, dont l'une plus svelte, plus élancée, plus jeune que les autres, l'air noble et gracieux, le regard profond et doux, saluait la foule d'un sourire heureux. C'était la jeune duchesse d'Orléans, la femme protestante de l'héritier du trône, qui visitait ce palais de Versailles dans lequel fut signée la révocation de l'édit de Nantes. Je ne la revis que onze ans après. La journée était froide et sombre, de grandes nuées couraient dans le ciel, de sourdes rumeurs remplissaient la ville, les pavés du Carrousel retentissaient sous la roue des caissons, une foule ardente, inquiète se pressait dans les rues. En voyant une femme en habits de veuve traverser la place de la Concorde, tenant un enfant à la main, je songeai involontairement à la gracieuse apparition de Versailles, et je me sentis ému. C'était le 24 février 1848.

Je ne sais point ce que serait devenue la France sous une régence. Je laisse de côté la politique. Ce qui m'intéresse dans le livre qu'on vient de publier sur la duchesse d'Orléans, c'est la femme. Sa physionomie se détache d'une façon particulière, elle a quelque chose d'original et de touchant qui la distingue des autres princesses de son temps. Élevée loin de la France, elle l'avait aimée d'instinct, elle s'était associée involontairement pour ainsi dire à ses idées, à ses tendances, à son esprit ; jeune, elle s'était formée de la France une sorte d'idéal, c'était la patrie de son intelligence, avant de devenir celle de son cœur. Cette princesse allemande parut tout de suite plus grande sur les marches du trône qu'une fille de roi. C'est qu'elle représentait un principe ; l'esprit moderne triomphait par elle dans son intérêt le plus cher. C'est la liberté de conscience qui m'était apparue à Versailles sous les traits de la reine

future, modeste dans sa victoire, oubliant ses souffrances passées et heureuse de pardonner à ses ennemis.

J'ai retrouvé la femme dans le volume intitulé : *Madame la duchesse d'Orléans*. L'histoire de nos jours accorde plus d'importance qu'autrefois au caractère personnel des rois, elle pénètre plus volontiers dans les détails. Il n'y a plus de cour, mais il reste des princes ; on aime à les voir en déshabillé ; dans le monarque, on cherche l'homme. Sous ce point de vue, le livre dont nous parlons ne sera pas sans utilité pour l'histoire. Il a été écrit par une femme. C'est un avantage à nos yeux. Les femmes, quand elles ne veulent ni défendre ni accuser, racontent la vie de leur héroïne avec une simplicité qui vaut mieux que tout l'art du monde. Les *Mémoires* de madame de Motteville seraient parfaits, si l'on n'y sentait quelquefois, quoique déguisée avec une extrême habileté, l'envie de défendre Anne d'Autriche. La duchesse d'Orléans n'a pas besoin d'être défendue. C'est l'amitié qui parle à chaque page de l'intéressant récit qui nous occupe. L'égalité, de plus en plus répandue, fait son chemin jusque dans les cours, l'intimité peut exister entre des personnes d'un rang très-différent. Ce ne sont plus des femmes de chambre qui écrivent des mémoires sur les reines et les princesses, mais des amies qui racontent avec respect la vie d'une amie.

On ne fera pas l'histoire de la monarchie de Juillet sans consulter le nouvel ouvrage. Il fournit des détails d'un grand intérêt en nous introduisant dans l'intérieur de la famille royale au moment de ses plus fortes épreuves privées. Quant à la duchesse d'Orléans, sans la faire poser devant elle, l'auteur la peint dans son récit. Depuis longtemps le public n'avait pas assisté, s'il est permis d'employer cette expression, à un de ces grands veuvages qu'il aime à contempler et à juger. Se trouver jeune, seule, exposée à tous les regards, c'est une position toujours difficile dans toutes les classes de la société, à plus forte raison sur les marches du trône. Le veuvage est un spectacle et une épreuve. Qu'elle le veuille ou non, la veuve joue un rôle ; on veut savoir comment elle s'en tirera. Il y a dans le dernier livre de M. Michelet un passage dans lequel le mari mort parle ainsi à sa veuve : « La douleur est ton existence d'aujourd'hui. Je te veux une douleur active. Ne reste pas assise au marbre froid d'un sépulcre. Porte un grand deuil vraiment digne de moi, avec de nobles larmes qui servent à tous et grandissent les cœurs. » — « Je vois ces pauvres gens, mes amis, éperdus, qui ne sentent pas mon âme errer sur eux.

Je vois leur troupeau égaré qui fuit sauvage, comme si j'étais vraiment dans le tombeau. A toi de leur défendre le désespoir et l'oubli. A toi de dire : « Il vit encore. » Il semble que la duchesse d'Orléans ait entendu cette voix de la tombe et qu'elle ait voulu lui obéir. Dans l'histoire de ce temps-ci, elle apparaîtra d'abord comme la veuve gracieuse et désolée d'un autre Téligny ; plus tard, comme une de ces femmes de la Réforme, fières et résignées, fidèles à leur mari dans leurs enfants, qui traversaient la vie sans s'y mêler, enveloppées dans leur douleur.

## III

M. Victor Séjour, dans le temps, a voulu, lui aussi, comme M. Ampère, lutter contre Shakspeare. Il a fait jouer un *Richard III* au théâtre de la Porte-Saint-Martin. Aujourd'hui il se prend corps à corps avec Walter Scott : il nous donne un Louis XI. J'aime mieux, je le déclare, le Louis XI du romancier écossais que celui du dramaturge de l'Odéon, quoique au fond ils ne soient guère plus vrais l'un que l'autre. Le héros de Walter Scott est tout ruse et cruauté, celui de M. Victor Séjour est tout politique et philosophie ; il a une *mission* à remplir ; il vise à abattre la féodalité et à créer l'*unité* de la France. Je crois que Louis XI n'y voyait pas de si loin. Il me fait tout simplement l'effet d'un fils de famille à qui on a laissé une succession très-embrouillée, et qui, pour rétablir sa fortune, se met à la tête de ses affaires, et à faire valoir lui-même ses biens. On a vu plus d'un gentilhomme laisser de côté la gloire de ses ancêtres, quitter le velours pour le drap, aller chez le tabellion, rédiger ses contrats, vendre lui-même ses bœufs au marché, et entrer au cabaret pour toucher son argent, et trinquer avec les compères. Louis XI est un de ces nobles avisés. Du vivant de son père, n'ayant rien à faire dans son exil de Genappe, il passe son temps à chasser, à mener l'existence d'un gentilhomme. A peine roi, il ne songe plus qu'à remettre ses biens en état ; il adopte l'habit et les mœurs de la bourgeoisie, prend conseil des notables, consulte les légistes, cherche par tous les moyens possibles à tirer son héritage du chaos de procès, d'usurpations, de compétitions dans lequel il est plongé. Dégager ses terres, ensuite les arrondir, Louis XI n'eut pas d'autre souci pendant toute sa vie. Guerres, négociations, mariages, achats, il ne fit rien que dans ce but. Telle fut l'*œuvre* de Louis XI ; il parvint à rétablir sa

maison délabrée ; il légua à son successeur des terres agrandies, bien fermées par leurs barrières naturelles, la Picardie, la Bourgogne, la Provence, le Roussillon, le Maine et l'Anjou, qui firent désormais partie du domaine de France.

La chevalerie ne va guère avec les affaires ; Louis XI n'eut par conséquent rien de chevaleresque ; il ne manquait pas cependant d'une certaine générosité. Morvilliers, conseiller au Parlement, ayant un procès d'où dépendait sa fortune et sa vie, eut recours au roi, qui se fit apporter les pièces du procès. « Voulez-vous justice ou grâce ? demanda-t-il à l'accusé. — Justice. » Sur cette réponse, le roi jeta les pièces au feu, et dit à Morvilliers : « Faites justice aux autres, vous êtes chancelier de France. » Une autre fois les chanoines de Loches, voulant lui faire leur cour, le prièrent de faire enlever de leur église le monument d'Agnès Sorel, leur bienfaitrice. « J'y consens ; mais, ajouta-t-il, vous rendrez tout ce que vous tenez d'elle. »

Louis XI était alors dans la première période de son règne ; bien des gens lui avaient fait du mal, il ne se vengea de personne. Plus tard, échauffé par la lutte, par les obstacles, par les trahisons, il se montra sans doute moins clément ; il fut cruel, mais pas plus que son temps. Les cages de fer dans lesquelles il enfermait ses ennemis ne sont pas de son invention, elles existaient avant lui ; la scène horrible des enfants du duc de Nemours placés sous l'échafaud de leur père, et arrosés de son sang, ne s'est passée que dans l'imagination de quelques historiens.

Par sa mère, qui était de la maison d'Anjou, Louis XI avait du sang italien dans les veines. De là son caractère rusé, sa dévotion, ses saillies de bonne humeur, sa finesse, son expérience des hommes. On a beau faire, Louis XI n'a pas l'air d'un tyran, quoiqu'il ait puni souvent avec cruauté. Le tyran est celui auquel personne ne résiste ; Louis XI rencontra des résistances presque à chaque pas ; son règne fut un combat. Jamais souverain n'eut autant d'ennemis, et des ennemis plus dangereux, plus acharnés, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de son royaume. On lui a fait un reproche d'avoir choisi ses ministres dans les rangs du peuple ; où voulait-on qu'il les prit ? dans l'aristocratie, liguée tout entière contre lui ? Louis XI d'ailleurs n'eut point, à proprement parler, de ministres ; il employait à telle ou telle besogne les gens qui lui semblaient devoir le mieux s'en tirer ; pour sa politique rapide, en dehors de toutes les règles, et de toutes les traditions, il n'avait besoin que d'agents improvisés. On



trouverait difficilement un souverain moins esclave des formes ; il ne puise ses ressources qu'en lui-même, il invente chaque jour sa politique et les instruments de sa politique. En définitive, ce dévot, qui croit aux reliques et qui attaque l'Église, ce rusé compère, si souvent pris dans ses propres pièges, ce bourgeois économe et presque avare qui ne peut rien faire que l'argent à la main, et qui dépense des trésors, ce roi amoureux de la terre comme un paysan, qui ne voit dans le royaume de France qu'un beau bien au soleil qu'il faut purger de toute hypothèque, comme on dirait de nos jours, me paraît bien plutôt un personnage de comédie qu'un héros de drame. Tout le monde, à mon sens, s'y est trompé, et M. Victor Séjour plus que tous les autres.

La nouvelle pièce de l'Odéon, les *Grands vassaux*, n'est, à vrai dire, qu'une leçon de philosophie de l'histoire sur le règne de Louis XI, professée par Louis XI lui-même. Le roi joue sa leçon au lieu de la réciter. Il parle de son règne comme pourrait le faire un historien de l'école de *Gaule et France*, et cela dans un style boursoufflé, emphatique, plein de réminiscences de *Ruy-Blas* et même des *Burgraves*, auxquelles le public a fait un médiocre accueil. Ligier, malgré son talent, a nui au drame bien plutôt qu'il ne l'a servi. En présence du Louis XI de Walter Scott et de Casimir Delavigne parlant et agissant à la façon d'un personnage d'Alexandre Dumas, quand Alexandre Dumas s'avise de faire de la philosophie historique, le spectateur se sentait dépaysé. L'insuccès des *Grands vassaux* m'afflige. Je suis grand partisan du drame historique, c'est un genre noble, élevé, qui se prête à tous les développements du style, à toutes les combinaisons de l'art dramatique, et qui est plus approprié à nos idées et à nos mœurs que la tragédie. L'école romantique a toujours vanté le drame historique sans en tirer un bien grand parti. On a beaucoup reproché à la tragédie de Voltaire, et on a eu raison, de remplacer les caractères et les situations par des idées, de n'être qu'une amplification de rhétorique, un cadre à mots pompeux et à grandes maximes. Le drame romantique, en réalité, n'a pas été autre chose jusqu'ici, et tel dramaturge qui s'imagine descendre en droite ligne de Shakspeare n'est que le continuateur des mauvaises tragédies de Voltaire. M. Victor Séjour me rirait au nez s'il pouvait m'entendre. Heureusement pour moi, il ne me lira pas.

## IV

Je viens d'achever les *Poèmes de la Mer*, par M. Joseph Autran, charmante lecture qui m'a transporté bien loin d'ici.

La caille chante, j'ouvre ma fenêtre; l'aube blanchit le sommet des collines de Sainte-Marguerite, une pive traverse les airs en faisant entendre son petit sifflement joyeux; la senteur des pins immobiles monte jusqu'à moi; j'entends au loin un bruit étouffé: c'est la mer qui se réveille encore voilée de légères vapeurs. Que c'est beau la campagne au lever de l'aurore! mille fois plus belle est la mer. Les vapeurs se dissipent, son azur se détache sur celui du ciel; aux rayons du soleil ses diamants et son or vont bientôt reluire. A midi, le vent m'apportera sa fraîcheur; le soir, la lune se mirera dans ses flots; quand je ne la verrai plus, sa vague bercera mon sommeil.

La mer n'a pas encore eu son poète: M. Joseph Autran aspire à le devenir. Les travaux, les périls, les émotions de la vie maritime sont, en effet, une source féconde d'inspirations et peuvent fournir le sujet de mille tableaux. Ceux que M. Autran a choisis ne manquent ni de force, ni de grâce, ni de variété. La mer purement lyrique ou élégiaque a ses écueils; le plus dangereux de tous est la monotonie; le poète l'a heureusement tournée. Que d'autres le suivent dans ses voyages sur l'Océan, qu'ils parcourent avec lui les mers classiques où retentit encore la chanson du triton:

Les vents fougueux, les vents déchainés à grand bruit  
Contre les noirs écueils, ce soir, déchirent l'onde.  
Qu'ils soufflent! sous le toit de ma grotte profonde,  
Tu pourras, sans danger, dormir toute la nuit:  
Au bruit tumultueux de la vague irritée  
Dors d'un sommeil tranquille, ô blanche Galatée!

Je ne suivrai point les rameurs d'Ulysse courbés sur leur banc, ni la galère de Pollion voguant sur les flots conjurés par Horace. Je m'arrête sur ce rocher:

Des terrains sans culture où les chèvres du pâtre  
Achèvent un gazon que le soleil brûla,  
Quatre pins inclinés sur la roche marâtre,  
Et puis quelques maisons dont la pierre grisâtre  
S'écaille au vent de mer, — Endoume, te voilà!

Je connais une de ces maisons à la pierre grisâtre; le poète la con-

naît aussi. Reposons-nous un instant sous ses pins, au murmure d'une fontaine où coule l'eau de la Durance. La brise qui souffle du large rend sa fraîcheur inutile. De la hauteur où nous sommes, l'œil plonge sur le golfe tout entier. En face de nous, les trois îles : Pomègue, Ratonneau, If, avec sa citadelle ; à droite les rochers de Lestaque, les coteaux de Séon-Saint-Henry, que longe le chemin de fer. Je connais peu ces parages. A droite, au contraire, en suivant cette longue plage depuis l'embouchure de l'Huveaune jusqu'au pied des collines de Montredon, pas une crique où je ne me sois assis cent fois. J'aimais ces bois de pins où la nuit s'allumaient des feux de charbonniers, ces sentiers ardues qui conduisaient aux grottes de Roland et de Saint-Michel d'Eau-Douce. Nous nous y rendions en caravane, et notre résine faisait resplendir les stalactites de ces sombres retraites. Mon nom y est peut-être encore gravé. Quelquefois nous tournions les grottes et nous descendions jusqu'à la mer. Que ces collines sont belles dans leur aridité ! rien ne trouble le silence que le bruit des pierres roulant sous vos pieds et parfois le chant mélancolique de la passe solitaire, ou merle des rochers ; un oiseau de proie tournoie autour du roc perpendiculaire où il a caché son aire ; c'est de là qu'au printemps et à l'automne il guette la caille et les autres oiseaux voyageurs. On tombe de ravin en ravin, on monte de crête en crête, puis tout à coup une échancrure bleue, la hutte d'un douanier, une barque sur le rivage, c'est la calanque, l'anse tranquille, le port naturel où viennent se réfugier les pêcheurs.

C'étaient là mes longues excursions ; plus souvent, j'errais sur les buttes de la Joliette parmi les troupeaux de chèvres qui tondaient l'herbe salée. Là je m'imaginai fouler le sol où César assit son camp ; la porte de la Joliette prenait à mes yeux les proportions d'un monument romain, les murs du lazaret me semblaient les vieux remparts de la cité. J'assistais au siège de Marseille. En face, Tribonius a ordonné d'élever une terrasse de quatre-vingts pieds recouverte d'un mantelet d'osier. Tandis que du haut de cette tour il fait pleuvoir sur la ville une grêle de traits, la flotte romaine, commandée par Brutus, attaque Marseille du côté de l'arsenal des vaisseaux, situé dans cette anse qui s'arrondit à mes pieds : *Massilienses tandem omnibus defessi malis, sese dedere constituunt*. « Enfin, les Marseillais, accablés par tous les maux à la fois, se décident à se rendre. » Résistance glorieuse dont je pouvais suivre toutes les péripéties dans le *De bello civili* que nous expliquions en quatrième. La Grèce n'a presque

point laissé de traces sur ces bords qu'elle anima autrefois de son activité commerciale et de son génie poétique. Temples, colonnades, portiques, comment tout cela a-t-il disparu ? Quelquefois, assis sur un rocher de l'anse de l'Ourse, sondant les flots transparents d'un regard avide et charmé, je croyais voir au fond, couchés sur le sable, des frontons et des statues de déesses dont la vague caressait les épaules de marbre. Qu'une naïade, montrant au-dessus des flots son sein et ses cheveux étincelants de perles liquides, m'eût dit : « Viens, enfant, je te conduirai au milieu des merveilles de l'antique Massilie endormie au fond de l'abîme ! » j'aurais, je crois, comme dans la hallade, tout quitté pour la suivre.

Hélas ! les buttes de la Joliette sont rasées, l'anse de l'Ourse est depuis longtemps comblée, une ville nouvelle s'élève sur ces bords. Où sont ces vieilles maisons de marins dont le poète parle dans sa préface ? des constructions modernes les ont remplacées. Que sont devenus les *bancs de marbre* ?

Sur les vertes hauteurs qui dominant la rade  
De larges blocs de marbre au hasard sont couchés ;  
Fort débris que le temps péniblement dégrade,  
Et dont le vent polit les angles ébréchés.  
Voisins de la cité qui s'étend au rivage,  
De ses plus vieux marins ils sont le rendez-vous.  
Là, viennent chaque jour, fidèles à l'usage,  
Ceux à qui le repos est nécessaire et doux.

Le canon de la patache annonce que la journée est finie, je les vois descendre vers le port et s'acheminer lentement vers leur demeure ; ils reviendront demain s'asseoir à la même place, ils suivront de l'œil les navires qui serrent le vent pour aborder le môle, et jugeront les manœuvres auxquelles ils ne peuvent plus prendre part. La nuit arrive, les quais deviennent silencieux et déserts : c'est l'heure où les matelots se reposent ; l'Italien, l'Espagnol mêlent leurs chansons :

Mais entre ces accords, à mon gré le plus doux,  
C'est l'air vague et plaintif, la sourde cantilène,  
Que les matelots grecs, hôtes fréquents chez nous,  
Chantent sur leur navire, assis vers la poulaine,  
Sans varier d'un son. D'où viens-tu, chant si vieux,  
Héritage flottant qu'un siècle à l'autre envoie?...  
Est-il vrai, matelots, que, parmi vos aïeux,  
On le chantait aux jours de la guerre de Troie?...

Ce chant, il me semble l'entendre; non... c'était une poétique illusion, le piano de ma voisine me rappelle à la réalité. Je vous quitte à regret, *Poèmes de la Mer*, charmants poèmes qui me rappelez ma jeunesse et mon pays. Aurai-je maintenant le courage de vous chicaner pour quelques *autans* qui soufflent dans vos strophes, pour deux ou trois *nochers* qu'il serait si facile de remplacer par de simples marins. Mais la rime est parfois si exigeante! N'y pensons plus.

## V

Je serais bien content de voir la mine que ferait M. de Stendhal s'il était encore de ce monde, en lisant le nouveau roman de M. Laurent Pichat, la *Sibylle*. « Voilà donc, dirait-il, ce que sont devenus mes Italiens; décidément la *Chartreuse de Parme* n'est plus qu'un vieux livre bon à allumer le feu. Se peut-il qu'en quelques années seulement l'Italie ait changé à ce point, que je ne reconnaisse plus les mœurs et le caractère de ses habitants? Qu'a-t-on fait de ma belle duchesse de Sanseverina, de la charmante Clélia Conti, de Fabrice, du tribun Ferrante Palla, de tous ces personnages que je croyais si vrais? Voici d'abord qu'à la place de la Sanseverina je trouve une certaine Flavia Santangelo dont le corps « semble s'ignorer lui-même et repousse, pour ainsi dire, l'examen du regard. « Quelle femme! » Songer à l'aimer, c'eût été un rêve de Pygmalion; penser à être aimé d'elle, cela eût suffi pour faire frissonner l'âme et rougir les humbles vertus qui y habitent. » Je ne sais si beaucoup d'humbles vertus habitent dans mon âme, mais à coup sûr elles n'auraient point rougi d'aimer la Sanseverina. Quelle honte peut-il y avoir à aimer une femme belle et aimable? Mais qu'est-ce donc que cette Flavia, « pleine de hautes conceptions et de défaillances, » qui ne peut pas comprendre « les lassitudes de la supériorité? » En vérité, moi-même je n'y comprends plus rien. »

M. de Stendhal, ou plutôt Henri Beyle, était de son vivant un original. Pour se mettre en train, avant d'écrire, il avait l'habitude de lire quelques chapitres du Code civil, tant il aimait à exprimer clairement ses pensées. Un style comme celui de la *Sibylle* ne saurait être son fait. On ne s'étonnera donc pas que, tout en parcourant le volume, il continue ses réflexions.

« Non-seulement je ne reconnais plus les caractères italiens, mais je vois bien que depuis moi la nature même et le paysage ont changé

de l'autre côté des Alpes. Les collines sont couvertes de neige « comme des oisillons qui ont leur premier duvet. » On me décrit des maisonnettes abandonnées et des chapelles qui viennent confesser des maisons. « Sur une colline on voyait quelques maisonnettes éparses, sur un versant désert une semblait abandonnée, et une chapelle, un peu plus bas, paraissait descendre vers la vallée; on eût cru que c'était une religieuse qui venait de confesser une maison morte. » Voilà de singuliers spectacles, et qu'on ne voyait certes pas de mon temps.

« Un moment, j'ai cru retrouver dans la sœur de Flavia une Italienne d'autrefois, une véritable Italienne. L'auteur me montre la marquise Gennara Falconieri, « perdue dans un flot d'étoffe légère et coquettement drapée dans un grand châle rouge, » passons sur ce grand châle rouge qui me semble viser un peu à l'effet, sur cette volière, sur ces fleurs, sur ces parfums qui me rappellent le mobilier obligé de certains appartements de Paris. Si Gennara n'est pas tout à fait une Italienne, du moins allons-nous trouver une Française à qui parler. Mais non, ce n'est pas une Française qui, en sortant de longs entretiens avec un abbé, oublie « les bonheurs païens qui habitent les vallées de cette terre, » qui s'abandonne « aux aspirations infinies, aux vœux de patience invincible pour aborder des routes qui lui offrent un but vaguement lumineux. » Gennara n'est, en définitive, ni Italienne, ni Française, elle appartient à la race féline; « ce n'est pas une lionne, mais une chatte qui a des rêves de désert, des mirages de solitude; un Sahara mystique lui apparaît comme l'oasis de sa vie. » Chatte ou lionne, je pardonne à Gennara ses rêves, ses mirages, son Sahara, son oasis, parce que du moins elle aime le conspirateur Giusto.

« Toi, que je croyais avoir pétri du plus pur limon révolutionnaire, toi, dont Balzac a pu dire : « Dans aucun livre, si ce n'est dans *les Puritains*, il ne se trouve une figure d'une énergie semblable à celle que M. Beyle a donnée à Palla Ferrante, dont le nom exerce une sorte d'empire sur l'imagination. Entre Balfour de Burley et Palla Ferrante je n'hésite pas, je préfère Palla Ferrante; le dessin est le même; mais Walter Scott, quelque grand coloriste qu'il soit, n'a pas la saisissante, la chaude couleur de Titien que M. Beyle a répandue sur son personnage... » Je supprime le reste par modestie. Ah! mon brave Palla Ferrante, toi qui savais si bien aimer et haïr; toi, le conspirateur, le tribun, l'homme d'action, que penses-tu des conspi-

rateurs d'aujourd'hui? de ce pauvre Giusto qui « n'avait jamais adoré que les abstractions arides de ses rêves, qui, au sein de la solitude, n'avait évoqué que les formes imparfaites de ses espérances lointaines, ne connaissait que les aspirations proscrites, les fantômes sanglants qui se traînent le soir au bas du ciel, quand le soleil se couche, à l'heure où ceux qui sont affamés de justice vont demander à Dieu de se révéler dans la nature, et de raffermir leurs défaillances en promenant dans les nuées les mirages de leurs pensées. Giusto voyait tout à coup l'idéal vivant. Les opprimés et les vaincus, dont les patries sont souillées et sanglantes, comprendront cette extase, ce mirage de résurrection; » soit, mais moi qui n'y comprends plus rien, je m'arrête, n'en déplaise à M. Laurent Pichat. » Et l'auteur de la *Chartreuse de Parme*, sans aller plus loin, eût fermé la *Sibylle*.

Il aurait eu tort; malgré ses défauts qui sont réels, ce roman renferme de très-belles parties. On ne sait trop dans quelle catégorie le ranger, et M. Cuvillier-Fleury lui-même y perdrait son talent de classification. Quoique l'analyse y domine, je crois pourtant que la *Sibylle* est un roman politique, genre difficile entre tous parce que, mettant en scène des personnages contemporains, il ne peut l'essayer qu'avec des précautions infinies et sous des déguisements qui nuisent à la vie, au mouvement, à la clarté de l'action, à la réalité des caractères. Le roman historique nomme hardiment ses héros, et ce qu'on sait d'eux par l'histoire achève de les peindre à la lecture; le roman politique ne s'adresse qu'à un nombre restreint de lecteurs. Il faut être parfaitement au courant de l'histoire, et de l'histoire la plus intime de nos jours, pour retrouver dans la *Sibylle* les acteurs principaux et les secrets mobiles du grand drame de liberté dont le dernier acte s'est joué, il y a quelques années, sur le champ de bataille de Novare. Ce drame avait de quoi tenter un esprit généreux, un talent élevé comme celui de M. Laurent Pichat; il en a senti la grandeur, il l'a souvent exprimée avec éloquence. Tous les cœurs un peu bien placés seront toujours profondément émus par certaines pages de ce roman. J'ai trop d'estime cependant pour le talent de l'auteur, j'attache trop d'importance à la tentative hardie à laquelle il vient de se livrer, pour ne pas lui signaler les écueils où il est venu se briser. Les plus dangereux de tous sont l'abus de l'analyse, et je ne sais quel mélange d'imitation du style de Balzac et de M. Sainte-Beuve qui, par son emphase et son obscurité, fatigue le lecteur et souvent l'impatient; je parle du lecteur le plus sympathique à l'auteur et au

sujet qu'il traite, comme je suis en train de l'être, au point de lui faire quelquefois éprouver le besoin de fermer le livre, pour se délasser un moment, comme Beyle, en parcourant quelques pages du Code civil.

## VI

*Vae victis!* ces mots de nos aïeux leur ont porté malheur. Les Gaulois ont été vaincus, on les oublie. Sur nos places publiques, dans nos musées, sous le péristyle de nos édifices, partout s'élèvent les statues et les bustes des conquérants. J'ai vu, dans une des galeries de Versailles, la statue de Velléda, la druidesse infidèle, la Gauloise qui oublia sa patrie et ses dieux. Vous chercheriez en vain dans ce palais consacré à toutes les gloires de la France les nobles images de ces guerriers, nos pères, qui se levèrent contre César et combattirent les derniers pour l'indépendance nationale, Camulogène, Critognat, Vercingétorix.

Je faisais ces réflexions en lisant un volume sans nom d'auteur intitulé *Alesia*. C'est un simple travail d'érudition sur une question de géographie ancienne. César termina sa septième campagne dans les Gaules par la prise d'une ville où s'étaient concentrés tous les efforts de la résistance celtique. Cette ville s'appelait-elle *Alesia* ou *Alaise*? était-elle située en Bourgogne ou en Franche-Comté? voilà ce qu'il s'agit de savoir. Ce débat, qui a fort ému le monde des érudits, me touche peu en lui-même, et j'avoue que les arguments apportés dans la discussion par l'auteur en faveur de la Bourgogne et d'*Alesia* m'ont bien moins intéressé que le récit de la campagne et du siège entrepris par César. La défense d'*Alesia* est le dernier exploit de la Gaule expirante. J'aime à l'entendre raconter avec cette simplicité militaire qui vaut presque l'éloquence quand elle n'est pas affectée. Dans cette lutte suprême entre la Gaule et Rome, César est le vainqueur, mais Vercingétorix a le beau rôle. « Une dernière sortie avait été repoussée. Le lendemain, César siégeait sur son tribunal, entouré de ses officiers, lorsqu'un cavalier d'une haute stature, et armé de toutes pièces, sortit tout à coup de la ville, et se dirigea au galop vers le proconsul. Au milieu d'une surprise universelle, il fit faire quelques évolutions à son cheval, puis jeta ses armes aux pieds du général romain, et s'arrêta devant lui muet et immobile. On reconnut alors Vercingétorix qui venait offrir sa vie pour sauver celle de ses compagnons. Tous les assistants étaient fort émus; César seul resta impass-



sible, reprocha durement à l'illustre vaincu les témoignages d'amitié qu'il avait reçus jadis de lui et ordonna qu'on le chargeât de chaînes. » Six ans après, on le tira du cachot où il était enfermé, pour orner le triomphe du vainqueur des Gaules. Le soir même du triomphe, un esclave attendait Vercingétorix pour l'étrangler dans sa prison. Telle fut la clémence de César.

L'auteur d'*Alesia* est un homme de cœur et un écrivain distingué qui sait l'art d'intéresser son lecteur ; les disputes entre érudits sont en général fort obscures et fort stériles. Celle-ci du moins a le mérite de se rattacher à un des épisodes les plus honorables et les plus oubliés, hélas ! de notre antiquité nationale. Nous nous piquons souvent d'être Gaulois, tout en témoignant de la plus parfaite indifférence sur tout ce qui se rapporte aux souvenirs de notre berceau. Les défenseurs du sol national à toutes les époques de notre histoire, depuis les plus illustres jusqu'aux plus obscurs, ont leur monument soit à Paris, soit dans les villes où ils sont nés. Sans quelques érudits, qui songerait à prononcer seulement le nom glorieux de Vercingétorix en France ? Ses efforts ont été infructueux, le succès lui a manqué, sa mémoire est oubliée : *Væ victis !*

## VII

M. Paul Dupont, imprimeur, vient de publier sur la condition des petits employés en France une brochure qui nous vaut la lettre suivante :

« Monsieur,

« Je suis fonctionnaire public de l'ordre administratif, il est inutile de vous dire à quelle branche d'administration j'appartiens. Mes appointements s'élèvent à la somme de douze mille francs par an, ce qui me classe dans la catégorie des employés supérieurs.

« Entré sans fortune dans l'administration, parvenu par mon travail et mon application, je n'ai, au bout de vingt ans de service, d'autre revenu que celui de ma place.

« La Providence m'a donné trois enfants : une fille charmante (je songe depuis longtemps à la marier) et deux fils ; l'un qui donne déjà les plus belles espérances au lycée Bonaparte, où il attend le moment de la bifurcation ; l'autre qui est avocat de son métier, mais que je voudrais pousser dans l'administration et le budget.

« Mon loyer, la pension de mon fils prennent le plus clair de mon revenu. Restent la maison, la table, l'entretien, vous jugez si j'ai pu mettre quelque chose de côté pour la dot d'Ernestine.

« J'avais bien quelques petites économies, mais mon habit brodé d'uniforme m'a coûté cher; il faut d'ailleurs pousser mon fils dans le monde. Le jeune homme, quoique rempli de talent et de jurisprudence, ne gagne pas un centime, mais il est entrant, comme on dit, il a des amis, des protecteurs, et il parviendra à se caser. Pour cela, il doit se montrer, se faire connaître, aller dans les salons officiels. Il vient d'obtenir pour le prochain bal de la cour une invitation dont il augure bien pour son avenir, et moi aussi. L'habit à la française est donc de toute nécessité, la culotte, la veste et les bas de soie, le claque et l'épée.

« On n'a pas cela pour rien. Que me restera-t-il à la fin de l'année, je vous le demande? pas un sou. Encore aurai-je vécu de privations, et je me serai vu obligé de refuser un chapeau à ma femme, un mantelet à Ernestine. Ne trouvez-vous pas ma condition plus dure que celle des petits employés? Mes expéditionnaires, avec leur quinze cents francs, sont plus heureux que moi avec mes douze mille.

« Nous faisons l'autre soir un whist chez mon ami R<sup>...</sup>, qui occupe le premier étage de la maison où j'habite. M. R<sup>...</sup> est un négociant honorable dont les affaires sont en fort bon état. Ancien juge au tribunal de commerce, ancien chef de bataillon de la garde nationale, son nom est couché sur toutes les listes officielles. Il a reçu une invitation à un des prochains bals de la cour pour lui et toute sa famille, qui se compose de deux fils et de deux filles aussi jolies et aussi bonnes à marier que mon Ernestine.

« Grande joie, comme vous le pensez bien, dans la maison. Les demoiselles R<sup>...</sup> aiment la danse à la folie, les fils R<sup>...</sup> sont des valseurs de première force, et madame R<sup>...</sup>, qui, entre nous soit dit, n'est pas dépourvue d'une petite vanité, ne déteste pas de figurer dans les grandes solennités.

« Eh bien! me dit le voisin R<sup>...</sup> en coupant mon roi de carreau, avez-vous lu la brochure de M. Dupont sur le sort des employés? Voilà parbleu des gaillards bien à plaindre! Vous entendez là-bas ces dames dans leur petit coin qui traitent la question du bal de la semaine prochaine. Deux robes de gaze pour mes filles, sans compter les rubans, les fleurs, etc. Une robe de soie bien riche pour madame R<sup>...</sup>; il faut

du cosu à une femme de cinquante ans. Tous mes bénéfices du trimestre y passeront, et je ne compte pas nos trois habits de cour. Des habits de cour ! c'était bon pour les grands seigneurs d'autrefois qui pouvaient en changer toutes les fois que bon leur semblait, ayant pour cela des fortunes suffisantes, ou faisant des dettes qu'ils ne payaient pas, ce qui revient absolument au même. Quant à moi, a-t-il ajouté, qui travaille, n'en déplaise à l'auteur de la brochure, plus qu'un employé, et qui ai des charges plus lourdes que les siennes, je n'ai pas envie de me ruiner pour travestir mes deux commis de fils en Lauzuns et leur négociant de père en La Popelinière. Nous n'irons pas au bal. »

« Ce n'est point là, comme vous pensez bien, le dernier mot de l'ami R<sup>'''</sup>. Sa femme le fera céder. Comme il achevait sa tirade, un des amis de la maison, M. L<sup>'''</sup>, est entré. C'est un ancien magistrat qui a quitté la toque il y a quelques années, auteur de plusieurs travaux de jurisprudence fort estimés des savants, et n'ayant pour vivre, lui et sa femme, que sa retraite de juge, ce qui ne constitue pas un gros revenu. En tirant son mouchoir, il fit tomber une brochure de sa poche. Je reconnus à la couverture le plaidoyer de M. Dupont en faveur des petits employés. Voyant la tristesse des demoiselles R<sup>'''</sup> et ayant appris ce qui la causait, M. L<sup>'''</sup> prit la parole et leur dit : « Vous n'êtes pas les seules à plaindre, mes chères demoiselles, le plaisir se paye cher de ce temps-ci, et il n'est pas à la portée de toutes les bourses. Bien heureux quand on a le nécessaire. Tout le monde se trouve plus ou moins aujourd'hui hors d'état de satisfaire aux exigences de sa position. Je lisais tout à l'heure un opuscule où on parle fort pertinemment du sort malheureux des employés en activité de service. Que dirait l'auteur des fonctionnaires en retraite, surtout de ceux qui, comme moi, ayant quitté leurs fonctions, ont encore un rang à soutenir ? »

« M. L<sup>'''</sup> continua après avoir humé une prise de tabac :

« Employés, négociants, magistrats, pères de famille, autrefois on pouvait suffire à tout. Les jeunes filles dansaient en robes blanches, et on les mariait ; les jeunes gens ne portaient pas l'habit de cour, ce qui ne les empêchait pas de faire leur chemin. On mettait quelque chose de côté à la fin de l'année ; heureux maintenant ceux qui lient les deux bouts. On se ruine pour enrichir des taillieurs et des modistes. Au lieu d'écrire des brochures en faveur de telle ou telle classe de la société, c'est contre le luxe en général qu'on devrait s'élever. Si

j'étais sûr de trouver un imprimeur, je vous ferai là-dessus non pas une brochure, mais un livre. »

« Je suis un peu de l'avis de l'honorable préopinant. Toutes les classes de la société souffrent également, les ressources de chacun sont plus en rapport avec les besoins; le luxe nous dévore lentement, et la plaie est plus large selon qu'on s'élève dans la sphère sociale. M. Dupont aurait dû demander une augmentation d'appointement pour les employés supérieurs. Il serait temps d'y songer.

« Agréez, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« X. X. »

Paris, le 18 février 1859.

TAXILE DELORD.

### I. NOTE DE L'ÉDITEUR.

La propriété littéraire, ou plutôt le droit des auteurs sur leurs ouvrages, est une conquête de la civilisation moderne qui ne tardera pas à être reconnue chez toutes les nations civilisées. Le congrès de Bruxelles, où ces nations étaient représentées, a proclamé ce grand principe d'équité qui est au fond de la conscience humaine. Avant ce congrès, le chef actuel de la France l'avait établi dans notre législation par le libéral décret du 28 mars 1852. Il est bien reconnu maintenant que des hommes de différentes nations ne peuvent s'emparer entre eux de leurs travaux, quelle qu'en soit la forme, et que la propriété est un droit sacré pour tous et entre tous. Tout le monde est bien d'accord aujourd'hui que nul n'a pas plus le droit de dérober à Alfred de Musset ou à son cessionnaire une œuvre quelconque de ce charmant poète que de lui voler sa montre ou sa bourse. Eh bien! cependant, ce fait vient d'avoir lieu en France.

Nous avons publié, dans la sixième livraison du MAGASIN DE LIBRAIRIE, le récit par Alfred de Musset d'un souper auquel il assista chez mademoiselle Rachel. Ce récit, nous l'avions acquis à un prix très-élevé, quoique le détenteur n'eût pu l'imprimer sans notre consentement, parce que nous sommes les seuls propriétaires de toutes les œuvres d'Alfred de Musset, posthumes ou autres. Nous avons donc acquis deux fois ce récit, et nous pensions que les souscripteurs au MAGASIN DE LIBRAIRIE en profiteraient seuls.

Il n'en a pas été ainsi. Un journal, intitulé *le Messager de Paris*, a reproduit, dans la Chronique de son numéro du 31 janvier dernier, une grande partie de ce récit sans notre autorisation. Un autre journal, intitulé *la Chronique Parisienne*, a fait plus encore: il a reproduit le récit du souper *en son entier*, et même avec une note de notre rédacteur qui rattachait ce souper aux fragments de la tragédie que nous avons fait suivre dans notre publication. Ces deux contrefaçons, l'une partielle, l'autre complète, ont eu lieu chez MM. Dubuisson et C<sup>ie</sup>, imprimeurs, rue Coq-Héron, avec leurs caractères, leurs presses, par leurs soins, etc. Nous venons de porter plainte en contre-façon contre les gérants et les imprimeurs du *Messager* et de la *Chronique Parisienne*.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

## TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

	Pages.
<b>ALFRED DE MUSSET. — RONDEAU.</b> . . . . .	134
— <b>UN SOUPER CHEZ MADEMOISELLE RACHEL.</b> . . . . .	161
— <b>LA SERVANTE DU ROI.</b> . . . . .	171
— <b>STANCES A MADEMOISELLE RACHEL.</b> . . . . .	178
— <b>LE POÈTE ET LE PROSATEUR.</b> . . . . .	442
— <b>LE RETOUR.</b> . . . . .	609
<b>GERUZEZ. — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE pendant la Révolution française.</b>	
5 <sup>e</sup> Partie. . . . .	35
6 <sup>e</sup> et dernière Partie. . . . .	179
<b>E. SAISSET. — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE. — Avant-propos</b> . . . . .	65
— <b>I. LE DIEU DE DESCARTES.</b> . . . . .	79
— <b>II. LE DIEU DE MALEBRANCHE.</b> . . . . .	102
— <b>III. LE PANTHÉISME DE SPINOZA.</b> . . . . .	206
— <b>IV. LE DIEU DE NEWTON.</b> . . . . .	365
— <b>V. LE DIEU DE LEIBNITZ.</b> . . . . .	520
<b>J. ZELLER. — HISTOIRE DE LA CHUTE DE L'ITALIE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE. 4<sup>e</sup> Partie.</b>	118
— — — — — 5 <sup>e</sup> Partie.	247
— — — — — 6 <sup>e</sup> Partie.	422
<b>PAUL DE MUSSET. — L'ACCORD PARFAIT, comédie en un acte.</b> . . . . .	5
<b>ALFRED MÉZIÈRES. — LITTÉRATURE ANGLAISE. — LES CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE. — Avant-propos.</b> . . . . .	389
— <b>Chapitre I<sup>er</sup>. — Origine du théâtre en Angleterre. — Commencements de la tragédie et de la comédie. — Le <i>Gorboduc</i> de Sackville. — Les prédécesseurs de Shakspeare. — L'<i>euphuïsme</i> sur le théâtre et à la cour. — La <i>Tragédie espagnole</i> de Kyd. — Les libres penseurs au seizième siècle : Peele, Greene, Lodge, Marlowe. — Théâtre de Mariowe. — <i>Édouard II</i> et les pièces historiques de Shakspeare. — <i>Le Juif de Malte</i> et le <i>Marchand de Venise</i>. — <i>La Vie et la Mort du docteur Faustus</i> et le <i>Faust</i> de Gœthe.</b> . . . . .	393
— <b>Chapitre II. — Ben Jonson. — Sa vie. — Ses opinions littéraires. — Sa lutte contre le goût de son temps. — Sa grande réputation et son impopularité. — Ses masques. — Ses tragédies. — Ses comédies. — Mœurs des habitants de Londres au seizième siècle. — Un journal sous le règne d'Élisabeth. — Les mauvais poètes ridiculisés sur la scène. — Les marquis, les précieuses ridicules et les femmes savantes dans la comédie anglaise. — <i>Tartuffe</i> et les Puritains. — L'auteur et le public.</b> . . . . .	565
<b>ERNEST SERRET. — Léon, roman intime. — 1<sup>re</sup> Partie</b> . . . . .	321
— — — — — 2 <sup>e</sup> et dernière partie.	481
<b>A. PIERRON. — BIBLIOGRAPHIE. — Les œuvres de Virgile, traduites par M. E. Pessonneaux.</b> . . . . .	460

	Page.
<b>BARON DE BRETEUIL. ÉPISODES DE LA COUR DE LOUIS XIV.</b>	
— VIII. Mariage du duc de Berry. . . . .	135
— IX. Disgrâce de la princesse des Ursins. . . . .	140
— X. Faute de la duchesse du Lude touchant le cérémonial. . . . .	293
— XI. Audience donnée par madame la duchesse de Chartres à la comtesse de Jersey . . . . .	295
— XII. Présents du nonce Gualtieri. . . . .	297
— XIII. Excuses faites au Roi par la république de Venise. . . . .	299
— XIV. Hommage du duché de Bar rendu au Roi par le duc de Lorraine. . . . .	446
— XV. Question du pour . . . . .	611
— XVI. L'ambassadeur de Savoie prisonnier sur parole. . . . .	612
— XVII. Laisser-aller à la Cour de France. . . . .	615
— XVIII. Ruse du marquis Gentile, envoyé de Gênes, pour se soustraire au cérémonial . . . . .	617
— Le Prince de Mantoue et sa cour, en 1683. . . . .	275
<b>TAXILE DELORD. — L'ANNÉE LITTÉRAIRE. — Chapitre 1<sup>er</sup>. . . . .</b>	
—	143
—	— II. . . . . 302
—	— III. . . . . 465
—	— IV. . . . . 620

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.



LE  
**MAGASIN DE LIBRAIRIE**

PUBLIÉ PAR CHARPENTIER, ÉDITEUR,

AVEC LE CONCOURS DES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS.

Le MAGASIN DE LIBRAIRIE se compose, comme son titre l'indique, d'ouvrages inédits composés dans les différents genres de la Bibliographie (*Histoire, Littérature, Romans, Mémoires, Philosophie, Théâtre, Poésie, etc.*, etc.). C'est en quelque sorte un cours à l'usage de ceux qui s'intéressent au mouvement général de la civilisation et aux plaisirs de l'esprit.

Chaque livraison comprend un ou plusieurs écrits complets, quand leur étendue permet qu'il en soit ainsi, et des parties d'ouvrages plus considérables, mais dont les suites se trouvent dans les livraisons suivantes, de sorte que la publication de ces derniers ouvrages est en peu de temps complétée.

Chaque livraison contient en outre, depuis le mois de janvier 1839, et sous ce titre : *l'Année littéraire*, une revue de la littérature, des théâtres et des arts, par *M. Tazile Delord*.

Les huit premières livraisons du MAGASIN DE LIBRAIRIE contiennent :

**ALFRED DE MUSSET.** — ŒUVRES POSTHUMES.

**GEBUZZ.** — HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE durant la Révolution.

**ÉMILE SAISSET.** — ESSAI DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.

**SAINT-MARC GIRARDIN.** — ÉTUDES SUR L'ART DRAMATIQUE.

**DE BRETEUIL.** — ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV.

**ZELLER.** — L'ITALIE AU XVI<sup>e</sup> SIÈCLE.

**PAUL BOITEAU.** — CHRISTINE DE SUÈDE.

**PAUL DE MUSSET.** — L'ACCORD PARFAIT, comédie.

**ERNEST SERRET.** — LEON, roman intime.

**MÉRIÈRES.** — LES CONTEMPORAINS DE SHAKSPEARE.

Les livraisons suivantes contiendront :

La suite des précédents ouvrages non terminés.

**BACHAUMONT.** — SA JEUNESSE, racontée par lui-même.

**PATIN** (de l'Académie française), **PAUL JANET**, **CH. LOUANDEE**, **ZÉVOBT**, etc., etc. — TRAVAUX INÉDITS.

La publication du MAGASIN DE LIBRAIRIE a lieu par livraisons de 160 pages, sur papier collé, du format in-8<sup>o</sup> raisin.

Il paraît une livraison tous les 10 et 25 de chaque mois, depuis le 10 novembre 1838.

Chaque livraison se vend séparément 1 fr. à Paris, et 1 fr. 25 dans les départements et en Algérie.

Chaque souscription, chez l'éditeur, ne peut comprendre moins de vingt livraisons successives.

En conséquence chaque demande de ce nombre doit être accompagnée :

Pour Paris, d'un versement de 20 fr.

Pour les départements et l'Algérie, d'un mandat ou bon sur la poste 25 fr.

— r l'étranger, les frais de poste en sus.











Stanford University Libraries  
3 6105 124 418 059



Q54

M188

v. 2

nos. 5

185

**Stanford University Library  
Stanford, California**

**Return this book on or before date due**

--	--